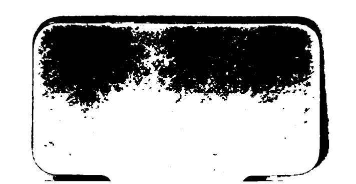

G.38 O.9



VOYAGE

DE

LA GRÈCE.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.



VOYAGE

DE

LA GRÈCE,

PAR F.-C.-H.-L. POUQUEVILLE,

CONSUL-GÉNÉRAL DE FRANCE AUPRÈS D'ALI, PACHA DE JANINA ; MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE L'INSTITUT DE FRANCE; ASSOCIÉ DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MARSEILLE, DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE DE PARIS, DE L'ACADÉMIE IONIENNE DE CORCYRE, DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE BONN, AU BAS-RHIN; CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

AVEC CARTES, VUES ET FIGURES.

Deuxième Édition

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME CINQUIÈME.

PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

MDCCCXXVII.

VOYAGE DE LA GRÈCE.

LIVRE TREIZIÈME.

ATTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Considérations sommaires sur l'Attique, depuis les temps anciens, jusqu'à la conquête par les Turcs. — Pirée. — Route de ce port jusqu'à Athènes. — Longs murs. — Tombeaux. — Arrivée chez M. Fauvel.

L'ATTIQUE était le pays chéri des dieux. On n'y voyait que des laboureurs à qui la terre payait avec usure le prix de leurs travaux, et des pasteurs endormis au sein de l'abondance, qui ne se réveillaient qu'à la voix des plaisirs. Séparés des peuplades sauvages auxquelles Pallas avait donné la trompette, symbole de la guerre (1), ils ne comptaient que des jours de paix. Les biens étaient communs entre eux, et chacun vivait content

(1) Pind. Pyth. Od. XII, Stroph. 2.

du nécessaire. L'ambition semblait bannie des treillages de myrtes et de lauriers sous lesquels ils habitaient. Les haies, les fossés étaient ignorés parmi eux ; on ne connaissait, on ne révérait qu'une divinité protectrice, Mopsopie (1), fille de l'Océan. Elle avait donné son nom à l'espace compris entre l'isthme et la partie du continent qui est enveloppée par le Cithéron et le Parnès, dont les étages boisés entourent à droite le territoire d'Orope, et accompagnent à gauche le cours torrentueux de l'Asope jusqu'à la mer d'Eubée. Nulle autre contrée n'égalait sa fertilité. Tel est le tableau de l'Attique tracé par Platon, antérieurement au déluge arrivé neuf mille ans avant le temps où il écrivait (2); mais cette catastrophe changea jusqu'à la nature d'un séjour de paix, de bonheur et d'innocence.

Acté est le premier roi qu'on trouve cité après ce grand cataclysme, et comme il régna sur des indigènes, il est probable qu'il s'en était échappé un bon nombre, qui s'étaient réfugiés sur les montagnes. Il parvint, dit-on, à les réunir sous son sceptre, mais la province qui prit son nom n'était plus l'heureuse Mopsopie. Une partie du sol végétal avait été emportée par les eaux, et les montagnes, pareilles à un corps décharné à la suite d'une longue maladie, ne présentaient plus

---

(1) Strab., l. IX, p. 396; Lycophr. Alex. v. 652; Paul. Silent. epigr. in Antholog., lib. IV, c. 8, p. 313 ; Suid. V. Euphorion ; Ovid. Met., lib. III, v. 680, lib. VI, v. 423; Tibul. eleg., lib. I, carm. VII, v. 654; Senec. Hippol., v. 121; Eustath. in Dionys. Perieg., p. 60, edit. 1667.

(2) Platon ajoute : *il y a autant d'années écoulées, depuis ce temps jusqu'à nous ;* τοσαῦτα γὰρ πρὸς τὸν νῦν ἀπ' ἐκείνου τοῦ χρόνου γέγονεν ἔτη. CRITIAS.

que leurs squelettes. Les champs Phelléens étaient devenus une arène stérile imprégnée de substances salines, et les gouffres infernaux, en vomissant à la surface du sol les mines d'argent du Laurium, avaient métamorphosé les fraiches Naïades en sources minérales, dont quelques unes causaient une mort immédiate à ceux qui se désalteraient dans leurs eaux. On trouva du soufre aux lieux qui produisaient des fleurs odorantes, et des métaux apparurent à la place des forêts et des pâturages. Jupiter pluvieux, qui descendait dans le sein de la terre pour la féconder, cessant de produire les fontaines et les rivières perpétuelles, la végétation devint languissante et décolorée. Alors les arbres qui ne trouvaient plus de terre pour s'enraciner au penchant des montagnes, furent remplacés par quelques halliers dont les égicores ou chevriers nourrissent leurs troupeaux, et par les touffes de plantes aromatiques, où depuis ce temps les abeilles transportées de l'île de Crète (1) picorent le miel délicieux du mont Hymette (2).

Les hommes, non moins maltraités que le territoire, étaient descendus à la condition des brutes quand Cécrops (3), qui participa, ainsi que Janus et quelques autres restaurateurs de l'ordre social, au privilège de deux natures différentes, succéda à Acté. Il introduisit

---

(1) Fille de Mélissos roi de Crète et sœur d'Amalthée, trouva la première le procédé de réunir les abeilles et de recueillir leur miel. Colum, lib. IX, c. 2.

(2) Plat. Dialog. Critias.

(3) Bib. d'Apollod., lib. III, c. 14, § 1; Antonin. Liberal. c. 6; Herodot, liv. VIII, c. 44; Strab., IX, p. 624; Paus., l. I, c. 14; Aristoph. Plut., v. 773; Euseb. Chronic. et præfat. Chronic.; Justin., lib. II, 6, 7.

chez les demi-sauvages de la Grèce, avec les premières idées religieuses, les semences d'une prospérité perdue ; car c'est une erreur de croire que la civilisation peut avec le temps naître du sein de la barbarie (1). Hersé, Aglaure (2), Pandrose, Cranaus et sa fille Atthis dont l'Attique a conservé le nom, continuèrent l'œuvre de Cécrops. Cependant, Érechthée, négociant égyptien (3), leur ravit la couronne, qu'il obtint pour prix des grains apportés aux Athéniens dans un temps de famine. A la suite de cette révolution on vit ce prince instituer à Eleusis les mystères d'Isis sous le nom de Cérès, à laquelle on attribua l'introduction des grains dans l'Attique, et établir le culte d'Estia ou Vesta à Athènes.

C'est néanmoins à Cécrops que toutes les merveilles

---

(1) C'est une erreur commune à tous les philosophes grecs de représenter l'état de barbarie comme la condition primitive de l'homme. Ils ignoraient qu'après le déluge universel, le genre humain descendu dans la plaine de Sennaar n'avait qu'une pensée : l'unité de Dieu, jointe aux connaissances puisées à une source surnaturelle. Ainsi ce n'est point par des tatonnements et des hazards heureux que l'homme est sorti de l'état de brute. L'oiseau fait son nid comme aux premiers siècles du monde, les animaux parviennent tout à coup au point de perfection qu'il ne peuvent franchir, parce que l'instinct a ses limites invariables. Un esprit divin, au contraire, anime l'homme, et le cercle de ses lumières est incommensurable : prétendre leur assigner des bornes, c'est outrager Dieu même.

(2) Aglaure ou Agraule, Ovid. Met., II, v. 739, 749, 783, mérita les honneurs divins. Elle s'était sacrifiée dans une calamité publique afin d'apaiser le courroux des dieux. C'était au pied de ses autels que les Athéniens en recevant le titre de citoyen juraient fidélité, amour et dévouement à la patrie, par les noms d'Agraule, d'Enyalius, de Mars et de Jupiter.

(3) Diod. Sic., lib. I, § 29.

de l'âge mythologique sont rapportées. L'acropole qu'on lui attribue fut regardée comme un ouvrage si remarquable, que Mars, Neptune et Minerve s'en disputèrent le patronage. On sait comment il échut à la puissante fille de Jupiter, à cause du don de l'olivier qu'elle fit à l'Attique. Cette province, qui comprenait alors cent soixante-dix ou cent soixante-quatorze villages, fut divisée en douze cantons. C'étaient, suivant Strabon, Cécropia, Tétrapolis, qui embrassait le territoire des villages d'Œnoé, Probalynthos, Tricorytos et Marathon; Deceleia, Éleusis, Aphydnæ, Thoricos, Brauron, Cytheros, Sphettos, Céphissia, Phaleros (1), noms historiques conservés jusqu'à nos jours avec quelques légères altérations.

A partir de ces temps, dont la chronologie offre un grand nombre d'incertitudes, la succession des rois de l'Attique n'est, à proprement parler, que celle d'une série de klephtes ou chefs de bande, en proie à l'anarchie. Le quinzième siècle avant notre ère est l'époque de toutes ces histoires sur lesquelles M. L. Petit Radel nous fait espérer de lumineux éclaircissements, au moyen d'un tableau synoptique des dynasties héroïques. La mort de Codrus, qui se dévoua au salut de la patrie, ayant été suivie de démêlés pour la succession au trône, détermina les Athéniens à abolir la royauté: il était, disaient-ils, difficile de retrouver un prince pareil à Codrus, et craignant d'en rencontrer un qui n'eût pas ses qualités, ils ne voulurent reconnaître pour roi que Jupiter, fils de Saturne (2). « Cheops, dit

(1) *Voy.* la traduction française de Strabon pour les autorités, liv. IX, ch. 1.

(2) 1132 ans av. J. C.



« le savant auteur de la législation des Athéniens, ré-
« gnait alors en Égypte, et les juges achevaient de
« gouverner les Hébreux. La royauté finissait à Athènes
« quand elle commençait en Judée; et chez les deux
« peuples, l'un établit ce que l'autre repoussait. Les
« juges étaient des archontes perpétuels; Athènes les
« préférait à ses rois, tandis que les Juifs voulaient des
« rois au lieu de magistrats, quelles qu'eussent été les
« menaces de Samuel, au nom du Seigneur (1) pour
« les en détourner. »

Il n'entre pas dans mon plan, autrement que pour rappeler au lecteur les faits principaux sur lesquels reposent mes recherches, de parler de l'histoire ancienne de la Grèce. Cette tâche a été remplie par d'illustres écrivains. Nous nous contenterons donc de dire qu'après l'abolition de la royauté, il y eut des archontes à vie, des archontes décennaux (2), et des archontes annuels (3), jusqu'à la dictature de Dracon. La révolte de Cylon, les factions politiques des Pédiens, des Diacriens, et des Paraliens, furent des temps d'orage pendant lesquels on n'éleva que des cippes funéraires dont un petit nombre sont connus. L'Attique commença à respirer sous Solon, qui jeta les fondements de la prospérité publique par la sagesse de ses institutions, en subordonnant la politique à la morale, qui fut et sera dans tous les temps indépendante de la pureté des dogmes religieux.

---

(1) Pastoret. Hist. de la législation des Athéniens, ch. 1, T. VI.

(2) Manuel de l'histoire ancienne, de Heeren, histoire grecque, troisième époque, p. 81 de la traduction française.

(3) An 493 av. J. C.

La législation de Solon, malgré les avantages qu'elle garantissait aux citoyens, ne put les empêcher de tomber sous le joug de la tyrannie. Pisistrate, abusant un peuple léger, s'empara de l'autorité souveraine, qu'il perdit, ressaisit et conserva la troisième fois jusqu'à sa mort. Il la transmit même à ses enfants, qui l'auraient légitimée dans leur dynastie sans les poignards d'Harmodius et d'Aristogiton, qui terrassèrent Hipparque. Le contre-coup de cet assassinat força plus tard son frère Hippias à émigrer pour aller exciter les Perses contre une patrie qu'il ne pouvait plus opprimer.

Cet évènement fut l'aurore de la splendeur des Hellènes. On sait comment l'incendie de Sardes et les intrigues d'Hippias excitèrent les ressentiments du grand roi contre la Grèce. L'auteur d'Anacharsis, auquel il n'a manqué, suivant Heeren, pour composer un ouvrage digne des plus beaux siècles du Portique, que le véritable esprit de l'antiquité, a dit comment les îles de la mer Égée, et la majeure partie des états de terre ferme, ayant cédé à une simple sommation du roi des rois, Sparte et Athènes la rejetèrent avec indignation. Il nous montre la première entreprise des Perses, dirigée par Mardonius d'après les plans d'Hippias, déjouée par une tempête, et bientôt après Miltiade vainqueur à Marathon. Réunissant ensuite les noms d'Aristide, de Thémistocle et de Léonidas, il forme un faisceau de l'immortelle journée des Thermopyles avec les triomphes d'Artémisium, de Salamine, de Platée et de Mycale, qui élevèrent la fortune des Grecs à son plus haut période.

Je me trouvais au Pirée où Thémistocle fonda un arsenal en fortifiant ce port deux ans après l'incen-

die de la flotte des Perses (1). Je me représentais Aristide et Cimon appareillant bientôt après de ce mouillage pour aller chasser les Barbares de Cypre et de Byzance. C'étaient les mêmes plages qui entendirent les acclamations des vainqueurs de Salamine, les mêmes ondes sur lesquelles flottèrent leurs poupes chargées de couronnes. J'étais au Pirée, et l'idée de l'*empire de la Grèce* (ἀρχὴ τῆς Ἑλλάδος), liée à celle d'*empire de la mer*, (θαλασσοκράτεια) me fit tressaillir d'espérance en pensant aux Alcyons d'Hydra, qui ont depuis arboré le signe de notre régénération aux antennes du vaisseau le Thémistocle : mais en considérant le délabrement du hangar sous lequel nous étions abrités, je ne pus m'empêcher de redire que la gloire, comme la jeunesse de l'homme, n'est qu'une ombre fugitive.

Ce fut après les victoires sur les Barbares que la magnificence publique éclata dans les édifices, dans les spectacles, et dans les fêtes, sans épuiser les ressources de l'état, parce que son opulence était fondée sur la sobriété de la vie privée des citoyens. Le gouvernement, pénétré du sentiment de ses propres forces, ne reconnaissait, malgré la classification du peuple en catégories, que la supériorité des talents, quoique l'intrigue prévalût souvent dans les choix. C'était le grand inconvénient attaché aux institutions d'Athènes, mais tout était égal d'ailleurs sous le rapport de la naissance. On flattait le peuple, qui est le plus stupide de tous les tyrans, mais jamais les descendants de Jupiter ou d'Hercule n'appuyèrent leurs prétentions sur l'illustration de leur origine; on avait cessé depuis

(1) 29 septembre an 490 av. J.C.

le siége de Troie de parler de sa noblesse. Cependant l'Attique était couverte d'Eschaties ou manoirs, qui étaient préférés au séjour de la ville, et dont les propriétaires étaient des espèces de seigneurs.

La campagne, et le bonheur d'y habiter, surpassaient toute autre jouissance, et l'agriculture placée sous la protection des dieux, fut, malgré les applaudissements prodigués aux orateurs et aux poètes, la principale occupation des habitants de l'Attique, ainsi que leur premier titre d'honneur. Hésiode, en chantant les travaux et les jours, avait consulté le goût national des Grecs, qui abandonnaient la pêche et les arts mécaniques à leurs esclaves. Quoique le commerce de la Thrace et du Pont-Euxin présentât des bénéfices considérables, les mœurs primitives l'emportèrent sur l'esprit mercantile : on préféra toujours un champ à la possession d'un vaisseau. Une éducation toute poétique concourait à maintenir ces idées. Les œuvres d'Homère, considérées comme la base de l'enseignement national, firent qu'en fréquentant les écoles des sophistes et des rhéteurs, les Grecs étaient moins portés à acquérir des connaissances positives qu'à exercer leur esprit pour s'exprimer avec élégance et facilité.

« Fuyez, écrivait Sitalcès à Énopion, les vains et pâles « discoureurs qu'on voit errer nus-pieds aux environs « de l'Académie... Venez vous livrer aux travaux de l'a« griculture; vos peines seront récompensées, vous verrez « vos greniers remplis de toutes sortes de grains, et vos « caves garnies de grandes cruches de vins excellents (1) ». Tel était le peu de cas qu'on faisait des systèmes de quel-

(1) Alciphr. XXIV.

ques faux sages dont les théories étaient souvent discutées aux banquets des campagnards avec ce persiflage parfois amer que donne l'opulence contre la pauvreté qui n'aspire qu'à la renommée. « Vous revenez d'Athènes, « dites-moi des nouvelles de Platon, de Speusippe, de « Ménédème? de quoi s'occupent-ils? quel est le sujet « de leurs méditations? quelle nouvelle découverte ont-« ils faite? Par Cérès, veuillez me l'apprendre. » — Pen-« dant les Panathénées, j'ai vu au gymnase de l'Académie « des jeunes gens qui disputaient sur la nature des « choses, la vie des animaux, la différence des arbres « et des légumes entre eux; ils étaient surtout fort em-« barrassés pour découvrir à quel genre on devait rap-« porter la citrouille. — Qu'ont-ils résolu? — Il y a d'a-« bord eu un silence général; ils avaient la tête baissée « et semblaient réfléchir, lorsqu'un a déclaré que c'était « un légume; un second a prétendu que c'était une herbe; « un troisième a soutenu que c'était un arbre. A ce « propos, un médecin de Sicile prenant nos philosophes « pour des fous, leur a.....; une telle insolence les a mis « aux champs. Platon, sans faire attention à ce qui « venait de se passer, a requis avec sa douceur ordi-« naire l'assemblée de décider précisément de quel genre « était la citrouille? mais on s'en est tenu aux généra-« lités, on a parlé des trois genres principaux, arbres, « herbes et animaux, et on n'a rien décidé sur la ci-« trouille (1). »

Les villages où l'on s'amusait ainsi aux dépens de l'Académie, avaient pris leurs noms des familles qui les fondèrent ou bien, comme dans la Grèce moderne, des plantes

(1) Epicrates ap. Athenæum.

et des arbustes de leur voisinage. Les habitations qui les composaient, disséminées à la manière des hameaux de l'Épire et de l'Illyrie grecque, couvraient le penchant des coteaux : d'autres étaient cachés au fonds des vallées avec des chapelles, des temples et des tombeaux, qui étaient parfois fortifiés, pour les mettre à l'abri de la cupidité des plagiaires et des klephtes. Tous, entourés de culture, rappelaient la Grèce primitive, mais embellie par le génie des arts. L'industrie avait fait renaître la fertilité sur les flancs des montagnes, en contenant les terres par des encaissements en maçonnerie solide. Les bras de quatre cent mille esclaves étaient employés à fertiliser par des arrosements ces champs artificiels où l'on cultivait des arbres, des végétaux, des fleurs indigènes et étrangères. Ces lieux ainsi embellis avaient reçu le nom de Délices, et ils avaient tant d'attraits pour les propriétaires, qu'ils ne pouvaient en être arrachés que par la voix des céryces, ou crieurs publics, qui parcouraient l'Attique dans tous les sens pour les appeler aux cérémonies civiles et religieuses d'Athènes (1). Aristophane ajoute à ces détails qui nous ont été transmis par les écrivains de l'antiquité, que les citoyens qui se rendaient à ces solennités apportaient avec eux des vivres pour le temps de leur séjour à Athènes (2), comme les Grecs le font

---

(1) Pollux, Onomastic., lib. VIII, c. 9.

(2) Aristoph. Eccles. v. 307, 308, 309.

> . . . . ἧκεν ἕκαςος ἀσκιδίῳ φέρων
> Πιεῖν, ἅμα τ' ἄρτον αὖ, καὶ δύο κρομμύω
> Καὶ τρεῖς ἂν ἐλαίας . . . .

Chacun portant dans son sac du pain, de quoi boire, quelques oignons et des olives.

de nos jours lorsqu'ils vont aux panégyries où la religion et le plaisir les convient.

L'économie, qui limitait le séjour des habitants de l'Attique à la ville, les rappelait bientôt dans leurs campagnes, remplies de divinités et d'illusions enchanteresses. Les demeures des riches étaient autant de palais embellis par l'art des architectes, des statuaires et des peintres. A défaut de concerts et de représentations théâtrales, le ramage des oiseaux, des paysages ornés de monuments, d'autels votifs, de consécrations et de colonnes chargées d'inscriptions simples et touchantes, leur procuraient des sensations aussi vives que profondes. Combien de fois un cippe funéraire, une chapelle, ne désarmèrent-elles pas un homme avide de vengeance, et ne firent-elles pas reculer un voleur à l'aspect d'une maison abandonnée à la garde des dieux? Voici les poules de Méléagre, disait un métœce (fermier), en montrant les pintades de sa basse-cour : ces oiseaux nous viennent de l'Étolie; les paons que vous voyez sont un présent de Junon; et les faisans dont nous nous régalons quelquefois, viennent de la Colchide, d'où ils furent apportés en Thessalie par les Argonautes. Les citronniers de Médie (arbre qu'on ne voyait pas encore mêlé dans la Grece avec celui qui porte les pommes d'or du jardin des Hespérides), font l'ornement de nos vergers, ainsi que les poires lanugineuses de Cydonie et les pruniers de la Syrie. Les bocagers et les treillagers racontaient comment ils employaient à l'ornement des jardins les tilleuls, le buis et les charmes, en les courbant tantôt en voûtes de verdure, en portiques, en temples, ou en les découpant en dieux (1). Ainsi, à l'exemple des élèves de

(1) Theophrast. Hist. Plant., lib. IV, c. 4.

Phidias, qui faisaient un Jupiter ou une cuvette de quelque bloc de marbre du Pentelique, les cultivateurs transformaient parfois un arbre au vaste feuillage, en boudoir mystérieux, ou en dieu de Lampsaque, devant qui plus d'un ouvrier fléchit ensuite le genou, tant la superstition eut toujours d'empire sur l'esprit des mortels.

Au milieu des plus rigoureux hivers les campagnes de l'Attique fournissaient les marchés de la capitale des fleurs du printemps, des fruits de l'été et des dons de l'automne. On y vendait dans toutes les saisons des figues, des grenades, des raisins et des couronnes de violettes. La violette, *Ion*, était la fleur nationale. Les Ioniens lui devaient leur nom plutôt, comme on l'a dit, qu'au fils de Javan, dont ils n'entendirent jamais parler; les peintres et les sculpteurs en ceignaient le front d'Athènes personnifiée, que les poètes surnommaient ἰοςέφανοι Ἀθῆναι, *Athènes la couronnée de violettes.* On se parait de cette fleur dans les festins, aux panathénées, aux dionysiaques, et pour rappeler la vie champêtre, les Archontes ne se montraient jamais en public sans la mêler à leurs couronnes de myrte, symbole de l'autorité qui leur avait été confiée par un peuple agriculteur.

L'amour de la vie champêtre, qui faisait le bonheur des habitants de l'Attique, et leur frugalité, qualités qui sont encore celles des Grecs modernes, avaient puissamment contribué à en faire une race d'hommes sains et robustes. C'était avec la simplicité de l'âge d'or dont ils avaient réalisé la fable, qu'ils solennisaient les grandes époques de la nature et leurs fêtes domestiques. « Je chôme aujourd'hui la naissance de mon

« fils : je vous prie mon cher Pithacion, écrivait Eus-
« tachis, de venir au festin que je prépare à cette oc-
« casion. Amenez avec vous votre femme, vos enfants,
« votre bouvier; et si vous le jugez à propos, votre
« chien, ce gardien fidèle de vos troupeaux, dont la
« voix retentissante sait en éloigner tous les dangers.
« Ce ne sera pas celui qui se trouvera le plus mal d'être
« notre convive (1). » Le chien semble avoir été un personnage obligé dans tous les banquets rustiques : « Vas vite, » répond un des interlocuteurs de la comédie du Plutus à un esclave, « dis à ton maître de venir;
« dis-le à sa femme, à ses enfants, à son chien, à toi
« même, à son cochon. » — « Saluez de ma part Chioné,
« la charmante brebis qui vous donne de si belle laine,
« vos deux bœufs et votre chien (2). » Avec quel plaisir on se transmettait des nouvelles de tout ce qui appartenait à une famille ! Avec quel abandon on célébrait les fêtes ! — « Venez, mon cher voisin, hâtez-vous;
« dans ces sortes d'occasions il convient de se mettre
« de bonne heure à table. Nous boirons s'il le faut
« jusqu'à l'ivresse; nous danserons et nous répéterons
« ce refrain de Sapho : *Jouissons du plaisir ! C'est*
« *un mal que la mort; les dieux l'ont ainsi jugé,*
« *puisqu'ils sont immortels* (3). »

Ces joies naïves pourraient faire croire que le bonheur avait fixé son séjour dans l'Attique; mais elles n'étaient pas celles des habitants de tous ses cantons. La Paralie, pays rude et stérile, ne nourrissait presque

(1) Alciphr. epist. XXVIII.
(2) Ælian. Rhet. epist. III.
(3) Saph. ap. Aristotel. Rhet., lib. II, c. 23.

que des hommes adonnés à la pêche et à la navigation. Maudissant l'inconstance de l'élément sur lequel ils exerçaient leur industrie, accusant plus souvent des maîtres injustes qui les opprimaient, mais toujours Grecs, ils trouvaient des délassements au sein des agitations pénibles de leur existence. Ils célébraient, au solstice d'hiver, la fête de Jupiter tout-puissant par des festins, en actions de graces des quatorze jours de beau temps qu'il donne à cette époque, regardée comme la nourrice sacrée des alcyons au plumage éclatant (1). Au printemps ils solennisaient l'ouverture de la navigation en offrant des sacrifices à Borée, qui ravit Orithye, fille d'Érechthée, sur les bords de l'Illissus. Ils reprenaient alors la mer, mais ils redoutaient l'approche du mois de mai qui n'était pas encore consacré à la mère de Mercure. « Les flots sont agités, « le ciel s'obscurcit ; les nuages s'amoncèlent de toutes « parts, les vents contraires se combattent et se dis- « posent à rendre la mer affreuse; les dauphins jouent « à la surface des eaux dont le sourd mugissement an- « nonce le désordre et la tempête. Les gens instruits « du cours des astres disent que nous sommes au mo- « ment du lever du taureau (2). »

Les dangers de la mer étant inhérents à la profession des Paraliens, ils savaient les prévoir, s'en défendre et s'y résigner. Mais distribués par classes, comme dans nos départements maritimes, depuis le Pirée jusqu'à Géreste en Eubée, des hommes qui ne connaissaient que leurs barques sur lesquelles ils me-

(1) Plin. Hist. nat. l. X, c. 32.

(2) Alciph. Epist. IX.

naient une vie vagabonde et le marché au poisson d'Athènes, frémissaient à l'idée de monter sur les vaisseaux de l'état. « Le Paralos et la Salamine vont sortir du Pirée « avec les commissaires inquisiteurs chargés de recruter « des rameurs habiles à braver les vents et les flots; « où fuir, nous qui avons femmes et enfants (1)? » Aussi étrangers au luxe d'Athènes que les habitants des contrées voisines du mont Parnès l'étaient aux doctrines de l'Académie, ils ne pouvaient concevoir la mollesse des jeunes gens qui passaient la vie dans le quartier voluptueux de Scyros. « Pamphile avait loué « mon bateau pour se promener. Le bois lui en a semblé « dur; il a fait couvrir le tillac de tapis étrangers et « de coussins. Il a demandé que nous tendissions une « voile au-dessus du pont pour le mettre à l'ombre... « Nous voguions ensemble, non-seulement Pamphile « et ses amis, mais de plus une troupe de femmes char-« mantes, toutes bonnes musiciennes. Crumation, l'une « d'elles, jouait de la flûte; Érato pinçait de la lyre; « Évépa faisait resonner les cymbales, tout respirait le « plaisir et la joie (2). » Une joie plus pure éclatait chez les Paraliens dans la fête des petites Panathénées, instituées en l'honneur de Minerve Suniade, qu'ils célébraient par des joutes nautiques et des courses de galères.

Il est probable que les habitants du Laurium sacrifiaient aux dieux infernaux, car ils n'avaient en partage que des travaux, et d'autre espérance d'un meilleur avenir que dans le tombeau. Ils exploitaient

(1) Alciph. Epist. X.
(2) *Id.* XI.

des mines dont le rameau principal s'étendait du S. E. au N. O., depuis le monument de Trasyllas, jusqu'au bourg de Besa. On ne trouvait dans ce canton qu'un peuple d'esclaves, achetés dans les marchés de l'Europe et de l'Asie, qui étaient ensevelis vivants dans les entrailles de la terre, pour en arracher un minerai mêlé d'argent et de cuivre et des émeraudes de bas aloi. On sait comment ces infortunés, chargés de chaînes, déchirés à coups de fouet, sortirent subitement armés du fond de leurs souterrains, prirent Sunium d'assaut, châtièrent l'avarice de leurs maîtres, et mirent fin pour jamais à l'exploitation des métaux.

Telles étaient la physionomie et les mœurs des habitants de l'Attique jusqu'au moment de la guerre du Péloponèse, qui se fit plus particulièrement ressentir aux cultivateurs. Périclès, qui gouverna pendant quarante ans sans être archonte ni membre de l'aréopage, ayant songé à embellir Athènes sans s'occuper de la défense des frontières, mit les habitants des campagnes dans la nécessité de se réfugier à l'abri des longs murs, dès le commencement des hostilités. Jamais, suivant Thucydide, aucune émigration ne fut plus attristante que celle des cultivateurs forcés d'abandonner la campagne qu'ils chérissaient. La guerre qui dura vingt-sept ans ayant vu passer une génération d'hommes, causa une altération préjudiciable aux mœurs nationales; et la domination de Sparte qui suivit ne contribua pas à les améliorer.

L'histoire, à partir de ce temps de calamités, offre une échelle décroissante de prospérité ; et quoique protégés ensuite par les Romains, qui louent la bonne foi des Athéniens, leur pays ne fit plus que dépérir,

L'Attique, ravagée par Sylla, respectée par César, restée libre sous Tibère, temps où l'on suppose qu'elle fut décrite par Strabon, est représentée par tous ceux qui en ont parlé depuis dans un état de lutte contre une destruction rapide. Après le changement de capitale arrivé dans l'empire romain, Constantin en donna le gouvernement à un stratège ou général: ainsi fut changé le nom de l'archonte-roi, qui dégénéra bientôt en celui de grand-domestique du palais. Ce titre, quelque beau qu'il fût à la cour, devint le signe de la servitude de la patrie d'Aristide et de Phocion. En vain Constance, à la sollicitation de Procrésius, adjoignit quelques îles à la juridiction de cette province, qui, ravagée par Alaric, sous le règne d'Arcadius et d'Honorius, perdit, au rapport de Synésius, toute espèce de splendeur et d'importance.

Théodose II, en faveur de son épouse Eudocie, qui était née à Athènes, et Justinien, essayèrent avec aussi peu de succès de ranimer la terre de Cécrops: les historiens n'en parlent plus qu'au commencement du treizième siècle, temps où elle fut conquise par les Français, et possédée par le comte Boniface de Champagne. Tombée bientôt après en la puissance d'un nommé Delvis, de la maison d'Arragon, qui en fut dépossédé par Bajazet, elle fut délivrée du joug des Turcs par les Catalans ou Celtibères, aux ordres d'Andronic Paléologue. Cédée par ces nouveaux maîtres à Reinier Acciaiuoli, Florentin, le dernier prince de cette race, n'ayant pas d'enfants mâles, la vendit aux Vénitiens. L'Attique, oubliée durant cette période, reparaît sur la scène du monde, gouvernée par un bâtard de ses derniers princes. Léguée par ce misérable dynaste à Néri, l'un de ses

parents, qui la concéda à un de ses collatéraux surnommé Franc; celui-ci en fut dépouillé en 1455 par Mahomet II, un an après la prise de Constantinople. Athènes est maintenant la dotation du kislar aga ou chef des eunuques noirs, qui a remplacé le préfet du palais des Césars de Byzance (1).

L'Attique est comme aux siècles héroïques cette contrée dessinée en forme de triangle, dont la base est appuyée aux montagnes de la Béotie. Baignée sur ses flancs par la mer des Alcyons et de Saros, dont l'isthme, jeté comme un pont qui rattache le Péloponèse au continent, sépare les golfes; ses promontoires allongés au levant d'hiver se projettent dans la mer Égée, par laquelle son territoire est séparé de l'Eubée. L'Attique, dont les rivages présentent une foule de hâvres propices aux navigateurs, comprend, dans les lignes que nous venons de tracer, en y réunissant les îles d'Hélène et de Salamine, une surface de cent trente-une lieues quarrées. C'était cette province que j'allais visiter et sur laquelle il me semblait très-difficile d'avoir quelque chose à ajouter aux récits qui en ont été faits par un grand nombre de voyageurs distingués dont nous possédons les rélations.

Je sortais de demi-heure en demi-heure pour voir si on apercevait quelque chose. Nous venions d'expé-

(1) Au temps du Bas-Empire, le préfet du palais était un kislar aga. Il est désigné sous le titre de Ἀρχιευνοῦχος, premier eunuque, præpositus Palatii. Chronic. Alexandrin. an. V; Valentiani; apud Theophan. an. XV; Constantii an. I, Juliani, an. IX; Rhinotmeti, Procop. Hist. Arcan. p. 30, 1; Μέγας κοιτωνίτης ap. Leon. Grammatic. in Leon. philosoph., p. 486.

dier un courrier à M. Fauvel pour le prier de nous envoyer des chevaux, et je perdis bientôt de vue cet homme que j'aurais voulu suivre. Je brûlais d'impatience; enfin, les étoiles commencèrent à pâlir et les premières clartés du jour me montrèrent l'acropole d'Athènes. Le temple de Minerve, qui frappa mes regards, semblait reposer sur les nuages, à cause d'un brouillard épais accumulé entre les coteaux. Cette brume produisait une illusion d'optique ravissante! J'étais dans une sorte d'extase; mais quand le soleil l'eut dissipée, le Parthenon resta isolé sur son rocher qui s'élève en forme d'autel, et je ne vis plus qu'une triste aridité, un sol dépouillé de verdure et des rochers calcinés par le temps.

Après avoir parcouru des yeux l'étendue de mon horizon, mes regards se fixèrent sur le Pirée, que Thémistocle fit pour ainsi dire connaître aux Athéniens; car il n'y existait avant lui qu'une bourgade (1). Je cherchai d'abord le monument de ce héros, auquel ses compatriotes accordèrent un cénotaphe après l'avoir banni. On m'indiqua un tombeau creusé dans l'élément où le fils de Néoclès vainquit les Perses; car ce sépulcre est souvent couvert par les vagues, lorsque les vents du midi font gonfler les eaux du golfe Saronique. Hélas! le temps et le courroux de Neptune ont secondé l'ingratitude des Athéniens. On ne voit plus auprès de cette tombe, dont un de nos officiers a déterminé le point astronomique (2), la colonne qui portait le nom

(1) Thucyd. Hist. lib. I, 52, 93; Tit.-Liv. Hist. XXXI, 14, 22, 23, 30; LXXXI, 5.

(2) Le tombeau de Thémistocle situé à la pointe S. E. de

de Thémistocle, mais Salamine atteste sa gloire et proclame son immortalité : que tout pavillon s'abaisse en entrant au Pirée.

Non loin du caveau funèbre consacré au vengeur de la Grèce, on montre le phréar, ou puits (1), lieu voisin du tribunal auquel les bannis se rendaient pour plaider leur cause en dernier ressort. Montés sur leurs esquifs balancés par les vagues, car l'approche de la terre qui les avait repoussés leur était interdite, ils invoquaient Minerve à l'appui de leurs instances, tandis que les juges attentifs écoutaient pour la troisième fois leurs plaidoyers, avant de prononcer sur la cassation ou sur la confirmation de leur sentence. Comme elle était touchante cette attention de la patrie envers ses enfants qu'elle écoutait encore sur la limite fatale qui séparait leurs destinées, des destinées de leurs compatriotes ! Combien d'aveux n'arrachaient pas les derniers instants d'une réconciliation avec l'état, ou d'une perpétuelle séparation, quand tout espoir était perdu pour les coupables ! On prétend reconnaître aux environs du phréar les débris du temple de Jupiter sauveur et du trophée de la Victoire, cités par Pausanias.

---

l'avant-port du Pirée a été déterminé par le capitaine Gauttier.

Lat.... { 37, 55, 42.
37, 56, 0.

Long.. 21, 17, 24.

(1) C'était également à ce tribunal qu'on jugeait les causes pour meurtre involontaire. Theophr. lib. XVI; Harpocr. ap. Suid. V. Ἐφέται, Hesych. v. Φρέατις, Meurs. in Areopag. c. XI, Petit de Lye, Attic. p. 517.

Il est vraisemblable que le comptoir des frères Kayrac de Marseille, vaste établissement qui tombe en ruines, est voisin du temple de Vénus, bâti par Conon, si on en juge d'après les restes d'un édifice d'ordre dorique. Je ne pus me défendre de quelques réflexions pénibles sur l'abandon des premiers négociants que la France posséda jamais dans la Grèce. Scrofani, qui s'embarqua en 1795 au Pirée pour retourner en Sicile, visita M. Kayrac, qu'il trouva avec sa fille et une amie de cette créole athénienne. Il avait perdu une partie de sa fortune, il ne pouvait plus faire le chemin du Pirée à Athènes; mais ses livres, son jardin, la pêche, le voisinage d'Athènes, la salubrité de l'air et la paix de l'ame, ne lui laissaient rien à désirer; sa vie était celle d'un sage de l'antiquité. Il accueillait avec intérêt les étrangers, auxquels il aurait pu, comme Céphale, *apprendre le voyage de la vie*, car il était presque de l'âge de Nestor.

J'étais peut-être au lieu même où Socrate fut invité par Polémarque, fils de Céphale, à se reposer, au moment où il remontait à Athènes, après avoir assisté à la célébration de la fête de Diane. Le vieillard, qu'il trouva dans sa cour, la tête couronnée de fleurs, assis sur un sopha, se plaignait, comme Kayrac, de ne plus pouvoir aller à la ville, et de l'abandon de ses forces. Je me représentais la scène où figuraient Lysias, Euthydème, Thrasymaque de Chalcédoine, Charmantide et Clitophonte, lorsqu'ils furent présentés à Socrate par Céphale, qui le priait de les traiter en amis. « Daigne leur parler : la vieillesse est sensible aux « charmes de la conversation, et je jouirai du plaisir de « t'entendre. — O Céphale! je préfère m'entretenir avec

« des hommes avancés en âge, je m'informe d'eux, com« ment ils ont fait le voyage de la vie (1)? » Le voyage de la vie n'est plus qu'un long trajet à travers une vallée de larmes, dans la patrie du disciple bien aimé de Socrate, et quelques religieux qui habitent le couvent de saint Spiridion se souviennent seuls que ce fut dans ces lieux où le prince des philosophes discuta le plan de sa république. Une inscription funéraire qu'on trouve dans le couvent de saint Spiridion (2) est le seul débris des tombeaux qu'on remarque aux environs de la maison de Céphale et du temple d'Aphrodite.

On ignore où exista le Digma, place plus fréquentée que la bourse de Corinthe, et le bazard d'Hippodamus, où les productions de tous les pays étrangers étaient déposées, après avoir payé le droit de cinquantième à la douane (3). Les plaisirs s'étaient fixés au Pirée, pour entrer en partage des profits de la navigation et du commerce. On trouvait à côté des usines où l'on forgeait des ancres, des cales de radoub, un théâtre, des temples, des portiques remplis de statues, de bas-reliefs et de tableaux, objets de l'admiration générale et des spéculations de quelques marchands qui achetaient les ouvrages des artistes pour les revendre dans tous les pays civilisés. La statue de Salamine,

(1) Plat. Rep. lib. I.

(2) Sur une petite colonne ;

ΑΡΤΕΔΔΑΣ
ΡΙΘΑΔΔΟΥ
ΧΡΗΣΤΟΣ.

(3) Thucyd. liv. II, 38; Isocr. Panegyr. t. I, p. 139.

qui conjura avec Harmodius et Aristogiton; celle d'Aspasie, qui enseigna la sagesse à Socrate et la politique à Périclès; les tableaux d'Hipparète tenant le compas d'Euclide et de Leontium traçant avec Épicure le code de la volupté, ces productions du génie, copiées, réduites dans des proportions différentes et par des ouvriers qui en faisaient au rabais, étaient parfois expédiées jusqu'à la cour du grand roi, où les ouvrages de la Grèce avaient du débit plus par ostentation que par une juste appréciation de leur mérite, car les grands tableaux et les gros volumes furent toujours les plus estimés chez les barbares.

Les échanges se faisaient en mousselines des Indes, que les courtisanes appelaient nuages, et d'autrefois en produits de la Syrie, de l'Égypte et de la Libye, qui étaient exploités par des courtiers israélites qui traitaient les affaires des Phéniciens. « Les vaisseaux de Tyr, « (qu'ils vendaient souvent tous fabriqués, car l'Attique n'eut jamais de bois de construction), sont, « disaient-ils, bâtis avec les sapins de Sanir. Un cèdre « du Liban en fait le mât, leurs rames sont de chêne « de Bazan, leurs voiles de lin d'Égypte, et leurs « tendelets sont teints avec l'hyacinthe et la pourpre « des îles d'Élisa. Nous vous proposons, ô Athéniens, « de solder les vases d'airain que vous envoyez à Tyr, « contre le fer, l'étain et le plomb que les Carthaginois nous ont chargés de vendre. Nous vous offrons pour exploiter les mines du Laurium des esclaves de Thubal et de Mosoch, que les Phéniciens « troquent contre des chevaux et des mulets de Thogorma. Nous nous engageons à payer les huiles et « les olives livrables aux Dionysiaques, à la fête pro-

« chaine des tabernacles, avec du froment de Juda, des « laines teintes de Damas, des cannes succulentes et « des parfums de Saba et de Rema (1). Nous sommes « fidèles à nos engagements, et connus dans le com- « merce dès la plus haute antiquité. Avant la guerre « de Troie, deux cent soixante ans après l'entrée de nos « pères dans la *terre promise*, car nous ne possédâmes « jamais entièrement le pays de Cham, nous étions pas- « sés du service des Hyscos à celui des Phéniciens, qui « étaient déja répandus dans toutes les îles de l'Archi- « pel, où ils vendaient des marchandises du golfe Per- « sique et de la mer Érythrée, où ils avaient bâti deux « comptoirs du même nom que la ville florissante de « Tyr, qu'ils habitent maintenant. »

Les juifs, qui abhorraient les statues et les tableaux, en vendaient par commission, comme leurs descendants vendent aujourd'hui à Jérusalem des croix et des chapelets, dont ils sont les principaux fabricants. Quoiqu'ils ne connussent qu'un livre, celui de Moyse, ils achetaient ceux des Grecs, et ils s'humanisèrent plus tard au point de lire Platon, mais ils restèrent toujours étrangers au milieu du peuple aîné de la civilisation.... Les enfants d'Israël n'abordent plus au Pirée, me dit un des douaniers à qui je demandais s'il y avait des sensals juifs à Athènes, il ne leur est pas même permis d'y demeurer plus de trois jours. Graces à la Panagia, nos enfants les sentent au fumet, et les guérissent de l'envie d'y brocanter, en les pourchassant à coups de pierre. Que viendraient-ils faire d'ailleurs

(1) *Voy.* pour le commerce de Tyr, Ezechiel. c. 27.

parmi nos compatriotes : un Athénien vaut trois Hébreux. C'est chez les Béotiens, bonnes gens, simples et gras comme des outardes, que la synagogue s'est transportée corps et biens.

Plus d'Israélites, plus de Phéniciens, plus de Romains, plus d'Athéniens même établis au Pirée ! Les cris de *Agathé Tyché, à la bonne aventure*; *Evploia, bon voyage; Pronoia Sozousa, que la providence vous conserve*, ont cessé d'ébranler les échos du rivage. Une échoppe, quelques magasins, un marchand qui vend des olives, du fromage, du pain de maïs et une espèce de piquette amère, cinq ou six *telonia* ou maltotiers, voilà ce qui reste d'un port où tant de nations abordaient autrefois. Sa décadence était effrayante dès le temps où Servius Sulpitius écrivait à Ciceron, voyageant dans la Grèce, cette lettre mémorable qui peint et la situation de Rome au déclin de sa grandeur, et l'état malheureux de la Hellade.

« Je ne puis oublier une réflexion qui m'a beaucoup « soulagé, pour diminuer votre affliction. À mon retour « d'Asie, je faisais voile d'Égine vers Mégare : j'ai fixé « les yeux sur les pays qui étaient autour de moi. Égine « était derrière, Mégare devant, le Pirée sur la droite « et Corinthe à ma gauche ; toutes villes autrefois « célèbres et florissantes, qui sont aujourd'hui ren- « versées et presque ensevelies sous leurs ruines. A « cette vue je n'ai pu m'empêcher de tourner mes pen- « sées sur moi-même. Hélas ! disais-je, comment nous « agitons-nous, pauvres mortels? Comment nous li- « vrons-nous amèrement à la douleur pour la mort de « nos amis, dont la vie est si courte, tandis que les

« cadavres de tant de villes fameuses sont étendus de-
« vant nos yeux sans forme et sans vie (1).

Strabon, qui voyageait postérieurement à Ciceron, dit que le Pirée était réduit à la condition d'un chétif village, disséminé aux environs du port et autour d'un temple de Jupiter-Sauveur. L'haptère en était orné de statues (2); et, parmi les peintures des plus habiles maîtres qui ornaient son portique, on remarquait encore un tableau d'Arcesilas, représentant Léosthènes et ses enfants (3). Les Thalassiarques, les Triérarques, les deux Apôtres ou intendants de la marine, avaient cessé d'exister, ainsi que l'ordonnance qui prescrivait à chaque père de famille de faire apprendre à lire et à nager à ses enfants. Maintenant tout a disparu : *les ossements du cadavre* de cette place opulente sont pulvérisés, et la nature seule a résisté au temps pour conserver la forme primitive qu'elle reçut.

Le port du Pirée comprend, comme autrefois, plusieurs mouillages qui, à l'exception de celui de Zéa, ou port au blé, sont toujours accessibles aux vaisseaux de haut bord. On dit que la presqu'île dont il est environné fut séparée du continent (4), mais la nature des lieux semble contredire cette assertion. L'ensemble du bassin était surnommé le triple port (5), divi-

---

(1) Cic. Epist. lib. IV, Epist. V.

(2) Strab. IX, p. 396.

(3) Paus. Attic. lib. I, c. 1.

(4) Strab. lib. I, p. 59 et elle avait pris son nom de Πέραν, qui signifie *au-delà*.

(5) Cornel. Nepos in vit. Themistocl.

sion correspondante aux cales de Zea (1), d'Aphrosidion (2) et de Cantaros (3), dont les sinuosités embrassent deux milles environ de développement, jusqu'au goulet compris entre les promontoires Alcime et Eétionée. Les Athéniens fortifièrent et fermèrent dans la suite ce chenal au moyen d'une chaîne (4) ou entrave, qu'on levait probablement tous les soirs, comme cela se pratiquait autrefois à Marseille.

Strabon affirme que l'arsenal de Philon pouvait contenir quatre cents vaisseaux (5) : Pline porte ce nombre jusqu'à mille (6), ce qui me semble exagéré, car dès le siècle de saint Paul, qui vivait à-peu-près au temps de l'auteur de l'histoire naturelle, les bâtiments marchands étaient déja d'une grande portée (7). On sait que le Pirée, qui est appelé *Kalen* par les Turcs, prit au moyen âge les noms de *Porto-Dracone* et de *Porto-Lione*, à cause d'un lion en marbre de grandeur colossale, représenté la gueule ouverte du côté de la mer, comme rugissant et prêt à s'élancer sur les vaisseaux qui entraient au port. Ce monument, qui fut transporté en 1686 à Venise, s'y trouve encore à la porte

(1) Hesych. v. Πειραιεύς.

(2) A cause d'un temple de Vénus qui était voisin.

(3) Κανθάρου λιμήν. Aristoph., *Paix*, 144.

(4) Thucyd. Hist. II, 142, 94.

(5) Strab., lib. IX, p. 395 ou 300.

(6) Plin. Hist. Nat. lib. VII, c. 37.

(7) Nous étions, dit l'apôtre, deux cent soixante-seize personnes en tout. On commença à jeter le blé à la mer, etc.
Act. Apostol. 27-37.

de l'arsenal qui a perdu, comme le Pirée, sa splendeur et son commerce. Le mouillage de Zéa est maintenant envasé au point de n'être plus accessible aux moindres barques, et de rendre l'air insalubre. Les vaisseaux de haut bord peuvent laisser tomber l'ancre, par neuf, dix, douze, et jusqu'à quinze brasses de fond, dans le grand port, dont l'enfoncement court N. N. E.

Je vis sur rade huit bâtiments psariens et hydriotes. Les pêcheurs que nous avions rencontrés dans le canal de Salamine, n'avaient pas été heureux, aussi menacèrent-ils St. Spiridion de ne plus lui donner de bougies. J'entendis un des plus furieux traiter St. Nicolas de Paximadoklephtis, ou *voleur de biscuit*, parce qu'il avait consommé ses provisions sans rien prendre. Je parlai à quelques bateliers d'Égine, qui me dirent que leur île avait autant d'églises que de jours dans l'année; leurs bateaux et ceux des marins de Salamine étaient chargés de fruits et de légumes. Après avoir blasphémé père et mère, ils entonnèrent un cantique, et appareillèrent de conserve au point du jour en faisant voile pour Hydra, qu'ils fournissent de plantes potagères; car l'Attique est un des jardins de ce rocher, qui ne possède que de l'or, des marins audacieux et des vaisseaux rapides.

A neuf heures du matin les chevaux que nous avions fait demander arrivèrent et nous partîmes. Je savais que la distance mesurée du centre du port Pirée au Parthénon est de 8829 mètres 3; ainsi je n'avais plus que des détails de route à noter, car on entre aussitôt, comme le dit Properce, entre les longs murs (1).

---

(1) Inde ubi Piræi capient me littora portus,
Scandam ego Theseæ brachia longa viæ. PROPERT.

En avançant dans l'Attique, on serait tenté de croire que le serment de ne rétablir aucun des temples détruits par les hordes de Xerxès, vient d'etre prononcé (1). Hélas ! leurs décombres, monuments de l'impiété des Barbares, sont tombés au pouvoir des Turcs, que la civilisation repousse ; mais il semble à leur arrogance qu'ils ont imposé à l'Europe les conditions humiliantes du traité d'Antalcidas. Nous suivions la partie boréale des longs murs renversés sous la tyrannie des Trente, relevés par Conon, détruits par Sylla (2), restaurés sous les règnes de Valérien et de Gallien pour s'opposer à une invasion des Scythes ou Goths (3), dont les soubassements existent comme des pierres d'attente. Quoiqu'il soit probable que ces grands débris appartiennent à des constructions du moyen âge, il existe cependant dans quelques endroits un type d'antiquité qui est facile à démêler.

On reconnaît sur la voie rurale que nous suivions plusieurs tombeaux nommés par Pausanias, que M. Fauvel a fouillés et explorés. A mi-chemin d'Athènes, on nous fit remarquer un de ces monuments, qu'on dit être le sépulcre de l'amazone Malpodie. Nous passâmes presque aussitôt le lit desséché du Céphisse attique, et nous entrâmes au milieu d'un plant d'oliviers, qui divise le vallon depuis la hauteur de Colone jusqu'à une demi-

(1) Juramentum græc. ap. Lycurg. orat. contr. Leoc. edit. Reiske, p. 193.

(2) L'an de Rome 669, sous le consulat de L. Corn. Cinna, III, et de Cn. Papirius Carbo.

(3) A. C. 253-259, Syncel., p. 381; Zonar., t. I, 629; Anastas., p. 22; Gott. Stritt., c. 1, §. 6.

lieue du Pirée. Nous continuâmes en avançant à gravir plusieurs côteaux pierreux; et, après avoir contourné l'extrémité de la colline du Musée, nous aperçûmes le pavillon du roi qui flottait sur la maison consulaire de France. Nous ne tardâmes pas à entrer dans Athènes par la porte de Mandravili. Nous laissâmes à main gauche le temple de Thésée pour prendre des rues étroites qui nous conduisirent chez M. Fauvel, où mon logement était préparé.

CHAPITRE II.

Athènes. — Splendeur ancienne. — Étendue. — Acropole. — Monuments. — Ville basse. — Introduction du Christianisme. — Juridiction ecclésiastique. — Évêques Grecs et Latins. — Aperçus historiques jusqu'à sa conquête par Mahomet II.

Athènes est l'asile (ὁρμητήριον) de la Grèce. Les peuples menacés par quelques invasions, dit Aristide dans sa Panathénée, se réfugient dans son sein. Le Pirée et ses rades ouvrent des abris propices à tous les navigateurs. Elle est le centre d'où l'on peut commodement visiter les îles de la mer Égée, qui forment devant elle un chœur de Nymphes, qu'on peut considérer comme ses faubourgs et des parties de son vestibule. Apollon l'a surnommée *le Prytanée et le palais de la Grèce* (1), Pindare, l'appelle son rempart et son appui (2).

(1) Athen. Deipnosoph., lib. VI, c. XVI.

(2) Λιπαραὶ καὶ ἀοίδιμαι Ἑλλάδος ἔρεισμα
Κλειναὶ Ἀθῆναι. PIND.

Héliodore avait consacré un livre entier à la description de l'acropole d'Athènes. Polemon en avait composé un autre pour faire connaître ses propylées, et quatre volumes afin d'énumérer les dons qui remplissaient le Parthénon. Tant de richesses étaient le fruit des travaux d'un peuple qui, laissant bien loin dans la carrière les Égyptiens ses premiers maîtres, semblait seul reservé à briller sur la terre. Les Grecs, soumis aux règles du beau, avaient opposé aux pyramides d'Égypte et à ses monuments, masses prodigieuses qui prouvaient l'excessive puissance des Pharaons de Thèbes et de Memphis, les chefs-d'œuvre d'Ictinus et des artistes de la Hellade, dont les restes annoncent encore le goût suave, l'inspiration et le génie d'un peuple libre et spirituel.

Ce que l'on appelle proprement *Asty*, dit Strabon, est un rocher environné par les maisons de la ville basse, qui est assise dans la plaine (1). Cette montagne fut autrefois couverte d'arbres, mais des pluies abondantes en ayant emporté la terre, toute végétation y a cessé, et une source d'eau vive en a disparu à la suite d'un tremblement de terre (2). Au sujet d'Athènes (3), si je voulais indiquer toutes ses raretés, je craindrais, par trop d'abondance, de dépasser les bornes convenables d'une géographie. En effet, indépendamment de ses temples, de ses édifices, et de ses autels, Pline rapporte qu'on y comptait en-

---

(1) Strab., lib. IX, p. 369.
(2) Platon, Critias.
(3) Strab., ibid.

viron trois mille statues (1), chose qui est confirmée par le témoignage de saint Jean Chrysostôme (2). C'est donc à son importance politique perdue, plutôt qu'à sa spoliation, qu'Ovide faisait allusion quand il s'écriait : *Que reste-t-il de la ville de Pandion, excepté sa renommée* (3)? Les longs murs et son enceinte étaient renversés, un grand nombre de ses citoyens avaient été égorgés par Sylla, quand Cicéron vint à Athènes. Cependant les expressions qu'il emploie annonçaient qu'elle brillait encore d'une certaine splendeur : Quelque part qu'on marche dans cette ville célèbre, on ne peut y faire un pas sans se rappeler le souvenir de ses grands hommes, ou sans rencontrer des monuments de l'histoire. Les jardins de l'Académie sont pleins de la suavité de Platon. La tribune aux harangues et le Pnyx rappellent les plus célèbres orateurs de la Grèce. On croit, en parcourant les bords de la mer, entendre retentir la voix de Démosthène, qui apprenait à vaincre le bruit tumultueux des assemblées en surmontant celui des flots (4). Et les Grecs enthousiastes ajoutaient : « Celui qui n'a pas vu Athènes n'a rien « vu ; celui qui la voit sans l'admirer est sans esprit, « et celui qui la quitte sans regret est deux fois stu« pide (5). »

(1) Plin. Hist. Nat. XXXIV, c. 7

(2) J. Chrysostom. ad Act. Apostol. c. 17; Homil. 38.

(3) Quid Pandioniæ restant, nisi nomen, Athenæ.
Met., lib. XV, v. 430.

(4) Cic., de Finibus, lib. V, n. 2.

(5) Nous avons cru devoir adoucir ces vers de Lysippe dans la traduction française.

Εἰ μὴ τεθέασαι τὰς Ἀθήνας, στέλεχος εἶ.

Dicéarque, qui rapporte ces vers, dit que la superbe Athènes était loin de répondre à l'attente qu'on s'en était faite. « Le manque d'eau, l'étroitesse des rues, « les maisons petites et mal bâties, étaient un sujet d'é- « tonnement, à côté des édifices dont elle était ornée. « Passant à l'examen de ces monuments, il cite d'a- « bord le théâtre, qui était le plus grand de tous ceux « qu'on connaissait alors. Il met au second rang le « temple de Minerve; au troisième le Parthénon, si- « tué au-dessus du théâtre; au quatrième l'Olympium, « resté imparfait; au cinquième les trois gymnases, « qui étaient l'Académie, le Lycée, le Cynosarge, lieux « ombragés d'arbres magnifiques et ornés de gazons (1). » Quoiqu'on doive accepter avec réserve le témoignage de Dicéarque, il n'en est pas moins vrai que l'ensemble d'Athènes était à-peu-près celui d'une ville turque. Les escaliers des maisons qui donnaient dans les rues, leurs étages supérieurs, bâtis en saillie, rendaient, comme cela se pratique encore dans l'Orient, les façades irrégulières. Chacun ne cherchant qu'à envahir l'espace en fabriquant des galeries, l'air était gêné dans sa circulation; et si les cloaques se dégorgeaient, comme ils le font maintenant, dans les

---

Εἰ δὲ τεθέασαι, μὴ τεθήρευσαι δ', ὄνος.
Εἰ δ' εὐαρεςῶν ἀποτρέχεις, κανθήλιον.

Si Athenarum spectator non fuisti, truncus es. Si earum spectator fuisti, sed non es irretitus, asinus es. At si æquo animo ab illis discedis, es asinus clitellatus.

(1) Dicæarch. Geograph. cap. 3, p. 17, 18, edit. Henr. Steph. 1689. Les eaux coulantes étaient de mauvaise qualité. Vitruv., lib. VIII, c. 3.

rues, cela servirait à expliquer pourquoi les épidémies désolèrent tant de fois Athènes. Cet état de choses a probablement été exagéré par des écrivains envieux; mais ce n'est plus par des inductions qu'on peut nous abuser, quand tout Paris a vu le magnifique panorama d'Athènes, par feu M. Prévost, au sujet duquel on pouvait dire : *voilà ce que l'antiquité a justement admiré; tu vois les grands tombeaux des monuments les plus magnifiques* (1).

Athènes était la plus grande et la plus belle de toutes les villes de la Grèce. Aristide écrit qu'on mettait une journée pour en faire le tour, mais il est probable qu'il entend la périphérie de l'espace compris entre les longs murs qui y rattachaient le Pirée, Phalère et Munychie. Dion Chrysostôme donne deux cents stades de développement à l'enceinte de la ville basse; celle de l'acropole était de soixante, mais il est vraisemblable qu'on a voulu parler du stade pythique. On sait que la citadelle, primitivement entourée d'oliviers, qui furent remplacés par des palissades quand son rocher fut dépouillé de terre végétale, ne devint une place forte que très-tard. C'est à Cimon, fils de Miltiade, qu'on attribue l'honneur d'avoir complété les travaux d'Agrolas, d'Euryale et d'Hyperbius, en consacrant à l'exécution de cette entreprise le butin conquis dans la guerre contre les Perses. C'était dans cet espace qu'on voyait les temples de la Victoire sans ailes, avec

(1) Hæ sunt, quas merito quondam est mirata vetustas;
Magnarum rerum magna sepulcra vides.

Incerti in Athenas., ap. poet. latin. minor. t. IV, p. 534, edit. N. E. Lemaire.

la statue de Minerve tenant une grenade à la main (1); le Parthénon; l'Érechtheum, dont Minerve Poliade possédait une partie; le Pandroséon; l'Opisthodome, renfermant le trésor public; les autels de Jupiter et de Minerve sauveurs; ceux d'Agraule et de Venus Hippolytie, consacré par Phèdre dans sa passion criminelle; et les propylées, ouvrages de Mnésiclès, qui furent bâtis dans l'espace de cinq ans (2).

La ville basse occupait, indépendamment du terrain compris entre le Céphisse, l'Illissus et l'Éridan, les coteaux du Musée et du mont Lycabetus, auxquels un système particulier de fortifications, appelé *les longues jambes* (μακρὰ σκέλη) *ou longs murs* (μακρὰ τείχη), attachaient les ports de mer voisins. Ces murailles, qui avaient quarante coudées de hauteur, et sur lesquelles deux chars pouvaient circuler de front, étaient garnies de tours habitées par des citoyens. Ainsi, indépendamment d'Athènes et de son acropole, il y avait, en quelque sorte, une troisième ville suspendue dans les airs, d'où l'on dominait au loin les campagnes et la mer. Ces jetées, sur lesquelles on voyait circuler des marchands, des guerriers, des théories se rendant aux fêtes qui se célébraient dans les ports, et des courtisanes montées sur des mules; car, malgré leur opulence, elles n'auraient pas osé se permettre l'usage des chars: ces vastes routes n'étaient pas la partie la moins étonnante de la superbe Athènes. On trouvait, à la vérité, un grand nombre de cabanes renfermées entre ces murs; mais c'étaient plutôt des campements que des demeures

(1) Paus. Attic., lib. I, c. 11. Ulpian. in Timocrat. Suid.
(2) Plutarch. in vit. Pericl.

fixes, où l'on se réfugiait en temps de guerre. Cette accumulation d'hommes sert à faire connaître les causes de la peste décrite par Thucydide et Lucrèce; maladie effroyable, apportée d'Égypte, qui moissonna le peuple de Pandion et dépeupla la ville : *exhausit civibus urbem.*

Les portes principales d'Athènes n'étaient pas moins remarquables que ses édifices. Les pyles thriasiennes, ou Dipylon (1), qui conduisaient aux tuileries ou Céramique, avaient pour point de vue les jardins des philosophes, disposés comme autant d'élisées de verdure, au milieu de la campagne (2). La porte du Pirée, qui était la grande route du commerce, s'ouvrait vers le temple du héros Chalcodon et des tombeaux des guerriers morts sous le règne de Thésée en combattant contre les Amazones. On sortait par la porte Hippade pour se rendre aux monuments funèbres d'Hipperides et de sa famille. Les pyles Ériennes étaient réservées aux convois funèbres (3), de sorte qu'Athènes était gardée sur ces points par les tombeaux de ses demi-dieux et de ses enfants, dont les noms révérés semblaient encore la protéger. Les portes sacrées s'ouvraient du côté d'Éleusis, et les Égéennes (4) vers Delphinium, lieu consacré par Égée à Apollon, où Thésée s'était justifié du meurtre des Pallantides. On est incertain sur l'emplacement des portes de Diocharès et

(1) Philostrat. in Philagr. Sophist., lib. 2; Xenoph. Hist. Græc., lib. 2; Plutarch. in vit. Pericl. et Syll.; T.-Liv. XXXI, 24.

(2) Πειραϊκαὶ, Plutarch. in vit. Thes.

(3) Ἠρίας, Theophr. charact. Ethic.

(4) Αἰγέως πύλαι Plut. in vit. Thes.

de Diomée (1), d'Itonée et de Skæe (2), mais on sait où étaient celles d'Acharnes, de Thrace, et une inscription existante fait connaître la porte d'Hadrien. Rien ne sert plus à indiquer la direction des rues du figuier sacré, de Thésée, du Pirée, du Polémion, des Hermès, des Ménuisiers, d'Estia, du Xenice, du Myrmécos, du Rhympé et des Trépieds.

On rechercherait vainement où existaient (3) les bazards où l'on vendait les esclaves des deux sexes et les paysans qui ne pouvaient pas payer les impôts (4), ceux où l'on achetait les objets volés (5), le marché aux livres et aux habits, la poterie où l'on étalait les ouvrages des Paraliens, les abattoirs (6), la place appelée Mesconia, où l'on faisait commerce de viande d'âne, la halle au poisson, où l'on voyait des hommes *semblables aux Gorgones, auxquels il était défendu de donner leur marchandise au-dessous du premier prix qu'ils avaient fait* (7). La halle aux farines et au blé, les marchés aux vins, à l'huile, aux herbes, aux joujoux, aux parfums, au fromage frais, ont disparu depuis des siècles. Les autels de la Miséricorde et de l'Humanité sont remplacés par les gibets et les pals

---

(1) Æschin. philosoph. in Axioch.

(2) Πύλαι Σκαιαί. Hilduin in vit. Dionys. Areop.

(3) Demosthen. Orat. in Leptin. Le marché aux esclaves était appelé Μετοίκιον.

(4) Eustath. ad Odyss. B. et K.

(5) Pollux. Onomastic., lib. X, c. 5; VIII, c. 18.

(6) Μεσκόνια δὲ ἐκάλουν οὗ τὰ ὄνων κρέα ἐπιπράσκοντο, Pollux, IX, c. 5.

(7) Antiphanes ap. Athen. lib. VI.

des Turcs. Les divinités de l'Europe et de l'Asie (1), les vains simulacres qui faisaient dire à Pétrone qu'il était plus facile de trouver un dieu qu'un homme dans son pays, se sont évanouis comme la fumée d'un holocauste, et le Christ inconnu (2) assistera à la chute du culte de Mahomet, qu'une politique sacrilége essaye vainement de soutenir.

L'évangile annoncé par saint Paul aux Athéniens n'y fructifia pas aussi rapidement que dans les autres parties de la Grèce. Socrate, qui fut une espèce de précurseur, et Platon son disciple, n'avaient pas préparé les esprits à recevoir la vérité sans mélange d'idées superstitieuses. Ce ne fut que vers le milieu du second siècle de notre ère qu'on vit l'esprit divin se manifester dans une ville où l'on doutait de tout, et où l'on croyait aux plus honteuses impostures de la magie. Cependant on avait commencé, dès le milieu du premier siècle, à lire aux jardins d'Academus l'évangile de saint Matthieu écrit et composé en grec vers l'an 44; on eut dix ans après des copies de l'évangile de saint Marc, qu'on appela l'abréviateur de saint Mathieu, et les épîtres de saint Paul furent

---

(1) Plutarch. in Hyperid., lib. de X Rhet.; Æschin. Orat. in Timarch.; Lys. in Orat. κατὰ Παγχλέωνος.

(2) Ἀγνώςῳ Θεῷ
Au dieu inconnu.

On prétend que cette inscription citée par saint Paul était précédée de ces mots:

Θεοῖς Ἀσίας καὶ Εὐρώπης καὶ Λιϐύης
Θεῷ ἀγνώςῳ καὶ ξένῳ.
Aux dieux d'Asie, d'Europe, de Libye,
Au dieu inconnu et étranger.

multipliées par les calligraphes du Pœcile. Les fidèles, attentifs à conserver l'histoire de l'église naissante, instituèrent alors des logothètes ou notaires publics, afin de recueillir les actes des martyrs, et de séparer le bon grain de l'ivraie. Cette mesure était nécessaire, car des apocryphes, pareils aux auteurs des prétendus testaments politiques modernes, avaient fabriqué les *récognitions* et *épîtres* de saint Clément, les *constitutions apostoliques*, une lettre de Jésus-Christ au roi *Abgare*, des lettres de la Sainte Vierge, et une foule d'écrits dans lesquels le sacré et le profane étaient confondus. L'hérésie de Ménandre, juif samaritain, qui prétendait que le monde avait été créé par les anges, et celle des gnostiques ou illuminés, menaçaient le dogme, lorsque Quadratus, évêque d'Athènes, composa l'apologie de la religion chrétienne, dont Eusèbe nous a conservé un fragment. Alors la troisième persécution générale, suscitée par Trajan, vint accomplir les vues de la Providence, en accroissant la ferveur des chrétiens.

Quel que fut leur nombre, on voit par la notice de Hiéroclès que l'évêché d'Athènes était encore suffragant de celui de Corinthe. Les dieux indigènes s'y soutenaient toujours avec des vicissitudes de bonne et de mauvaise fortune, pareilles à celles que saint Janvier éprouva à Naples au commencement du dix-neuvième siècle, et ce n'est qu'au temps de Photius que la ville de Minerve fut élevée au titre de métropole. Le catalogue de Léon, dans lequel elle est inscrite sous ce titre, lui donne dix suffragants. Une lettre d'Étienne Gerlach, écrite en 1575, restreint sa juridiction à six évêchés et à cent cinquante églises. Mais sa délimitation canonique, telle qu'elle est reconnue par l'im-

muable église d'Orient, mère de l'église russe, qui l'abandonne au glaive des mécréants, est la suivante ;

ATHÈNES.

PREMIÈRE PROVINCE D'ACHAÏE.

Métropole.

Athènes, évêché, I siècle. Métropole. IX. S. Exarch. XIII. S.

Suffragants.

Chalcis, E. V. S. A. XVIII. S.
Andros E. IX. S. A. XVI. S.
Egine E. V. S. A. IX. S.
Céos et Thermia E. IX. S. A. XVII. S.
Talante E. XII. S. A. XVI. S.
Skyros E. IX. S.
Salone ou Amphisse E. IX. S.
Bodonitza E. XVII. S.
Lebadia E. XVII. S.
Granitza E. XVII. S.
Corone E. V. S.
Oreum E. V. S.
Carystos E. V. S.
Porthmus E. XVII. S.
Syros et Seriphos E. IX. S.
Opus E. V. S.
Élatée E. V. S.
Strategis E. V. S.
Platée E. V. S.
Tanagre E. V. S.
Marathon E. IV. S.
Thespies E. V. S.
Charsia E. V. S.
Megare E. V. S.
Secorus E. IX. S.
Daulis E. IX. S.

On fait remonter vulgairement à saint Denys l'aréopagite l'institution de l'épiscopat dans Athènes; mais c'est une tradition aussi sujette à controverse que les miracles et les écrits de ce personnage, qui n'est peut-être lui-même que le dionysios mythologique, dont le culte fut introduit dans la Grèce par les colonies égyptiennes. Nous le conserverons cependant dans le catalogue des évêques d'Athènes (1), qui devinrent très-puissants vers le sixième siècle de notre ère.

---

(1) *Évêques orthodoxes d'Athènes.*

I.	Denys aréopagite.	
II.	Publius. Euseb. Hist. lib. IV, c. 23.	
III.	Quadratus, vers l'année	126
IV.	Pistus au concile de Nicée	325
V.	Inconnu.	
VI.	Inconnu.	
VII.	Athanase, vers	451
VIII.	Anatole, vers	496
IX.	Leonides.	
X.	Jean, au VI[e] synode général.	
XI.	Nicetas I, au VIII[e] synode général.	
XII.	Sabas au synode pour la restauration de Photius.	
XIII.	Anastase.	
XIV.	Théodège, vers	997
XV.	Michel, vers	1024
XVI.	Léon	1054
XVII.	Nicétas II	1082
XVIII.	Georges	1156
XIX.	Nicolas	1166
XX.	Michel II, vers	1200
XXI.	Inconnu. Léon Allatius parle d'un certain Métius. Lib. III, de Consens. c. 1.	
XXII.	Anthème surnommé le *Confesseur* martyrisé par les Latins dont il ne voulut pas suivre la communion.	

Les historiens de cette époque rapportent que les prélats d'Athènes, devenus héritiers des dotations af-

---

XXIII.	Théodore au concile de Florence.	
XXIV.	Isidore	1450
XXV.	Sophronius I	1564
XXVI.	Nicanor (Turc. Græc. p. 325).	
XXVII.	Théophanès, qui fut le vingt-sixième patriarche après la prise de Constantinople.	
XXVIII.	Néophyte qui devint patriarche quinze ans après l'exaltation de Mathieu de Janina.	
XXIX.	Daniel	1638
XXX.	Sophronius II, vers le même temps.	
XXXI.	Anthème	1676
XXXII.	Jacques I.	
XXXIII.	Cyrille.	
XXXIV.	Cyrille.	
XXXV.	Jacques II	1721

Évêques Latins d'Athènes.

I.	Bérard, vers	1208
II.	N., vers	1243
III.	N., vers	1263
IV.	Étienne, vers	1300
V.	Antoine I.	
VI.	Franciscbinus, de l'ordre de Citeaux	1339
VII.	Nicolas	1345
VIII.	François	1365
IX.	Jean.	
X.	Antoine II	1369
XI.	Antoine III	1382
XII.	Louis Alliot Dupré, mort en	1411
XIII.	André (in partibus)	1411
	L'Ange.	
XIV.	Antoine III	1450
XV.	Antoine V	1515
XVI.	Charles.	

fectées aux temples des dieux et des déesses, ne se rendaient au Parthénon, aux temples de Thésée, de Jupiter olympien et au Panthéon d'Hadrien, qui avaient été convertis en églises, que montés sur des chars attelés de chevaux blancs et entourés d'un clergé magnifiquement vêtu. Les archontes, rivalisant de luxe, entraient dans la nef des églises sur des coursiers, dont ils ne descendaient qu'au pied des stalles qui leur étaient réservées. Les dames athéniennes, escortées d'eunuques, se faisaient porter en litière jusque dans les galeries des édifices saints, où elles mêlaient leurs battements de mains à ceux des assistants qui applaudissaient les orateurs sacrés et les jeunes diacres qui dansaient le mieux devant les autels du Seigneur.

Telle était la dissolution des mœurs au sixième siècle, temps où Justinien donnait des lois à soixante-quatre provinces et à neuf cent trente-cinq villes. Quatre-vingts places fortes qui bordaient la ligne de la Save et du Danube et plus de six cents donjons qu'il fit élever ne purent empêcher l'Attique d'être envahie par les Barbares du nord. Peu de temps après Athènes fut oubliée. Mais tandis que l'histoire garde le silence sur cette ville, les actes des conciles et ceux de la daterie du patriarche de Constantinople nous font connaître que la religion chrétienne continua d'y fleurir. En 1082 on vit quelques Grecs Athéniens se rallier aux drapeaux d'Alexis Comnène, qui fut battu devant Dyrrachium et ensuite dans la plaine de Janina, où son armée fut défaite par Robert, duc des Normands.

Nous ne rappellerons pas comment l'empire d'Orient ayant été partagé en 1204 par les croisés, on vit, trois mois après la conquête, les barons, accompagnés de

leurs vassaux, aux prises entre eux; et l'empereur français réduit, dès l'année suivante, à la possession de Constantinople avec trois places fortes, situées en Europe et en Asie. On commença alors à parler d'Athènes, qui fut érigée en duché par le marquis de Montferrat, roi de Salonique. Tandis que ce changement s'opérait, Michel Choniatès, exarque de la première Achaïe, dut céder son siége à un évêque nommé par le pape (1).

Ce fut alors que le souverain pontife Innocent III prescrivit comme un devoir rigoureux, une subordination d'obéissance et de tribut *des Grecs aux Latins; des magistrats, quels qu'ils fussent, au clergé; et du clergé au pape.* Cette maxime, renouvelée de nos jours par quelques ultramontains, jointe à l'exclusion des orthodoxes de tous les honneurs civils et militaires, en fit des ennemis irréconciliables. Alors on vit les Grecs les plus distingués se bannir volontairement; et le système féodal ayant anéanti toute espèce d'industrie, la *nouvelle colonie de France succombait*, quand les Catalans, conduits par Roger de Flor, parurent dans la Grèce en 1303. Nous avons dit comment ils restèrent maîtres d'Athènes jusqu'au règne de Mahomet II, qui s'empara de cette ville et des provinces limitrophes.

Il est fâcheux que de tous les conquérants qui occupèrent Athènes aucun ne nous en ait transmis quelque description, afin d'avoir un objet de comparaison entre le récit de Pausanias et ce que Crusius en a vaguement raconté, après l'asservissement de cette ville par les Turcs.

---

(1) Oriens Christianus, T. III.

CHAPITRE III.

Coup d'œil sur la maison de M. Fauvel. — Lord Byron. — Lady Stanhope. — Catalogue et indication de plusieurs objets d'antiquités.

Nous avons des descriptions modernes d'Athènes, des vues, des dessins et des explications de ses monuments. Les noms d'une multitude de voyageurs, gravés sur les colonnes du Parthénon, du temple de Thésée, de l'Olympion ou Panthéon d'Hadrien, au monument de Philopappus, annoncent à l'étranger qu'il a été prévenu dans la carrière des découvertes scientifiques. Ainsi je n'avais rien à recueillir, suivant toute apparence, que dans le muséum de M. Fauvel : j'étais sûr d'y puiser des documents précieux et de recevoir de lui des renseignements, fruits de quarante années de travaux consacrés à l'étude du territoire classique, qu'il habite depuis ce temps.

La maison du simple et modeste philosophe (1) qui sert le roi en qualité de consul et enrichit les belles-lettres par ses recherches, est bâtie aux dépens des palais de Périclès, d'Aspasie et des édifices qui embellirent autrefois Athènes. Les murailles de sa cour sont ornées de cippes et de marbres chargés d'inscriptions consacrées aux héros et aux citoyens qui avaient bien mérité de la patrie. A l'entrée de cet humble sanctuaire, rempli de tant de restes de la vénérable antiquité, on

(1) La demeure actuelle de M. de Fauvel n'est pas celle où il reçut M. de Chateaubriand; c'est une maison construite à ses frais et dont il a été l'architecte.



remarque un sarcophage en marbre blanc; le banc placé à la porte, qui sert pour monter à cheval, offre le contrat du legs d'un athénien pour la distribution de vin faite à ses compatriotes, pendant la fête des Panathénées. A gauche, en entrant dans la cour, on voit sur un piédestal le nom d'Anacréon, auquel on avait érigé une statue dans l'acropole. Tout auprès, on remarque une colonne en marbre pentélique, qui supporte un chapiteau ionien si parfait, qu'on le croirait fait au moyen de quelque mécanique. La galerie qui règne à droite est soutenue par des poutres incorruptibles de cèdre, qu'on a trouvées dans des tombeaux. On lit, sur des plaques incrustées dans la maçonnerie de la muraille à laquelle cette galerie est suspendue, des décrets publics, des adieux éternels, des consécrations et des mentions honorables décernées à des hommes qui avaient rendus des services éminents à l'État.

L'escalier à ciel ouvert, par lequel on monte aux appartements du consul, mériterait à lui seul une description. On y trouve des pages entières de ces registres gravés sur marbre, où les Athéniens inscrivaient leurs fastes. La galerie extérieure, non moins riche, est remplie d'une foule d'antiquités, la plupart composées de nécrologies, de listes de citoyens et d'archontes; enfin il n'est pas jusqu'aux tuiles qui ne portent des inscriptions tracées par les ouvriers avant la cuisson (1).

---

(1) *Inscriptions trouvées sur deux tuiles.*

ΙΕΡΑΝ ΜΗΤΡΙ ΘΕΩΝ

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΑΜΜΩΝΙΟΣ.

Dans la chambre qui me fut assignée, en qualité d'hôte et d'ami, je vis les plâtres des statues nouvellement découvertes à Égine par une société d'amateurs exploitants l'archéologie en commandite. « Elles n'ont, « me dit M. Fauvel, ni la grace ni la correction de « l'école de Phidias, c'est de l'hypérantique qui n'a que « cela pour mérite. Nous avons donné des noms à ces « différentes figures : ainsi vous voyez Patrocle, Ajax, « ou tel autre héros qu'on voudra, car l'archéologie « laisse une latitude très-ample aux conjectures. Mais « une chose incontestable, c'est que ceux qui ont dé- « couvert ces objets n'ont pas perdu leur temps. »

Je n'avais jeté qu'un coup d'œil sur tant d'objets, lorsqu'on nous invita à descendre au salon où le dîner était servi. La vieille amitié qui nous liait présida à la fête, où se trouvaient le P. Paul d'Yvrée, M. Minciaki, consul général de Russie, et son chancelier, M. Mustoxidi. Je m'informai de lord Byron, de ce qu'il faisait, où il se trouvait, et des particularités de son séjour à Athènes. Il habitait dans les derniers temps au couvent des capucins. Le R. P. Paul avait trouvé grace devant cet inexplicable génie ; son âge, son ministère, sa douceur, lui avaient tellement conquis l'affection du lord, qu'il s'abandonnait à lui avec toutes les bizarreries de son caractère. Fatigué de tout, oppressé du

---

ΙΠΠΕΟΣ
ΚΑΛΟΣ
ΑΡΙΣΤΟ
ΜΕΔΕΙ
ΔΟΚΕΙ.

de son démon familier, Byron vint un jour trouver le P. Paul pour lui demander l'hospitalité.

A son aspect le religieux lui rappela ces mots d'un dernier entretien qu'ils avaient eu ensemble (1): *Vous ne pouvez me convaincre, je demeure athée.* Au lieu de répondre, Byron prie le père de lui permettre d'habiter une cellule et de l'arracher à l'ennui qui empoisonnait ses jours. « En prononçant ces paroles, dit le P. Paul, « il me serrait les mains en m'appelant son père; les « boucles de sa chevelure, dégouttantes de sueur, cou- « vraient son front, sa physionomie était pâle, ses « lèvres frémissaient; j'osai lui demander la cause de « sa tristesse? — Mon père, tous vos jours se ressem- « blent, et moi je ne cesserai point d'être voyageur. « — N'avez vous point une patrie? si le sentiment de « son absence cause vos chagrins, partez; mes prières et « mes vœux vous accompagneront en Angleterre. — « Ne parlez jamais de l'Angleterre; j'aimerais mieux « traîner la chaîne sur les sables de la Libye, plutôt « que de revoir les lieux empreints de la malédiction « que je leur ai donnée. L'injustice des hommes m'a « rendu l'Angleterre odieuse; elle a mis un monde de « séparation entre elle et moi : cependant, après la « mort de l'homme, s'il est vrai que l'ame survive à « ses passions, je me fais une joie de l'habiter comme

(1) C'est d'après la note d'un ouvrage intitulé *Souvenirs de la Grèce*, par H. Lauvergne, médecin de la marine royale de France, que je rapporte cette anecdote. Je regrette de ne pouvoir en insérer en entier le récit qui est aussi bien raconté que bien écrit par l'excellent jeune homme auquel j'aime à en faire hommage, quoique l'ayant entendu en partie de la bouche du P. Paul, pendant mon séjour à Athènes.

« un pur esprit. Ce mystère n'est connu que de Dieu. « — Eh bien, si vous avez renoncé à votre patrie, « créez vous des occupations sans exalter votre ima- « gination. Est-ce la faute du créateur si les hommes « s'égarent dans de fausses doctrines? Dieu n'avait point « prédestiné leur intelligence. Pensez-vous que la paix « du cœur et la santé du corps puissent être le partage « de celui dont la vie est perpétuellement en contra- « diction avec celles des autres hommes? En doutant « de la puissance infinie de Dieu, on dénature sa rai- « son et l'homme inscrit sur la liste des athées doit « être nécessairement malheureux. — Athée, athée! « voilà donc la fin de vos consolations....; c'est ainsi « que vous appelez votre fils. Ministre du Dieu qui lit « dans le cœur des hommes, apprenez, mon R. P., « qu'il est au-dessus de votre pouvoir de reconnaître « un athée, alors même que sa bouche vous en fait « l'hypocrite aveu. Un athée est impossible à trouver; « admettre son existence c'est outrager le souverain des « mondes qui, dans la perfection de son plus bel ou- « vrage, n'a point oublié d'y graver le nom de son « immortel auteur. Les passions peuvent susciter des « doutes, mais quand l'athée s'interroge, l'évidence « d'un Dieu confond son incrédulité, et la vérité du « sentiment qui remplit sa pensée l'absout du crime « d'athéisme. Mon père, il vous est facile de ne jamais « murmurer contre l'auteur de votre être, vous qui « dans la douce quiétude d'une vie exempte d'orages « avez acquis la conviction que les soleils de votre vieil- « lesse éclaireront à vos yeux les mêmes scènes que la « veille. Moi, jeté sur la terre comme un enfant des- « hérité, crée pour sentir la félicité et ne la trouvant « jamais, j'erre de climats en climats avec le sentiment

« de mon éternelle infortune. Depuis que la raison a « développé en moi le sentiment de mes misères, rien « encore n'a tempéré l'amertume du malheur. Nourri « de la haine des hommes, trahi par ceux dont je com- « parais la douceur à celle des anges; atteint d'un mal « incurable qui a moissonné mes pères, dites-moi, « homme de la vérité, si des murmures excités par le « désespoir peuvent caractériser un athée et attirer sur « lui la colère du Ciel? Oh, malheureux Byron, si après « tant d'épreuves mortelles on te ravit ta dernière espé- « rance de salut..... eh bien!.... Ici la voix du lord « expira.

« Son morne silence dura près d'un quart d'heure. « Tout à coup il se lève de son siége avec vivacité et « parcourt ma chambre en s'arrêtant devant des gra- « vures chrétiennes qui la décorent. Un instant après « il vient à moi et me dit : — Vous souvient-il que vous « m'avez promis il y a un mois de me donner certaines « choses que vous possédez ? — Je possède bien peu et « ce peu n'a rien qui puisse vous tenter ; toutefois par- « lez ? — J'ai retenu tous les mots de votre réponse, « et vous ne pouvez plus rien me refuser. — Alors il « s'avança vers un coin de ma chambre et détachant « un beau crucifix que j'avais apporté de Rome, il le « mit dans mes mains. Je l'offris à Byron en lui disant : « *Voilà le consolateur des infortunés !* Il le prit avec « transport, et le baisant plusieurs fois, il ajouta avec « des yeux baignés de larmes : — Mes mains ne le « profaneront pas long-temps, et ma mère sera bien- « tôt le gardien de votre précieux souvenir. »

Athènes fut toujours le réfuge des grands hommes poursuivis par l'adversité, dit-un des convives qui avait

entendu cet entretien. Ici Paul-Émile, vainqueur des Macédoniens, inclina ses faisceaux devant la majesté des dieux protecteurs d'Athènes. « Voilà, écrivait Ci« céron, cette Athènes mère de l'humanité, des scien« ces, de la religion, de l'agriculture, des lois qui se « sont répandues par toute la terre. Ville dont l'anti« quité est si vénérable que son nom seul est encore « l'appui et le soutien de la Grèce à son déclin. » Brutus y vint ranimer les derniers feux de la liberté qui fut ensevelie avec lui aux plaines de Philippes. Antoine, après la perte de la bataille d'Actium, ne put obtenir la permission d'y finir ses jours au sein de la philosophie. Que n'a-t-on pu accorder à Napoléon d'y venir terminer en paix sa carrière mortelle! — Nous avons vu ici son geolier, reprit un Athénien; quel homme que ce Hudson Lowe, quelle figure! il sera le vautour du nouveau Prométhée que la Sainte-Alliance, qui salua Napoléon des noms de frère, de gendre et d'auguste, a jugé convenable d'enchaîner sur le rocher de Sainte-Hèlene. — La plus belle médaille de ma collection, reprit un Romain, est celle qui représente Trajan, jetant des couronnes à la tête de plusieurs rois prosternés à ses pieds, avec cette légende : *Regna assignata.*

M. Fauvel changeant le ton de la conservation nous raconta le passage à Athènes de ladi Stanhope avec le général Robert Wilson. Il nous dit comment cette illustre nièce du *grand* Pitt avait sauvé l'équipage du bâtiment qu'elle montait, dans son naufrage aux attérages de Cypre, et de quelle manière elle s'était fixée dans le désert de Damas, où, nouvelle Zénobie, elle a reçu depuis ce temps la couronne, comme reine de Palmyre, aux acclamations des Bedouins, parmi lesquels elle a résolu de passer ses jours.

Après le repas, nous visitâmes l'atelier du maître. J'y vis un relief en plâtre, qu'il destinait au cabinet du roi; l'Athènes de Pausanias y était reproduite avec tous ses monuments, ses nivellements et les accidents du terrain. J'examinai sur un autre relief en cire les ports et rades du Pirée, de Phalère et de Munichie; ces travaux l'avaient occupé depuis un grand nombre d'années. Le jardin dans lequel nous entrâmes ensuite n'était pas moins riche que la cour du consulat, en colonnes funéraires, cippes et inscriptions. Je demandai à M. Fauvel, qui était alors dans sa soixante-deuxième année, s'il ne s'occuperait pas à publier son musée? *J'y ai pensé*, me répondit-il. Mais je crains bien qu'il n'y pense encore long-temps : *Ruit hora volucri simillima somno*, lui dis-je ! Voilà ce que nous ne voulons jamais considérer, comme si nous maîtrisions le temps.

Après le coucher du soleil, j'entrai dans le cabinet de M. Fauvel, afin d'examiner le portefeuille qui renfermait une foule de dessins faits dans le cours de ses voyages. J'admirai les plans intérieurs des principales mosquées du Caire, qu'il avait levés antérieurement à l'expédition des Français en Égypte. Sous le costume d'un derviche il avait pénétré dans des lieux jusqu'alors inaccessibles aux chrétiens, et je ne doute pas, s'il l'eût entrepris, qu'il n'eût fait avec succès le voyage de la Mecque et de Médine. Il m'apprit comment il était monté sur la colonne de Pompée à Alexandrie, le 10 août 1792, et qu'il y avait placé l'inscription sur fer blanc, frappée avec un poinçon, que notre illustre confrère M. Conté y retrouva en 1798.

Nous fîmes ensuite la revue d'une multitude d'ob-

jets trouvés dans les tombeaux. L'histoire des siècles passés se reproduisait sous mes yeux. Je vis le tableau d'une pompe nuptiale peinte sur les contours d'un vase, ouvrage des artistes de la Paralie; sur d'autres on remarquait des jeux, des combats et des courses de chars. Il me montra ensuite des idoles, ornement de quelque foyer domestique; des joujoux, amusement de l'enfance, et des hochets qualifiés de décorations, qui appartinrent probablement à quelques centurions de Sylla. Il me fit voir une *bonne déesse*, objet du culte de quelque élégante initiée aux secrets du Grand-Orient des prêtres Phrygiens; des ustensiles de ménage, dignes, par leur simplicité, de la douce Mélite, épouse de Phocion; un talc, qui fit peut-être partie de la toilette d'Aspasie, et une machoire humaine avec l'obole destinée à Caron enclavée entre les dents molaires de cet individu. Nous examinâmes ensuite les poids et leurs divisions, ainsi que les mesures de longueur et de capacité en usage dans l'Attique. M. Fauvel, en énumérant ses richesses archéologiques, mêlait à sa narration les particularités de ses découvertes, qui lui rappelaient des souvenirs aussi agréables qu'ils étaient instructifs pour moi. Il me permit de prendre copie d'un de ces passeports écrits sur une feuille de plomb (1), que le grand théologal d'Éleusis délivrait aux morts, qui ne s'en souciaient guère, pour les recommander aux dieux infernaux, de la même manière que les Russes adressent les fidèles, munis de passeports, à saint Nicolas.

(1) M. Dodwel a fait connaître ce diplome (découvert par M. Fauvel), dans son voyage publié à Londres, 1819.

La nuit était fort avancée lorsque nous nous séparâmes, et l'écho de la caverne de Pan répéta le son de la septième heure (une heure après minuit) avant de trouver le sommeil. Tel fut l'emploi de ma première journée dans l'Attique.

CHAPITRE IV.

Première promenade dans Athènes. — Temple de Thésée. — Places d'Athènes. — Aréopage. — Pnyx. — Grottes appelées prisons de Socrate. — Fontaine Callirrhoë. — Illissus. — Stade. — Porte du Lycée. — Usages. — Intérêt usuraire. — Enseignement mutuel. — Nouveau banquet des savants, extrait de la Guilletière.

Athènes, dans son origine, bornée à son acropole, semblait plutôt un hiéron consacré aux immortels, que le centre d'une ville destinée à attirer le commerce et à fixer l'admiration des peuples. Son territoire frappé de stérilité, à peine arrosé par quelques faibles ruisseaux, sa position entre des rochers, n'annonçaient rien de ses superbes destinées. Mais l'acropole de Cécrops, construite tout au plus pour servir d'asyle à quelques bannis, semblable à la tête sourcilleuse de Jupiter, enfanta Minerve mère des arts; et l'Attique reçut la vie (1).

Dans quel état allais-je revoir cette célèbre Athènes? Le temple de Thésée brillait des premiers reflets

(1) On sait que le culte de Minerve fut introduit dans l'Attique par Cécrops originaire de Saïs, ville de la Basse-Égypte, où cette Divinité était adorée. Plat. in Tim., t. III, p. 21; Diod. Sic. lib. I; Schol. Lycophr. ad. Cassand. v. 3; Var. Hist. Chiliad. 18, v. 28 etc.



du soleil, qui se levait sans nuages au-dessus du mont Hymette, lorsque nous entrâmes sous son péristyle. Je savais que ce temple, élevé par Conon au milieu de la ville, dont il termine maintenant une des extrémités, était voisin de l'endroit réservé aux exercices gymnastiques de la jeunesse. M. Fauvel m'apprit qu'à un certain jour de l'année il s'y pratiquait encore quelque chose de semblable, et c'est cette panégyrie moderne que M. Prévost a représentée dans son admirable Panorama. Le Theseum était un lieu d'asile pour les esclaves et les citoyens de condition inférieure qui étaient poursuivis par quelque homme puissant. Je n'avais rien vu d'aussi parfait que cet édifice; et quoique décrit par des relations, et connu par les dessins qu'on en a publiés, il était nouveau pour moi. Ses marbres attiraient mon attention; ses bas-reliefs brisés (1) et jusqu'aux inscriptions des voyageurs qu'on a parfois comparées à la pariétaire qui s'attache aux vieux murs, m'intéressaient. En tournant l'opisthodome, je lus le nom de Jaques Délille, le poète des jardins, gravé entre ceux de Choiseul Gouffier et d'Hauterive. Je ne pus y retrouver celui du chantre d'Atala, un barbare lâchement envieux l'avait effacé; mais les Muses pour le venger ont inscrit Chateaubriand au temple de Mé-

(1) Ils furent brisés, en vertu d'un édit de Théodose dit le Grand, qui fit plus de mal aux monuments qu'Alaric et toutes les hordes des Vandales. Son décret est de l'année 390. Pour juger des conséquences de cette fatale proscription des arts, il faut lire ce qu'en disent Socrate, lib. V, c. 26; Sozomène, lib. VII, c. 15; Rufin, lib. II, c. 22 et seq.; Theodoret, lib. V, c. 22; Orose, Hist. lib. VI.

moire. Je me retirai sans oser tracer mon nom sur ces marbres vénérables (1).

Nous entrâmes dans le temple qui est maintenant dédié à saint Georges, où nous vîmes quelques colonnes chargées d'inscriptions, dont deux se trouvent maintenant au musée du roi à Paris. Il serait à désirer qu'on pût également y transporter celle qui y est maintenant engagée dans le mur de la *cella*, où elle ne sert qu'à boûcher une brèche. On m'assura que cette colonne se trouvait autrefois sous le portique d'Eumène, à l'endroit qui servait de promenade aux philosophes. On y lit les noms des pauvres qui étaient nourris aux frais de l'état; méthode qui atteste à la fois le soin qu'on avait de soulager les indigents, et de les empêcher de se multiplier, en les faisant connaître. Comme elle était placée dans un lieu obscur, je ne pus rien y déchiffrer; je savais d'ailleurs qu'on en avait pris copie. M. Fauvel me fit remarquer le tombeau d'un voyageur anglais, M. Tudwell, qu'il avait fait enterrer dans le temple de Thésée; circonstance que plus d'un voyageur anglais a oublié de rapporter, quoique bon nombre de ces messieurs se soient parés de l'érudition de notre savant consul, qui est, disent-il, une des antiquités d'Athènes.

---

(1) Voici quelques uns de ces noms Fourmont et son neveu 1729. Choiseul Gouffier, 27 septembre 1776 et 1785. Villoison, 29 mai 1786; Myladi Craven, 27 juillet 1786. Le comte de Dillon gentilhomme ordinaire de S. A. R. Monseigneur le comte d'Artois, colonel du régiment de Provence, 30 mai 1788; le prince de Rohan, 19 octobre 1788; l'abbé de Boismond.

M. Fauvel, voulant nous faire parcourir méthodiquement le terrain que nous devions examiner, nous fit sortir par la porte de Mandravili, en nous dirigeant au S. O. Nouveaux peripatéticiens, notre maître nous fit, chemin faisant, les observations suivantes :

« Le plan d'Athènes pour le voyage du jeune Ana-« charsis n'a d'autre défaut que d'avoir une étendue « presque double de celle de la ville qu'il représente. « Les remparts mesquins que vous voyez sont l'ouvrage « d'un aga turc, qui les fit élever, non pas comme les « murailles de Thèbes, au son de la lyre, mais par cor-« vées et à coups de bâton, afin d'arrêter les incur-« sions des Albanais, que l'impunité enhardissait au « point de venir lever des contributions jusque dans la « ville.

« La porte de Mandravili ne correspond à aucune « de celles de l'antiquité. Ce fragment de rocher que « vous voyez au pied de la colline du musée, est ap-« pelé par les anciens la *grosse pierre*. Il a les mêmes « dimensions que le granit sur lequel le comte Carburi « de Céphalonie a élevé la statue de Pierre-le-Grand à « Pétersbourg : puisse-t-il servir de base à celle d'un « autre héros ! — Ainsi soit-il ! Mais ne vous attendez « pas à voir renaître un nouveau Thésée pour restaurer « l'Attique et la Grèce. Le héros dont vous sous-en-« tendez le nom est un astre sans tourbillon, qui s'é-« teindra comme ces feux qu'on voit briller pendant « la nuit; ce n'est pas *du nord* que viendra la lumière, « la nature est marâtre en ces affreux climats. »

Nous fîmes un détour au S. E. pour monter au monument de Philopappus, que le capitaine Gauttier a pris

pour base astronomique du gisement d'Athènes (1). Après l'avoir examiné nous vînmes sur l'emplacement qu'on dit être celui de l'Aréopage. Ce tribunal existait avant Solon; Mars y avait été absous du crime d'homicide (2); il subsista sous toutes les formes de gouvernement, et il était composé de tous les citoyens qui avaient rempli les fonctions d'archonte (3).

« Nous avions autrefois fixé la position de l'Aréopage, « sur une butte où vous voyez une chapelle dédiée à « Denys l'aréopagite, que les Athéniens prétendent « être né, avoir vécu, être mort et enterré dans leur « ville. — Comment, saint Denys, l'apôtre des Gaules, « martyrisé à Montmartre, près de Paris, qui porta « lui-même sa tête jusqu'à l'Abbaye, où se trouvent les « tombeaux de nos rois; saint Denys, le seul qui ait « vu l'éclipse de lune et de soleil arrivée à la mort « de Jésus-Christ, serait enterré ici? — Nous parlerons « de cela une autre fois si nous y pensons (4). — Nous « nous étions décidés, d'après un passage d'Aristophane, « qui rapporte qu'on lança une torche ardente de la « citadelle dans le tribunal de Mars. Mais j'ai pensé « depuis que le poète parlait au figuré, ou qu'il faisait

---

(1) Philopappus, monument situé sur la colline du Musée à Athènes.

Lat.. { 37, 57, 54. / 37, 58, 0. } Long. 21, 23, 3.

(2) Demosthen. contr. Aristocr. p. 736, Pastoret, Législation des Athéniens, ch. III, p. 179, 180. Recherches sur l'Aréopage par l'abbé de Canaye, t. X, mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, édit. in-12.

(3) Plutar. § 34; Corsini, Diss. 1, § 30 et suiv.; Pastoret. *ibid.*

(4) Suid. in voc. Διονύσιος.

« allusion à quelque anecdote du temps que nous ne « connaissons plus, enfin d'autres raisons me portent « à le fixer ici (1).

« Observez ce banc taillé au ciseau dans le rocher, « ces encadrements, ces mortaises destinées à rece- « voir des solives ; cela n'annonce-t-il pas le tracé d'un « bâtiment construit en échafaudage? Vous savez que « les aréopagites s'assemblaient en plein air, sous un « hangar, au milieu des ténèbres (2). Les niches de « forme carrée que vous voyez contenaient des *ex-* « *voto* suspendus par les accusés qui formaient des « vœux bien naturels pour leur salut, lorsqu'ils com- « paraissaient devant des juges sans appel (3). On de- « vait trembler quand on se rappelait qu'un enfant con- « vaincu d'avoir arraché les yeux à un oiseau, et un « citoyen coupable d'avoir tué un moineau qui s'était « réfugié dans son sein, lorsqu'il était poursuivi par un « épervier, avaient été condamnés à la peine de mort. « J'ai trouvé plusieurs des offrandes qu'on faisait, en « pareil cas, aux dieux et aux héros de la légende my- « thologique. Ces deux espèces de tabourets taillés dans « le roc furent probablement les siéges de l'*injure* et

(1) *Voy.* Herodot., lib. VIII, § 52.

(2) Paw est d'un avis contraire. Il prétend qu'à Athènes comme à Rome, il ne pouvait y avoir aucune espèce de jugement exécuté après le coucher du soleil. (Recherches sur les Grecs, § V.)

(3) Il paraît qu'à une certaine époque leurs jugements pouvaient être réformés par les Λογισταὶ ou *vérificateurs* quand ils dépassaient les bornes de la modération. (Demosth. in Neær., Æschin in Ctesiph.) Dans la suite ils devinrent sans appel et sans révision même en Cour de cassation. (Demosth. pro Coron.)

« de l'*innocence* (1), réservés, l'un à l'accusateur et « l'autre à l'accusé, qui conservait le titre de citoyen « jusqu'au moment où il était déclaré coupable et livré « à la rigueur des lois (2). Ces longs sillons tracés « au ciseau rappellent l'autel ou hiéron des déesses « sévères, qu'Eschyle représente les cheveux entrelacés « de serpents. Ceux qui étaient absous dans l'Aréopage « sacrifiaient à ces divinités, emblême de l'éternité, car « c'étaient Pluton, dieu des enfers, Mercure, con- « ducteur des ames, et la Terre, qui nous reçoit dans « son sein quand nous avons cessé d'exister. Ce que « je vous montre paraîtrait équivoque sur un plan ; « ici, sous vos yeux, tout parle et est conforme à la « description de Pausanias. Mais ce que l'imagination « seule peut se représenter, c'est lorsque l'archonte « roi déposant sa couronne de myrte, on entendait au « milieu des ombres la voix de l'accusateur public

---

(1) Plusieurs auteurs l'appellent le siége de l'*impudence* τῆς Ἀναιδείας. Zenob. adag. cccx, xxvi; Clem. Alex. Admonit. ad Gent.; Suid. Voc. Θεὸς Σοφοκλῆς. M. Pastoret, législation des Athéniens, c. VIII, pense je crois avec raison qu'il faut lire τῆς Ἀναιτίας de l'innocence. Il cite à ce sujet Junius sur Pausanias, p. 6, Belin de Balu sur Lucien, t. IV, p. 97, et ajoute très-sagement... *pourquoi eût-on désigné le siége d'un accusé qui se défend, par une expression qui d'avance eût préjugé la réalité du crime et l'audace de le nier.*

(2) Demosthen. in Aristocr. Les suffrages se comptaient avec des cailloux qu'on déposait, pour condamner à mort, dans une urne d'airain appelée *de la mort*, θανάτου, et pour absoudre, dans une urne de bois nommée *de la miséricorde* ἐλέου. Cette manière de voter était nommée *sentence secrète*, κρύβδη ψῆφος. Schol. Aristoph. *in Vesp.*, v. 981, 985; Demosthen. *in Neæram*; Lys. Orat. in Agerat.

« adresser au prévenu ces trois questions : Τρία παλαίσματα : *es-tu coupable de meurtre?* εἰ κατέκτονας?—*De quelle manière as-tu commis le meurtre?* ὅπως κατέκτονας? *Quels ont été tes complices dans ce meurtre,* τίνος βουλεύμασι κατέκτονας? — Sa réponse, la seule admise, comme au redoutable tribunal des Trois dans Venise, était, à la première demande, ἔκτονα, *meurtrier*, ou bien οὐκ ἔκτονα, *non meurtrier*. La parole était ensuite accordée deux fois à l'accusé pour sa défense.

Nous descendîmes quelques pas au N., et mon ami continua en ces termes : « Les aréopagites étaient pré-« sidés par l'archonte roi. Ils se réunissaient pendant « la nuit sans lumières (1), mais il est probable qu'ils « étaient éclairés pour monter au lieu de leurs séances. « Remarquez les traces de ces deux escaliers latéraux, « qui aboutissaient à l'endroit où je place l'Aréopage; « voyez ces trous creusés dans la pierre; la noirceur « du rocher permet de croire qu'on y entretenait un « éclairage. Ils étaient d'autant plus nécessaires que « ses séances étaient fixées aux vingt-septième, vingt-« huitième et vingt-neuvième jour de chaque mois (2), « qui, commençant aux Néoménies, faisaient qu'on s'y « trouvait dans une obscurité complète. Il est probable « que ce fut au portique royal, où l'Aréopage se réu-« nissait quelquefois, que saint Paul fut entendu dans « sa défense, car alors les causes étaient plaidées de « jour et devant le peuple, dont les juges n'étaient sé-« parés que par un cordeau qui servait de barrière (3).

(1) Pollux, lib. VIII, c. 10, segm. 118; Pausan.
(2) Pollux, lib. VIII, c. 10.
(3) Demosthen. Orat. in Aristogit.

« Passons vers ce plan inférieur. Montez sur ce socle « taillé dans la pierre ; vous êtes à la tribune aux ha- « rangues, d'où la voix de Démosthène appela vaine- « ment les Grecs à l'amour de la patrie, en les invi- « tant à s'armer contre Philippe. Vous conviendrez « que le Pnyx était bien nommé, car les citoyens d'A- « thènes devaient y être entassés et suffoqués par la « chaleur du soleil. C'était, comme tout l'indique, une « véritable *cohue* (1). »

La Guilletière dans son Athènes ancienne et moderne se contente de nommer l'Aréopage. Spon paraît s'être trompé sur son emplacement, quand il dit : « Au midi du temple de Thésée sont les masures de l'Aréopage, dont les fondements sont en demi-cercle, de prodigieux quartiers de roche taillés en pointe de diamant. Ils soutiennent une esplanade d'environ cent quarante pas de long, qui était proprement le lieu où se tenait cet auguste sénat. » Il parle ensuite d'une tribune taillée dans le roc, et de l'église de Saint-Denys, qu'on croyait bâtie sur l'emplacement de la maison de cet aréopagite prétendu. Les évêques d'Athènes y avaient alors leur demeure, et le soi-disant successeur de saint Denys, Anthimius, lui montra un manuscrit des œuvres de ce saint qui serait bien curieux, dit à ce sujet le voyageur, s'il était authentique, puisque le nom de *la Trinité*, qui ne se lit pas dans l'écriture sainte, s'y trouve exprimé.

Je n'oserais assurer d'après M. Fauvel que les ca-

(1) Thucyd. lib. VIII, 523, 97 ; Eustath. in Homer. ψ, p. 1322 ; Aristoph. Equit. 165 ; Thesmophor. 646, 665, 1134 ; Vesp. 31 ; Acharn., 19, 20.

veaux creusés près du Pnyx soient les prisons de l'Aréopage, quoique leur position convienne assez bien à la scène rapportée dans le Phédon, relativement au coucher du soleil, dont on pouvait encore voir la lumière dans les montagnes, quand il avait cessé d'éclairer Athènes. *Anytus et Melitus peuvent me faire mourir, mais ils ne sauraient me nuire*; au lieu de cette sentence qu'on devrait y lire, nous trouvâmes dans celui qu'on appelle le *grand cachot*, une offrande aux mires, consistant en un gâteau de froment, une coupe remplie de miel et quelques grains d'encens déposés sur une petite nappe en toile neuve de coton. C'était l'oblation de quelque jeune athénienne désireuse de savoir si elle serait mariée dans l'année. Comme une personne de notre compagnie emporta ce présent mystique, et que c'est un augure favorable quand il disparaît, on n'aura pas manqué de croire que c'était une acceptation des *mires* ou *bonnes déesses;* reste à savoir si l'athénienne aura été mariée.

Tandis que nous reposions à l'ombre de ces grottes, nous parlâmes de la colline du Musée, que les modernes appellent Sezio, qui fut toujours funeste à Athènes. Que le poète Musée y ait chanté ses vers, et qu'il y ait réuni, pour la première fois, les Athéniens au son de sa lyre, ces avantages ne peuvent être mis en parallèle avec les maux réels qu'elle a causés à la ville. Ce fut là que les Macédoniens, Mithridate, Sylla et Mahomet II s'établirent pour assiéger l'acropole, et c'est de cette plate-forme que partit la bombe de Morosini qui mutila le Parthénon.

Si on fait attention aux Pnyx on serait tenté de penser que les Athéniens croyaient à l'immortalité de leur pa-

trie, car ils avaient construit cette enceinte pour l'éternité. Dans une étendue de plus de quatre cents pas, le sol est couvert de quartiers de roche si bien liés, qu'il est impossible d'en rien détacher. L'herbe et la roquette croissent à peine dans quelques unes de leurs fentes. On s'imaginerait qu'on vient de lever la séance d'une des assemblées de ce peuple jaloux de son indépendance, qui, séduit et trompé par ses orateurs, donna les plus terribles exemples de la légèreté humaine et de l'enthousiasme pour tout ce qu'il y eut de beau dans le monde. Démosthène, Isocrate, Périclès, ont harangué la multitude du haut de cette tribune. C'est ici que furent proposés l'emprisonnement de Miltiade, l'ostracisme de Thémistocle et celui de Phocion; c'est là que leurs sentences furent écrites et proclamées. Combien de fois le cri de liberté ébranla les échos de cette colline! Que la fin de l'histoire d'Athènes est affligeante! Quel silence règne maintenant au Trigone! cette solitude épouvante... Athènes au pouvoir des Turcs! la voix de leurs muezzins frappant les airs! il serait moins douloureux d'entendre mugir les taureaux dans le Parthénon. En faisant ces réflexions, je me rappelai que M. de Châteaubriand avait rêvé, quelques années auparavant, aux mêmes lieux, sur la possibilité de la régénération de la Grèce. Hellènes, m'écriai-je, le chantre des martyrs vous convie aux fêtes de la victoire, et moi j'apprendrai au monde les noms des premiers héros qui se présenteront dans la carrière où, saisissant vos oppresseurs, vous montrerez au monde que vous êtes dignes de vos ancêtres : que la Croix devienne le signal de votre insurrection; *vous vaincrez sous ce signe.*

Dans le cours de nos promenades nous visitâmes, près de la porte du Pirée, un caveau funéraire creusé dans le roc, qu'on dit être le tombeau de famille de Cimon. Vu sous un certain angle de lumière, on parvient à lire sur son ouverture le nom de ce héros. Nous étions occupés à le déchiffrer, quand un vieillard, tel que Phidias aurait pu le choisir pour modèle du dieu de l'éloquence, nous salua modestement. Sa tête, bien détachée des épaules, légèrement penchée en avant, ses traits nobles, sans être réguliers, ses yeux brillant d'un doux éclat, la candeur de son large front, sur lequel on apercevait les premières lignes de l'âge, la teinte prématurée de la vieillesse imprimée sur sa barbe, auraient pu faire croire que Zénon reparaissait sur ces bords, s'il ne nous avait appris qu'il était un religieux du mont Athos, venu pour annoncer la parole du Seigneur dans l'Attique pendant le carême de l'Avent qui précède la fête de Noël. Un Grec se jeta à ses pieds en l'appelant despota ? *Non*, répondit le sage, *je suis votre ami et non un maître* : il nous bénit en s'éloignant. Je crus entendre le mot de liberté frémir sur ses lèvres : car ce sentiment, précurseur d'une grande crise, fermentait dans la Grèce; on venait de fonder une académie dans Athènes.

En quittant la porte du Pirée nous montâmes au théâtre d'Hérode Atticus, d'où l'on aperçoit au milieu des champs labourés une colonne, seul reste du palais de l'archonte roi, qui était le second magistrat de cet ordre (1). Nous nous rendîmes ensuite à la fontaine Callirrhoé. Les neuf tuyaux qui l'avaient fait surnommer

(1) Pollux, lib. VIII, c. 9, Seg. 85.

Ennéacrounos (1) ont disparu ; et son cours, dirigé par des conduits souterrains, sert maintenant à l'irrigation de quelques jardins. Les Athéniennes qui soupirent après les graces de la fécondité, et celles dont les vœux sont comblés par une grossesse, ne manquent guère de venir se frotter contre un rocher voisin de cette source, en invoquant les Mires ou Fées de leur être propices (2).

A peu de distance nous commençâmes à prolonger par sa rive droite l'Illissus, qui n'a d'eau que dans la saisons des pluies. M. Fauvel nous fit remarquer l'emplacement d'un sacellum dédié aux muses illissiennes; mais nous ne vîmes plus le triclinion dont parle la Guilletière, ni le pont de trois arches de quarante pieds de large qui donnait entrée dans le stade. M. Fauvel nous apprit qu'on en avait employé les matériaux à la construction des murs d'Athènes, ainsi que de ceux d'un couvent de religieuses qui était bâti sur ce pont. Il nous fit faire un détour, afin d'entrer dans le stade par un souterrain, dans lequel nous trouvâmes encore une offrande aux Mires.

Hérode Atticus avait revêtu le stade en marbre pentelique; et sa spoliation est telle qu'on ne se dou-

(1) On a trouvé tout auprès le fragment suivant d'une inscription :

KALLII
KOREA
KERRO
NIKO

(2) Voici la formule magique qu'elles emploient :

Ἔλάτε μοῖραι τῶν μοιρῶν νὰ μοίρατε κ' ἐμένα.

terait pas de cette magnificence, car à peine y en trouvai-je un fragment. Cependant, le pont qui y donnait entrée, les vingt rangs de gradins qui l'entouraient, le pavé, les bornes, les citernes, le temple de la Victoire, tout était de marbre blanc. On voit près de l'endroit où exista le pont, les lieux où étaient placées les statues de l'Épouvante et de Mercure. On peut, avec le secours de Pausanias, conjecturer l'endroit où le vainqueur, couronné de lauriers, sacrifiait à Diane agrotère, mais on ne donne que des explications conjecturales sur le souterrain que j'ai indiqué. Était-il pratiqué pour la commodité des chars, pour soustraire les vaincus aux dérisions du peuple, ou pour y renfermer les animaux qui depuis le règne d'Hadrien servaient aux spectacles des arènes que les Romains offrirent aux regards des Grecs, sans pouvoir nationaliser parmi eux ces jeux sanguinaires?

Nous repassâmes l'Illissus pour entrer dans des champs labourés, au milieu desquels M. Fauvel nous fit voir ce qu'il appelait les restes du Lycée et du temple d'Apollon. Il ne put pas, comme lors du passage de M. de Châteaubriand, nous prouver l'existence du temple de la Vénus aux Jardins, en nous montrant ses vieux myrtes; on les avait coupés pour chauffer le four, et son *désappointement* était plaisant. Enfin, après avoir fait un grand détour jusqu'au bas du mont Anchesme, qui s'élève à quatre cents pieds au-dessus du niveau de la mer, nous rentrâmes en ville par la porte du Lycée, qui est maintenant appelée Boubonnistra, la *tonnante*, à cause du bruit continuel d'une fontaine située dans son voisinage.

Au retour de mes excursions, je repassais avec

M. Fauvel le cours d'archéologie et d'histoire qu'il m'avait expliqué sur le terrain. « Depuis le voyage « de la Guilletière, imprimé en 1675, et celui de « Spon, qui est de la même époque, l'Attique a été « vue et assez incomplètement décrite par une foule « de voyageurs célèbres. Je ne vous citerai point « Paul Lucas, qui y parut vers l'année 1705, et je « m'abstiendrai d'en nommer une foule d'autres, ne « prétendant pas m'ériger en juge des vivants et des « morts. Il faut avoir vécu long-temps dans un pays « pour en parler d'une manière convenable sous tous « ses rapports. Ici, comme dans toutes les villes de « Turquie, il est nuit pour tout le monde quand le « soleil est couché. Au lieu des joyeux banquets des « savants, des entretiens des courtisanes, chacun ne « songe qu'à dormir, pour se lever à l'aurore, et on « ne s'en porte pas plus mal; aussi parle-t-on de la « longévité, des Athéniens qui est devenue proverbiale. « Vous entendez quelques bruits sourds, mais ce sont « ceux des moulins à l'huile, qui sont jour et nuit « en activité dans cette saison. On ferait volontiers « autre chose, car on aime le plaisir. Si vous voulez « réunir les Athéniens, il suffira d'engager deux vio- « lons à votre service, et de tenir votre porte ouverte; « on dansera pendant une semaine, on boira à l'ave- « nant, et, à l'exemple des parasites de l'antiquité, on « emportera jusqu'aux meubles du logis. »

L'usage est antique, mais avez-vous toujours des usuriers? gens qu'on voyait sur la place de Mars, n'ayant que la peau sur les os, dont les regards renfrognés annonçaient l'inquiétude et la mauvaise humeur, qui faisaient du palais de justice un enfer pour

les pauvres débiteurs, qu'ils plumaient et rongeaient jusqu'aux os (1)?

« Le monde n'est pas devenu meilleur en vieillissant. « Nous avons ici des écumeurs de bourse qui ont, « comme autrefois, des obligations dressées en blanc, « où la somme et les intérêts doivent être spécifiés. Le « change maritime est de dix-huit à quarante pour cent, « suivant les mers pour lesquelles un navire est destiné, « et le temps de sa navigation. On prête, en général, sur « gages à vingt pour cent; et la plus forte usure avait « été jusqu'à présent de douze pour cent par lune, « ainsi que cela se pratiquait jadis au Pirée et à Rome; « mais nos Albanais font mieux, en donnant au taux de « soixante-six par mois. Voici comme ils procèdent : « en prêtant une piastre de quarante paras, ils stipu- « lent qu'on leur en payera un para d'intérêt par jour, « de sorte qu'au bout de six semaines ils ont doublé leur « capital, et ruiné un malheureux dans le terme d'un « an. A la vérité, le cadi prend le dix pour cent sur « la somme; et comme c'est à la partie gagnante à « payer ses épices, quand l'affaire est portée devant « son tribunal, cela diminue un peu les profits du « prêteur. Au reste, soyez sûr qu'on recouvre diffici- « lement le capital, et qu'on peut dire à bien des « enfants prodigues : *Divertissez-vous à prendre de « l'argent à intérêt; laissez les calculs inquiétants « aux usuriers qui sont sans cesse occupés à suppu- « ter avec leurs doigts* (2), car la mer est voisine, « les montagnes sont hautes, et un débiteur insolvable

(1) Plutarch. Traité contre l'usure, § 4; Alciphr. epist. XVIII.
(2) Antholog. lib. I.

« a bientôt changé d'air. La bonne ville d'Odessa, qui « est le réfuge des pécheurs, Smyrne, Constantinople « la bien gardée et l'Égypte, sont des lieux d'asyle « où les poursuites n'atteignent pas même un meur- « trier.

« Au demeurant, les Athéniens sont toujours les « meilleures gens du monde, quand on leur laisse « faire ce qu'ils veulent; et la colonie osmanlique, in- « troduite ici par Mahomet II, s'est tellement grécisée, « qu'elle n'entend plus le turc. Les vaincus ont triomphé « des conquérants; il serait bien faux de dire que les « Grecs ont cessé d'exister, car ils sont les maîtres « partout. Ici, par exemple, il n'est pas rare de les « voir enlacer les Turcs dans leurs intérêts, au point « de s'en servir pour mettre en pièces les vaivodes qui « veulent les opprimer. Ils ont plusieurs fois, de con- « cert, assiégé la citadelle, et jamais ils n'ont manqué « de faire révoquer les gouverneurs qui n'étaient pas à « leur convenance. Ce n'est qu'au nom du pacha de « l'Eubée qu'ils tremblent; les Turcs de cette île sau- « vage font plus de peur aux Athéniens que le fron- « cement des sourcils de Jupiter adoré dans les tem- « ples n'en faisait à leurs ancêtres, qui s'en moquaient « ensuite sur leurs théâtres.

« Tout est grec ici. » Comme en Turquie? ajoutai-je. « Notre Europe même, si fière aujourd'hui de sa supé- « riorité, serait confondue par le moindre savetier de « la rue des Trépieds, s'il disait aux Turcophiles que « nous tenons des Hellènes jusqu'à la méthode vulgai- « rement appelée lancastrienne. Lisons ce que dit à ce « sujet la Guilletière.

« Notre janissaire nous proposa d'entrer chez un

« maître d'école (didascalos), qui demeurait aux en-
« virons du temple de Thésée. Nous trouvâmes une
« trentaine d'enfants, assis sur des bancs, et leur ré-
« gent à la tête, qui leur montrait à lire. Le janissaire
« le pria de ne point interrompre ses leçons, pour nous
« en faire voir la méthode, que je trouvai très-ingénieuse.
« Il s'en faut bien que la nôtre en approche, car le
« maître pouvait faire lire toute sa classe à la fois sans
« confusion, et d'une manière à tenir toujours chaque
« écolier attentif à ce que les autres lisaient. Ils avaient
« à la main chacun un livre semblable; et si, par exemple,
« il y avait trente écoliers, il ne leur donnait à lire
« que trente mots d'un discours continu; le premier
« ne lisant que le premier mot, le second, que le second,
« le troisième, le troisième, et ainsi de suite. Si chacun
« lisait correctement son mot, il leur en faisait lire
« encore trente. Mais si quelqu'un venait à manquer,
« il était incontinent repris par l'écolier d'après, qui
« était exact à l'observer, et celui-ci était encore ob-
« servé par le plus proche, chacun se renvoyant le
« mot, jusqu'à ce que les trente mots fussent lus,
« de sorte que les trente écoliers étaient toujours en
« haleine, prêts à se reprendre, chacun se piquant
« d'honneur d'être plus habile que son compagnon, et
« la leçon d'un particulier devenait la leçon commune,
« où ils se mêlait une continuelle émulation. Mais pour
« empêcher que chaque écolier n'éludât cet ordre, en se
« préparant seulement à son mot particulier, l'ordre
« des places n'était point fixé pour toujours; et celui
« qui à une leçon avait été placé le premier était
« mis dans un rang interrompu à une seconde. Voilà
« comment il ne fallait qu'une leçon pour toute une

« classe, quelque nombreuse qu'elle fût; et ce qu'il y « avait de commode pour le maître, les écoliers n'é-« taient pas obligés de venir tour-à-tour auprès de « lui, car chacun d'eux était le précepteur de son com-« pagnon (1) ». Eh bien, cette méthode est encore pratiquée dans le Péloponèse, en Épire, et on peut bien affirmer qu'elle vient des anciens; nous n'avons fait que perfectionner ce qu'il nous ont transmis.

Il n'est pas moins curieux d'entendre le même voyageur répondre par anticipation à tous les faux arguments qu'on a faits depuis ce temps contre les Grecs; qu'on me permette de le transcrire : des raisons fondées sur des faits valent mieux que des déclamations, et on n'accusera pas la Guilletière, mort depuis plus d'un siècle et demi, d'idées révolutionnaires.

Son banquet des savants était composé d'un français, d'un allemand, d'un italien, de l'humble maître d'école qui demeurait auprès du temple de Thésée, et de deux pauvres caloyers, réunis dans une chambre d'où l'on avait évincé la ménagère, par suite des mœurs grecques, qui ne sont pas les nôtres. On servit de la boutargue d'Arta, des langues de chameau d'Andrinople, du vin de Lépante; quand un des pythagoriciens, car les religieux orthodoxes ne mangent pas de viande, répondit à une interpellation du maître d'école, qui lui vantait le nectar de Naupacte? Ah! répliqua-t-il, *le raisin d'Athènes serait bien pendu dix mille ans aux vignes avant que le vin en coulât tout prêt à boire.* C'était l'homme le plus spirituel de la compagnie, le maître d'école l'avait annoncé comme tel. On se plaignit ensuite de la mauvaise

(1) *Voy.* La Guilletière, Athènes ancienne et moderne.

qualité du pain? — C'est la faute des moulins, repartit le didascalos; nos rivières sont sans eau. — Que ne construit-on des moulins à vent, dit un des convives? — Ah! reprit le caloyer: *Nous fîmes bâtir une fois quatre moulins à vent dans un vallon, pas un seul ne put nous servir.* — Là-dessus je parlai des hommes célèbres d'Athènes, d'Alcibiade, Thrasybule, Harmodius et Aristogiton. — Le moine levant le masque s'écria avec véhémence: Je me moque de vos Alcibiade et de vos Thrasybule. Il ne vient pas un seul Franc à Athènes, qui ne déplore notre condition et ne témoigne de la douleur de voir une ville si célèbre au pouvoir des Barbares. Vain babil, sans résultat. Les demi-savants de vos quartiers se rient de notre ignorance. Non contents de vous avoir légué Platon, Aristote, Épicure, dont vous oubliâtes l'idiome en Occident, nous vous envoyâmes, vers le milieu du quatorzième siècle, les savants Argyropoulos, Théodore Gaza, George de Trébisonde, Georges Gémiste... Vous paraissez surpris! Et pour qui prenez-vous les Athéniens? Je garde, pour le dernier, le pauvre mais illustre caloyer Bessarion, qu'un de vos papes fit cardinal, et qu'il envoya en France pour pacifier les différends de Louis XI et de Charles, dernier duc de Bourgogne.

Continuant son discours, Damaskinos, c'était le nom de ce religieux, dit aux convives comment le pape en personne avait assisté aux funérailles de Bessarion, sans égard à l'étiquette de la cour de Rome; de quelle manière la secte des platoniciens, représentée par Gemiste, et celle des péripatéticiens, par Georges de Trébisonde, passèrent dans l'école moderne où elles se sont perpétuées. Il reprocha aux catholiques la prise de

Constantinople en 1204, qu'il taxa de lâcheté insigne, et la tache imprimée au nom latin par les Génois, qui louèrent leurs vaisseaux aux premières hordes turques pour passer en Europe. Il tonna contre le pape, qui fit empoisonner Zem, fils aîné de Mahomet II. Prince infortuné! s'écria-t-il, il demandait le baptême, et, devenu chrétien, les Grecs, réunis sous l'étendard de la Croix, auraient reconquis l'empire turc, qui aurait alors pris un rang honorable dans le monde.

La nuit était très-avancée quand je quittai M. Fauvel, qui me dit, avec un sourire ironique, «je vois que « vous êtes Grec, je vous en fais mon compliment.»

CHAPITRE V.

Promenade dans l'acropole. —Temple de la Victoire sans ailes. — Propylées. — Parthénon. — Théâtre de Bacchus. — Couvent des capucins. — Tour des vents. — Agora. — Panthéon ou Olympium d'Hadrien. — Colone. — Céramique. — Jardins de l'Académie. — Somnambulisme. — Dernier rejeton des ducs d'Athènes.

Nous avions parcouru deux des côtés de la ville d'Athènes, lorsqu'il fut décidé que nous visiterions l'acropole. Nous partîmes pour ce pélerinage avec autant de ferveur que les dévots les plus zélés, lorsqu'ils s'y rendaient pour suivre les litanies ou processions des Panathénées.

On ne reconnaît plus, sur le chemin par lequel on monte à la citadelle, le temple de Thémis ni les monuments qui étaient construits sur les côtés de cette route. Nous fîmes une pause à la caverne de Pan, espèce de niche où l'on a découvert autrefois des inscriptions. Nous

prolongeâmes ensuite la partie du rempart bâti par les Français en 1205, qui s'étend presque jusqu'aux propylées. M. Fauvel nous fit remarquer que cette muraille avait été construite par nos braves et ignorants aïeux, aux dépens du temple de la Victoire sans ailes, dont il nous montra l'emplacement. Ainsi Spon a tort de reprendre la Guilletière de n'avoir pas parlé de cet édifice, qui n'existait plus depuis long-temps, et au sujet duquel il s'est lui-même trompé. Il est cependant intact, nous dit notre guide, car si on voulait reprendre les matériaux employés à élever une grosse tour, je ne doute pas qu'on ne parvînt à le reconstruire de toutes pièces sur les soubassements primitifs.

Jetez un coup d'œil sur les propylées, que quelques personnes appellent l'arsenal de Lycurgue, d'autres la salle du trésor, la galerie de Polygnote, et qui fut peut-être tout cela à cause de ses différentes distributions. Je pense que ce sont les propylées qui étaient, suivant Pausanias, placés en face du temple de la Victoire sans ailes. Les six colonnes doriques, auxquelles répondaient cinq portes qui formaient probablement autant de vestibules, sont d'un marbre pur et du plus beau grain. Les propylées étaient consacrés à Mercure, qui était le gardien du temple de Minerve; un mur d'entre-colonnement les couvre aujourd'hui jusqu'à la moitié. Les statues des fils de Xénophon se trouvaient à ce détour, non loin de celles des Graces, ouvrage de Socrate. A quelques pas de là nous passâmes une seconde porte qui donne entrée dans la citadelle.

« Nous voilà au pied du temple de Minerve, le Par-« thénon est devant vous, dit M. Fauvel, levez les yeux « et admirez. Contemplez ces chefs-d'œuvre, voyez leurs

« dégradations récentes? c'est l'attentat d'un barbare « civilisé, qui a mutilé les ouvrages de Phidias. Joignant « l'insulte à l'outrage, il a osé faire graver son nom « sur ces marbres, ELGIN! et un de ses compatriotes, « lord Byron, a écrit au-dessous cette sentence, qui « appartiendra désormais à l'histoire : *Quod Gothi « non fecerunt, Scotus fecit.* Le Parthénon semble « destiné à tomber sous les coups des Européens; ce- « pendant, malgré leurs dégâts, ce monument est en- « core assez bien conservé pour permettre d'apprécier « la beauté de ses proportions, la poésie de ses bas- « reliefs, et la majesté de son style. Je le vois depuis « près de quarante ans, et tous les jours j'y découvre « des beautés nouvelles. » M. Fauvel, entrant ensuite dans quelques détails, nous fit remarquer que la flatterie avait substitué aux divinités les têtes de quelques empereurs romains (1).

En parlant de l'opisthodome, M. Fauvel nous fit parcourir le tour du temple, en nous expliquant la procession des Panathénées représentée sur ses bas-reliefs, la contestation entre Minerve et Neptune, et l'apothéose de la fille immortelle des dieux. Nous déplorâmes les dommages causés au Parthénon par la bombe de Morosini, qui fit sauter le magasin à poudre que les Turcs y avaient renfermé. M. de Nointel, ambassadeur de France, avait encore vu cet édifice entier; c'est aux Vénitiens et à un Anglais qu'est due sa dévastation. Mais comment expliquer sa conservation sous le règne

(1) On sait comment Caligula, jaloux de respirer l'encens pendant sa vie, s'avisa de faire ôter de nuit les têtes des statues des dieux qu'il ordonna de remplacer par la sienne.

de Constantin et de Théodose, tyrans indignes du nom de grands, qui ont détruit plus de chefs-d'œuvre des arts que les Barbares et les Turcs?

Nous parcourûmes pas à pas les moindre recoins de la forteresse, où je fis relever quelque temps après plusieurs inscriptions. Nous visitâmes, en tournant au nord, le temple d'Erechthée, le Pandroséon, les Cariatides, au nombre de trois (car le lord Elgin en a emporté une à Londres), et les restes du plafond de la chapelle de Minerve Poliade. Enfin, de la hauteur de l'acropole, qui est de deux cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, nous jouîmes de la vue entière d'Athènes et de ses environs.

Après avoir achevé notre tournée, il fallut payer le plaisir que nous avions éprouvé, en donnant les étrennes d'usage au commandant de la garnison, et en rendant visite au disdar, que nous trouvâmes hébergé dans une hutte en plâtras. Comme il savait que j'avais longtemps résidé auprès du satrape de Janina, il me questionna beaucoup sur le compte de ce *redoutable visir;* et je vis que, malgré ses canons et ses soldats, le noble gouverneur d'Athènes tremblait au nom d'Ali pacha. En reprenant le chemin de la ville, nous nous arrêtâmes au haut du théâtre consacré à Bacchus; et j'eus beau crier, je n'y trouvai plus l'écho que quelques voyageurs ont entendu. Je pense qu'à la solidité près, nos Odéons l'emportent pour l'agrément sur ceux des Grecs.

Après être descendus de la citadelle, nous nous rendîmes aux Capucins, établissement couvert de la protection spéciale des rois de France, et qui, comme toutes les missions établies dans le Levant, mérite leur

pieuse sollicitude. Celle d'Athènes date du siècle de Louis XIII. Le P. Paul d'Yvrée honorait, lorsque je la vis, cette retraite par ses vertus, sa douceur, et la plus touchante hospitalité. Son oratoire, placé dans le monument de la tribu Acamantide, improprement appelé *lanterne de Démosthène*, dont on voit un modèle dans le parc de Saint-Cloud, attira mon attention. Je savais que le P. Simon avait acheté la lanterne, en 1658, d'un Grec, pour la somme de trois cent cinquante écus, et que le vendeur ayant voulu faire résilier son contrat, dans la crainte que ce monument ne fût endommagé, le religieux fut confirmé dans sa possession, à condition de le respecter et de le montrer aux curieux qui voudraient le voir.

La tradition porte que le P. Simon manqua d'être enveloppé dans la proscription des derviches qu'on bannit à cette époque de la Turquie d'Europe. Son couvent était devenu une école, où il instruisait la jeunesse d'Athènes, qui chantait aux heures de récréation le symbole des apôtres, qu'on avait fait mettre en musique, et dont la vivacité d'esprit et la docilité étaient telles, que ses progrès surpassaient tout ce qu'on en pourrait dire. Mais autant le bon P. Simon s'était fait chérir, autant le P. Richard, par un zèle indiscret, avait manqué de tout compromettre quand il répondit au beglerbey de Caramanie, qui lui demandait s'il était vrai que les religieux francs ne buvaient jamais de vin qu'à la messe : — « Ce que nous consumons à l'autel « est le vrai sang du fils de Dieu, toute autre opinion « est damnable !... » A ces mots, il y eut un soulèvement général dans le divan du pacha, qui arrêta la fu-

reur de ses janissaires en disant : *Ne voyez-vous pas que c'est un malheureux étranger qui ne sait pas parler notre langue? allons prendre Candie.*

Il est des croyances qu'il faut garder pour soi et pour les siens, car ceux qui prétendent *qu'on doit souffler le feu du ciel envoyé sur la terre*, ont fait plus de mécréants que de prosélytes. Le père Louis, de Paris, capucin, ancien lieutenant-colonel dans le régiment de cavalerie du maréchal de La Motte Houdancour, en dut être convaincu à ses dépens. Ayant donné en récompense à un jeune Grec d'Athènes un *agnus*, dont il fut dépouillé dans la rue par un autre enfant turc, le père, qui se trouvait là, craignant la profanation, arrêta le Turc par son dolman, qui se déchira. Aussitôt des mahométans témoins de ce qui se passait crient *à l'infidèle*, se soulèvent, et le cadi, étant intervenu, prononce la sentence de mort contre le religieux. Celui-ci se résignait à son sort, quand le consul de France, ayant envoyé une douzaine de pains de sucre au vaivode, auquel il fit conter la chose, ce juge déclara qu'il fallait un plus *ample informé*. Le père fut retiré de la prison, et la nuit étant venue, le vaivode se rendit chez les Turcs, qu'il menaça de coups de bâton s'ils ne se rétractaient? Comme le faux témoignage est une affaire de convenance en Turquie, on instrumenta sur nouveaux frais, et l'affaire finit sans effusion de sang. Telles sont les vicissitudes de la mission des capucins d'Athènes, que les jésuites cherchaient à supplanter, lorsqu'ils en furent chassés en 1641, et leur maison pillée, pour s'être mêlés d'affaires qui excédaient la compétence

spirituelle, dans laquelle ils n'avaient pas su se renfermer (1).

Le monastère des capucins est le seul établissement catholique qu'on trouve à Athènes. Je m'arrêtai avec recueillement devant le tombeau de madame Roussel, épouse du consul, que j'avais connue au temps de ma captivité dans la Grèce. Je vis dans le cimetière les tombes de Roques, des frères Kayrac et de plusieurs Français, mes anciens compagnons d'infortune, qui reposent sur cette terre étrangère, à côté de l'église dédiée à saint Louis, patron de presque tous les temples consacrés au culte romain dans l'Orient (2).

Comme nous traversâmes la ville dans plusieurs directions, je m'informai des endroits où il se trouvait des inscriptions, dont je pris ou je fis relever des copies. Je me contentai de voir les méridiens (σκιοθῆροι) de la tour des Vents, qui est habitée par une troupe immonde de derviches hurleurs. Ce monument, qui se trouve à peu près tel qu'il a été décrit par Varron (3), a servi de modèle à l'inventeur des girouettes, Dantes, auteur de la première anémographie publiée depuis la renaissance des lettres (4). Je ne pus donner qu'un coup d'œil au gymnase de Ptolémée et au temple d'Au-

---

(1) Spon affirme, d'après le témoignage du R. P. l'Astringent, qui s'était retiré à Négrepont, que jamais les jésuites ne furent expulsés d'Athènes; mais ce témoignage est suspect.

(2) Le vénérable père Paul est maintenant chef des missions du Levant; puisse sa sagesse remédier aux maux qui leur ont été causés par le faux zèle d'un prosélytisme mal entendu !

(3) Varro, de Re rustica, lib. III, c. 5.

(4) Ignace Dantes, de l'ordre des prédicateurs, professeur de mathématiques à Bologne, publia son Anémographie en 1578.

guste, monuments connus et décrits. On me fit remarquer près de la maison du vaivode les débris d'un temple que M. Fauvel prétend être celui de Jupiter Olympien. On voit au même endroit plusieurs colonnes surmontées autrefois de statues emblématiques des colonies d'Hadrien, empereur qui ne dédaigna pas le titre d'archonte d'Athènes (1).

Je visitai l'Agora, place étroite qui est encore le lieu du marché au milieu duquel la voix des Céryces ou crieurs publics ne se fait plus entendre que pour annoncer le prix des denrées et les réglements de police du tribunal du cadi, magistrat qui cumule les pouvoirs des Euthynes, des Mastères, des Zétètes et des Astynomes de l'antique Athènes, où le système de la bastonnade et des amendes était en vigueur comme aujourd'hui (2). Je fus étonné de la quantité de paysans aux yeux éraillés que je voyais chaque jour accroupis dans cet endroit du marché, et je sus que l'ophthalmie est en général une des calamités de l'Attique.

Nos promenades changeaient chaque jour de direction, et nous fîmes une station particulière au Panthéon d'Hadrien, que d'autres personnes appellent l'Olympium, édifice merveilleux par la grandeur de ses

(1) Æl. Spart. in Hadrian.

(2) J'ai toujours désiré que les partisans du régime absolu fussent soumis à son arbitraire, pour les mettre d'accord avec les principes qu'ils professent, et que les apologistes de ce beau idéal de l'abrutissement humain tombassent au pouvoir de quelque bon autocrate, tel que Léon, empereur de Constantinople, qui fit brûler la bibliothèque commencée par Constance, avec le chef et les douze savants associés auxquels on en avait confié la direction.

proportions (1). C'est entre ses colonnes, lorsque le ciel refuse les dons de la pluie à la terre desséchée par le soleil, que les Turcs se réunissent pour demander le retour de la clémence divine. Ils font d'abord prier les esclaves, victimes du malheur. Si leurs vœux ne sont pas exaucés, ils réunissent ensuite les enfants, qui portent sur leurs têtes des vases remplis de charbons allumés, et ils leur adjoignent les agneaux sans tache que l'année a vu naître. Cette assemblée de créatures regardées comme les plus pures commencent leurs prières, tournées vers le soleil levant. Les vieillards entonnent un chant religieux, les enfants élèvent leur voix innocente, les esclaves gémissent, et les agneaux unissant leurs bêlements à ce concert religieux, tous adressent leurs vœux, leurs cantiques et leurs cris au dieu des saisons. Ce n'est plus l'image emblématique, mais l'image animée de la terre suppliante, qui appelle Jupiter dans son sein pour la féconder (2).

Nul hiéron antique ne fut jamais mieux approprié à un culte public que le terre-plein de l'Olympium d'Hadrien, dont les restes majestueux agrandissent la pensée de l'homme. Ce n'était point à la *vieille gué-*

---

(1) Ὀλύμπιον ou Ὀλυμπεῖον. Il était supporté par une magnifique colonnade et avait quatre stades de tour. C'était le plus bel édifice d'Athènes (Plin. XXXVI, c. 6). Sa construction, entreprise par Pisistrate, interrompue et continuée à différentes époques, ne fut entièrement terminée que sept siècles après, sous le règne d'Hadrien.

(2) Il y avait à l'entrée de l'acropole une statue de la Terre suppliante, qui demandait à Jupiter la pluie, source de sa fécondité. Paus. lib. I.

rite placée sur ses entablements (1), que j'attachais une importance particulière, mais à ses colonnes gigantesques, entre lesquelles je revins plusieurs fois entendre le choc des vents qui mugissent avec autant de fracas que dans les forêts dépouillées de leurs feuilles, lorsque Borée annonce le retour de l'hiver.

L'automne était magnifique; et pour varier nos excursions, nous nous rendîmes à Colone, en sortant d'Athènes par la porte Dipylon. Nous marchâmes presque aussitôt contre le cours d'un ruisseau qui porte ses eaux, par un aquéduc, aux jardins de l'Académie, et nous traversâmes au-delà quelques champs labourés, pour monter au lieu de la scène où Œdipe, aveugle et malheureux, vint implorer le secours du roi d'Athènes. On montre au plein sommet de cette butte, les traces du temple de Neptune Hippius, qui a été remplacé par une chapelle délaissée; et on est réduit à conjecturer la position de l'autel des Furies, divinités protectrices d'Athènes, qu'on dit avoir été voisin de cet endroit.

L'horizon, relevé de la hauteur de Colone, est borné à l'orient par le mont Hymette, séjour des abeilles qui donnent le miel le plus parfumé de la Grèce. Le Pentélique se détache de là au N. E, en formant une barrière contre l'aquilon, vent nuisible aux oliviers, lorsqu'il souffle immédiatement après les pluies d'orage. On remarque au septentrion le Parnès, et, au-dessous, le mont Icare. Enfin l'œil suit à l'occident, jusqu'au canal de Salamine, le prolongement de l'Égialée et

(1) Cette cellule est la loge d'un derviche de la secte des Calenders, qui vivait il n'y a pas plus de cinquante ans.

du Corydalus, coteaux remplis de bartavelles et surtout de cailles dans le temps du passage. Le vallon d'Athènes, placé dans cet encadrement, est divisé du nord au midi par l'arête du Brilesis, qui laisse le mont Anchesme isolé au milieu de la campagne.

En descendant de Colone, nous suivîmes le Céphisse; Euripide dit que Vénus, ayant habité sur ses bords, *fit don aux Athéniens du plus pur des zéphirs, et de l'haleine même des Amours couronnés de roses cueillies dans les bosquets de Paphos* (1). Les choses ont bien changé, car je ne vis dans ce fleuve qu'un ruisseau fangeux, dont on détourne les eaux pour arroser les champs. A peu de distance, nous traversâmes le Céramique, terrain où l'on découvre souvent des restes d'antiquités, et nous passâmes de là dans les jardins d'Académus (2).

A la place de l'autel de l'Amour, qu'on trouvait à l'entrée de l'Académie entouré d'adorateurs qui lui immolaient des cygnes (3), on voit un de ces sérails orientaux, où la beauté captive ne connaît que les caprices d'un maître absolu. Ses ombrages, célébrés par Horace (4), existent. Je lus sur un des bassins le nom de Platon et de quelques-uns de ses disciples; mais on chercherait en vain, dans ces lieux toujours agréables pour leur verdure, les autels de Prométhée, des Muses, de Mercure et d'Hercule, qui y sont aussi inconnus

---

(1) Euripid. Medea, v. 836 et seq. in chor.

(2) Cic. de Fin. lib. V, c. 1. Hesych. Suid.

(3) Paus. lib. I, c. 30. Somn. Socrat. de Platon. Apul. lib. de Dogmat. Platonis.

(4) Horat. lib. II, epist. 2, v. 45.

que la tour de Timon et l'école du divin Platon : le temps a tout détruit.

Nous sortîmes de ces jardins pour prendre une voie bordée de ciguë et de datura fastuosa, dont les sucs sont aussi dangereux que du temps de Socrate. Nous parlions des systèmes des philosophes, qui connurent jusqu'au somnambulisme. Cela égaya la compagnie, quand un Athénien, qui avait pris la parole, nous rappela l'histoire d'Hermotime de Clazomènes. — Cet homme, poursuivit-il, qui était de la secte de Pythagore, avait le secret de séparer son ame de son corps, comme on dépouille un habit. Dans cet état, et libre de ses liens, elle se transportait aux lieux les plus éloignés, et se mettait en état de faire les prédictions les plus merveilleuses, lorsqu'au retour de ses courses elle s'était de nouveau revêtue de sa dépouille mortelle. Mais des envieux ayant gagné sa femme, pendant un des voyages de l'ame d'Hermotime, brûlèrent son corps, qu'ils firent passer pour celui d'un homme mort, afin que l'ame ne pût à son retour y rentrer. J'ai lu cela dans un de nos auteurs, et si ce n'est pas du somnambulisme, quel nom lui donnerez-vous? Nous éclatâmes de rire, et, comme le soleil baissait, nous nous dirigeâmes vers la ville.

Nous remontions du côté d'Athènes, lorsque nous rencontrâmes un paysan qui chassait devant lui un baudet chargé de raisins. « Vous venez de voir des ruines, me « dit M. Fauvel; voici un autre débris des révolutions « politiques de ce pays-ci : c'est Neri, descendant des « derniers princes de la ville de Minerve. Il ne revendique pas la couronne ducale de ses glorieux ancêtres, « et il s'embarrasse aussi peu de son extraction que

« le gouvernement turc ne s'inquiète de ses droits sur « l'Attique. La force a pris ce que l'astuce donna à ses « pères, quand leur dynastie succéda aux maisons des « Gui de la Roche et des Brienne, après la fatale ca- « tastrophe des vêpres siciliennes, qui fut le signal de « la décadence des seigneurs français dans la Grèce. « Enfin le pauvre Neri, aussi noble qu'un grand d'Es- « pagne, est devenu le plus simple et le plus humble « des âniers de la terre classique. Ainsi tout passe sous « le soleil, et l'orgueil même oublie ses titres dans cette « contrée des grands souvenirs. »

CHAPITRE VI.

État moderne d'Athènes. — Académie. — Savants. — Divisions territoriales. — Itinéraire d'Athènes à Céphissia. — Sources et cours du Céphisse. — Route de Céphissia à Brauron. — De Brauron, en passant par le port Raphti, à Keratia. — De Keratia à Sunium. — Ruines de Thoricos et de Sunium. — Chemin de Sunium à Olympos. — D'Olympos à Vari. — De Vari à Athènes. — d'Athènes au sommet du mont Hymette. — Monastère de Syriani. — Route d'Athènes à Kastia. — Distance entre Kastia et Thèbes. — Entre Thèbes et Orope. — D'Orope à Marathon. — De Marathon à Athènes.

La moderne Athènes, comme le descendant des Neri, devenu raïa très-orthodoxe, a subi tant de métamorphoses, qu'on ne reconnaîtrait rien de sa physionomie antique, si on n'avait que ses habitants pour juger ce qu'elle fut aux siècles de Thémistocle et de Périclès. Le génie, les lettres et les beaux-arts ont fui de ce pays désolé. En vain on a cru les ressusciter aux lieux qui furent autrefois leur sanctuaire, en fondant une

académie dans Athènes; l'école illustrée par Zénon et les jardins d'Académus sont fermés pour jamais. Le nom sous lequel on a créé une société qui n'est ni savante, ni enseignante, et qui pourrait être l'un et l'autre, est cependant la chimère de quelques voyageurs anglais. Lord Byron en posa les fondements. On y enrôle des académiciens, et on y salarie des professeurs. Pour siéger parmi les premiers, il ne s'agit pas d'être distingué dans les sciences, d'avoir fait preuve de talent, de donner des dîners, ou d'être un grand seigneur; c'est pour la modique somme de trois talaris, que les femmes, les enfants et les hommes sont inscrits dans la confrérie, qui donne en signe d'alliance aux initiés une bague en fer ornée d'une chouette.

Les chaires de professeurs ne sont guère mieux occupées que les bancs de l'Académie. Loin de les confier au mérite joint à l'expérience, on les a livrées à des jeunes gens infatués des idées d'une antiquité que la civilisation européenne même n'admet pas. Ils ont cru, en débaptisant leurs élèves pour leur donner les noms d'Alcibiade, de Cimon, de Miltiade et de Socrate, avoir relevé le portique et la tribune aux harangues, où Démosthène tonnant créa en quelque sorte les lois de l'éloquence (1). Au lieu d'apprendre à lire et à écrire correctement à leurs élèves, en leur montrant un avenir dans la modération, ils les ont jetés dans des aberrations, sans danger à la vérité, mais contraires à l'espèce de paix et de bonheur auxquels les Grecs asservis peuvent aspirer.

(1) Oratorum longe princeps Demosthenes, ac pæne lex orandi fuit. Quintil. lib. X, c. 1.

A ce tableau dicté par la passion, nous ajouterons quelques détails fondés sur nos propres observations. L'administration d'Athènes a conservé ses archontes, magistrats pareils aux Eupatrides, que Théophraste représente coiffés de hauts bonnets ou calpacks, pour qui les rues et les places publiques n'étaient pas assez spacieuses, et ne s'occupant guère du bien public. L'hôpital de Saint-Spiridion n'est qu'un lieu de refuge, ou plutôt une sorte de dépôt de mendicité, où les pauvres trouvent pour tout secours du pain, un grabat et le couvert. Les revenus de l'évêque, qui étaient autrefois de douze mille francs, ont quadruplé; la vigne du seigneur prospère par toute terre, son règne est arrivé. En 1751 et 1752, temps où Stuart se trouvait à Athènes, la population était de neuf à dix mille ames, dont les quatre cinquièmes étaient chrétiens. En 1795, on portait le nombre des maisons habitées à 1,600, ce qui faisait, à cinq personnes par foyer, huit mille individus; la plupart des Turcs avaient péri dans les deux dernières pestes que la ville avait éprouvées. En 1797, deux cent cinquante familles albanaises, qui avaient fui les persécutions du vaivode Ali aga, se rapatrièrent après sa mort, et la population actuelle se compose de quatre mille Schypetars chrétiens, trois mille Grecs et autant de Turcs. Comme partout, le Mahométan, grave et dissimulé, repousse la confiance; le Grec réduit à tromper, par la fausse position dans laquelle il est placé, est souple et rusé; tandis que l'Albanais caucasien, servant et méprisant ses oppresseurs, leur résiste, ou fuit vers d'autres contrées, quand la fortune trahit son espérance. On dit qu'il y a de belles femmes dans la caste mahométane,

très-peu parmi les Grecques, qui ne furent jamais renommées pour leur beauté dans Athènes, mais le nombre en est considérable dans les familles albanaises. J'ignore si ces faits sont exacts; mais, d'après ce que j'ai vu, le sang athénien ne m'a pas paru favorisé de la nature. On ne rencontre nulle part autant d'aveugles, de borgnes et de gens attaqués d'ophthalmies, dépendantes des mêmes causes qui occasionnent celle des Égyptiens: cette maladie est commune surtout parmi les paysans.

L'Attique se divise en quatre cantons principaux, qui sont, Mesogea, Cato-Lama, Eleusina avec le mont Cacha, et le Pédion ou plaine d'Athènes. La liste de leurs principaux villages, au nombre de quarante-deux, non compris ceux de la Mégaride, ayant été donnée par Spon (1), nous nous dispenserons de la répéter, en nous contentant de tracer quelques itinéraires à travers cette province, dont on pourra avoir une carte ancienne et moderne parfaite si M. Fauvel réalise la promesse qu'il nous en a faite. Quant à sa description régulière, elle exigerait un long séjour, des dépenses, et une liberté qu'on ne peut espérer de la part des Barbares dont la présence a trop long-temps souillé ce noble pays; ainsi je me renfermerai dans les limites des renseignements que je me suis procurés et des observations qui me sont particulières.

Il est peu de voyageurs qui visitent Athènes sans faire un voyage à Céphissia, village renommé à cause de la maison de campagne d'Hérode Atticus. Près de cette route, on remarque le rocher de Panacôta, sur lequel il existe des inscriptions presque illisibles, quelques

(1) Voy. Spon, T. II, p. 144, 145, 146.

tombeaux anciens et les restes d'un dème ou bourg, qui fut le lieu de naissance de Pisistrate, tyran dont l'éloquence avait tant de charmes qu'il persuada aux Athéniens de renoncer aux lois de Solon pour se soumettre à son autorité. On trouve aux environs quelques vestiges de fortifications, et dans l'église du monastère dédié à saint Démétrius, successeur de Cybèle, les fûts de sept colonnes d'ordre ionien. En avançant par une voie bordée de vignes, on remarque à travers quelques débris d'antiquité un puits, chose commune dans l'Attique, dont la mardelle est cannelée et en marbre blanc, avec des sillons à l'intérieur, qui prouvent que l'on y puise de l'eau depuis un grand nombre d'années. A droite, on signale une tour ruinée, bâtie sur un monticule détaché du mont Brilessis. On traverse ensuite un torrent rempli d'agnus castus, qui reçoit ses eaux du mont Hymette. Vous découvrez de là un aquéduc ruiné à gauche, et sur la droite le couvent de saint Jean le chasseur ou cynégète. Vous traversez ensuite un sentier flanqué de deux tumulus, où reposent les cendres ignorées de quelques hommes qui furent peut-être aussi illustres de leur temps qu'ils sont maintenant inconnus : les marbres capables de transmettre leur souvenir ont disparu; le voyageur foule peut-être les cendres de quelques héros. Vous traversez plus loin un bois d'oliviers, ensuite un affluent du Céphisse; un cimetière turc avec ses cippes ornés de turbans annonce Céphissia. Un platane et une des sources du Céphisse, qui se mêle avec celle du monastère d'Agios Sotiros, retraite bâtie près du mont Pentélique, des fontaines fraîches et copieuses, et le château de Kokinara, c'est là tout ce qu'on voit de nos jours dans ce dème, où sont ensevelis

des trésors qui enrichiraient la numismatique et l'histoire (1).

Le Céphisse, qui prend sa source auprès de l'église de Saint-Sauveur, sort de terre avec fracas, ayant un cours impétueux de trois pieds de largeur, circonstance qui porterait à le faire regarder comme la renaissance du ruisseau qu'on voit dans la plaine de Marathon. Il passe de cette hauteur à travers les bois d'oliviers et les jardins qui ont remplacé les thermes et les parterres d'Hérode Atticus, lieux jadis fréquentés par la jeunesse studieuse d'Athènes. Il poursuit de là son cours dans la direction S. O. à travers la plaine, entrecoupée de ravins qui lui portent le tribut des eaux de plusieurs versants, pendant la saison des pluies. Il se montre ensuite dans les bosquets de l'Académie, puis

---

(1) *Route par distances d'Athènes à Céphissia.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	18	D'Athènes au rocher de Panacota.
	3	Extrémité septentrionale du mont Anchesme; défilé entre cette montagne et le mont Brilessis; pont ruiné, tombeau.
	7	Croix, chemin qui mène à Angelo-Kypos.
	2	Église St-Démétrius, fontaine à droite, oliviers.
	3	Trois puits.
	9	Église un mille à droite.
	10	Ruines d'un dême ou bourg.
	19	Torrent.
	11	Bois d'oliviers.
	19	Église et deux colonnes à droite, maisons à gauche.
	10	Plusieurs chapelles bâties avec les débris des temples, ruines d'un dême.
	23	Céphissia.
Total, 2 heures 16 minutes de marche.		

il coule sur les fondations du mur septentrional du Pirée, et disparaît à deux milles de ce port au milieu des oliviers et des champs où ses eaux se consomment pour servir aux irrigations. Il est probable que, sans les dérivations qui l'épuisent, le Céphisse arriverait comme autrefois jusqu'à la mer. Ainsi on peut dire à la rigueur que, depuis Corinthe jusqu'au cap Sunium, il n'y a pas un fleuve illustré par l'histoire qui se jette maintenant dans le golfe Saronique, dès le commencement de l'été, temps où le ciel est presque toujours serein dans la Grèce.

La route qui de Cephissia conduit à Brauron offre les particularités suivantes. Vous laissez un tumulus à gauche, et, tournant à droite vers Calandri, après être descendu à travers des vignobles, vous arrivez à un défilé ouvert entre les monts Pentélique et l'Hymette; et vous avez bientôt en vue le hameau de Pélica. On passe un torrent qui a son origine au-dessus du mont Penteli, on remarque des tumulus, et une colonne auprès d'un second torrent qu'on traverse en descendant pour se rendre à Athènes. Une colonne en marbre blanc avec une inscription du moyen âge apparaît à l'extrémité septentrionale du mont Hymette. Des pins odorants, deux chapelles, la vue des hameaux d'Alopeci, de Krysaladèz, de Keratia, signalent le canton de Mesogea, sur lequel on domine en prolongeant un chaîne de monticules. Une tour circulaire sert à fixer le gisement du mont Gargettius, où naquit Épicure, que Lucrèce a immortalisé, à défaut de ses ouvrages, dont la perte sera l'objet éternel du regret des savants. Comment ce flambeau de la philosophie, *qui avait tant d'amis*, pour nous servir des

paroles de Laerce, *que les villes mêmes n'auraient pu les contenir;* comment celui à qui l'Égypte et l'Asie envoyaient en foule des disciples, a-t-il pu être taxé d'impiété? Voilà ce qui serait inexplicable, si l'on ne savait pas par qui Socrate fut condamné à mort. Les décombres qu'on trouve auprès d'une chapelle seraient-ils les débris de son école? les vestiges de ses jardins ont disparu, deux tumulus et le village d'Apangellaki, qu'on croit avoir succédé à l'antique Aggèle, sont tout ce qui existe de ce dème (1).

---

(1) *Route par distances de Céphissia à Brauron.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	20	Défilé.
	4	Chapelle, Pélica un mille à droite.
	5	Torrent.
	6	Deux tumulus.
	7	Second torrent.
	18	Fondements d'une grande muraille.
	7	Tumulus.
	6	Colonne.
	7	Deux chapelles.
	17	Deux églises.
	6	Tour, Kravata village, mont Gargettius à gauche.
	13	Église à droite, traces d'antiquités à gauche, tumulus, deux églises.
	12	Apangellaki.
	15	Chapelle, Ialos village, chemin qui conduit à Pala, village où l'on trouve un étang et un lion en marbre.
	6	Église, route qui conduit à Sparta à droite, ruines d'un dème ou bourg.
	12	Brouba, village à gauche.
	47	Palæo-Braoura, ferme.
	27	Ruines de Brauron.
Total, 3 heures 55 minutes de marche.		

Avant d'arriver à Ialou ou Ialos, on passe dans un défilé qui semble avoir été fortifié. Toute cette contrée est couverte de chapelles la plupart abandonnées ou tombant en ruines, qui sont le signalement d'autant de temples, de monuments ou d'autels sanctifiés par le christianisme. Avec ces jalons, on pourrait restaurer l'Attique. Quant à Brauron, qu'on appelle maintenant Vrana, Pausanias n'en parle que transitoirement. « Ce lieu, dit-il, n'est pas éloigné de Marathon, il est « renommé pour avoir reçu Iphigénie, fille d'Agamem« non, lorsqu'elle se sauva avec la statue de Diane tau« rique; on sait comment elle alla ensuite à Athènes, « et d'Athènes à Argos. »

En descendant du métœce ou tchiftlik de Vrana, on trouve au fond d'un ravin une fontaine ombragée de saules de Babylone. On aperçoit de là une tour très-élevée, et on arrive sur l'emplacement d'un bourg entouré de remparts bastionnés. Bientôt on découvre le port Raphti, nom barbare dérivé d'une statue placée sur un écueil, que les marins comparent à un tailleur. On sait que c'est l'ancien mouillage de Prasiæ, lieu fréquenté autrefois des navigateurs, d'où partait annuellement la théorie chargée de porter à Délos les offrandes envoyées par les Hyperboréens. La position d'une chapelle qu'on remarque dans cette presqu'île et le village de Corouni rappellent le souvenir de Coronée, qui fleurit aux mêmes lieux. Nous l'avons dit et répété, la Grèce ancienne est ensevelie sous les attérissements de la Grèce moderne, car une partie du port Raphti conserve encore le nom de Prasiæ; peut-être avait-il reçu l'épithète de Panorme, à cause de la facilité qu'on y trouve pour appareiller par tous les vents. Ce port, bordé de terrains incultes, est fer-

mé par une île qui le met à couvert des vents du S. O., ainsi que par quatre îlots sur lesquels on trouve des restes d'antiquités. En s'éloignant de Prasiæ, dans une heure de marche on arrive au grand village de Keratia, dont le nom dérive du double sommet du mont Paniès, qui s'élève en forme de cornes, qu'on découvre à une grande distance (1).

Strabon place sur cette partie de la côte méridionale de l'Attique les dêmes des Thorenses et des Oréens ou montagnards qui appartenaient à la tribu Antiochide, ainsi que ceux des deux peuplades appelées Lamprenses, des Æginenses, des Anaphlystiens et des Azenenses. En quittant Keratia, si on fait route à l'orient à travers une plaine onduleuse et cultivée, on ne tarde

(1) *Route par distances de Brauron à Kératia.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	9	De Brauron à la fontaine des Saules.
	11	Enceinte d'une ville ancienne.
	4	Montée.
	2	Puits.
	15	Muraille ancienne.
	3	Vieux murs.
	17	Port Raphti.
	12	Défilé et port.
	4	Prasiæ.
	5	Murs, culture.
	15	En tournant à droite, torrent, chemin escarpé.
	25	Bois de pins, grottes, anciennes fondations.
	6	Fontaine du Figuier entourée de débris d'antiquité.
	40	Murs antiques.
	3	Moulin à vent avec des débris antiques.
	13	Kératia.
Total, 3 heures 4 minutes de marche.		

pas à suivre une route pavée qui conduit à Métropisi, village bâti près des ruines de l'ancienne Amphitropée, franchissant ensuite un coteau couvert de pins rabougris, on plonge sur les îles d'Hélène et de Céos. Des monceaux de scories, que les esclaves passaient deux fois au creuset avant de les mettre en tas, avertissent l'étranger du voisinage des mines du Laurium, et bientôt il arrive à Thoricos, port que les marins ont surnommé la Mandri, à cause de quelques parcs de bergers établis sur les montagnes environnantes. On est dans le dème de la tribu Acamantide, qui avait consacré un trépied placé sur le monument chorégique vulgairement appelé lanterne de Diogène. On loge ordinairement dans une chapelle délaissée, d'où l'on peut partir pour fixer le gisement des ruines qui couvrent cette contrée. Là, on reconnaît les restes d'un temple qui avait sept colonnes au fronton, quatorze sur les côtés, et un développement de quatre-vingt-douze pieds sur quarante-six environ de large. Tout auprès on retrouve un théâtre d'une forme oblongue, les restes d'une acropole, et des décombres qui annoncent l'importance de Thoricos, quoique son port fût moins florissant que le Pirée.

En tournant à droite, on entre dans une chaîne de montagnes appelée Laurion-Oros, on traverse un bois; on remarque des galeries creusées dans le roc, sans aucune trace de route, car on tenait cette contrée séparée de l'Attique. Au haut d'une montagne, on observe les restes de quelques cabanes, ceux d'un fort servant à tenir en respect une contrée habitée presque entièrement par des esclaves; et l'aspect montueux de cette extrémité de la presqu'île se termine

au promontoire Sunium (1). Tant de voyageurs ont parlé du temple de Minerve, dont les dessins et les plans sont publiés et connus, qu'il n'y a plus rien de particulier à dire au sujet de cet édifice. Que le voyageur soit cependant saisi d'un saint respect en pensant qu'il fut une des écoles de Platon ; qu'aucun navigateur ne passe dans ses eaux sans le saluer : c'est le phare de la Grèce. On lit sur une de ses colonnes le nom de Caroline de Bourbon, reine de Naples. Arrachée de la Sicile, cette souveraine exilée voulut qu'il y fût inscrit pour attester à la postérité la violence faite à ses droits par l'implacable Angleterre, ses infortunes, et l'ingratitude de l'Autriche, qui lui refusa la consolation de revoir le

(1) *Route par distances entre Kératia et le cap Sunium.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	9	Torrent.
	14	Route venant de la gauche, tumulus.
	9	Voie pavée.
	15	Ruines d'Amphitropé.
	12	Montée, tumulus.
	34	Thoricos.
	5	Ruines.
	6	Puits, blocs de pierre.
	18	Pointe de terre qui s'avance dans la mer.
	4	Baie.
	5	Laurion-Oros.
	15	Bois.
	8	Monticules, galeries des mineurs.
	4	Ruines d'une forteresse.
	3	Tour.
	12	Vestiges de plusieurs constructions.
	18	Puits saumâtre.
	19	Baie dangereuse bordée de récifs.
	34	Temple de Minerve Suniade.
Total, 4 heures 25 minutes de marche.		

palais de ses pères. Un port mal abrité est le seul point d'abord de cette côte; c'est au mouillage de Maltemé que les vaisseaux doivent laisser tomber l'ancre.

En rétrogradant de Sunium pour se rendre à Athènes, on descend par un sentier très-escarpé, entouré de tombeaux sur une plage sablonneuse, et en tournant au N. O., après avoir parcouru une galerie taillée dans le rocher, on entre dans une petite plaine couverte de pins et d'arbres résineux. On quitte la côte à cette distance, pour parcourir un vallon boisé qui aboutit à Allegrana, métœce ou ferme dépendante du couvent de Penteli, et bientôt on découvre du faîte d'un monticule l'île de Phégie. On parcourt durant un quart de lieue des asperités et quelques champs où l'on cultive le coton, jusqu'à une tour des gardes-côte près de laquelle est située la ferme de Catophegée, dont le nom rappelle Phegée. Anaphlystos et Bésa fleurirent dans cette contrée, où l'on ne rencontre que les hameaux de Panari et d'Anabasi; ce dernier, qui indique le nom de Besa, est la propriété des moines du couvent de Syriani. On est en doute si Olympos a succédé à Olympis, ou à Hermos; il n'y existe plus qu'une tour et quelques cabanes (1).

(1) *Route par distances de Sunium à Olympos.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	11	Grève sablonneuse du port Sunium.
	13	Rocher de marbre blanc, tombeaux, monceaux de scories.
	24	

Toutes les hauteurs entre lesquelles on circule à partir d'Olympos, semblent avoir été fortifiées et défendues par des tours. C'est la solitude de l'Attique jusqu'à Vari, village appartenant aux religieux du monastère d'Asomatos, situé dans le mont Anchesme (1),

Suite de la route par distances de Sunium à Olympos.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	Report. 24	
	9	Route taillée dans le rocher.
	16	Puits saumâtre, port Coraca.
	52	Allegrana.
	14	Baie située à l'ouest.
	12	Ruines sur la hauteur.
	12	Kataphégi.
	11	Anaphissos, village.
	25	Bois de pins, Panari, église à gauche, Anabasi deux heures de Kératia.
	17	Ruines d'un mur ancien.
	15	Église à droite, défilé du mont Olympos.
	5	Olympos ou Elymbos, tour, cabanes.
Total, 3 heures 32 minutes de marche.		

(1) *Route par distances d'Olympos à Vari.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	12	Église sur une hauteur à gauche, ruines à droite sur une éminence.
	18	Tour à gauche, forêt d'arbres résineux.
	24	Plaine couverte de buissons, deux rochers à gauche.
	54	

qui possèdent une partie du territoire des Azenenses. La rive occidentale de l'Attique semble avoir été très-peuplée, et les ruines d'Anaphlystos, qui sont situées au bord de la mer, annoncent que cette ville dut être considérable. On remarque dans une des églises de Vari plusieurs fragments, dont l'un a fait partie d'une statue équestre de grande dimension.

Le chemin ordinaire des paysans qui fréquentent le marché d'Athènes traverse le canton de Mavrovouni, surnommé Anhydros, qui forme l'extrémité méridionale du mont Hymette. C'est la voie de communication et la seule accessible pour les transports, qui ont pour halte Anagyrous, qu'on regarde comme l'ancienne Agyra. Quant au promontoire de Zoster, aujourd'hui Aliki, il a pris le

Suite de la route par distances d'Olympos à Vari.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	Report. 54	
	15	Défilé, montée et descente, ombragé de pins.
	27	Plaine, pins, mer à gauche.
	12	Défilé, rochers superbes de marbre blanc, carrière, traces des roues des chars sur le rocher.
	6	Deux murailles, emplacement d'un dème.
	10	Trois rangs de murs, tour sur la route.
	2	Ruines d'un temple, rempart très-fort.
	3	*Idem.*
	2	*Idem.*
	3	Puits, ruines d'une acropole.
	15	Muraille moderne.
	20	Anathèmes ou tas de pierres.
	2	Vari.
Total, 2 heures 58 minutes de marche.		

nom de Vari, et le lac appelé Karashi et Voliasmenos est, suivant toute apparence, un port ensablé.

En portant ses pas vers l'Hymette, on trouve à un mille de Vari une route taillée dans le rocher du mont Rapsana, qui conduit au Paneïon, ou grotte de Pan décrite par Chandler. Là, on trouve la consécration de cet antre faite par Archidamus, aux nymphes; des degrés grossièrement taillés; deux chambres; un autel dédié à Apollon; un autre à Pan, la statue mutilée de Cérès ou de Cybèle, et une tête de lion grossièrement sculptée : cette caverne est naturelle comme celles de Trophonius, de Corycius et de Gorandgi dans la vallée d'Argyro-Castron. A quarante-cinq minutes du Paneïon, on rentre dans la région montueuse de Anhydros, aux environs du monastère de Saint-Cosme et du metœce de Draconi Trispyrgi qu'on laisse à main gauche. Des tombeaux, des ruines embarrassent le chemin jusqu'aux environs d'Icaria, village renommé par ses marbres colorés. On descend de là vers l'Illissus, d'où l'on rentre bientôt à Athènes (1).

(1) *Route par distances entre Vari et Athènes.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	10	Puits à gauche, tumulus.
	9	Murailles anciennes.
	4	Citerne et autres vestiges.
	5	Route taillée dans le rocher, église de forme circulaire, ruine à gauche.
	16	Grotte de Pan et des Nymphes.
	45	Cap Zoster, Saint-Cosme, Draconi-Trispyrgi.
1	29	

Après avoir fait connaître les deux côtés du triangle de l'Attique qui sont baignés par la mer, nous indiquerons le chemin qui conduit au sommet de l'Hymette, que les itinéraires précédents ont tourné en différentes directions (1). On porte à neuf mille quatre cent qua-

Suite de la route par distances entre Vari et Athènes.

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
Report.	*Report.*	
1	29	
	45	Séparation du Mavrovouni de l'Hymette.
	10	Grandes ruines.
	10	Ruines.
	5	Ruines considérables.
	3	Ruines à droite et à gauche.
	6	Tombeaux, murs anciens.
	2	Ruines.
	5	Torrent, église à droite.
	10	Tombeaux, torrent; Ibrahim, village.
	10	Route taillée dans le rocher.
	2	Torrent.
	20	Athènes.
TOTAL, 3 heures 37 minutes de marche.		

(1) *Route par distances d'Athènes au mont Hymette.*

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	7	A l'est de l'Anchesme, jardin, fontaine, sarcophage.
	2	Église St.-George, grotte près de l'Ilissus; Agra, consacrée à Diane.
	6	Hauteur.
	31	

rante-huit mètres la distance entre le sommet le plus élevé de cette montagne et le Parthénon; et avec le temps de marche pour s'y rendre, en calculant les sinuosités du terrain, à deux heures trente-sept minutes. Nous n'ajouterions rien à ce qu'on sait relativement aux monastères et aux retraites religieuses de l'Hymette, si nous disions leurs noms, et si nous parlions du miel délicieux que les moines y récoltent et qu'on transporte jusqu'à Constantinople. Ainsi nous porterons nos regards vers Orope, Rhamnus et Marathon, pour compléter nos topographies, en commençant par un itinéraire de raccord entre Athènes et Thèbes.

Thucydide nous apprend que le hiéron de Neptune voisin de Colone était situé à dix stades au nord d'Athènes. Cette partie de la campagne, qui est couverte d'oliviers, est traversée par le Céphisse, qu'on passe sur un pont au-dessous du village de Levi. A peu de dis-

---

Suite de la route par distances d'Athènes au mont Hymette.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	Report. 15	
	5	Affluent de l'Illissus.
	7	Base de l'Hymette, ravin.
	12	Métœce du curé de Syrgiani; le mot OPOS écrit sur le rocher.
	15	Ruines présumées de Hellis.
	13	Syrgiani, monastère.
1	30	Faîte du mont Hymette.
Total, 2 heures 37 minutes de marche.		

tance on arrive à l'intersection des sentiers qui conduisent à Sepolia et à Aidari. En avançant vers le mont Icare, on traverse le lit d'un torrent, en laissant à droite le hameau de Ménidi, qu'on croit bâti près d'Acharnes, bourgade maintenant effacée du territoire de l'Attique. On laisse à gauche un défilé qui conduit à Eleusis, en passant sur les murs bâtis pour en défendre l'entrée. Ces lignes, pratiquées à l'entrée des défilés et presqu'à toutes les anfractuosités des montagnes, avaient fait de la presqu'île de Cécrops une forteresse qui, si elle était convenablement réparée, la rendraient inexpugnable. On remarque sur la crête des monts Icare et Corydallus des tours qui faisaient autrefois partie de ce système de défense. Les villages de Drogomano, de Koritza, et un monastère dédié à saint Jean, sont les particularités principales à noter avant d'arriver à Kastia. C'est des environs de ce village, qui conserve son nom ancien, que descendent les eaux qui étaient autrefois partagées par des aquéducs entre Éleusis et Athènes. On trouve près de leurs sources dans le mont Parnès un Nymphæum, avec des inscriptions et des ornements d'architecture (1).

(1) *Route par distances d'Athènes à Kastia.*

NOMBRE d'heures.	NOMBRE de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	16	Colonnes.
	5	Chapelle sur une éminence.
	4	Chapelle de Saint-Meletius.
	3	Jardins à gauche.
	3	Jardins, maison de campagne.
	31	

De Kastia à Sialesi la distance est de cinq heures et demie, et de trois heures quarante minutes entre ce village et Thèbes, que nous avons fait connaître au livre onzième de ce voyage. Nous avons tracé le cours de l'Asope; on peut voir sur la carte les rapports entre la capitale de la Béotie et Orope, d'où nous allons redescendre vers Athènes. Il nous suffit donc de nous résumer en disant qu'on compte douze heures de chemin pour un tatare, depuis Athènes jusqu'à Thèbes, et dix-huit au pas ordinaire de caravane.

Dicéarque, qui a tracé le chemin entre Athènes et cette dernière ville, a commis une erreur en disant qu'il passe

Suite de la route par distances d'Athènes à Kastia.

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
	Report, 15	
	4	Céphise.
	2	Église, tumulus.
	8	Deux tumulus à gauche.
	2	Tumulus, tour ruinée.
	14	Tumulus, trace d'une tour.
	4	Tumulus, blocs de pierre, village, oliviers.
	23	Drogomano, village.
	5	Au pied du mont Icare Micro-Monomatia, village.
	5	Défilé qui conduit à Eleusis, emplacement d'un dème.
	13	Koritza, village.
	17	Saint-Jean, monastère; ruisseau.
	12	Ruisseau, pont.
	5	Grotte dans un rocher.
	11	Kastia.
Total, 2 heures 45 minutes de marche.		

par Daphné. *Les habitants d'Orope*, s'écrie un poète comique, *sont des exacteurs, des hommes rapaces; qu'une mauvaise fin leur arrive* (1). Sa situation à quelques milles de la mer et sa position en firent un objet de contestation entre les Béotiens et les Athéniens auxquels Philippe adjugea son territoire, après leur avoir ravi la liberté, qui était leur plus bel apanage. Des inscriptions prouvent que le village de Ropo occupe l'emplacement d'Orope. Cependant le récit de Pausanias porterait à croire que ce dème s'étendait beaucoup plus à l'orient, puisqu'il ne place qu'à douze stades le temple d'Amphiaraus, qui était bâti au bord de la mer. Quant au lieu où ce prophète fut englouti avec son char dans un gouffre qui s'ouvrit sous ses pas, cet auteur n'en sait guères plus que les voyageurs, et le lieu appelé Harma peut être placé partout où l'on voudra. Pour ce qui est de la source d'Amphiaraus, dont l'eau ne servait ni aux lustrations, ni aux sacrifices, mais à la guérison des maladies, on la connaît encore; mais, comme la fontaine Salus de Patras, elle est sans aucune efficacité, et dépourvue des prestiges qui firent sa célébrité. On y retrouverait probablement quelques-unes des pièces de monnaie d'or ou d'argent, (car elles devaient être de l'un ou de l'autre de ces métaux), qu'on jetait dans son urne pour obtenir une réponse de l'oracle, quoique la cupidité ne les y laissât pas en dépôt. Quant à l'établissement magnétique, où

(1) Voici les vers attribués au poète comique Xénon :

Κακὸν τέλος γένοιτο τοῖς Ὠρωπίοις·
Πάντες τελῶναι, πάντες εἰσὶν ἅρπαγες.

Ap. Dicæarch.

l'on apprenait par des songes lucides à se guérir des maux auxquels on cherche des remèdes en dehors des moyens curatifs de la médecine, il n'en existe plus ni traces ni souvenirs(1). C'est un mille et demi au levant de Ropo, près de l'embouchure de l'Asope, qu'on voit deux petites baies, dont l'une était probablement le port sacré, près duquel on a bâti une humble chapelle. A vingt-cinq minutes de là, on trouve une source encaissée comme un puits, dans laquelle on pourrait faire les recherches que j'ai indiquées, si l'on parvenait à la sécher; d'anciens blocs de pierre et les débris d'un édifice ne permettent pas de douter que ce ne soit le temple d'Amphiaraus.

Cinquante-cinq minutes au S. E. de ces ruines, on arrive à Calamas, après avoir traversé une rivière encaissée, où un paysagiste devrait s'arrêter pour dessiner la vue des châteaux de Négrepont et des belles montagnes de l'Eubée. Calamas, Marcopoli et Boiati, situés à l'occident, sont les principaux et presque les seuls villages de cette contrée, qui est toujours fréquentée par un grand nombre de pasteurs et de chevriers. On entre dans les ressauts du Mangliovouni, et dans deux heures et un quart de marche, on arrive au hameau de Capandriti, d'où l'on compte cinq milles jusqu'à Marathon.

Cette plaine d'éternelle mémoire, célébrée par les poètes et par les historiens, décrite par les géographes, mesurée par une foule de voyageurs, cette plaine dont nous possédons des cartes, des vues et des plans, n'offre qu'une scène de tumulus et de tombeaux. *Ma tous en to*

---

(1) Paus. Att. lib. I, c. 34.

Marathoni, par les mânes de ceux qui sont morts à Marathon! Au souvenir de ce serment tant de fois répété à la tribune aux harangues et dans Athènes, qui de nous n'a pas invoqué le réveil des Hellènes? C'est ici que douze mille Grecs, chantant des hymnes sacrés, apparurent subitement aux Perses. On croit assister à cet entretien où Miltiade dit à Callimaque d'Aphidnée: « Il dépend de vous seul de rendre « Athènes esclave, ou de la maintenir libre, tout re- « pose sur votre suffrage. » Il est donné ce suffrage; Callimaque cède le commandement à Miltiade. Ici, l'armée, divisée par tribus, est rangée en bataille, les entrailles des victimes sont favorables, les Athéniens s'élancent au pas de charge; on les voit, on les suit, ils ont franchi les huit stades qui les séparaient des Barbares étonnés comment un si petit nombre d'hommes dépourvus de cavalerie et d'archers osent affronter leurs masses. Le combat commence, les Grecs vainqueurs sur les ailes de l'armée ennemie sont enfoncés au centre par les Perses, qui s'avancent jusqu'en vue d'Athènes. Un cri se fait entendre, les génies protecteurs de la Hellade apparaissent; les Perses craignant d'être coupés prennent la fuite, ils montent sur leurs vaisseaux: voici la plage sur laquelle ils s'embarquèrent. Étrangers, saluez ces tombeaux! Ici reposent le polémarque Callimaque, Stesilée fils de Thrasylée; Cynégyre fils d'Euphorion! Ces tumulus recouvrent les ossements de six mille quatre cents Perses tombés sous le fer des vainqueurs; suspendez une couronne de laurier au Polyandrion des cent quatre-vingt-douze enfants d'Athènes qui versèrent leur sang pour la patrie.... et *fassent les dieux que tout soit heureux à la fois*

et pour les Athéniens et pour les Platéens (1).

De Marathon à Athènes la distance est de douze milles à vol d'oiseau (2). Le compas échappe de mes mains, j'ai prononcé le nom de Marathon! Puissent les Grecs, brisant leurs chaines, s'écrier : « *Ma tous* « *en to Marathoni*, guerre aux Mèdes, guerre aux « Turcs, guerre à nos oppresseurs, et que la victoire ou « le tombeau nous séparent à jamais des Mahométans. »

CHAPITRE VII.

Schypetars ou Albanais de l'Attique. — Population. — Troupeaux. — Leurs produits. — Bestiaux. — Productions diverses. — Nourriture du peuple. — Température. — Médailles. — Inscriptions. — Départ d'Athènes.

Le ciel de l'Attique calme, et presque toujours serein, ramène, suivant les saisons, les eucrasies les plus favorables aux hommes, aux animaux et aux campagnes. Rarement le thermomètre de Réaumur s'élève au-dessus de vingt-deux degrés, et il ne descend guère en hiver jusqu'à la congélation, si ce n'est sur les montagnes que les neiges couvrent pendant plusieurs mois de l'année. Ainsi les maux du peuple sont la conséquence du gouvernement atroce qui l'opprime. Sous d'autres influences, l'Attique qu'il a dévastée, car, suivant l'adage,

(1) Ces paroles étaient celles que le héraut athénien prononçait dans les sacrifices solennels qui se célébraient tous les cinq ans à Athènes : Κατεύχεται ὁ κῆρυξ ὁ Ἀθηναῖος, ἅμα τε Ἀθηναίοισι λέγων γίνεσθαι ἀγαθὰ καὶ Πλαταιεῦσι. Herodot. Erato, § CXI.

(2) Le gisement du cap de Marathon déterminé par le capitaine Gauttier est, lat. 38, 10, 47; long. 21, 44, 49.

où le Turc met le pied, il ne croît plus d'herbe, serait ce qu'elle fut autrefois, et l'Illissus ainsi que le Céphisse ombragés de platanes couleraient entre des rives fleuries. Le peu de précautions qu'il faut prendre pour se prémunir contre la variation des saisons et des besoins modérés (1), permettraient encore à l'homme d'y suivre l'élan de son génie, sans être distrait par la nécessité de pourvoir à des besoins impérieux qui en entravent l'essor et en limitent trop souvent ailleurs la sphère.

Les paysans de l'Attique ne sont point, comme l'a prétendu d'Anville, des Valaques, mais des Schypetars ou Albanais de race caucasienne, et les nomades valaques n'y résident, comme on le dira, que temporairement.

La Guilletière, qui prit terre au cap Sunium, parle du premier village de l'Attique qu'il vit en se rendant à Athènes, en ces termes : « Il demeurait dans les cabanes qui le composent, de ces sortes de gens que « les Turcs et les Grecs connaissent sous le nom d'Ar« naoutes, et nous autres sous celui d'Albanais. Ils sont « en partie originaires de la frontière occidentale de « la Macédoine et des montagnes de la Chimère. Ils « sont naturellement braves, déterminés, infatigables vo« leurs, et justement en terre-ferme de Grèce ce que « les Maniates sont sur mer. Entre cinquante brigands « qu'on empalera en Turquie, il y aura quarante-neuf « Arnaoutes. Les empereurs grecs les tirèrent de leur

(1) La sobriété des Athéniens était proverbiale même dans le temps de leur splendeur.

Athen. Deipnosoph., lib. X, c. 3; lib. II, c. 8.

« pays sur la décadence de l'empire, parce que ces es-
« prits turbulents étant naturellement enclins à la ré-
« volte, on crut leur faire changer d'humeur en les
« faisant changer de séjour. On transporta les plus
« mutins dans la Morée et aux environs d'Athènes.
« Depuis il y en passa d'autres après la mort de Scan-
« derbeg ; tous suivent la religion grecque, parlent
« le turc, le grec et leur langue nationale. »

Décrivant ensuite leurs usages, le même voyageur raconte comment il fut conduit par un de ces Albanais dans sa cabane, qu'il trouva très-propre ; le repas qu'on lui offrit se composait de lait, de fromage avec des gâteaux assaisonnés d'amandes et de miel. Témoin d'une pompe funèbre, il vit le corps du défunt, étendu à sa porte sur une pièce d'étoffe, ayant à ses côtés une grande houlette et sa carabine, qui étaient son équipage de paix et de guerre. Il entendit les myriologies de sa veuve, et les derniers adieux de ses parents, qui lui demandaient pourquoi il les avait quittés. « Quelle sottise
« de rendre l'ame ; que te manquait-il ? La bourse des
« passants n'était-elle pas à ta disposition ? et quand
« tu n'avais pas d'argent, ils en avaient pour toi. »
Les plaintes des autres ne s'éloignaient guère de ce style. . . « Puisque tu es mort, s'écria le dernier en
« l'apostrophant, c'est une affaire faite ; dis seulement
« à saint Pierre qu'il t'ouvre la porte du paradis, et
« informe-toi si on nous venge en enfer des chiens de
« Turcs qui nous maltraitent. »

La population actuelle des dèmes, ou bourgades de l'Attique et de ses villages, est de quinze mille chrétiens, la plupart schypetars ou albanais, qui ressemblent aux anciens Égicores ou chevriers de la Diacrie.

Si on ajoute à cette quotité le nombre des habitants d'Athènes, on aura un total de vingt-cinq mille individus disséminés dans cette province qui comptait autrefois plus de trois mille cinq cent soixante-douze habitants, par lieue carrée, la surface de l'Attique étant évaluée à cent douze lieues carrées (1).

Les troupeaux, suivant un calcul récent, y sont en nombre moindre que n'était autrefois sa population. Suivant les états de collecteurs appelés dgellebis, le nombre des moutons est porté à soixante mille, et celui des chèvres à cent mille, ce qui fait, en ajoutant un tiers dissimulé pour se soustraire à l'impôt, deux cent vingt mille têtes de bétail. Cette quantité de bêtes à cornes, qui est insuffisante pour épuiser les parcours, s'accroît en hiver par l'arrivée des Valaques nomades du Pinde et du Parnasse. Ils sortent à cette époque en dehors de la Thessalie, pour se répandre dans la Béotie et dans l'Attique, où ils vendent sous leurs tentes les abats ou étoffes rayées, les tissus de laine et les couvertures qui sont le produit des manufactures de leurs colonies sédentaires. Leur présence, dans les deux provinces que nous venons de citer, apporte quelques bénéfices au pacha de l'Eubée et au vaivode d'Athènes,

(1) Vers la CXVI[e] Olympiade, ou suivant Scaliger, vers la CXVIII[e], le dénombrement des habitants de l'Attique, fait par ordre de Démétrius de Phalère, donna pour résultats 21,000 citoyens, Ἀθηναίους; 10,000 étrangers, μετοίκους; et 400,000 esclaves, οἰκέτας (Athen. lib. VI, c. 20). Ces esclaves, évalués l'un portant l'autre à quatre mines, formaient un capital de cent vingt millions de francs, somme supérieure à la valeur intrinsèque des terres de l'Attique (Paw, Recherches sur les Grecs, Part. I, § VI).

qui perçoivent des droits de péage et de parcours à leur profit.

Un mouton se vend à raison de dix francs, une chèvre six, un cabri deux, et un agneau jusqu'à cinq et six francs. Une chèvre donne en général autant de lait qu'une brebis ; on tond les moutons et les chèvres vers les mois d'avril et de mai. La toison ordinaire d'un mouton est d'une oque et demie à deux oques, et celle d'une chèvre de cent drachmes ou un quart d'oque. Le poil de chèvre est entièrement manufacturé dans le pays, pour en faire des sacs et des tapis grossiers; on estime la quantité qui est employée à la confection de ces tissus à deux cent cinquante quintaux par an. Le quintal, évalué à trente francs en matière brute, présente une valeur de sept mille cinq cents francs, qui est quintuplée par la main d'œuvre. Nous n'avons pas de données sur les laines que les Schypetars et les Valaques filent et emploient à faire des capotes, la quantité est au-dessous de la consommation. On traite la gale des moutons avec un mélange de marc d'huile et de soufre qu'on délaie et qu'on fait chauffer ensemble, et dont on frotte l'animal, qu'on enduit ensuite de goudron.

On consomme annuellement dans l'Attique cinq mille moutons et dix mille chèvres ou boucs, dont une partie est vendue par les bergers des cantons voisins. Deux mille peaux de chèvres sont employées à fabriquer des outres pour le transport de l'huile, du vin et du miel, les huit mille autres sont vendues aux tanneurs, qui les maroquinent pour en faire des empeignes de souliers, de bottes, etc., et ce qui n'est pas employé dans le pays devient un objet d'exportation.

On ne fait guère de beurre que pendant les mois d'avril et de mai, et on le conserve, après l'avoir épuré en le faisant fondre avec soin, ce qui ne l'empêche pas toujours de rancir. Pour obtenir le fromage, on fait cailler le lait avec la pressure (πητύα) qu'on tire des intestins des agneaux. On sépare le petit lait de la partie caseuse qu'on passe dans une forme, on y répand du sel, et ces sortes de fromages se conservent pendant cinq ans.

La paie d'un berger est de soixante francs avec la nourriture. Cinq pasteurs suffisent pour conduire mille moutons; il en faut moins pour les chèvres, et un Égicore n'a ni l'importance ni la considération d'un Pisticos ou Méléagre, fier de porter le sceptre augural, espèce de crosse épiscopale avec laquelle il saisit ses ouailles par le col. Oh! combien de fois n'ai-je pas entendu dans leurs passions naïves, le chevrier porter envie au berger, le potier à son confrère, et le pauvre même au pauvre, ainsi que l'avait observé Hésiode, qui peignait les mœurs pastorales de son temps.

On ne mêle jamais les moutons avec les chèvres, parce que celles-ci peuvent vaguer toute l'année, tandis qu'on tient les moutons dans les mandres pendant les mois de janvier et de février. Les bergers et les chiens suffisent pour les défendre contre les loups, sur le compte desquels les gardiens des troupeaux mettent un bon nombre d'agneaux et de cabris dont ils se régalent, sans compter la plupart de ceux qu'ils enregistrent, en faisant des entailles sur leur houlette, comme ayant péri de mort naturelle : il n'est guère d'administrateur, par toute terre, qui ne songe à ses intérêts particuliers.

On évalue entre cinq à six mille le nombre des bœufs et des vaches, dont trois mille sont employés à l'agriculture. On ne trait jamais les vaches, qu'on ne considère que pour la reproduction de l'espèce; quant aux bœufs, on ne tue que ceux qui ne sont plus en état de travailler, et ce nombre ne se monte guère annuellement qu'à deux cents. Les bêtes aumailles passent les neuf dixièmes de l'année dans les parcours, et durant l'hiver on les tient dans les étables, où elles sont nourries avec de la paille hachée. Il faut de quatre à huit bœufs pour mettre cent stremmes de terre en labour, suivant la force ou la légèreté du terroir, chaque stremme étant égal à quarante pas carrés. Le prix commun d'un bœuf est de soixante-quinze francs et celui d'une vache de dix-huit à vingt.

Pendant la première année, le veau s'appelle moschâri (μοσχάρι), et la femelle moskita (μοσχίτα); la seconde année, le mâle se nomme damalis (δάμαλις), dénomination qu'il garde jusqu'à la quatrième année; passé ce temps on l'appelle βόδι, bœuf, et le taureau ταῦρος. On fait très-rarement usage de la chair de veau, les paysans même en ont autant de répugnance que de celle des grenouilles et des tortues, qui sont, disent-ils, bonnes pour des Bohémiens, des francs-maçons et des excommuniés, gens maudits de Dieu comme les chenilles et les sauterelles.

Les chevaux, dont le nombre est calculé à deux mille environ, sont employés à fouler les grains et aux transports. Quand la récolte est finie dans l'Attique, les paysans se rendent ordinairement dans la Béotie, où le grain mûrit plus tard, et après s'être employés une seconde fois pour la même opération, ils déferrent à leur retour

les chevaux et les juments qu'ils lâchent avec leurs poulains dans les montagnes, jusqu'à l'année suivante. La condition des mulets et surtout celle des ânes, qui sont très-nombreux, est loin d'être aussi heureuse. Ces derniers, bardeaux et toujours bardeaux, sont soumis à des travaux dont on les accable sans les soigner, sans pourvoir à leur chétive nourriture, qu'ils doivent trouver comme ils peuvent dans un pays où il y a, à la vérité, plus de chardons, de roquette et de pimprenelle, que de fourrages succulents.

Il y a quelques bonnes sources dans l'Attique, des rivières stagnantes, et les eaux d'Athènes sont en général de mauvaise qualité. A l'exception de quelques carottes violettes et de plantes potagères communes, on n'a que peu de ressources dans le jardinage; et si on cultive des jardins, c'est pour approvisionner le marché d'Hydra. Le peuple préfère aux plantes potagères, pendant ses longs carêmes, des olives salées, la roquette fétide, les pavots des champs, les gratterons, la pousse nouvelle des orties, les chardons, les mauves et une foule d'herbes sauvages, qu'il mange bouillies, en les assaisonnant avec du piment, de l'huile et du sel. Les melons, qui réussissent mal même dans les jardins de l'Attique, sont fades et insipides; les gourmets s'en procurent de Thèbes, qui en donne de délicieux. Parmi les fruits il n'y a de passables que les figues, les pêches à chair jaune ou Alberges, et les raisins roses des vignobles. La viande, maigre et fibreuse, n'a ni suc ni fumet. Les poissons offrent peu de variété, et les huîtres de Cenchrée ne sont estimées que parce qu'on n'en connaît pas d'autres.

Cependant les saisons ramènent toujours les becfi-

gues (1), les cailles (2), les alouettes, les tourterelles et les bécasses; mais ce gibier, qui faisait les délices du banquet des sophistes, est peu approprié aux besoins d'hommes souvent dépourvus du nécessaire. Ainsi il faut laisser ces oiseaux pour orner les charmantes descriptions d'Anacharsis, qui rappellent les fêtes d'un temps de prospérité, et parler des aliments nécessaires à un peuple condamné à manger le pain de la douleur. Qu'importe que les plages de la Mégaride nourrissent encore des glaucus (3), que la murène et la dorade se trouvent dans le golfe de Salamine, les pêcheurs leur préfèrent les sardines de Phalère, qu'ils salent pour les besoins des Grecs dans leurs jours d'abstinence.

Le pain, autrefois d'une blancheur et d'un goût admirables (4), est ce qu'il peut être avec le mauvais grain de l'Attique, c'est-à-dire bis, peu savoureux et de médiocre qualité. Le vin, que les anciens surnommaient *vérité*, parce que jamais l'homme ne parle avec plus de liberté qu'échauffé par ses vapeurs, faible, chargé de résine, n'est qu'une piquette amère, révoltante au premier abord, à laquelle on s'accoutume et qui aide les forces digestives. L'olivier, objet de la sollicitude des Athéniens (5), donnerait encore des

(1) Athen. Deipnosoph. lib. IX, p. 398, edit. Lugdun.

(2) *Id. ibid.*

(3) Archestrat. ap. Athen. X, p. 295.

(4) *Ibid.* III, 112.

(5) Les Aréopagites tenaient un état exact des oliviers, et s'ils surprenaient des cultivateurs qui en eussent dégradé un seul, ils le punissaient sévèrement. Voy. Lysias, plaidoyer sur l'olivier sacré.

huiles de bonne qualité; mais leur salure et la prompte oxigénation à laquelle elles sont sujettes ne les rendent bonnes que pour les Grecs, qui y sont accoutumés, et pour les savonneries auxquelles on les emploie. Mais l'Attique, dira-t-on, fut autrefois un pays de délices; les bords de l'Illissus et du Céphisse étaient couverts d'ombrages délicieux; les lièvres avaient deux foies, Pline l'a dit, Chandler les a vus (1); les chevreuils du mont Parnès avaient quatre rognons, ces faits sont écrits. Alors il faut répondre, pour l'honneur de nos devanciers, que les espèces de ces animaux ont disparu avec les ours qui habitaient autrefois les *Cordillières* de l'Attique, mères de l'Illissus et du Céphisse, fleuves dans lesquels on se promène à pied sec pendant les deux tiers de l'année.

Si l'on ne voit guères d'exemples de la congélation des arbres dans la Béotie (2), il est maintenant aussi rare d'éprouver dans l'Attique les longs hivers et les étés excessivement chauds dont parle Hippocrate. Les froids piquants s'y font ordinairement sentir pendant le mois de janvier; les neiges tombent en février et jusqu'au commencement de mars sur les montagnes. Après cette saison, la température devient douce. Aux approches de l'automne, on craint le scyron (3), vent

(1) M. Fauvel a eu la complaisance de me modeler en plâtre un de ces foies, qui ne diffère en rien de ceux des lièvres de France, pour la forme et le volume. Combien de faits merveilleux seraient relégués parmi les fables populaires, si on se donnait la peine d'observer, au lieu de prononcer sur la parole d'autrui!

(2) Theophrast. Hist. Plant. lib. VIII, c. 3.

(3) Senec. Quæst. Natur., lib. V, c. 17; Plin. Hist. Nat., lib. II, c. 48.

aussi redouté à Athènes que sur les côtes de Provence, où il est appelé mistral. Concentré par les montagnes qui bordent le golfe de Corinthe, il débouche entre les rochers de l'isthme et de la Solygie, qui le compriment et le lancent à la surface du golfe de Saros, d'où il se relève, en formant une sorte de ricochet, pour ravager le territoire d'Athènes. Les paysans se réjouissent encore au retour des oiseaux voyageurs, et les deux sommets de l'Hymette servent toujours de baromètre aux Athéniens pour présager le beau temps ou la pluie (1). Ils devinent aussi, d'après les aspects du Brilessis et du Parnès, l'approche des orages que l'Hellespontias ou vent du nord-est apporte du pont Euxin et des mers de la Grèce.

A travers la pâle verdure des vieux oliviers qui couvrent une partie de la plaine, on voit au renouveau quelques champs d'orge, qu'on fait paître en vert aux chevaux. Les coteaux se couvrent de violettes, d'hyacinthes (2), de narcisses, d'anémones, et les habitants de la Diacrie chantent le myrte, ornement des églises, sans lequel il n'y a pas de bonne fête (3). L'asphodèle ne tarde pas à épanouir, ainsi que le caprier épineux. Le mont Pentélique et l'Hymette se couvrent de *thym (satureia capitata)*, et de *thraivi (satureia*

(1) Theophrast. de sign. pluv., p. 419.

(2) Γιούλια, καὶ μοσκαῖς, καὶ λεμονοχορφάδες, νὰ σοῦ τὰ βάλω εἰς ταὶς βλακομάδαις.

(3) Μυρτιά μου χρυσοπράσινη τῆς Ἐκκλησίας στολίδι,
Χωρὶς ἐσὲ δὲν γίνεται κανένα πανηγύρι.

Myrte doré, ornement des églises, sans toi il n'y a pas de panégyric.

thymbra). Les rhapsodes et les enfants chantent l'hirondelle à la première pousse des fleurs du grenadier, et l'Attique parfumée semble renaître dans une jeunesse nouvelle. M. Fauvel m'assura qu'il n'était tombé dans l'Attique que neuf pouces d'eau pendant l'année 1815, et malgré cela les moissons étaient venues à bien, à cause des rosées et de la fraîcheur ordinaire des nuits. Nous parlâmes de l'agriculture, de la forme des charrues, du commerce et des îles qui dépendaient autrefois de l'Attique. En récapitulant les ports de l'Attique, nous convînmes que l'attérage de Marathon est le point de débarquement le plus convenable pour envahir cette province. Dans quatre ou cinq heures de marche on est sous les murs d'Athènes, et, en se portant sur le Pirée, où une armée navale ennemie serait en force, on pourrait avec quelques obusiers l'obliger à se retirer. Voilà la côte faible de cette contrée dont l'Eubée serait le boulevard, si les Grecs parvenaient à briser leurs entraves et à remonter au rang des nations.

Au milieu des champs, dans les murs des églises et des cabanes, sur les rochers, on trouve des inscriptions, dont quelques-unes, que je crois inédites, figureront à la fin de ce chapitre. Quant aux médailles, dont je ne pus me procurer qu'un petit nombre, je publie ici celles qui sont les moins connues (1).

---

(1) Parmi ces médailles, je regarde les suivantes comme les moins connues.

Bronze. Tête de Pallas, à droite.

R. ΙΩΝ. Crâne de bœuf vu de face, orné de bandelettes, entre deux branches d'olivier.

Bronze. Tête de Pallas, à droite.

Le moment de quitter Athènes approchant, je pris soigneusement les dernières instructions de mon hôte, afin de rechercher ce qu'il y avait de plus intéressant à observer en parcourant le territoire d'Éleusis, la Mégaride et l'isthme de Corinthe, que je devais traverser pour rentrer dans la Morée. Comme j'avais parlé à M. Fauvel de l'espoir que j'avais de retourner bientôt en France, il m'engagea à ne rien laisser derrière moi. « Vous devez « compte aux savants, » me répéta-t-il plusieurs fois, « de « toutes vos démarches dans la terre classique. » Enfin, à l'instant de nous quitter, notre dernier entretien ayant roulé sur la peinture, il ajouta : « N'oubliez pas « surtout, en passant à Daphné, de cueillir une branche « de laurier pour l'Apelle de la moderne Athènes. Vous « la remettrez, de la part de son vieil admirateur, à l'auteur de Bélisaire et de Psyché : « je ne connais de lui que « ces deux beaux tableaux ; mais sa verve et son pinceau « promettaient d'autres chefs-d'œuvre à notre patrie « quand je quittai Paris (1). »

R. A.... Jupiter nu, tourné à droite, tenant la foudre dans la main droite et étendant la gauche.

Dans le champ à droite, l'*Acrostitium*, ou proue de vaisseau.

Bronze. Tête de Pallas, à droite.

R. ΑΘΗΝΑΙΩΝ, l'acropole ; au sommet, le temple de Minerve ; sa statue au haut de l'escalier qui y conduit ; et au bas la caverne de Pan.

(1) L'attente de M. Fauvel a été remplie : les tableaux des trois âges, de la bataille d'Austerlitz, et l'entrée d'Henri IV dans Paris, ont mis le comble à la gloire de M. Gérard, sans être le terme de sa brillante carrière.

INSCRIPTIONS

RECUEILLIES PENDANT MON SÉJOUR A ATHÈNES, 1815.

N° Ier.

Au monastère nommé Calo-Livadi, près Calamo.

ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ ΕΠΙ ΤΗΝ ΧΩΡΑΝ
ΤΗΝ ΠΑΡΑΛΙΑΝ ΘΩΡΙΤΟΣ
ΑΛΚΙΜΑΧΟΥ ΜΥΡΗΝΟΥΣΙΟΣ
ΣΤΕ . ΑΝΘΕΙΣ ΥΠΟ ΤΗΣ ΒΟΥΛΗΣ
ΚΑΙ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ ΑΝΕΘΗΚΕΝ

N° II.

(Il y en a une à-peu-près semblable dans Chandler, part. II, n° XXXIII, p. 55.)

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥΠΑΓΟΥ ΒΟΥΛΗ
ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΚΑΙΣΑΡΑ

N° III.

Sur une colonne funéraire (maison de madame Masson).

ΠΑΤΑΙΚΟΣ..ΙΣΟΤΗΛΗΣ
ΚΑΛΛΙΣΤΩ.

N° IV.

Sur une autre colonne (au même lieu).

ΦΑΙΔΡΟΣ
ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ
ΚΟΛΛΥΤΕΥΣ

N° V.

Au même lieu.

ΚΡΑΤΕΙΑ
ΧΕΥΚΑΛΙΑ

N° VI.

A la porte d'une église, près Padicha.

N. B. Celles de Spon, t. II, p. 339, et de Chandler, part. II, n° xxxv, p. 56, n'ont de commun avec celle-ci que la formule du commencement.

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΚΑΤΑ ΤΟ ΕΠΕΡΩΤΗΜΑ ΤΗΣ ΣΕ
ΜΝΟΤΑΤΗΣ ΒΟΥΛΗΣ ΤΩΝ Φ
ΟΙ ΠΡΥΤΑΝΕΙΣ ΤΗΣ ΑΝΤΙΟΧΙΔΟΥ
ΤΟΝ ΕΠΙΣΤΑΤΗΝ ΑΙΛΙΟ.
ΕΥΦΡΟΣΥΝΟΝ ΠΑΛΛΝΕΑ ΤΟΙ
ΝΟΙΣ ΕΝΕΚΑ ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΙΣ ΕΑΜ
ΕΥΠΟΗ . ΑΣ ΕΠΙ ΑΡΧΟΝΤΟΣ Ι Ε
ΜΗΤΡΟΣ ΘΕΟΝ ΑΓΠΗΤΟΥ
ΑΥΡ- ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΤΟΥ ΚΑΛΛΙΠΠΟ
ΛΑΜΠΤΙΕΩΣ ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟ.
ΕΠΙ ΤΟΥΣ ΟΠΛΕΙΤΑΣ ΚΑΣΙΑΝΟ
ΦΙΛΙΠΠΟΥΣ ΤΕΙΡΙΕΩΣ ΟΙ ΠΡΥΤΑ
ΝΕΙΣ ΤΗΣ ΑΝΤΙΟΧΙΔΟΣ ΦΥΛΗΣ
Σ
ΤΕΙΜΗΑΝΤΕΣ ΕΑΥΤΟΥΣ ΚΑΙ
Α Π
ΤΟΥΣ ΑΙΣ ΕΙΤΟΥΣ ΑΝΕΓΡΑΨΑΝ
ΑΝΤΙΟΧΙΔΟΣ
Π.Ο. Σ
ΠΟΛΙΑΣ ΑΘΗΝΑ....ΠΡΕΠΟΝ ΤΩΤΙΚΟΥ
ΕΠΩΝΥΜΟΣ ΑΙΛΙΟΣ...ΚΩΠΩΝΙΟΣ ΜΑΞΙΜΟΝ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΠΑΛΛΗ·ΝΕΙΚΗΤΟΣ ΕΛΑΤΡΟ
ΟΚΡΚΡΗΣΑΗΣ.........ΘΑΛΛΟΣΙΡΕΟΥ
ΑΙΛΜΑΜΕΡΤΕΙΝΟΣ........ΚΑΙ ΑΝΤΩΝΕΙΝΟΥ
....ΜΑΜΕΡΤ·ΙΝΟΣ.......Ε...ΦΡΑΝΝΑΤΕ·ΥΣ
..ΟΥΦΕΙΝΟΣΑ............
ΕΡΝΗΑΣΣΟΣΙΜ............
ΠΡΟΣΔΟΚΙΜΟΣ...........

N° VII.

Au temple de Minerve Suniade.

ΘΕΟΜΝΗΣΤΟΣ ΘΕΟΜΝΗΣΤΟΥ ΞΥΠΕΤΑΙΩΝ

ΣΤΡΑΤΗΓΟΣ ΧΕΙΡΟΤΟΝΗΘΕΙΣ ΥΠΟ ΤΟΥ ΔΗΜΟΥ
ΕΠΙ ΤΗΝ ΧΩΡΑΝ ΤΗΝ ΠΑΡΑΛΙΑΝ ΕΠΙ
ΜΕΝΕΚΡΑΤΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΑΝΕΘΗΚΕΝ.

N° VIII.

Derrière le sanctuaire d'une chapelle voisine du temple d'Auguste.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΠΟΣ..Υ...ΜΝΗΓΟ.....
ΔΥΣΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΗΣΑΣ ΕΝ ΤΩ Ε...
ΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΕΠΙ ΑΥΤ.
ΕΡΜΗ ΠΑΙΔΟΤΡΙΒΟΥΝΤΟΣ ΦΙΛΙΟ...
ΤΟΥ ΔΙΟΚΛΕΟΥΣ ΦΡΕΑΡΙΟΥ ΥΠ....
ΟΥ ΜΕΛΙΤΕΩΣ

N° IX.

Prés du temple d'Érechthée, dans l'embrasure du rempart.

Ο ΔΗΜΟΣ
ΝΕΡΩΝΑ ΚΛΑΥΔΙΟΝ
ΤΕΒΕΡΙΟΥ ΤΟΝ ΔΡΟΥΣΟΝ
ΤΟΝ ΕΑΥΤΟΥ ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ

N° X.

A l'église Sotira-Lycodion.

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΔΙΟΝΥΣΟΔΩΡΟΥ
..ΚΡΩΠΙΔΗΣ ΕΠΙΜΕΛΗΤΗΣ
ΛΥΚΕΙΟΥ ΑΠΟΛΛΩΝΙ..
ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΟΥΝΤΟΣ ΗΜΕΡΑΤΙΔΟΥ

N° XI.

Chez madame Masson, sur six colonnes différentes.

ΛΑΙΧΟΣ
ΦΙΛΙΤΙΓΟΥ
ΜΑΚΕΔΩΝ

———

ΝΟΥΜΗΝΙΟΣ

ΒΑΚΧΙΣ
ΗΡΑΚΛΕΩΤΙΣ

———

ΠΑΥΣΑΝΙΑΣ
ΚΑΥΚΛΕΙΟΣ
ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΟΣ

ΧΑΙΡΙΑΣ
ΕΥΚΟΔΙΝΚ ΞΑΓΟΡΑ
ΟΝΗΣΙΜΟΣ ΑΚΛΕΩΤΙΣ

N° XII.

Sur un pan de rocher du mont Hymette.

ΦΙ
ΠΟΛΕΜΩΝ.. ΚΑΙ ΔΟΜΕΤΙΑΝΟC
ΕΥΧΗΣ ΧΑΡΙΝ.

N° XIII.

Sur un pan de rocher du mont Hymette (communiquée).

ΕΜΝΗCΘΗΓΑ...ΘΙC ΚΑΙ
CΚΥ...ΔΑΚΙC

Au même lieu.

Ο ΚΟΛΩΝΕΑC
...ΘΙC ΕΝ ΒΙΩC
........ΟΙΑ......
......ΘΗΓΑΝΑ......
............ΗΡΟC
ΘΕΙ ΚΑΙ ΣΩΠΥΡΟΥ

Au même lieu.

ΑΥCΙΩΝΤΙΝΥΣ
...ΡΗΙΣΙΡΡC..ΓΕΝΙΝ
..CΕΡΡ.ΩCΗΡΗΙΝΡΡΙS

N° XIV.

A l'église de l'évêque (copiée).

ΖΩΙΔΟΝ ΤΙΜΟΚΡΑΤΟΥ ΥΒΑΔΗΝ
Η ΜΗΤΗΡ ΠΟΛΥΚΡΑΤΕΙΑ
ΔΙΟΝΥΣΟΔΩΡΟΥ ΑΘΜΟΝΕΩΣ
ΘΥΓΑΤΗΡ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΝΤΑ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ

N° XV.

A Scoupéri-Colchini, village ruiné, situé au nord-est du mont Hymette, sur une colonne (communiquée).

ΕΠΙΚΤΗΣ ΕΣ
ΔΟΡΚΟΥΟΣ
ΓΥΝΗ ΧΑΙΡΕ.

N° XVI.

Découverte et copiée par M. Mertrud en 1816, dans la maison de Stamataki-Hadgi; elle est bonne à suppléer, en quelques parties.

...ΗΝ ΥΠΕΡΤΕ ΤΗΣ ΒΟΥΛΗΣ ΚΑΙ ΤΟΙΣ....
..ΚΑΙ ΓΕΓΟΝΕΝ..ΑΙΙ.ΑΣΙ ΤΟΙΣ ΘΥΜΑΣΙ ΚΑΙ Ε...
..ΓΑ ΜΕΝ ΑΓΑΘΑ ΔΕΧΕΣΘΑΙ ΤΑ ΓΕΓΟΝΟΤΑ ΕΝ...
....ΟΥ ΚΑΙ ΠΑΙΔΩΝ ΚΑΙ ΓΥΝΑΙΚΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ ΦΙΛΩΝ...
......Ε..ΔΟΥ ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΝ Κ.........ΕΦΗ ΒΟΥΣ...
..........ΤΗΙ ΠΡ......ΒΟΥΣΕ ΕΥΣΕΒ..........ΠΑΡΟ
....ΑΤΟΥ....ΣΥΝΤΕΛΟΥΜΕΝΩ Ε... Η ΒΟΥΛΗ ΤΙΜ....
....ΩΝ ΑΝΘΕΣΤΗΡΙΟΥ ΕΙΚΑΡΙΕΥΣ ΕΠΙΕΝ ΕΠΕΙΔΗ ΠΡΟ...
...ΕΝ ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ ΑΡΧΟΝΤΕΣ ΚΑΙ ΟΙ ΠΑΤΕΡΕΣ ΑΥΤΩΝ ΕΜ..
..ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΝ ΠΕΠΟΙΗΣΘΑΙ ΑΥΤΩΝ ΤΗΝ ΚΑΘΗΚΟΥ....
.....Ε ΠΡΩΤΟΝ ΜΕΝ ΘΥΣΑΝΤΑ ΤΑΣ ΚΑΘΗΚΟΥΣΑΣ.....
.ΦΗΒΩΝ ΣΩΤΗΡΙΑΣ ΕΝ ΤΕ ΤΟΙΣ ΛΟΙΠΟΙΣ ΔΙΑΤ....
..ΠΡΟΤΟΝΙΑΣ ΚΑΙ ΤΗΣ ΠΕΡΙ ΤΗΝ ΑΡΧΗΝ ΣΕΜΝΟΤ...
...ΔΙΑ ΤΕΤΑΓΜΕΝΟΙΣ ΠΕΡΙ ΤΗΣ ΤΩΝ ΕΦΗΒΩΝ.....
Τ.ΣΕΥΝΟΙΑΝ ΙΣΗΝ ΠΑΣΙΝ ΕΝ ΑΠΟΔΕΔΕΙΧΘΑΙ....
..ΔΕΥΜΑΤΩΝ ΤΑΙΣ ΤΕ ΤΩΝ ΦΙΛΟΣΟΦΩΝ ΚΑΙ ΡΗΤΟΡΩΝ...
..ΝΕΙΝ ΔΕ ΚΑΙ ΤΑΙΣ ΥΠΟ ΤΩΝ ΛΟΙΠΩΝ ΑΕΙ ΓΕΝΟΜΕ.....
..ΠΛΟΙΣ ΚΑΙ ΙΠΠΙΚΗΣ ΑΣΚΗΣΕΩΣ ΠΟΛΥ ΦΡΟΝΤΙΣ....
ΑΠΟΔΕΙΞΕΣΙΝ ΚΑΙ ΕΠΙ ΤΩΝ ΙΕΡΩΝ ΑΓΩΝΩΝ....
...ΣΑΙΣ ΟΙ ΝΟΜΟΙ ΚΑΙ Η ΠΑΤΡΙΣ ΠΡΟΣΕΤΑ....
..ΑΘΥΣΤΕΡΗΣΑΙ ΑΥΤΟΥΣ ΜΗΤΕ.Κ....
.....ΤΗΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΤΗΜΙ ΚΑΙ ΜΑ....
....ΑΥΤΟΝ ΠΑΡΕΣΧΗΣΘΑΙ ΔΙΟΛ....
.....ΑΚΑΛΟΥΣΙΝΕΣ ΤΕ ΦΑΝΩ....
......ΤΟΙ....ΗΜΟΝ ΑΥΤΟΙΣ....
...ΙΓΡΑΦΙΝ ΤΗΝ ΔΕ Η....

N° XVII.

Sur un cippe.

ΡΕ
ΖΕΝϘΚΛΗΣ ΠΛ ΖΕΝΟΚΛΗΣ) ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΣΕΡΑΠΙΩΝ
Ο
ΦΞΕΝΟΚΛΗΣ) Ν═══ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΙΕΡΕΥΣ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ *Place* ΕΥΠΟΡΟϹ ΙΕΡΕΥϹ
ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΟΣ *d'un vase sculpté* ΑΠΟΛΛΩΝΙΟϹ ΕΥΠΟΡΟΥ
ΣΤΕΦΑΝΟΥ *sur le marbre.* ΦΙΛΑΡΓΥΡΟϹ
ΦΟΙΒΟΣ ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΟΥ
ΖΩΣΙΜΙΑΝΟΣ ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΟΥ

N° XVIII.

Au jardin de M. Gaspari.

. ΑΠΟΛΛΩΝΙΔΗΣ ΗΛΙΟΔΩΡΟΣ
ΑΞΙΟΣ ΗΡΑΚΛΑΣ ΝΙΚΩΝ
ΕΞΙΚΟΚΡΑΤΟΥ

N° XIX.

Dans une école, à Athènes.

ΟΠΛΟΜΑΧΟΣ
ΑΥΡΔΙΟΝΥΣΙΟΣ
ΗΓΕΜΩΝ
ΓΕΛΛΙΟΣ ΜΟΥΣΑΙΟΣ
ΥΠΟΠΑΙΔΟΤΡΙΝ
ΑΥΡΠΟΛΛΙΩ....
ΥΠΟΓΡΑ....
ΑΥΙΟΝ

N° XX.

Chez l'oncle de M. Gaspari, dans une étable, à Athenes.

Ο.....ΝΑΣ....
ΔΙΣ....Σ...ΜΑΡΑΘΩΝΙΟΣ.....
ΠΑΦΡΟΔΕΙΤΟ ΑΝΔΡΟΚΛΕΙΔΟΥ....
..ΝΗΣΒΟΥΛΩΝΟΣ ΦΥ...ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΩΡΟΣ) ΕΞ...ΚΝ
..ΝΜΟΙΡΑΓΕΝΟΥΣΦΥ...ΣΤΕΦΑΝΟΣ) ΚΗΦΙ......Ζ..

..ΟΒΟΥΛΟΣ) ΜΑΡΑ.....ΦΕΜΙΣΩΝΑΡ) ΚΗΦΙ.....ΚΩ
..ΟΛΩΝ) ΜΕΛΙΤΕΥΣ.....ΕΝΚΟΛΠΙΟΣ) ΒΗΣ.....ΚΩ..
..ΝΥΣΙΟΣ ΑΒΡΩΝΟΣ ΒΕΡΕ..ΟΚΤΑΙΟΣ ΔΩΡΕΥΠ...ΝΑΡΚ
..ΤΑΤΟΣ ΑΒΡΩΝΟΣ ΒΕΡΕ..ΕΣΙΓΕΝΗΣ ΑΡΜΕΔΙ..ΚΕΡΔΩ
..ΗΤΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΩΕΚΜΥ..ΕΠΑΓΑΘΟΣΚΟΛΝΑΦ..ΕΥΤΥΧ.
ΚΛΗΣ) ΕΚΜΥ.......ΝΙΚΗΤΗΣΚΟΡ..ΑΝΑ.......ΜΗΤΡΑ
ΟΣΠΟΜΑΡΑ.........ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ....ΑΧΑΡ......ΔΙΟΔΩΡΟ
ΛΑΣΙΟΣ........ΛΥΚΟΣΠΥΛΑ....ΤΗΚ.........ΑΝΤΙΟΧΟ
ΦΙΛΑΘΗΝΑΙΟΣ..ΜΑΡ.......ΑΝΟΥΜ.Μ
ΟΝΗΣΙΜΟΣ ΕΥΤΛΑΜ.........ΕΠΙΚΤ...
ΣΚΙΡΟΣ ΚΛΕΩΒΟΣ ΜΕ........ΕΥΕ
ΜΑΡΚΟΣ ΕΥΚΤΑΣ ΟΥΝΙ........ΣΤΡΑ.
ΧΡΑΣΟΓΟΝΟΣ ΦΑΡΦΑΥ...........ΤΕΡ
ΜΗΝΟΦΙΛΟΣ ΘΕΟΚΤ
ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ) ΛΑΚ..
ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ) ΕΓ
...ΑΛΕΞΑΝ....

N° XXI.

Au même lieu, sur un autre fragment de marbre.

....ΑΝΔΙΟΙ...
....ΠΑΝΔΙΟΙ...
ΑΓΑΘΗΜΕΡΟΣ......ΙΑΝΙ.........ΧΟΥ
ΑΓΑΘΩΝ ΠΑΝΙ.......ΥΣ......ΑΒΑΣΚΑ
ΣΕΚΟΥΝΔΟΣΟ.....ΟΣΠΑΙ...ΠΑΡΑΜΟΝ
ΝΙΚΩΝΤΩΣΙΜ.......ΔΑΘ...ΟΝΗΣΙΜΟΣ
ΜΗΝΟΔΩΡΟΣ......ΟΥΚΥΑ....ΕΥΜΕΝΗΣ
C...........ΣΕΝ....ΔΗΜΟΣΤΡΑΤΟΣ
........ΥΣΙΟΣ..ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ ΣΕΡΑΠΙΟΥ
ΣΟΥΠΑΙ....ΕΡΜΟΦΙΛΟΣ ΑΒΑΣΚΑΝΤΟΥ
ΟΦΠΑΙ.........ΘΡΕΠΠΩΝΦΑΙΝΟΥ
ΕΞΟΙ.......ΦΙΛ.ΜΟΣΟΣ ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ
ΛΕΥΚΟ........ΔΗΜΗΤΡΙΟΣ
ΚΑΛΛΙΑΣ ΠΑΤΡΟΒΙΟΥ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΠΑΤΡΟ...
ΚΑΛΛΙΝΙΚΟΣ ΑΠ....
ΚΟΡΙΝΘΟΣ Α....

ΘΡΕΠΤΙΩΝΕ
ΓΕΤΑΣΡΟΥ
..ΤΡΑΤΩΝ
ΟΔ.

Au temple d'Érechthée.

ΠΥΣΙΣΤΡΑΤΟΥ ΑΡΧΟΝΤΟΣ ΕΠΙΙΣΕΝ
.ΟΣ ΔΕΚΑ ΤΗΣ ΠΡΥΤΑΝΕΙΑΣ ΗΙΕΕΗ
ΠΑΙ....ΑΖΗΝΙΕΥΣ ΕΓΡΑΜΜΑΤΕ
ΡΟΕΑΡΩΝΕΠΕ..ΨΗ.ΖΕ ΕΥΑΓΓΕΛ

Couronne d'olivier.

....
ΔΙΟΣ ΕΠΕΝΠΕΡΙΩΝΟΙ ΠΡΕΣΒΕΙΣ
ΔΙΟΝΥΣΙΟ.ΗΚΟΝ Ε.Σ...Δ...ΕΝΟΣΙ.ΔΕ
.ΗΒΟΥΛΗΙΠΕΡΙ ΜΕΝ ΤΩΝ ΓΡΑΜΜΑΤ
.Ν ΕΝΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΤΙΣΟ..ΟΔΟΜΙ
.Ω ΚΑΙ ΤΗΣ ΕΙΡΗΝΗΣ ΤΟ.Σ ΣΥΜΜΑΧ...
ΑΕΞΕΝΕΝΚΕ.Ν ΕΙΣ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝΟ..
..ΙΣ ΒΟΥΛΕΥΟΜΕΝΟΙΣ ΔΟΚΗΙΑΡΙ...
ΙΠΡΟΣΑΓΑΓΕΙΝ ΔΕ ΤΟ.Σ ΠΡΕΣΒΕΙΣ
ΔΗΜΟΣ ΕΙΣ ΤΗΝ ΠΡΟΤΗΝ ΕΚΚΛΗΣΙ..
ΑΛΠΕΑΝ ΤΑΣ ΤΟΥΣ ΣΥΜΜΑΧΟΥΣ..
ΡΟΣ.ΑΝ ΧΡΗΜΑΤΙ ΖΕΝ ΠΕΡΙΩΝ Α..
ΝΩΜ.ΗΔΕ ΣΥΜΒΑΛΛΕΣ ΚΑΙ ΤΗΣ Β..
ΔΗΜΟΙ ΟΤΙ ΔΟΚΕΙ ΤΩΙ ΒΟΥΛ.......
ΑΙ ΜΕΝ ΔΙΟΝΥΣΙΟΝΕΟ.ΣΙΚΕΛ...
ΑΚ..ΤΟΥΣ Π.Ε....Σ.....ΙΟΝ.
ΣΙΟ.ΚΑΙ ΕΡΜΟΚΡΙΤΟΝ ΟΤΙ ΕΙ...
ΑΓ.ΘΟΙ.ΕΡΙ ΤΟΝ ΔΗΜΟΝ ΤΟΝ Α.......
...ΤΟΥΣ ΣΥΜΜΑΧΟΥΣ ΚΑΙ ΒΟΗ.Ο....
ΣΙΑΕΩΣ ΕΙΡΗΝΗΝ ΕΠΟΗΣΑ.....
ΚΑΙ ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΟΣ ΚΑΙ Ο...
..ΚΑΙ ΔΙΟΝΥΣΙΩΥ ΠΕΝΑΙΟ.....
..Α.ΟΝΟΝΣ ΨΗΦΙΣ ΑΝΝΟΔ......
......ΥΕΙΣ ΤΟ.Σ ΔΙΟΝΥΣ......
......ΚΑΤΕΡΟΗΑΠΟΧ........
.......ΕΝΕ...ΑΙ........
......ΟΝ ΚΑΙ ΤΟ..ΥΕ........

......ΚΑΙ ΕΝΓΟΝΟΥΣ.ΝΜ......
......ΠΑΤΡΙΑΣ..ΑΝΕΙ.........
......ΙΣ ΤΟΣ ΤΗΣ.Ρ.........
......Ν ΠΕΙ ΑΥ..Ν...Η.....

Dans une cabane ruinée voisine de la maison du Disdar :

ΠΟΛΥΔΟΣ ΠΟΛΥΔΑΙΔ ΠΑΙΑΝΙΕΥΣ
ΕΙΚΟΝΑ ΤΗΝ ΔΑΝΕΘΗΚΕ ΠΟΛΥΣΤΡΑΤΟΣ ΑΥΤΟΥΔΔ
ΕΔΦΟΝ ΜΝΗΜΟΣΥΝΗΗΝ ΘΗ ΤΟΥ ΣΩΜΑΤΟΣ ΑΘΑΝΑΤΟΝ.

CHAPITRE VIII.

Route d'Athènes à Éleusis. — Voie sacrée. — Céphisse Attique. Mont Pœcile. — Défilé de Gaidariou. — Monastère de Daphné, anciennement appelé temple d'Apollon. — Ruines du temple de Vénus Philé. — Inscriptions. — Caki-Scala. — Iles Pharmacuses et Circé. — Rhéiti ou ruisseaux salés. — Plaine de Thria. — Voie mystique. — Éleusis. — Souvenirs historiques. — Monuments. — Ruines. — Inscriptions. — Aquéducs.

En prononçant ces paroles avec émotion, M. Fauvel me pressa dans ses bras : « adieu, me dit-il, mon ami, « je vais maintenant sentir tout le poids de ma soli- « tude ; je ne vous reverrai plus (1). » Je ne pus lui répondre. . . . notre caravane tournait le coin de la rue qui conduit à l'*Agora*, et je m'éloignai précipitamment. Nous prîmes un chemin que je ne connaissais pas encore, et je quittai Athènes en sortant par la porte qui remplace celle de Dipylon.

Nous entrâmes aussitôt dans la voie sacrée (2), route autrefois bordée de monuments qui auraient suffi pour la rendre célèbre, si elle n'avait pas été illustrée par la plus imposante des cérémonies religieuses. Tous les cinq ans, des théories ordinairement composées de plus de trente mille personnes, précédées de chœurs de musique, la parcouraient, environnées des pompes et de la magnificence du culte mythologique, en portant la statue d'Iacchus, descendant de Jupiter par Dionysios, au temple d'Éleusis, sanctuaire où se

(1) Mes rapports avec M. Fauvel datent de l'année 1801, lorsque j'étais prisonnier de guerre à Constantinople.

(2) Paus., lib. I, c. 36; Suid. in voc. ἱερὰ ὁδός.

célébraient des mystères qu'il n'était pas permis aux mortels de révéler. Chaque pays chommait ses orgies; Isis et Osiris avaient institué celles des Égyptiens; on suivait les rites de Mithras en Asie; en Samothrace c'était la mère des dieux qu'on invoquait, comme institutrice de la congrégation des Cabires; le Thesmophore des Béotiens était Bacchus; Vénus était la divinité puissante de Cypre. Jupiter en Crète, Castor et Pollux à Amphisse, Vulcain à Lemnos, avaient leur culte secret; mais rien n'égalait les Panathénées. Le cortége avait ses stations marquées par le rituel des Eumolpides, qui contenait les procédés nécessaires pour opérer les prestiges destinés à entretenir la crédulité des peuples (1). Dans l'ordre accoutumé des pompes, le Van mystique, servant de bannière, s'arrêtait à la colonne d'Anthémocrite (2), et au tombeau de Scyros, pontife de Dodone (3), où l'on faisait des offrandes. On laissait aussitôt à droite le mont Pœcile, pour entrer dans un défilé bordé de pins, qui conduisait aux temples d'Apollon et de Vénus, auxquels on offrait des sacrifices. En descendant vers le golfe de Salamine, on couronnait le cippe de Théodore, qui fut le plus grand acteur tragique de son temps. Plus loin on brûlait des parfums devant la chapelle de Jupiter débonnaire, où Thésée s'était purifié du sang des monstres qu'il avait

---

(1) Kircher a publié un traité de mécanique, dans lequel il décrit les divers instruments employés par les prêtres, afin de faire pleurer la bonne déesse, parler Apollon et produire des illusions fantasmagoriques. OEdip., t. II, p. 323.

(2) Paus. Attic., lib. I, c. 35.

(3) *Id. ibid.*

exterminés. On chantait des hymnes au reposoir du figuier sauvage (1) sous lequel Cérès s'était arrêtée lorsqu'elle cherchait Proserpine, que Pluton avait ravie à sa tendresse maternelle. Ainsi cette procession était une visite rendue aux dieux et aux grands hommes protecteurs et bienfaiteurs d'Athènes, dont l'histoire était représentée par des autels, des colonnes et des monuments votifs sur cette terre d'illusions, de fables, de vertus, de gloire et de tristes catastrophes.

Grace aux écrivains dont les ouvrages ont échappé à la barbarie, le voyageur attentif peut retrouver les vestiges des merveilles qui embellissaient l'Attique. A un mille d'Athènes, nous traversâmes un plant d'oliviers, où l'on me montra un puits antique, une chapelle délaissée, quelques colonnes brisées; et à peu de distance, nous passâmes le lit du Céphisse. Au sortir de l'olivaie, nous aperçûmes à droite le hameau de Nozea ou Zovrea, et nous laissâmes dans la même direction Céphissia, terre de campagne d'Hérode Atticus (2). Après avoir contourné au midi le mont Pœcile, nous arrivâmes à l'endroit où l'on avait élevé un tombeau à la courtisane Pythionice, *dont la séduction reposait sur les lèvres.* A son approche les élégants d'Athènes chantaient, en le couvrant de fleurs: « hymnes, « scholies, ame de nos festins, et toi lyre d'ivoire, tout « dort sous ce marbre inanimé; pourquoi mourir quand « on était si jolie?» Harpalus avait employé deux cents talents à faire construire ce monument, contre lequel Lucien s'élève avec indignation, en pensant que les enfants

(1) Paus. Attic. c. 36, 37, 38 et seq.
(2) A. Gell. Noct. Attic., lib. I, c. 2.

de la patrie, morts en Cilicie en combattant pour la liberté de la Grèce, n'avaient pas même un tombeau de gazon (1).

Nous entrâmes presque aussitôt dans le défilé de Gaïdariou (l'*Anier*, nom digne d'Harpalus), qui s'ouvre entre les monts Corydalus et Icare, et à mi-chemin nous arrivâmes au monastère de Daphné, bâti sur les ruines du temple d'Apollon. Les deux dernières colonnes de cet édifice avaient été enlevées par le dévastateur moderne du Parthénon. Il ne nous restait à voir que l'église, dans laquelle je remarquai un Christ et des figures en mosaïque bien conservées. Je remarquai dans un des bas côtés une colonne antique; un cippe avec deux figures dans la cour; et sur le pavé d'un corridor, je lus quelques lettres d'une inscription qui ne forment plus aucun sens.

Après avoir fait mes adieux à quelques personnes qui m'avaient accompagné, je vins faire une pause au temple de Vénus-Philé construit, dit Pausanias, en argolithes d'une beauté admirable (2). J'ignore si sous le nom d'argolithes, que Gedoyn traduit par *pierres blanches*, l'auteur a voulu indiquer une enceinte cyclopéenne; mais la chose ne me paraît pas vraisemblable. A la vérité, je n'y ai aperçu aucune trace de ciment; mais comme on trouve parmi les décombres des tambours de colonnes cannelées, luxe des arts que

---

(1) Ce monument sépulcral est situé à l'extrémité orientale du défilé qui donne entrée dans l'Attique, au point d'où l'on découvre l'acropole et le Parthénon.

Posidon. lib. 32; Theopomp. apud Athen., lib. I; Lucian. Hetair. Dialog. XI; Dutheil, journal des Savants, août 1792.

(2) Paus. Achaic., lib. I, c. 37.

je n'ai jamais vu adapté aux monuments pélasgiques, j'en conclus que c'était une construction hellénique. M. Fauvel m'avait prévenu qu'il y avait découvert autrefois des colombes en bronze, provenant de quelques *ex-voto*, placés dans des encadrements qu'on voit sur le rocher qui s'élève au nord du temple. Je reconnus facilement les cadres creusés au ciseau, qui contenaient les offrandes des fidèles, et je pus, graces à un *fac simile* qu'il m'avait donné, lire les trois inscriptions suivantes, qui rappellent la consécration de ce temple, qu'on prétend avoir été élevé par Démétrius à sa mère Philé, qui était peut-être surnommée Aphrodite (1).

Satisfait d'avoir vu ce que je desirais, et de retrouver les traces de la voie sacrée, qui tourne autour d'une partie du temple, qu'un torrent prolonge au septentrion, je m'avançai dans la partie du défilé appelée Caki-Scala. Nulle gorge ne mérite mieux l'épithète de *mauvais chemin*. Au sortir de ce pas, nous débouchâmes en face de l'île de Circé qui, en se confondant avec la grande Pharmacuse et le cap Anchiale,

---

(1) *Inscriptions.*

I.

ΦΙΛΗΑΦΡΟΔΗΤΕΙ.

II.

ΑΝΔΡΙΑΦΡΟΔΙΤΕΙ ΕΥΞΑΜΕΝΗ
Α. ΕΘΗΚΕ.

III.

CΥΝΙΑΣ C.....
ΠΙΘΟΝΙΚΗC....N...
ΟΡΒΙΥΣ

semble fermer de ce côté le canal de Salamine. Nous étions, d'après mon estime, à deux lieues et un quart de chemin d'Athènes, lorsque nous entrâmes dans la plaine de Thria (1), et il nous restait environ cinq milles à parcourir pour arriver à Éleusis. Après avoir pris quelques gisements, je rentrai dans la voie sacrée, que je suivis jusqu'aux Rhéiti (2), ou sources salées consacrées à Cérès et à Proserpine, sur le courant desquelles on a construit des moulins. Je perdis à cette distance la trace des ornières creusées dans le rocher par les roues des chars, qu'on suit depuis le temple de Vénus Philé. A quelques pas de là, je passai le lit du torrent appelé Céphisse Éleusinien, sur lequel il y avait autrefois un pont, où les pèlerins et les dames athéniennes qui se rendaient aux grands mystères d'Éleusis se provoquaient par des sarcasmes et des quolibets pareils à ceux qu'on entend au retour des fêtes de Saint-Cloud (3).

Je me détournai vers la mer pour examiner des ruines composées de quelques colonnes brisées et d'un pronaos avec une espèce de porte ouverte à l'orient. La grève sablonneuse, la seule qui existe sur cette côte généralement escarpée, me porta à conjecturer que ce dut être dans cet endroit où, tandis que la pompe d'Éleusis faisait une station au figuier sacré, son attention fut tout à coup frappée d'un spectacle inattendu.

(1) Paus. Attic. c. 37.

(2) Ῥεῖτοι. Ils servaient aux ablutions des initiés aux mystères d'Éleusis. Paus. *ibid.* Hesych. in voc. ut supra.

(3) Hesych. in Γεφυριαςί. Suid. in Γεφυρίζων. Schol. Aristoph. in Plut.



Descendant du char qu'elle montait, ce fut dans cet endroit qu'on vit Phryné s'avancer lentement vers le rivage, déliant sa ceinture, se dégager de ses vêtements, et, dénouant sa chevelure, entrer et se plonger en nageant dans les flots émus, aux acclamations d'un peuple qui la saluait des noms de Cythérée, d'Anadyomene et d'Aphrodite.

Trois cents pas au nord de cette grève solitaire, j'arrivai à un puits fort ancien, et, en suivant la même direction, je m'arrêtai auprès des débris d'une rotonde, où je copiai une inscription en grands caractères grecs tracés sur un linteau en marbre blanc (1).

Nous entrions dans la plaine de Thria, à l'époque des semailles, qui s'ouvraient par la fête des Thesmophories, qu'on célébrait au mois de panepsion (2) ou pyanepsion. On emblavait les campagnes après le coucher des pléïades, durant le mois de maimakterion ou décembre, qui était terminé par les Prœrosies. Je vis les paysans labourer les champs autrefois consacrés à Cérès avec des charrues modelées sur la forme qui leur fut donnée par Triptolème (3), inventeur du même soc dont on se sert maintenant et des aires sur lesquelles on foule les grains comme aux temps antiques. La charrue,

---

(1) *Inscription.*

ΣΤΡΑΤΩΝΙΣΙΔΟΤΟΥ ΨΥ....Α....Ο
ΠΟΛΛΑΔΔΑΜΟΥΝΑ ΤΙΛΗ ΑΚΛΗΑ
ΙΣΙΔΟΤΟΣΣΤΑΤΩΝΟΣ ΚΥΔ..ΑΘ
ΝΑΙΕΥΣ

(2) Salmas. Exercitat. Plin., p. 752, col. 1, 2.

(3) Triptolème paraît avoir été un économiste qui demeurait à Éleusis. *V.* Gronov. t. VII, Antiq. Græc., p. 113.

ἀλέτρι, que j'examinai en détail, est ordinairement attelée dans cette contrée de deux bœufs, n'a qu'une poignée, χέρι, est garnie de deux socs, παράβολα, et souvent d'un seul morceau de chêne durci au feu, avec un coûtre de fer très-aigu, ὕννις. Je remarquai, près de la poignée, un morceau de bois, κονδούρι, le timon composé de deux pièces, dont l'inférieure est appelée stavari, σταβάρι, et la supérieure platisma, πλάτισμα. Les laboureurs m'apprirent qu'ils donnaient le nom de κολλούρα à un anneau en fer placé à l'extrémité du timon, ceux de ζυγὸς à la barre, et de ζεύγεα aux colliers de leurs bœufs, et que les pièces de bois qui terminaient cette charrue étaient assemblées par une cheville en fer, σπαδὶ, goupillée par une autre plus petite.

Ces noms antiques et ce que je voyais me rappelaient les usages primitifs des Hellènes, dans les instruments aratoires et dans la manière de labourer d'un peuple qui a rétrogradé de la civilisation vers les siècles héroïques, où les arts étaient dans leur enfance. Ils me racontèrent comment, après avoir fait paître une partie de leurs champs d'orge en vert par les chevaux au mois de mai, ils arrachaient ce qui n'avait pas été brouté pour en faire du fourrage. Ils me dirent de quelle manière, après cette récolte, ils ameublissaient la terre au moyen d'une charrue fort simple; comment ils semaient le coton par sillons; de quelle façon le *georgos*, ou laboureur, après avoir attaché au timon de sa charrue une planche étroite, sur laquelle il se place debout, tenant en main les rênes pour guider ses bœufs, et un roseau pour les exciter, se fait traîner au-dessus des sillons, qui se referment en couvrant les grains. La joie était peinte dans les traits des Rhariens qui me racontaient ces par-

ticularités. Je foulais la terre qui porta le principal monument avoué par l'humanité, celui de l'inventeur de la charrue, bienfaiteur des mortels. Je parcourais les champs où fleurirent les premiers épis d'orge, denrée céréale qu'on cultiva long-temps avant le froment (1), et qui peut-être à cause de cela était employée de préférence dans les sacrifices.

En montant vers Éleusis (2) par la voie mystique, je retrouvai, par intervalles, quelques traces de chemin, qui me conduisirent jusqu'aux autels sur lesquels Spon releva une inscription, dont il a omis plusieurs lignes, et que je copiai afin de la compléter. Je ne trouvai plus le piédestal sur lequel on voyait de son temps deux flambeaux au-dessus desquels était écrit le nom secret de Cérès (ΑΧΘΕΙΑ), ni une autre inscription que M. Fauvel m'avait indiquée (3). Mais je lus son nom et celui de M. Foucherot, avec la date de 1781, dans une chapelle où M. Mertrud, drogman de France, écrivit le mien, au-dessous de ceux de ces deux voyageurs français.

(1) Rharos était le nom du père de Triptolème, qui fut donné à cette contrée (Hesych. Suid.). Antiquissimum in cibis hordeum, sicut Atheniensium ritu, Meandro auctore, apparet. Plin. lib. XVIII, c. 7. Phurnutus autem : οὐλαὶ δε λέγονται αἱ κριθαί. Ἐλευσὶς δε ὁ τόπος, ὅπου πρότερον εὑρέθησαν.

(2) Depuis Athènes jusqu'à Éleusis le terrain va en s'élevant, ce qui justifie l'expression de Callimaque ἄνοδος (Hymn. in Cerer. v. 121), en parlant de la marche des Thesmophoriazuses vers cette ville. Ainsi par opposition, en décrivant leur retour avec le *Calathus*, il dit : τῶ καλάθω καθιόντος. Il est également essentiel de le distinguer du van mystique. *V*. Meurs. Eleus. XXV.

(3) Elle est dans les inscriptions inédites de Fourmont, au cabinet des MS. du Roi, sous le nº 359.

Je courus à une autre ruine, où je lus une inscription publiée par Spon, que Fourmont avait comprise dans sa collection (1). Je venais de m'asseoir, harassé de fatigue, auprès du puits Callichore (2), lorsque mes compagnons de voyage me pressèrent à grands cris de monter au village. Malgré leurs clameurs je m'arrêtai à causer avec les paysans, qui me vendirent plusieurs médailles (3). Un fragment de marbre portant CYBOΛO me rappela le mot de *Passe* qu'on lit sur le rocher qui forme l'ouverture de l'antre de Trophonius, près de Livadie. J'étais en train de faire d'autres recherches; mais les instances de ceux qui m'appelaient au dîner, où j'étais attendu ayant, recommencé, je dus suspendre mes travaux.

Éleusis présentait un abrégé de la création mythologique des anciens, qui avaient attaché des souvenirs religieux à toutes les parties de son territoire. On peut avec Pausanias, guide le plus sûr et le plus judicieux de tous les voyageurs, pour ceux qui savent lire et entendre ses récits, revivifier la Grèce et cette contrée en particulier. Mais il est impossible de parler avec connaissance de cause des mystères de Cérès, institués par Eumolpe (4), qui les tenait des filles de

---

(1) Spon, t. II, p. 336 et Fourmont dans ses manuscrits, n° 340.

(2) Paus. Attic. lib. I, c. 37.

(3) *Bronze.* Tête casquée de Pallas à droite.

R. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Hercule (Farnèse), la main droite derrière le dos, appuyé sur sa massue.

(4) Sophocl. Schol. Œdip. Colon., v. 1106. Erechthée en avait été l'instituteur, mais Eumolpe et Musée en furent les premiers prêtres.

Danaüs, dont les prêtres de Saïs avaient formé l'éducation (1). Les hiérophantes en avaient fait un secret si terrible, qu'Eschyle ayant exposé sur la scène quelques-unes des cérémonies qu'on y pratiquait ne fut absous au tribunal de l'Aréopage que parce qu'il prouva qu'il n'était pas initié (2). Diagore le Mélien fut proscrit pour en avoir parlé, et une pareille indiscrétion causa le bannissement d'Alcibiade. Pausanias, tout prêt à les révéler, dit qu'il en fut détourné par un songe; et il s'arrête frappé d'une terreur semblable à celle des Vénitiens, qui n'osaient même prononcer le nom du tribunal des Trois (3).

Comme un autre Daru, qui a découvert les statuts homicides des Trois, n'a pas retrouvé ceux des ministres de la bonne déesse, nous n'avons, malgré les dissertations de quelques savants, que des notions confuses sur les initiations, dont il n'était pas permis de s'informer. Cependant s'il est vrai, comme on a cru l'entrevoir, que les cérémonies qui précédaient l'initiation servaient à couvrir les révélations de *l'unité de Dieu* et de *l'immortalité de l'ame* (4), Éleusis,

---

(1) Herodot. Euterp. § 171.

(2) Clem. Alexand. Strom., lib. II, p. 387.

(3) Daru, Hist. de Venise, lib. XVI, 2; XXXV, 20; XXXIX, 12, 16. Ce qui arriva à un indiscret dans l'antre de Trophonius et plusieurs autres exemples prouvent que ces cloaques politiques et religieux avaient, comme l'inquisition, le tribunal des Trois et plusieurs autres associations de chauffeurs, la proscription, l'*aquetta* et la mort à leurs ordres.

(4) *Voy.* Oros. Hist., lib. VI, c. 1; Maxim. Tyr. dissert. I, p. 5; Fragment. Orph. cit. ab. Euseb. et Clem. Alex.; Epigr. Essenbach, p. 136; Theolog. payen. par Burigny, t. I, . 128.

à ces titres, méritera à jamais le respect public.

Ses mystères étaient répandus dans tout l'empire romain (1); Zosime dit qu'ils embrassaient le genre humain (2). Aristote appelle le *Secos*, le temple commun de la terre (3), et Sophocle, faisant allusion à sa fondation, le surnomme *l'édifice sacré des dieux* (4). Le but de ses institutions était de *ramener l'ame dans l'état de perfection dont elle était déchue* (5). « C'est de cette manière, disait Épictète, que les mys« tères sont devenus utiles, et qu'on en saisit le véri« table esprit (6). » *Honorer ses parents; offrir aux dieux les premiers fruits de la terre, s'abstenir de cruauté envers les hommes et les animaux*, était une des maximes prêchées par les *Telètes* (7). Pour entrer dans la vie nouvelle, les initiés, qu'on préparait en les faisant aller au catéchisme, étaient soumis à se confesser (8). On accordait des indulgences prises probablement comme les nôtres aux dépens de la surérogation des mérites acquis par les mystagogues, qui me-

---

(1) Cic. de Nat. Deorum, lib. I.

(2) Zosim. lib. IV.

(3) Aristot. Eleusinia.

(4) Electr. Act. 2.

(5) Plato. in Phædon.

(6) Ap. Arrian. diss., lib. III, c. 21.

(7) Porphyr. de Abstinent., lib. IV, § 22; Div. Hieronym. adv. Jovinian., l. I, p. 169, t. II.

(8) Christian. Alstr. amœnit. Philolog., p. 11, c. 15, p. 102, 103; il paraît que cette pratique eut ses abus, car un Spartiate voulant être initié et l'hiérophante prétendant le confesser : *Est-ce à Dieu ou à toi que je parlerai*, s'écria le manant des bords de l'Eurotas ?—A Dieu!—Eh bien retire-toi. (Plutarque).

naient une vie exempte de souillures (1). Dans cet état les profès, car ils avaient franchi le premier degré, assistaient aux offices chantés aux heures *légitimes* ou *propices*, qui étaient les matines, laudes, prime, sexte, tierce, none (2). On leur faisait suivre des retraites, observer des jeûnes; et, après une neuvaine expiatoire, les portes de l'enceinte redoutable s'ouvraient devant eux. Ces rites dans lesquels, dit Tertullien, *on se servait de la vérité, contre la vérité*, faisaient dire à saint Augustin *que le démon avait fasciné les ames par d'étranges illusions, en les flattant de les purger de toutes souillures par ce qui s'appelait* Teletai *ou mystères* (3).

Les *apprentis*, devenus *compagnons* et *mystes*, abusés par ces préparations, avaient à peine pénétré dans le secos ou temple, que tout devenait pour eux plus terrible et plus menaçant. Une nuit affreuse, accompagnée de tonnerres et d'éclairs, et d'un bruit sourd partant du fond des abîmes, était le dernier coup destiné à frapper leur imagination par la terreur. Le calme et la sérénité succédaient à cette bourrasque effrayante (4). Alors paraissaient vêtus d'habits ma-

(1) Arrian. diss. *ibid.*

(2) Not. varior. in lib. XI Asin. Aur. Apul.

(3) Omnia adversus veritatem, de ipsâ veritate constructa esse (Tert. Apolog. c. 47). Diabolum animas deceptas illusasque precipitasse, quum polliceretur purgationem animæ per eas quas TELETAS appellant (de Trinitat., lib. 3, c. 10).

(4) C'est dans le VIe livre de l'Énéide de Virgile, qu'on retrouve une grande partie du cérémonial, des illusions et des hallucinations qui se passaient à Éleusis. C'est parce qu'il y avait, indépendamment du grand hiérophante, des hiérophantes

giques, les prêtres et le chaste hiérophante ou *révélateur* des choses sacrées, représentant le grand *architecte de l'univers* (1), qui saluait les *mystes* du nom d'*Époptes* ou *initiés*, entonnait l'hymne d'Orphée. «Loin « d'ici les profanes!... admire le maître de l'univers! il « est un, il existe par lui-même : c'est à lui seul que les « êtres doivent leur existence; il opère en tout et partout; « invisible aux yeux des mortels, il voit lui-même toutes « choses. » Aux côtés de l'hiérophante paraissaient le *Dadouchos* ou porte-flambeau, image du soleil; l'*Adorateur*, qui représentait la lune ou *Terre olympique*, et le *Messager*, qu'on croit être Mercure.

Malgré la sainteté des mystères, jamais Socrate, Épaminondas et Agésilas, ne voulurent être initiés. C'est probablement, comme l'a observé Locke : « que les « prêtres s'occupaient plutôt à entretenir la supersti- « tion qu'à enseigner la vertu. Ceux qui étaient ob- « servateurs scrupuleux des cérémonies, ponctuels aux « stations, exacts dans les pratiques vaines et dévotes « de ce culte, la congrégation les assurait que les dieux « étaient satisfaits. Ainsi, un sacrifice expiatoire qui sup- « pléait au défaut d'une bonne vie étant plus commode « que l'accomplissement des maximes de la morale (2), « il en résultait que le nombre des mystes était plus grand « que celui des hommes vertueux. »

---

ou directeurs particuliers, qu'il donne à Énée une Sibylle pour conductrice.

(1) Hierophanta apud Athenas eviratur virum et æterna debilitate fit castus (Hieron. ad Geron. de Monogamia; Schol. Sophocl. OEdip. col., v. 673; Lucian. in Timone et Dialog. Matris et Musarii). C'était à cause de leur chasteté qu'on les surnommait *abeilles* (Schol. Pind. in Pyth.).

(2) Reasonableness of Christianity.

Aristophane, qui s'était moqué des Télètes dans la descente de Bacchus aux enfers, craignant la sainte *Hermandad* d'Éleusis, s'écrie en style de dévot de place : « C'est sur nous seuls que luit l'astre favora- « ble du jour, nous seuls recevons du plaisir de l'in- « fluence de ses rayons, nous qui sommes initiés (1). » Plus on était adepte d'ancienne date, et plus on était recommandable (2). Bientôt ce fut un déshonneur de ne pas être de la confrérie, et on devenait même suspect au peuple, comme cela arriva à Socrate et à Demonax, qui avaient refusé de participer à la ommunion d'Éleusis. Aussi les mystères furent-ils universels; hommes, femmes, enfants, dit Apulée (3), jusqu'aux nourrissons à la mamelle furent initiés (4), et c'était un serment révéré de jurer par *l'ame des mystères*. Enfin, si on en juge d'après un passage de la comédie de la Paix d'Aristophane sur le bon fermier Tigrée, il y avait des hommes qui différaient leur régénération jusqu'au moment de la mort, pour entrer avec plus de certitude en possession des honneurs divins qui étaient promis aux fidèles.

Les initiations augmentèrent en raison directe de la dépravation des mœurs; les prêtres y avaient leurs

---

(1) Aristoph. chœur des Grenouilles, acte I.

Μόνοις γὰρ ἡμῖν Ἥλιος καὶ φέγγος ἱλαρόν ἐστιν, ὅσοι μεμυήμεθ' εὐσεβῆ τε διήγομεν τρόπον.

(2) Aristid. Orat. Περὶ παραφθέγματος.

(3) Influunt turbæ sacris divinis initiatæ, viri fœminæque, omnis ætatis et omnis dignitatis. Asin. Aur. lib. XI.

(4) Ferietur alio munere, ubi hera pepererit; porro autem alio, ubi erit puero natalis dies, ubi initiabunt.

Terent. Phorm. Act. I.

intérêts (1), et dès qu'ils les virent compromis par un culte nouveau, ils devinrent les persécuteurs les plus implacables des chrétiens (2). Cependant les principes de probité, de bonté, de douceur et d'humanité, étaient ceux des apôtres et des Télètes; mais les lévites Eumolpides n'avaient soulevé qu'un coin du voile de la révélation, et la vérité tout entière ne pouvait descendre que du ciel. Proclamée dans l'Aréopage d'Athènes, elle retentit enfin jusqu'au fond du sanctuaire de l'hiérophante; et les oracles furent condamnés au silence, du moment où la terre se trouva réconciliée avec le ciel par l'arrivée du Désiré des nations (3).

---

(1) Les théologiens d'Éleusis racontaient au peuple que ceux qui n'avaient point été initiés, outre le mal qu'ils avaient à craindre dans cette vie, étaient condamnés après leur descente aux enfers, à demeurer éternellement dans la fange. Diogène le Cynique, qui n'en croyait rien, répondait fort sagement à ceux qui le pressaient de se faire initier: Quoi, Agésilas et Épaminondas seront plongés dans la boue et dans le fumier, tandis que les plus vils Athéniens, parce qu'ils auront été initiés, auront une place distinguée dans les îles fortunées! n'importe où ils soient, je préfère la compagnie de nos grands hommes. Diog. Laert. lib. VI, p. 389; Lucian. in Demon., II, p. 380.

(2) La haine que les hiérophantes portaient aux chrétiens était telle, qu'elle leur avait fait substituer à l'ancienne formule : *loin d'ici les profanes*, ἑκὰς ἐςὲ βέβηλοι, la suivante, que le Ceryx, ou hérault sacré, répéta à la consécration d'Hadrien : « Loin d'ici les athées, les chrétiens et les épicuriens qui se se- » raient introduits pour espionner ce qui se passe dans les orgies, » mais que le bonheur accompagne ceux qui croient, et qu'ils » soient initiés »

(3) *De Incarnat. verbi* Dei, Athanas, p. 87, edit. 1698; St. Ephrem, t. III, de *judicio*, p. 404, 413 et 414, edit Rom. 1732. Lactant. *de verâ sapientiâ*, c. 27. Παῖς Ἑβραῖος κέλεταί με,

On remarque, en suivant l'histoire, que depuis les prédications de saint Paul et la publication des œuvres de Lucien, les féries des hiérophantes perdirent beaucoup de leur importance. Elles étaient considérablement déchues après les persécutions de Constantin, et saint Athanase nous apprend que les mystères d'Éleusis, dans lesquels on psalmodiait les hymnes d'Homère, de Callimaque, et les Iules, pour demander à Cérès *des gerbes en abondance* (1), n'étaient plus célébrés qu'à huis-clos (2). L'empereur Julien essaya vainement de les réhabiliter, en faisant venir le grand prêtre d'Éleusis jusqu'à Paris pour relever son importance (3). La raison humaine s'était formée; le paganisme tombait de vétusté, il était percé des coups du ridicule. On ne voyait plus, vers la fin du quatrième siècle, aux litanies de Cérès (4) que des hypocrites à manteaux, des courtisanes et quel-

---

Θεοῖς μακάρεσσιν ἀνάσσων, τόνδε δόμον προλιπεῖν καὶ Ἀΐδην αὖθις ἱκέσθαι· λοιπὸν ἄπιθι σιγῶν ἐκ βωμῶν ἡμετέρων. « Un enfant hébreu qui commande aux dieux bienheureux m'ordonne de quitter cette » demeure et de rentrer dans les enfers; retire-toi donc sans » réponse de nos autels. (Suid. in voc. Αὔγουστος ὁ Καῖσαρ). Pour ceux qui souhaiteraient de meilleures raisons que ces prophéties faites par des interpolateurs, ils peuvent consulter ce que dit Machiavel au sujet des oracles, Lib. I, *de' Discorsi*, c. 12.

(1) Πλεῖστον οὖλον ἴει, c'est le refrain, *te rogamus, audi nos.*

(2) *Voy.* La Nauze, Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. IX, édit. in-12.

(3) Hist. du Bas-Empire, liv. XII, p. 415, n. 1. De M. de St-Martin, de l'Institut de France.

(4) Λειτανία, procession. On les appelait anciennement πομπαὶ, et dans le moyen âge, προελεύσεις. Le mot de λειτανία est conservé dans l'Épire pour ces sortes de cérémonies.

ques vieilles dévotes, qui venaient, en se frappant la poitrine, crier *kyrie eleison*, à la porte du tribunal sacré, losque les Barbares du Nord enveloppèrent Éleusis, son temple, ses autels et son culte expirant, dans la catastrophe qui détruisit les lois, les libertés, les monuments et la population presque tout entière de la Grèce.

Le temple de Cérès, que les anciens comparent à un théâtre capable de contenir plus de trente mille spectateurs (1), semble écroulé sur lui-même. Il présente l'aspect d'une montagne composée d'un tas de colonnes et d'autels. Au milieu de ces ruines majestueuses, qui gisent comme un colosse abattu par une commotion souterraine, est bâti le misérable village de Lepsina. Quarante familles albanaises, qui composent sa population, cultivent la plaine de Rharos au profit d'un mahométan; et cette peuplade caucasienne fait entendre ses accents scythiques aux lieux où furent chantés les hymnes sonores de la plus brillante poésie; ses bras labourent pour le compte d'un Tartare les possessions des Eumolpides, ou du Céryx; et le champ de l'hiérophante est affecté à la dotation du vacouf de la Mecque. Enfin le Sécos mystique, bâti quatre siècles et demi avant notre ère, renferme le hameau et la population de quelques Schypétars Pélasges, qui donnent à peine un souffle de vie à ce territoire, objet autrefois de tant de respects et d'hommages.

En montant au village, j'avais fait connaissance, au moyen de quelques mots de schype et de mon accent épirote, avec un albanais, qui devint mon guide et mon *cicerone*. Grace à cet homme, qui m'épargna des pas

(1) Strab., lib. IX, p. 395.

inutiles, je pus voir beaucoup de choses en très-peu de temps. Je lui demandai en plaisantant s'il connaissait le figuier sacré et la pierre de douleur sur laquelle Thésée, qui était un grand capitaine de Klephtes, avait pleuré ses péchés. Le pauvre homme ouvrait de grands yeux, et il me répondit, en me montrant son village : « La pierre de douleur, voyez ces cabanes, ces « champs et nos haillons » ; puis il se signa en répétant : *La douleur est notre partage, pauvres raïas chrétiens que nous sommes.* De l'endroit où je me trouvais dans ce moment, je compris comment les Athéniens pouvaient discerner le temple de Jupiter construit dans l'île d'Égine, et les Éginètes, de leur côté, le Parthénon, qui s'offrait à leurs regards sous l'aspect d'un corps lumineux, lorsqu'il était frappé des rayons du soleil à son passage au méridien et quand cet astre descendait vers l'occident. Il est probable que le Secos formait une pareille illusion d'optique, car étant placé sur une hauteur, il devait être vu de très-loin. Ainsi la Grèce, mère des arts, semblait créée pour l'architecture ; nulle part les édifices ne se trouvaient placés dans un jour si frappant, dans une position aussi pittoresque. Patrie des merveilles, elle renaîtrait si les Hellènes pouvaient remonter au rang des peuples. Tout est en place, et si on restaure les statues en connaissant une de leurs parties, les temples dont les plans subsistent pourraient sortir de nouveau du sein de leurs ruines. La Grèce deviendrait, comme elle l'est malgré son deuil, le pays des artistes, et leur école d'architecture y serait à beaucoup d'égards mieux placée qu'elle ne l'est maintenant à Rome.

Mon guide me montra, au milieu du temple dont Pé-

riclès dirigea la construction, d'après le plan d'Ictinus, la statue sans tête plus grande que nature d'un hiérophante, qui était adossée à un mur en pierres sèches. Il me fit ensuite remarquer, dans la mâçonnerie d'une cabane, un bas-relief gracieux; et dans un autre endroit, deux grands piédestaux ou autels portant des inscriptions que je copiai (1). J'aurais pu en relever un plus grand nombre, mais il fallait rassembler des marbres brisés, en retourner d'autres; et je me contentai de copier quelques décrets de l'Aréopage, qui sont complets (2).

---

(1) Voici une des inscriptions les plus curieuses d'Éleusis, trouvée une demi-heure au nord du village; j'ignore si elle a été publiée :

ΑΓΑΘΗΙ ΤΥΧΗΙ.
Η ΑΠΟ ΔΑΔΟΥΧΩ ΚΑΙ ΓΕΝΟΥΣ ΑΠΟ ΠΕΡΙΚΛΕΟΝΟΥϹ
ΚΑΙ ΚΩΝΟΝΟϹ ΚΑΤΑΓΕ. .ΜΑΚΕΔΟΝΕϹ ΑΠΟ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
ΟΝΟΡΑΙΑΝΗ ΠΟΛΥΧΑΡΜΙϹ ΤΗΝ ΑΦΕϹΤΙΑϹ ΙΟΥΝΙΑΝ
ΘΕΜΙϹΤΟΚΛΕΙΑΝ ΤΗΝ ΘΥΓΑΤΕΡΑ
Ο ΙΕΡΕΥΣ ΤΙ......
ΕΚΚΛΗΣΩΣ Τ....
ΤΟΝ ΑΔΕΛΦΟΝ
ΑΡΕΤΗΣ ΕΝ....

(2) *Premier piédestal.*

Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΚΑΙ Η ΒΟΥΛΗ
ΤΩ Φ ΚΑΙ Ο ΔΗΜΟΣ Ο ΑΘΗΝΑΙΩΝ ΚΛΑΥΔΙ
ΑΝ ΜΕΝΑΝΔΡΑΝ ΚΛΑΥΔΙΟΥ ΦΙΛΙΠΠΟΥ ΤΟΥ
ΔΑΔΟΥΧΗΣΑΝΤΟΣ ΘΥΓΑΤΕΡΑ ΚΛ
ΑΥ ΔΗΜΟΣΤΡΑΤΟΥ ΕΓΓΟΝΟΝ ΑΙΛ
ΠΡΑΞΑΓΟΡΟΥ ΑΠΟ ΓΟΝΟΝ ΑΡΕΤ
ΗΣ ΕΝΕΚΕΝ.

Sur un second Piédestal.

Η ΕΞ ΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΒΟΥΛΗ ΚΑΙ Η ΒΟΥΛΗ ΤΩΝ Φ ΚΑΙ Ο

Je descendis ensuite dans la plaine qu'une procession traversait, le quatrième jour de la fête des mystères, précédée de la corbeille sacrée, qu'on portait sur un char, en chantant le *salve regina* Χαῖρε Δημῆτερ, *salut ô Cérès.* Je remarquai au milieu des champs l'emplacement de trois grands édifices ornés de colonnes renversées autour de leur enceinte délabrée. Je parvins à reconnaître le lieu où les mystes se purifiaient par immersion dans les eaux, le jour appelé, à cause de cela,

---

ΔΗΜΟΣ ΙΟΥΛΙΟΝ ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΝ ΜΕΛΙΤΕΑ ΙΟΥΛΙΟΥ ΘΕΟΔΟΤΟΥ ΣΟΦΙΣΤΟΥ ΣΤΡΑΤΗΓΗΣΑΝΤΟΣ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΕΥΣΑΝΤΟΣ ΚΑΙ ΚΗΡΥΚΕΥΣΑΝΤΟΣ ΤΗΣ ΞΑΡΕΙΟΥ ΠΑΓΟΥ ΒΟΥΛΗΣΥΟΝ ΚΑΙ ΑΙΛΙΑΣ ΚΗΦΙΣΟΔΔΩΡΑΣ ΚΛΑΥΤΙΑΛΟΥ ΔΑΔΟΥΧΗΣΑΝΤΟΣ ΘΥΓΑΤΡΟΣ ΑΡΞΑΝΤΑ ΤΟΥ ΚΗΡΥΚΩΝ ΓΕΝΟΥΣ ΑΡΕΤΗΣ ΕΝΕΚΕΝ.

Sur une plinthe en marbre.

ΚΛΑΥΔΙΑ ΤΑΡΙΟΝΜΕΝΑΝΔΡΟΥΓΑΡΓΙΤΤΙΟΥ
ΘΥΓΑΤΗΡΙΕΡΕΑΣΤΗΣ
ΕΠΙΜΕΛΙ : ΕΝΤΩΝΧΗΣΤΑΣΚΕΥΗΣΚΑΙ
ΑΘΙΕΡΩΣΕΣ......

Piédestal.

ΙΕΡΟΦΑΝΤΗΣ ΓΑΡΓΗΤΤΟΣ
ΟΠΟΤΕ......ΦΙΡΜΟΣ
ΟΥ..........ΦΙΡΜΟΣ
ΟΥ ΜΟΥΣΩΝΙΟΣ Ο ΚΑΙ ΒΟΥΤΑΙΟΣ

Piédestal.

ΟΙ ΠΑΝΕΛΛΗΝ
ΑΡΙΣΣΑΡ...
Ε......Ο
ΚΑΙ ΠΟΥΛΠΑΡΧΟΣ

Piédestal.

Ο ΔΗΜΟΣ Α.......

Ἁλαδε μύςαι, *à la mer initiés.* Les barques n'abordent plus à l'ancien port qui était le baptistère de la Grèce, dans lequel Esculape, Hippocrate, Hadrien, furent régénérés, et que le parricide Néron jugea incapable de le laver des crimes dont il s'était souillé. Je reconnus les restes d'un grand propylée, qu'on trouvait en se rendant aux arènes où l'on donnait des combats de taureaux (1). Je vis des pans d'édifices, mis à découvert par le soc des charrues, des excavations dans lesquelles on conservait très-anciennement les grains (2); mais je n'aperçus pas une seule barque sur le rivage de

---

ΠΡΩΤΟΙΕ.......
ΟΝ ΚΑΙΡΩΧ........
ΠΑΙΔΙΚΗΝΑ.......
ΟΔΟΥΣΙΚΙΩ.......

Piédestal.

ΕΡΗΝΗ
ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ
ΜΙΛΗΣΙΑ

Piédestal près de l'aquéduc.

ΣΤΑΣ ΜΥΣΤΗΝ........ΝΑΦΕΣ
ΜΑΥΡΜΙΑΤΑΑ.........ΔΑΞΕΝΙΩΝ
ΜΑΡΑΘΟΝΙΟΙ..........ΜΑΡΑΘΟΝΙΟΝ
ΤΗΡΑΓΘΟΚΑ..........ΤΟΝ. ΚΡΑΤΙΣΤΟ
ΤΟΝ..........ΤΗΝΟΦΙΑΟ

(1) Où l'on donnait des combats de taureaux.

Artemidor., lib. I, c. 74, p. 61.

(2) Ces greniers souterrains, appelés Matamores en Afrique, et Silos, remontent à des temps très-anciens dans la Grèce. On en garnissait le fond avec de la paille, et l'ouverture, qui n'excédait pas celle d'un puits, était fermée par une claie, sur laquelle on mettait une couche de sable, recouverte de quatre pieds de terre en talus, afin que la pluie n'y séjournât pas.

la mer, et je cherchai vainement une scène plus animée vers les rivages de Salamine. Je ne découvris entre ses coteaux que des pins rabougris, et je n'entendis sur les deux plages, jadis retentissantes du chant des théories et des acclamations des nautonniers, que le bruit monotone de la vague qui brisait contre leurs roches arides.

Quoique les Athéniens eussent réduit Éleusis à la qualité de dème ou bourg, les pompes religieuses y fixèrent, si on en juge d'après l'étendue de ses ruines, une population sédentaire de plus de douze mille habitants. Il y avait même un château fort qui défendait le temple, dans l'enceinte duquel il était renfermé (1). C'était probablement à cause de la garnison qu'on y entretenait, du séminaire des hiérophantes, des habitants et du concours des pèlerins, qu'on avait suppléé à la quantité d'eau que les puits ne pouvaient fournir aux besoins publics, en y conduisant au moyen d'un aquéduc plusieurs sources du mont Citheron. Je voyais les arcades basses mais solides de cet hydragogue, qui se prolongent à travers une plaine sans arbres, à l'extrémité de laquelle on n'aperçoit plus que deux villages, situés sur la route qui conduit à Éleuthère et à Platée ; places dont la distance, à partir d'Éleusis, est évaluée à douze heures de chemin, à travers les forêts du Citheron (2).

(1) *Inde Eleusinem profectus* (Attalus) *spe improvisâ templi castellique, quod est imminens et circumdatum est templo, capiendi*, Tit.-Liv. lib. XXXI, c. 25. *Intra templi murum et peribolum*. V. Scyl. Peripl.

(2) *Saltum Cithæronis*, meminit, Tit.-Liv. *ibid.* c. 26; Plin. Hist. Nat. IV, 7.

CHAPITRE IX.

MÉGARIDE.

Départ d'Eleusis. — Tombeaux. — Plaine de Rharos.— Grotte présumée de Procuste. — Monts Cérates, ou Kératas. — Echelle de Condura. — Palestre de Cercyon. — Frontière entre l'Attique et le Péloponèse. — Puits de Coumidri. — Ruines. — Arrivée à Mégare. — Noces grecques. — Tombeaux. — Inscriptions. — Médailles.

Le territoire d'Éleusis était marqué de tous côtés par des monuments qui rappelaient quelques particularités du culte des dieux. En marchant au nord pour doubler les coteaux, j'observai des pans de murs, qu'on disait être l'ouvrage d'Ogygès (1); et on m'assura qu'il s'en trouvait de plus considérables au midi. Bientôt nous tournâmes à l'occident; et sur notre route, à gauche, je vis un puits très-ancien, qui est peut-être le même où l'hymnographe Pamphus avait mis une inscription (2).

Nous passâmes de là sous les arcades de l'aquéduc qui abreuvait Éleusis, en portant les eaux dans la ville haute, et de là jusque dans les faubourgs voisins du Léché, par un souterrazi, ou canal sans arceaux. Je ne tardai pas à remarquer des tumulus et un tombeau très-grand, qu'on peut regarder, si l'on veut, comme

(1) Ogygès; les Grecs appelaient ὠγύγιον tout ce qui était d'une haute antiquité. Hesych., Suid., Dionys., *De Sit. orb.*; Erasm., *In Chil.*

(2) Φρέαρ ἄνθινον; *le puits fleuri.* Paus., *Attic.*, lib. I, c. 39.

les monuments funéraires des Arcadiens et d'Alopé, qui sont indiqués par Pausanias (1).

Nous avions fait une demi-lieue environ, lorsque nous nous dirigeâmes au midi, en contournant l'extrémité du coteau de la partie haute d'Éleusis, qui est entièrement isolé de la chaîne des monts Cérates, ou Kératas. Nous retombâmes aussitôt au bord de la mer, qui s'enfonce de ce côté dans les terres, et j'y trouvai quelques éboulements d'une bâtisse ancienne, qu'on dit être les restes de la chapelle Méganire. M. Fauvel avait reconnu autrefois, parmi les joncs qui couvrent des bas-fonds, les restes d'une chaussée aboutissante à une petite darse; et j'eus la satisfaction de vérifier l'exactitude de ses recherches.

Nous commençâmes, à cette distance, à gravir la base du mont Kératas, et à nous élever sur son versant, en suivant un sentier sablonneux qui domine le canal de Salamine. Il est probable que je m'orientai mal, car je ne pus voir Kérato-Pyrgos, espèce de tour indiquée par Wheler (2), qui servait à signaler un des deux rochers dont la forme et le parallélisme ont fait donner le nom de Cornes aux sommets de cette partie du Citheron. Nous voyageâmes ainsi pendant une heure pour atteindre l'échelle de Condura, où existait ancien-

---

(1) Spon n'a pas copié exactement l'inscription qu'il trouva sur un cippe voisin de ce tombeau. La voici :

ΑΘΗΝΑΙΣ ΣΩΤΗΡΙΑ ΝΙΚΟΜΗΔΙΣ

On lit la suivante sur une autre pierre :

ΝΙΚΟΚΛΙΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΧΟΛΛΕΙΔΗΣ.

(2) Wheler. t. II, liv. III, p. 521.

nement la ligne de démarcation entre le territoire de l'Attique et celui de Mégare (1), qui est maintenant englobé dans le sangiac de Morée. Nous plongions d'une assez grande hauteur sur le khan, les douanes et les magasins de Condura, ou les sacolèves (2) hydriotes viennent charger des huiles, de la résine, du vin et un peu de blé qu'on récolte aux environs. Nous étions à deux lieues du village de Condura, qui est situé à l'ouest dans les montagnes. L'estime de nos conducteurs nous plaçait à une lieue trois quarts d'Éleusis et à huit milles de Mégare, distances conformes avec les mesures données par l'itinéraire d'Antonin, qui sont cotées à treize milles entre ces deux villes.

Nous descendîmes pendant dix minutes, à partir de cet endroit, par un sentier qui aboutit à une belle plaine couverte d'oliviers greffés par les moines de Salamine; et dans une heure de marche, nous arrivâmes au puits de Coumidri. Un vieil Arnaoute aux yeux éraillés vint à notre rencontre pour nous offrir de l'eau. C'était une manière de nous demander le péage; et comme nous mîmes pied à terre afin de laisser souffler nos chevaux, je pus visiter des ruines situées à peu de distance du chemin. L'édifice, qui a la forme d'un temple, me parut très-ancien; j'y reconnus les bases d'une douzaine de colonnes et le cadre d'une cella. On avait fouillé depuis peu dans l'intérieur et autour de cette ruine; mais les dervendgis ne purent

(1) Strab., lib. IX, p. 375.

(2) Sacolèves, barques pontées en usage dans l'Archipel, et à peu près semblables à nos tartanes, dont elles ne diffèrent que par une poupe très-élevée.



ou ne voulurent pas me dire si on y avait découvert quelque chose. Leur réserve était loin d'être blâmable, car ils se souviendront long-temps des violences exercées contre un berger de l'Attique, auquel un grand amateur d'antiquités, accoutumé à acheter pour rien ce qu'il revend fort cher, avait arraché un camée précieux, en faisant emprisonner cet homme par le vaivode d'Athènes, qui fixa le prix de sa pierre précieuse d'une manière plus qu'arbitraire. Aussi, depuis ce temps, les Francs sont-ils justement décriés par les Grecs, qu'ils foulent aux pieds, et dont ils ne parlent que pour les insulter, dans les relations de leurs voyages, où ils se gardent bien de consigner certaines prouesses (1), que le temps fait connaître.

La campagne de Mégare, dégagée de la multitude d'oliviers qui couvrent le territoire de Condura, où il faudrait rechercher la palestre de Cercyon (2), se déploie au-delà du puits de Coumidri, jusqu'aux collines qui abritent l'échelle de Psato, située sur le golfe de Corinthe. Le double faîte du mont Kératas nous restait à la partie nord de l'horizon, et je commençais

---

(1) J'ai vu, chez M. Fauvel, un soufre de ce camée, qui représente une hippocentaure allaitant son faon. Son possesseur, après avoir été emprisonné et bâtonné, reçut quatre-vingt francs d'un objet qui valait plus de deux cents guinées, ou plutôt qui n'avait pas de prix, puisqu'il rappelait le sujet d'un bas-relief de Phidias.

(2) Ces sortes de Palestres furent communes aux Juifs et aux Grecs. On y luttait contre les passants, ou dans des espèces de joutes mandées. *V.* Genes., 30, v. 8; Plutarch. vie de Thésée, p. 6, 7, edit. græc. Steph.; Deipnosoph., lib. XIII, c. 2. Lutte d'Ajax et d'Ulysse, Iliad. lib. XXIII, v. 708; d'Hercule contre Achéloüs, Met. lib. IX, v. 31 et seq. etc.

à découvrir sur la droite le mont Tripodis, ou Caridi, qui est traversé par le diaselos (défilé) qu'on prend pour se rendre de Mégare à Thèbes. Des nuages sombres descendaient sur cette partie des monts Géraniens; j'apercevais les feux des vigies qui commençaient à briller dans les monts Œniens situés en regard. Il y avait une sorte de tristesse répandue dans l'air. La roche Molurienne, qui réfléchissait les rayons pâles du soleil couchant, et les cris sinistres des goëlands, nous présageaient un ouragan et des pluies qui pouvaient contrarier mes observations pendant le restant de notre voyage. Comme le terrain que nous avions devant nous était uni, nous pressâmes le pas de nos chevaux; et dans une demi-heure de course, après avoir dépassé la chapelle Saint-Georges et le lit d'un torrent, nous entrâmes à Mégare. La ville était en fêtes; on dansait sur les plates-formes des maisons; les rues étaient remplies d'une foule bruyante et de masques, qui nous accompagnèrent jusqu'à notre logement en nous disant des injures. Notre hôte, qui était le compère de mon drogman, M. Mertrud, nous reçut sur le toit de sa maison, où nous entrâmes de plain-pied, et nous invita poliment à descendre de là dans la chambre qu'il nous destinait (1).

---

(1) *Route par distance d'Éleusis à Mégare.*

Après avoir traversé une foule de ruines appartenant à l'ancienne Éleusis, au bout de 9 minutes, sentier à droite qui conduit à Thèbes par Vlachi, Saranta-Potamos et Gyphtho Castron. A 1636 toises de cet endroit où se trouve le puits Callichore, on arrive à l'extrémité de la butte longitudinale d'Éleusis. Tumulus à droite, lit desséché d'un torrent. Magoulo, tour ruinée,

Mégare, dont Dieuclidas avait écrit l'histoire (1), a conservé son nom, et c'est à peu près tout ce qui reste de la patrie d'Euclide et de la splendeur passée de cette ville. Pausanias, qu'il faut toujours citer quand on parle de la Grèce, décrit l'origine de Mégare, ses temples, le palais du sénat, et les aquéducs, qui sont maintenant détruits, avec tant de clarté et d'érudition, qu'on ne sait lequel admirer le plus en lui, de l'historien ou du voyageur. La ville, au temps où il la visita, possédait un magnifique hydragogue, ouvrage de Théagène, soutenu sur des colonnes. Auprès de cet édifice, on montrait un vieux temple, où l'on voyait quelques portraits d'empereurs romains,

carrières. A gauche, au milieu de broussailles, grotte de Procuste, suivant les habitans. Mandra, village situé dans le mont Cithéron. 11 min. à gauche, source et puits; c'est peut-être le puits Anthinos ou fleuri près duquel Cérès fatiguée se reposa et reçut l'hospitalité de Méganire; blocs de pierres, vestiges d'habitations. 5 min. restes d'antiquités, tumulus près de la mer, regardé comme celui d'Alopé. 15 min. Palestre de Cercyon. 2 min. montée, trace d'une voie romaine. 15 min. tour. 42 min. après une descente très rapide au milieu des bois de pins, oléastres donnant une huile amère employée dans l'éclairage, chapelle à droite. 8 min. blocs de pierres, tumulus à droite; métœce ou ferme, citerne, carrière de pierre porique. 10 min. torrent, bac de passage pour Salamine. 16 min. puits, chapelle. 16 min. fondations d'anciennes murailles. 8 min. chapelles à droite et à gauche. 10 min. métœce. 5 min. coteaux. 12 min. vestiges d'antiquités à droite. 9 min. sentier à gauche, qui conduit à une hauteur couverte de ruines. 4 min. moulin à vent bâti sur l'emplacement de l'acropole de Mégare. 10 min. Mégare.

(1) *Voy.* Clem. Alexandr. VI, Stromat. Il accuse cet auteur d'avoir pris le commencement de ses annales dans l'ouvrage de Hellanicus.

avec une statue de bronze de Diane protectrice, érigée en mémoire de la prétendue défaite miraculeuse des Perses à l'entrée de l'isthme, qui, sans la victoire de Salamine, ne les aurait pas empêchés de s'emparer du Péloponèse.

Les théologiens étaient sujets à varier dans le dogme; le même auteur nous dit qu'on montrait à Mégare un Jupiter, portant sur la tête les heures et les parques, pour signifier que les destinées lui étaient soumises, tandis que l'école d'Homère déclare positivement que ce dieu fut toujours subordonné au destin. On pourrait conjecturer de là que Pausanias était de quelque secte particulière; car Lucien, qui vivait à peu près de son temps, parle du fatalisme comme le ferait un musulman. Mégare était, au demeurant, ornée de tant de monuments et de simulacres, qu'on pouvait la regarder comme une succursale d'Athènes. On y voyait un bois et un temple de Jupiter olympien, des édifices consacrés à Bacchus Nyctelios, à Vénus Epistrophe, à Cérès, à Jupiter poudreux; des statues érigées à Esculape et à Hygie; les tombeaux d'Alcmène, de Hyllus, et un temple élevé à Diane et à Apollon par Alcathous, en action de graces de ce qu'il avoit tué le lion du mont Citheron. Nous énumérons ces monuments afin de prévenir le voyageur que Mégare est un des débris de la Grèce où l'on trouve de nos jours le plus grand nombre d'antiquités (1).

Les auteurs grecs (2) font connaître l'histoire de Mé-

(1) Pausan. Att. lib. c. 39, 40, 41, 42, 43, 44.

(2) Herodot. VIII, p. 45, IX, 1 et 28, Thucyd. Hist. I, 57, 103; Polyb. Hist. II, c. 43; Excerpt. de Virt. et

gare, qui, suivant Strabon, après avoir éprouvé bien des vicissitudes, ne laissait pas de subsister de son temps (1). Dion Chrysostôme la place à une journée de marche d'Athènes (2), et Procope à deux cent dix stades (3). Il est probable qu'elle reçut l'évangile d'assez bonne heure; cependant on ne parle de ses évêques que vers l'époque du concile de Sardique (4). Ils s'y perpétuèrent jusqu'en 1303, temps où Rome commença à nommer à ce siége, dont elle a fait un évêché *in partibus*, sous le titre de *Mégare en Macédoine*, comme on le voit dans un acte du pape Benoît XIII, de l'année 1727, quoiqu'il ne fût plus permis alors à personne d'ignorer que la Mégaride et la Macédoine étaient deux provinces aussi distinctes que la Basse-Bretagne et la

---

Vitiis. Log. XX; Tit.-Liv. Hist. XXVIII, 7; XXXI, 22; Plin. lib. IV, 7; Ptolem. III, c. 15; Scylax Μέγαρα. Palmer. Exercit. ad Paus. Attic. p. 360; Cellar. t. I, Geogr. Antiq. l. II, c. 13, p. 1167; Ortell. Thes. Geogr.

(1) Strab. lib. IX, p. 393. Elle avait été détruite par les Crétois et restaurée par Alcathous. Elle fut ravagée dans la suite par Démétrius et par les Romains aux ordres de Q. Metellus, par Alaric et enfin par les Vénitiens en 1687.

(2) Orat. VI.

(3) De bello Vandalic. lib. I, c. 1, p. 177. edit. Paris.

(4) *Évêques grecs de Mégare.*

I. Alypius, au concile de Sardique.
II. Nicias, au synode de Chalcédoine.
III. Agathodore, au synode de la province de Corinthe, dans les lettres adressées à Léon empereur.
IV. Denys, au cinquième synode général.

Oriens Christ. t. II, p. 205, 206.

Provence (1). Mégare est citée comme une place importante dans la chronique de la conquête de la Morée par les Français, qui s'en emparèrent en 1204 (2).

Fourmont, décrié par des hommes assez injustes pour traiter ses découvertes archéologiques de faux, en style lapidaire, au lieu de lui décerner des éloges pour la persévérance qu'il a mise à scruter un terrain inconnu avant lui, ne parle de la ville restaurée par Alcathous que comme d'une bourgade peu considérable, bâtie au penchant de trois collines. Mais il ajoute que *les ruines de Mégare*, et cela pouvait être lorsqu'il y passa, *présentaient une surface aussi étendue que celle de la ville de Lyon* (3).

Les murs, en construction cyclopéenne, qui remontent, suivant M. Petit-Radel, au temps des premiers rois Inachides, avaient frappé mes regards lorsque,

(1) *Évêques latins de Mégare.*

I.	Gratiadeus	1303
II.	François	1357
III	Faustin Richetti	1392
IV.	Jean	
V.	Nicolas de Pilsva ou Pilsna	1400
VI.	Laurent	1410
VII.	André I	1427
VIII.	André II	1432
IX.	Pierre, au commencement du XVIe siècle.	
X.	Julien (*in partibus*)	1561
XI.	N	1642
XII.	Vincent	1727

(2) Μὲ δύναμιν ἐπέρασαν τὴν σκάλαν τῶν Μεγάρων
Μὲ πόλεμον ἐκέρδησαν ἐκείνην τὴν κλεισοῦραν.

(3) Mémoires manuscrits de Fourmont, p. 73 et suiv.

voguant sur le golfe de Salamine, j'étais passé en vue du port Nisée. Leurs restes environnent le sommet de la plus haute des collines qui s'élève au N. O. On peut suivre, à partir de là, les soubassements du rempart bastionné qui défendait l'acropole, dont les fortifications étaient attribuées à Apollon, *dieu aussi renommé par son adresse à manier l'équerre que dans l'art enchanteur de la lyre.* Au dessous de cette enceinte on retrouve, en remuant les sables, les murs helléniques de la Mégare des Grecs et les longues murailles qui aboutissaient au mouillage de Nisée. Ce fut là seulement ce que je pus entrevoir, et je dus dans la suite à mon frère la découverte de quelques inscriptions, dont les plus remarquables sont les suivantes (1).

---

(1) *A Mégare.*

N° I[er].

ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ
ΦΛΑΒΙΑΝ ΛΑΙΔΑ Τ ΦΛΑΒΙΟΣ ΜΑΞΙ
ΜΟΥ ΓΥΝΑΙΚΑ ΘΥΓΑΘΕΡΑ ΔΕ Γ ΚΟΥΡ
ΤΙΟΥ ΠΡΟΚΛΟΥ ΚΑΙ ΦΛΑΒΙΑΝ ΑΠΟΛ
ΛΩΝΙΑΝ ΘΥΓΑΘΕΡΑ ΜΑΞΙΜΟΥ ΚΑΛΛΙ
ΔΟC ΤΟ ΠΑΛΑΙΟΝ ΒΑΚΧΕΙΟΝ ΕΙΟΝ ΕΥΝΟΙΑC
ΧΑΡΙΝ ΕΠΙ ΑΡΧΙΕΡΕΩC ΖΩΖΙΜΟΥ
ΤΟΥ ΝΥΜΦΑΙΟΥ.

Fragment.

N° II.

........ΣΩ. ΥΣ
......ΕΥΜΟΛΠΟ
......ΝΕΙΚΩΝΟΣ
.......ΝΕΙΚΙΑΣ

La bourgade actuelle de Mégare se compose de trois cent trente-cinq familles grecques et albanaises chré-

---

........ΕΡΜΕΙΟΥ
.........ΑΦΡΟΔΕΙΤΟΝ
ΕΙΣΙΔΩΡΟΥ
ΕΡΜΟΓΕΝΗ
ΕΡΜΙΕΙΟ

A l'acropole.

Nº III.

ΕΚ ΓΕΝΕΗΣ ΠΕΠΡΙΒΩΤΟΝ ΑΠ ΑΝΘΥΠΑΤΩΝ ΚΥΠΑΡΧ..
ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΝ ΚΑΘΑΡΗΣΙΝ ΑΟΙΔΙΜΟΝ ΕΥΝΟΙΗCΙΝ
ΠΡΟΦΡΟΝΕΩC ΜΕΓΑΡΗΕC ΑΕΙΜΝΙCΤΟΙC ΕΠΙΕΡΓΟΙΣ
ΕΙΚΟΝΙ ΛΑΙΝΕΗ CΤΗCΑΝ ΑΓΑCCΑΜΕΝΟΙ.

Nº IV.

ΠΑΝΤΗ ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΙΟ ΚΛΕΟΣ ΠΑΝΤΗΔΕ ΤΕ ΘΑΥ...
ΠΑΝΤΗ ΔΕΥΝΟΜΙΗC ΕΥΧΟC ΑΠΕΙΡΕCΙΟΝ
ΥΕΟC ΕΥ....ΙΟΙΟ ΤΟΝ ΑΛΚΑΘΟΟΥΝ ΑΕ ΤΗΡΕ
ΑΠΟΛΛΩΝ ΑΝΤΑΓΑΘΩΝ ΑΜΦΙ ΤΕ ΜΕΝ.

A côté on lit :

ΔΗΜΑΣ ΠΕ
ΚΑΡΕΤΑΝ ΤΑΝ ΙΔΙΑΝ ΘΥΓΑΤΕΡΑ
ΘΕΟΙC.

Nº V.

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙΣΑΡΑΜΑΥΡΗΛΙΟΝΑΝΤΟΝ....
CΕΒΑCΤΟΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟCΚΑΙΣΑΡΟCΛCΕΠ.....
CΕΟΥΗΡΟΥΕΥCΕΒΟΥΠΕΡΤΙΝΑΚΟCCΕΒΑCΤΟ.....
ΒΙΚΟΥΑΔΙΑΒΗΝΙΚΟΥΠΑΡΘΗΚΟΥΜΕΓΙCΤΟΥΚΑΙΙΟΝ
CΕΒΑCΤΗCΜΗΤΡΟCCΤΑΤΟΠΕΔΩΥΟΝΗΠΟΔ
ΗCΜΕΓΑΡΕΩΝΤΟΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝ.

tiennes, gouvernées spirituellement par un évêque suffragant d'Athènes, dont la juridiction s'étend sur les villages de l'Isthme. Comme ses habitants font partie des *Dervena-Choria*, chargés de la garde et de la police du grand défilé, ils sont enrégimentés et conservent en tout temps le droit du port d'armes. Par suite du service actif auquel ils sont soumis, ils ne paient qu'un caratch de cent paras au Grand-Seigneur, et le huitième du produit de leurs récoltes à Kyamil, bey de Corinthe, grand feudataire des terres de la

---

N° VI.

ΝΕΡΩΝΑΚΛΑΥΔΙΟΝΚΑΙ......
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΝ ΤΙΒΕΡΙ ΟΥΚΑ....
ΣΕΒΑΣΤΟΥΓΕΡΜΑΙ....

N° VII.

Au linteau de la porte de l'église du Sauveur.

ΣΟΚΡΑΤΗΣ
ΣΟΠΥΡΟΥ.

N° VIII.

† ΚΙΜΗΤΗΡΙΟΝ
ΦΩΤΙΝΟΥ
ΠΡΕΣΒΥΤΕΡΟΥ
†

N° IX.

ΗΒΟΥΛΗΚΑΙΟΔΗΜΟϹ
ΤΟΝΚΡΑΤΟΝΕΠΙΤΡΟΠΟΝΤΩΝ
ϹΕΒΑϹΤΩΝΑΥΡΗΛΙΟΝΥΜΕ......
ΑΝΤΙΠΟΛΛΩΝΚΑΙΜΕΓΑΛΩΝΤΟΝ
ΕΥΕΡΓΕΤΗΝ· ΥΠΟΤΗΝΕΠΙΜΕΛΕ
ΑΝΚΟΜΜΟΔΟΥΤΟΥΚΟΜΜΟΔΟΥ.

Mégaride. Aussi remarque-t-on parmi eux un air d'aisance et de contentement qui n'est pas ordinaire aux chrétiens asservis. Leurs maisons, bien bâties, sont propres; leurs vêtements, en toile de coton, quoique sans recherche, ont de la fraîcheur; et le chitòn (1) en laine dont ils se couvrent en hiver, rappelle le costume des anciens paysans de l'Attique aux jours de leur prospérité.

Nous prîmes notre repas en plein air, sur la terrasse de la maison, environnés du tableau animé de la population entière de Mégare, qui faisait retentir l'air de ses chants. Les maisons, groupées en amphithéâtre, étaient illuminées à l'occasion de la panégyrie qu'on célébrait. On apercevait, à la lueur des torches de bois gras qui en éclairaient les terrasses, des danses et des familles rangées autour de leurs tables. Celle de notre hôte n'était pas sans doute la moins nombreuse, car il donnait à souper à dix-sept enfants mâles assis à ses côtés. L'aîné entrait dans sa vingt-deuxième année; le plus jeune était sur les genoux de la mère, qui était enceinte pour la dix-huitième fois; et le père de cette maison bénie du ciel paraissait à la fleur de l'âge. Il m'assura, en rendant graces à Dieu de la fécondité de son épouse, que toutes les familles des villages de l'Isthme étaient si nombreuses, qu'au premier signal d'alarme, donné par le poste militaire du grand défilé, chaque maison pouvait fournir quatre hommes armés. Ce calcul était peut-être exagéré: ce-

(1) Χιτών, Eustath., *Iliad.* X, est ce que les Grecs actuels appellent *phlocota*, qui est une tunique en laine sans manches, descendant jusqu'à mi-jambe.



pendant il faut convenir que les *dervena choria*, étant peu opprimés, sont plus peuplés que les villages de la plaine. Ainsi il est démontré ici, comme partout où le peuple est à son aise, que le nombre des hommes est plutôt encore le signe représentatif de la bonté du gouvernement que de la fertilité du sol qu'ils habitent.

Nous avions une noce dans notre voisinage; on criait et on chantait à tue-tête, en s'accompagnant avec des lyres rustiques et des tambours de basque. Je voulais me rendre à ce sabbat; mais on m'en détourna, en me représentant que c'était le troisième jour de la fête. « Vous seriez, me dit-on, étouffé par les convives. « Entendez-vous leurs hurlements? les malheureux « sont tellement ivres, qu'ils boivent dans leurs sou- « liers. Le nonos (1) ne commande plus; il a donné « pleine liberté à chacun de faire ce que bon lui « semble (2). » Je renonçai, d'après cette observation, à voir une *alogie* avilissante pour l'homme, qu'elle ravale au-dessous de la condition des brutes.

---

(1) C'est, comme je l'ai dit ailleurs, le parrain de la couronne, qui est le roi du banquet; il prescrit les santés et les cérémonies d'étiquette.

(2) Le troisième jour des noces représente les alogies, dans lesquelles les anciens se livraient à tous les excès du vin et de la débauche. Ce nom dérive d'ἄλογος, animal sans raison, qui est maintenant celui d'un *cheval*, parmi les Grecs. On se préparait, dès la veille, à ces désordres par les *répotia*, cérémonie dans laquelle on se remettait à boire après le repas. On faisait le *passe-bottle* des Anglais; et les Romains, qui avaient imité ces cérémonies des Grecs, en fixèrent la dépense, par un article de la loi *Julia*, à mille sesterces.

Parmi les objets d'antiquité qu'on trouve le plus communément à Mégare, on remarque des urnes de dix-huit à vingt pouces de long sur douze à quatorze de large. On distingue dans quelques-unes la forme des maisons grecques, avec la porte tantôt fermée, tantôt ouverte, et quelquefois occupée par le génie de la mort. C'est peut-être à cause de cela que les tombeaux sont appelés des demeures étroites, et qu'Horace a dit :

Jam te premet nox, fabulæque manes,
Et domus exilis Plutonia (1).

Un papas, qui passa une partie de la soirée avec nous, me vendit des médailles (2), et m'indiqua plusieurs marbres, parmi lesquels mon frère acheta, dans la suite, deux piédouches, réservant à d'autres temps l'acquisition d'objets plus précieux. Le prêtre m'assura que la destruction complète des édifices de Mégare venait de la nature des pierres échinites employées dans leur bâtisse, qui sont susceptibles d'un détériorement rapide. C'est pourquoi on retrouve les

---

(1) Lib. I, od. IV.

(2) *Médailles.*

Bronze. Poisson dans un grénetis.

R. Trépied, ME.

Argent. Tête d'Apollon laurée, à gauche.

R. Trois croissants opposés par leur centre au milieu; monogramme effacé.

Argent. Même médaille, avec les lettres ΜΓ.

Argent. Tête d'Apollon laurée, à gauche.

R. Trois croissants réunis par leurs pointes, renfermant les lettres ΜΕΓ.

remparts construits avec la roche primitive des monts Géraniens, qui a résisté au temps, tandis que les temples et les édifices helléniques bâtis en pierre tendre, appelée χογχίτης, coquillière ou porique, ont disparu.

On ne récolte dans la Mégaride que la quantité de vin nécessaire à la consommation des habitants; le froment et l'orge y sont en excédant, sans tourner au profit des cultivateurs, parce que le bey de Corinthe en fait le monopole. Les paysans se dédommagent de cette avanie par la vente du nephtyac, ou huile de térébenthine, des caroubes, du merrain, du beurre, du miel et de la cire. Tels sont sommairement les productions et les objets de trafic avec lesquels les Mégariens se procurent quelques retours en argent et plusieurs articles essentiels à leurs besoins.



LIVRE QUATORZIÈME.

CORINTHIE.

CHAPITRE PREMIER.

Dervena-Choria, ou villages de l'Isthme. — Fontaine Sithnide. — Route de Mégare à Candili. — Poste militaire du grand défilé. — Aëras. — Mont Macriplagi. — Bois du Massacre. — Poste et fontaine des Mouches (Migiais). — Versant méridional des montagnes. — Défilé de Péra-Chora. — Muraille d'Examili. — Retour à Corinthe.

Les *Dervena-Choria*, ou villages de l'Isthme de Corinthe, au nombre de six (1), parmi lesquels j'ai nom-

(1) *Tableau des Dervena-Choria.*

Noms des villages.	Nations.	Nombre des familles.	Nombre des hommes d'armes.	Total de la population en individus.	Observations.
Condura...	Albanais....	300	730	2,100	Comme les familles sont très-nombreuses, je les ai calculées, d'après le cadastre, à sept individus par maison. Pour les hommes d'armes, je dois prévenir qu'on les prend depuis l'âge de quinze jusqu'à soixante ans. Je n'ai pas porté dans ce tableau la population de Kénetta, qui m'est inconnue.
Mégare ...	Alban. et Gr.	350	800	2,450	
Villia......	Albanais....	300	860	2,100	
Mazi......	*Idem*.......	90	117	630	
Piss.......	*Idem*.......	150	370	1,050	
Péra-Chóra.	*Idem*......	300	700	2,100	
Total des familles, des hommes d'armes et des individus............		1,490	3,577	2,100	

mé Condura et Mégare, forment un canton soumis à un régime particulier qui a pour objet de veiller à la police des défilés (1). Quelle politique, ou plutôt quel hasard, a permis qu'une population chrétienne albanaise fût préposée à la garde du Péloponèse? Quelle capitulation a pu lui conserver, au milieu de la Grèce asservie, le droit des armes, et un rang sous les drapeaux du Grand-Seigneur? La connaissance de cette particularité n'est pas venue jusqu'à moi. Je ne pourrais citer que des traditions; et il m'est plus facile de dire, d'après le témoignage des auteurs anciens, les rapports des bourgades actuelles avec l'emplacement des villes historiques. Je ne crains donc pas de me tromper, en fixant Érinea, ou Ériniatès (2), au voisinage de Condura, bourg près duquel on trouve des ruines. Je placerai, par suite de mes inductions, Pagès auprès de Villia (3); Mazi,

(1) Route par distances de Mégare à Condura. En traversant la plaine dans la direction nord, à 8 minutes, chapelle et puits à droite, puits à gauche. 9 min. restes de deux murs parallèles, peut-être ceux de l'ancien aquéduc. 10 min. route à droite qui conduit à Éleusis. 10 min. torrent, ruines présumées d'Erenée ou Erinée. 8 min. traces d'antiquités. 9 min. un peu à droite base des montagnes, oliviers. 12 min. torrent, on entre dans le mont Citheron. 3 m. ancienne tour, bois de pins. 28 m. défilé, bon chemin, ravin à droite, route taillée dans le roc, traces des roues, route à droite percée dans le rocher. 7 min. passage affreux entre des rochers magnifiques, pins. 10 min. extrémité du défilé. 8 min. torrent, hauteurs abruptes. 6 min. chapelle. 7 min. extrémité de la plaine d'Eleusis. 12 min. descente. 25 min. mont Kératas à droite. 5 min. plateau cultivé. 26 min. plateau isolé, deux chapelles. 31 min. Condura. Total 3 heures 49 minutes.

(2) Ἐρένεια, Paus., lib. I, c. 44; Ἐρινιάτης, Steph. Byz.

(3) Paus., *ibid.*; Plin., lib. IV, c. 7.

au nord d'Ægosthène (1); Pisa, hameau moderne, dans les monts Œniens, ne répond à aucun lieu connu; mais Péra-Chôra, situé au revers du cap *Olmiæ*, servira à faire reconnaître Œnoé.

Le ciel s'étant éclairci, nous partîmes de Mégare par un beau clair de lune, qui me permit de voir la fontaine dédiée aux nymphes Sithnides (2); et quoique le jour dût tarder à paraître, j'y trouvai un grand nombre de femmes occupées à laver. On me fit remarquer une quantité d'auges en pierre, qui sont en aussi grand nombre qu'il y a de ménages dans la ville. Je sus que le lendemain des noces, on conduit au son des violons la nouvelle mariée à l'auge que son mari lui a réservée, et qu'elle y est installée en qualité de ménagère, dont la principale occupation est, à l'avenir, de laver et de blanchir le linge de la famille. Nous étions à une demi-lieue environ de la ville, et à peu de distance de l'ancienne citadelle attribuée à Alcathous, près de laquelle on voit maintenant quelques moulins à vent à huit ailes. Dès qu'on eut abreuvé nos chevaux, nous nous remîmes en route; et la lune s'étant couchée, nous tombâmes dans une obscurité profonde. Comme le terrain est parfaitement uni, j'étais sans inquiétude par rapport aux faux pas; et quoique sans point de reconnaissance, je compris, au froid piquant qui se faisait sentir, que nous marchions vers une région élevée.

(1) Paus., *ibid.*; Steph. Byz.

(2) Paus., lib. I, c. 40. C'est probablement de ce côté que se trouvait le tombeau d'Iphinoé, sur lequel les filles de Mégare faisaient des libations et déposaient une boucle de leurs cheveux, la veille de leur mariage.

Vers les six heures du matin, nous aperçûmes les premières lueurs de l'aurore, et je vis sous mes pas une belle et large route, qui se dessinait dans la direction du grand dervin (1). Les objets, qui s'éclairaient insensiblement, me ranimaient; et le soleil, dont nous eûmes le lever vers sept heures, me laissa apercevoir l'île de Salamine, les côtes de l'Attique et les îles du golfe de Saros. Nous étions à sept milles de Mégare, et nous approchions de la base des montagnes, lorque je découvris la mer de Corinthe et le mont Parnasse. Nous fîmes une demi-lieue entre la double perspective des deux golfes, et je remarquai que les monts Œniens se trouvent séparés, de ce côté, des chaînes parallèles de l'Attique, comme ils le sont, vers Corinthe, des montagnes de l'Épidaurie. Ainsi ce groupe escarpé peut être considéré comme un système isolé entre le grand continent de la Grèce et la presqu'île de Morée, dont il serait le boulevard dans un système de défense régulière. Un autre Gélimer y trouverait une forteresse naturelle, du sein de laquelle il pourrait improviser des attaques soudaines, à l'abri des rochers des monts Œniens; et peut-être quelque Gédéon nouveau sortira un jour du centre de ces mornes pour délivrer les enfants d'Israël (2).

---

(1) Cette route fut ouverte en 1715 par Ali pacha, sérasker, ou généralissime du Grand-Seigneur, lorsqu'il chassa les Vénitiens de la Morée.

(2) Gédéon battait son blé dans sa grange, quand l'ange du seigneur vint lui annoncer qu'il délivrerait le peuple de Dieu.

Jud., 6, 12.

Route par distances de Mégare au grand défilé, dans la

Nous perdîmes toute espèce d'horizon pour entrer dans le lit desséché de deux torrents qui se rendent au golfe des Alcyons; et nous commencions à monter un glacis couvert de pins, quand nous entendîmes des hurlements affreux poussés par les gardiens du grand défilé. Des hommes sales et noirs de fumée étaient sortis d'un hangar pour jeter le cri d'alarme, auquel les postes environnants répondirent par des vociférations prolongées; et dans un clin-d'œil, toutes les embuscades furent sous les armes (1). Nous nous dirigeâmes

---

direction ouest. A 7 minutes lit d'un torrent, près d'un grand nombre de blocs de pierre. 8 min. on tourne à gauche. 5 min. deux tumulus. 6 min. torrent, base du mont Géranion couverte de halliers, le mont Citheron restant à la distance de deux milles à droite. 12 min. oliviers, citerne creusée dans le roc, tumulus. 8 min. éminences boisées. 22 min. église au pied du mont Citheron. Arbrisseaux; on aperçoit la baie de Phalère dans l'Attique. 21 min. rochers contre lesquels les Perses lancèrent, dit-on, des flèches. 7 min. soubassements d'un mur antique. 3 m. enceinte présumée de la ville de Tripodiscos, située sur un renflement de la base du mont Géranien. 14 min. restes d'antiquités, tumulus à droite. 19 min. baie de Livadostro, village de Porto-Germano regardé comme l'ancienne Ægosthène. Psathos, lieu voisin de Pagæ. Ces deux villes étaient situées dans deux golfes formés par les projections du mont Citheron. Total 2 heures 33 minutes.

(1) Les postes, qui sont au nombre de onze, se contentent de pousser des cris afin de prévenir de l'approche des voyageurs, et ils se servent de signaux pour annoncer les corsaires et les pirates. Un certain nombre de coups de fusil indique le nombre et la marche des bandes de brigands de la Romélie. Par ces avis rapides, on peut, dans l'espace de quelques heures, opérer la levée en masse de tous les paysans préposés à la garde des défilés de l'Isthme.

vers le poste de Candili, où réside le lieutenant du derven-aga; et nous fîmes halte au caravansérail qui est le logement des marchands et des voyageurs.

Comme on n'exige pas de passe port pour entrer en Morée (1), nous fûmes peu questionnés; et mon drogman, après avoir donné les étrennes au chef du poste, nous annonça que nous pouvions partir quand bon nous semblerait. Les postillons se préparèrent; mais, avant tout, je voulus prendre les gisements, qui m'ont servi à orienter les ports de Psato et de Germano, dans le portulan du golfe de Corinthe.

Après cette opération, je quittai le caravansérail de Candili (2); et à peu de distance, nous trouvâmes en-

---

(1) C'est pour sortir de la presqu'île qu'il faut un boïourdi du visir. Les muletiers ne sont tenus de se munir que d'un *teskéret*, ou *acquit*, signé du derven-aga qui réside à Corinthe; et ces sortes de passavants, tant ceux qu'on délivre à Tripolitza qu'à Corinthe, rapportent une somme annuelle de cinquante mille piastres au visir.

Indépendamment de cette redevance, les chrétiens sont soumis au *képhaliatico*, ou *passe - debout*, à raison de dix paras par tête.

Il y a un autre droit pour le *transit* des marchandises, qui est:

Pour chaque charge de café, de..........		3 1/2	piastres.
Id.	de draps.......	5	*Id.*
Et pour toute autre espèce de marchandises manufacturées..........................		2 1/2	*Id.*

Pour assujétir chacun à ces droits, le passage de la voie Hadrienne par les roches Scyroniennes n'est permis qu'aux Mégariens, qui ont un abonnement réglé et fixé d'après un tarif particulier.

(2) Route par distances de Candili à Corinthe. A 11 minutes, coude tournant ombragé de pins. 29 min. passage anciennement fortifié entre deux sommets des montagnes, qui pourrait devenir

core un poste dont les gardiens vinrent tendre la main pour nous demander des étrennes. Cette foule de gens qu'on rencontre en Turquie me rappela le proverbe de Ducange (1), que c'est de *l'argent* et toujours de *l'argent* qu'il faut donner à tout venant. Le défilé dans lequel nous marchions est plongé sur ses flancs par des embuscades d'Arnaoutes, qui ont leurs huttes au milieu des pins. Nous montâmes de là jusqu'au col des monts Œniens appelés *Aëras*, ou la *Tourmente*, en laissant à droite un torrent qui se décharge dans le golfe de Corinthe. Nous avions en face deux pics calcaires, qui servent de points de reconnaissance aux navigateurs pour se diriger sur le mouillage d'Agrilos et vers les Bonnes-Iles, *Cala-Nisia*, lorsque nous entrâmes dans le passage de *Caki-Scala*. Cette descente, qui n'a rien absolument de mauvais, nous conduisit à une belle route tracée sur le versant du mont Macryplagi, qui regarde le golfe de Saros. Des chasseurs

---

inexpugnable. 12 min. la vue s'étend à cette distance. 26 min. faîte du mont Geranien, couvert de pins à droite, large torrent. 29 min. soubassements d'une ancienne muraille. 14 min. descente rapide. 14 min. terrain saccadé et labouré de torrents, ruisseau, fourré de myrtes et de grenadiers, carreaux de terrain cultivés, séparation du mont Géranien des monts Œniens. 12 min. ruisseau. 13 min. platane, Migiais, citernes. 22 min. point de vue d'où l'on plonge sur les deux golfes. 6 min. fontaine à droite. 61 min. descente vers le golfe de Corinthe. 25 min. carrières. 10 min. cap Olmiæ. 5 min. espace creusé. 13 min. ancien mur de fortification. 4 min: ruisseau. 20 min. ruisseau. 16 min. Corinthe. Total 6 heures.

(1) Τούρκον εἶδες ἄσπρα θέλει, καὶ ἄλλον εἶδες, καὶ ἄλλα θέλει.

Cang., p. 225, in not..

m'apprirent qu'il existe un lac dans les escarpements de cette montagne, ainsi qu'une quantité considérable de cerfs, de chevreuils et de sangliers. Je vis voler autour de ces rochers des aigles, des milans et une grande quantité de ramiers. Je remarquai de vastes dégâts dans les forêts de pins, que les bergers incendient pour le seul plaisir de détruire, et qu'ils finiraient par extirper s'ils étaient plus nombreux.

Nous dominions à gauche sur un terrain inculte, traversé par le torrent du Massacre, qui coule du nord-ouest au sud-est; et parvenus à son origine, nous entrâmes dans le bois qui lui donne son nom. On y montrait, il n'y a que peu d'années, un lieu rempli des ossements des Albanais qui y furent exterminés par le visir Cassan pacha, en 1779. Je ne vis plus, dans cet endroit arrosé de sang, qu'un ravin ombragé d'aunes, de bouleaux, de pins, d'érables, et de lauriers-roses, arbres de climats différents, qu'un même sol fait croître et prospérer. On circule au milieu de leurs touffes épaisses pour gravir une colline, d'où l'on descend, par un sentier difficile au fond d'une gorge traversée par un ruisseau, qui coule vers le port *Schœnus*. On arrive ensuite à une route pavée en dalles schisteuses; et je comptai que nous étions à trois quarts de lieue du bois du Massacre, lorsque nous eûmes franchi un second coteau. Nous nous trouvions au bord de la rivière de Pisa, dont le cours est ombragé de myrtes et de grenadiers. Ses buissons étaient alors remplis de merles et de grives qui mêlaient leur ramage triste comme les harmonies de l'automne, au bruit des eaux de ce ruisseau, le dernier qu'on passe avant de monter au plateau de *Migiais*.

Nous fîmes halte au poste des *Mouches*, terrasse où l'on voit une source abondante et trois grands réservoirs, ouvrage des Turcs. En considérant quelques paysans occupés à labourer les champs, je songeai aux avantages dont ils pourraient jouir avec un seul regard protecteur du souverain. Sans imiter les philosophes, qui, ne pouvant procurer le bonheur aux hommes ni le fixer auprès d'eux, le relèguent dans des contrées fictives, j'en plaçais le séjour au centre des monts Œniens. Mais en voyant les débris des routes tracées et restaurées par tous les dévastateurs du Péloponèse qui ont traversé l'Isthme depuis Philippe, père d'Alexandre, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, je songeai que cette terre fut toujours le passage des conquérants, et que la paix en fut souvent troublée. Je profitai d'une éclaircie pour relever, de la source de Migiais, les alignements des montagnes et leurs plans, qui s'abaissent depuis le ressaut de Caki-Scala jusqu'à la plaine de Corinthe.

Il fallut encore reconnaître, par des étrennes, l'attention des dervendgis, qui nous avaient apporté quelques quartiers de courges; et après les avoir quittés, nous traversâmes, dans l'espace d'une demi-heure de marche, trois ruisseaux qui coulent vers Cenchrée. Nous avions perdu les traces de la voie publique, et je demandais où était le *beau point de vue* dont on m'avait tant parlé. Les guides se taisaient. Je commençais à croire qu'on m'avait trompé, lorsque, après avoir escaladé une colline argileuse, j'aperçus tout à coup les deux mers, la campagne de Corinthe, les montagnes de l'Arcadie, et le Taygète à l'horizon. Je fus saisi d'admiration; et quoique le temps ait affaibli les im-

pressions que j'éprouvai à cet aspect, je ne connais pas de termes capables de décrire un pareil tableau. Les sites du Pinde, la vue du mont Olympe, les beautés sauvages du Tempé, la perspective du bassin de la Hellopie et de Delphes, ne sont que des épisodes, si on les compare à l'aspect du Péloponèse et de ses golfes, que le voyageur découvre du faîte des monts Œniens. Mais ce coup d'œil fugitif s'éclipse, comme une scène magique, dès qu'on change de position. A quelques pas de là, tout avait disparu; nous venions d'entrer dans le lit desséché d'un torrent crénelé de distance à autre par des rochers, et nous suivîmes son cours pendant cinq milles, jusqu'au coude qu'il forme pour se rendre au golfe des Alcyons. A cette distance, je vis le sentier qui conduit, par les eaux thermales, au bourg de Péra-Chôra. Nous marchâmes ensuite en plaine jusqu'à la muraille d'Examili, dont on reconnaît les soubassements. A peu de distance, nous guéâmes la rivière torrentueuse du Contoporia pour prolonger pendant trois quarts de lieue des buttes crayeuses qui aboutissent à la porte boréale de Corinthe. Enfin, après être restés plus de douze heures à cheval, nous descendîmes au même logement où nous avions été reçus lors de notre passage.

CHAPITRE II.

Étendue du canton de Corinthe. — Départ de cette ville. — Emplacements présumés de Cléones et de Ténée. — Khan de Courtessa. — Défilé du Trété, ou Rito. — Ruines de Mycènes. — Arrivée à Argos.

Le canton de Corinthe, indépendamment de l'Isthme et de la Sicyonie, que j'ai déja fait connaître, comprend dans sa division moderne l'Épidaurie et la Trézénie jusqu'au cap Skyli, *Scyllæum promontorium*. Au midi, il est séparé de l'Argolide par le défilé du Trété, que les modernes appellent Rito. Enfin, à l'occident, il embrasse le territoire de Némée, la Phliasie, et la partie de l'Arcadie qui s'étend jusqu'à Phénéon, ou Phonia.

L'État de Corinthe, dit Pausanias, avait pris son nom de Corinthus, qui passait dans le pays pour avoir été fils de Jupiter. Indépendamment du commerce qui fit fleurir cette contrée, et des jeux Isthmiques, où il se rendait un concours prodigieux de marchands, elle avait fourni tant de colonies que son nom et sa monnaie étaient mêlés dans tous les souvenirs et dans toutes les affaires de la Grèce. Nous avons fait connaître Corinthe, et ce qui reste de cette ville, qu'on voit après la prise de Constantinople occupée par les Français. L'auteur de la chronique de Morée nous apprend que ce canton était gouverné au commencement du XIII[e] siècle par Sgouros, seigneur grec, natif de Nauplie, qui avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur Alexis, veuve de Mourtzuphle. Il parle du siége de l'Acrocorinthe, et nomme vaguement quelques-uns des lieux que nous

allons faire connaître, en poursuivant nos topographies, qu'il est à propos de faire précéder du cadastre de la Corinthie, tel qu'il nous fut donné par le vaivode (1).

(1) *Cadastre de la Corinthie en dehors de l'isthme.*

ÉPIDAURIE.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Corinthe	400
Damala	40
Apathia	20
Anathéma	10
Catara	7
Méthana	200
Phanari	40
Cokica	30
Caradja	2
Bedengi et Métrenga	15
Trachia	20
Piada	120
Cheli	120
Angelo-Castron	120
Birbati	50
Limnès	120
Agionori	110
Agioiani	50
Rito	40
Sophico	300
Examilia-Cato	25
Apano-Examilia	40
Xilodjara	12
Stéphani	80
Agio-Vasili	15
Clègna	40
Chilia-Modi	20
Alamani	12
Niocori	10
Pente-Scouphia	5
	2,071

Il était huit heures du matin lorsque nous sortîmes de Corinthe, et nous mîmes cinquante-huit minutes

---

Suite du cadastre de la Corinthie en dehors de l'isthme.

SICYONIE OU VÔCA.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	2,071
Périali	30
Azizi	15
Bosna	10
Khazo	15
Racheni	10
Trano-Zevgalatio	40
Viachataïca	40
Sagrihassan	20
Balati	20
Varela	4
Hadgi-Moustapha	10
Poulitza	12
Coconi	24
Nérantza	12
Kyparissi	8
Ibrahim-bey	24
Velo	24
Moulki	40
Kiatou	10
Passo	6
Daimnico	6
Vasilica (Sicyone)	60
Stimanga	30
Agios-Giorgios	120
Souli	15
Valza-trani	40
Valza-micri	15
Zouancos	20
Vélina	30
Liopési	30
Phanériti	50
Rapsomati	10
	2,871

pour arriver aux buttes appelées *Asprochôma.* Nous passâmes immédiatement sur un pont le fleuve Longos,

Suite du Cadastre de la Corinthie en dehors de l'isthme.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des familles.
Report	2,871
Bousbardi	10
Lechosi	20
Coutzomati	»
Climeni	40
Kaiseri	40
Douche	40
Psari	18
Asprocampos	15
Bougicati	40
Mazi	10
Lavca	50
Castagna	60
Basi	40
Gynos	40
Scotini	30
Ioudi	30
Ghiozza	25
Moucha	50
Messino	50
Milos	30
Goûra	100
Steno	30
Romæico-Stasous	50
Saranta-Apicos	30
Sivitza	60
Calivia-tis-Phonias	300
Phonia	40
Tricala	200
Zacoli	300
Loutro	20
Camari	20
TOTAL des familles	4,659
TOTAL de la population	23,295

en laissant à main gauche un autre pont situé sur le chemin qui conduit par Angélo-Castron à Épidaure. Nous gravîmes à partir de là, pendant dix minutes, une colline inculte; et une demi-lieue plus loin, nous retombâmes au bord de la rivière Longos, qui prend le nom d'Omer-Tchiaoux. Nous étions en vue du mont Pente-Scouphi, au pied duquel il existe un village de cinq familles albanaises. Notre horizon était fermé à droite par les montagnes de Phoûca, dans lesquelles Fourmont raconte qu'il existe des mines de cuivre, que personne ne connaît maintenant. Enfin nous avions au midi la chaîne des monts Stéphani, qui se projettent vers Épidaure.

A une lieue environ du moulin de Bouioukli, près duquel je prenais ces gisements, nous passâmes devant Omer-Tchiaoux, village de quinze feux, situé sur un coteau couvert de vignobles et de cyprès. Le fleuve qui le baigne par sa rive droite prend, indépendamment des noms de Longos et d'Omer-Tchiaoux, ceux de Vasili et de Clégna, ce qui m'engage, pour régulariser ces dénominations, à lui laisser celle de Cléones, qu'il portait anciennement. Je ne vis point les colonnes de la maison aux jardins, que M. Fauvel m'avait indiquées; mais, après avoir poursuivi notre route pendant une demi-lieue, j'aperçus un village appelé Examili et de grandes arcades ombragées de saules pleureurs. On m'assura que c'étaient les restes des aquéducs d'Hadrien, qui conduisaient les eaux de la source du Stymphale à Corinthe. Je comptai de loin huit arceaux, que je n'eus pas le loisir d'examiner; et j'alignai ces débris antiques deux lieues à l'occident, sur le sommet culminant des montagnes de Phoûca, qui en-

voient un ruisseau au fleuve de Cléones. Nous passâmes sur un pont en pierre cet affluent, qui se grossit considérablement en hiver, avant de monter une colline d'un mille environ de développement. Bientôt je reconnus, près du sentier que nous suivions, les soubassements d'un grand édifice, qui fixèrent mon attention. En examinant le terrain, je remarquai au centre un chapiteau dorique à moitié enfoui, et un grand espace couvert de débris, qui me portèrent à croire que j'étais sur l'emplacement de Ténée, ville que Pausanias (1) indique à soixante-dix stades de Corinthe. Je conjecturai, avec quelque vraisemblance, que je venais de retrouver l'emplacement du temple d'Apollon (2); et si j'avais eu le temps, j'aurais sans doute fait quelques découvertes. Nous avions, une lieue au S. S. E., le village de Saint-Basile, au-dessus duquel on aperçoit les ruines de Cléones, qu'Homère qualifie de *bien bâtie* (3), et la citadelle de Corinthe restant N. 65 E.

Ce qui existe des remparts de Cléones est d'une belle conservation. Des Mouceaux y vit « d'assez beaux pro« fils de corniches, des colonnes de pierre commune « de quatre pieds de diamètre et pas une seule inscrip« tion. » Cette ville dut être importante si l'on en juge par ses débris, et d'après les médailles autonomes qu'on y trouve avec le type d'Hercule, dieu protecteur de cette contrée, et qui y possédait un temple. C'est probable-

---

(1) Huit milles trois quarts; lib. II, c. 5; *Cicer. ad Attic.*, lib. VI, epist. 2.

(2) Strab., lib. VIII, c. 380, §. VI.

(3) *Iliad.*, lib. II, v. 569, 570; Pausan., lib. II, c. 15; Plin., lib. XXXVI, c. 5; Silius Ital., lib. III, v. 36; Strab., lib. VIII, p. 379.

ment pour cette raison que les jeux Néméens furent quelquefois célébrés à Cléones (1), dont les campagnes, tour à tour infestées par le fils d'Actor et par le lion, avaient été purgées de ces monstres par le bâtard de Jupiter et d'Alcmène (2).

A partir de l'emplacement présumé de Ténée, nous mîmes un quart d'heure pour arriver au khan de Courtessa; triste auberge, où nous ne trouvâmes ni une chambre logeable, ni le moindre gîte à l'abri du vent, et dont les puces ne tardèrent pas à nous chasser. Nous demandâmes du pain et du vin au cabaretier; il n'y en avait pas. On nous procura en rechignant une salade d'olives; et, avec le surplus de nos provisions, nous nous établîmes sous un arbre, afin de prendre notre repas, qui ne fut pas de longue durée.

Nous étions à onze milles environ de Corinthe (3).

---

(1) Pind. Nem. od. IV, v. 27; Plut. in Vit. Arat. Strab., lib. VIII; p. 380; Paus., lib. II, c. 5. Cette ville est même quelquefois prise pour Némée. C. Valer. Flacc. Argon., lib I, v. 34, 35.

(2) Hesiod. Theogon. v. 331.

(3) Voici ce que dit à ce sujet Strabon. « Cléones, que nous « avons aperçue de la citadelle de Corinthe, est à 80 stades « de cette dernière ville et à 120 de celle d'Argos ». Strab., lib. VIII, p. 377.

Route par distances en marchant à l'O. à 10 minutes ruisseau. 10 min. on traverse deux ruisseaux. 16 min. ravin profond qu'on passe sur un pont, on perd de vue le golfe de Corinthe. A gauche, pont et chemin d'Angelo-Castron. 4 min. montée rapide, butte, carrière. 5 min. ravin et pont. 5 min. Rachani, village. 10 min. montée et descente, rivière qu'on traverse deux fois; moulin de Boioukli. 25 min. moulin. 25 min. torrent. 5 min. Khan. Total 2 heures 30 minutes.

J'apercevais encore son acropole enveloppée, à une grande distance, par la chaîne du Solygée, que les modernes appellent, de ce côté, *montagnes de la Vierge* (ὄρα τῆς Παναγίας), qui se rattachent à celles de Cléones. Leurs longs escarpements, couverts de forêts, sont remplis d'une quantité considérable de loups, de sangliers et de chevreuils, que les Turcs de Corinthe, qui y font de temps à autre de grandes parties de chasse, ne parviendront jamais à détruire.

A quelques pas du caravansérail de Courtessa, nous passâmes sur un pont en pierre la rivière d'Agion-Oros (1), qui se rend à celle de Cléones au S. E., de Kurka, après un cours d'une lieue et demie; et dès que nous eûmes doublé un coteau de deux milles de développement, nous entrâmes dans une gorge parsemée de caïeux de scille et de touffes d'asphodèle, qui se termine à la fontaine de Rito (2). Nous arrivions ainsi à l'entrée du Trété, défilé formé par le mont Coumbiki d'un côté, et de l'autre par un contrefort du Tricorpho, qui dépend des montagnes de Mycènes. Les dervendgis, qui nous régalèrent d'eau fraîche, cérémonie qu'ils pratiquent de temps immémorial à l'égard des voyageurs, voulaient nous conduire aux *Colonnes*, restes du tem-

---

(1) Agion-Oros, village de 80 familles albanaises chrétiennes, une heure au S. O. La vallée pierreuse que nous parcourûmes N. S. jusqu'au Rito a un quart d'heure de longueur. Il est parlé d'Agion-Oros dans la Chronique de Morée :

Ἄρχισαν τὸν νὰ ἔρχονται........
Ἀπὸ τὸ μέρος Δαμαλὰ καὶ τοῦς ἅγιον ὄρους.

M. S. de la Bibl. du Roi.

(2) Rito, village de 35 familles grecques, une demi-heure S.

ple de Jupiter Néméen ; comme nous devions bientôt entrer dans l'Arcadie par cette vallée, nous les remerciâmes de leur bonne volonté.

Nous tournâmes au sud-est, en prenant le Trété, dans lequel coulent la rivière et les eaux de la source de Rito, au milieu d'un fourré épais de myrtes, de lauriers-roses et d'arbustes. Il est possible, puisque Pausanias le dit, que cette anfractuosité ait été autrefois une route pratiquée par les chars; mais elle est actuellement dans un tel état de dégradation, qu'on a quelque difficulté à y voyager à cheval. J'employai trente-huit minutes, au pas ordinaire, à la parcourir, avant d'entrer dans la plaine d'Argos, qui prend, à son ouverture méridionale, le nom de *Champ-du-Drogman*. Nous avions à main droite un large torrent et l'entrée d'une gorge qui conduit au village de Zacharias. Nous cherchions Mycènes, et nous avions beau demander à nos conducteurs où était Carvathi (nom sous lequel on désigne ses ruines), ils faisaient la sourde oreille. Nous les laissâmes donc aller en avant avec un de nos janissaires, en leur ordonnant de préparer notre logement à Argos, et nous nous rapprochâmes des montagnes de gauche, pour trouver la ville que nous voulions visiter.

Le mont Tricorpho, vers lequel nous marchions, élève trois sommets grisâtres qu'on découvre des environs de Cléones et de la plage maritime de Tirynthe, quand on débarque aux rivages de l'Argolide. En avançant, je ne tardai pas à apercevoir à leur base, au couronnement d'une butte aride, des pans de murs; et un jeune pâtre nous apprit que c'était la porte sur la-

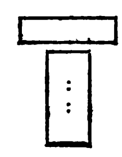
quelle il y a deux lions, que l'on croit être l'ouvrage des Cyclopes (1). Nous y arrivâmes en courant, et je vis Mycènes. Des ruines sur lesquelles vingt-deux siècles ont passé existent encore telles que Pausanias les a décrites, tandis que la superbe Corinthe est ensevelie sous la poussière. Argos, Sparte, Mégalopolis, ont disparu, tandis que les tombeaux du roi des rois, et ceux de sa dynastie, ont bravé le temps. Je mis pied à terre précisément aux deux sépulcres désignés par M. de Châteaubriand comme étant ceux d'Égisthe et de Clytemnestre (2). J'étais frappé de l'idée que je foulais les

(1) Paus., lib. II, c. 16

(2) Comme j'avais en main les croquis de Fourmont, et un plan de Mycènes, levé par MM. Foucherotet Fauvel, qui y marquent les tombeaux en question, je vis qu'ils étaient connus bien antérieurement au voyage de M. de Châteaubriand. Il en est de même des ruines de Sparte, relevées par Fourmont et Foucherot. Ce dernier y a copié plusieurs inscriptions, parmi lesquelles j'en pourrais citer quatre inédites qui se trouvent dans le carton n° 36 des papiers de Villoison déposés à la Bibliothèque du roi. Je suis loin cependant de partager le sentiment du docteur Avramioti, qui relève avec ironie l'exclamation de M. de Châteaubriand, lorsqu'il dit : *Singulière destinée qui me fait sortir de Paris pour fixer l'emplacement de Sparte, et découvrir les cendres de Clytemnestre ;* et je me garderai bien de lui répondre : *Non v'è bifolco e pastore che non le conosca ! Les pâtres et les chevriers* ne sont pas experts en ces sortes de matières, dans lesquelles M. Avramioti est lui-même un très-mauvais juge. Il aurait dû savoir que ces sépultures appartiennent, l'une à Halil, Aga d'Argos, assassiné en 1771 par les brigands, et l'autre à son domestique, qui eut le même sort; voilà à quoi se réduisent les prétendus tombeaux d'Égisthe et de Clytemnestre.

tombes sacriléges des meurtriers d'Atride Agamemnon; mais quand l'imagination eut payé son tribut aux illusions, le voyageur se mit à raisonner.

Ces tombeaux, que j'avais sous les yeux, étaient disposés dans la forme suivante :



et, en faisant attention à leur construction, je vis qu'ils étaient turcs. J'en avais remarqué autrefois de semblables aux Sept-Tours; j'en trouvai quelque temps après de pareils à Élis, avec des proportions qui prouvent que les conquérants du Péloponèse étaient dans l'usage de faire de grandes tombes, pour donner aux peuples une idée extraordinaire de la force de leurs guerriers. Cette réflexion m'ayant mis sur la voie, je me détournai un peu vers les montagnes de gauche, où Fourmont, qui a levé un plan de Mycènes en 1729, indique les ruines qu'on pourrait regarder comme celles de l'*Hèreum*, ou *Héroum*, mentionné par Pausanias; mais je n'en vis plus que la poussière. En poursuivant mes recherches, je suivis une ligne de soubassements d'enceinte, qui séparaient les monuments funéraires d'Égisthe et de Clytemnestre de la ville, au moyen de murs implantés sur la crête d'un coteau parallèle à l'acropole de Mycènes. Or, comme Pausanias dit que les tombeaux des parricides se trouvaient hors de la place qui renfermait le caveau sépulcral d'Agamemnon, il faut les chercher de ce côté, et non pas à l'endroit où l'on a cru les avoir découverts.

Nous montâmes vers la porte qui s'ouvre au nord de la citadelle, et je reconnus l'exactitude du dessin que M. Fauvel m'avait communiqué. Les lions, hauts de dix pieds, posés comme dans les blasons, ont entre eux une colonne renversée, qui est sculptée, ainsi qu'eux, dans une énorme pierre ogivale placée sur le linteau de l'entrée. Dans l'intérieur de l'acropole, je trouvai, comme à Dodone, des puits revêtus en maçonnerie, et au mur oriental, deux ordres de constructions cyclopéennes, qui diffèrent entre elles par la grosseur des pierres. Quelques voyageurs pensent que la colonne placée entre les deux lions est le symbole d'un Pyrée, emblème du soleil; comme ces animaux sont, dit-on, le signe de l'élément liquide, dans la langue hiéroglyphique des Égyptiens. Il serait possible que ces signes et ces emblèmes eussent été introduits dans l'Argolide par les colonies d'Inachus. Quant à l'acropole de Mycènes, sa forme est celle d'un triangle irrégulier qui s'étend de l'est à l'ouest, dont les murs suivent les sinuosités du terrain sans être garnis de tours ni de contreforts. Il serait intéressant de déblayer une espèce de poterne qu'on remarque à la partie orientale de cette forteresse, parce qu'elle est regardée comme l'entrée d'un tombeau de la même espèce que l'*Atreum*.

La citadelle, que les poëtes appellent le palais des Pélopides (1), ses murs solides (2), qui s'élevaient jusqu'aux cieux (3), ainsi que les hypogées dont on va par-

(1) Δῶμα Πελοπίδων. Sophocl. Electr.
(2) Ἐϋκτίμενον πτολίεθρον. Iliad. II.
(3) Οὐράνια τείχη. Sophocl. Electr.

ler, portent le caractère des constructions égyptiennes. Cependant presque tous les auteurs anciens les regardent comme l'ouvrage des Cyclopes, auxquels on attribue toutes les maçonneries pélasgiques connues (1). Pausanias, Strabon, et Diodore de Sicile, parlent de Mycènes comme d'une ville anéantie, récit erroné, ainsi qu'on peut en juger d'après l'état de conservation de ses principaux monuments.

Comme je n'avais rien de plus à voir au milieu de ces ruines, je revins dans la ville basse pour examiner les chambres souterraines, que je crois être des tombeaux et non pas des *ærarium*, à moins qu'ils n'aient réuni, comme notre abbaye de Saint-Denys, les noms de trésor et de tombeaux des rois. Je ne sus nul gré au dévastateur du Parthénon d'avoir fait nettoyer le caveau qui posséda les dépouilles mortelles d'Agamemnon : un pacha, pour les mêmes motifs de cupidité, aurait entrepris ce travail. M. Fauvel, avant lui, avait fait mieux, puisqu'il nous en avait donné une description. « Le grand monument funé« raire de Mycènes, écrivait-il alors, est construit « en pierres énormes d'une égale dimension. On

(1) Euripid. Hercul. Fur. v. 945; *id.* Iphigen. in Aulid. v. 556. Κυκλώπων ἰσὶς Θυμέλας, *ibid.* v. 152. Ἐκ Μυκήνας δὲ τᾶς κυκλωπίας, *ibid.* 265. Πόλισμα Περσέως Κυκλώπων πόνον χερῶν, *ibib.* v. 1500. Κυκλώπων βάθρα, Herc. fur. v. 944; Thyest. Act. III, v. 407; Ἐπειδὴ Κύκλωπες ἐτείχισαν τὰς Μυκήνας, et Sénèque :

.......................majus mihi
Bellum Mycenis restat, ut Cyclopea
Eversa manibus saxa nostris concidant.
........cerno Cyclopum sacras
Turres, labore majus humano decus.

« arrive par une tranchée en talus à la porte, qui « est plus étroite d'en haut que d'en bas. Au-dessus, « elle est traversée par un linteau qui supporte l'en« cadrement d'un évent triangulaire de vingt-deux « pieds. La hauteur de la chambre est de cinquante « pieds sur quarante-six de largeur ; elle communique « à un autre caveau taillé dans le roc, mais beaucoup « plus petit, qui a une porte et une ouverture en forme « d'impostes semblables à celle qui donne entrée dans « la première chambre. » Telle est la description que M. Fauvel donnait, il y a quarante ans, de ce monument, qui servait alors de bergerie (1).

Qu'il me soit permis de demander maintenant à M. Gell s'il est probable qu'Agamemnon ou les siens aient fait construire avec tant d'appareil un *ærarium* hors de l'acropole, où devait naturellement se tenir la garnison, afin d'y déposer leurs trésors. Comme il faut rendre raison de tout quand on émet une

(1) Le baron de Haller, qui a mesuré cet édifice avec le plus grand soin, lui donne les dimensions suivantes, qui diffèrent de celles de M. Fauvel, sur lesquelles je leur donne la préférence : Diamètre, 47 pieds 1/2 ; hauteur, 43 pieds 7 pouces ; porte d'entrée, 17 pieds 2 pouces 1/4 ; largeur, 7 pieds 9 pouces 1/2 ; évent triangulaire pratiqué au-dessus de la porte, 12 pieds 11 pouces ; grande pierre de l'architrave, longueur, 22 pieds 1/2 ; diamètre, 20 pieds 1/2 ; équarrissures, 4 *id.* ; petit caveau latéral, 10 pieds sur 27 3/4 ; hauteur de la porte, 9 pieds 4 pouces ; largeur, 4 pieds 1/2 ; construction générale en assises régulières, formant une cavité paraboloïde, idée primitive de la voûte et des dômes.

Quelques clous en bronze sans crochet portent à croire que l'intérieur était revêtu en lames de cuivre, et plusieurs personnes prétendent en avoir vu des restes.

opinion aussi extraordinaire, il n'était pas plus déplacé d'ajouter que le caveau latéral était destiné à renfermer les bijoux de la couronne; le roman aurait été complet. Mais est-il croyable que le roi des rois eût des trésors considérables, dans un temps où les métaux précieux étaient si rares, que la divine égide est estimée par Homère qui peignait les siècles héroïques, non pas en espèces ayant cours, mais au prix de cent hécatombes, parce que les richesses publiques étaient alors des troupeaux, des armes, ou des ustensiles à l'usage des hommes. Mais, sans discuter ces faits, la forme pyramidale des caveaux de Mycènes, construits dans le style égyptien, retrace l'idée reçue de *Héroum* consacré aux divinités Catachthoniennes. Enfin nous ajouterons que cet édifice est peut-être une construction des Bélides, qui succédèrent à la colonie d'Inachus dans la possession de l'Argolide.

Il est probable qu'Agamemnon fut dépossédé de sa dernière demeure par les Argiens, qui renversèrent Mycènes; car dans les orages politiques, les passions humaines ne respectent ni les autels des dieux, ni la majesté terrible des tombeaux (1). Il me restait à découvrir la sépulture commune de Télédame et de Pélops, et je crus la trouver (car il faut beaucoup supposer), dans une seconde pyramide souterraine démolie jusqu'au niveau du sol, qu'on voit à peu de distance de la porte aux Lions. C'est à l'occident de cet autre caveau que passe le rempart de la basse ville, qui embrasse tous les lieux que j'ai énumérés, en se prolon-

(1) Cet événement est rapporté à la première année de la LXXVIII Olympiade. Diod. Sic., lib. XI, c. 65.

geant au midi jusqu'à l'extrémité de la butte, près d'une chapelle où l'on remarque un tombeau dans lequel on enterra peut-être les meurtriers d'Agamemnon.

Je n'ai point vu les débris du temple de Junon (1); mais il est probable que nous suivîmes le cours de la fontaine Éleuthérie, dont l'eau est maintenant conduite par une ornière jusqu'au village de Carvathi (2). Quelques paysans, qui labouraient aux environs, nous offrirent des médailles romaines que je n'achetai pas, à cause du prix exorbitant qu'ils en demandaient. Mes relévés, pris de cette hauteur, me donnèrent Nauplie quatre lieues environ au midi, et Argos deux heures au S. O. J'avais sur la droite, à la distance de trois milles, le village de Dictys, et un peu au-dessous celui de Coutzopodi.

Nous traversâmes le hameau de Carvathi pour arriver au caravansérail de ce nom, près duquel nous rentrâmes dans notre chemin. On ne trouve plus sur cette route, qui fut celle de Mycènes à Argos, le monument héroïque de Persée; mais le village de Dictys semble rappeler le nom de celui qui avait teuu lieu de père à ce héros (3). Le soleil baissait, et un voile

---

(1) Pausanias place ce temple à quinze stades de Mycènes (un mille 7/8), lib. II, c. 17.

(2) *Inscription trouvée au village de Carvathi.*

ΠΗΓΗ ΧΑΪΡΕ
ΤΙΚΤΟΜΑΪ ΕΝ ΑΓΑΙΣ ΚΑΙ ΟΥΝΝΟ....
....

(3) Dictys, frère de Polydecte, et Clymène, femme de Dictys, avaient élevé Persée, libérateur d'Andromède, dans l'île de Sériphe, où il fut, dit-on, apporté par les flots.

de tristesse couvrait les campagnes sans arbres de l'Argolide qui étaient dépouillées de leurs moissons. J'avais relu au pied du mont Eubée les cartes de M. Gell et du géographe d'Anacharsis. Je m'orientais en examinant la chaîne nue des montagnes de la Trézénie; et je reconnus, dans le mont Mégavouni, l'Artémisius, que je devais bientôt prolonger pour pénétrer dans l'Arcadie. J'indiquai sur mon carnet la position de Midée, que je place près d'Anasissa, charmant village que nous laissâmes à gauche, à trois quarts de lieue de Carvathi, sur le chemin qui conduisait par Lessa à Épidaure. Une demi-lieue plus loin, je pris le croquis du Charadrus, torrent fougueux, maintenant appelé Xéra, sur lequel il y a une chaussée en pierre percée de trois arches. Je pense qu'il serait difficile d'indiquer aux environs le lieu où exista le monument consacré à Thyeste (1); mais je présume que le temple de Cérès Mysienne se trouvait à l'endroit où l'on voit une chapelle en construction hellénique. On venait de déterrer tout auprès un marbre dont l'inscription rappelle les mysticités des Basilidiens (2). Le

---

(1) Paus., lib. II, c. 18.

(2) Ce marbre représente dans un encadrement la figure de la sainte Vierge, le front surmonté d'un croissant et la tête entourée de sept étoiles. Sur la bordure, on voit les douze signes du Zodiaque, et au bas, l'inscription suivante, composée en termes cabalistiques, qu'on retrouve dans le grimoire du pape Honorius, imprimé sous la rubrique de Rome, avec la date de l'anné 1670 :

ΙΑΙΑ. ΦΡΑΙΝΦΙΡΙ. ΚΑΝΩΘΡΑ. ΑΥΞΥΝΤΑ. ΔΩΔΕΚΑ. ΚΙΣ
ΤΑΙΣ ΤΗ ΣΑΒΑΩΘ. ΑΒΩΘΕΡΕΡΣΑΣ.

Ce marbre appartient maintenant au lieutenant-colonel M. de Bosset.

chemin aboutit, quelques pas plus loin, à l'Inachus, ou Planitza, fleuve impétueux, qui était sans eau au moment où nous le passâmes. Les Argiens réparaient une longue muraille qu'ils ont construite pour défendre leur ville contre ses inondations et la quantité de galets que ses eaux entraînent quand les pluies de l'hiver le font sortir de son lit. Au lieu des portes du Soleil et de Lucine, qui donnaient entrée dans Argos, nous ne vîmes que quelques huttes basses, au milieu desquelles nous errâmes avant de trouver le logement qu'on nous avait préparé dans une vaste maison.

Dans la soirée, nous reçûmes la visite des archontes, parmi lesquels je trouvai M. Avramioti. Après s'être justifié de l'indifférence qu'il m'avait témoignée au temps de ma captivité, il se plaignit de M. de Châteaubriand, contre lequel il méditait une diatribe. Je voulus en vain l'apaiser, en lui conseillant de terminer sa carrière sans se mêler d'écrire; il jura par *Bacchus (per Bacco)* qu'il noircirait du papier, et il a tenu parole (1).

---

(1) Cette misérable brochure est intitulée : *Alcuni cenni critici sul viaggio in Grecia del signor* F. A. de Châteaubriand. (Padova, 1816.)

CHAPITRE III.

ARGOLIDE.

Argos. — Indication de quelques-unes de ses ruines. — Inscriptions. — État actuel de cette ville. — Sa population et celle de son canton.

Neptune, irrité de voir l'Argolide adjugée à Junon par Inachus, s'en vengea en lui ravissant ses eaux (1). Ainsi on inventa un miracle pour expliquer une chose qui se renouvelle tous les ans, puisque ce fleuve, n'étant qu'un torrent, cesse de couler quand la saison des pluies est passée. Mais comme tout était merveilleux dans la Grèce, l'imagination des poètes, qui furent ses premiers historiens, mêla à leurs récits des fables qui cachaient des faits purement naturels. Je serais donc porté à croire qu'à une époque très-ancienne, la plage comprise entre Tirynthe et l'embouchure de l'Inachus fut submergée par ce fleuve, qui, en débordant, aurait formé un lac dont les eaux regorgeaient jusqu'à la hauteur d'Argos. Un phénomène particulier rend ce fait d'autant plus probable, qu'on remarque (et je tiens cette particularité des habitants du pays) un cataclysme périodique, qui, après avoir avoir inondé les environs de Mantinée pendant cinq ans, cesse, en se dégorgeant par des canaux souterrains dans la plaine d'Argos, où il produit un déluge dont la durée est

(1) Strab., lib. VIII, p. 370; Apollodor., *Bibliothec.*, t. II, p. 211, édit. de Clavier.

d'une année, que les eaux mettent à s'écouler dans la mer (1). Si ce dégorgement des vallées supérieures dans le bassin de l'Argolide eut lieu dans l'antiquité héroïque, où la Grèce moderne est retombée par la barbarie, pourquoi n'aurait-on pas attribué à Neptune, qui ébranle la terre, la commotion à la suite de laquelle l'Argolide fut privée d'eau, sans être débarrassée de l'influence du mauvais air dont ses marais l'affligent encore de nos jours? Mais cessons de commenter des fables par des hypothèses, pour rentrer dans notre carrière historique et descriptive.

Argos (2), ville chérie des dieux et des héros, nour-

---

(1) En 1815, l'accumulation des eaux dans le bassin de Mantinée était à sa plus grande hauteur. En 1816, elle ne s'étaient pas encore frayé de passage vers l'Argolide; on craignait que les canaux souterrains ne fussent obstrués, et qu'il n'en résultât insensiblement une inondation totale de la plaine de Tripolitza.

(2) Long-temps avant que Jacob eût assigné le littoral de la Phénicie à la tribu de Zabulon (Gen. 49, 13), les Sidoniens et leurs voisins faisaient un commerce maritime très-étendu. Hérodote, dans le récit qu'il fait de l'origine des guerres entre les Grecs et les Barbares, raconte avoir entendu dire aux Perses que les Phéniciens, ayant abordé à la plage d'Argos, enlevèrent Io, fille d'Inachus, qu'ils conduisirent en Égypte. Les Grecs accusaient de ce rapt les Phéniciens de Carné, ville voisine d'Antarade, qui livrèrent leur captive à Osiris, c'est-à-dire au roi du pays (Lycophr. Cass. v. 295 et Schol.). Comme Inachus contemporain d'Abraham vivait 1856 ans avant notre ère; qu'il était de la race phénicienne des Enakines ou Rois, et qu'il bâtit une ville appelée Iopolis ou ville de la Lune, parce que à Argos la lune se nommait Io, comme en Égypte, on peut évaluer la fondation d'Argos à trente-six siècles révolus au moment où nous écrivons.

ricière des belles femmes et des coursiers généreux (1), qui se glorifiait d'avoir eu pour princes Phoronée, Pélasgus (2), Jason, Agénor et le puissant Agamemnon, est réduite au rang obscur de chef-lieu de canton. Elle était frappée de caducité, au point de ne pouvoir suffire à l'entretien de ses édifices publics et aux frais des jeux Isthmiques dès le temps de l'empereur Julien (3); et, depuis cette époque, sa décadence augmenta avec les révolutions qui désolèrent la Grèce. Cependant l'auteur anonyme du poëme de la guerre des Français dans la Morée parle d'Argos comme d'une ville pareille à un camp couvert de tentes, située en plaine au pied d'une montagne couronnée par une forteresse (4). Elle déchut donc rapidement, car elle ne présentait plus qu'un squelette lorsqu'elle devint l'apanage de Théodore, frère d'Emmanuel, empereur d'Orient, qui la céda à Venise (5). Ravagée par Bajazet, ce dévastateur en enleva, au rapport d'un historien porté à l'exagération, trente mille captifs, dont il forma des colonies dans l'Asie-Mineure (6). Enfin étant retombée, par

---

(1) *Iliad.*, lib. III, v. 75.

(2) *Odyss.*, lib. XVIII, v. 245; *Eustath. ad Iliad.*, lib. III, v. 75.

(3) Jul., epist. XXV.

(4) Τὸ κάστρον εἶναι εἰς βουνὴν πολλὰ ἀναφερομένη
Ἔδε τοῦ Ἄργοῦ πόλεως ἡ χώρα ἡ μεγάλη,
Μέσα εἰς κάμπον νὰ ἦταται ὡς τέντα ἁπλομένη.

(5) Ce prince, considérant qu'il ne pourrait pas résister aux Turcs, vendit aux Vénitiens Argos, qui leur fut enlevée par un mahométan nommé Jacoub.

CRUSIUS, *Annotat. in Theodos. epist.*, p. 102.

(6) Phranza, lib. I, c. 29.

suite d'un héritage particulier, à Marie d'Enghien, qui la résilia aux Vénitiens (1), ceux-ci se la virent bientôt arracher pour jamais par les Mahométans.

Le nom d'Argos, mêlé à tous les événements de l'histoire, prit rang dans les annales de l'Église au temps où saint Périgènes, son premier évêque, combattit les sectaires qui prétendaient que Seth était le Christ ou Messie. Son siége est compté dans la notice de Hiéroclès comme le cinquantième de la Hellade, et dans celle de Léon-le-Sage, c'est le second épiscopat suffragant de Corinthe. Pendant l'occupation du Péloponèse par les Francs, Rome y introduisit des évêques latins, qui disparurent lorsque les Turcs en restèrent possesseurs (2).

---

(1) Argos et Nauplie furent de nouveau vendus, suivant le rapport de Théodore Zygomalas, aux Vénitiens par une Française appelée Maria, veuve de Pierre Cornaro.
Epist. de Constant. pericul. et cladib., citat. a Crusio, p. 92 et 93.

(2) *Évêques Grecs d'Argos.*

I. Périgènes.
II. Genethlius au synode de Cp. pour la condamnation d'Eutychès.
III. Onésime au synode de Chalcédoine.
IV. Thalès au synode de la province de Corinthe dans les lettres à Léon empereur.
V. Jean au VIe synode.
VI. Théotime au synode de Photius pour sa restauration.
VII. Pierre, vers 879
VIII. Léon au synode de Cp.
IX. Jean, vers 1089
X. N ....
XI. Denys I.
XII. Denys II.
XIII. ....

La ville du roi des rois, lorsque je m'y trouvais, était gouvernée par le fils aîné d'Achmet, ancien pacha de Morée, dont j'avais été le prisonnier de guerre en 1798. Depuis mon retour dans la Grèce, j'avais procuré des secours à ce satrape, refugié à Larisse en Thessalie (ce qui ne l'avait pas empêché de mourir dans la misère); je retrouvais un de ses enfants assis sur le trône des Pélopides, et par conséquent en meilleure fortune que je ne le croyais. Je pouvais espérer qu'il ne m'aurait pas oublié; mais comme je l'avais connu dans l'humble condition d'écuyer de Veli pacha, il

---

XIV. Meletius.
XV. Gabriel.

Oriens Christianus.

Évêques Latins d'Argos.

I.	....	1255
II.	....	1264
III.	....	1307
IV.	Venturinus	1356
V.	Nicolas	1349
VI.	Jacques de Pigalordis de Paris	1368
VII.	Jean	1395
VIII.	Conrad I	*Id.*
IX.	Siguntonanes	1421
X.	Conrad II	1424
XI.	François.	
XII.	Barthélemi I	1434
XIII.	Barthélemi II.	
XIV.	Paul I.	
XV.	Jacques	1440
XVI.	Augustin	1479
XVII.	Triphon.	
XVIII.	Paul II	1525

Or. Christ.

joua merveilleusement son rôle, en se dispensant même de m'envoyer complimenter. Cela devait être, les parvenus sont ingrats; mais je ne pus expliquer la conduite du cauteleux Avramioti, qui me quitta brusquement au coin d'une rue, quoiqu'il eût promis d'être mon guide.

Rentré au logis, j'y trouvai les primats grecs qui nous avaient très-bien reçus la veille; ils semblaient réservés, et j'en appris bientôt la cause. Un d'eux avait dit sous le plus grand secret à mon drogman « que le « roi avait quitté Paris à la suite d'une catastrophe qui « replongeait la France dans toutes les horreurs de « l'anarchie! » Quoique accoutumé à ces sortes de nouvelles répandues par des alliés qui nous faisaient cruellement expier les fautes d'un seul homme, mes yeux se remplirent de larmes, et je crus que j'allais mourir de douleur. Il faut avoir vécu à l'étranger pour connaître à quel point on sent vivement tout ce qui intéresse la patrie. Je fus quelque temps hors de moi-même, et je ne trouvai de remède à mon chagrin qu'en reprenant le cours de mes travaux.

Fourmont nous a laissé une vue assez exacte, quoique mal dessinée, d'Argos : ses ruines se trouvent à leur place, mais sa description est vague. Lorsque ce voyageur y passa, il était déja très-difficile de caractériser les décombres qui restaient : aussi ne s'exprime-t-il qu'avec hésitation; et après s'être perdu dans les carrières (λατομίαι) qu'on regarde vulgairement comme les prisons de Danaé, il essaie de commenter Pausanias. Chandler n'avait pas été plus heureux, et il était réservé à M. Gell de nous faire connaître une inscription de la plus haute antiquité, qui s'est conservée

dans la citadelle Larissa, et que nous nous dispensons de rapporter. Mais cette acropole et la ville ne répondent plus, comme le dit le chantre des Martyrs, à la grandeur du nom d'Argos ; sa désolation égale l'éclat de sa gloire passée. Ainsi il est plus facile de conjecturer l'emplacement des aquéducs, du stade et du temple d'Apollon Lycius, sur lequel on lit encore une consécration (1), que de les décrire avec connaissance de cause.

---

(1) *A l'église ruinée de Saint-Nicolas.*

Α ΒΟΥΛΑ ΚΑΙ Ο ΔΑΜΟΣ ΤΩΝ ΑΡΓΕΙΩΝ ΤΙΒ. ΚΛΑΥΔΙΩΙ
Γ..ΟΝ.ΦΑ.....Μ ΑΝΕΘΗΚΕ.

Sur une autre pierre, dans les décombres.

ΑΦΥΛΑΤΩΝΥΡ
ΝΑΘΙΩΝΜΠΟΜ
ΠΗΙΩΝΤΟΝΕΚΠΡΟ
ΤΩΝΩΝΕΥΕΡΓΕ
ΤΑΝ.

Sur un marbre scellé dans le contour d'un puits.

....ΙΦΙ......
..................ΖΗΝ..................ΙΣΚΟΙΝΗ.....
ΖΑΤΡΑΠΩΝΗΚΟΝΤΙΔΓΟΤΙΟ.................................
ΣΠΡΟΣΑΔΔΠΔΟΥΣΔΙΑΔΕΛΥΝΤΑΙΤ..........................
Π........ΝΕΙΡΗΝΠ....ΟΠΩΣΑΓΛΛΔΑΓΕΝΤΕΣ
....ΤΟΥΓ......
ΟΥΤΑΣΠΟΛΕΙΣΕΚΑ Σ ΤΟΙ ΤΑΣ ΟΥ..ΓΩΝΩΣ ΜΕΓ..........
ΠΟΙΩ ΣΙΝ ΚΑΙ ΙΧΡΗΣΙΜΟΙΜ.......ΞΙΝ ΤΟΙΣ
ΦΙΛΟ
ΣΙΔΕΙΔΕ ΟΥ ΔΕ ΑΠΘΝΕ.............ΣΙΝΟΝ ΤΑΠ.....
ΝΗΣ ΥΧΙ..ΝΕΧΗΙΚΑΠ..............ΑΛΗΙ ΤΟΥΣ.....
ΗΝΕ ΕΣ.......ΙΜΕ.ΝΗ....ΝΗ..ΜΗ...ΗΝ.ΠΙΧΕΙΡΙ
...ΜΙΑΙΜΗΔΕΜΙΙΧΑΝΗΙΕ..........ΕΝ ΚΑΙΗΜΕ
Ι.Σ......
ΔΕΑΓΑΝΔΕ ΠΟΛΕΜΗΝ..................ΣΤΩΨΑΣ
ΤΩΝ......

On me fit remarquer, près d'une mosquée ombragée de cyprès, qu'on dit être bâtie sur les fondements du temple de Vénus Nicéphore, un linteau apporté de Mycènes par un Irlandais (1), qui se proposait de l'envoyer en Angleterre. Je vis dans les rues, à côté du Médressé (collége turc), des colonnes de marbre et de granit. Le Grec qui me servait de cicerone était si clairvoyant, qu'il m'aurait volontiers dit à quel édifice elles avaient appartenu; car il lisait, à l'entendre, à travers la poussière. Voici, disait-il, les restes du palais d'Agamemnon; *le roi des hommes*, en quittant ses foyers pour prendre le commandement de l'armée des confédérés dirigée contre Troie, ne laissa point auprès de son épouse un de ces êtres dégradés auxquels les orientaux confient la vertu de leurs femmes; Clytemnestre eut pour soutien un chantre, qui savait employer à leur véritable objet la

....ΤΑ ΤΙΣ ΙΙΓΑΡΕΧΙΕΠΙΔΙΟ...ΝΥΣΕΙ ΤΗΣ ΕΙΡ....
..ΝΑΝΤΙΟΝ ΤΟΙΣ ΕΛΛΗΣΦ ΝΤΟΙΣ ΤΗΝ ΔΕ
...ΛΛΟΣ ΤΙΣ ΤΩΝ ΕΚ ΤΗΣ ΕΚΙΝΟΥΧΩΙ.....
.....ΕΙΩΣ ΤΗΣ ΓΕΝ.Ν ΓΕΓΕΝΗΗΜΕΝΗΣ Ε....
.....ΜΕΝ

Sur le même marbre, après un espace libre.

...ΤΟΙΣ ΔΙΚΑΣΤΑΙΣ ΤΟΙΣ ΑΓΟΓΩΝ........
.....ΧΩΡΑΣ ΑΣΑΜΦΙΔΛΕΓΟΝΤ..........
ΕΠΙ ΤΟΥ ΤΟΙΣ ΔΙ.................

(1) Le marquis de Slégo. A l'époque où il tira ce linteau de Mycènes, le docteur L. Frank, qui a demeuré huit ans à Janina, se trouvant auprès de Véli pacha, reçut de lui en présent un Apollon quart de nature, pareil à celui du Belvédère; une tête de Gorgone, et plusieurs objets trouvés, je crois, dans des fouilles faites à Argos. J'ai vu ces antiquités, mais j'ignore en quelles mains elles sont passées.

musique et la poésie. Cette particularité nous donne une idée de ces temps, où les mœurs étaient telles que les accents d'un poète qui célébrait la vertu étaient le meilleur préservatif contre la fougue des passions. Égisthe ne parvint à corrompre Clytemnestre qu'après avoir assassiné le chantre divin chargé de protéger sa chasteté (1). Là, ajoutait-il, était le tombeau de Danaüs; ici existait l'autel de Jupiter pluvieux; les temples de Junon, d'Anthée et de Latone, se reconnaissent sur la route de Tirynthe, où l'on voit encore l'issue souterraine par laquelle les eaux qui inondaient autrefois l'Argolide s'écoulèrent dans la mer. Il commençait à me débiter la généalogie de Phoronée, en citant Pausanias, Mélétius et saint Paul, car saint Paul entre dans tous les narrés des Grecs, lorsque je le priai assez brusquement de se taire (2).

Il y a de bonnes raisons pour croire que le temple de Junon Acréa était bâti à l'angle oriental du rocher qui s'élève couronné par la citadelle Larissa, à l'endroit où les chrétiens ont fondé le monastère de Catéchouméni, dédié à la vierge d'Argos. Comme j'étais accablé

---

(1) Ap. Athen. et Suid. voc. Ἀοιδός.

(2) Mon Grec voyait tout ce qu'il voulait au milieu des ruines frustes d'Argos. Il savait aussi où était le champ voisin de Thèbes où l'on avait semé les dents du dragon qui s'étaient changées en hommes (Paus., lib. IX); la pierre que Saturne avait dévorée, et que l'on conservait à Delphes (Paus., l. X); la massue de bois d'olivier plantée près de Trézène, et qui devint un arbre de cette espèce qu'on faisait voir aux curieux (Paus., lib. II), comme on montrait à Smyrne, du temps de Spon, le bâton de saint Polycarpe planté en terre, qui était devenu un beau cerisier. SPON, *Voyage*, t. I, p. 306.

de fatigue et de soucis, je jugeai à propos d'aller me reposer au gymnase, afin de converser avec les professeurs. Un d'eux, plus éclairé que mon guide, devina ce que je cherchais; et il me conduisit dans les maisons où il existait des inscriptions que je copiai (1).

---

(1) *Dans un bain.*

ΕΝΟΥΣΙΟΝ ΚΛΕΟΣ ΕΝΗ
ΕΙΩΝ ΚΑΙ ΝΕΜΕΙΩΝ...
ΚΑΙ ΤΗΣ ΠΕΡΙ ΤΟΙΣ...
Σ...ΟΙΕΔΔΑ...ΟΔΙΚΔΙ...
Τ...ΑΙΟΣ ΔΑΝΟΣ...ΘΕ...
...ΠΟΛΛΩΝΙΟΥ ΞΑΝΟΣ...
Δ...ΔΕΚΟΥΜΙΟΣ ΞΑΝΘ.Σ
...ΕΙΚΙΑΣ ΣΕΡΑΠΙΩΝΟΣ
..ΟΣ..ΕΡΜΑΙΟΣ ΚΑΔΔ...
Σ...ΣΩΠΟΣ ΝΙΚΗΦΟΡ...
ΦΥΡΆΣ.....

Près d'une mosquée.

ΝΕΙΔΙΟΙ.....ΘΛΛΑΙΝΑΔΙ.....
ΝΑΑΙΝΤΩΝ.....ΚΑΑΝΔΡΩΝ
ΤΩΝΤΛΦΟΝΙΝΑΔΙΚΑCΑΝ
ΤΩΝΧΕΙΔΙΑΡΧΩΝ.ΠΛΑΤΥ
CΗΜΟΝΔΕΠΩΝΟC.Δ.ΦΔΑ
CΧΙΔΑCΤΑΜΙΑΝΧΑΙΑΝΤΙCΤΡΛ
ΤΗΓΟΝΕΠΛΡΧΕΙΑCΑΧΑΙΑC
ΕΠΙΤΩΝΥΠΟΜΝΗΜΑΤΩΝ
ΤΗCCΥΓΔΗΤΟΥ.ΚΑΝΔΙΔΑ
ΤΟΝΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣΜΑΥΗ
ΛΙΟΥΑΝΤΩΝΕΙΝΟΣΑΥΣΓΟΥCΤΟΥ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΟΥΑΓΟΡΑΝΟΜΟΝ
ΚΟΥΡΟΥΛΛΙΟΝCΤΡΑΤΗΓΟΝ
ΡΩΜΑΙΩΝΔΙΚΑΙΟCΥΝΗCΕΝΕΚΕΝ
ΚΑΙΑΓΟΝΟΤΗΤΟCΤΟΝ
ΕΑΥΤΗCΕΥΕΡΓΕΤΗΝ. Ψ. Β.

J'achetai de lui plusieurs médailles (1), et ce fut à peu près à cela que se réduisirent mes découvertes archéologiques dans Argos.

Sur un cippe.

ΠΑΓΗ ΧΑΙΡΕ
ΤΙΚΤΟΜΑΙΕΝΠΑΓΑΙΣΚΑΙΟΥΝΟ
ΑΔΟΥΜΑΙ
ΙΟΝΗΣΚΩΠΓΑΣΔΥΣΜ...
ΙΣΙΙΙΣ

Sur un autre cippe.

ΕΝΘΑΔΕ ΣΩΣΙ
ΠΑΤΡΑΚΕΙΜΑΙ
ΕΠΙΣΗΜΑΠΤΩΔΕ
ΜΟΙΡΗΣΑΜΒΡΟΣΙΗΣΕ
ΚΤΕΛΕΣΑ Ι
ΜΙΤΟΝ

N. B. J'en avais relevé deux autres, que je me dispense de donner, parce que je les ai trouvées depuis plus entières sur le journal manuscrit de Fourmont, cahier 27, déposé au cabinet des manuscrits du Roi, où l'on peut les consulter.

(1) *Argent.* ΙΣΟ, partie antérieure d'un loup.

R. A., dans un carré creux, avec un globule.

Bronze. Tête de Septime Sévère laurée, à droite; légende fruste.

R. Guerrier (*peut-être Cadmus*) barbu, coiffé d'un casque avec cimier; chlamyde sur le bras gauche; dans la main droite, un rameau, s'avançant vers un autel près duquel on voit une espèce de bouclier.

Bronze. ΠΟ.ΑΙ..ΑΛΙΗΝΟΝ. Tête laurée de Gallien, à droite.

R. ΑΡΓΕΙΩΝ. Jupiter debout, regardant à droite; la main appuyée sur la haste, et la gauche sur un cippe dont la forme est effacée.

La ville moderne d'Argos, bâtie en plaine au pied des montagnes, domine le golfe de Nauplie ainsi qu'une vaste campagne dépouillée de verdure. Les puits y sont communs, et si son territoire est qualifié d'aride, la ville mérite toujours l'épithète d'abondante en sources. Ses maisons, basses et blanchies à l'extérieur, semblent aussi justifier son étymologie ; mais sa population n'est plus la postérité des Grecs généreux qui combattirent aux bords du Scamandre, sous les drapeaux des Atrides. Des Schypetars, que les historiens appellent Épirotes, sont les habitants actuels d'une ville non moins célèbre que Sparte (1). Attachés aux Vénitiens comme soldats auxiliaires, tour-à-tour défenseurs et dévastateurs de la Morée (2), mais restés fidèles à la religion chrétienne, ces étrangers forment une population de dix mille individus, que chaque année voit croître et prospérer. On les distingue entre les habitants de la presqu'île par leur propreté, leur courage et leur industrie. Comme les antiques Argiens, ils sont nourriciers, non plus de coursiers destinés aux jeux de l'hippodrome (3), mais de chevaux vigoureux et forts, voués aux nobles travaux de l'agriculture. Ces soins n'absorbent pas l'industrie de ces hommes, qu'on

---

Bronze. IVLIA ΔΟΜΝΑ ΤΑΥΓ... Tête de Julie, à droite.
R. HPE.
A
Au milieu d'une couronne d'ache.

(1) Strab., lib. VIII, p. 376.

(2) Coriol. Cipico., *Rer. Venet.*, lib. III, p. 44.

(3) Les chevaux d'Argos et d'Épidaure étaient très-renommés.
STRAB., lib. VIII, p. 388.

rencontre dans toutes les parties de la Morée où il y a des terrains à défricher. Leur activité les conduit, suivant les saisons, à Patras, en Élide, et jusque dans les îles Ioniennes. Mais toujours Schypetàrs, ils vivent entre eux, ils s'assistent mutuellement dans leurs besoins, et ils ne manquent pas chaque année de rapporter leurs économies au sein de leurs familles.

L'état d'Argos comprenait autrefois l'Épidaurie, la Trézénie, l'Hermionide, l'Argolide proprement dite, et la Cynurie. Il confinait ainsi au septentrion avec la Corinthie, au couchant et au midi avec l'Arcadie et la Laconie. Dans ses démarcations modernes, il a perdu l'Épidaurie, ainsi que la Trézénie, qui relèvent de Corinthe; et le canton de Nauplie lui a enlevé l'Hermionide, avec la partie de la vallée située à la rive gauche de l'Inachus. Le villaïéti d'Argos, dans cette réduction, ne compte plus que douze villages groupés dans ses environs; mais, comme ces empires démembrés qui étendent leur juridiction sur des provinces enclavées au milieu des contrées qu'ils ont perdues, la ville royale conserve des droits de suzeraineté sur quelques bourgades répandues dans l'Arcadie et jusqu'au fond de la Laconie.

Comme tout est historique dans cette province, je crois à propos de donner un tableau énumératif des bourgs et des villages de sa dépendance, afin de comparer approximativement ce que fut le royaume d'Agamemnon avec ce qu'il est maintenant (1). Mais où trouver aujourd'hui, dans les ports de l'Argolide,

(1) En suivant les calculs donnés par Homère, on verra *que*

autant de barques pontées qu'en conduisait Diomède, et les chefs associés à sa glorieuse entreprise? Que sont

---

les troupes commandées par le roi Atride Agamemnon montaient cent vaisseaux :

Τῶν ἑκατὸν νηῶν ἦρχε κρείων Ἀγαμέμνων
Ἀτρείδης.... *Iliad.*, II, Beot. v. 83 et 84.

Or, si on suppose que chacune de ces barques portait, y compris son équipage, cinquante hommes, il en résulterait que le corps d'armée du chef de la ligue était de cinq mille soldats et marins. Diomède conduisait de son côté une escadrille de quatre-vingts de ces armements :

..........Ἀγαθὸς Διομήδης
Τοῖσι δ' ἅμ' ὀγδώκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Iliad., lib. II, Beot. v. 74, 75.

Ainsi ils avaient à eux deux environ neuf mille hommes. Voici maintenant l'état des choses:

Cadastre du canton d'Argos.

Noms des villages dépendant immédiatement d'Argos.	Nombre des familles.
Coutzo-Podi	250
Barnaca	80
Courtazi	50
Phicti, ou Dictys-Cato	25
Phicti, ou Dictys-Apano	30
Baleu-Cato	100
Apano-Baleu	150
Ourousi	30
Carya	150
Caparelli	20
Niochori	30
Pougiati	210
Argos	2,000
TOTAL des familles	3,125
TOTAL des individus	15,625

devenus les peuples qui suivaient leurs drapeaux? Tirynthe, Hermione, Asine, Trézène, Eiones, dont on reconnaît à peine la poussière, nous donnent la triste solution de ce problême; et tout tend à se dégrader de plus en plus sous la verge de fer qui régit cette terre historique.

C'est sur cette faible population et celle des villages immédiatement soumis à Argos, que s'étend la juridiction spéciale d'un pacha à deux queues résidant à Nauplie. Le gouvernement de l'église est confié à un métropolitain jadis suffragant de Monembasie, qui prend les titres d'Anaplia et d'Argos. Ses revenus, plus considérables que ne semble l'annoncer une éparchie aussi limitée, lui permettent de tenir un rang distingué parmi les prélats du Péloponèse, où l'héritage du Seigneur n'est maintenant arrosé que des larmes et du sang de ses glorieux martyrs.

Suite du cadastre du canton d'Argos.

Noms des villages suffragants d'Argos.	Nombre des familles.
Dans la Laconie.	
Hiérachi	300
Palæo-Chori	144
Agio-Vasili	100
Dans l'Arcádie.	
Douména, près Calavryta	140
Caligianicha	150
Alvana Charlanaki, formant 20 villages	380
Total des familles	914
Total des individus	4,570
Total général de la population	20,195

CHAPITRE IV.

Ruines de Tirynthe. — Distance entre cette place et Nauplie. — Férocité des Turcs. — Route entre Mycènes, Tirynthe et Nauplie. — Description de cette ville. — Attaquée et prise par Barberousse. — Notice sur cet homme de mer. — Force de son assiette. — Palamide. — État de la garnison. — Inscriptions anciennes et modernes. — Entrevue avec le Mouphti chef des Émirs. — Port Avlon ou Tolon. — Route de Nauplie à Lycourio. — De Lycourio à Hiéro ou bois sacré d'Esculape. — Épidaure. — Route par distances entre Épidaure et Corinthe. — Trézène, aujourd'hui Damalas. — Méthana. — Cap Scyllæum. — Hermione ou Castri. — Cranidi. — Port Bisati. — Port Drapano. — Considérations sur l'importance de la presqu'île composant le canton de Nauplie.

La démarcation entre les cantons de Nauplie et d'Argos est tracée par une ligne tirée du Trété, qui viendrait aboutir au golfe Argolique deux milles et demi à l'occident de Tirynthe. La partie supérieure de la vallée, qu'elle divise dans sa longueur, passe pour jouir d'un air aussi salubre, qu'il est funeste au voisinage de la mer, à cause des rizières situées à l'embouchure de l'Inachus et près de Nauplie, ville qui est devenue le séjour de l'anarchie et des fièvres pernicieuses.

La distance d'Argos à Tirynthe est de quatre milles. Pausanias dit qu'on trouvait sur cette route, qui était celle d'Épidaure, un édifice bâti en forme de pyramide, où l'on gardait des boucliers faits à la manière de ceux des Argiens. On traversait à partir de là le champ de bataille de Prœtus et d'Acrisius. « Plus loin, poursuit-il, « sur la droite, vous découvrirez les ruines de Tirynthe, « car les Argiens ont détruit cette ville pour en trans- « porter les habitants à Argos, qui avait besoin d'être

« repeuplée; il n'en reste que les murs, qui passent pour « avoir été bâtis par les Cyclopes (1). » Prœtus les avait fait venir de Lycie (2), et ce furent ces manouvriers, qu'il ne faut pas confondre avec les Cyclopes de la mythologie, qui firent de Tirynthe une place d'armes, dont Lycimna (3) était probablement la citadelle ou acropole. Les ruines seules de ce donjon existent de nos jours; ainsi il y eut à Tirynthe comme à Mycènes une ville basse et une ville haute, qui furent probablement construites à des époques différentes.

L'acropole est bâtie en pierres sèches d'une telle dimension qu'il faudrait, dit Pausanias, deux mulets pour traîner la plus petite; elles étaient autrefois jointes avec des pierres de moindre dimension, qui cadraient si juste avec les polygones, qu'il ne paraissait aucun vide (4). Trois mille ans ont passé sur cette éton-

(1) Paus., lib. II, c. 25.

(2) Strab., lib. VIII, p. 372.

(3) Les savants auteurs de la traduction française de Strabon font observer que comme il est question des Cyclopes qui accompagnaient Persée, petit-fils d'Acrisius, dans son retour de la Phénicie (Schol. Apollon. Argonaut., lib. IV, v. 1091), il est probable que c'étaient des ouvriers phéniciens habiles dans l'art de bâtir et dans celui de forger les métaux (Creuzer. Historic. Græcor. Ant. Frag. p. 73), qui étaient venus à diverses époques dans la Grèce, et particulièrement dans le Péloponèse. D'autres écrivains (Sturtz. Pherecyd. Fragm. p. 82) croyent que les Cyclopes étant, suivant le scholiaste d'Euripide (in Orest. v. 963), un peuple de la Thrace qui, chassé de son pays, alla s'établir en divers lieux, quelques-uns d'eux pouvaient s'être fixés dans l'île de Seriphe, d'où ils auraient suivi Persée à son retour de Phénicie.

Note 3, p. 234, liv. VIII, de la traduct. de Strabon.

(4) Paus., lib. II, c. 25.

nante architecture, et des siècles s'écouleront avant qu'elle soit anéantie. Quoique Fourmont se soit vanté d'avoir renversé Tirynthe, elle est toujours en place. Ses ruines, appelées *Palæa Nauplia*, *la vieille Nauplie*, sont situées sur une éminence en partie abrupte, qui s'élève à l'extrémité de la plaine d'Argos. Les murs d'enceinte renferment un espace de deux cent quarante-quatre pieds anglais en longueur sur cinquante-quatre en largeur, suivant M. Dodwell (1); et leur épaisseur varie de vingt à vingt-cinq. Leur hauteur est de quarante-trois pieds dans la partie la mieux conservée. Les pierres les plus grandes qui entrent dans leur construction ont neuf pieds quatre pouces de long sur quatre pieds d'épaisseur; les autres ont communément sept sur trois pieds de dimension, et il est probable que les murs avaient soixante-dix pieds d'élévation lorsqu'ils étaient entiers (2).

(1) Mon ami M. Smart-Hughes dit : its dimensions are 295 yards by 75. Where the breadth is Greatest. Vol., I, p. 206.

(2) Le R. Smart-Hughes donne d'après M. Cockerell la note suivante des plus grandes pierres employées dans les principaux édifices connus.

	Pieds.	Pouces anglais.	
A Tirynthe	9	6	de long.
	4	0	larg.
	3	10	épaiss.
A l'Atréum de Mycènes	27	0	long.
	4	6	larg.
	1	6	épaiss.
A un mur dans l'île de Céos	19	0	long.
	4	0	larg.
	4	6	épaiss.
A l'opisthodome du Parthénon en marbre	25	0	long.
	4	6	larg.
	1	9	épaiss.

La galerie, qui est probablement l'espèce de casemate que Pausanias décore du nom de chambres des filles de Prœtus, est un souterrain de forme ogivale de quatre-vingt-quatre pieds de long sur cinq de large, où les chevriers parquent leurs troupeaux. Les chauves-souris et les chèvres sont en possession de ce corridor, qui n'était suivant toute apparence qu'un magasin destiné à renfermer les approvisionnements de bouche et les armes nécessaires à la garnison de cette place, qui pouvait passer pour inexpugnable dans le temps où elle florissait, quoique les Argiens s'en soient emparés ainsi que de Mycènes.

Pausanias fixe la distance entre Tirynthe et Nauplie à douze stades, ce qui revient à peu près à l'estime des voyageurs, qui l'évaluent de trente à quarante minutes de marche. C'est de ce côté que les anciens plaçaient la fontaine Canathienne, dans laquelle Junon descendait chaque année pour se baigner et recouvrer la fleur objet des regrets de Sapho; παρθενία. Les mythologistes ont célébré cette source sous le nom d'Amymone, dont ils attribuaient la découverte à une des filles de Danaüs, pour prix des faveurs qu'elle avait accordées à Neptune. Cette partie de l'Argolide et les environs de Tirynthe sont couverts de cotonniers et surtout de vignobles bien soignés. Pausanias raconte à ce sujet que la taille de la vigne fut primitivement

	Pieds.	Pouces anglais.
A Balbec, au soubassement d'un temple.......	56	o de long.
A un autre temple...........................	60	o long.
Au palais Pitti à Florence..................	27	o long.
	2	o larg.
	4	o épaiss.
Au Louvre, une pierre.......................	36	o long.

mise en pratique par les Naupliens, qui en conçurent l'idée en voyant un âne brouter des ceps. Cette leçon ne serait pas la première et la moins profitable que les hommes auraient reçue des bêtes; l'ἀμπελοτομία, ou *taille de la vigne*, devint ensuite une fête publique dans la Grèce insatiable de solennités. Que n'a-t-elle encore des législateurs pareils aux baudets, cela serait préférable aux Mahométans! Au moment où je me trouvais à Argos, on racontait que quelque temps avant, Ali Pharmaki de Lâla, qui avait reçu un affront d'Arnaoute Oglou, n'ayant pas de moyens de vengeance directs, ordonna d'arrêter onze chrétiens vassaux de cet aga, qu'il fit empaler, pour outrager dans leurs personnes l'autorité de son ennemi. Le souvenir de cette atrocité qui me fait encore frémir était cité comme une *prouesse* et une action de *bonne compagnie*, par les Turcs de Nauplie.

Le chemin entre Mycènes et Tirynthe est évalué à trois heures et demie de marche. Il semble que Pausanias n'avait pas exploré attentivement cette partie de l'Argolide, où il exista anciennement des choses intéressantes à observer, si on en juge par les ruines qui se trouvent de ce côté (1).

---

(1) Route par distance de Mycènes à Nauplie, en passant par Barbitza et les ruines de Tirynthe. De Mycènes route à l'Est entre deux montagnes. 5 minutes, roche à la base de laquelle sort la fontaine de Persée. 8 min. restes d'anciennes murailles, pont antique sur un torrent, on tourne à droite. 7 min. sommet du défilé, chemin au Sud en suivant le cours d'un ruisseau; pic de la montagne à droite. 20 min. poste militaire, ouverture de la vallée, mont Arachné sur la gauche. 5 min. église de St-Dimitri. 3 min. grande église dédiée à la Ste-Vierge, source

On remarque à dix-huit minutes de Carvathi, en tournant vers Tirynthe, des vestiges d'antiquités, et à peu de distance, un temple changé en église, dont les colonnes d'ordre dorique et les briques peintes annoncent un ouvrage des beaux siècles de la Grèce, qui fut probablement restauré par les Romains. A quelques pas de ce monument, une autre église présente plusieurs morceaux d'architecture qui méritent d'être étudiés. Tout auprès, on voit deux puits et deux terrasses artificielles pareilles aux tombeaux héroïques de la Béotie qu'on a fait connaître : j'ignore à quoi se rattachent historiquement ces tumulus, qu'on pourrait fouiller avec succès, car cette contrée ne l'a jamais été. A sept minutes des buttes tumulaires, on arrive à Phonica, village bâti sur une éminence où l'on remarque un puits entouré de colonnes doriques, et les fondations très-étendues d'une enceinte qui fut probablement celle d'une place dont le nom est oublié depuis long-temps. En continuant de marcher dans la direction du golfe, on passe à Aniphi ou Anasissa

---

abondante qui jaillit en bouillonnant et se perd à peu de distance sous terre. 7 min. ruisseau, éminence à gauche. 5 min. tour fortifiée, grotte. 6 min. chapelle St-George. 4 min. ruine romaine de forme octogone, Barbitza restant un mille et demi à gauche sur une hauteur. 15 min. le chemin suit le lit d'un torrent, gorge encaissée, *Cleïsoura* ou défilé. 17 min. ouverture de la vallée vers la plaine d'Argos, ruines à droite sur une éminence. 28 min. grand parc à droite, tour sur une hauteur à gauche, villages, deux puits, fragment d'une colonne. 7 min. deux villages à droite. 8 min. village à droite, églises et anciennes fondations à droite. 15 min. trois villages. 7 min. on traverse la route d'Argos à Épidaure. 3 min. ruines de Tirynthe. 30 min. Nauplie. Total de la route 3 heures 26 minutes.

hameau entouré de quelques oliviers et de champs bien cultivés. Dix minutes sur la gauche, on se rend à Platanista, village dont l'église mérite d'être visitée, à cause de quelques colonnes doriques. De là à Mibaca il y a un quart d'heure de chemin. On trouve dans un rayon de cinq à dix minutes autour de ce village des débris de colonnes, de constructions, et des jardins cultivés d'où l'on tire presque tous les végétaux nécessaires à la consommation d'Argos et de Nauplie. Les hameaux de Coutchi (les oiseaux) et de Cophina bordent le plateau qui doit appeler, comme le remarque M. Dodwell, l'attention des voyageurs futurs. De Cophina à Tirynthe le chemin est d'une demi-heure de marche; nous avons donné la distance de ces ruines à Nauplie, chemin sur lequel on ne trouve plus, au lieu de Midea et de Sepia, qu'une vieille tour et un caravansérail délabré.

Strabon donne le nom d'échelle ou port d'Argos à Nauplie, où l'on montrait l'âne emblématique de l'ignorance des Naupliens (1), qui est maintenant remplacé sur la porte d'entrée de la ville par l'hippogryphe de Venise ou lion de Saint-Marc, que les Turcs ont laissé subsister comme un trophée de leur conquête sur ces infidèles. Cette place était presque déserte dès le second siècle de notre ère, mais il est probable qu'elle se repeupla, car on trouve un de ses évêques nommé dans les actes du synode pour la restitution de Photius au siége patriarchal de Constantinople. La chronique de Morée en fait mention comme d'une des prin-

(1) Strab., lib. VIII, p. 368; Paus., lib. II, c. 38; Hygin. Fab. 116.

cipales forteresses de l'Argolide. Ranusio, qui rapporte son occupation par les Vénitiens à l'année 1205, dit qu'un certain prince Giovanitza la reprit peu de temps après; mais il est probable qu'il ne la conserva pas long-temps, car, suivant Verdizotti, elle appartenait dans le même siècle à Marie d'Erigono, veuve de Pierre, fils de Frédéric Corner Piscopia, qui en fit donation à la république. Les Vénitiens, maîtres de cette place, repoussèrent plusieurs fois les attaques des Turcs, jusqu'en 1460, temps où ils se couvrirent de gloire, en obligeant Mahmoud, lieutenant de Mahomet II, à lever le siége qu'il avait mis devant cette ville. Soliman ne fut pas plus heureux en 1537; mais, deux ans après, elle fut conquise par Cassim, son sérasker, et les Turcs la possédèrent en vertu d'un traité pendant cent cinquante-quatre ans.

La prise de Nauplie par Cassim, ou plutôt par Khair-Eddin, est liée à une histoire si étonnante, que nous croyons à propos d'en rapporter les traits principaux. J'ai pour autorité Brantome et la tradition conservée parmi les Turcs, qui donnent à cet aventurier célèbre une origine française. Ainsi Cuprugli, Czerni Georges le dernier des chrétiens de la Servie, tiraient leur extraction de cette vieille France qui fut toujours le berceau héroïque des braves.

Khair-Eddin était, dit-on, de la maison d'Authon en Saintonge. Sa mère, Marguerite de Marcueil, avait apporté en dot à son père les terres et seigneuries de Bernardières et des Combes. D'Authon s'était joint à l'armée commandée par M. de Ravastein, que Louis XII envoya dans le Levant au secours des Vénitiens, qui étaient en guerre contre les Turcs. Il se lia d'amitié pendant

cette campagne avec Montsoreau, cadet de la maison de Berneuil en Anjou. Ces deux chevaliers se trouvèrent au siège de Mitylène, où la discorde ayant éclaté entre les Francais et les Vénitiens, les confédérés se séparèrent sans obtenir aucun résultat favorable. Il n'en fut pas ainsi de D'Authon et de Montsoreau, qui ayant armé en course, ne reparurent en France que chargés de butin et de richesses. Le chevalier D'Authon assurait qu'il apportait avec lui une coiffe de la Vierge, qu'il avait trouvée, par une espèce de miracle, près de Jérusalem. Chacun voulait voir cette précieuse relique, que D'Authon crut à propos de donner à la paroisse de Champeou, dans laquelle était sa terre des Bernardières. Il voulait y finir ses jours; mais quiconque a goûté des hasards de la mer, renonce difficilement à la vie aventureuse qu'on y mène.

D'Authon et Montsoreau ne parlaient que de Mitylène, où étant revenus pour se faire corsaires, ils embrassèrent le mahométisme et se dirent frères issus d'un renégat juif, originaire de Lesbos. Ce fut alors qu'abjurant le baptême et leurs familles, ils s'appelèrent l'un Khaïr-Eddin, du nom de Caïn, son prétendu père, et l'autre Horouz, auquel il ajouta le sobriquet de Barberousse. Associés à un ancien portefaix, qui n'est connu que par le titre de Hamal, corsaire intrépide, on sait comment Barberousse se comporta en 1517 devant Alger, dont il devint roi, et de quelle manière Khaïr-Eddin, continuant le métier de pirate, se réunit encore une fois à Barberousse pour faire trembler la chrétienté et triompher de Charles-Quint. Pizarre était présent à la bataille de Tunis où se trouvèrent les deux renégats; il comprit ce que pouvait la discipline contre le nombre

des Barbares, et ce fut de là qu'il partit pour ravager le Nouveau-Monde. Barberousse mettait en même temps à la voile pour Constantinople, d'où, maître d'une flotte et d'une armée de terre formidable, on le vit marcher vers Rome, et après avoir épouvanté l'Italie, s'emparer de Syros, Patmos, Paros, Égine, Naxos, Nauplie, et mettre en fuite la flotte redoutable de Doria.

Qu'on me pardonne d'avoir mêlé, à l'exemple de Pausanias, un récit douteux dans quelques points, aux descriptions de mon voyage. Vers la fin du règne de Henri IV, la France avait établi à Nauplie un consul et une mission desservie par les capucins de la rue Saint-Honoré, qui reçurent dans la suite leurs vases sacrés de la société des Frères du Saint-Sacrement de Paris (1). La Guilletière y trouva les choses établies sur ce pied, lorsqu'il traversa une partie de la Morée. Il avait remarqué l'esprit aimable des Grecs et la méchanceté des Turcs de Nauplie. Nous lui devons la connaissance de la charité apostolique du père Barnabé et de sa résignation, lorsque ayant arraché à l'apostasie un orphelin français qu'il avait envoyé secrètement à Toulon, il comparut devant le Sanhedrin ottoman, où le cadi prononça contre lui la sentence de mort. On est glorieux d'appartenir à la classe des consuls du Levant, chez qui la philanthropie s'est perpétuée, quand on voit à cette époque Chastagner, consul du roi très-chrétien, exposer sa vie pour sauver celle d'un humble et pieux capucin, qui n'avait plus que la seule pensée de

(1) *Inscription sur un marbre existant en* 1799.

CONFRATRVM.............

SANCTISS^MI SACRA.........

ANNO 1711.

recevoir la palme du martyre que le juge ismaëlite lui avait décernée lorsqu'il rétracta sa sentence.

Les Turcs ne gardaient plus de mesure, quand le généralissime Morosini, après s'être emparé, en 1686, de Navarin et de Modon, débarqua le 27 juillet avec douze mille hommes d'infanterie et de cavalerie au port Tolon, qui n'est éloigné que de quatre milles de Nauplie. L'ennemi, surpris, est subitement chassé par le général Konigsmark du mont Palamide, qu'il commençait à fortifier. Le vainquenr allait canonner la ville du haut de ce rocher, lorsqu'on fut informé que trois mille Turcs, sortis de Négrepont, étaient en marche pour rejoindre le sérasker, qui se trouvait campé à Argos. Konigsmark part le 6 août à la tête des troupes auxiliaires du Milanais, de Saxe, de Brunswick, et d'un corps de dragons, commandés par les princes de Brunswick et de Turenne, que le généralissime fit appuyer par deux mille soldats de marine. Les infidèles, battus dans Argos, sont repoussés le 29 du même mois à l'attaque des lignes des chrétiens. Les Saxons montrent aux assiégés les têtes des janissaires qui devaient les secourir, les infidèles capitulent à la condition d'être transportés à Ténédos, et une population chrétienne de soixante mille ames est rendue à la liberté.

Nous avons dit précédemment comment Nauplie retomba, en 1715, au pouvoir des Turcs, qui y ont fixé le séjour du despotisme et de l'anarchie militaire. Lorsque je la vis pour la première fois, en 1799, M. Caradja, drogman du visir de Morée, qui avait été premier secrétaire interprête de légation à Berlin, ne tarissait pas sur les désordres de la milice turque de cette échelle : c'était Alger en miniature. Il me dit

comment un Turc, accroupi sur le môle, avait récemment assassiné, presque sous ses yeux, un hydriote. Les circonstances de ce meurtre étaient atroces : le chrétien mesurait du grain, lorsque le janissaire lui commanda de venir allumer sa pipe. — *Aussitôt mon sac rempli, seigneur, j'obéis.* — A ces mots, un coup de pistolet part et l'étend mort sur le pont de sa barque : *voilà ton sac rempli*, dit le Turc avec un sourire insultant. Les camarades de l'homicide crient *afferim*, *bravo*, et le reconduisent en triomphe à leur chambrée, où il est regardé comme le vengeur des priviléges de l'Orta.

Qu'il me soit permis de rappeler ici les noms de mes compagnons de captivité, Fornier de Montcazal, Calmet de Beauvoisins, et Joie de la Ciotat, lieutenant de vaisseau, avec qui j'abordais alors à Nauplie. La première figure qui nous frappa fut celle d'une espèce de magister, vêtu à la longue, et coiffé d'un chapeau à la Basile, qu'on nous dit être le vice-consul d'Angleterre. Nous refusâmes d'entrer dans le pavillon de la douane où il se trouvait, préférant rester à l'ardeur du soleil plutôt que d'approcher d'un homme attaché au service de lord Elgin, dont il était le stipendié. Un Turc fit un geste pour dire qu'on allait nous trancher la tête, et un coup de pierre bien appliqué que lui lança M. Fornier fut pour nous un succès : *Il n'y a qu'un Français capable de cela*, s'écrièrent quelques vieux janissaires : *qu'on les respecte, ce sont nos ioldaches, camarades.* Le début était excellent, et notre réputation de palicares de Bonaparte, justifiée par un coup de pierre, nous fit de suite une réputation telle que la soldatesque nous prit sous

sa protection. Le moment où nous fûmes présentés à Cassan Bey, gouverneur de Nauplie, chez qui nous refusâmes de faire antichambre, notre entrevue avec M. Roussel, consul de France, qui était gardé à vue dans sa maison, l'accueil que nous reçûmes d'un homme aimable, le docteur Siccini, sont encore présents à mon souvenir : nous nous retrouvions en France au milieu d'eux. Je pus sortir, jouir de ma liberté et faire des observations. Ainsi je répéterai ce que j'ai fait imprimer en 1805, relativement à cette forteresse, où tout a changé et doit changer, si les plans du colonel Fabvier, défenseur généreux des Hellènes, sont suivis.

Nauplie et la Palamède ou Palamide ont conservé les noms qu'elles portaient dès la plus haute antiquité, quoique les Turcs et les Francs l'appellent vulgairement Anaplie et Napoli di Romania. Les inscriptions qu'on trouve éparses sur des marbres et des pans de murs (1) prouvent qu'elle fut successivement occupée par les Grecs et par les Romains. La ville moderne est située au pied du mont Palamède, sur la base du-

(1) *Inscription trouvée dans un bain.*

I.

.... ΥΡΡΟΝΦΟΝΡΟΥΦΟΥ....
.... ΓΟΝΑΓΟΝΟΘΕΤΗΝΙ....
ΚΑΙΤΑCΠΟΛΕΙΤΕΙΑCΟΙΚ........
ΘΕΝΕΝΑCΔΩCΕΚΤΕΛΕCΑΝ......
ΤΑΥΠΕΡΤΕΑΥΤΟΥΚΑΙΤΩΝ
ΤΕΚΝΩΝΑΥΤΟΥΤΕΙΜΗC
ΕΝΕΚΕΝΚΑΙΤΗCΠΕΡΙΤΗΝ
ΠΑΤΡΙΔΑΝΕΥΝΟΙΑΣ. Ψ. Β.

quel une partie des maisons s'élèvent par étages. On est surpris au premier coup d'œil de la forte assiette de cette place, surtout lorsqu'on élève ses regards vers la citadelle, dons les créneaux sont parfois enveloppés de nuages, à travers lesquels le canon peut foudroyer la rade ainsi que les approches du mouillage et des plages qui l'environnent.

En abordant par mer à Nauplie, on laisse à main gauche, avant d'entrer dans la darse, le fort de Saint-Théodore ou Bourdzi, bâti sur un écueil isolé. On prétend qu'une double chaîne, partant de ce rocher, fermait autrefois le port intérieur; mais la chose me semble douteuse, quoique Coronelli ait exprimé cette particularité dans la vue qu'il en a donnée. Le fortin dont je viens de parler est bâti sur un rocher presque à fleur d'eau : il consiste en une chétive tour, avec quelques maisons appliquées contre ses murs; et il n'est garni que de quelques pierriers. Ce château n'est

---

II.

Sur un piédestal.

ΟΥΕΣΠΑCΙΑΝΟΥ
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟC.

III.

Près du puits d'une mosquée.

ΟΔΙCΤΩΝΕΡΜ·ΙΟ.....
......ΔΟΧΟΝΠΑΤ......
........CΑΝΤΑ...ΔΥ
...ΔCΚΑΠΕ.........
..ΑΓΑΕΝΜΕ.........
..ΔΑΙΑΠΑΙ..........

donc aucunement dangereux pour des vaisseaux qui oseraient se présenter de front; car une bordée démolirait cette tourelle ridiculement vantée par les Turcs, et la précipiterait au fond de la mer.

Après avoir rangé à bas-bord le fort de Saint-Théodore, on passe sous la volée d'une batterie de douze pièces de trente-six, qui défendent la pointe du continent. A peu de distance de là, on jette l'ancre sur un fond de vase, on débarque à un quai pavé, et on entre presque aussitôt en ville. Les rues qui se présentent sont larges, belles, spacieuses pour une ville turque, mais tristes et solitaires. Au bout de cinq à six cents pas, en montant la principale, on est surpris de trouver un second rempart avec une porte et des embrasures, et en portant les yeux vers le mont Palamède, de voir ses flancs garnis de batteries disposées par étages, de manière à tirer sur la rade, et dans le coude où est tracée la chaussée étroite qui donne entrée par terre dans la ville basse.

Nauplie, située dans la partie orientale du golfe d'Argos, sur une langue de terre très-étroite, s'avance dans la mer dans la direction du S. E. au N. O. L'isthme de cette petite presqu'île est occupé par un roc très-haut et très-escarpé, qui ne laisse qu'un passage étroit pour arriver à la ville. C'est sur ce roc qu'est bâti le château de la Palamide; le côté de la langue de terre qui regarde la partie occidentale du golfe est défendu par un morne, au sommet duquel s'élève un château nommé Itchcalehsi, duquel partent comme deux rameaux les murailles qui forment l'enceinte de Nauplie. Un de ces épaulements se déploie du côté de la mer dans la direction N. O. au S. E., puis va former dans

celle de l'O. à l'E. deux bastions séparés par une courtine garnie de canons, le long de laquelle règne un fossé plein d'eau, pratiqué dans l'épaisseur de l'isthme dont on a fait mention. C'est au milieu de cette courtine qu'on a ouvert la porte de terre.

Depuis le bastion qui règne le plus au N. E. de la Palamide, et dont le pied est baigné par la mer, les murs de la ville remontent du S. E. au N. O., et vont couvrir une batterie de douze pièces de canon, qui fait la seule défense du fond du port. Après cette batterie, l'enceinte de la place se borne à une simple muraille, sans talus et en pleine terrasse. Elle s'avance dans l'intérieur de la langue de terre, et laisse un grand espace sur lequel est bâti le faubourg, qui se trouve, par ce moyen, renfermé entre la ville et la mer, et qui n'a d'autre issue que deux portes pratiquées dans la muraille dont j'ai parlé. Cette muraille, en terminant le faubourg du côté de la rade, présente encore une batterie de quinze pièces de canon. Elle se prolonge, à partir de là du côté du golfe, en décrivant quelques sinuosités, sur le morne dont on a fait mention, et ferme la ville en se réunissant à la citadelle appelée Itchcalehsi.

C'est vers l'année 1687 que le couronnement du mont Palamède fut fortifié par lès Vénitiens. Regardé comme le boulevard de Nauplie, les Turcs ne permettent à aucun chrétien d'y entrer. Ils y font le dépôt de leurs poudres, quand ils en ont, ce qui n'arrive pas toujours, et de leurs armes, lorsque les gouverneurs ne les vendent pas aux capitaines d'Hydra. C'est, au demeurant, une retraite à peu près inexpugnable,

si elle était approvisionnée. Coupée à pic sur trois de ses côtés, on y monte en partant de l'intérieur de la ville par un chemin couvert, casematé de telle façon que les voûtes, divisées par palliers, permettent le passage de la lumière, pour éclairer suffisamment les escaliers et la pente douce qu'elles recouvrent et protégent contre toute espèce de projectiles.

La citadelle, à laquelle il faut plus d'un quart-d'heure pour monter, présente la figure d'un pentagone flanqué de cinq bastions réguliers, garnis d'une nombreuse artillerie. Il y a pour la garnison une mosquée, des casernes, et des citernes pour conserver l'eau. Ces renseignements me furent donnés par M. Roussel, qui résidait depuis plus de dix ans à Nauplie; car on conçoit que par ma position je n'étais pas en mesure de faire beaucoup de recherches, qui auraient pu être intéressantes, si on en juge d'après les inscriptions anciennes dont je publie les fragments, que je crois inédits.

La partie de la ville qui donne sur le golfe d'Argos a pour fortification naturelle des rochers, sur lesquels on a élevé un rempart crénelé en mâçonnerie solide, avec des batteries qui en défendent suffisamment les approches.

On remarque sur les constructions vénitiennes, indépendamment du lion de Saint-Marc qu'on trouve partout, quelques légendes qui font connaître les travaux des provéditeurs, dont on retrouve les noms dégradés, comme on y verra avant un siècle ceux des Turcs justement mutilés par les Grecs. J'y lus ceux de Barbarigo, de Grimani, et l'humble supplication de quelque pauvre soldat, qui demande du fond de sa

tombe ignorée, comme son nom qu'il tait, un *ave Maria* pour le repos de son ame (1).

Le château de Saint-Théodore, les deux forts placés

---

(1) I.

A la maison de Cassan bey.

FRANCISCO GRIMANO.
SVPREMO CLASSIS MODERATORI
QVI VRBEM
EXTRA MVNIMENTIS FIRMAVIT
INTVS HAC CONSILII ÆDE EXORNAVIT
ANNONA PROVIDIT
LEGIBVS ORDINAVIT
NAVPLIA VOVET
ANNO DOMINI MDCCVII.

II.

TEMΠOΥ (sic) SVNDICATVS CLAPISS.
DOMINI ANTONII BARB.RO.
DIGNISSIMI CONSVLARII
NAVPLII ROMANIE (sic)
DIE PRIMA APRILIS.

III.

Épitaphe.

PER CARITA VI PREGO
DITE VN AVÆ (sic) MARIA
PER LANIMA MIA.

IV.

Au port sur un marbre.

PROMTVARIVM CLASSIS
AD VRBIS VTILITATEM ET ORNAMENTVM
AVGVSTINVS SAGREDO PROV. GLISMARIS
MAGNIFICE EDIFICAVIT
ANNO MDCCXIII.

à l'entrée du port, et la Palamide, sont gouvernés par autant de disdars ou commandants de place, payés pour avoir une garnison permanente de trente hommes au complet. Sa force militaire est, à ce compte, de cent vingt hommes; mais comme les nobles châtelains songent avant toutes choses à leurs affaires, ils n'entretiennent habituellement que dix soldats, ce qui réduit l'effectif de la troupe régulière à quarante individus pour les besoins du service, qu'ils remplissent quand ils n'ont pas de foins à faucher, d'olives à cueillir, ou l'envie de voler quelques agneaux pour se régaler de temps à autre. Leurs chefs, qui ont besoin d'indulgence, leur passent ces sortes de peccadilles, sauf à compter avec le pacha, auquel ils rendent quelque chose des payes-mortes. Il en est de même des trois ortas supposés des janissaires qui ont leur aga. C'est une terre de Cocagne que ce bon pays de Nauplie, où le vol, la superstition, la réclusion des femmes, le désordre des mœurs, la sévérité exagérée contre les faiblesses du sexe et l'approbation publique des vices contre nature, la férocité et la lâcheté, sont passés en habitude et érigés en principes de gouvernement, pour la plus grande gloire de Allah et de son prophète. La ville a ordinairement un sangiac bey à deux queues, un cadi qui achète annuellement en gros à Constantinople le droit de vendre la justice en détail aux Naupliens, et un mouphti ou chef de la loi. Celui qui, de mon temps, y rendait des oracles ou fetfas, était devenu aveugle à force de boire. Il voulut me consulter en qualité de médecin *philosophos*, et le docteur Siccini, qui me conduisit à son domicile, m'introduisit au harem, où sa Sagesse nous avait donné

rendez-vous. Il savait, comme presque tous les Turcs, les mots *sans façon*, et il s'en servit apres m'avoir dit en grec que j'étais *le bien venu*. Son épouse paraissait fort à son aise avec mon ami Siccini, et elle nous fit les honneurs de sa maison, en fumant la pipe et en prenant le café avec nous. Je remarquai qu'elle portait une grosse bague au pouce, qu'elle avait les ongles et la paume des mains teints en jaune, ainsi que les femmes qui l'entouraient. Le mouphti aveugle, qui avait la fièvre, me parla beaucoup de Voltaire, de Bonaparte, et me fit un présent, auquel je fus très-sensible, en m'envoyant, au moment de mettre à la voile pour Constantinople, deux agneaux et deux grandes cruches de vin. C'est la seule fois de ma vie que j'aie rencontré un Turc généreux, un moupbti raisonnable, et vu l'intérieur d'un harem meublé de ses femmes, de ses odalisques et de ses eunuques.

Nauplie, habitée par des Turcs, des Grecs, des Arméniens et des Juifs, comptait encore en 1799 sept mille individus, restes d'une population de soixante mille ames qu'elle possédait en 1715 (1). La juridic-

(1) *Cadastre du canton de Nauplie.*

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des habitants.
Nauplie	4,000
Aria	70
Mertzi	40
Talioti	20
Cantaci	30
Émir bey Mati	40
Jafer-Aga	70
Mourat-Aga	30
Kerbachi	25
	4,325

tion de son sangiac, qui comprend la Trézénie et l'Hermionide, est très-restreinte à cause des empiétements du visir de Tripolitza et du capitan-pacha, quoique ce dernier n'envoyât que de loin en loin quelques frégates qui, ne pouvant plus entrer au port, sont obligées d'aller mouiller sur la plage de Lerne, vulgairement appelée les Moulins.

Les parcs ombragés de citronniers et d'orangers qui

Suite du cadastre du canton de Nauplie.

Noms des villes, bourgs et villages.	Nombre des habitants.
Report	4,325
Gaidari	65
Ligourio	150
Candia	15
Iri	50
Phournous	80
Dydimo	120
Cranidi	5,000
Castri	800
Cachingri	60
Cophini	70
Gariossi	20
Bouloumouzi	25
Coutchi	150
Merbacha	160
Parcariti	70
Bardi	30
Platoniti	35
Abdibei	30
Aniphi	140
Conica	60
Dalamanara	130
Pyriella	25
Courtaci	40
Boudipacha	130
Total des individus	11,780

avoisinent le port Tolon, mouillage éloigné de quatre milles grecs de Nauplie, sont la promenade ordinaire des chrétiens. On trouve à une demi-lieue de la ville, sur cette route, le village de Kacingri, près duquel on remarque l'église de Saint-Hadrien. Elle a, suivant toute apparence, remplacé le temple de Junon, qui y était représentée avec un diadème entouré des Heures et des Graces, tenant dans une main la grenade symbolique des mystères et un sceptre surmonté d'un coucou. Cet oiseau était célèbre dans l'Hermionide, par une des métamorphoses de Jupiter, et son nom avait été donné à une chaîne de montagnes qui se termine au promontoire Scyllæum (1). Je pense qu'on peut établir ainsi cette position ancienne, sur laquelle Pausanias et Strabon ne sont pas d'accord. En considérant qu'Hadrien (2), dont l'église a conservé le nom, fit éclater sa munificence en faveur de Junon, il est raisonnable de penser que son nom, adopté par les premiers chrétiens, a servi à désigner cet édifice lorsqu'ils le changèrent en église. Dès long-temps les Argiens avaient détruit la plupart des acropoles de cette contrée, aussi bien que Prosymna, qu'on s'accorde à placer au port Tolon, que les paysans appellent Avlon. Cette citadelle est représentée de nos jours par le village de Jaffer, où l'on voit une tour peu éloignée des ruines d'une enceinte très-ancienne. Le port près duquel on trouve des jardins remplis d'arbres, offre pres-

(1) Strab., VIII, 73; X, 484; Eustath. ad Iliad., II, 560; ad Dionys. Perig. v. 420, Voss. ad Scyll. Perip. p. 20, edit. Oxon. Tit.-Liv., lib. XXXI, c. 44.

(2) Paus., lib. II, c. 17.

que partout douze à quinze brasses de fond, et son entrée est abritée par un îlôt appelé Macronisi, sur lequel on trouve de l'eau douce. En rétrogradant de ce point vers Nauplie à travers les montagnes, on passe à Caratone, qui est probablement l'antique Eione, mouillage que les marins préfèrent à celui de Tolon, à cause du voisinage de Nauplie, quoiqu'ils soient obligés de jeter l'ancre en plein canal.

Nous avons cru devoir circonscrire par ce double itinéraire les montagnes qui servent de rempart à Nauplie, avant de passer à la description de la Trézénie et de l'Épidaurie, qui nous ramènera vers l'Hermionide.

Au sortir de Nauplie, on entre dans une plaine d'un aspect uniforme, cultivée par intervalles jusqu'à une chapelle de Saint-Démétrius, qu'on laisse à main gauche sur une éminence, un jardin planté en orangers restant à main droite. On remarque aux environs de Cacingri, Nærea, Nirza, et le rocher de Jaffer. Une tour, de construction grecque, bâtie tout auprès, est, suivant toute apparence, une de ces forteresses du Bas-Empire qui servaient à défendre les défilés. Celle-ci fermait le passage de l'Argolide dans l'Épidaurie, à l'endroit où le mont Arachné est séparé des monts Coccygiens qui se prolongent au S. E. On compte dans cette contrée les villages de Kinoparti et de Barberi. C'est aussi de ce côté qu'on place Midea; et après avoir passé plusieurs ruisseaux, dont le cours ne peut être indiqué que dans une carte de détails, on arrive à Licourio, bourgade éloignée de cinq heures quarante-huit minutes de Nauplie (1).

(1) Route par distances de Nauplie à Lycourio. A 6 minutes

Lys ou Léssa, que Lycourio remplace maintenant, était, suivant Pausanias, située à la frontière des états d'Argos et d'Épidaure. Il y avait un temple dédié à Minerve et une statue en bois de la déesse, qui ne différait de rien de celle qu'on voyait alors dans la citadelle Larissa; la divinité et son temple ont disparu. M. Ambroise Firmin Didot, qui passa par ce village, en 1817, fut charmé de la beauté de sa situation dans le mont Arachné dont cette partie, qui portait le surnom de Sapyselaton, qu'elle avait pris sous

---

de Nauplie, on arrive à l'extrémité de sa baie. 14 min. chapelle à gauche, jardin d'orangers à droite. 10 min. jardin d'orangers à droite. 5 min. Nærea, au-delà de Mirza, qu'on laisse à gauche, on voit divers rochers ressemblant à une forteresse. 20 min. montagne, le rocher conique de Jaffer restant à droite. 11 min. village de Cacingri, tour, lit encaissé d'un torrent, éminence à droite, à gauche Kinoparti, à droite Barberi et les ruines d'une enceinte. 24 min. ruines d'une enceinte, peut-être Midea, monastère grec. 20 m. fontaine à droite, montée, débris d'une chapelle, à gauche lit d'un torrent. 10 min. ruisseau qui se rend à la mer. 24 min. de l'autre côté d'une vallée ombragée, on découvre le monastère de St-Dimitri. 18 min. bois tallis, chemin embarrassé de fragments de briques. 18 m. vallée, ruisseau, tour ancienne à droite, ruines d'une forteresse dont la position commande l'entrée d'un défilé baigné par un ruisseau qui se rend à la mer. 40 m. ruisseau venant de gauche à droite, mont Arachné. 22 min. défilé, fort bien conservé à droite, oliviers, grotte à gauche, vestiges d'antiquités. 23 min. village à gauche, ruisseau, chapelle, temple à droite. 25 min. tour ruinée sur une éminence. 10 min. ouverture d'une vallée qui conduit à Vivaris, éloigné de trois heures. 15 min. vallon, 1/2 h. de diamètre, source, église. 15 min. église, Agia-Marina à gauche, maisons, puits. 6 min. chapelle à droite, pont sur un ruisseau venant d'Agia-Marina. 8 min. Lycourio. Total 5 heures 48 minutes.

le règne d'Inachus, était célèbre à cause des autels de Jupiter et de Junon, sur lesquels les paysans offraient des sacrifices pour obtenir de la pluie. « Plusieurs Mo« raïtes, dit notre voyageur, vinrent nous voir dans « la cabane d'un paysan où nous nous étions éta« blis. Leur costume simple et élégant était celui des « anciens habitants de cette contrée; tunique, chaus« sure, à l'exception d'un caleçon, que les Grecs por« tent pour éviter l'indécence résultant de la ja« quette qui leur couvre les cuisses. Il remarqua dans « un coin de la chambre un enfant couché dans « un berceau formé d'un tronc de sapin creusé en « forme d'auge, qui était suspendu à un clou enfoncé « dans le mur. Les femmes, dit-il, emmaillottent leurs « enfants dans un morceau d'étoffe grossière, et les « serrent assez durement avec une corde. En parcou« rant le village, qui est divisé en deux quartiers, il « vit une petite école, tenue en plein air; car sous le « beau ciel de la Grèce, les gymnases et les endroits de « réunion, à l'exception des églises, ont toujours lieu à « l'abri d'un arbre ou dans quelque espace accessible « au mouvement de l'atmosphère. Le plus âgé des éco« liers lisait à haute voix une phrase que ses cama« rades répétaient comme une psalmodie composée « de différents tons, qui permettaient au maître de « les redresser individuellement quand ils manquaient « à leur leçon. »

L'aspect des montagnes, vu de ce côté, est majestueux et pittoresque, le terrain est jonché de ruines, et M. Didot releva sur une pierre circulaire une inscription que le hasard offrit à sa vue. Il est présumable qu'elle appartenait au Tholus, dont Pausanias

fait mention (1). En continuant à descendre vers le bois sacré d'Esculape, qui est encore appelé Hiéro, on traverse Peri et Coronis; ce dernier hameau rappelle le nom de la mère du dieu qu'on y révérait dans l'antiquité; Pausanias avertit le voyageur qu'on trouvait de ce côté un temple. D'après l'énumération des forteresses qui hérissent les défilés depuis Nauplie, on serait porté à croire que cette contrée avait nécessité une grande surveillance pour la protéger du côté de l'Argolide. A peine a-t-on quitté Coronis qu'on entre dans un défilé qui était défendu par deux tours, et à peu de distance on passe sur les soubassements d'un rempart qui le séparait d'une plaine triangulaire couverte de ruines amoncelées. Pendant plus de dix minutes on ne rencontre que des débris, puis un temple ruiné qui était entouré d'un portique, d'où l'on arrive à l'enclos connu sous le nom de Hiéro.

Le temple d'Esculape occupait à lui seul l'espace d'une ville : que le voyageur s'arrête sur l'emplacement de ce vaste et magnifique hospice où les malades accouraient de mille endroits divers pour recouvrer la santé et retarder cette heure suprême que nul ne peut éviter. Combien de trésors d'antiquité re-

(1) *Inscription.*

.....ΙΣ ΤΩΝ ΕΠΙΔΑΥΡΙΩΝ
.....ΩΚΡΑΤΗΝ ΛΑΜΠΡΙΑ
.....ΠΟΛΗΣΑΝΤΑ ΔΙΣ
.....ΝΟΘΕΤΗΣΑΝΤΑ
.....ΓΑ ΠΟΛΕΙ ΤΕ ΥΟΜΕ
ΝΟΝ.

posent cachés sous cette terre, entre les thermes, les temples, les amphithéâtres, les théâtres, et une multitude de tombeaux qu'on retrouverait si la Grèce était affranchie du joug ignominieux des Turcs.

L'horizon visuel du bois sacré est borné par les chaînes harmonieuses des monts Arachné, Titheion et Cynorthon aux sommets arides, dont les flancs sont garnis de touffes de lentisques, de romarins, de myrtes, de genévriers, et de lauriers delphiques qui servaient à tisser les couronnes des prêtres d'Épidaure (1). C'était à Hiéro que les médecins étaient formés dans l'art divin d'Hippocrate, le grand homme des siècles, dont le temps a confirmé les aphorismes. Il dut parler en préceptes, et ses préceptes sont des oracles : car *l'art est long*, *la vie est éphémère*, et les paroles du prince de la médecine seront immortelles comme sa renommée.

Nous dirons, comme remarque générale, que tous les temples d'Esculape de la Grèce, de l'Asie et de l'Italie, furent bâtis sur un type commun, que notre célèbre architecte Gondoin a heureusement suivi, en l'appliquant à l'école de médecine de Paris. La statue du dieu était placée sur l'ouverture d'un puits dont l'exhalation produisait le même effet que l'huile qu'on entretenait au pied de la statue de Minerve à Athènes, afin de conserver la beauté de l'ivoire qui entrait dans sa composition. Elle était l'ouvrage de Thrasymède,

(1) Je crois, contre l'opinion de Gédoyn, qui a traduit le mot ὄρη par bornes, qu'il faut conserver la restitution d'Amasée ὅροι, et entendre la zone de montagnes qui enveloppent l'horizon. A quoi auraient servi des bornes autour d'une enceinte beaucoup plus grande que celle du bois de Boulogne ? mieux eût valu un mur, et cela n'aurait guère coûté plus cher.

fils d'Arignote de Paros. Près de ce temple on avait bâti des maisons pour la commodité des personnes qui venaient adresser leurs offrandes à Esculape, et une rotonde en marbre blanc enrichie des peintures de Pausias. Dans le temple, l'auteur a sans doute voulu dire dans le bois sacré qui portait le nom de hiéron, on avait construit un théâtre, qui était ainsi que la rotonde un ouvrage de Polyclète. L'établissement d'une galerie pour se promener ou pour discourir, et d'un théâtre, prouvent que les ministres du dieu d'Épidaure savaient qu'il faut quelquefois s'appliquer plutôt à la guérison morale qu'à celle des maladies physiques. Ils avaient probablement songé aux mélancoliques et aux hypocondriaques, mais il est probable qu'ils ne laissèrent jamais jouer le Plutus d'Aristophane, qui se moque des prêtres d'Esculape, de leurs collyres, qui rendaient aveugles ceux qui y voyaient clair, de leurs recettes empiriques, et du dieu même, que sa mordante satire livrait à la risée des Athéniens. Quoique tout dégénère et s'avilisse sous l'empire de la superstition, il est probable qu'il y eut cependant autre chose que des sycophantes à Épidaure, s'il est vrai qu'Hippocrate y recueillit les matériaux des ouvrages que nous possédons.

Le diamètre du théâtre construit dans le creux d'une colline qui ne s'élève guères au-dessus des dernières assises, est de vingt-six mètres; le nombre des gradins est de cinquante-neuf, qui sont ainsi que le *cœlon* assez bien conservés. « Tandis qu'un jeune Rhodien, « qui était mon compagnon de voyage, ajoute M. Di- « dot, placé à l'endroit où exista la scène, récitait des « vers de Sophocle, je m'asseyais à divers endroits du

« théâtre, afin de juger de l'effet produit par sa voix.
« Quoiqu'elle fût sourde, et que les arbrisseaux et les
« broussailles, qui s'élèvent au milieu des gradins, dus-
« sent en amortir le son, je ne perdais quelques mots,
« qu'en me tenant au haut de l'édifice, et encore du
« côté seulement où le vent soufflait. A cette distance
« les acteurs devaient paraître extrêmement petits, et
« comme on ne pouvait distinguer leurs traits, ni aper-
« cevoir le jeu de leur physionomie, qui n'était pas
« éclairée comme sur nos théâtres, on conçoit que
« l'usage du masque et du cothurne, qui nous semble-
« rait ridicule, était nécessaire pour produire une im-
« pression profonde, sur une scène exposée en plein
« air. »

Du milieu du théâtre d'Épidaure on a devant soi le mont Arachné, au haut duquel Clytemnestre vit briller les feux dont le signal lui annonçait la ruine de Troie. Ce fut Théodose qui porta les derniers coups à Épidaure; ses ruines attestent sa barbarie et celle des stupides théologiens dont il exécutait ainsi les volontés (1). Mais que le voyageur, en déplorant

---

(1) *Inscriptions à Hiéro.*

N° Ier.

ΑΦΑΙΣΤΟΥ

N° II.

ΤΩΝ ΕΠΙΔΑΥΡΙΩΝ
ΑΠΟΛΛΩΝΙ

N° III.

Inscription.

ΑΠΟΛΛΩΝΙ

la ruine des monuments du bois sacré d'Esculape, ne croie pas que tout est perdu. S'il peut le faire, et surtout si les Grecs remontaient au rang des nations, qu'on retourne ces buttes couvertes de halliers, on y trouvera des monuments, ouvrages de ces hommes que les modernes n'égaleront jamais. Sous ces tertres couverts de myrtes existèrent les temples de Diane, de Vénus et de Thémis. En buvant l'eau d'une fontaine près de laquelle on s'arrête pour se désaltérer, qu'on se rappelle qu'on touche au stade, où les malades pouvaient courir pour se guérir des obstructions, ou pour gagner de l'appétit, comme cela se pratique aux eaux que plus d'un médecin conseille à ses clients faute de mieux. Les bains du dieu d'Épidaure, qu'on avait honoré jusque dans la personne d'Épioné, son épouse, à laquelle on avait érigé une statue, seraient faciles à reconnaître, ainsi que les ruines du temple des dieux Épidotes, de la déesse Salus, d'Apollon égyptien, et le portique de Cotys, restauré par Antonin, qui succéda à son père adoptif Hadrien l'an 138 de notre ère.

Au sortir de l'enclos sacré on remarque à droite, sous un arbre, une belle fontaine, et on traverse presque aussitôt un ruisseau venant de la droite, qui

---

ΑΣΚΛΗΠΙΩΙ
ΚΛΑΥΔΙΑΝΩΙ

N° IV.

Sur un autel élevé à Bacchus par Callimaque.

..........ΕΙΡΕ..........
....ΛΙΜΑΧΟΣ ΒΡΟ
ΜΙΩ ΙΔΡΥΣΑΤΟ
ΒΩΜΟΝ ΔΙΟΝΥΣΟΥ.

coule ainsi que deux autres filets d'eau dans la direction du golfe d'Argos. On trouve des constructions; la vallée se rétrécit en formant un défilé, qui fut autrefois fermé par un mur de retranchement dont on reconnaît les soubassements, et à trois minutes plus loin on passe sur les restes d'un second rempart. A cette distance, on traverse un ruisseau bordé de lauriers-roses et de grenadiers, et on entre dans une gorge flanquée de rochers entremêlés de pins odorants, qui se termine à l'intersection d'un sentier qu'on prend pour se rendre à Lycourio.

Il paraît qu'on avait fortifié avec un soin extrême les approches du bois d'Esculape, ce qui ferait supposer qu'il y eut des trésors considérables déposés sous la garde des dieux, et que les malades n'y auraient peut-être pas, sans cela, été à l'abri de quelque coup de main de la part des plagiaires ou pirates, gens bravant Jupiter et son tonnerre. On est à une demi-lieue de Hiéro, lorsqu'on entre dans une campagne bien cultivée, couverte d'oliviers, d'andrachnés et d'une foule d'arbustes qui confondent les harmonies de leurs feuillages. La plaine continuant à se développer, on aperçoit la presqu'île de Méthana, Égine, et une foule d'îlôts qui se déployent en forme d'autels disséminés sur le golfe de Saros. Après avoir laissé à gauche un hameau situé sur le mont Arachné, on passe devant un tumulus, qui est peut-être le tombeau de Hyrnétho, épouse de Deiphonte, roi d'Épidaure. Cette opinion, sans être positive, est vraisemblable, car Pausanias dit qu'on lui éleva un *monument héroïque*, dans un champ planté d'oliviers qui lui fut consacré. De là à Épidaure, il y a une demi-lieue de chemin, et deux heures et un quart de marche en tout depuis Hiéro.

Epidaure (1), primitivement appelée Epicare, prit son nom historique d'un héros issu de Jupiter. Strabon dit « qu'elle était au nombre des villes renommées, « surtout à cause de la célébrité d'Esculape, qui pas- « sait pour guérir toute sorte de maladie (2). » Elle était située, non, comme il le dit, au fond du golfe Saronique, mais, ainsi que l'a judicieusement remarqué M. Gossellin, vers le milieu de la côte occidentale de ce golfe (3). Elle devait être considérable, si elle occupait quinze stades d'étendue sur le rivage de la mer, chose qui paraît assez probable, d'après l'importance que lui donne Thucydide et plusieurs écrivains de l'antiquité (4). Pausanias cite au nombre de ses édifices les plus remarquables, les temples d'Esculape, de Vénus et de Junon. Ces monuments ont péri, les halliers qui couvrent les ruines de cette ville en cachent jusqu'aux décombres, mais son nom peu altéré apprend au voyageur qu'il foule le territoire dont ils firent l'ornement et la célébrité. Quelques colonnes doriques font présumer qu'elles ont appartenu au temple de Junon, dont on retrouverait les soubassements et sans doute les bas-reliefs si on pouvait pratiquer des fouilles. On a

(1) Bib. d'Apollodore, l. II, c. 1, § 2; Eurip. Orest. v. 930 ; Paus., lib. II, c. 26; Clavier Hist. des premiers temps de la Grèce, t. II, p. 42, 43, 44.

(2) Strab., l. VIII, p. 374.

(3) Gossellin, t. III, p. 242, n. 1, livre VIII, de la trad. française de Strabon.

(4) Herodot., lib. II, § 56, 115; lib. III, § 50; lib. V, § 323, 53; 325, 56; 324, 54; lib. VIII, § 43, 72; IX, § 28; Athen. Deipnosoph., l. XIII; Thucyd. Hist., lib. II, 115, 56 ; lib. V, 323, 53; 325, 56; 324, 56; Polyb. Hist., lib. I, c. 52.



découvert dans ces derniers temps des restes d'architecture qui ont appartenu au temple du dieu d'Épidaure, qu'il serait intéressant de mettre à découvert et d'étudier, puisqu'il servit de modèle à ceux de Tricca en Thessalie (1), de Cos (2), de Tricca de Messénie (3), et pour tous ceux que l'antiquité consacra à Esculape fils d'Apollon.

Les remparts, les décombres, la beauté de son port, la position forte dans un cirque entouré de montagnes où se trouve Épidaure, annoncent que cette ville dut être puissante et assez florissante jusqu'au moyen âge. Le mélange des ruines grecques et romaines atteste le séjour des deux peuples, et elles sont faciles à distinguer comme il est facile d'en juger par quelques tombeaux grecs ornés de figures mutilées. Leur pose et le faire des artistes attestent qu'ils étaient des bons temps, tandis que les travaux des Romains sont grossiers et sans goût. Chalcondyle rapporte que Mahomet II desira de voir Épidaure et de s'en emparer, quoique cette ville fût une des plus ruinées qu'il y eût alors (4). Thévet en parle dans des termes approchants (5) : « passant, nous visitâmes ce lieu habité de pauvres « chrétiens grecs, assez bonnes gens au regard des au-« tres. Ils me montrèrent l'effigie d'un enfant allaité

(1) Strab., lib. IX, p. 437.

(2) *Ibid.*, lib. XIV, p. 657.

(3) *Ibid.*, p. 360, Paus., lib. IV, c. 3.

(4) Δεινὸς αὐτόν ἐσῄει πόθος ἰδεῖν τε Ἐπίδαυρον καὶ παραστήσασθαι, πόλιν ἐρυμνὴν πασῶν πόλεων· ὧν ἡμεῖς ἴσμεν.

Chalcond., lib. VIII, p. 238.

(5) Thévet, Comosgr. univ., lib. XVIII, fol. 798, vers. 799, recto.

« d'une chèvre, et ayant un chien près de lui, qui le « gardait; lequel enfant avait le visage tout environné « de rayons comme le soleil : ils me dirent que c'était « la représentation d'Esculape, le temple duquel était « audit lieu. » Un village décrépit et quelques huttes, voilà ce qui reste d'Épidaure, où l'air est tel qu'il suffit d'y passer la nuit pour prendre les fièvres, tandis que Hiéro, dont les Grecs écrivent le nom Γέρο, ou salubre, est réputé l'endroit le plus salubre de l'Épidaurie. C'est à Epidaure que les Grecs ont proclamé, en 1822, leur indépendance; puisse l'étranger en abordant à son port, toujours propice aux navigateurs, y venir saluer un jour le berceau d'Esculape à la barbe d'or, et celui d'un peuple rendu à la civilisation!

La presqu'île de Dara ou Méthana, qui se termine au N. E. par le cap Estemo, forme une rive abrupte très-étendue parallèlement à Epidaure, dont elle dessine le golfe que les modernes appellent Dara. Methana est encore connue sous ce nom, et ce serait une erreur plus que vulgaire de lui donner celui de Méthone, qui est propre à d'autres villes anciennes de la Macédoine et de la Messénie. Cette presqu'île qui appelle l'attention des géologistes, présente de toutes parts l'empreinte des feux souterrains dont l'action toujours existante rend l'air de cette contrée mal sain. Nous reviendrons de ce côté après avoir fait connaître la Trézénie, dont Pausanias donne la description après avoir décrit Épidaure, et nous nous contenterons, à défaut d'une exploration spéciale, de donner la route par distances d'Épidaure à Corinthe, afin de compléter nos topographies (1).

(1) Route par distances d'Épidaure à Corinthe. 1 heure

La chaîne de montagnes qui sépare ces deux cantons en se projettant au S. E. est maintenant appelée Ortholithi et Hypla. Au sortir d'Épidaure, après avoir traversé une campagne couverte de vignobles, et le lit d'un torrent qui prend son origine vers Hiéro, on arrive dans une heure et un quart de marche au faîte du mont Trachéa. Une lieue plus loin on passe au hameau de ce nom, près duquel on remarque des vestiges d'antiquités et l'emplacement d'un petit temple : on est à trois lieues de Lycourio. A un quart d'heure de marche en avant on laisse, à main droite, un sentier qui conduit à Cranidi, dans l'Hermionide, et à quinze minutes de là, on arrive à Bedegni, hameau qui a remplacé quelque ancienne bourgade dont on retrouve les ruines. M. Dodwell décrit parfaitement toute cette contrée, jusqu'à Trèzène ou Damalas, dont la distance avec Épidaure est de vingt-six milles (1).

---

15 minutes après avoir monté à travers un pays fourré on passe près d'une église et d'une fontaine, où l'on pourrait établir un poste d'observation, avec des signaux. 15 min. Piada village. On voit sur un rocher pittoresque les ruines d'une forteresse vénitienne qui est dominée par le mont Arachné. 2 min. torrent, moulins à droite. 18 min. église à droite, deux rivières, moulins, plaine cultivée. 2 h. 10 min. on s'élève en suivant une vallée cultivée bordée de collines et plantée d'oliviers. 42 min. on tourne à droite pour sortir de ce plateau. 18 min. Angelo-Castron, bourg, château ruiné construit par les Français en 1206, descente, 30 min. puits, plaine cultivée, longue et étroite. 25 min. fin de la plaine. 1 heure, St-Jean, village. 1 h. chemin scabreux. 1 h. 20 min. torrent coulant entre deux hauteurs rocailleuses, port de Cenchrée. 1 h. 50 min. Corinthe. Total de route 11 heures 5 minutes.

(1) Route par distances entre Épidaure et Trézène. 8 minutes torrent venant de Hiéro. 48 min. hauteur rapide, halliers.

Pausanias semble déverser une sorte de mépris sur cette contrée en disant : qu'on trouve sur les confins du pays d'Épidaure les Trézéniens, qui font tout ce qu'ils peuvent pour donner d'eux une grande idée, en rattachant leur origine à Orus, qui avait donné le nom d'Oorie à leur pays. Leurs ancêtres avaient été sujets de Diomède, qui commandait leur contingent au siége de Troie. Un temple de Diane conservatrice, une chapelle dédiée aux filles de Mémoire par Ardalos, fils de Vulcain, inventeur de la flûte; un autel consacré aux Muses et au Sommeil, leur ami le plus sincère; explication qui semblerait prouver que, dès ce temps,

---

1 h. 8 min. trachis. 13 min. Coliathis village. 17 min. vallée aride Hadgi-Meto village. 28 min. Trachéa, village. 37 min. restes d'antiquité, blocs de pierre, ruisseau, Bedegni village. 26 min. contrée agreste, ruisseau. 12 min. ruisseau. 7 min. Karadja village, restes d'anciennes constructions, sentier qui conduit à la mer; celui qu'on suit est un escarpement bon pour les chèvres. 15 min. montagne escarpée, citerne à gauche. 7 min. ruisseau. 10 min. fontaine. 43 min.montée escarpée, col. 10 m. descente rapide, torrent qui se rend au golfe de Saros. 10 m. ruisseau qui baigne la base d'une butte conique, ruines du château de Korasa, ouvrage moderne, ruisseau à gauche, fontaine, descente, ruisseau. 30 m. ruisseau formé par une source abondante. 10 min. rivière rapide, moulins. 15 min. Potamia village charmant, bien situé. 25 m. route à droite, on découvre Calaurie ou Poros, St-Georges. 15 min. ruisseau. 5 min. tumulus, ruisseau venant de la presqu'île de Methana. 11 min. ruisseau. 4 min. trois ruisseaux. 10 min. descente, ruisseau ombragé. 15 min. descente rapide à travers les rochers, rivière qui se rend dans le port de Methana. 25 min. fondations, grandes pierres. 2 min. village à droite, Paliourion village à gauche, rivière. 11 min. fondements des remparts de Trézène. 27 min. Damalas. Total de la route, 8 heures 40 minutes.

il existait des poètes soporifiques; un temple de Diane Lyca, élevé par Hippolyte, exterminateur des loups, étaient les principaux monuments de cette ville. L'acropole et la plaine en possédaient plusieurs autres, ainsi qu'un bois consacré à Hippolyte, que la mythologie locale avait placé dans l'empyrée, au nombre des constellations, sous le nom de conducteur du char d'Arcturus.

Strabon, qui semble avoir confondu une foule de positions, parce qu'il a sans doute écrit sur des mémoires infidèles, place cependant dans une position juste Trézène, en disant que cette ville est située à quinze stades de la mer (1). Les mythologues prétendaient que sa possession avait été, comme celle d'Athènes, l'objet d'une contestation entre Minerve et Neptune, auquel elle fut probablement adjugée puisqu'elle s'appela primitivement Posidonia (2). Une grande partie de la plaine, qui abonde en oliviers, est inculte, et à défaut de Turcs pour les tourmenter, les habitants sont affligés par les fièvres. Damalas, qui a succédé à Trézène, est comptée dans le moyen âge comme le trente-deuxième trône épiscopal de la province de la Hellade (3), suffragant de Corinthe. Le pape Innocent III, qui en fit le troisième siége de Corinthe, semble l'avoir réuni aux églises de Gilas et de Gimenes,

(1) Strab., lib. VIII, p. 373.

(2) Paus., lib. II, c. 30; Herodot., lib. VIII, § 42, 43.

(3) *Évêques de Trézène.*

I. Antoine au VII[e] synode général.

II. Joasaph, en 1564

Turc. Græc., lib. II, p. 174.

qu'on ne connaît plus, mais il est probable qu'il ne pourvut pas à cet évêché : le pays était pauvre, et on se contenta d'en faire mention dans la notice des évêchés latins de l'Orient (1). On trouve à Damalas des inscriptions (2), et des médailles qui sont la plupart aux types de Méthane et d'Epidaure.

Le port Pogon a conservé le nom qu'il portait dans l'antiquité, mais il n'est plus accessible qu'aux bateaux. On ne retrouve sur cette terre célébrée par les poètes et par les historiens (3) que des débris de colonnes,

---

(1) *V.* Oriens Christ., t. III, p. 897, 898.

(2) *Damalas, inscription sur un marbre dans une église.*

Γ.Ν.ΚΟΡΗΛΙΟΝ ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΥΙΟΝ
ΦΑΒΙΑΝΟΥ ΑΡΧΟΝ ΧΕΙΛΙΑΡΧΟΝ
ΛΕΓ.ΑC.ΚΥΘΙΚΗC ΛΥΑΝΔΡΩΝ ΑΝΤΙCΡΑΤΗΓΟΝ ΕΝ
ΚΟΡΙΝΘΩ ΕΥΘΗΝΙΑC ΕΠΙΜΕΛΕΤΗΝ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ
ΚΑΙCΑΡΗΩΝ ΝΕΡΥΑΝΗΩΝ ΤΡΑΙ.ΝΩΝ CΕΒΑCΤΗΩΝ
ΓΕΡΜΑΝΙΚΠΩΝ ΔΑΚΗΩΝ ΚΑΙ ΙCΘΜΙΩΝ ΚΑΙ ΚΑΙCΑΡΙ
ΩΝ ΚΑΙ ΑΓΩΝΟΘΕΤΗΝ CΕΒΑCΤΕΙΩΝ ΚΑΙ
ΑCΚΛΗΠΕΙΩΝ ΚΑΙ CΤΡΑΤΗΓΟΝ ΚΑΙ ΓΡΑΜΜΑΤΕΑΤΩΝ
ΑΧΑΙΩΝ ΚΑΙ ΑΡΧΙΕΡΕΑ ΚΑΙ ΕΠΙΤΡΟΠΩΝ ΚΑΙCΑΡΟC
Γ.Ν.ΚΟΡΝΗΛΙΟC ΦΙΛΙCΚΟC ΤΟΝ ΑΥΤΟΥΦΙΛΟΥ.Ψ.Β.

Sur un cippe.

ΕΥΤΥΧΟΣ ΕΣΜΟΥ
ΣΥΝ ΤΩ ΥΙΩ ΕΙΣΙΩΝΙ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ.

(3) Herodot., lib. IX, § 28; lib. VIII, § 72; Eustath. in Homer. p. 187, 9; Stat. Thebaid., IV, v. 81; Ovid. Met., VIII, v. 566; Plut. in vit. Thes.; Steph. Byz., p. 719; Polyb. Hist., lib. II, c. 52; Corn. Nepos, II, 2; Thucyd. Hist., lib. I, 62, 115; lib. IV, 280, 118.

quelques inscriptions mutilées dont la plus lisible est une consécration à l'empereur Septime Sévère Pertinax. Dans l'église appelée Palæo-Episcopi, on remarque des colonnes brisées et des fragments d'architecture semblables à ceux du temple d'Erechthée d'Athènes. Le voyageur qui visitera la chapelle du Sauveur y retrouvera une partie des inscriptions publiées par Chandler et une foule de marbres vus par Dodwel; ces deux voyageurs sont ceux qui ont le mieux décrit Trézène, quoiqu'il y reste encore une foule d'objets à examiner. Fourmont, qui y passa en 1729, ne semble pas y avoir donné toute l'attention qu'elle méritait, quoique naturellement investigateur et assez heureux dans ses explorations. L'acropole, située sur un rocher escarpé, est assez bien conservée pour mériter l'attention d'un architecte, qui trouverait de quoi y exercer son industrie avec plus de succès que dans d'autres parties de la Grèce, où tout est aussi connu que possible, quand il faut se contenter de décrire ce qui est à la surface de la terre.

A l'extrémité orientale de la plaine de Trézène s'élève la presqu'île de Méthane qui masque la vue d'Athènes; on a devant soi, à l'orient, l'île de Calaurie, Belbina, le cap Sunium, les montagnes du Laurium et l'Hymette de l'autre côté du golfe de Saros; on découvre au septentrion la projection des montagnes de la partie du territoire d'Epidaure appelée Solygie, et les côtes escarpées qui touchent à la Mégaride. Ovide, parlant des changements physiques arrivés dans l'Epidaurie, donnerait à entendre que la presqu'île de Méthane aurait été produite ou plutôt exhaussée à la suite d'une éruption soumarine qui fit paraître à la surface

de la mer, du temps de Pline, l'île de Santorin, comme on a vu, il y a un peu plus d'un siècle, naître les îles Camènes, ou Brûlées, situées dans son voisinage. Le poète attribuait ce changement à la violence des vents renfermés dans le sein de la terre, qui firent enfler comme une outre, le sol d'abord mou, qui s'endurcit dans la suite (1). Cet événement est rapporté au temps où Antigone, fils de Démétrius, régnait en Macédoine (2), et Strabon, plus positif qu'Ovide, l'attribue à un volcan (3), dont le cratère éteint égale celui du Vésuve en hauteur. Il est vraisemblable que les îles éparses aux environs ont une même origine, sans en excepter Egine; quant à Salamine, nous pensons qu'elle a fait partie du continent.

La plaine qui s'étend à l'orient, depuis Trézène jusqu'à la mer, se termine, au port Pogon, où l'on peut s'embarquer pour passer à Calaurie ou Calaurée que les modernes appellent Poros. Le pays qu'on parcourt est généralement fertile, entrecoupé d'eaux courantes,

---

(1) Est prope Pittheam tumulus Trœzena, sine ullis
Arduus arboribus; quondam planissima campi
Area, nunc tumulus: nam (res horrenda relatu)
Vis fera ventorum, cæcis inclusa cavernis,
Exspirare aliquà cupiens, luctataque frustra
Liberiore frui cœlo, quum carcere rima
Nulla foret toto, nec pervia flatibus esset,
Extentam tumefecit humum; ceu spiritus oris
Tendere vesicam solet, aut derepta bicorni
Terga capro: tumor ille loco permansit, et alti
Collis habet speciem, longoque induruit ævo.

Met., lib. XV, v. 296 et seq.

(2) Paus., lib. XXXII, c. 34.

(3) Strab., lib. I, p. 59.

parsemé de jardins, de vergers et de quelques cabanes. Strabon fixe la distance de Calaurie au continent à quatre stades (1), et Pline à cinq cents pas (2); quant à son rapport avec Damalas, il est d'une heure trente-huit minutes. La ville de Poros, qui a pour habitants une population albanaise, est bâtie sur un rocher uni à l'île par une langue de terre basse, et tellement étroite qu'elle est couverte par les eaux de la mer quand les vents de nord et de midi soufflent avec impétuosité. Les maisons, de couleur gris-foncé, sont bâties en pierre volcanique, et sa population est représentée par tous les voyageurs comme une exception dans la Grèce, à cause de son inhospitalité et de la haine qu'elle porte aux étrangers. Le port, qui est un des meilleurs de ces parages, a deux entrées, l'une au midi, abritée par deux écueils, et l'autre dans la partie du nord. Quant à la marine des Calauriens, elle est, comme nous le dirons dans une autre partie de ce voyage, extrêmement diminuée, et le commerce des habitants se réduit presque à la vente des limons, dont ils expédient plusieurs cargaisons à Constantinople.

Calaurie, primitivement consacrée à Apollon, fut donnée, comme on l'a dit en parlant de Delphes, à Neptune en dédommagement de sa part dans le droit de prophétie qu'il céda au fils de Latone. Il n'est pas d'étranger qui ne recherche l'emplacement du temple de Neptune, où l'on montrait du temps de Pausanias le tombeau de Démosthène, qui est situé à une lieue

(1) *Id.*, lib. VIII, p. 369.
(2) Plin. Hist. Nat., lib. IV, c. 12.

de la moderne Poros. Denys Périégète donne à cette île l'épithète d'âpre, τραχεῖα (1), qui correspond à celle de *saxosa* de Festus Avienus (2), qu'elle mérite à cause de son aridité, car on n'y voit que quelques oliviers, des pins, des lentisques et des plantes communes aux montagnes de la Grèce. On retrouve plusieurs débris du temple de Neptune, et les soubassements de la cella attestent qu'il était d'une petite dimension. On montre, comme ayant appartenu au monument funèbre de Démosthène, quelques blocs de pierre, mais aucune inscription ne rappelle le nom du prince des orateurs, que la haine de Philippe poursuivit jusqu'au pied des autels du dieu où il expira en prononçant le nom d'Athènes, dont ses derniers regards saluèrent l'acropole, car le promontoire de Méthane, qui en dérobe maintenant la vue, n'était pas encore sorti du sein de la mer.

Du point où l'on prend ordinairement terre sur le continent après être sorti de Poros, il y a une heure de chemin jusqu'au col de la presqu'île de Méthane. L'aspect seul de ce vaste promontoire annonce par sa forme conique et les anfractuosités dont il est coupé, qu'il est le produit des volcans. L'entrée en fut fortifiée, on ne sait à quelle époque, mais la maçonnerie solide de ce rempart porterait à croire, comme le disent Diodore de Sicile et Thucydide, que ce fut par les Athéniens, à l'époque de la guerre du Péloponèse. Ptolémée se contente d'indiquer cette presqu'île sans la désigner autrement. Du temps de Pausanias, qui l'ap-

(1) Dionys. Perieg. v. 498.
(2) F. R. Avien. orb. Descript. v. 671.

pelle Méthana, nom qu'elle conserve, on y voyait un temple dédié à Isis; deux statues érigées à Mercure et à Hercule, sur l'agora ou place du marché. Les habitants, qui sont aussi doux et polis que les Schypétars de Poros sont grossiers et méchants, montrent avec plaisir aux étrangers les ruines de Méthana, qui était bâtie en plaine au voisinage de la mer. C'est là qu'on retrouve les débris de deux monuments, l'un dorique et l'autre ionien, une fontaine dont l'eau est impotable, différents débris d'architecture, et deux inscriptions recueillies par M. Dodwell (1). C'est à peu près le seul voyageur qui ait vu jusqu'à présent la presqu'île de Méthana, dont il serait important d'avoir une description géologique et botanique.

---

(1) Comme tout le monde ne possède pas l'ouvrage de M. Dodwell, je crois faire plaisir au lecteur en rapportant ici les deux inscriptions qu'il a découvertes à Methana.

Inscription en partie submergée.

N° I[er].

........ΥΠΕΡΒΑΣΙΛΕΩΣΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ
ΚΑΙΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣΚΛΕΟΠΡΑΤΡΑΣΘΕΩΝΦΙΛΟΜΗ
ΟΡΩΝΙΚΑΙΤΟ....................ΘΕΟΙΣ
ΜΕΓΑΛΟΙΣΕΥΕΡΓΕΤΟΙΣ....ΝΟΛΙΟΝ..ΟΣΥΝ..ΠΟ
....ΕΝΤΡΣ..........................
....ΑΣΕ..........................

N° II.

A l'acropole.

ΔΙΟΝΥCΙΟΝΑΓΑΘΑΝΠΟΔΕΙΤΕΙΑΝΠΟΔΙΤ
ΕΥCΑΜΕΝΟΝΓΕΝΟΜΕΝΟΝΔΕΠΑΝΕΜΗΝΑ
ΕΡΜΟΓΕΝΗCΤΟΝΘΕΙΟΝΚΑΤΑΤΗΝΒΟΥΛΗCΙΝ
ΤΟΥΠΑΤΡΟCΤΟΝΡΗΤΟΡΑ

En reprenant nos descriptions, à partir de Damalas, on compte onze milles jusqu'au promontoire Scyllæum, que les anciens attribuaient à l'Hermionide (1). Ils plaçaient aux environs de ce cap l'endroit par lequel Hercule descendit aux enfers, d'où il ramena le chien Cerbère. En prolongeant la côte, on voit Hydra, île devenue célèbre par le courage et l'opulence de ses armateurs, que nous ferons connaître en parlant de l'état de la marine de l'Archipel, et presque en face, sur la terre ferme, on trouve les restes du temple de Cérès Thermesie, ainsi que le port et la plage de Castri.

La distance de Damalas à Castri, qui est l'ancienne Hermione (2), est de quatre heures trente minutes de

---

(1) Strab., VII, p. 373; X, 484; Eustath. ad Homer. lib. II, 560; Dionys. Perieg. v. 420; Voss. ad Scyl. Perip. p. 20, edit. Oxon. Tit-Liv., l. XXXI, c. 44.

(2) Route par distances de Damalas à Castri. 35 minutes, au sortir du village ruisseau, plus loin monastère situé sur un rocher élevé près duquel il y a une fontaine; on arrive au sommet d'une montagne. 39 min. sommet plus élevé d'où l'on découvre Hydra et plusieurs autres îles. 5 min. route de Thermesie à gauche. 40 min. port de Thermesie à gauche, château ruiné sur un rocher. 20 min. ruisseau dans un vallon à droite. 25 min. à droite Soucoula village, roche isolée sous laquelle les bergers et leurs troupeaux se réfugient. 10 min. Sororo-Potamos rivière; mauvais chemin. 10 min. plaine couverte de halliers, derven ruiné à gauche, ruisseau venant de la droite. 6 min. chapelle ruinée, ruisseau, chemin de Thermesie à gauche, vestiges d'une ancienne ville au milieu d'une plaine qui a deux milles de large. 7 min. Ilios, village. 10 min. traces de constructions. 17 min. descente, belle fontaine. 17 min. bois de genévriers. 13 min. vallée inégale. 15 min. Castri. Total de route, 4 heures 30 minutes.

marche. Cette ville était ruinée du temps de Pausanias, mais il en restait encore quelques édifices, tels que le temple de Neptune, le stade des fils de Tyndare, la chapelle de Minerve, un temple du Soleil, un bois consacré aux Graces, un temple d'Isis et de Sérapis, où l'on célébrait les mystères les plus secrets de Cérès. Une ville nouvelle s'élevait à quelque distance au penchant du mont Pronos. Ce sont les débris de ses édifices et ceux de son enceinte qui se présentent aux voyageurs en arrivant au milieu de ses monuments, dont la destruction est antérieure à la conquête des Turcs. Comme Hermione était hors de la portée des invasions, et qu'elle n'a pas été restaurée depuis plusieurs siècles, on y trouve une si grande quantité d'inscriptions (1), qu'on pourrait restaurer son histoire jusqu'au moyen âge. Son port, qui est maintenant appelé les Salines (Alikiai), est l'ancien Buporthmus, au fond duquel est situé le hameau d'Ilio ou Ilei. Cette vaste baie, divisée en plusieurs mouillages, est comme le canal d'Hydra, un abri commode aux vaisseaux, qui peuvent laisser tomber l'ancre partout où bon leur

---

(1) *A Hermione, à l'église St.-Nicolas.*

N° Ier.

Δ·ΙΥΣΙΑΓΥΝΑΣΙΟΝΕΥΤΥΧΙΣΔΑΜΑΣ
ΚΛΕΟΜΠΔΕΟΣΚΛΕΞΙΠΑΝΤΟΡΟΥΜΕΔΑΝΕΙΟΥΑΜΦΙ

ΑΡΙΣΤΟΝ	ΔΑΜΟΚΛΕΑΣ	ΔΑΜΑΤΡΙΟΣΚΛΕΟΣ
ΣΑΦΙΟΥΣ	ΑΦΡΟΔΙΣΙΑ	ΜΗΣΙΟΣΔΑΜΑΤΡΙΑ
ΖΩΠΥΡΟΣ	ΕΙΣΙΜΙΑ	ΣΩΣΑΡΕΤΑΣΗΡΟΣ
ΚΑΛΛΙΑΣ	ΕΥΠΛΟΥΣ	ΣΩΚΡΑΤΕΟΣ
ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟ	ΟΝΑΣΙΜΟΥ	ΔΙΠΠΑΝΑΣ
ΨΙΛΛΩ	ΖΑΠΥΡΙΩΝ	ΣΩΤΗΔΩ
ΛΑΠΑC	ΔΑΜΟΝΟΣ	ΣΩΤΗΡΙΑΝΟΣ

semblé, depuis le cap Malé jusqu'à Alikiai par huit et dix brasses fond de coquillages, en ayant la précaution de se ranger très-près de terre. Castri, qu'on retrouve au milieu des décombres d'Hermione, est

---

ΑΜΒΟΔΙC	ΕΥΤΥΧΥΔΑC	ΦΙΔΩΝ
ΑΜΜΙΑ	ΤΙΣΙΚΡΑΤΕΟΣ	ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΔΟΡΟΥ	ΣΩΤΗΡΙΣΑΑΠΑΤΙΔΟΣ	ΑΙΒΥΣΔΑΜΟΝΙΚΟΣ
ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ	ΑΡΤΕΜΙΣΙΑΖΩΠΥΡΟΣ	ΙΕΓΙΑΣ
ΔΑΜΑΡΕΤΟΥΒΕΛΡΙΟ	ΣΩΣΘΕΝΒΟΣΑΓΑΝΔΟΣ	ΠΟΣΙΔΙΚΑΣ ΚΑΛΛΩΝ
ΕΙΣΙΔΩΡΟΣ ΩΝΟΥ	ΕΥΦΡΟΣΥΝΑ	ΟΝΑΣΙΜΟΣΣΟΤΗΡΙΩΝ
ΣΟΣΘΕΝΕΟΣ	ΘΕΟΚΛΕΙΔΑ	
ΣΩΤΗΡΙΩΝ	ΖΩΠΥΡΑ	ΝΙΚΑΡΕΤΑΣ
ΦΙΛΟΚΛΕΟΣ	ΣΩΣΤΑΤΟΣ	ΑΙΡΟΔΙΣ ΖΩΠΥΡΟΣ
ΟΝΑΣΙΜΟ	ΜΕΓΑΜΑΣΙΑ	
ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΟΣ	ΣΟΤΡΙΩΝ	ΨΑΜΑΘΑΟΜΙΑ
ΚΑΛΛΙΚΛΗΣ	ΑΦΡΟΔΙΣΙΑΣ	ΑΙΚΛΕΟΚΡΑΤΙΣ
ΖΗΝΩΝ		
ΕΥΞΕΝΟΥ		
ΔΑΡΙΣΧΑΡΙΤΟΥΣ	ΕΡΜΙΑΕΚΑ..ΝΙΣ	ΣΟΔΑΜΟΚΡΑΤΗΣ
	ΝΕΟΣ	ΜΙΚΡΟΚΑΛΛΙΠΠΙΔΑ
ΟΠΥΡΑΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΑΣ	ΞΕΝΟΝΟΣ	
ΜΑΣΙΟΝΗ ΗΡΑΚΛΙΔΑ	ΔΑΜΑΤΡΙΑ	ΘΕΟΓΕΝΕΟΣ
ΕΛΙΔΟΣ ΗΡΑΚΚΛΙΔΑ	ΣΟΣΙΠΠΟΣ	ΠΕΙΕΔΙΚΑΣ
ΙΔΑΙΟΝ ΙΚΛΙΙΑΤΑΑ	ΟΝΕΣΙΚΡΑΤΙΣ	ΝΟΥΜΕΝΟ
ΚΕΡΔΩΝ ΗΡΑΚΛΙΔΑ	ΑΤΤΑΛΟΣ	ΣΩΦΡΩΝΟΣ
	ΑΦΡΟΔΙΣΙΟΣ	ΣΩΣΙΔΑΝΟΣ
ΕΠ..L ΗΡΑΚΛΗΑ		
	ΑΚΕΡΔΟΝ	ΣΩΔΑΜΟΥ

N° II.

A Hermione, à la même église.

ΣΟΣΙΣΤΑΤΟΣ
.ΔΕΟΦΑΝΤΑΣ
.ΔΜΗΤΡΙΟΣ
..ΔΡΟΚΛΕΟΣ

comme toutes les villes fondées par les Schypetars ou Albanais propres, opulente et bien bâtie. Ses habitants, qui prennent part dans tous les armements d'Hydra, sont actifs, braves et intelligents; leurs bateaux,

---

ΚΛΕΝΑΘΕΟ
ΔΩΡΟΥ ΚΕΡΔΟΝ ΕΡΜΑΙΟΥ
ΣΩΠΙΡΙΟΝ
ΚΛΕΟΠΑΤΡΑΣ
ΞΕΝΟΝΑΓΙΣ ΤΟΛΑΣ
ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ
ΑΡΧΙΠΠΑΣ
ΔΑΜΑΤΡΙΑ
ΣΑΜΒΑΤΕΙΣΑΛΕ
ΞΑΝΔΡΟΥ ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ
ΑΡΙΣΤΟΚΛΕ.....

N° III.

Sur un autel à Hermione.

ΛΑΡΧΙΠΠΟΣ Ο ΕΑΡΙΣ Ο ΕΑΡΥΛΑΣ
ΚΑΛΛΙΣΤΩ ΕΥΑΝΔΡΟΥ
ΑΝΕΘΗΚΕ.

N° IV.

Sur un marbre.

ΜΑΥΡΣΩΤΗΡΑΝ ΤΟΝ
ΙΕΡΕΑ ΤΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ
ΑΣΚΛΗΠΙΟΥ ΜΑΥΡ
ΟΣΩΤΗΡΑΣ ΤΟΝ ΠΑΤΕΡΑ
Ψ Β

N° V.

A Hermione.

ΤΟΝ ΜΕΓΙϹΤΟΝ ΚΑΙ. ΘΕΙΟΤΑΤΟΝ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑ
ΚΑΙϹΑΡΑ ΜΑΥΡ. ΒΗΡΟΝ
Η ΠΟΛΙϹ Η ΕΡΜΙΟΝΕΩΝ
ΤΟΝ ΑΝΕΙΚΗΤΟΝ.

consacrés au cabotage, ont une coupe élégante, et la plupart des femmes s'adonnent à la pêche des éponges, qu'on trouve en abondance sur les côtes de l'Hermionide. Là, comme à Cymé, petite île voisine de Rhodes, chaque fille doit amasser sa dot en pêchant des éponges, et faire preuve de capacité en plongeant à une profondeur qu'on détermine.

A une heure trente minutes de Castri par terre, et à une lieue par mer, on arrive d'un côté à Cranidi, et de l'autre à Bisati, qui est son port. Cette place, habitée par six cents familles chrétiennes, ne repose sur le terrain d'aucune ville ancienne, quoique Halice et Philanorium aient existé aux environs. Quelques personnes croient que Masès, ville citée par Homère, exista vers le port dont un des côtés est formé par le promontoire Struthuntium. Avec des soins on trouverait, dans un rayon de quatre à cinq lieues, aux environs des hameaux de Cheladia et de Candia, l'emplacement des acropoles de Masès et de Boleé; quant à Didyme, bourg consacré à Castor et à Pollux, il existe sous le nom qu'il portait dans l'antiquité. Pour ce qui concerne Bizati, nous dirons que c'est le plus grand port du golfe d'Argos. M. de Champmartin, commandant la frégate du roi la Flore, qui y était de relâche au mois d'avril 1776, est le premier qui en ait levé un plan digne de figurer dans un portulan. Il peut contenir la flotte la plus nombreuse, qui y serait à l'abri de tous les vents. On trouve à y faire du bois, et c'est ordinairement l'endroit où les Hydriotes en prennent les provisions nécessaires à leur navigation.

En descendant vers Nauplie, on trouve, à six milles

au-dessous de Bizati, Drapano, port où cinquante bâtiments de guerre seraient à leur aise. On y entre par un goulet large de soixante-deux brasses, après avoir contourné une pointe sur laquelle les Vénitiens avaient bâti un fort qui est démoli. On peut amarrer à terre sans courir aucun danger, il y a partout dix-huit et vingt brasses, fond de coquillages. Nous avons fait connaître les ports Tolon ou Avlon et Caratone, qui sont les derniers qu'on trouve sur cette côte avant d'arriver à Nauplie. Ces stations intérieures étaient essentielles à indiquer aux navigateurs à cause des obstacles qu'ils rencontrent de la part des vents de N. E. et de N. N. E. qui défendent l'entrée du golfe d'Argos, où ils sont presque réguliers, surtout en hiver, temps où leur impétuosité rend son accès difficile.

L'importance de la partie orientale de l'Argolide que nous venons de décrire, sera facilement appréciée comme point de défense de la Morée, si on fait attention aux forteresses dont elle fut autrefois hérissée, et aux ports ouverts sur ses côtes. Elle avait été sentie en 1693 par François Morosini, doge et commandant de la flotte vénitienne, lorsqu'il conseilla de fortifier Salamine, Égine, Hydra, Spezzia, qui auraient avec Corinthe formé une ligne de défense presque insurmontable (1). C'était sur ce terrain qu'il répondait de faire tête à toutes les forces réunies de terre et de mer des Turcs, dont la puissance faisait alors trembler la chrétienté. Athènes était, comme elle l'est au moment où nous écrivons, par rapport aux Grecs, un poste avancé qu'on pouvait difficilement secourir à

(1) Laugier, Hist. de Venise, t. XII, liv. 46.

cause de son éloignement du Pirée, et qu'il fallait par conséquent approvisionner de manière à épuiser la patience des Barbares, qui se rebutent facilement des longueurs d'un siége. Salamine flanquait l'isthme de Corinthe, et défendue par une place murée, elle devenait le refuge de la population de l'Attique et de la Mégaride, ainsi que cela eut lieu au temps des invasions des Perses et de toutes les hordes qui traversèrent ces provinces. Egine, occupée par une garnison, surveillait le Pirée, qui n'en est éloigné que de dix milles, ainsi que les approches de la Solygie. Cette contrée, défendue par Piada, où Venise avait fait construire une citadelle qu'on comparait à celle de Corinthe, liait les communications avec cette ville au moyen d'Angelo-Castron, forteresse du moyen âge, suffisante pour défendre le défilé qui aboutit au pont de la rivière de Cléones, près des buttes appelées Asprochôma. Nous avons fait connaître l'importance du Trété, la position de Mycènes, les forts autrefois bâtis dans le défilé qui conduisait de cette ville à Tirynthe et à Nauplie, de manière à laisser comprendre la sagesse des vues de Morosini, qui furent appréciées à leur juste valeur sans être exécutées.

En suivant son système, on sera convaincu qu'il fut celui des anciens, qui entendaient aussi bien que nous l'art de disputer le terrain. L'intérieur de l'Épidaurie, de la Trézénie et de l'Hermionide, semblait, d'après l'état des ruines qu'on y retrouve, avoir spécialement attiré l'attention des Argiens et des Romains qui leur succédèrent. Il est facile d'en juger par les soins et par les combinaisons qu'on avait employés à environner Hiéro de remparts destinés à barrer

les moindres défilés, au moyen de tours bâties pour les défendre, de citadelles, afin d'y tenir des garnisons, et de vigies disséminées sur les montagnes, pour signaler les approches des partis ennemis, ou pour transmettre des avis par des moyens télégraphiques connus dès la plus haute antiquité.

Quoique les montagnes soient très-escarpées du côté de Trézène, les passages les moins accessibles étaient retranchés, et chaque ville, environnée de murailles, ayant son acropole ou citadelle, nécessitait un siége. Dans plusieurs endroits, les temples et les sacellums ou chapelles étaient, comme le sont maintenant les monastères grecs, entourés d'un cordon de murs. Les métairies avaient leurs pyrges ou tourelles, de manière qu'un ennemi ne pouvait s'avancer que pas à pas dans ce labyrinthe de fortifications, où il était sans cesse harcelé, réduit à l'impossibilité de s'approvisionner sur le pays, et obligé de recourir à des convois aussi difficiles à transporter qu'à défendre.

La presqu'île de Methana, fortifiée à son entrée par une muraille, formait à elle seule un boulevard qui protégeait les golfes d'Epidaure et de Calaurie, ports défendus par des forteresses et par la nature (1). Enfin à l'orient, au midi, au couchant, les mouillages où les vaisseaux peuvent se réfugier avaient leurs approches protégées par des ouvrages militaires, et des villes où les populations pouvaient se réfugier et se

(1) C'est dans la presqu'île de Méthana que le colonel Fabvier a établi en 1826 sa réserve, son artillerie, ainsi que ses magasins de munitions de guerre et de bouche. Il a senti, en homme habile, l'importance de cette position militaire.

défendre. L'Épidaurie, non moins bien cultivée que couverte par tant de moyens de défense, était d'une admirable fertilité. Les maisons de commerce françaises établies à Nauplie y chargeaient en 1777, par le port de Cenchrée, un vaisseau de 150 tonneaux de blé; elles tiraient par Pidavro deux chargements de grains de toute espèce, et du bois de chauffage, qu'elles expédiaient jusqu'en Egypte. Dans les autres ports de la côte, on faisait huit chargements, savoir : six de blé, de peaux, de laines; deux en orge, fèves et fromages, qui étaient envoyés à Malte et qui s'y vendaient avantageusement. Maintenant les produits du pays sont accaparés par les Hydriotes, l'agriculture languit; mais quels trésors et combien de richesses pourraient renaître dans cette contrée, où les Grecs devraient former le centre de leurs réserves en temps de guerre, leurs magasins et un grand hospice de santé pour les malades, les vieillards, les femmes et les enfants, en relevant les établissements qui existèrent au bois sacré d'Epidaure, où l'air, les eaux et les lieux sont toujours les plus salubres du Péloponèse et de la Grèce!

CHAPITRE V.

Indication de la route qui conduit d'Argos dans la Cynurie, ou canton de Saint-Pierre. — Prasto. — Éléonition, ou Saint-Rhéontas. — Itinéraires entre ce canton et ceux de Tripolitza et de Mistra. — Juridiction du métropolitain de Saint-Rhéontas. — Extrémité méridionale des dépendances de l'Argolide. — Inscriptions trouvées à Amyclée. — Population.

Pausanias indique plusieurs chemins qui conduisaient d'Argos dans l'intérieur du Péloponèse (1). Celui qui menait à Tégée, en passant par les monts Lycone et Chaon, où l'on voit sourdre l'Érasinus, qui est la décharge du Stymphale, est décrit avec une précision telle qu'on ne peut le méconnaître. Cependant plusieurs voyageurs ont confondu les moulins d'Argos situés au dégorgeoir du lac de Zaraca, avec ceux qu'on trouve à l'extrémité du vallon d'Aglado-Campos. Par la même raison, il n'ont pas su distinguer le lac d'Amphiaraüs, maintenant appelé Mavro-Cocla, de celui qui a conservé le nom de Lerne. Fourmont, auquel on ne peut pas faire un pareil reproche, a très-bien signalé l'Erasinus (2), qui forme une grande nappe d'eau, à côté de laquelle on voit, dit-il, bouillonner une vingtaine de *sourcillons*. Au-dessous de cette eau coulante, le rivage de la mer est couvert de bas-fonds méphitiques qui s'étendent jusqu'à la vallée d'Apobathme.

---

(1) Paus., lib. II, c. 24.

(2) Strab., lib. VIII, p. 370; aujourd'hui Képhalo-Vrisi, nom que Mélétius a défiguré en lui donnant celui de Képhalari. *Géograph.*, p. 379.

La nuit, qui surprit M. de Châteaubriand au milieu de ces cloaques, l'empêcha de voir cette partie du golfe Argolique, et il fut non-seulement heureux de ne pas se noyer dans les lagunes, mais de n'y avoir pris qu'une fièvre éphémère, car les exhalaisons pestilentielles des marais de la Grèce sont ordinairement mortelles à ceux qui y passent seulement une nuit (1).

La distance entre Argos et Lerne est de deux lieues, et de sept heures de marche depuis cette rade foraine jusqu'à Tripolitza, en remontant la vallée d'Apobathmé (Aglado-Campos) par le Trochos, ou Strata-Chalil-Bey. Mais en tournant au midi, si on prend le défilé de la Laconie, on entre dans la Cynurie, qui compose maintenant le canton de Saint-Pierre. Cette contrée, qui est bornée à l'occident par le territoire de Tripolitza, par la mer à l'orient, et au midi par la grande vallée de l'Eurotas, peut être considérée comme un canton revivifié. Elle était presque abandonnée aux nomades, lorsqu'à l'époque de la sanglante révolution de 1770, les paysans chrétiens de l'Argolide, de la Tégéatide et de la Laconie, vinrent y chercher un asile, afin de se soustraire au glaive des mahométans. La chaîne du Malévo, nom générique sous lequel on désigne l'Olympe, le Thornax, le Ménélaon et le Parnon,

---

(1) Les marais de la Grèce exhalent les vapeurs les plus malfaisantes. Les fleurs, les gazons frais, les arbres vigoureux qui les couvrent, cachent des poisons mortels. On a vu périr des postes entiers de soldats français dans les bocages de Govino, près Corfou. Les fièvres qu'ils prenaient les enlevaient presque tous dès le troisième accès; et celles qui se prolongeaient, après les avoir tourmentés pendant plusieurs années, les ont presque généralement conduits à l'hydropisie, ou bien au marasme.

qui n'était regardée par les Moraïtes que comme un port dans la tempête, devint pour eux, même après l'orage, une patrie nouvelle. Alors les émigrés des différents cantons de la Cynurie se reconnurent pour Tchacons, ou Lacédémoniens; et le village de Saint-Pierre, qui n'était que le chef-lieu d'un villaïéti peu considérable, acquit une importance nouvelle par la colonisation de ces pauvres fugitifs.

Pour s'orienter dans la topographie du canton de Saint-Pierre, il faut supposer le village de ce nom à six lieues et demie au midi, quelques degrés ouest d'Argos, dans la partie du mont Parnon où les géographes placent Thyréa (1). En tirant de là au sud pendant quatre lieues, on trouve les cabanes de Prasto, qui mériterait plutôt que Saint-Pierre le titre de chef-lieu de canton, à cause de sa population composée de neuf cents familles chrétiennes. Ce fut dans le creux d'un gouffre naturel formé par la triple enceinte du Coraco-Vouni, que les familles du Péloponèse qui craignaient pour leurs jours au temps de la catastrophe de 1770 se réfugièrent particulièrement. Elles y trouvèrent les cabanes d'été des habitants de Saint-Rhéontas; et de part et d'autre, on s'entendit pour bâtir une ville, qui n'est, comme celle des hautes régions du Pinde, habitée que pendant la belle saison. Après diverses vicissitudes, il s'y est établi quelques familles à poste fixe; mais c'est ordinairement vers le temps de la semaine sainte (μεγάλη ἑϐδομάδα) que les Prasiens

(1) Thyréa. Paus., lib. II, c. 38; Herodot., lib. I, c. 8; Isocrat., *In Archidam.*; Thucyd., lib. II, c. 27, et lib. IV, c. 56; Strab., lib. VIII, p. 376.

de Saint-Rhéontas quittent les bords insalubres de la côte pour entrer dans cette région, d'où ils ne redescendent qu'après la Saint-Dimitri, qui est l'époque de la clôture de l'Archipel (1).

Les routes qui rattachent Néo-Prasto et les différentes villes de la Morée, rentrent dans la plupart de celles que Pausanias a tracées entre la Tégéatide et la Laconie. Ainsi, au sortir de Prasto (qu'il ne faut pas confondre avec Prasiès), si on suit pendant deux lieues à l'occident un sentier pratiqué dans la chaîne de Malévo, on arrive à Englovi, village de soixante-deux familles grecques; et il part de là une traverse qui conduit à Carya, qu'on croit avoir remplacé l'ancienne Carye. A cette distance, le terrain redevient classique; et au *troisième détour* du Malévo, où l'on suppose qu'Hercule, vainqueur d'Hippocoon, avait élevé un trophée, on aperçoit la chapelle de Notre-Dame-de-Carya, qu'on croit bâtie sur le terrain du temple de Diane *aux noyers* (2), arbres communs dans cette région froide de la Laconie. En poursuivant la route de Tripolitza, après avoir franchi plusieurs montagnes nues, on arrive, dans deux heures de marche, au village de Rizès, où commence l'ancien défilé des Hermès; et de là jusqu'aux ruines de Tégée, la distance est de trois milles en plaine (3).

(1) On appelle, dans cette partie du Levant, clôture de l'Archipel, la Saint-Dimitri, parce que l'escadre du capitan-pacha, qui part de Constantinople à la Saint-Georges, pour croiser dans la mer Égée, rentre à cette autre époque dans son quartier d'hiver.

(2) Paus., lib. III, c. 10.

(3) Sur cette route, qui conduit à Tripolitza, on trouve les villages de Dougliana, Magoula et Zevgalatio.



Saint-Rhéontas, ou Eléonition, port situé quatre lieues à l'E. S. E. de Prasto, a, suivant toute apparence, remplacé Prasies (1), ou Brasies, ville adossée à une montagne, d'où elle avait pris le surnom d'Oréate. Les rochers, maintenant déboisés, qui se détachent en s'éboulant, ont tant de fois écrasé les maisons, que les habitants ont quitté cet emplacement pour s'établir sur un promontoire qui se recourbe en s'inclinant en pente douce au nord-est et en enveloppant le port de Rhéontas. D'après les renseignements que j'ai pris, il paraît qu'on n'a découvert dans les ruines de Prasies qu'un petit nombre d'inscriptions, qui ont été, dit-on, relevées par M. Gropius d'Athènes, ainsi que quelques médailles, dont la plus importante est au type d'Aréus, roi de Laconie (2).

Trois lieues au septentrion de Rhéontas, on arrive au petit port de Saint-Jean, près duquel il s'est formé un village, qui est une échelle de cabotage où l'on charge des végétaux et les légumes, qu'on porte aux marchés de Nauplie et d'Hydra. Au-delà de ce mouillage, on place dans l'intérieur des terres, sur le penchant du mont Parnon, les villages de Théodouriana et de Gréveno, qui confinent avec le Trochos par la vallée d'Aglado-Campos. Quant aux ruisseaux décorés des noms de Thyræus et de Phryxus, ce sont des torrents qui ne coulent que pendant l'hiver.

---

(1) Prisiæ. Strab., lib. VIII, p. 368; Paus., lib. III, 21 et 24; Thucyd., lib. II; Ptolem., lib. III, c. 16; Steph. Byz.

(2) *Argent.* Tête d'Hercule jeune, à droite, avec la dépouille d'un lion.

R. Massue entre deux étoiles symboliques des gémeaux ou Dioscures.

Les habitants de Prasto et de Saint-Rhéontas se sont enrichis en prêtant les capitaux provenant de leurs épargnes, aux navigateurs de Spezzia et d'Hydra, chez lesquels il les placent au cours du change maritime. Ils tirent d'autres revenus plus assurés de la ferme générale du beurre à Constantinople, qu'ils possèdent en vertu d'une concession particulière des sultans (1). Aussi ce canton, quoique peu étendu, est-il un des plus riches de la Morée, en argent. Sa population, distribuée dans quatorze bourgs ou villages, entre dans le cadastre de la capitation pour deux mille quatre cent soixante-deux billets de caratch. Afin de parvenir, d'après cette base, à faire le dénombrement de leur population, il faut, m'a-t-on dit, supposer trois de ces billets pour deux familles; et on en trouvera six mille cent cinquante-cinq, qui représentent trente mille sept cent soixante-quinze individus.

Indépendamment de ce nombre de chrétiens soumis à la juridiction ecclésiastique de l'archevêque de Saint-Rhéontas, ce prélat étend son apostolat sur vingt-huit bourgs ou villages de la Laconie, au nombre desquels sont compris Amyclée et Hélos, dont le territoire aboutit à l'embouchure de l'Eurotas. Cette contrée, que j'ai classée, dans une note du chapitre précédent, parmi les villages suffragants d'Argos, en avait été démembrée depuis 1780. Par suite de dispositions particulières, les revenus royaux étaient appliqués à

(1) Les Tchacons, ou Lacons, du canton de Saint-Pierre, Grecs d'origine comme les Maniotes, jouissent à Constantinople de l'*appalto*, ou ferme du beurre, qu'ils tirent en grande partie de la Crimée; ils ont leurs statuts et leur police particulière.

la dotation du chef des eunuques noirs du sérail impérial de Constantinople; et un Africain mutilé se trouvait ainsi le maître du territoire autrefois possédé par les fils de Tyndare et de Lycurgue. Comme son indolente suprématie ne pouvait protéger ses vassaux que par des firmans, les beys de Mistra, aidés des Schypetars Bardouniotes, ne tardèrent pas à les harceler, au point d'obliger la Porte à rétracter la donation qu'elle avait faite au grand eunuque. Ainsi depuis quelques années les Hilotes modernes, toujours esclaves, ont courbé leurs têtes sous le joug des Spartiates mahométans, qui ne le cèdent en rien, pour la barbarie, aux républicains farouches dont les vertus exclusives furent toujours fatales à la Grèce.

C'est à cinq lieues environ au midi de Prasto qu'on entre dans le territoire suffragant du métropolitain de Rhéontas, en pénétrant dans le coli de Cosma ou Cosmopolis, séjour de trois cents familles chrétiennes. Ces restes d'une population réduite en servitude par les agas de Potamia (1) vivent, comme les anciens Eleuthéro-Lacons, divisés par tribus, sous le commandement de leurs gérontes, ou vieillards. Mais, plus laborieux que guerriers, la plupart sont cultivateurs, bergers, ou occupés à tailler, dans leurs carrières, les meules de moulin qu'on exporte dans une grande partie des îles de l'Archipel.

Quatre lieues au midi de Cosmopolis, on trouve

(1) Potamia, chef-lieu du canton albanais de Bardounia, dans le mont Taygète. Il y a un petit fort avec quelques canons, qui servent à solenniser les fêtes du bayram; la distance de là jusqu'à Marathonisi, port de mer, est de douze milles.

Hiérarchi, bourg de cent trente feux, qu'on croit avoir succédé à l'ancienne Géronthre (1). La campagne qui s'étend au-delà jusqu'à la mer s'appelle Hélos, nom qui a survécu à celui de l'orgueilleuse Sparte (2). C'est devant Hiérarchi que se croise avec le chemin de Mistra le sentier qui conduit à Monembasie (3); et en remontant vers la première de ces villes, on peut encore voir les restes d'Amyclée, où l'on retrouve des marbres chargés d'inscriptions (4). C'est aussi de ce côté que finissent les villages suffragants d'Argos, qui figurent

---

(1) Paus., lib. III, c. 22; Steph. Byz. Toute cette contrée n'est habitée que par des Grecs.

(2) Hélos, *Iliad.*, lib. II, v. 91; Paus., lib. III, c. 22; Strab., lib. VIII, P. 265; Plutarch., *In Vit. Lycurg.*

(3) De Mistra au mouillage d'Hélos, on compte quatorze heures, et autant de Mistra à Monembasie. Le géographe de Nubie évalue cette distance à XC. M. P., p. 192. Le poème Ms. de la guerre des Français en Morée, parle d'Hélos, qu'il écrit Αἶλος et d'une contrée appelée Pasavas :

Ἐδιέβηκαν ἐκ τὰ Χωρία ςὸ μέρος τῆς Μονεμβασίας
Ϛὸ Αἶλος εἰς τὸν Πάσαβαν καὶ εἰς τοὺς ἐκεῖσε τόπους.

V. 1579, 1580.

Ils descendirent des villages voisins de Monembasie à Hélos, dans la contrée de Pasavas et dans les lieux circonvoisins.

(4) *Fragments trouvés à Amyclée.*

..Μ ΚΕΣΟΝΓΕΡΙΕ	
..ΟΙΠΙΠΑΡΟΝΟΜ	*Sur le même*
..ΠΡΕΣΒΥΣ	*marbre.*
...ΠΟΣΠΟΡΓΙΠΙΟΥ ´	ΕΩ...
..ΑΝΔΡΙΑΣ. ΒΟΥΛΑ	ΚΑΜ...
..Σ ΚΑΙ ΡΑΜΜΑΤΟ ΦΜ	ΝΙΚΙ
.ΘΑΝΓΕΛΟΣΔΑΜΟ	ΕΥΔΑΜ

dans son cadastre comme des domaines semblables à nos évêchés *in partibus* (1).

En remontant l'ancien défilé du mont Zarex, on passe au-dessous de Saint-Basile, village autrefois dépendant du comté de Belvédère en Élide. Ce hameau est enclavé maintenant dans le diocèse de Rhéontas, qui comptait, il y a vingt-cinq ans, dix-sept cent trente familles répandues dans les différentes régions de cette partie de la Laconie. Là, comme dans le Ménélaon (Malévo), et sur le cap Ténare, on parle dorien, et les paysans sont de race laconienne. Vainement quelques voyageurs ont prétendu reconnaître chez eux l'idiome esclavon, il leur est absolument étranger. On ne trouve même dans leur pays que quelques tribus de Schypétars Ézérites, qui s'établirent à Bardounia et dans le Pente-Dactyli, sous le règne de l'empereur Michel III.

..ΚΡΑΤΟΥΣ............ ΓΑΛΛΟΝ
..ΔΑΣΥΕΔΑΜΟΥ....... ΦΙΛ
..ΚΤΙ Κ ΟΣΣΟ

Sur une pierre.

ΘΗΡΑΙΟΔΑCΚΑΙΜΕΠΑCΙΧ
ΠΑΜΕΤΙΜΟC ΘΕΝΙΔΑΤΟΝ
ΘΗΓΑΤΕΡΑ.

(1) En poursuivant la côte de l'Éleuthéro-Laconie, on compte, depuis l'embouchure de l'Eurotas, trois lieues jusqu'à Kyparissi, village situé au fond du golfe de Cyphante, que les Lacons appellent maintenant Poulithra. Il y a là des salines et des pêcheries closes, où les habitants prennent la quantité de poisson nécessaire à leur consommation, n'osant guère s'aventurer plus loin, à cause des forbans du cap Malée, qui les font esclaves pour en tirer rançon.

Les oliviers et les mûriers sont les arbres des vallées méridionales de la partie de la Laconie dont je viens d'ébaucher la topographie. Dans le mont Coraco-Vouni, on ne trouve guère que des châtaigniers; et les Prasiens doivent en général leur opulence à leur industrie plutôt qu'à la fertilité du territoire qu'ils habitent.

CHAPITRE VI.

Origine de l'Angelus. — Tripolis, aujourd'hui Tripolitza. — État de cette ville. — Inscriptions. — Tégée, ses ruines. — Sources et gouffres de l'Alphée. — Asea. — Mantinée. — Ses ruines. — Orchomène, aujourd'hui Kalpaki. — Route de Mantinée à Argos. — Route de Tripolitza à Lerne. — Idée de Lerne surnommé les Moulins.

« L'Arcadie est tournée vers l'Argolide, et de ce « côté habitent les Tégéates et les Mantinéens. » Après avoir donné ce gisement et fait connaître les dynasties héroïques qui régnèrent dans cette province, Pausanias, ébauchant la topographie du Ménale, décrit Tégée et Mantinée. Il représente cette dernière ville comme la plus importante, puisqu'elle était *percée de telle sorte*, qu'il y avait des chemins qui menaient de ce point central dans le reste de l'Arcadie (1). Strabon ne parle que transitoirement de Tégée et de Mantinée, dont nous croyons à propos de faire connaître l'emplacement et les ruines, avant de poursuivre notre itinéraire à travers les régions les moins connues de l'Arcadie.

---

(1) Paus., l. III, c. 1, 10.

Un séjour de neuf mois à Tripolitza, en 1799, nous a mis à portée de connaître cette capitale de la Morée, qui est située au centre de la Tégéatide. Les habitants croient qu'elle a pris son nom de la réunion de Mantinée, de Tégée et de Pallantion, dont elle se composa lorsqu'elles furent renversées. La chose est possible dans un sens, s'ils entendent qu'elle devint le réfuge de leurs habitants lors de la destruction de ces villes, qu'on peut rapporter à l'année 1456. A cette époque, le fléau des hommes, Mahomet II, ayant converti les églises du Péloponèse en mosquées, divisé son territoire en spailicks et en timars pour doter ses soldats, enlevé la majeure partie de la population, répandit une terreur si générale, que l'église d'occident s'en émut. On sait comment le pape Calixte III ordonna alors qu'on fît des prières à la mère de Dieu, dans toute la chrétienté, trois fois le jour; qu'on sonnât dans les églises, pour avertir les fidèles de les réciter; et l'*angelus* fut le signal d'alarme destiné à venger l'injure faite à l'humanité et à la religion : mais l'*angelus* seul est resté, et la Grèce fut oubliée dès qu'on cessa d'avoir peur pour son compte. Tégée et Mantinée n'étaient plus, lorsque les Grecs descendus du mont Ménale, dans lequel ils s'étaient réfugiés, vinrent habiter Tripolis, acropole que Tite-Live place vaguement sur les confins de la Laconie et du territoire de Mégalopolis (1), et que Pausanias range au nombre des bourgades appartenant aux Orchoméniens (2).

(1) Tit.-Liv., lib. XXXV, c. 27; Strab., VIII, 386; Polyb., IV, c. 81.

(2) Paus., l. VIII, c. 27.

Les routes postales de Patras, Gastouni, Arcadia, Navarin, Modon, Coron, Mistra, Corinthe, aboutissent à Tripolitza, comme tous les chemins de l'Arcadie, qui est la province centrale du Péloponèse, rayonnaient autrefois vers Mantinée. La capitale de la presqu'île, située au pied du mont Ménale, est environnée d'un cordon de murs bâtis il y a près d'un demi-siècle, ainsi qu'un petit fort assis sur une hauteur. De distance en distance on remarque des espèces de bastions pratiqués dans le rempart, qui, est garni d'une banquette étroite et percé de meurtrières. L'artillerie en fer qui est jetée sur quelques plates-formes porte les armes de Saint-Marc. Le plan de la ville est irrégulier; son terrain, inégal, coupé, montueux, entremêlé de terrains inhabités, de champs labourés et de flaques d'eau croupissante. L'enceinte qui enveloppe ce cloaque a six portes et une espèce de poterne pour le service particulier du sérail de S. A. le satrape de Morée. La principale porte, qui est dorée, et sur laquelle les croissants avec les queues sont arborés, est celle de Nauplie, située à l'orient; la seconde est celle de Calavryta, placée au nord, par laquelle on sort pour se rendre à Mantinée; la troisième a pris le nom de Caritène, et se présente au N. O.; une quatrième, voisine du château, donne issue dans la campagne; la cinquième conduit vers Londari, et la sixième est celle qu'on prend pour aller à Tégée, dont on trouve les ruines sur le chemin de Lacédémone.

La ville n'a d'eau coulante que celle des sources du mont Ménale; et cette rivière, sur laquelle on a bâti quelques moulins, après avoir traversé le quartier des tanneurs et alimenté les bains publics, ne traîne plus

qu'un cours qui est à sec pendant une grande partie de l'été. C'est à cause de cette disette d'eau qu'on a conduit à Tripolitza, au moyen d'un souterrazzi ou canal hydraulique, une source abondante qui se trouve à quelques milles de distance.

Le sérail du visir occupe une grande partie du terrain compris entre la porte de Nauplie, à cause de ses différentes enceintes. C'est à proprement parler un vaste hangar en bois, élevé sur un plan carré divisé par une aile de bâtiments qui le sépare en deux *avlais* ou cours distinctes. Un vaste corridor conduit à toutes les chambres; et les Arnaoutes qui composent la garde du pacha couchent hiver et été sous cet abri. La caserne des Delis, qui sont des espèces de houzards, et le harem ou quartier des femmes, font de cet assemblage de huttes une bourgade ou quartier qui a ses fours, ses bains, ses boucheries, ses écuries, sa mosquée, son gibet. On y trouve aussi des chiens, des imans, des mollahs, des âniers, des codjas ou instituteurs, des théologiens, des bouffons, des prisons, des geôliers, des bourreaux, des saltimbanques, des derviches ou cyniques, et des fumiers.

Vers le milieu de la rue principale, qui traverse la ville du nord au midi, on arrive au bazar, qui est divisé en autant de rues qu'il y a de principaux corps de métiers. Il est ombragé de platanes et de gros arbres, sur lesquels les cigognes établissent paisiblement leurs nids, sans s'effrayer des pendus qu'on y accroche. On voit presque partout des fontaines bien entretenues, et chaque maison a son puits, où l'eau, qui y abonde à peu de profondeur, est de médiocre qualité. Les rues, à l'exception de la grande, sont pavées seulement

au milieu, et coupées de petits ponts pour faciliter l'écoulement des immondices qui s'y déchargent. Quelques Turcs opulents ont de vastes sérails bâtis en terre, à partir d'un mur de soubassement, et distribués sans ordre et sans symétrie. Les pauvres Grecs, relégués dans les rues voisines des remparts, habitent des tannières infectes qui ne consistent que dans un rez de chaussée ayant pour plafond un toit composé de tuiles gercées dont les intervalles donnent passage à la fumée de l'âtre, qu'on place au centre de l'aire pour se chauffer et pour dormir les pieds chauds pendant l'hiver.

Le khan, seul édifice solide de la ville, est en pierre, et fermé par des portes garnies de plaques de fer qu'on barricade chaque soir avec de grosses chaînes. On voit, dans la maçonnerie d'un abreuvoir placé dans la cour, une inscription sur un linteau qui a servi d'ornement à la porte principale de Mégalopolis : j'ai regretté de n'avoir pu en prendre copie. Les mosquées de Tripolitza renferment plusieurs colonnes tirées des ruines de Tégée, et des inscriptions profanées par le stupide emploi des marbres sur lesquels elles existent (1). Quant aux bas-reliefs, les Turcs ont

(1) Les inscriptions suivantes m'ont été communiquées par M. John Cartwright, consul de S. M. B. à Patras, et maintenant à la résidence de Constantinople.

A Tripolitza, sur une fontaine.

ΘΗΡΙΝ.... ΗΠΠΟΝΟΣ ΠΟΛΙΣ ΤΕΓΕΑΤΩΝ ΑΡΕΤΑΣ
ΕΝΕΚΕΝ.

Dans une maison particulière, sur un cippe sans figures.

ΚΑΕΑΝΔΡΕ ΑΜΗΝΕΑΣ ΦΙΔΕ ΕΝΘΑΔΕ ΧΑΙΡΕΤΕ.

grand soin de les cacher dans la maçonnerie; et s'ils pavent un bain avec ces débris précieux, d'appliquer les figures contre terre, afin de dérober aux regards des objets proscrits par leur religion.

On sait quel fut le triste sort de Tripolitza à l'époque de l'insurrection de 1770. On montrait encore de mon temps, à la porte de Tripolitza, les restes de deux pyramides de têtes des Albanais qu'y fit élever Hassan pacha lorsqu'il en chassa ces rebelles (1). Ce fut au même lieu que ce vainqueur inexorable fit pendre Colocotroni, père de Théodore qui combat maintenant sous les drapeaux de la Croix. Ce perfide avait joué tous les rôles que la déloyauté de son caractère lui avait suggérés, lorsqu'il reçut le juste et légitime salaire du service qu'il venait de rendre au capitan pacha en lui livrant Tripolitza. Hassan lui fit compter l'argent qu'il lui avait promis pour sa trahison, mais, comme il n'avait pas stipulé pour sa tête, il ordonna qu'il fût aussitôt attaché au gibet, pour le punir de sa rébellion contre le sultan.

Tégée, maintenant appelée Palæo-Episcopi, l'*ancien évêché*, était la ville la plus célèbre de l'Arcadie. Pausanias, qui rapporte que Lycaon, roi de cette contrée, fut le premier antropophage, aurait mieux fait de nous dire quel fut le premier individu auquel il prit fantaisie de manger des poules, plutôt que de raconter une

---

Dans une autre maison.

ΑΓΑΜΕΜΝΩΝ ΝΙΚΑΣ
ΕΚΧΡΥΣΟΥ ΦΕΡΕΙ.

(1) *Voy.* l'Histoire de la Régénératiou de la Grèce, tome, I.

foule de traditions absurdes. La ville fondée par Tégéates, fils de ce héros, que les dieux métamorphosèrent en loup à cause de son goût pour la chair humaine, avait fondé Tégée, qui était florissante au deuxième siècle de notre ère. Le temple de Minerve, qui en faisait le principal ornement, était le plus grand et le mieux orné du Péloponèse. On y voyait réunis les trois ordres d'architecture, et des bas-reliefs, ouvrages de Scopas, représentant dans tous ses détails la chasse du sanglier de Calydon, ainsi que le combat de Télèphe et d'Achille dans la plaine du Caïque. Auguste, après la bataille d'Actium, avait enlevé de ce temple l'ancienne statue de Minerve Alea, avec les défenses du sanglier de Calydon, vieilles reliques regrettées des Hellènes superstitieux. Ils avaient cependant de quoi se consoler, puisqu'ils possédaient encore la peau de cet animal, ainsi que les chaînes dont ils avaient eu le plaisir de charger les Lacédémoniens, leurs voisins, qui voulaient les asservir, un grabat consacré à Minerve, et une foule d'autres colifichets sacrés dont le voyageur ne regrette pas la perte. Il serait possible de retrouver beaucoup d'objets plus précieux à Tégée, si on déblayait seulement la place publique, qui possédait un temple de Vénus; où l'on voyait la gynecothœne ou statue consacrée à Mars à cause de la bravoure des femmes de Tégée, qui battirent Charyllus, roi de Sparte, et son armée au pied du mont Philactris. Qui ne se féliciterait pas d'exhumer le cippe sur lequel on lisait le nom de Polybe, fils de Lycortas, et l'inscription en vers élégiaques qui servait de légende à la statue de Philopœmen, après lequel il

semble, dit Pausanias, que la Grèce épuisée n'ait pu porter d'hommes aussi magnanimes (1).

Le chemin de Tripolitza à Tégée traverse une plaine triste quoique cultivée, où l'on voit une espèce de lac dans lequel les eaux de l'Alphée se déchargent. Ce fleuve mystérieux, qui prend sa source à l'orient, s'absorbe presque au sortir de son urne primitive, et reparaît en cet endroit. Il s'engouffre une seconde fois dans un abîme, d'où il sort en produisant la source appelée Francovrisi, au voisinage de laquelle on trouve des ruines qu'on suppose être celles d'Asea (2). Il forme bientôt après un second lac au-dessous du hameau d'Anemodouri, où ses eaux s'absorbent une troisième fois au lieu nommé les Fontaines, pour renaître dans la plaine de Sinano ou Mégalopolis. On peut conclure de ces faits que le plateau de Tripolitza ainsi que celui de Janina est très-élevé au-dessus de la mer, et que c'est une sorte de filtre dont les eaux s'épanchent dans l'Alphée et du côté de l'Argolide, comme nous l'avons dit en parlant de l'Inachus.

Les fragments de colonnes d'ordre dorique qu'on trouve épars aux environs de Piali, des cabanes d'Agi-Sosti et de Palæo-Episcopi, annoncent qu'elles ont appartenu à un édifice aussi grand que le Parthénon.

---

(1) Paus., lib. VIII, c. 4, 46, 3; Strab., VIII, 337; Thucyd. Hist., V, 310, 35; 328, 64; Polyb. Hist., II, c. 46; 70; IV, c. 22, 23, 82; XI, c. 16; Herodot., I, § 50; III, 142, 146, 174, 179, 180; Tit.-Liv., XXXIV, 26; XXXV, 27; XXXVIII, 34; Ptolem., 49, 50; 36, 20; lib, III, c. XVI.

(2) Paus., *ibid.* Steph. Byz.

On voit aux mêmes lieux les débris du théâtre construit en marbre par Antiochus Epiphanès (1), les soubassements de l'acropole, et plusieurs marbres chargés d'inscriptions mutilées qui rappellent ainsi que les médailles de cette ville les noms d'Aleos et des Tégéates, ΑΛΕΟΣ et ΤΕΓΕΑΤΑΝ. Voilà ce qui reste d'une ville dont le nom seul figure au moyen âge dans les actes du synode de Chalcédoine, où l'on trouve la subscription d'Ophelime, évêque de Tégée (2). Un ruisseau qui coule des buttes voisines de Piali se perd dans la plaine à peu de distance de la route d'Argos.

---

(1) Tit.-Liv. Hist., lib. 41, c. 20.
(2) XII. Ecclesia Tegeæ. Oriens. Christ., p. 195, 196.

Inscriptions trouvées à Tégée par M. Cartwright.

I.

Sur un cippe.

ΚΑΛΛΙΚΟ
ΧΑΙΡΕ

II.

Sur un cippe.

ΦΙΛΟΛΟΕΥΣ
. . . .
ΕΑΥΤΟΙΣ
ΟΥΡΒΑΝΕ . . . ΧΑ . . .
ΕΥΦΡΟΧΥΛΙΕ . ΧΑ . . .

III.

Sur un cippe.

ΙΕΡΗ . . . . ΤΗΣ
ΙΠΠΙΤΑ . . . ΠΟΛΙΤΑΙ
ΠΕΡΙΛΑΟΣ ΣΙΜΩΝ
. . . . . ΛΕΞΛΕΥΣ ΟΙΣΤΡΑΤΙΓΟΙ.

La distance entre Tégée et Tripolitza est d'une heure, et de cette dernière ville à Mantinée, qu'on appelle Palæopolis et Milias, on compte deux heures et demie de chemin. En sortant par la porte de Calavryta, le sentier qui se prolonge à la base des montagnes de gauche coupe une plaine monotone parsemée de flaques d'eau. Au bout de huit minutes, on laisse à main droite le hameau d'Agi-Certi, le mont Parthénius, qui sépare la Tégéatide de l'Argolide, restant trois

---

IV.

ΠΟΛΥΝΡΕΤΕΙΑ ΑΡΙΣΤ.
ΝΕΟΚΑ..........

V.

ΘΕΟΦΙΛΟΣ ΧΑΙΡΕ.

VI.

Sur un relief représentant Hercule.

........ΘΗΠ.......
...........ΘΕΛΙ..........Θ
........ΝΕΜΟΜΑΝ..........
...........ΤΗΜΟΝ.........Ν
...........ΡΑΤΕΙ ΤΑΙΕ.....Β
........ΛΙΝΒΟΥ
ΛΑΙΣ ΗΡΑ
ΚΛΕΣ ΘΗ
ΡΟΚΤΟΝΕ.

VII.

A Piali.

ΝΙΚΙΑΣ ΚΛΕΑΝΔΡΟΣ
ΓΥΜΝΑΣΙΑΡΧΗΣΑΣ
ΑΝΕΘΗΚΕ.

milles à l'orient. Une demi-lieue plus loin, on passe par le travers des villages de Mouchli et de Saint-Démétrius, qui restent dans la même direction. Seize minutes au-delà, en faisant toujours route au nord depuis Tripolitza, on laisse à main gauche Arnaout Oglou, propriété d'un riche Turc du pays. A cette distance, on trouve des vestiges d'antiquités sur un contrefort du mont Ménale, dont le prolongement forme le point de partage des eaux dans la plaine. C'était anciennement la limite territoriale de Tégée et de Mantinée, si on en juge par les restes d'une muraille qui fermait la vallée dans cet endroit. A deux milles de cette espèce de retranchement, on voit à droite sur une éminence le village de Tsipiana, ainsi que la contrée marécageuse que les anciens appelaient Argos, et un quart d'heure après on passe sur un pont l'Ophis, qui entoure les murs de Mantinée.

Pausanias, qui visita Mantinée (1) au sortir de l'Argolide, ne se rencontre, dans l'itinéraire que nous venons de tracer, qu'aux environs de Tsipiana, village dont le nom quoique altéré rappelle celui de Nestana, où l'on voyait de son temps les restes d'un camp de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand. Au-dessous de ce hameau, on trouvait un temple de Cérès, les landes de Mœra et la fontaine Arné, près de laquelle Rhéa donna le jour à Neptune. Nous avons,

---

(1) Paus., lib. VIII, c. 3, 7, 8, 10, 11; Strab., VIII, 337, 388; XIII, 608; Thucyd. Hist., V, 324; 55; 358, 16; Xenoph. Hist., V, 2; VI, 5; Polyb. Hist., II, c. 46, 54; IV, c. 8; Plut. in Arat.; C. Nep. vit. Epamin.

le premier de tous les voyageurs, révélé l'existence de cette source sous son nom historique, dans un voyage imprimé en 1805. De cet endroit, il n'y a que deux stades jusqu'aux restes d'une digue élevée par Agésipolis pour inonder Mantinée, dont il détruisit ainsi les remparts, qui étaient construits en briques crües.

On sait comment cette place fût restaurée par les Thébains après la bataille de Leuctres, embellie par Antigone, tuteur de Philippe, père de Persée, dont elle prît le nom par reconnaissance; protégée par Auguste et par Hadrien qui, après dix générations, voulut qu'elle fût appelée comme autrefois Mantinée. Les fortifications, qu'on trouve dans un état de conservation propre à donner une idée de l'architecture militaire des Grecs, sont du temps de celles de Messène. L'enceinte circulaire qu'elles forment est garnie de cent seize tours carrées et percée de sept portes et d'une poterne, qui correspondaient à autant de chemins. Ce rempart, dont les restes s'élèvent dans quelques endroits à la hauteur de cinq à six pieds, était défendu par un fossé rempli par les eaux de l'Ophis, que l'ancienne digue d'Agésipolis divise en deux branches. On remarque en avant de chaque porte les restes d'autant de ponts qui y aboutissaient, et des lignes de constructions propres à faire reconnaître la direction des rues tracées à partir de la circonférence vers le centre de la ville. L'Ophis, dont le cours est toujours le même quoique avec des attérissements, se perd dans un gouffre au pied du mont Artémisius pour reparaître dans l'Argolide. Nous avons dit comment il inonde périodiquement les environs d'Argos, lorsque les eaux accumulées

dans la plaine de Milias forcent les encombrements de son dégorgeoir, phénomène qui se reproduit à l'égard des lacs de Janina et de Phénéon, qui ont des issues souterraines. Dans l'intérieur de la place, on voit un théâtre dont le diamètre est de deux cents pieds, et des bris de colonnes du temple de Junon qui était tout auprès, ainsi que les autels du Soleil. C'était près de là qu'on conservait dans une rotonde le feu sacré qui y avait été apporté de l'Attique, la statue équestre de Gryllus, fils de Xénophon, et un temple élevé par la bassesse à l'impudique Antinoüs. On ne trouve maintenant dans cet endroit que quelques misérables huttes qui forment le village de Palæopolis.

En dehors de la ville, au pied du mont Alesium, on voyait le stade, et au lieu où l'on avait consacré un bois à Cérès, les chrétiens ont élevé le monastère de Chrysouli, qui est maintenant desservi par quelques religieux. Tout porte à croire que l'église de Chrysouli a succédé à un temple mystérieux fondé par Agamède et Trophonius. A peu de distance, on trouve un édifice du moyen âge et une source qui porte le nom d'Arné, chose attestée par MM. Gell et Dodwell; une chaîne de côteaux élevés sépare la campagne de Mantinée ou Milias de celle de Kalpaki, qui est l'ancienne Orchomène.

Pausanias parle de deux chemins qui conduisaient à Orchomène. L'un passait par le stade de Ladas et par l'ancienne Mantinée, qui fut une acropole héroïque des premiers âges, d'où l'on se rendait à la fontaine Alalcomenia et au village de Mœra. En suivant l'autre route, on gravissait le mont Anchise, qui séparait

les possessions des Mantinéens de celles des Orchoméniens.

A cinquante minutes de Mantinée, après avoir gravi une chaîne aride de montagnes, on laisse à main droite une déchirure pratiquée entre les rochers, qui est le chemin le plus court pour se rendre à Orchomène et probablement celui dont la direction conduisait à Mœra. En continuant dans cette direction, on descend, et au bout de quarante minutes on trouve des vestiges de constructions anciennes. On quitte alors la route postale de Calavryta, et en continuant à descendre durant trente-cinq minutes, on passe au hameau de Livadi, à une demi-lieue duquel on remarque un long canal artificiel fait pour dessécher la plaine. A cette distance on aperçoit une tour bâtie sur une hauteur, le village de Rousso, et dans dix-sept minutes on arrive à Kalpaki. Ce faible hameau, près duquel on remarque les fondations d'un temple d'ordre dorique et des chapiteaux en marbre, est situé au voisinage d'une source, qui est probablement la fontaine Alalcoménia. A treize minutes, sur une éminence, on reconnaît les restes de la citadelle d'Orchomène et l'emplacement de la ville basse, qui était bâtie sur le site de Kalpaki; de cette hauteur on domine sur le lac dont parle Pausanias et sur la plaine de Tripolitza.

Deux routes importantes à faire connaître conduisent également de la Tégéatide dans l'Argolide; l'une était anciennement appelée *Prine*, et l'autre, qui était l'*Échelle* ou *Trochos*, conserve toujours ce nom, car *Caki Scala* est synonyme de la dénomination ancienne. En tenant, dit Pausanias, le premier de ces chemins,

qui est le plus rude, on passe par le mont Artémisius où l'Inachus prend sa source, qui servait jadis de limite entre les Argiens et les Mantinéens. Il paraît que Pausanias parlait de ce chemin sur ouï-dire, car on met trois quarts d'heure, à partir de Mantinée, pour traverser la plaine de Chipiana, qui dut être très-habitée. Au bout d'une heure de chemin on arrive, par un chemin rude et escarpé, au monastère de ce nom, dont la distance avec Tripolitza est évaluée à trois lieues. Quoique situé dans une région froide et élevée, on y trouve le groseiller à l'état sauvage; il faut ensuite plus d'une heure pour atteindre au sommet du mont Artémisius. De là au village de Torniki, on compte une lieue entre sommets et autant par un sentier tracé en spirale pour arriver au bas de la montagne, d'où l'on se rend dans deux heures et demie de marche à Argos.

La route du Trochos que j'ai faite en 1799 est la suivante. Je sortis de Tripolitza avec mes compagnons de captivité par la porte de Calavryta, et nous longeâmes les remparts de la ville jusqu'à celle de Nauplie, d'où nous fîmes route à l'orient. Nous laissâmes à main droite une poterie et les fourches patibulaires, ornement des villes où résident tous les vice-rois ottomans, qui gouvernent au milieu des bourreaux, et nous longeâmes un cimetière turc entouré de murs, qui est fermé par une grille en fer. Nous étions à quatre cents toises de Tripolitza. La plaine de Tégée était alors couverte de belles moissons, et nous suivions une route assez large, qui nous conduisit au bout d'une demi-heure à un torrent que nous passâmes sur un pont en bois. Nous avions, sur la gauche, plusieurs fermes et

un grand village, lorsque nous entrâmes, en approchant de l'Artemisius, dans un chemin bordé de haies où le jasmin, les rosiers, les grenadiers, mêlaient leurs parfums et leurs fleurs. Nous marchâmes pendant un bon quart d'heure de la sorte, et nous descendîmes dans un large torrent desséché, auprès duquel on a bâti une église dédiée à St-Démétrius. Ce fleuve éphémère, qui cumule une partie des égoûts de la plaine, forme un lac, autour duquel on a placé des bornes en pierre pour signaler le danger lorsqu'il y a de l'eau; dans le temps où je le vis il était à sec.

De cet endroit jusqu'à Sténo, village éloigné d'une lieue et demie de Tripolitza, la route est belle, pavée par intervalles et assainie par des fossés qui servent à l'écoulement des eaux. La plaine, à main droite, continue à être cultivée, et le mont Artemisius, dépouillé de bois, est couvert de verdure à sa base.

Nous mîmes pied à terre vis à vis de Sténo, à un mauvais khan situé au bord du chemin, entre un bouquet de platanes et une fontaine abondante. Un corps de bâtiments sans portes ni fenêtres composait ce triste gîte dont on chercha le maître pour nous donner un plat d'œufs et d'olives, sur lequel un Albanais de notre escorte s'était jeté avec appétit lorsqu'un de ses camarades arriva. Il commençait à faire tapage de ce qu'on ne l'avait pas attendu, mais le plat d'olives et une botte d'oignons que son camarade avait volée à un paysan, joints à quelques rasades de vin blanc, le calmèrent et en firent le meilleur compagnon du monde.

En reprenant notre route nous continuâmes à suivre un chemin pavé par intervalles pendant une lieue, lorsqu'en tournant brusquement à gauche du côté de

la montagne, nous entrâmes dans un bois taillis. Les flancs du Parthénius me parurent garnis de terrains cultivés soutenus par des petits murs en pierre sèche; et la campagne est, comme au temps de Pausanias, couverte d'une si prodigieuse quantité de tortues, que j'aurais été tenté de croire qu'elles étaient encore consacrées à Pan, si je n'avais su l'aversion que les Grecs et les Turcs ont pour ces amphibies, ce qui fait qu'ils les laissent pulluler. Le chemin, tour à tour large et serré, s'élevait insensiblement sans changer de direction, et je ne savais où il allait aboutir en voyant que les flancs du mont Parthénius se rapprochaient au point de devoir fermer le défilé, lorqu'en tournant à droite nous aperçûmes une vallée profonde qui se présentait comme un précipice. On fit halte un moment, et nos Albanais nous dirent que l'escalier dans lequel nous allions entrer s'appelait Strata Halil bey. Ils voulaient nous donner à entendre que c'était l'ouvrage de ce Turc, mais le Trochos existait avant Mahomet et ses califes, dont les aïeux gardaient les chameaux et les ânes en Arabie. C'est dans ce défilé que le dieu Pan, rencontrant un certain Phidippidès, se plaignit de ce que les Athéniens ne lui avaient pas bâti de temple. Il est probable que cette doléance lui valut un autel dans la grotte située au-dessous de l'acropole d'Athènes et un temple au lieu de son apparition; il existait encore dans le deuxième siècle de notre ère.

Le Trochos, pratiqué dans les flancs de la montagne, est tour à tour pavé de dalles de pierre et taillé dans le roc. On a élevé dans certains endroits quelques garde-fous en pierre pour empêcher les chevaux de rouler dans le

vallon s'ils venaient à s'abattre. Les coupes de l'escalier sont disposées en spirales, de manière que nous voyions une partie de la caravane au-dessus de notre tête quand nous prenions les devants. Dans cette position, je crus distinguer à droite sur une éminence des ruines qui ont appartenu à quelque édifice ancien. Je remarquai dans le vallon une fontaine turque revêtue en marbre : elle est située sur la rive droite d'un torrent qui s'échappe d'une gorge qu'il ne me fut pas possible de visiter.

La journée avait été brûlante, le tonnerre commençait à gronder, et nos Albanais s'étant hâtés d'allumer leurs pipes à un poste de dervendgis grecs, qu'ils battirent pour n'en pas perdre l'habitude, nous sortîmes de cet encaissement, qui est le receptacle d'une foule de torrents. Nous franchîmes alors la dernière croupe du mont Parthénius, et le vallon, qui s'élargit aussitôt, nous présenta l'aspect d'un pays bien cultivé. Nous étions au moment d'y entrer quand le tonnerre et la pluie nous forcèrent de chercher un abri à Agladocambos, bourg situé un quart de lieue à main gauche. Nous nous refugiâmes sous un kiosque bâti à l'entrée, jusqu'à ce que le plus fort de l'orage fût passé, tandis que nos Albanais, mieux avisés, se tenaient tapis sous une haie impénétrable à la pluie.

Comme le mauvais temps continuait, il fut décidé que nous monterions à Agladocambos. Nous prîmes une rampe bordée d'arbres et d'arbustes en fleurs, sur laquelle chaque maison a la porte de sa petite cour, comme sur un corridor commun. On nous reçut dans une cabane, où nous trouvâmes les gens en fête à cause de la so-

lennité du dimanche, qui était en même temps l'agrypnie ou veille de la panégyrie de SS. Constantin et Hélène.

Agladocambos, que je pus examiner, s'élève par étages au penchant de deux montagnes boisées, entre lesquelles il est situé. Sa population est grecque et gouvernée par des codja-bachis. Peut-être qu'on trouverait dans cet endroit les restes d'Hisies, où les habitants d'Argos vainquirent les Lacédémoniens en champ-clos. Comme le ciel s'était épuré, les Albanais, de qui nous dépendions, voulurent partir pour se rendre à Lerne, qui était le terme de notre journée.

Nous suivîmes pendant une heure un sentier tracé sur les montagnes, qui ne sont couvertes que de lauriers, de myrtes et de romarins. L'odeur qu'ils exhalaient après la pluie nous embaumait. Bientôt nous eûmes une vue de la mer, et nous ne tardâmes pas à plonger sur l'étendue entière du golfe d'Argos, au-delà duquel nous distinguions Nauplie et le château de la Palamide. Au bout d'une seconde heure de marche, nous descendîmes dans un vallon presque inculte : comme nous demandions où était Lerne, on nous fit voir une tour ruinée bâtie au couronnement d'une montagne. Nous nous dirigeâmes de ce côté, et nous y arrivâmes longtemps après le coucher du soleil. Nos guides se reconnurent aux lumières d'un village bâti sur la montagne, et un d'eux étant allé chercher la clef du khan, nous y passâmes la nuit sur les planches, en proie aux moustiques et aux insectes qui foisonnent dans les caravansérails de la Turquie, que les conteurs des mille et une nuits seuls ont pu représenter comme des palais enchantés.

Lerne ou Milos se compose de la réunion d'une trentaine de maisons adossées au mont Pontin dans un aspect oriental. Cette montagne, citée dans l'antiquité, est de nature calcaire, et très-propre à absorber l'eau, ainsi que l'avait observé Pausanias. On pourrait peut-être y retrouver les débris du temple de Minerve Saïtide, mais le bois qui en faisait l'ornement a disparu. Sur la route d'Argos, on voit maintenant un parc environné de murs, renfermant un verger délicieux et une maison appartenant à un Turc des environs, ainsi que des champs labourés.

L'étang de Lerne, par où la fable prétend que Bacchus descendit aux enfers pour en retirer Sémélé, est situé à peu de distance du khan où nous avions passé la nuit. Néron, qui le visita, essaya d'en mesurer la profondeur sans y réussir, quoiqu'il employât plusieurs stades de corde auxquels était attaché un plomb : je pense qu'on serait plus heureux de nos jours, si on voulait satisfaire sa curiosité sur ce point. Il était, au moment où je le vis, couvert de goëlands, de martins pêcheurs et de cormorans. Près de ses bords croissent des glayeuls, des rubans d'eau, des joncs, et une infinité d'herbes qui ne permettent pas de déterminer précisément ses limites. Un ruisseau qui sort de son bassin va se jeter dans le golfe d'Argos, après avoir fait tourner quelques moulins, et tout me porte à croire qu'il doit être poissonneux. Les habitants prétendent que son eau donne la fièvre; il est probable qu'ils entendent par là l'usage habituel qu'on en ferait, car j'en ai bu sans y trouver aucun gout marécageux; et je crois même qu'elle est aussi pure que celle d'aucune autre

source, car les vaisseaux qui relâchent aux moulins y font leurs provisions d'eau sans s'embarrasser de l'hydre, des fièvres et des mauvaises qualités qu'on lui attribue.



LIVRE QUINZIÈME.

PHLIASIE.

CHAPITRE PREMIER.

Route depuis Argos jusqu'à Saint-Georges. — Khan de Miliotis. — Mont Polyphengos. — Grottes des frères Laures. — Mont Analipsis. — Restes du temple de Jupiter Néméen. — Vallée de Némée, maintenant appelée Coutzomati.

Nous avions vu tout ce que le pays offre de plus curieux, lorsque nous sortîmes d'Argos pour nous rendre dans l'Arcadie, en prenant la route de Némée. Je venais de relire l'*Agamemnon* de M. Népomucène Lemercier, sur le lieu de la scène où il place la tragique aventure du chef des Atrides; et je saluai la ville que nous quittions, en répétant ces vers qui retentiront sur le théâtre français aussi long-temps que ceux de l'*Oreste* de Voltaire :

Salut, ô murs d'Argos! ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
(Acte II, scène VII.)

Nous remontâmes pendant un quart de lieue le lit poudreux de l'Inachus, qui prend sa source, quand

il y a de l'eau, dans le mont Parthénius (1). Au bout d'un quart d'heure de chemin, nous tournâmes au nord quelques degrés ouest; et nous fîmes quatre milles pour arriver jusqu'au village de Coutzo - Podi. Nous commençâmes bientôt à gravir la base des montagnes, qui forment une masse contiguë depuis l'Argolide jusqu'à Patras, en laissant à l'occident le plateau de l'Élide, la seule plaine régulière de la Morée du côté de l'occident. Nous entrions dans les ressauts de l'Artémisius, et nous suivîmes une gorge d'un demi-mille d'étendue, ayant en vue le khan de Carvathi, et la porte aux Lions de Mycènes, à l'orient du bassin d'Argos. Arrivés au village de Bélisi, nous marchâmes nord-nord-ouest pendant un demi-mille entre des sommets calcaires, avant de descendre dans une vallée étroite baignée par la rivière d'Ornée, qui se rend à l'Inachus, ou Planitza. J'eus beau demander si on trouvait au nord, comme le dit Fourmont, des ruines appelées Ornica (2), on ne me comprit pas, et on ne put me dire si le ruisseau qui coulait devant nous est le même qu'il nomme la rivière des SS. Anargyres. Nous escaladâmes immédiatement une montagne aride

(1) C'est le même que l'Artémisius. *Voyez* Strab., lib. VI, p. 271; et lib. VIII, p. 370.

(2) Ornica. Nous n'avons rien vu dans ce village que deux églises, l'une dédiée à sainte Marine, que je suppose bâtie sur le sol même du temple de Diane; l'autre consacrée aux SS. Apôtres, et il y a apparence qu'elle est à la place du temple de tous les dieux. Le territoire de ce village est borné à l'orient par la rivière de Pétraki (Voyage manuscrit de Michel Fourmont, p. 249 et 250 (*bis*), p. 263 et 264 (*bis*), déposé au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du Roi).

en prenant le défilé de Gamila, dans lequel je remarquai plusieurs massifs de granit noir pareil à celui des carrières d'Argos. A cette distance, nous étions à deux lieues de cette ville et à une demi-lieue au sud-sud-ouest de Zacharias, village près duquel je place la florissante Ornée d'Homère (1). Nous nous trouvions dans la région moyenne de l'Artémisius, qui formait autrefois la frontière méridionale de la Phliasie. Nous descendîmes au khan de Miliotis, qui est situé entre des montagnes lugubres. Je vis au bord d'un ruisseau un moulin et un plant de mûriers, près desquels on avait cultivé quelques arpents de terre, qui étaient alors remplis de bamians et d'aubergines.

En quittant le khan, nous prolongeâmes un torrent venant de l'ouest, pour prendre le défilé de *Scala - Miliotis*, qui est un sentier taillé en spirale dans le flanc des montagnes. Nous fîmes de là trois quarts de lieue entre des sommets hérissés de buissons, qui nous conduisirent à une vallée couverte de poiriers sauvages. J'y vis des moutons dont les deux tiers étaient noirs, ce qui fait que leur laine est moins estimée dans le commerce que celle des troupeaux de l'Argolide.

Nous venions de rentrer dans le canton de Corinthe, et nous marchâmes environ un quart de lieue au couchant jusqu'à une fontaine, d'où nous tournâmes au nord pour déboucher dans la vallée de l'Asope. Nous eûmes aussitôt en face le village de Saint-Georges, qui se présente au milieu d'une embrasure

(1) *Iliad.*, lib. II, v. 571 ; Paus., lib. II, c. 25; *Id.*, lib. X, c. 18 ; Strab., lib. VIII, p. 376.

formée par les monts Polyphengos et Analipsis. Dans le sud-ouest, j'apercevais la partie de l'Artémisius appelée Gymno-Vouni, qui enveloppe le bassin d'Orchomène; et mon horizon était fermé au septentrion par la chaîne des montagnes de la Sicyonie, que les modernes nomment Gavrias. Nous suivîmes le cours d'un torrent qui verse ses eaux dans la vallée de Saint-Georges, en laissant à gauche un monastère de la Vierge, creusé à l'angle d'un entablement du mont Polyphengos. Chandler, qui le visita, y copia une inscription sépulcrale (1); et les moines y montrent encore, comme de son temps, l'image miraculeuse de la Panagia, qu'ils disent s'être envolée d'Athènes pour venir se fixer dans ce lieu, où elle voulait que son culte fût établi (2). Quant à la fontaine limpide dont parle le voyageur anglais, c'est tout bonnement une

---

(1) *Inscription inédite trouvée dans le même monastère.*

ΣΕΡΣΙΔΙΟΣ ΜΑΞΙΜΟΥ ΥΙΟΣ ΦΑΩΝ
ΚΟΡΙΝΘΟΣ ΤΗ ΦΛΙΑΣΙΩΝ ΠΟΛΕΙ ΤΗΝ
ΕΞΕΔΙΑΝ ΕΚΘΕΜΕΛΙΩΣΥΝ ΤΗΣ ΕΓΗ
ΚΑΤΑΣΚΕΥΑΣΑΣ ΕΚΙΩΝΙΠΩΝ
ΑΝΕΘΗΚΕΝ. Ψ. Β.

(2) Chandler, qui saisit toutes les occasions de se moquer des chrétiens orthodoxes, rapporte fort au long ce prétendu miracle. Il devait cependant savoir que ces erreurs ne sont pas le fruit de leur religion, mais de l'imagination ardente des Grecs. Pouvait-il ignorer que les précepteurs de Thémistocle et de Platon racontaient, *que Minerve avait transporté le mont Lycabettus dans l'Attique, en le mettant dans les plis de sa robe, pour l'apporter depuis Pellène jusqu'au lieu où elle le laissa tomber?* Après cela, comment peut-on se moquer des modernes? ANTIGON. CARYST., Περὶ ἱστοριῶν παραδόξων, c. 12.

citerne taillée dans le roc, qui conserve, sans aucune intervention surnaturelle, les eaux des pluies, claires et fraîches pendant toute l'année.

Je commençai aussitôt à découvrir la longue file des cellules autrefois habitées par les frères Laures (1), dans lesquelles Michel Fourmont (2) ne trouva plus qu'un ermite. En parlant de ces ascétiques aux gens du pays, ils parurent étonnés, et un vieillard fut le seul que je trouvai au fait de leur histoire. Tout en discourant sur ce que je voyais, nous traversâmes la vallée; et dans dix minutes, nous arrivâmes au village de Saint-Georges. Nous y étions recommandés; on lut nos lettres, mais on nous fit un accueil glacial. On allait même nous refuser le logement, lorsque mon

---

(1) Laures; c'est en parlant de ces cénobites que saint Éphrem a dit, *qu'ils vivaient dans les montagnes comme des fauves; qu'ils s'étaient établis comme des ramiers dans les lieux élevés, et qu'ils avaient attaché leur ancre d'espérance à la croix.* Πλαζόμενοι ὄρεσιν ὡς θῆρες τρεφόμενοι ὡς περιϛεραί ἐίσι πετασθεῖσαι ἐν ὕψει καὶ τὰς σκηνὰς αὐτῶν ἔπηξαν ἐν τῷ ϛαυρῷ (St. Ephrem, t. I, p. 175, edit. Rom. 1732 : *Id.*, *Commentar. in Amos*, p. 268).

(2) Voici ce qu'en dit Fourmont, qui avait vu et décrit cette montagne avant Chandler : « Le mont Polyphengos n'est qu'un rocher escarpé et très-haut, sur lequel il y a trente-six églises ayant douze pieds de long sur huit de large. Comme aucune n'était entière, nous ne pûmes savoir leur hauteur. Toutes ont une cour, et au bout, une cellule de huit pieds en carré, avec une petite citerne. En montant depuis le milieu de la montagne, on trouve six terrasses, sur chacune desquelles il y a soixante grottes. Fourmont, *Voyage manuscr.*, p. 304 et 305 (*bis*).

Il paraît que ce fut devant cette forteresse, ouvrage de la nature, que Mahomet II se trouva arrêté par les Grecs, lorsqu'il ravagea le Péloponèse. *Voyez* Chalcocondyle.

drogman, M. Mertrud, ayant reconnu un de ses amis, nous aplanit les difficultés; de manière que l'hospitalité nous fut accordée.

Cet article étant réglé, nous demandâmes où étaient les Colonnes (c'est sous ce nom qu'on désigne Némée); et on nous répondit qu'on n'en savait rien. Nous insistâmes, et on ajouta *qu'il y avait si loin;* mais comme je montrai de l'argent, un jeune homme s'écria qu'il nous y conduirait dans moins d'*une heure de temps*. Nous lui donnâmes aussitôt un des chevaux de nos postillons, et nous partîmes. Notre chemin était à l'orient; dans un quart d'heure nous eûmes dépassé le coteau qui réunit le mont Analipsis au mont Gavrias. Nous traversâmes ensuite un vallon couvert de vignobles; et après avoir doublé une seconde colline, nous arrivâmes, au bout de cinquante-cinq minutes de marche, dans le vallon solitaire de Némée.

Quelques bergers campent maintenant aux lieux où pendant la célébration des jeux en l'honneur d'Hercule, Philopœmen offrit aux Grecs le spectacle de son armée, manœuvrant, dit le naïf traducteur de Plutarque, *avec une grande force et légèreté*. Je cherchai d'abord le théâtre où ce héros entra suivi de ses officiers *tous en fleur d'âge*, au moment où le musicien Pylade de Mégalopolis, qui avait remporté le prix aux jeux Pythiens, se mit à chanter ces vers de Timothée de Milet :

Κλεινὸν ἐλευθερίας τεύχων μέγαν Ἑλλάδι κόσμον.

C'est lui qui donne à la Grèce
Le beau présent de la liberté.

Je me retraçais *la liesse des spectateurs qui se pri-*

rent à battre des mains, pour l'espérance qu'ils concevaient que les Grecs par son moyen recouvreraient bientôt leur ancienne liberté, quand de hautes colonnes attirèrent mon attention; c'étaient celles d'un édifice consacré au roi de l'Olympe mythologique.

Le temple de Jupiter était déja dégradé lorsque Pausanias le vit; son toit était écroulé, et on avait emporté la statue du maître des dieux. Un bois de cyprès ombrageait seul sa nef délaissée; mais il est probable que l'empereur Hadrien, restaurateur des jeux Néméens, dut faire quelques réparations à cet édifice, qui était regardé comme un des plus beaux de la Grèce. Je comptai encore à sa façade l'emplacement de six colonnes, dont il ne reste plus que deux, qui sont d'ordre dorique, avec leurs architraves. Je vis les tambours de plusieurs autres; et sachant que cet édifice, qui était dans les proportions du *Theseum* d'Athènes, avait été levé géométriquement et dessiné par M. Fauvel, je me dispensai d'en prendre aucune mesure. A quelques pas de là, je remarquai les décombres d'une église grecque dédiée à la sainte Vierge, qu'on croit occuper l'emplacement du monument funèbre d'Archémore (1), près duquel les sept chefs prononcèrent le serment de le venger des Thébains. Un vieux figuier couvre maintenant son sanctuaire délabré, où l'on célèbre chaque année, le 15 août, une panégyrie, qui attire un concours nombreux de paysans des villages voisins. Ainsi aux mêmes lieux où se tenaient les jeux Néméens (2), présidés par les Argiens,

(1) Paus., lib. II, c. 15; Apollod., lib. III, c. 6, § 4.

(2) Nemeases alias æstivas, hibernas alias, atque ipsarum sin-

se réunissent maintenant les enfants des Grecs, et s'ils ne poursuivent plus les couronnes distribuées aux vainqueurs des jeux, les échos, qui répétaient les acclamations des peuples réunis, redisent des harmonies plus sublimes. Ils répondent aux chants religieux des chrétiens de la Phliasie, qui demandent au Ciel, dans leurs humbles prières, *le Desiré des nations*, en invoquant *le règne de J. C.*, Βασιλεία τοῦ Χριστοῦ.

Je m'enquis de la fontaine Adrastène, et on me montra la source de Coutzomati, qui donne son nom au vallon de Némée. Du reste, je ne vis aucune trace du stade ni de la ville; et comme le jour baissait, j'eus beaucoup de peine à dessiner le cours de la rivière qui se jette dans le golfe de Corinthe. Mais je ne pus méconnaître, à sa forme particulière, qui est celle d'un autel élevé dans les airs, le mont Apésas, sur lequel Persée sacrifia, dit-on, à Jupiter; car, dans les temps antiques, les hommes priaient sur des lieux élevés (1). Je ne fis qu'entrevoir le village de Coutzo-

---

gulas alternis annis peragi consuevisse, perspicuo constantique scriptorum omnium testimonio erudimur. Ipsas vero primis ac tertiis olympiadum annis celebratas esse, Scaliger, Petavius, Dodwellus, cæterique scriptores omnes unâ veluti voce testantur. Eas tamen secundis et quartis adscribendas esse pluribus et perspicuis etiam certisque Nemeadum exemplis ostendi : ut æstivæ quidem secundis olympicis annis, duodecimo Panemi Corinthii adeoque Hecatombæonis Attici die, agerentur : hibernæ vero in quartos olympiadum annos, itemque in duodecimum Gamelionis Attici diem inciderent.

CORSINI, *Fasti Attici*, t. II, p. 196.

(1) *C'est leur coutume*, dit Hérodote (en parlant des temps où les hommes n'avaient pas encore fait les dieux à leur image),

mati, qui est habité par vingt familles albanaises chrétiennes dont la richesse consiste en vignobles et en troupeaux. Les ténèbres s'épaississaient, lorsque nous reprîmes le chemin de Saint-Georges, où nous arrivâmes au moment où la pluie commençait à tomber. Les éclairs seuls nous faisaient apercevoir les montagnes de l'Arcadie; le tonnerre grondait dans leurs flancs, et tout nous présageait une nuit épouvantable. Je craignais que cela ne dérangeât mes projets, lorsqu'un vent impétueux, qui s'éleva sur les dix heures du soir, dissipa les nuages, et me permit d'espérer pour le lendemain une journée favorable.

Nous couchâmes sur le sopha du divan de notre hôte, qui paraissait très-mécontent d'une bande d'Albanais que le caradgi ou receveur des finances avait envoyés à Saint-Georges, en qualité de dgéremets ou garnisaires, pour exiger le recouvrement du caratch ou capitation. C'était la cinquième fois qu'on payait cet impôt pour l'an de grace 1815, et les plus pauvres gens avaient déja déboursé au-delà de soixante francs par individu mâle au-dessus de l'âge de douze ans. C'était à ce prix que le glorieux sultan permettait à chaque chrétien de *conserver sa tête*, et les exécuteurs, qui buvaient le vin des paysans en mangeant leur pain et leurs poules, menaçaient de les mettre à exécution militaire, s'ils ne payaient dans le délai de deux jours. Je demandai au codja-bachi quel parti il se proposait de pren-

---

d'immoler des victimes à Jupiter sur le haut des montagnes; et ils appellent de son nom, tout le circuit du ciel. Ἐπὶ τὰ ὑψηλότατα τῶν οὐρέων ἀναβαίνοντες θυσίας ἔρδειν, τὸν κύκλον πάντα τοῦ οὐρανοῦ Δία καλέοντες. Lib. I, c. 131

dre? — Nous attendrons. — Mais dans deux jours? — Nous serons battus. — Et après? — Je partirai pour Tripolitza, je ferai un présent au secrétaire du visir, un autre à son maître, et les gens que vous voyez seront rappelés, dépouillés et roués de coups. Quel triomphe! car il est plus doux de se venger que de prévenir une injustice; d'ailleurs si nous payions, on nous croirait riches, et les vexations n'auraient plus de terme.

CHAPITRE II.

Phliasie. — Départ du village de Saint-Georges. — Ruines de Phlionte. — Indication de plusieurs monuments. — Cours de l'Asope. — Limites de la Phliasie.

Le village de Saint-Georges est divisé en deux quartiers groupés au penchant des mamelons qui se rattachent à la chaîne ondoyante des montagnes de la Sicyonie. Sa population, entièrement grecque, se compose de cent cinquante familles, qui ne sont pas gouvernées avec la même modération que celles des villages de l'Isthme, quoique soumises à l'autorité de Kyamil, bey de Corinthe. Cependant ce noyau des derniers enfants des Doriens mériterait une considération particulière, si on réfléchissait que leur race s'est perpétuée depuis la plus haute antiquité dans cette partie du Péloponèse. Phlias, fils de Téménus, qui fut un des Argonautes, avait donné son nom au pays qu'ils habitent (1), et qu'Homère distingue spécialement de l'Arcadie. Après le retour des Héraclides, la Phliasie

(1) Paus., lib. II, c. 12; Strab., lib. VIII, p. 382.

fut envahie par les Doriens que commandait Rhégniadès, descendant de Bacchus (1); et le dialecte des paysans actuels, ainsi que les excellents vins des coteaux de Saint-Georges, prouvent leur extraction dorique, autant que la protection particulière du fils de Sémélé envers leurs vignobles.

Le soleil éclairait à peine l'horizon, lorsque nous montâmes à cheval, pour aller visiter une caverne située une demi-lieue au nord, que les gens du pays croient avoir servi de retraite au lion de Némée (2). C'était, sans ajouter foi au récit des Phliasiens, qui racontent cette histoire, la seule chose qui me faisait quitter la route que nous devions suivre. Nous sortions de la maison de notre hôte, lorsque je remarquai sur un marbre enclavé dans l'escalier le nom d'Évancrite, ΕΥΑΝΚΡΙΤΟΥ; et comme j'appris qu'on avait trouvé ce linteau dans la plaine où nous devions passer, je conçus l'espérance d'y faire quelque découverte. Afin d'être plus libre dans mes recherches, on donna ordre aux conducteurs de nos bagages de prendre les devants et de nous attendre à un caravansérail situé à l'extrémité occidentale de la vallée de la Phliasie.

Débarrassés de cet attirail, nous dépassâmes le second quartier du village de Saint-Georges; et après avoir marché droit au nord l'espace d'un mille, je com-

(1) Paus., *Ibid.*; Raoul-Rochette, *Hist. de l'Établiss. des col. grec.*, t. III, p. 27.

(2) Pausanias place cet antre à quinze stades de Némée (lib. II, c. 15), un mille sept huitièmes; ainsi ce ne pouvait être celui qu'on m'indiquait.



mençai à trouver les soubassements de plusieurs édifices helléniques. Ils étaient trop considérables pour me permettre de penser qu'ils appartenaient aux ruines de Bembina (1), que Chandler place de ce côté. Bientôt nous traversâmes un torrent tributaire de l'Asope, et je retrouvai encore les fondements de plusieurs enceintes que le soc de la charrue n'a pu démolir. Je suivis leurs encaissements, qui s'étendent jusqu'à la base du mont Gavrias; et comme je ne pouvais être sur l'emplacement de Bembina, ni sur celui de Némée, j'en conclus que je foulais les ruines de Phlionte.

Il fallut suspendre un moment mes explorations pour monter à la prétendue caverne du lion de Némée. Mon cicerone, qui était un maître d'école de Saint-Georges, semblait, à entendre son verbiage, savoir tout, et avoir hérité de la peau dont Hercule faisait sa parure. Nous arrivâmes, en riant de ses prétentions, à cette grotte, dans laquelle je ne vis qu'une excavation basse, bouchée d'un fagot d'épines servant de clôture pour y renfermer des moutons. Je commençais à plaisanter notre guide, lorsqu'en portant mes regards vers le haut de la montagne, j'aperçus à peu de distance une église ruinée. Je dirigeai mes pas de ce côté; et en approchant, je fus étonné de trouver un temple qui appartenait aux beaux siècles de la Grèce. Je tenais Pausanias à la main; et en exa-

(1) Bembina. Βεμβῖνα κώμη τῆς Νεμέας: Steph. Byz.; Strab., lib. VIII, p. 377; Plin., lib. IV, c. 6. Mais on donne aussi parfois l'épithète de *lion de Bembina*, Βεμβινίτης λέων, à celui qui fut tué par Hercule (not. 1 du liv. VIII de Strab., p. 251 de la traduction française).

minant le côteau qui s'incline du côté de l'Asope, je m'orientais, lorsque mon drogman, resté dans la plaine, m'avertit qu'il était au milieu d'une quantité considérable de ruines. Je me trouvais en conséquence dans la partie de Phlionte qui fut primitivement appelée Aréthyrée (1), et au sommet du mont Arantius, sur lequel les Phliasiens avaient bâti un temple à Hébé. S'il n'existe plus de traces du bois de cyprès qui couvrait ces hauteurs, je revoyais au moins l'édifice qui fut autrefois un asile inviolable ouvert aux malheureux (2); il est assez bien conservé pour mériter l'attention des voyageurs, quoique aucun n'en ait parlé jusqu'à présent (3). J'observai que, suivant leur usage,

(1) *Iliad.*, lib. II. v. 571.

(2) Les réfugiés suspendaient aux cyprès des chaînes votives, emblèmes de leur délivrance. On appelait la panégyrie qui s'y célébrait, *les jours au lierre*, parce qu'on en faisait des festons pour orner la porte du temple d'Hébé.

PAUS., lib. II, c. 12 et 13.

(3) Michel Fourmont y découvrit en 1730 une liste d'évêques gravée sur une colonne en marbre blanc.

Évêques.

Jean	IV
Philippe	VIII
Jean Athénien	XXXI
Démétrius	XXII
Démétrius Tricaranien	XXXIII
Démétrius Spartiate	I
Basile Berbinien	II
Panagios frère Laure	XXVII
Pierre de Carvathi	XLII
Jean de Carya	XI
Jean de Tania	XII

les chrétiens, qui en avaient fait une église, ont pratiqué une porte à l'occident dans la cella, et établi une rotonde sous le pronaos, afin d'y placer le sanctuaire. Je mesurai quelques-unes des colonnes cannelées qui sont en place, auxquelles je trouvai dix-huit pouces de diamètre; j'en comptai quatre au fronton, et l'emplacement de trente-deux autour du monument, qui était d'ordre dorique. Je ne pus retrouver aux environs aucuns vestiges de l'enceinte consacrée à Cérès, ni de son temple; mais je reconnus les grosses murailles pélasgiques qui flanquaient le mont Coëlosse vers l'Asope, où elles formaient probablement un chemin couvert pareil à ceux d'Ambracie, d'Olpé et de plusieurs autres villes grecques.

Phlionte (1), d'après ce que je voyais, dut avoir deux époques de constructions; et en cela, l'histoire s'accorde avec les ruines que j'avais sous les yeux. Je sortais de l'acropole qui fut la demeure des Pélasges, prédécesseurs des Doriens; et je suivis fortuitement la direction dans laquelle Pausanias indique un temple

---

Robert	III
Paul Doxas de Xylo Castron	XIV
Parthénios Vasiliotes	V
Pierre Trixéniotes	XV

N. B. Les noms de ces évêques, écrits à différentes époques sur la colonne, semblent indiquer une succession, avec la durée de leur pontificat, sans rien apprendre relativement à l'église de Phlionte.

(1) Phlionte, Strab., lib. VIII, p. 382; Apollon. Rhod., v. 325, sq. Thucyd. Hist., lib. IV, 290, 133, 58; VI, 412, 105; Tit.-Liv. Hist., lib. XXVIII, 7; Polyb., II, c. 45, 52; *Schol.*, lib. I, v. 115; Cic. *Tuscul. Quæst.*, lib. V; Diogen. Laert., *In Vitâ Speusippi; Id., in Timon.*

d'*Esculape imberbe.* L'aspect des lieux, embarrassés de pierres de taille, ne me donnait pas l'espérance de le découvrir, lorsque j'arrivai à sa cella, que je distinguai, à ses colonnes doriques et à ses proportions, pour celle d'un temple pareil à celui d'Hébé. A quelques pas au nord-ouest, j'en vis une troisième; et il est probable qu'avec plus de loisir, j'aurais retrouvé le théâtre. Telle est *de ce côté*, pour me servir d'une expression de Cicéron voyageant aux mêmes lieux que je visitais, la physionomie ou plutôt le *squelette* de Phlionte dans son état de désolation.

Au sortir des enceintes que je venais d'examiner, je crus entrer dans l'agora, en voyant un grand tombeau (1), ouvert il y a quelques années par ordre de Véli pacha, qui a fait enlever de Phlionte plusieurs marbres chargés d'inscriptions. A peu de distance, je traversai une des branches de l'Asope près d'un pont ruiné, qui est d'une construction ancienne. Je ne cherchai pas l'endroit que les Phliasiens appelaient l'ombilic de la terre, dont ils regardaient leur ville comme formant le centre (2). Mais en avançant dans la plaine, je crus reconnaître les débris des temples d'Apollon et d'Isis, qui sont entourés d'une multitude de débris de

(1) On voyait dans l'agora, ou place publique de Phlionte, le tombeau d'Aristeas, poëte contemporain d'Eschyle et de Chérile, qui avait fait un nombre considérable de pièces de théâtre, et trente-deux farces ou satyres.

(2) Paus., lib. II, c. 13. Cette folie était commune aux habitants de Delphes, ainsi qu'aux Hébreux, qui plaçaient le centre de la terre sur le Parnasse et à Jérusalem, comme les Mahométans l'assignent maintenant à leur ville de la Mecque.

marbre et de tombeaux anciens qui semblèrent n'avoir jamais été fouillés.

La ruine de Phlionte date suivant toute apparence de l'année 1460, temps où Mahomet II ravagea la plus grande partie du Péloponèse. Chalcondyle nous apprend comment ce prince campé auprès de Patras, après avoir reçu à composition Castriménum, qui est le château de Morée des petites Dardanelles, Salménique, situé au bord de la rivière de ce nom, dont le manque d'eau força les habitants à capituler, se rendit à Ægium. Partant de cette ville, on le voit se diriger par Pheanum, qui est le même que Phénéon ou Phonia, et se rendre à Phlionte, qu'il ravagea, en s'appliquant à affaiblir les Albanais, gens toujours prêts à se révolter, et se retirer ensuite à Athènes (1).

Mon guide prit congé de nous au bord de la rivière de Saint-Georges, que nous avions vue en entrant par le défilé du mont Polyphengos; et je relevai à gauche une ferme environnée d'arbres, qu'on peut prendre comme point de reconnaissance, afin de dresser la carte de la Phliasie. Ce serait dans cette direction, vers le village de Panariti, qu'on pourrait chercher les traces de Coclé, qui dut exister dans le coude que forme l'Asope avant d'entrer dans la Sicyonie. Comme je ne suivis pas la rive opposée de ce fleuve, je donne vaguement cette indication; et j'ajouterai même qu'il n'y a aucune ruine en vue le long des montagnes de gauche, que nous prolongeâmes pendant une heure et demie de chemin. A trois quarts de lieue de Phlionte, nous guéâmes une rivière venant du mont Gavrias, et

(1) Chalcondyle, lib. IX, ad ann. 1460.

une lieue plus loin, nous passâmes l'Asope sur un pont en pierre construit au-dessous du village de Botchica, ou Boudgicati.

Nous retrouvâmes au caravansérail de Boutchica les gens de notre suite, qui s'étaient largement régalés du jus de la treille, pour dire adieu aux vins de la Phliasie. J'observai que la vallée d'où nous allions sortir réunit dans cet endroit les deux branches de l'Asope, qui viennent, l'une du mont Olovos, une lieue au nord, et l'autre du Soron-Oros, qui est à l'occident, mais un peu plus éloigné. Je me trouvais près d'un aquéduc moderne qui sert à porter des eaux à plusieurs moulins situés à sa décharge; et de là je promenai longtemps mes regards sur la Phliasie, vallée entourée de montagnes nues et grisâtres. Des bergers, campés à peu de distance, sous des huttes en clayonnage, animaient, seuls avec leurs troupeaux, cette terre autrefois vivifiée par une population nombreuse. Leurs casquettes de jonc, surmontées de houppes, attachées sous le menton avec des cordons flottants sur leurs épaules, la panetière, la houlette, la corne qui leur sert pour boire (1), la flûte de Pan, me rappelaient la coiffure et le costume des pasteurs arcadiens et de ceux du Latium. Ils chantaient, et l'un d'eux fit entendre ce refrain, qui me rappela les temps de leur félicité pastorale : *Quel pays produit comme le nôtre du miel, des figues et du pain* (2)? et les

(1) Athen., lib. XI, p. 476, edit. Lugdun.

(2) Cet enthousiasme respectable des Grecs pour leur pays a été remarqué dans tous les temps. *Quelle terre, ô Hipponice, produit du miel, des figues et du pain!* s'écrie un interlocuteur

femmes, en faisant tourner rapidement leurs fuseaux, répondaient : *Enfants, bénissez le dieu tout-puissant; c'est lui qui nous donne ces trésors.*

CHAPITRE III.

ARCADIE SEPTENTRIONALE.

Stymphalide. — Mont Myrmingo-Longos. — Villages de Scotini et de Condila. — Amilos. — Chemin de traverse entre Tricala et Tripolitza. — Lac Stymphale, maintenant appelé Zaraca; ses sources. — Distinction des deux villes de Stymphale. — Aquéduc d'Hadrien. — Gouffre de Zaraca. — Alea, ou Lavca. — Tricrènes, ou Castagna. — Mont Géronte. — Vallée de Phénéon. — Rivière de Carya, ou Aroanius. — Arrivée au monastère de Saint-Georges. — Médailles.

Salut, ô bocages de l'Arcadie, terre chérie des dieux! Montagnes, asile des Oréades, vallons aimés des pasteurs, plateaux odorants où Pan (1), les dryades et les nymphes folâtraient aux chants de la bucolique innocente; sombres forêts qui couvrîtes de vos voiles mystérieux le cortége pudique de Diane; salut! *Et moi aussi j'ai vécu dans l'Arcadie!* Je me plairai toujours à redire ses sites enchanteurs, ainsi que la beauté naïve des Arcadiennes, aux yeux célestes et aux

---

cité par Athénée. Οἷα δὴ χώρα φέρει τὸ μέλι, τοὺς ἄρτους, τὰ σύκα.
ATHEN., *Deipnosoph.*, lib. III, c. 2.

(1) Pan deus Arcadiæ venit quem vidimus ipsi.
VIRG., *Eclog.* X, v. 26.

Son culte avait été apporté d'Égypte en Arcadie après la guerre de Troie. HERODOT., lib. II, c. 145.

blondes chevelures, qui ne le cèdent en fraîcheur qu'aux nobles filles de la vieille Angleterre. Mes premiers souvenirs de la Grèce datent du temps où je fus captif à Tégée. J'étais jeune alors; et ma tête, quoique devenue chauve comme les cimes du Ménale, mais pleine de souvenirs, ne me permit pas de revoir ses croupes poétiques, sans une émotion mêlée de tristesse.

Les Arcadiens se regardaient comme le plus ancien peuple de la terre, et ils prétendaient que leurs aïeux étaient établis dans les vallées de l'Erymanthe et du Ladon, avant que la lune eût marqué son cours dans le ciel (1). Xénophon, sans rapporter cette tradition, se contente de dire qu'ils étaient la seule nation de la Grèce à laquelle il fût permis de se vanter d'être indigène; et c'est encore aujourd'hui la partie de la presqu'île où l'on retrouve des mœurs pastorales et une physionomie historique. Éloignées de la mer et de toute communication étrangère, les peuplades du mont Cyl-

---

(1) Les Arcadiens se regardaient comme *autochthones*, et qui plus est, comme prosélénites, c'est-à-dire nés avant la lune. Ovide, en parlant d'eux, a dit: *Lunâ gens prior illa fuit. Fast.*, lib. II, v. 290. Pélasgus fut le premier roi d'Arcadie, il apprit aux habitants à se bâtir des cabanes. Hésiode et Hérodote les disent autochthones (Herodot., VIII, 553).

..... τοὺς Ἀρκάδαν μὲν οὖν λέγους αὐτόχθονας.·

Marcian., p. 22.

Et nés avant la lune, Apollon. Argonaut, lib. IV, v. 264 et seq. Le même auteur dit que cette qualification venait probablement de ce que Endymion fils d'Æthlius, qui fut un de leurs chefs, avait le premier calculé le cours et les phases de la lune (*Ibid.* v. 58 et 264).

lène, des rives du Ladon et de l'Alphée, ont entendu mugir autour d'elles les hordes qui ont successivement envahi et désolé le Péloponèse, sans se mêler avec les conquérants. Leurs retraites et leur pauvreté n'ont pu tenter des dévastateurs avides; et les Arcadiens, toujours bergers ou cultivateurs, n'ont été modifiés que par la religion chrétienne, dont la gloire fut et sera de régénérer la face du monde, destiné tôt ou tard à reconnaître l'évangile et à vivre dans la simplicité de ses lois.

Nous entrions dans la première chaîne des montagnes de l'Arcadie, en quittant le khan de Boutchica; et au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes le haut du mont *Myrmingo-Longos* (1), dont la région méridionale s'appelle toujours *Soron-Oros*. Je vis à gauche, dans la partie la plus occidentale de la vallée de la Phliasie, qui est arrosée par la branche mère de l'Asope, le village de Galata, habité par quarante familles grecques. Nous marchâmes ensuite entre sommets vers l'occident pendant une demi-lieue, en suivant le cours d'un torrent qui verse ses eaux au midi du côté de la Tégéatide. Après l'avoir passé, nous mîmes trois quarts d'heure à gravir un sentier torrentueux qui aboutit à une gorge cultivée dont j'ignore le nom. Nous avions à gauche les montagnes de Scotini et de Condila, qui sont remarquables par leurs sommets taillés en forme de table, comme celui du mont Apesas de Némée. Je me souvins que Pausanias place de ce côté deux bourgades appelées Scotine et Condy-

(1) Myrmingo-Longos, le bois des Fourmis; Soron-Oros, montagne des Lézards.



lée (1); et mon drogman m'assura qu'il avait vu des ruines aux environs de ces hameaux, chose qui est confirmée par M. Dodwell (2). Comme notre position tenait à la géographie ancienne, je m'informai des distances, qui sont cotées à onze lieues avec Tripolitza, et à huit en montagne jusqu'à Tricala, bourgade moderne du mont Crathis, dépendante du canton de Corinthe.

Nous étions à l'entrée de la vallée de Scotini, qui aboutit à Mantinée, ville autour de laquelle rayonnaient, comme nous l'avons dit dans le livre précédent, toutes les routes de l'Arcadie. J'aurais voulu visiter ses ruines en prenant le chemin qui conduisait à Psophis. Il est probable qu'en suivant cette direction,

(1) Paus., lib. VIII, c. 23.

(2) Route par distances de Calpaki à Zaraca. A 15 minutes de de Calpaki, ruisseau et moulin à droite. 5 min. plus loin ruisseau, hauteurs, murs, village. Sosteno rivière qui a ses sources à trois lieues de distance près du hameau de Nudinès. 18 min. Kephalo-Vrissi, source abondante à droite sortant du Mont-Rouge, *Kokkino-Vouno*. 15 min. Tumulus. 10 min. chapelle à gauche, ruisseau venant de l'ouest. 8 min. monastère de Candyli. 12 min. ferme de Candyli. 5 village presque ruiné de Candyli. 14 min. trois moulins sur un ruisseau. 4 min. plusieurs autres moulins sur le même ruisseau, fin de la plaine de Calpaki. 69 min. sommet d'une montagne couverte de neige. 83 m. descente, plaine, Scotini à gauche. 4 min. réunion de deux ruisseaux, ruines hellèniques. 71 min. puits, plaine unie cultivée courant N. E. et E., vestiges d'antiquités au pied d'une hauteur à gauche. 10 min. côteau. 25 min. lac Stymphale. 60 min. Zaraca village. Total de la route 7 heures 15 minutes.

Scotini est maintenant un village de dix-huit feux, et Condyli ne compte que huit familles chrétiennes ou quarante habitants.

Voy. liv. XIV, c. VI de ce Voyage.

j'aurais immanquablement retrouvé les positions de Paüs et de Sirée; car avec de la persévérance, on peut découvrir tout ce qui a existé; mais il fallait ajourner ces recherches. Nous traversâmes en conséquence la gorge de Scotini; et au sortir d'un défilé qui a une demi-lieue d'étendue, nous entrâmes dans la grande vallée de Zaraca (1).

Nulle contrée n'offre un spectacle plus lugubre que celle du Stymphale. Les montagnes sévères qui l'encaissent et son aspect solitaire annoncent qu'il fut de tout temps le séjour du deuil ou le repaire de quelques êtres dangereux. Aussi les mythologues avaient-ils imaginé d'y placer une espèce d'oiseaux qui ne se nourrissaient que de chair humaine (2), et d'y fixer la retraite de Junon après son divorce avec Jupiter (3). Le lac était extrêmement bas lorsque je le vis; mais le fleuve qui le traverse du nord au midi formait encore un volume d'eau stagnante large comme la Seine. Je ne pus me détourner pour visiter sa source, qui se trouve auprès du village de Chionia (4), à l'endroit où l'empereur Hadrien avait établi la prise d'eau des hydra-

---

(1) Zaraca; ainsi appelé du mot grec *zarex*, gouffre, dans le dialecte arcadien, qui est ϐέρεθρα, ζέρεθρα.

(2) ....Uncisque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes.
LUCRET., lib. V.

De savants commentateurs voient dans ces oiseaux une allusion aux voleurs du Stymphale, qui sont encore communs de nos jours dans cette contrée.

(3) Paus., lib. VIII, c. 22.

(4) Chionia, village moderne habité par vingt-cinq familles chrétiennes.

gogues de Corinthe. Je connaissais ce grand aqueduc exécuté sur la ligne des montagnes de la Sicyonie, à travers lesquelles il décrit une courbe de près de quarante milles, à cause des sinuosités du terrain, et je dus à regret renoncer au désir de voir l'endroit où il commençait. Je manquai ainsi l'occasion de visiter les ruines de la nouvelle Stymphale (1), que Pausanias prévient de ne pas confondre avec celle qui fut fondée par Stymphalus, petit-fils d'Arcas. Elle est en effet entièrement en construction hellénique, avec des restaurations romaines, tandis que l'ancienne offre une enceinte pareille à celle de Tirynthe (2). Nous tournâmes donc au S. E., en faisant route sur une vase desséchée, qui n'est propre à aucune espèce de culture, à cause de sa nature froide. Je ne vis pas le moindre atome de verdure dans toute l'étendue de la vallée que nous parcourûmes, en prolongeant la base

---

(1) Scylax in Arcadiâ; Ptolem., lib. III, c. 16; Herodot., lib. VI, c. 76; Strab., lib. VIII, p. 371 et 389; *Iliad.*, lib. II, v. 115.

(2) L'itinéraire de M. Gell depuis les ruines de la ville de Stymphale jusqu'à Phlionte, complétant la description de la Phliasie, nous croyons à propos de l'intercaler ici :

A 20 minutes des ruines de Stymphale, on entre dans la vallée de Skotini, ruines d'une ville ancienne. 5 min. Xéropotamos coulant à droite, Scotini bourg de cent familles chrétiennes. 27 min. vallée étroite, tumulus à gauche. 28 min. tumulus entouré d'un mur en pierres sèches; c'est peut-être le tombeau d'Æpytus; la montagne de droite s'appelle Platani. 10 min. vestiges d'antiquités, puits, chapelle entourée de vieux chênes, tumulus à gauche. 23 min. vallée de Koumariou. 11 min. sommet d'où l'on découvre la plaine de St.-Georges. 36 min. Phlionte. Total de route, 2 heures 40 minutes.

du Mavron-Oros jusqu'au *Zaràca* ou gouffre, dans lequel le Stymphale s'engloutit ; mais je pus mesurer sur les flancs des rochers la hauteur à laquelle les eaux montent en hiver, et j'estimai leur élévation moyenne à quatre brasses au-dessus de la partie la plus déclive de leur berceau. Cette accumulation, formée par les pluies, augmente depuis le solstice d'hiver jusqu'à l'équinoxe du printemps, et laisse, dans sa décrue entière, une fondrière pareille à celle du marais Achérusien de la Thesprotie. Après avoir divisé la vallée depuis Chionia, le Stymphale se recourbe à l'orient pour disparaître sous une voûte formée en arcade, qui donne entrée dans des souterrains que la nature a creusés au sein du Mavron-Oros. Je m'avançai assez près de cette caverne pour remarquer que le cintre, qui a environ douze pieds d'élévation au-dessus du courant, a été taillé de main d'homme dans quelques endroits (1), et qu'il existe au niveau du fond, un seuil formé par un banc de rochers. Les eaux, qui se gonflent pour le franchir, s'engloutissent et disparaissent à droite, en se brisant dans un abîme pro-

(1) L'entrée du canal souterrain est une de ces issues ou dégorgeoirs ordinaires dans les pays de montagnes, qui forment des vallées en manière d'entonnoir; et tout me porte à croire que cette bouche a dû être élargie de main d'homme. J'ai dit ailleurs comment les eaux du Stymphale reparaissent dans l'Argolide, près du lac Amphiarus, ou Mavrococla. J'observerai à cette occasion que Gédoyn a mal traduit le texte de Pausanias, et qu'il n'est pas question qu'on *ait fait l'arcade* comme il le dit, mais qu'on l'a simplement désobstruée ou élargie.

V. Paus., lib. VIII, c. 22.

fond, au-delà duquel l'obscurité ne permet pas de rien distinguer.

Pausanias, qui mêle des prodiges à la plupart de ses explications, raconte que, de son temps, les habitants de Stymphale éprouvèrent un déluge, suite de la colère des dieux, qui inonda la campagne dans une étendue de plus de quatre cents stades (1), à cause que le gouffre s'était obstrué. Sans recourir aux miracles, une meule de foin qui serait entraînée par une pluie d'orage suffirait pour engorger ce grand égoût; et les paysans, instruits du danger qu'ils courent en pareil cas, savent maintenant enlever avec des crocs, les arbres et les immondices qui s'y accumulent.

Le chemin qui conduit dans la partie méridionale de la vallée, qu'on traverse pour se rendre du côté d'Aléa et de Phénéon, passe sur l'arcade même du gouffre du Stymphale. La chaussée, qui fut autrefois

(1) Comme tout le monde n'a pas Pausanias sous la main, je crois à propos de rapporter l'historiette qu'il raconte à ce sujet : « La fête de Diane Stymphalienne, dit-il, était négligée; on n'y observait plus les cérémonies prescrites par l'usage; et pour punir ceux qui délaissaient son culte, l'arcade du Stymphale s'obstrua, de façon que cet événement donna lieu à une inondation. Sur ces entrefaites, un chasseur, qui poursuivait une biche, se jeta à la nage pour l'atteindre, et il la suivit jusqu'à ce que, arrivés au gouffre, ils y disparurent ensemble et s'y noyèrent. Les eaux alors se retirèrent, et dans moins d'un jour, le pays fut à sec. PAUS., *Ibid.*

C'est probablement par une semblable cause que fut occasioné le déluge qui obligea Dardanus de quitter l'Arcadie, etc. (*V.* Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres, t. XXI. p. 343, N. B.)

pavée, est hérissée de pointes de rochers, et tellement dangereuse, que les voyageurs prudents mettent pied à terre afin de ne pas tomber dans l'abîme, d'où il serait impossible au plus habile nageur de se tirer. Après avoir franchi ce pas, nous marchâmes au sud-ouest; et nous guéâmes la rivière d'Aléa, ou Lavca, qui se rend au réceptacle général des eaux de la Stymphalide. Nous avions en vue le village de Zaraca, situé à la distance de quatre milles au nord-ouest dans le mont Sépia, et les ruines cyclopéennes de la vieille Stymphale, fondée par Temenus, fils de Pélasgus (1). Bientôt après, nous cotoyâmes une chaussée solide de quarante pieds d'épaisseur, dont la construction serait plus digne d'être un des travaux d'Hercule que la destruction des oiseaux, ou, si l'on veut, des brigands qui infestaient cette contrée. Cette digue, suivant toute apparence, servait, comme elle le fait encore, de voie publique et de défense, pour la partie méridionale de la vallée, contre les inondations du lac. Aussi remarque-t-on à cette extrémité du bassin de la Stymphalide des champs cultivés, jusqu'à la hauteur de Lavca. Ce village, que nous laissâmes une demi-lieue sur la gauche, ne conserve plus aucuns vestiges des temples de Minerve, de Bacchus, ni de Diane; et on n'y retrouve que quelques

---

(1) Il y avait deux villes, un lac et une montagne du nom de Stymphale. Hésychius semble mettre la chose en doute, quand il dit: Στύμφηλος, πόλις ἢ ὄρος Ἀρκαδίας; mais Ptolémée est précis à ce sujet, et il désigne une montagne de ce nom : ὁ Στύμφαλος ὄρος. Apollon., *Schol. ad* lib. II, v. 1055; Ovid., lib. II, *Fast.* V, v. 27; Polyb., lib. II, c. 55.

pans des murs pélasgiques, qui furent probablement bâtis par Aleus, fils d'Aphidas (1).

Je vis dans la campagne plusieurs Arcadiennes occupées à recueillir les épis dorés du maïs, et comme elles paraissaient s'enfuir à notre approche, j'en demandai la cause à un papas qui nous accompagnait depuis quelque temps. Il ne répondait que par signes et s'étant approché de moi, il me montra quatre hommes armés qui accompagnaient un cavalier. «Voilà, « ajouta-t-il, le motif de la frayeur des paysannes. « Ce personnage, qui est suivi de quatre Albanais, « est le fils d'un des plus fameux chefs de bande de « la Morée; et quoiqu'il ait *fait sa paix*, on le craint « à plus de vingt lieues à la ronde; mais il aime *les « chapeaux*, car il a servi dans les îles Ioniennes. » En effet, Zacharias, qui nous reconnut, nous salua en faisant une profonde inclination. Son père avait été empalé en 1799 à Tripolitza. Il avait été proscrit lui-même, et comme je le félicitais sur la douceur qu'il devait éprouver en vivant au sein de sa famille, il me répondit en frappant sur ses pistolets : *combien il serait plus doux de pouvoir me venger*, puis il s'éloigna en portant la main sur son cœur pour nous saluer.

Le papas, rassuré par cette démonstration amicale, nous fit l'histoire de tous les voleurs de sa connaissance, sans oublier la sienne, qui s'y rattachait. Il était, à ce qu'il nous apprit, de Castri (Hermione); et comme il avait une fille à établir, il allait quêter par monts et par vaux pour amasser sa dot,

(1) Paus., lib. VIII, c. 23. Il y a un chemin qui conduit de là par Basi dans la plaine de Tripolitza, ou Tégée.

en bénissant *les œufs et le fromage* (1); *car dans ce siècle d'égoïsme*, dit-il, *on ne marie plus les filles sans argent*. Et comme nous demandâmes ce qu'il fallait à sa sainteté pour se procurer un gendre, il s'écria qu'on lui demandait des nattes, des couvertures, un mulet, ou pour le moins un âne, et qu'il n'en serait pas quitte pour deux cents piastres.

Pendant que le papas continuait ses doléances, entremêlées d'anathêmes qu'il lançait contre la papadia son épouse, qui ne lui avait donné que des filles, nous tournâmes à l'occident pour entrer dans la gorge de Castagna. Bientôt nous accostâmes une rivière bruyante, qui conflue avec celle d'Aléa; et nous dûmes la guéer pour arriver à un khan d'une malpropreté révoltante, où les hommes et les animaux habitaient pêle-mêle. Comme nous nous établîmes au pied d'un arbre planté à la porte d'entrée de cette bauge infecte, je fus frappé de voir en face de nous trois grosses colonnes d'eau qui jaillissent, dans toutes les saisons, de la base du mont Sépia, et de les entendre appeler *Trinatia* par les paysans. Il ne me fut pas possible

(1) Voici cette prière bannale:

Εὐχὴ εἰς τὸ εὐλογῆσαι τυρὸν καὶ ὠά. Δέσποτα κύριε ὁ θεὸς ἡμῶν, ὁ κτίστης καὶ δημιουργὸς τῶν ἁπάντων, εὐλόγησον τὸ γάλα τὸ πεπηγὸς, σὺν αὐτῷ δὲ καὶ τὰ ὠά, καὶ ἡμᾶς συντήρησον ἐν τῇ χρηστότητί σου· ὅπως, μεταλαμβάνοντες αὐτῶν τῶν σῶν ἀφθονοπαρόχων δωρεῶν ἐμπλησθῶμέν, καὶ τῆς ἀνεκλαλήτου σου ἀγαθότητος· ὅτι σὸν τὸ κράτος, καὶ σού ἐστιν ἡ βασιλεία, καὶ ἡ δύναμις, καὶ ἡ δόξα.

Dominateur, seigneur, dieu, créateur et auteur de toutes choses, bénis ce lait coagulé et ces œufs, et conserve nous dans la bonté. Fais qu'en mangeant tes dons, nous soyons rassasiés de ta bonté infinie: car tu es la vertu, la puissance et la gloire.

de méconnaître les *Tricrènes*, dans lesquelles on supposait que les nymphes avaient lavé Mercure (1), au moment de sa naissance. Ces jets d'eau naturels font maintenant tourner quelques moulins; et leur décharge se rend à la rivière de Castagna, qui conflue plus bas avec celle d'Aléa. Il faudrait rechercher aux environs le tombeau d'Épytus (2), ainsi que les restes d'un temple, et peut-être parviendrait-on à en découvrir quelques traces.

Nous étions, comme je l'ai dit, établis hors du caravansérail; et nous en partîmes sur les deux heures après midi, en remontant la gorge de Castagna. Nous gravissions probablement les mêmes montagnes où Apollon paissait ses bœufs *immortels*, que Mercure lui déroba (3). Les nuages s'amoncelaient, et tout présageait un orage, lorsqu'au bout de trente-huit minutes de marche, nous atteignîmes le haut du mont Géronte, appelé *Diasélos-tis-Castagnas*. Nous avions sur la droite le village de Castagnas, qui est situé au milieu d'un bois de sapins et de châtaigniers; et j'appris que cette région était, comme autrefois, remplie de loups, de sangliers, ainsi que d'une quantité considérable de bêtes fauves.

Nous étions à l'extrémité de la Stymphalide, qui ne renferme plus que mille soixante-quinze habitants

---

(1) *Voy.* Homer. Hymn. in Merc.; Apollod., lib. III, c. 10, § 2.

(2) *Iliad.*, lib. II, v. 605; *Id.*, lib. VI, v. 590; Paus., lib. VIII, c. 16.

(3) Homer., *Hymn.*; Æschyl.; Callimach.; Horat., lib. I, od. 10.

de race grecque (1), répartis dans quatre villages. Nous commencions à ressentir une espèce de tourmente, mais à peine fûmes-nous abrités par un rideau de sapins, que nous éprouvâmes du calme. Les nuages s'élevèrent; et le soleil, qui brilla tout-à-coup, nous laissa voir sous nos pieds le riant vallon de Phénéon. Nous suivîmes, pour y descendre, pendant une heure et demie, les flancs du mont Géronte, ou Dgîra, qui est couvert de lisières de sapins, de genévriers et de pins, jusqu'à la zone où commence la culture. Parvenus à cette distance, nous traversâmes le village de Môcha, en laissant à un mille sur la droite un tchiftlik, ou zevgalatio, appartenant à Kyamil bey. Nous venions d'entrer dans les champs labourés, lorsque je relevai, trois milles au nord-nord-ouest, le hameau de Goûra, qui forme de ce côté l'extrême frontière des cantons de Corinthe, de Vostitza et de Calavryta.

Nous arrivâmes bientôt au fond du vallon de Phonia, territoire couvert de vignobles, traversé de sentiers; et nous marchâmes à l'ouest pour monter à Zaracoula, bourgade qui se présente entourée de bosquets verdoyants. On était dans la saison des vendanges, qui sont tardives dans l'Arcadie; et les habitants les

---

(1) *Villages de Stymphalide.*

Chionia	30	familles.
Lavca	60	»
Zaraza	75	»
Castagna	50	»
TOTAL des familles	215	»
Id. des individus	1075	

célébraient avec une sorte d'enthousiasme bachique. Pendant une demi-lieue, nous rencontrâmes plusieurs processions de paysans portant des paniers de raisins, ou conduisant de longues files de baudets chargés d'outres remplies de vin. Tout était plein de Bacchus et de ses dons (1), et le jus de la treille écumait au milieu des vignes, dont quelques-unes ployaient sous le poids des grappes. Parmi cette peuplade pastorale, dont les habitants redisent encore, à l'ombre de leurs bois, ou couchés sur la pelouse, les chants aimés du dieu d'Arcadie (2), nous vîmes des femmes charmantes. Leur visage, barbouillé de l'écume des raisins qu'elles avaient mangés, leur donnait le coloris antique des suivantes du fils de Sémélé; mais à leurs grands yeux bleus remplis de pudeur, à leurs chevelures blondes élégamment tressées, et à leur modestie, on voyait qu'elles n'appartenaient pas au cortège des Thyades. Leurs thyrses étaient des quenouilles chargées de coton; et leurs dithyrambes, des modulations mélancoliques, qui s'affaiblissaient quand nous approchions des lieux où les familles foulaient les grappes dorées. Quelques jeunes Arcadiennes s'éloignaient de notre route par timidité, tandis que d'autres nous saluaient en faisant le signe de la croix, pour montrer qu'elles étaient chrétiennes.

---

(1) .... Pater o Lenæe; tuis hic omnia plena
Muneribus, tibi pampineo gravidus autumno
Floret ager, spumat plenis vindemia labris.

Virg. Georg., lib. II, v. 4, 5, 6.

(2) Dicunt in tenero gramine pinguium
Pastores ovium carmina fistulâ;
Delectantque deum, cui nemus et nigri
Colles Arcadiæ placent. HORAT.

Enfin, arrivés au bord de l'Aroanius, nous fûmes entourés par un groupe de silènes aux joues rubicondes; qui nous demandèrent en bégayant, *d'où nous venions, ce que nous cherchions, et quels gens nous étions.*

Sans répondre à leurs questions, nous passâmes l'Aroanius, qui roulait alors des eaux chargées d'un limon cendré. Ce fleuve, maintenant appelé Carya (1), du nom d'un village de quatre-vingts familles grecques, traverse le vallon, dans un cours de cinq milles du nord au midi, depuis ses sources jusqu'à la base du mont Saïta (qui est l'ancien Sciathis), où il disparaît dans un gouffre souterrain moins grand que celui du Stymphale. On reconnaît au premier coup-d'œil, à la base des montagnes qui environnent le bassin de l'Aroanius, les traces des eaux lorsqu'il formait un lac; car elles sont aussi visibles que du temps de Pausanias, qui avait fait cette remarque. On sait que Phénéon avait été submergé, parce qu'on avait laissé encombrer le canal, ou, suivant les mythologues, à cause de la colère d'Apollon, irrité de ce que Bacchus, protecteur des Phénéates, lui avait enlevé le trépied sacré de Delphes (2).

(1) Sylburge et Gédoyn ont donc eu tort de vouloir corriger le texte de Pausanias, en substituant au nom de Carya (Καρυὰ χωρίον) le mot de Caphyes. Le nom de Carya existe, l'Aroanius le porte maintenant, et cette raison vaut mieux que des hypothèses. Celui de Lycouria, village près duquel le fleuve reparaît, est également historique et conservé jusqu'à ce jour; enfin on y pêche encore, comme au temps de Pausanias, des pœciles ou truites.

(2) Plutarch., *De serâ vindictâ Numin.* Ce fut à Phonia que



Le même phénomène allait se reproduire sans l'intervention des dieux. Déja les bas-fonds du vallon de Phénéon étaient envahis par un large marais, lorsqu'en 1812 Kyamil, bey de Corinthe, ayant fait nettoyer le Zaraca, ou égout, les eaux s'écoulèrent, et les terres furent rendues à l'agriculture (1).

La rivière de Carya, après avoir coulé pendant six milles dans un canal souterrain, reparaît au village de Lycouria, d'où elle se rend au Ladon (2). Ainsi les sources et la renaissance de l'Aroanius étaient parfaitement indiquées par les anciens; et les noms des

---

j'achetai la médaille qui rappelle cette particularité; je l'avais donnée à feu M. Dherman, et j'ignore où elle se trouve.

Argent. Bouclier béotien.

R. ΘΕΒΑΙΟΝ. Hercule marchant en tenant le trépied; le tout dans un carré creux.

(1) C'est à ce dégorgeoir qu'Hésychius donne le nom de Εἰσθμός. Strabon (lib. VIII, p. 389) dit que lorsqu'il venait à s'obstruer, l'eau inondait la plaine, et qu'on le débouchait, comme cela se pratique aujourd'hui; de sorte que dans un de ces déblaiements, les environs du temple d'Olympie furent inondés par les eaux qui grossirent subitement le Ladon, et par conséquent l'Alphée, dans lequel il se décharge.

(2) Route par distances entre Phénéon et Lycouria. Après être descendu de Phonia dans la plaine, on tourne à l'ouest en laissant le lac à gauche, Dordovano-Castron à droite, et dans 42 minutes, on arrive aux ruines d'un retranchement qui défendait le passage compris entre le lac et la montagne. A 34 m. autres fondements de murailles au pied de la montagne de droite, route au S. O. 33 min. après avoir gravi entre les pins on arrive au sommet d'une montagne qui forme la ligne de démarcation entre les cantons modernes de Corinthe et de Calavryta. 40 min. Lycouria, pauvre village. Total de la route 2 heures 25 minutes.

hameaux situés à son origine et à sa renaissance se sont perpétués jusqu'à ce jour sans aucune altération. C'est aussi le second fleuve des vallons encaissés de l'Arcadie qui s'échappe par une issue souterraine. Comment les eaux, au lieu de se gonfler et de déborder en cascades par-dessus les montagnes, se sont-elles frayé des voies souterraines? Voilà, je pense ce qu'il serait difficile d'expliquer d'une manière satisfaisante. Au reste, je retrouvais ici, comme dans la vallée du Stymphale et dans la Hellopie, où les lacs de Janina et de Labchistas, après s'être absorbés, forment la Velchis(1), un système particulier au pays de montagnes à base calcaire. En quittant les bords de la rivière de Carya, nous suivîmes pendant un demi-mille un sentier bordé de haies, qui circule autour d'un coteau sur lequel est groupé le beau village de Zaracoula. Ses maisons, au nombre de plus de trois cents, qui sont ombragées de mûriers, de micocouliers et d'arbres fruitiers, me parurent un Élysée enchanté, comparativement à la Stymphalide. Les oiseaux, rassemblés sous la feuillée, mêlaient leurs concerts du soir au murmure des ruisseaux, dont la fraîcheur entretient une verdure éternelle dans ces lieux de paix et d'innocence. Je vis quelques jardins bien cultivés, et les Arcadiens de cette contrée me parurent les moins opprimés des chrétiens du Péloponèse.

Trois cents toises à l'occident de Zaracoula, je remarquai à gauche, sur une montagne de forme conique, mais aplatie au sommet, les ruines helléniques de

(1) T. I, lib. II, c. 1 et 2 de ce voyage.

Phénéon (1). Pausanias la trouva dans un état de décadence tel qu'il n'en parle, ainsi que Strabon, qu'afin de la ranger au nombre des villes ruinées de la Grèce. Les souvenirs que rappelait la patrie d'Évandre et des rois pasteurs de l'Arcadie, n'avaient pu dès ce temps la sauver d'une destruction qui ne permet plus de reconnaître le stade, ni aucun de ses monuments, quoiqu'on retrouve une grande quantité de débris. Nous laissâmes, à peu de distance sur la droite, les restes d'un monastère dédié à saint Georges, qu'on a depuis transféré dans les étages du mont Cyllène, où il est peut-être bâti sur l'emplacement du temple de Mercure. Nous passâmes presque aussitôt une petite rivière tributaire de l'Aroanius, que je crois être le Porinas (2). Enfin à une demi-lieue de Zaracoula, nous arrivâmes au couvent de Saint-Georges, qui est comme enseveli au milieu d'une forêt de platanes et de châtaigniers (3).

Les sectateurs de la vie orphique, qui s'abstenaient de l'usage des choses animées (4), n'en imposèrent pas long-temps au peuple par des austérités qu'on savait apprécier lorsqu'on connaissait leur régime inté-

(1) *Iliad.*, lib. II, v. 605; Polyb., lib. II; Pausan., lib. VIII, c. 14; Plin., lib. IV, c. 6; Callimach., *Hymn. in Delum*, v. 71; Stat., *Thebaid.* IV, v. 291; Virg., *Æneid.*, lib. VIII, v. 165; Steph. Byz.

(2) Paus., lib. VIII, c. 15.

(3) Notre journée de marche depuis Phlionte avait été de onze heures; mais elle n'est comptée que pour dix par les voyageurs et les caravanes.

(4) Plat., *Epinom.*, p. 975; et lib. VI *Leg.*, p. 722.

rieur (1). Vainement ils avaient transporté leurs demeures dans des lieux éloignés, le désert ne pouvait être animé que par les Orphées du christianisme; et la gloire de relever la Grèce était probablement réservée aux enfants de saint Basile. Nous trouvâmes l'hegouménos debout dans la cour, appuyé sur le sceptre antique du sacerdoce. Il récitait la prière du soir, entouré de quelques frères qui revenaient du travail des champs; sa voix appelait les bénédictions du Ciel sur leur commune retraite, en priant Dieu d'éloigner de leur sommeil *les fantômes et les vains songes* (2). L'économe chargé de nous recevoir nous conduisit à l'église que je trouvai ornée de lampes, de lustres en argent ou en vermeil, et d'*ex-voto* offerts par les fidèles qui visitent l'église de Saint-Georges.

L'hegouménos nous céda sa cellule, dans laquelle on alluma du feu, car le froid commençait à se faire sentir dans cette région des montagnes; et après m'être reposé un moment, je sortis accompagné d'un religieux, pour relever l'horizon, avant le coucher du soleil. Au moyen de ma boussole, je pris le gisement du défilé du mont Géronte, et je déterminai les coupes de cette montagne, dont j'avais exploré le versant septentrional du côté de la Sicyonie. Le moine qui me

---

(1) C'est d'eux que Juvénal a dit :

Qui Curios simulant et bacchanalia vivunt.

Lib. I, *Satyr.* 2, v. 3.

(2) La même prière avait lieu dans la théurgie d'Orphée : *Détournez de vos initiés les vains fantômes, les terreurs paniques et les maladies contagieuses* (l'abbé Souchay, *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XVIII, p. 7 édit. in-12).



donnait les noms des positions m'apprit que la neige se conserve toute l'année dans la partie du *Diasélos* de Castagnas, et qu'on la tire de ses glaciers pour la transporter à Argos ainsi qu'à Tripolitza. Je pouvais esquisser les sommités septentrionales de cette chaîne, qui se rattache au Crathis par le ressaut de Kokino-Chôma, dans lequel est tracé le défilé appelé *Zaracoulo-Diaselos*. Je dessinai à l'occident les faîtes qui s'embranchent avec le Chelmos jusqu'au sentier du *Chasseur* (Kynigou-Diasélos). Enfin, sur un contrefort nommé Dordovana, qui s'élève comme un phare, je pus déterminer l'emplacement de l'acropole cyclopéenne de Caphyes. Ainsi les voyageurs futurs, en suivant les indications de Pausanias, que je donne avec les noms modernes, pourront retrouver, à l'intérieur ou à l'extérieur du cratère de Phonia, toutes les villes fondées par les fils de Lycaon, et lire, dans leurs débris cyclopéens (1), la vérité historique des temps qui précédèrent ou suivirent de près l'arrivée des dieux dans la Grèce. Je complétai mes relèvements au midi par celui de la projection des montagnes grisâtres d'Aléa et d'Amilos. Telle fut mon ébauche du bassin de Phénéon, à laquelle je pourrais rattacher les origines des principales colonies pélasgiennes qui sortirent de l'Arcadie, si un voyage permettait d'aborder cette question qui a été savamment traitée par des écrivains du

(1) Toutes ces villes, ainsi que Mycènes, étaient attribuées aux Cyclopes venus de la Lycie ou de la Thrace. *Vid.* Euripid., *Iphigen. in Aulid.*, v. 1500 et 1501; Strab., p. 224 et 234; Eustath., *in Homer.*, *Iliad.*, lib. II, p. 286; Schol. Euripid., *In Orest.*, v. 963.

plus grand mérite, et entre autres par M. L. Petit-Radel, dans sa méthode synchronique des temps héroïques de la Grèce.

Les Phénéates occupent maintenant douze villages, dont les principaux sont : Phonia, situé une demi-lieue au nord-est du monastère de Saint-Georges; Zaracoula et Carya, que j'ai fait connaître, aisi que Goûra, Romaïco-Dasos, Ghiotza, Sévitza et Amilos, qui restent à décrire. Leur population, jointe à celle de quatre zevgalatioi, se monte à huit cent trente familles chrétiennes, évaluées à quatre mille cent cinquante individus chrétiens du rit orthodoxe. Pasteurs ou laboureurs, tous passent leur vie, comme aux siècles de Rhée, au sein des montagnes, contents de peu, et dignes d'avoir pour maîtres des princes paternels au lieu de maîtres avides qui ne calculent l'existence des hommes que par le produit de leurs travaux.

Tandis qu'on préparait le souper, je visitai les cellules, et un des domestiques me vendit une médaille en bronze (1) portant la tête d'Apollon, ou peut-être celle de Neptune Hippius, auquel Ulysse avait élevé un temple dans la vallée de Phénéon, en action de graces de ce qu'il lui avait fait retrouver ses cavales. Ce fut par cette découverte que je terminai une journée dans laquelle je recueillis plus d'observations importantes que je n'en avais souvent rassemblé après des mois entiers de recherches faites au milieu des montagnes de l'Épire, où tout est danger et fatigues.

---

(1) *Bronze.* Tête d'Apollon, ou suivant d'autres, de Neptune, laurée, à droite.

R. ΦΕΝΕΩΝ. Cheval paissant à droite.



CHAPITRE IV.

Indication par distances depuis Phénéon jusqu'à la cascade du Styx appelée Mavro-Néro. — Départ du couvent de Saint-Georges. — Défilé de Kynigou dans le mont Dordovana. — Mont Cyllène, ou Chelmos. — Halte au village de Platinder. — Chemin par distances entre ce hameau et Tripolitza. — Mont Priolita. — Ruines de Clitor. — Villages de Soudéna. — Arrivée à Calavryta.

On tint conseil dans la soirée pour décider si nous monterions à Calavryta par le chemin qui conduit à la cascade du Styx, ou bien en prenant le *Saut-du-Chasseur* (Diasélos-tou-Kynigou), afin d'entrer dans la vallée du Ladon, en nous dirigeant à l'occident vers ses sources, pour pénétrer dans les hautes régions de l'Achaïe. Nous avions changé deux fois de chevaux de charge depuis Argos, et les agoïatis, déja ennuyés de nous servir, se refusèrent avec une telle obstination à entrer dans les défilés de l'Acrathis, qu'il fallut nous décider à suivre le sentier qui conduisait anciennement de Phénéon à Clitor.

En tenant la route à laquelle il fallut renoncer, la distance depuis Saint-Georges jusqu'à Calavryta est évaluée à neuf heures et demie; tandis qu'en passant par celle de Clitor, nous avions quelque raccourci. Les choses étant arrangées dans l'intérêt de nos guides, je dus prendre des renseignemens, afin d'ébaucher au moins l'itinéraire qu'il m'était impossible de tracer d'après mes observations, de manière à le rattacher à un autre que je me proposais de faire à la cascade du Styx. Pour le moment, je me contentai de savoir que le

sentier indiqué par Pausanias est le même qui est suivi par les paysans de Phonia, lorsqu'ils se rendent en pélerinage à la Notre-Dame de Méga-Spiléon.

En partant de Zaracoula, on trouve, à une demi-lieue de distance sur cette route, des débris qui sont peut-être ceux du temple d'Apollon Pythius (1), qu'on a remplacé par une chapelle dédiée aux *Asomates* ou *incorporels*, nom sous lequel les Grecs désignent les chérubins. On pénètre, à partir de cet endroit, dans les escarpements du mont Cyllène, qui ne nourrit plus d'ours, ni de merles blancs, comme au temps de Pausanias, mais des bandes de loups et de lynx; et dans deux heures de marche, on arrive au village de Sainte-Barbe. A sept milles de là, on passe au hameau de Solos, d'où l'on entre dans la vallée de Cloukinais, à l'extrémité méridionale de laquelle on voit la cascade du Styx, que je ferai connaître dans une autre partie de ce Voyage. Ainsi il est facile de juger que la cataracte du Styx n'est pas, comme le dit Strabon, près de Phénéon, mais à plus de quatre lieues de distance en montagne, chose essentielle à remarquer pour rectifier le texte de ce géographe, qui ne donne qu'une approximation capable d'induire en erreur.

Nous passâmes la soirée à entendre des hagiologies et des histoires miraculeuses. Il fut question des Broucolacas (2), qui rôdent toutes les nuits autour du *Zaraca;* un des caloyers, alors absent, les avait vus cent fois dans

(1) Paus., lib. VIII, c. 15.

(2) Broucolacas, esprits qui reviennent dans les fondrières. Leur nom dérive de βροῦκο, *fange*, et de λάκκος, *mare* ou *eau croupissante*.



sa vie. Le frère Constantin les entendait souvent crier; s'il avait été présent, il nous en aurait débité des merveilles. En disant cela, on fermait les portes, on se pressait comme si on eût craint *les esprits*; on croyait voir apparaître les Lycanthropes auxquels la Grèce, mère des fables, donna naissance, et dont les histoires, reproduites sous milles formes, plaisent et amusent dans tous les pays où elles sont racontées. Elles servent aussi à instruire, et je voudrais, comme ledit Bayle (1), qu'il y « eût des voyageurs qui en fissent un ample recueil; ils se « contentent trop souvent de rapporter ce qui concerne « les grandes villes; mais un ramas de ce qui concerne « les paroisses et les villages pourrait bien avoir son « prix. Combien il serait intéressant qu'on nous eût « transmis les conversations bourgeoises des Romains; « de quelle manière les femmes pratiquaient leurs dé« votions, et parlaient de Jupiter et de Junon; quels « étaient les discours vulgaires un jour de noces, un « jour de procession, touchant les dieux et les déesses *Subigus* ou *Subiga fabulicius pertunda.* » Le prieur, qui rentra à trois heures de nuit, mit fin aux récits des moines, en nous donnant sa bénédiction; et après avoir salué les images des saints, devant lesquelles il fit fumer l'encens qu'on leur offre chaque soir, il se retira pour nous laisser dormir.

---

(1) Diction. Art. Junon N. DD. l'histoire des hommes changés en loups est sérieusement rapportée par Pausanias (liv. VI, c. 8, liv. VIII, c. 2) et par Pline (Hist. Nat., lib. VIII, c. 35). Les loups furent considérés par les Égyptiens comme les huissiers ou Psychopompes qui étaient les conducteurs des ames des morts. *V.* Creuzer. Comment. Herodot. p. 419.

Le lendemain, au point du jour, nous étions à cheval; la pluie, que nous redoutions depuis Athènes, commençait à tomber, ce qui n'empêcha pas les religieux de nous assurer que la journée serait belle; mais il en fut autrement. Afin de prendre le *chemin de gauche*, (c'est le nom que lui donne Pausanias), nous descendîmes pendant un demi-mille au midi jusqu'au bord d'une rivière qui conflue avec l'Aroanius. Nous avions devant nous, sur un escarpement du Kynigou, Caphyes (1), qui est maintenant appelée Dordovano-Castron, acropole pélasgique, fondée par Caphyas, père d'Anchise, et suivant d'autres, par Céphias. Nous tournâmes ensuite à l'ouest, en faisant route au milieu d'un abatis considérable d'arbres, auxquels on avait mis le feu pour défricher des terres. Après avoir traversé ce versant, nous entrâmes dans la région des pins, dont les rameaux, déployés en forme de parasol, au lieu de nous abriter contre la pluie, nous inondaient quand nous les heurtions. Au bout d'une heure de marche, nous nous trouvâmes dans la zône des sapins; et malgré le mauvais temps, je mesurai plusieurs de ces arbres, dont le tronc avait au-delà de cinq brasses de tour. Leurs branchages étaient si grands et tellement enlacés, que nous étions obligés de nous tenir couchés sur nos chevaux afin de passer. Pour surcroît d'incommodité, le ciel semblait se fondre en eau; les torrents se gonflaient et coulaient de toutes parts, en entraînant des avalanches de gravier et de pierres. Souvent nous nous trouvions arrêtés par des arbres renversés; le sentier était éboulé dans quelques endroits;

(1) Paus., lib. VIII, c. 14; Polyb., lib. IV; Steph. Byz.

les chevaux de bagage tombaient presque à chaque pas. Nous étions dans un état déplorable. Les agoïatis priaient et blasphémaient tour-à-tour, en se recommandant à tous les saints, et en maudissant les *Francs* qui voyageaient avec un pareil temps, ainsi que les moines qui nous avaient promis un ciel sans nuages. Vingt fois ils se retournèrent vers le couvent, en lui faisant *les cornes*, sans oublier en même temps de demander pardon de leur irrévérence à saint Georges. Enfin, après deux heures et demie de fatigues, nous atteignîmes le faîte du mont Dordovana, qui est la roche Caphyenne des géographes, et un des plus mauvais défilés de la Morée. Nos guides convinrent alors qu'ils avaient eu tort de ne pas s'être acheminés par la voie du Crathis, et on nous dit la même chose à notre arrivée à Calavryta. La bourrasque était trop forte pour me permettre de visiter les ruines de Dordovano-Castron, dont le nom dérive probablement de celui de Dardanus, qui avait, suivant Varron, reçu le jour dans la ville de Phénée (1). Quant au *Défilé du Chasseur*, je n'y vis qu'un plateau inabrité, fermé en hiver par les neiges, et dangereux dans toutes les saisons, à cause des loups qui l'infestent.

Nous nous abritâmes sous les palmes d'un grand sapin; et après avoir repris haleine, nous descendîmes péniblement la montagne pendant une heure et demie, pour arriver aux sources de la rivière de Clitor, ou Priolyta, qui conflue avec le Ladon. Nous marchâmes de là pendant une lieue au sud-ouest, en traversant des forêts qui couvrent la base verdoyante du mont

(1) Apud Servium in *Æneid.*, lib. VIII, v. 168.

Cyllène, qu'on appelle ici Chelmos. Nous eûmes aussitôt en vue sur la gauche, à peu de distance, le village d'Arbouna, qui est situé entre des sommets verdoyants; et en marchant pendant une demi-lieue à l'occident nous arrivâmes à Platinder. Comme la pluie redoublait, nous nous estimâmes très-heureux de trouver l'hospitalité dans une cabane, où l'on alluma du feu pour nous réchauffer.

Le village albanais de Platinder se trouve sur le chemin qui conduit de Patras à Tripolitza. Nous avions, à une lieue au sud-est, la montagne de Priolyta et le village de Carnési, qui est voisin des ruines de Clitor (1), dans lesquelles on trouve l'emplacement d'un temple, des débris de colonnes, des tombeaux et quelques pans de murailles pélasgiques. La caverne maintenant appelée Achillona-Spiléon (2) ne donne plus naissance à la fontaine dont les eaux dégoûtaient, dit-on, pour jamais du vin ceux qui en buvaient. A trois quarts de lieue de cette grotte, on passe à Lycouria; et si on dirige ses recherches vers Catzana, on trouve d'autres ruines. La tradition porterait à croire que ce sont celles de Luses (3), où Mélampe guérit de la nympholepsie les filles de Prétus, qu'il aurait fallu plonger dans les eaux froides de l'Olbius, plutôt que de les exposer devant l'autel de Diane, comme les

(1) Paus., lib. VIII, c. 17 et 21; Plin., lib. IV, c. 6.

(2) Achillona-Spiléon, caverne des Tortues. Vitruv., lib. VIII, c. 3, parle de cette vertu particulière aux eaux qui en sortaient. Ovid., *Metam.*, lib. XV, v. 322; Plin., lib. XXXI, c. 2.

(3) Steph. Byz.; Paus., lib. VIII, c. 18; Polyb., lib. IV, c. 18; lib. IX, c. 29; Callim., *In Dian.*, F. P., v. 51.

Grecs en usent encore à l'égard des fous, qu'ils enchaînent dans les églises. C'est à cette distance que les géographes anciens établissent la ligne de démarcation (1) entre le territoire des Phénéates et celui des Clitoriens. Dans l'intervalle que je viens d'esquisser, le Ladon reçoit la rivière de Priolÿta, celle de Lycouria, et les torrents des coteaux de Catzana, qui bordent les vallées occidentales qu'il baigne avant de se jeter dans l'Alphée.

Pendant que nous étions occupés à dîner avec nos provisions, nous reçûmes la visite d'un papas, duquel j'achetai une petite médaille en bronze de Tégée; et comme il n'y avait pas d'apparence de voir cesser la pluie, nous nous remîmes en route. Nous marchâmes non sans danger au milieu des torrents pendant deux heures et un quart, en remontant une vallée spacieuse, à l'extrémité de laquelle on voit les sources du Ladon, que Pausanias place à soixante stades de Clitor, distance inférieure d'un sixième environ avec celle de mon estime. Nous étions en vue de trois villages situés au penchant du mont Chelmos, que les habitants nomment *Soudéna-Cato*, *Soudéna-Mezzano* et *Soudéna-Apano*. Je relevai leurs gisements à la distance d'une demi-lieue les uns des autres, et leur position, em-

(1) Depuis les moulins de Platinder, la route qui conduit à Tripolitza s'élève constamment vers le plateau de Tégée. La première rivière qui traverse ce chemin est celle de Clitor, qu'on passe sur un pont ombragé de beaux platanes. On suit, à partir de là, pendant trois lieues, la rive gauche du Ladon, qui se détourne à cette distance au S. O. Une heure S. E., khan de Dâra; trois heures S. E., Validi; deux heures et demie S., Tripolitza.

bellie de plants de mûriers, de peupliers d'Italie, ainsi que de jardins remplis de plantes potagères, me parut charmante.

En continuant, comme nous l'avions fait depuis Platinder, à marcher à l'occident, nous franchîmes le dernier contre-fort du mont Cyllène, qui se détache vers la chaîne de l'Érymanthe; et nous sortîmes du bassin des affluents de l'Alphée. Nous rentrions ainsi dans l'Achaïe, en laissant à droite le chemin qui conduit au *sempti* de Cloukinais et à la cascade du Styx. La plate-forme des montagnes où nous nous trouvions se compose d'un sol ferrugineux dépourvu d'arbres, où l'on aperçoit quelques champs cultivés. Nous descendîmes bientôt à travers la région des pins; et dans une heure et demie de marche, nous entrâmes à Calavryta. Notre journée avait été de huit heures, que nous trouvâmes très-pénibles, à cause de la dégradation des chemins et du mauvais temps.

CHAPITRE V.

Calavryta, château des Français. — Indication des diverses routes qui aboutissent à cette ville. — Départ — Itinéraire par le mont Panachaïcos, ou Voda. — Retour à Patras.

Calavryta est la première ville de l'Achaïe, qu'on trouve dans le bassin du Cérynite, à peu de distance de la rive droite de ce fleuve. On prétend que sa fondation ne remonte qu'au temps de l'invasion de la Morée par Ville-Hardoin, qui regarda sans doute l'entrée des défilés du mont Chelmos comme un passage assez important pour y bâtir un fort, dont les ruines, que

quelques voyageurs ont prises pour celles de Cynèthe, existent sur un escarpement des montagnes. On ne dit pas comment ce donjon fut abandonné, ni à quelle époque s'éleva, au pied du mont Vélia, la ville actuelle (1), qui renferme deux mille cinq cents Grecs et trois cents Turcs. Quoique souvent administré par un vaivode particulier, Calavryta forme un canton spécial dans la Morée, qui a son cadi et un évêque suffragant de Patras. L'air de sa vallée, malgré sa hauteur, est fiévreux, à cause des marais formés par les débordements du Cérynite. La température, qui est extrêmement froide, ne permet pas d'y cultiver les orangers; la neige y couvre la terre pendant des mois entiers, et la tourmente force souvent les caravanes d'y stationner.

On peut, suivant les saisons, pour se rendre de Calavryta à Patras, choisir entre trois chemins différents. Le premier, et le plus commode, est celui de Vostitza, dont je ferai connaître la traverse lorsque je décrirai le cours du Cérynite et le couvent de Méga-Spiléon, situé au nord de Calavryta. Le second est le sentier du mont Olénos, qui conduit par le monastère de Saint-Blaise, situé aux sources du Mélas, et par Nézéro, distant de quatre heures au sud-ouest, à Calenthistra, dont j'ai parlé en traçant la topographie de l'Achaïe occidentale.

Le temps s'étant rétabli pendant la nuit, nous partîmes au lever du soleil, en prenant, pour nous rendre à Patras, la route la plus directe, qui devait me faire

---

(1) Phrantza n'en parle que comme d'une ville existante dès l'année 1450. Lib. III, c. 22.

recouper près de leurs sources toutes les rivières que j'ai énumérées dans mon itinéraire depuis le cap Rhium jusqu'à Ægium. Au sortir de la ville, nous passâmes sur un pont délabré le Cérynite, qui roulait alors des eaux rougeâtres, et nous fîmes trois quarts de lieue en plaine à l'ouest-sud-ouest. A cette distance, nous étions au pied des montagnes nommées Goménizzé, que nous mîmes une heure et un quart à franchir, en faisant l'ouest, pour arriver dans le vallon de Lapathès. Je comptai neuf villages répandus sur les coteaux de ce bassin verdoyant, et une multitude de ruisseaux, dont les eaux forment une rivière qui conflue avec le Cérynite. Nous passâmes son cours sur un pont en pierre de deux arches, et nous nous dirigeâmes de là au nord-ouest vers une tranchée appelée *Défilé du Massacre*. On nous raconta que ce ravin, enveloppé d'un bois ténébreux, était, il y a peu d'années, l'embuscade d'une horde de brigands, qui y furent cernés et exterminés par une levée en masse des paysans, auxquels le visir de Morée avait donné l'ordre de courir sus.

Malgré la destruction de cette bande, il avait reparu quelques voleurs dans cette contrée sauvage; et au sortir du défilé du Massacre, nous pressâmes le pas de nos chevaux pour traverser une forêt, dans laquelle on marche pendant cinq milles de chemin, pour arriver à la belle fontaine du Despotis. La situation de cette source au fond d'une gorge boisée, ses eaux limpides, en feraient une halte délicieuse, sans le danger auquel on est exposé de s'y trouver surpris par les brigands. Nos guides ne s'y arrêtèrent que le temps nécessaire pour se désaltérer; et nous suivîmes, à partir de là, pendant un

demi-mille, le cours d'une petite rivière qui conflue plus bas avec le Sélinus. Nous ne tardâmes pas, en tournant à l'occident, à arriver au bord de ce fleuve, que nous guéâmes près d'un pont que sa hauteur et sa courbure rendent inaccessible aux bêtes de somme et même aux piétons, à cause du manque de culées pour l'aborder.

Après avoir passé ce gué, nous remontâmes durant un quart de lieue, par sa gauche, une rivière que nous traversâmes à cette distance sur un pont en pierre de deux arches, en laissant à une demi-lieue au midi le village de Mimica. Nous nous avançâmes de là sur un plateau sans arbres, que nous traversâmes pour venir faire halte au caravansérail de Saint-Jean. Nous étions, suivant l'estime des voyageurs, à six lieues de Calavryta, à pareille distance de Patras, et à quatre heures seulement des glaciers du mont Olénos, dans lesquels le Sélinus prend son origine.

Il fut convenu que nous laisserions nos bagages à la garde de nos domestiques; et nous partîmes dès que nous eûmes dîné, en coupant dans la direction nord-ouest un coteau pierreux, d'où l'on entre dans une forêt, que nous parcourûmes pendant près de deux lieues. J'y remarquai les sources ou le cours de la plupart des rivières dont j'avais vu les embouchures s'ouvrir dans le golfe de Corinthe, lorsque je me rendais de Patras à Vostitza. Débarrassés des rideaux de chênes et d'arbres, nous franchîmes un contrefort parallèle au mont Vôda, qui forme une vallée dans laquelle je relevai les sites des villages de Mitopolis et de Topolova. Leur bassin, cultivé comme un de ces oasis perdus au milieu du désert, aboutit à un bois taillis, que nous

traversâmes pour arriver à la fontaine Carita, station des voyageurs et rendez-vous des bergers, qui ont leurs campements dans les gorges du mont Panachaïcos. En examinant le territoire, je vis que la source près de laquelle nous nous étions arrêtés donne naissance au Bolineus, qui coule près du khan de *Lambir-ta-Ambélia.* J'apercevais, à travers une ouverture des montagnes, le port de Calydon et les montagnes de l'Étolie, qui formaient le fond de mon point optique.

Comme nous partîmes dès que nos chevaux se furent reposés, nous longeâmes pendant un quart de lieue les coteaux de Mitopolis, avant d'entrer dans un défilé creusé entre des sommets, qu'on suit pendant trois milles pour arriver au faîte du mont Panachaïcos. Nous découvrîmes aussitôt le promontoire Araxe, qui se présente en forme de trident; Zante, Ithaque, Céphalonie, les côtes de l'Étolie et de l'Acarnanie jusqu'à Leucade. Nous laissâmes immédiatement sur la gauche le sentier qui conduit au monastère d'Omblos, pour prendre une rampe sinueuse entrecoupée de terrasses semblables aux paliers d'un escalier, qu'on trouve placées à des distances presque égales jusqu'au bas du mont Panachaïcos. Nous arrivâmes ainsi d'étage en étage au pied des montagnes dans lesquelles nous n'avions pas cessé de marcher depuis Argos; et au bout d'une lieue et demie de chemin en plaine, nous entrâmes à Patras.

CHAPITRE VI.

Hiver de 1816. — Passage de M. et M[e] Liston à Patras. — Arrivée du roi de Suède Gustave-Adolphe dans cette ville. — Voyage de S. A. R. la princesse de Galles, reine d'Angleterre, à Athènes et à Corinthe. — Changement de visir. — Peste de l'Arta. — Mon frère se réfugie en Morée. — Préparatifs pour mon voyage dans l'Élide.

L'hiver ne s'annonce point dans la Grèce par le deuil de la nature, précurseur des frimas et des neiges. A peine les premières pluies de l'automne ont-elles tempéré les chaleurs de l'été, que tout reprend une vie nouvelle. Les fièvres cessent, les hommes et les animaux retrouvent leurs forces abattues par la chaleur, les herbes et les plantes hâlées renaissent. La terre se couvre de fleurs; l'amaryllis, les *crocus* et des myriades de plantes automnales diaprent les vallées des plus riches couleurs. Les feuilles des arbustes reverdissent; et c'est seulement après le solstice d'hiver qu'un doux sommeil vient engourdir la nature. Alors les ouragans, qui suivent dans d'autres parages le lever de la constellation de l'Aigle (1), bouleversent les forêts de l'Arcadie; les tonnerres, qui se réveillent dans le sein des nuages, répandent des torrents de pluie; et c'est là ce qu'on nomme l'hiver pour les plaines et les vallons du Péloponèse (2).

Cette température régnait depuis quelques jours, et

(1) *Voyez* Calendrier des pontifes.

(2) Hippocrate désigne ces hivers doux par le nom de μιξαίθρια, parce que c'est un mélange de jours pluvieux et sereins.

les faîtes du Parnasse commençaient à se couvrir de neiges, lorsqu'une frégate anglaise jeta l'ancre sur la rade de Patras. Elle avait débarqué à Athènes M. l'ambassadeur Liston et son épouse, que nous vîmes arriver quelque temps après par le golfe de Corinthe. Philémon et Baucis retournaient en Écosse, comblés des bénédictions et accompagnés des vœux de ceux qui les avaient connus. Les consuls s'empressèrent de leur adresser leurs hommages; et ce fut sous les auspices de ce couple vénérable, que je formai avec M. John Cartwright, consul d'Angleterre, les rapports d'une amitié qui contribua à me faire employer utilement la dernière année de mon séjour dans la Grèce.

Peu de temps après le départ de M. et Mme Liston, on eut avis que le roi de Suéde, Gustave-Adolphe, devait se rendre en Morée pour y attendre les firmans avec lesquels il se proposait de passer à Jérusalem. Il avait touché à Corfou, il se trouvait à Prévésa; et mon frère, qui l'avait vu à la cour d'Ali pacha, me mandait que l'intention de l'ancien monarque était de descendre au consulat de France à Patras.

Le 1er janvier 1816, le vaisseau qui portait le roi était en vue de nos attérages, manœuvrant pour doubler le promontoire Araxe; et le 2, il mouilla du côté de Pharès, de sorte que le prince ne débarqua qu'au coucher du soleil. Gustave-Adolphe, en descendant aux rivages de la Turquie, ne venait point, comme Charles XII, agiter l'empire pour reconquérir un trône périssable. Aussi brave que son auguste ancêtre, mais plus résigné, ses vues n'aspiraient qu'aux consolations religieuses. Il ne souhaitait que de visiter le saint tombeau, avant de se renfermer dans l'obscurité de la vie

privée. Ce furent les premières paroles que j'entendis sortir de sa bouche, et c'étaient, je crois, tous ses desirs. Je ne dirai pas quelles intrigues s'opposèrent à la pieuse intention d'un monarque qui n'eut d'autres torts qu'une loyauté chevaleresque trop étrangère à la politique de son siècle. Sans amis, sans même un serviteur fidèle, dernier appui des souverains trahis par la fortune, le descendant des Vasa, de Charles XII et du héros de Lutzen qui expira dans les bras de la victoire, Gustaveson renonça sans murmurer à sa dernière entreprise. Tranquille, comme le sage, au milieu de l'écroulement des temples des dieux, la paix de son ame ne fut pas altérée par la dernière atteinte que lui portait l'ingratitude. *Retournons*, s'écria-t-il, *en Allemagne; que n'ai-je le bonheur de dire*, *en France*, *ce serait la patrie de mon cœur. Mais*..... M. Barrik de Toulouse, enseigne de vaisseau, auquel j'avais donné l'hospitalité, depuis qu'il était réformé sans retraite et sans demi-solde, accepta l'honorable mission de veiller sur les jours du prince, et de l'accompagner jusqu'à Leipsich.

Ce fut le 12 janvier que Gustaveson mit à la voile et reçut le salut royal des châteaux de Patras, derniers honneurs que l'Europe mahométane rendait à un monarque chrétien détrôné; et les pavillons des consuls de toutes les puissances furent arborés en signe d'adieu. Ainsi finit le voyage d'outre-mer d'un prince que ses infortunes rendront toujours recommandable, quand on jugera avec le respect dû au malheur celui dont le père périt sous le poignard d'un assassin au milieu d'un bal, et dont la couronne ceignit le front d'un homme qu'il

ne nommait qu'avec attendrissement son.... Je m'arrête (1).

Gustave-Adolphe était la seconde tête couronnée que la Grèce avait vue depuis quelque temps aborder sur ses plages ; car on sait comment la fille de Marie-Thérèse avait été traînée à Zante par les agents de la Grande-Bretagne, et avec quelle dureté elle y fut traitée pendant son séjour. Les souvenirs du noble caractère de cette reine n'étaient pas oubliés, non plus que son passage au cap Sunium, où le nom de CAROLINE est inscrit sur les colonnes du temple de Minerve. On faisait de douloureux rapprochements entre ces deux victimes, lorsqu'on apprit l'arrivée de la reine *Caroline* d'Angleterre à Athènes. Ce fut en débarquant au Pirée qu'elle apprit l'hymen de sa fille, hymen dont les roses devaient, hélas ! être trop tôt changées en cyprès. C'était ainsi la troisième tête couronnée

---

(1) En lisant la note suivante, qui termine la relation de la révolution de Suède en 1809, écrite par lui-même, Gustave-Adolphe ne put retenir ses larmes : « Ce fut au bout de dix jours « que le roi fut transporté au château de Gripsholm, lieu qui a « servi alternativement de prison à des rois, à des princes, à des « seigneurs suédois, et, dans des temps plus heureux, de château « de plaisance. Ce ne fut qu'après douze semaines que le roi « eut le bonheur d'être réuni à son épouse, le 6 juin. Six mois « après, le ciel daigna mettre un terme à la captivité du roi, « qui fut transporté à Carlkrona, où il s'embarqua avec sa fa- « mille, pénétré des sentiments de la reconnaissance la plus « sincère pour un oncle chéri, qui a déja plus d'une fois rem- « pli envers son neveu les devoirs d'un père à jamais regretté, « et qui n'a jamais démenti les sentiments d'un vrai parent. » (*Anecdotes sur la guerre de* 1808 *entre la Suède et la Russie*, *et sur la révolution de* 1809. Suisse 1814.)

que des calamités publiques ou privées poussaient vers les rivages de la Turquie, comme pour donner aux infidèles le spectacle des douleurs royales de la vieille Europe. Je dois taire les réflexions que faisait à ce sujet l'orgueil mahométan, et les peines qu'éprouvaient en les entendant les serviteurs des princes chrétiens chargés de soutenir l'honneur de leur pavillon chez un peuple accoutumé à mépriser les étrangers.

Vers la fin de l'hiver, nous apprîmes qu'il y avait eu une révolution de sérail à Constantinople. Le sultan avait renouvelé son divan, en faisant, suivant l'usage, étrangler ses principaux ministres. Par suite de cet événement, le pacha de Morée avait été destitué; et il sortit de Tripolitza, chargé des malédictions ainsi que des trésors de la province. Il avait fait pendre son médecin pour s'acquitter d'une forte somme d'argent qu'il lui devait; et il s'embarqua précipitamment dans le golfe d'Argos, afin d'éviter la rencontre de son successeur, qui aurait pu le dépouiller.

L'espèce d'interrègne qui suit le déplacement d'un satrape jusqu'à l'installation de son successeur, fut marqué pour moi par une attaque des Laliotes contre le consulat de France, dans laquelle j'échappai par hasard à une vive fusillade dirigée contre un de mes janissaires. Dans d'autres temps, j'aurais pu exiger des satisfactions; mais des inquiétudes plus réelles m'accablaient. Des bruits sinistres relatifs à l'état de la santé publique dans l'Épire, circulaient; on disait que la peste, qui désolait la Chaonie depuis plusieurs années, avait pénétré à l'Arta; je tremblais pour mon frère, et ce ne fut qu'au bout de deux mois que

mes vives sollicitudes se calmèrent, en le voyant arriver à Patras.

Après avoir passé quelques jours à nous consoler (car indépendamment des dangers, la peste nous faisait éprouver des pertes considérables), je fis les préparatifs de mon voyage dans l'Élide. Comme M. Cartwright se rendait auprès du nouveau visir à Tripolitza, avec son chancelier, M. Barthold, il fut convenu que je partirais pour les attendre à Pyrgos. Notre plan fut donc de remonter ensemble de là à Olympie, et de rentrer, par les défilés de l'Érymanthe, à Calavryta, afin de compléter la topographie de la haute région du Péloponèse.



LIVRE SEIZIÈME.

ÉLIDE.

CHAPITRE PREMIER.

Divisions anciennes et modernes de cette province. — Route de Pharès à Gastouni. — Plaine de Bacoûma. — Ruines présumées de Dyme. — Péra-Métochi. — Eaux thermales. — Lacs de Lâmi et de Nérovitza.

Strabon comprend dans l'Élide le promontoire Araxe (1), que Pausanias attribue à l'Achaïe (2), en assignant pour frontière à ces deux provinces le cours du fleuve Larissus. Suivant le premier de ces écrivains, le pays des Éléens était borné du côté de l'Arcadie par le territoire des Pholoëns, des Azanes et des Parrhasiens (3) ; au couchant, par la mer Ionienne ; et d'après quelques géographes, le fleuve Alphée le séparait de la Messénie. Telles sont les démarcations sommaires tracées par les écrivains de l'antiquité qui

(1) Strab., lib. VIII, p. 336.
(2) Paus., lib. VIII, Scylax Peripl.; Polyb., lib. V, c. 92.
(3) Steph. Byz. voc. Παῤῥασία. Schol. Euripid. ad Orest. v. 646.

nous ont transmis quelques-unes des subdivisions territoriales de cette province (1). Ainsi la plaine portait spécialement le nom d'Élide, pour la partie comprise entre le fleuve Larissus et les coteaux qui aboutissent au cap Chélonates. La vallée du Selleïs (2) était appelée Cœlé, ou profonde; le territoire de Pise, Pisatide; et en adoptant les errements de ceux qui avaient reculé les frontières de l'Élide jusqu'à la Néda, l'espace compris entre l'Alphée et cet autre fleuve portait le nom de Triphylie; enfin on plaçait au-delà un petit canton qui appartenait aux Caucones (3).

Comme je n'écris point un livre avec des livres, je passerai sous silence ce qu'on peut apprendre dans Pausanias (4) au sujet des Pélasges et des peuples qui se succédèrent dans la *sainte Élide* jusqu'au deuxième siècle de notre ère. A cette époque, les Romains avaient succédé aux descendants d'Endymion et des Éléens, qui se prétendaient issus du soleil; mais les conquérants, comme les plantes exotiques, qui perdent leur vigueur sur un sol étranger, ne tardèrent pas à dégénérer. Harcelés, et bientôt subjugués par les Barbares qui désolèrent le Péloponèse, les Romains grécisés avaient perdu leur caractère, lorsqu'ils furent asservis par les chevaliers français, que la politique de Venise dépouilla de leurs conquêtes, pour

(1) Homère la divise en quatre parties. Strab., p. 340; *Iliad.*, lib. II, v. 615 et 619; *Ibid.*, lib. XXIII, v. 630.

(2) Selleïs, *Iliad.*, lib. II, v. 166; Strab., lib. VIII, p. 338; Pomp. Mela, lib. II, c. 3; Cellar., *Geogr. antiq.*, lib. II, c. 13.

(3) Paus., lib. VIII, p. 337.

(4) Paus., lib. VIII, a c. 2 usque ad c. 6.

se les voir, à son tour, arracher par les Turcs. Ces derniers maîtres de la Morée s'approprièrent les terres des dominateurs auxquels ils succédaient, sans égard pour le peuple, qui avait supporté toutes les invasions et la misère dont elles sont suivies, avec une résignation digne d'un meilleur sort.

Dans la division faite par les Turcs, l'Élide était échue en partage à la famille des Ottomans, branche collatérale des empereurs (1); et leurs vassaux durent se féliciter d'un pareil événement. Intéressés à les rendre heureux, ces nouveaux maîtres s'occupèrent à améliorer le sort des paysans, que de vaniteux aristocrates avaient foulés aux pieds. On vit bientôt s'élever de toutes parts des villages nombreux, et, comme au temps de la fondation d'Élis (2), plusieurs peuplades se réunir pour bâtir, non loin du Pénée, une nouvelle capitale. Gastouni était le nom de cette ville fondée sous les auspices de la famille des Ottomans. On y voyait, au lieu de palestres et de théâtres, un vaste bazard et des magasins, qui annonçaient l'entrepôt du commerce de la Morée, de la Romélie et de plusieurs cantons voisins. Pendant la belle saison, sa plage était fréquentée par les vaisseaux de Marseille et de l'Esclavonie, qui y échangeaient leurs marchandises

---

(1) C'est à l'année 1300 qu'on rapporte l'origine d'Ottoman, fils de Zichius, qui était, dit-on, chaudronnier. Ce prince, doué d'un génie entreprenant, fut le premier sultan des Turcs. On lui attribue la prise de Sivas, ou Sébaste, et la conquête du royaume de Pont; sa fin est marquée à l'année 1328.

PAUL. JOV., *De rebus Turcar.*, p. 654, edit. in-8°.

(2) Strab., lib. VIII, p. 336.

contre des denrées du pays ; et ce mouvement commercial répandait au loin la prospérité. Mais comme si l'homme était destiné, dans sa condition, à n'entrevoir que l'aurore du bonheur social, tandis que Gastouni commençait à fleurir, les éléments de sa ruine s'élevaient à côté de ses comptoirs. Dans moins d'un siècle, la famille des Ottomans s'était amollie par les richesses, tandis qu'une horde de nouveaux centaures s'organisait au milieu des forêts du mont Pholoé. Les Schypetars de Lala, descendants des Mélinges, ou Ézérites (1), improprement qualifiés de Scytho-Sclaves par les Byzantins, à moins qu'ils n'aient confondu les Albanais sous cette dénomination, s'étaient cantonnés, comme le disent ces écrivains, après leur défaite par Théoctiste, lieutenant de Michel III, *à l'orient et à l'occident du Taygète* (2), où ils fondèrent les colonies de Bardounia et de Lâla. Cette dernière peuplade, établie dans le mont Pholoé, qui est séparé du Taygète par le diamètre de l'Arcadie, avait augmenté sa population d'une colonie de Schypetars transportés de l'Iapygie acrocéraunienne, sous le règne de Michel

(1) L'an de J. C. 846. Les Ézérites et les Mélinges, ainsi que cela est prouvé de nos jours par leur existence, étaient des tribus schypes établies à cette époque dans la Macédoine. L'évêché d'Ézéro, sur le lac de Sarigul (dans le sangiac du Romili-Valicy) est cité comme le quatrième siége suffragant de Larisse ; et Mélénico, patrie des Mélinges, est comptée au nombre des villes de la Macédoine.

Notit. Leon. imperat. Cantacuz. ap. Cedrenum. p. 179.

(2) Les Byzantins s'expriment par des indications vagues que le voyageur seul peut rectifier, en retrouvant en place les peuplades dont ils défigurent très-souvent les noms.

Ducas, lorsqu'elle reçut un accroissement composé des débris des bandes envoyées en 1770 dans le Péloponèse. Forts de leur nombre et de leur audace, les Laliotes commencèrent alors à harceler les paisibles descendants d'Ottoman, qu'ils forcèrent d'abord à les prendre à leur solde, et bientôt après à rechercher leur amitié. Cette première concession, faite à des hommes regardés comme des brigands, fut suivie d'alliances par lesquelles on accorda en mariage aux chefs de Lâla des filles du sang impérial; et cette nouvelle condescendance, loin d'apprivoiser les Schypétars, ne servit qu'à leur donner de plus hautes prétentions. Ils profitèrent adroitement du crédit de leurs épouses pour susciter des querelles dans les familles auxquelles elles appartenaient. Les esprits s'échauffèrent, on en vint à des guerres ouvertes; on eut recours aux assassinats, au poison; de manière que dans peu d'années, la race mâle des Ottomans fut éteinte, et leurs propriétés passèrent ainsi aux agas de Lâla.

L'Élide, qui n'est plus connue que sous le nom de canton de Gastouni, comprenait, au temps de Pausanias, la côte de la Morée, depuis l'embouchure du fleuve Larissus jusqu'à la Néda, sur une longueur de vingt-deux lieues en ligne droite du nord au midi. Sa profondeur varie, comme autrefois, dans cette étendue, depuis deux jusqu'à huit lieues de rayon, en remontant vers l'Olénos, le Pholoé et les hautes vallées de l'Érymanthe (1). La plaine, qui fut autrefois

(1) La profondeur moyenne de l'Élide, dans l'intérieur des terres, doit se mesurer entre la base du mont Olénos et l'extrémité occidentale du lac Lâmi, que j'évalue à six lieues E. et O.



l'Élide proprement dite, forme le coli de Gastouni; l'enclave de Pyrgos occupe le Cœlé; Miraca remplace la Pisatide, où fleurit Olympie; la Triphylie appartient au canton de Phanari; et celui d'Arcadia renferme le territoire des Caucones, que je crois être le canton actuel de Soulima.

C'était dans ce nouvel ordre de choses que j'allais visiter l'Élide, lorsque je sortis de Patras, au mois de juin 1816, pour me rendre à Pyrgos, où j'avais rendez-vous avec M. Cartwright, qui était parti depuis quelques jours pour Tripolitza. Après m'être reposé pendant la chaleur du jour au khan de Cato-Achaïa, sous la feuillée épaisse d'un saule pleureur qui ombrage la cour, je me remis en route vers les deux heures après midi avec ma petite caravane. Nous avions fait environ un demi-mille à l'occident, lorsque nous guéâmes la rivière des SS. Apôtres, qui tombe dans le golfe de Patras; et nous tournâmes aussitôt au midi. J'avais au nord la chaîne du Mavron-Oros, qui se trifurque pour former les pointes du cap Pâpa, et à l'orient, les mamelons boisés de Pharès, lorsque nous entrâmes dans la plaine de Bacouma. Je cherchai inutilement des ruines sur ce plateau, parcours d'hiver des Albanais Zambatéi, qui ont succédé aux Molionides (1) dans

Son grand diamètre est compris dans le parallèle de l'embouchure de l'Alphée, jusqu'au confluent du Ladon avec ce fleuve, qui est de neuf heures et demie de marche. Enfin sa petite dimension est dans la Triphylie, où elle varie entre un mille et deux lieues de rayon.

(1) Célèbres partisans d'Augias, qui régnait à l'occident du mont Olénos. Diod. Sic., lib. IV, § 33; Paus., lib. V, c. 2; Apollodor., liv. II, c. 7, § 2.



cette partie du Péloponèse. Je ne vis que leurs cabanes en clayonnage recouvertes de chaume, qui étaient abandonnées, l'été les ayant rappelés avec leurs troupeaux de porcs et de moutons dans les hautes montagnes de l'Achaïe. J'avais, à la distance de huit milles à gauche par sa base (πρυμνώρεια), la partie du mont Olénos appelée Zambatéica; et je me trouvais par conséquent dans le territoire des Dyméens, qui embrassait un espace de cinq lieues d'étendue, dans ses différents diamètres, entre l'Achaïe et l'Élide (1). Je ne pouvais pas découvrir la mer extérieure, et mon horizon était borné au midi par des rideaux de chênes entremêlés d'arbustes odorants. Je fis une lieue au milieu des forêts pour arriver à une chapelle ruinée, où je remarquai des marbres provenant d'un édifice qu'on croit avoir appartenu au temple des douze dieux, au sujet duquel je ne pus obtenir aucuns renseignements précis. En revanche, mes guides me prévinrent que c'était un poste de voleurs; et ils m'engagèrent à le quitter, dans la crainte de quelque rencontre fâcheuse. Nous en partîmes donc; et à peu de distance, nous entrâmes dans une campagne couverte de vastes plantations de coton et de maïs. Les arbres s'éclaircissaient, la plaine se dégageait; et après un quart de lieue de marche,

(1) Route par distances depuis le village de Cato-Achaïa jusqu'au cap Pâpa. A une heure quarante min. à l'ouest, on trouve des ruines qu'on croit être celles de Dyme. 15 min. autres vestiges de constructions 15 min. cabanes, forêts de chênes valloniers. 7 min. Caravostasi, village. 5 min. église, source. 2. min. rivière. 10 min. chapelle. 7 min. lac, pêcheries, cap Pâpa à droite. 18 min. château sur une éminence, murs mal bâtis, c'est probablement ce que Spon appelle la tour du Pape. Total jusqu'au promontoire Araxe, 3 heures de route.

je laissai à cinq cents toises sur la gauche le village des SS. Apôtres, près duquel la rivière que j'ai indiquée prend ses sources. En continuant d'avancer au midi, pendant un quart-d'heure, j'eus en vue, une lieue à l'occident, Péra-Métochi, ferme appartenant aux moines de Méga-Spiléon, près de laquelle on trouve des eaux thermales qui ont la propriété de guérir les affections psoriques. Une lieue et un quart au nord-ouest, on m'indiqua des ruines qu'on croit être celles de Dymé. Rien n'est plus vague que la topographie de cette contrée, sur laquelle Pausanias, Strabon et Ptolémée varient, parce qu'ils se sont probablement servis de stades de différente grandeur. Les positions de Dymé, de son lac et de l'Hélisson, sont sur la mer extérieure (1). On trouve au-delà le village de Caravo ou Cavro-Stasi, renommé par ses pêcheries, au fond desquelles se décharge l'Hélisson (2). Nous vîmes quelques bûcherons occupés à couper du bois de chauffage, qu'on transporte aux îles Ioniennes, à Malte, et jusqu'en Égypte. Enfin à vingt-cinq minutes de là, j'arrivai au bord du fleuve Mana, qui est probablement le Minyos des anciens, dont Hercule détourna le cours pour nettoyer les écuries d'Augias (3). Nous le gueâmes au confluent

---

(1) Dymé. Strab., lib. VIII, 337, 342, 386; Polyb. Hist., II, c. 41; IV, c. 83; V, c. 92; App. bell. Mithridatic., p. 237; Thucyd. Hist., II, 134, 84; Tit.-Liv., XXVII, 31; XXXIII, 21; XXXVIII, 29; Ptolem., lib. III, c. XVI; Steph. Byz.

(2) Paus., lib. VIII, c. 29.

(3) Hygin. Fab. XXX. Μηνίος ou Μινυήϊος.

ORTEL., *Lexic. Geograph. Palmer.*

Je pense que la rivière de Gomosto était le *Minyeus*, et celle du mont Zambatéica, qui est la plus éloignée, le *Larissus*.



de deux rivières qui se réunissent dans un même lit, après avoir traversé la plaine d'orient en occident depuis Gomosto et le mont Zambatéica, où elles ont leurs origines. Je pouvais suivre, au moyen de sa bordure de lauriers-roses, la projection du fleuve Mana, qui se décharge dans la mer une demi-lieue à l'ouest de Péra-Métochi, après un cours de treize milles. C'est aux rives de ce fleuve, qui portait, suivant toute apparence (lorsqu'il est réuni dans un seul canal), le nom de Larissus, qu'on assigne aujourd'hui les limites des cantons de Patras et de Gastouni, qui représentent l'Achaïe et l'Élide.

En quittant les bords du fleuve Mana, qui conserve de l'eau pendant toute l'année, je relevai, une lieue au sud-ouest, l'église de Saint-Pierre-de-Counopolis (1). La position de cette chapelle au faîte d'un coteau boisé, et les ruines qu'on trouve aux environs, font présumer qu'il y exista une forteresse hellénique désignée par d'Anville sous le nom de Tichos. Cette extrémité de la Morée forme un des caps du golfe de Cyllène, et paraît avoir dû nécessiter l'établissement d'un poste d'observation pour les gardes-côtes.

Depuis que nous étions sortis des forêts, je suivais un tracé de route sillonné par des ornières; et j'en demandais la cause, lorsque j'aperçus deux paysans

---

(1) Counopolis, la ville des cousins, à cause de la quantité de ces insectes qui pullulent dans les marais voisins. Ils sont en général très-grands et de l'espèce appelée ἐμπίς, dont le milieu du corps est marqué par une ligne blanchâtre.

Schol. Aristoph. ad Aves. p. 552, 577, edit. Bas. P. et in Lysistr. 900 (564 id.).



montés sur un chariot, qui m'expliquèrent ce dont mes guides ne voulaient pas me rendre raison. La forme de ce char, pareil à ceux qu'on voit sur les vases étrusques, n'a rien de commode pour les transports ; et la moindre charrette vaut mieux que cet équipage informe, qui atteste l'enfance des arts. Il est également probable que pour la légèreté, l'élégance et la commodité, nos calèches sont bien supérieures aux tombereaux dont les roues brûlantes effleuraient la borne de la lice olympique. Enfin, après avoir marché pendant une lieue et un quart depuis le fleuve Mana, entre des champs de seigle et de lin, nous nous arrêtâmes au khan d'Ali Tchélébi.

Ma journée depuis Patras n'était que de huit lieues ; mais comme la fièvre m'avait pris dans l'après-midi, je me trouvai tellement fatigué, que je ne pus aller plus loin. Le village voisin du caravansérail se compose de trente familles vassales des moines du couvent de Saint-Michel, situé près de Vostitza. Un des caloyers, chargé de la perception des redevances féodales, y habite une espèce de tourelle gothique ; en sa qualité de seigneur châtelain, il perçoit les dîmes, et fait les fonctions de bailli au nom de sa communauté. Ce fief provient d'une donation faite par les Paléologues au monastère de Saint-Michel auquel elle est restée, et des hommes adonnés au travail pouvaient seuls conserver une propriété située dans un pays aussi insalubre. Je ne fus point admis dans la tour du noble cénobite, parce qu'on lui avait dit que j'étais anglais. Sa sainteté était trop irritée contre cette *race hérétique*, à cause qu'on venait d'établir une quarantaine de rigueur dans les îles Ioniennes, qui étaient désolées par

la peste. Les lazarets, à l'entendre, étaient une invention diabolique; il fallait excommunier ceux qui adoptaient des mesures sanitaires. En effet elles gênaient le bon caloyer, qui était, comme tous les riverains, engagé dans le commerce de contrebande, que les lois de *contumace* réprimaient d'une manière préjudiciable à ses intérêts (1).

J'eus le temps, avant la fin du jour, de parcourir les bords fleuris d'une petite rivière tributaire du lac Lâmi, dont les eaux se déchargent dans celui de Nérovitza, qui communique par un goulet avec la mer. Ces lacs, qui se gonflent en hiver au point d'inonder le plateau d'Ali Tchélébi, quoique déja diminués, étaient cependant encore accessibles aux bateaux pêcheurs; et j'évaluai, dans l'état où ils se trouvaient, leur grand diamètre à sept milles du nord-ouest au sud-est. Je regrettai que la fièvre, qui redoubla, ne me permît pas de m'embarquer, afin de cueillir quelques-unes des plantes naïades dont leurs bords sont ornés. J'aurais voulu m'enfoncer dans les grands golfes de verdure formés par des arbres magnifiques que j'apercevais dans le lointain. Mais, indépendamment de l'état où j'étais réduit, mes guides m'avertirent que l'air des lacs était si malsain, qu'on pouvait y contracter des maladies mortelles; et je renonçai à satisfaire une curiosité qui m'aurait probablement été funeste.

---

(1) Cet usage de faire le commerce, ainsi que la contrebande, est reproché par saint Éphrem aux moines de son temps, qui brocantaient et tenaient même des cabarets.

St. Ephrem, *In Reprehens. sui ipsius*, p. 441.

CHAPITRE II.

Route depuis Ali-Tchélébi jusqu'à Gastouni. — Clemoutzi ou castel Tornèse bâti par Geoffroi de Ville-Hardoin. — Avidité du clergé latin, qui excommunie ce prince. — Importance de cette place. — Andravida. — Ruines de Cyllène. — Gastouni. Ruines d'Élis. — Emplacement de Pylos. — Médailles des Éléens. — État actuel de la population du plateau de l'Élide.

Avant le jour, je pressais mon départ; les cousins ne m'avaient pas laissé goûter un moment de sommeil; et dès que l'aube commença à poindre, je montai à cheval. A quelque distance du caravansérail, nous vîmes le soleil se lever dans tout son éclat entre les faîtes du mont Olénos, et nous donnâmes la chasse à quelques chevreuils qui gagnaient leurs retraites à mesure que la lumière éclairait les campagnes humides de rosée.

Depuis le parcours de Bacoûma, j'avais constamment voyagé en plaine; et une plus vaste étendue de pays plat s'offrait à mes regards, en avançant dans l'Élide. Nous avions marché pendant vingt-cinq minutes depuis le khan d'Ali-Tchélébi, lorsque je m'arrêtai au bord d'un ruisseau, pour prendre le gisement du village et du métochi de Manolada, situés un quart d'heure au sud-ouest, ainsi qu'une église bâtie par les empereurs grecs. Après avoir pointé ces positions, nous fîmes trois quarts de lieue pour arriver au fleuve Verga, qui prend ses sources dans la partie des roches Olé-niennes, vulgairement appelée montagnes de Santa-Méri. A l'aspect des lieux, je crus pouvoir décider que je retrouvais le Buprase; et je regrettai de

n'avoir pas assez de temps pour rechercher la ville qui exista sur ses bords (1). Comme les eaux étaient basses, nous guéâmes ce ruisseau; et dix minutes plus loin, nous passâmes la petite rivière de Psari, ainsi que quatre autres qu'on rencontre dans l'espace d'une lieue, qui versent toutes leurs eaux dans le golfe de Clarence. Cette partie de la plaine est presque impraticable en hiver, à cause des fondrières; et quoique la saison fût très-belle, nous trouvâmes des endroits difficiles à franchir. A dix minutes de la dernière des rivières, dont nous traversâmes les fanges remplies de sangsues qui s'attachèrent à nos chevaux, nous nous trouvâmes par le travers de Rétouni, village situé au bord de la mer. Je comptai à sa suite, sur les coteaux qui bordent la plage, Mazi, Léchéna, bourg de deux cents feux; et je relevai, au faîte de la montagne qui domine le golfe Cyllénien, la forteresse abandonnée de Clémoutzi, ou Castel-Tornèse, ainsi que le hameau de ce nom. Je dessinai la projection d'une langue de terre couverte d'arbustes, qui s'avance en face du cap Hyrmina, en enveloppant les vastes pêcheries et les salines de Cotiki.

La chronique de Morée nous apprend que Geoffroy de Ville-Hardoin fit bâtir Clémoutzi aux dépens d'un clergé toujours prêt à se révolter contre l'autorité, qnand elle veut l'obliger à contribuer à la défense de l'état. « Vous savez, monseigneur, » disait le président du conseil des ministres à ce prince, « que les églises « possèdent environ le tiers de toute la principauté de

(1) Βουπράσιον. *Iliad.*, lib. II, v. 615 et 619; Strab., lib. VIII, p. 340; Steph. Byz.



« Morée. Elles se tiennent aujourd'hui fort tranquilles, « goûtant les douceurs du repos, et ne craignant rien « de la guerre que nous faisons aux Grecs. Nous croyons « donc, monseigneur, qu'il convient de les inviter à « nous aider de leurs troupes dans l'attaque des places « ennemies qui nous restent à prendre; et si elles n'o- « béissent pas, nous vous conseillons de saisir leurs « biens et d'annuler leurs priviléges. »

Le prince goûta fort cet avis, manda les prélats en sa présence, qui répondirent que n'ayant aucun secours à exiger d'eux, ils ne lui devaient qu'honneur et respect, parce qu'ils tenaient leurs possessions du pape dont ils relevaient. Sur quoi le prince fit saisir les fiefs, bénéfices et priviléges qu'ils possédaient, et il en employa les revenus à faire bâtir la place de Clémoutzi. Il fut excommunié par les prélats, mais ayant terminé son entreprise au bout de trois ans, il dut être relevé des censures par le souverain pontife. Le considérant de l'absolution papale portait sur ce qu'on ne dirait plus la messe en latin dans le Péloponèse, *si les Français en étaient chassés*, et que la chose étant rendue impossible depuis qu'on avait élevé la forteresse de Clémoutzi, dont la possession suffisait dans tous les temps pour tenir le pays en bride et pour le reconquérir sur les Hellènes, messire de Ville-Hardoin était *blanc comme neige de tout péché actuel.* La tolérance aurait mieux assuré la possession de la Morée à ses conquérants que Clémoutzi, dont les ruines rappellent aux Grecs que les papes furent les ennemis constants de l'église d'Orient (1).

(1) *Voy.* Chron. de Morée, liv. II, p. 170 à 176, trad. de Buchon.



A deux milles de l'endroit où j'avais fait mes relèvements, nous passâmes une rivière sur laquelle il y a des moulins; et en avançant une demi-lieue au midi, j'arrivai à Andravida. C'est une opinion générale que ce bourg, qui est habité par soixante familles turques et autant de grecques, est situé sur l'emplacement de Cyllène. Cette remarque, confirmée par la distance que Pausanias fixe entre Cyllène et Élis (1), convenant à la position où je me trouvais, je m'appliquai à rechercher les ruines capables de justifier les renseignements historiques. Dans cette idée, je m'associai un maître d'école; et il ne tarda pas à me montrer la cella d'un édifice en brique, qui dut appartenir à un temple antique. Était-ce à celui de Mercure, de Vénus ou d'Esculape, qui étaient particulièrement honorés des Cylléniens? Je ne puis rien décider à cet égard, et il serait aussi difficile de dire précisément à quelle époque les chrétiens en firent une église dédiée à sainte Sophie. Mon *cicerone*, qui me montra des colonnes et des chapiteaux en marbre, me raconta que les Turcs avaient fait de vaines tentatives pour transformer cette basilique en mosquée. Une main divine avait constamment renversé leurs minarets; et le doigt de Dieu s'était si visiblement manifesté, que le sanctuaire placé sous l'invocation de la sagesse divine (τῆς ἁγίας Σοφίας) était resté au pouvoir des chrétiens.

La ville d'Andravida était florissante lorsque les

---

(1) Paus., lib. VI, c. 26, fixe cette distance à 120 stades ou 15 milles; Strab., lib. VIII, p. 337; *Iliad.*, lib. XV, v. 518; Mela, lib. II, c. 3; Thucydid., lib. I, p. 22; Tit.-Liv., lib. XXVII, c. 32; Steph. Byz.

Français, s'étant emparés de Patras, résolurent de s'en rendre maîtres. Cette place, dit le chroniqueur, est située en plaine, ouverte de toutes parts sans être défendue ni par des tours, ni par des murailles. Les Francs se mirent en chemin enseignes déployées, en se dirigeant de ce côté. A leur approche, les habitants, informés de leur marche, sortirent tous de la ville, grands et petits, tenant entre leurs mains des croix et des images des saints, et se soumirent au champenois Guillaume de Champlitte, qui, en homme sage, les accueillit gracieusement, en leur promettant qu'il ne permettrait pas qu'on leur fît aucun tort, qu'il leur conserverait leurs propriétés, et leur accorderait des honneurs et des bienfaits.

A peu de distance de Sainte-Sophie, je vis une autre église de construction gothique bâtie par les Français, qui fut jusqu'au quinzième siècle la métropole des évêques latins institués peu de temps après la conquête totale de l'Élide par le duc de Montferrat (1). Enfin on me conduisit à quelque distance de là à une troisième église dont le portique était orné de colonnes; je ne pus en visiter l'intérieur, parce que le papas qui en avait les clefs était absent.

Cyllène, se trouvant à une lieue environ de la mer, dut avoir un *léché* ou comptoir sur le golfe de Clarence. C'est sans doute pour cela qu'elle est qualifiée

---

(1) Andravitza, ou Andravilla. Ses évêques furent :

Thomas Renda de Trépano........................ 1291
Jean Tolon Catalan, de l'ordre des frères mineurs.... 1342
Augustin de Piombino, de l'ordre de Saint-Augustin.. 1366

LEQUIEN, *Oriens Christianus*.

par les géographes de ville maritime (1). Je ne descendis point au port de saint Zacharias (2), qui est maintenant comblé; et après avoir pris le gisement des villages que j'avais en vue, nous partîmes. En marchant au midi, je parcourus pendant trois quarts d'heure une campagne couverte de lins, qui aboutit à Cava-Sila, village situé à la rive droite du Pénée-Éléen. Ce fleuve, que les modernes appellent *Potami-tou-Gastouniou*, ou *Eliacos*, fleuve d'Élis, était guéable; et le bac sur lequel on le traverse pendant six mois de l'année venait de cesser son service lorsque nous accostâmes ses bords. Nous le passâmes ayant de l'eau jusqu'aux épaules de nos chevaux; et après avoir pris terre au-dessous du village de Bartholomeo, nous mîmes trois quarts d'heure, en dirigeant au sud-ouest, pour arriver à Gastouni.

Ptolémée indique une acropole appelée Coryne, dans la partie de l'Élide (3) où la famille des Ottomans a fondé Gastouni. J'arrivais avec ce renseignement pour reconnaître l'emplacement d'une cité que d'autres géographes attribuaient à la Triphylie; mais comme je ne trouvai aucune trace d'antiquité, je dus me contenter d'explorer Gastouni. Cette ville, située à un mille de

---

(1) Κυλλήνη ἐπίνειον Ἠλείων. STEPH. BYZ.

(2) Ce port était l'échelle d'Andravida, comme on le voit par ces vers de la Chronique de Morée :

> Ἔπυρεν ὅλον τὸν λαὸν ὁποῦ εἶχε ἐκεῖ μετ' αὐτῶν
> Τοὺς ἄρχοντας καὶ βουργισαίους ὅλους τῆς Ἀνδραβήδας
> Καὶ ἐκείνη ὀρθὰ ἐδιέβησαν ϛὸν ἅγιο Ζαχαρῆα.
>
> MS. v. 847 et suiv.

(3) Ptolem., lib. III, c. 16.

la rive gauche du Pénée Eléen et à une lieue environ de son embouchure dans la mer, se compose de quinze cents maisons bâties en terre, dont la majeure partie tombent en ruines. Les Schypetars Laliotes, qui ont succédé aux Ottomans, après avoir ruiné le commerce de Gastouni, lui portèrent une atteinte telle, qu'on n'y compte plus que deux cents familles; de sorte qu'en parcourant ses quartiers, je crus visiter une ville qui avait éprouvé un siége. Ses habitants, jaunes et défaits; les places publiques, les rues, obstruées de décombres et d'épais buissons de réglisse, arbuste qui infeste les campagnes, offraient l'image de la désolation. Ce fut au milieu de ces ruines et des halliers entremêlés de tithymales, que je pénétrai jusqu'à la métropole, dans l'espérance d'y découvrir quelques antiquités. Je lus sur le linteau de la porte d'entrée une inscription qui atteste que cette basilique fut construite dans le dixième siècle. Je trouvai dans la nef ce qu'on voit dans toutes les églises grecques, des peintures sans dessin et sans goût, telles qu'une Vierge brune, un saint Georges à cheval, chose qui est d'obligation, ainsi qu'un enfer avec des évêques, des diables et des Turcs. Je remarquai aux bas-côtés trois monostyles en marbre blanc d'un assez bon style. Mes guides m'assurèrent que ces colonnes venaient, ainsi que d'autres qui existent dans les bains publics, et les pierres employées à la construction des escaliers dans les maisons particulières, de l'ancienne capitale de l'Élide et de Cyllène. La chose est d'autant plus probable, qu'il n'y a aucune espèce de carrières à Gastouni; et j'ai vérifié que depuis Pharès jusqu'à la vallée du Cœlé,

on ne trouve pas de pierres propres aux constructions dans toute cette contrée.

Comme j'avais le temps de faire des observations détaillées, je pus me convaincre que Chandler, et surtout son géographe, avaient travaillé dans les ténèbres, en traçant la carte de la partie de l'Elide que je visitais. Le voyageur anglais, après avoir doublé de nuit le cap Pâpa, sans avoir vu les lacs Lâmi et Nérovitza, dit qu'il aborda au point du jour dans le golfe de Clarence. A peine a-t-il pris terre, qu'il donne aussitôt l'histoire de Cyllène, dont il fixe l'emplacement sur une langue de terre basse et raboteuse. Passant de cette supposition à une autre aussi hazardée, il ajoute qu'elle fut remplacée par Chiarenza, ville renversée en 1447 par sultan Mourad, qui emmena *soixante mille* de ses habitants en esclavage. Comment un homme aussi judicieux que Chandler a-t-il pu entasser tant d'erreurs, et copier sans critique les légendes turques, dans lesquelles il n'est jamais parlé que de chrétiens *pourfendus par milliers*, ou traînés en captivité? N'aurait-il pas dû, surtout après avoir visité la Grèce, savoir que ses plus grandes villes ne possédèrent jamais une pareille population? Quand cela même aurait été, avant de se réserver un aussi grand nombre de têtes pour les courber sous le joug, ne fallait-il pas supposer qu'il y en avait eu autant d'abattues, car les Turcs ne font guère de prisonniers que quand ils sont las d'égorger? Il est plus naturel, afin de concilier les faits, de dire que Mourad emmena soixante mille captifs de l'Elide, dont l'embarquement eut lieu au port de Chiarenza, comme autrefois Paul Emile avait fait partir d'Oricum cent cinquante mille

prisonniers épirotes, qui n'étaient pas pour cela des habitants de cette ville de l'Acrocéraune.

Chandler, ayant trébuché à son arrivée dans l'Elide, marque la suite de la narration de son voyage dans cette province au coin du vague et de l'incertitude. Il dîne (chose qu'il omet rarement de rapporter) à un couvent qu'il oublie de nommer (1). Il laisse, en partant, sur la droite le village de Clémoutzi, au penchant de la montagne qui forme le cap Chélonates (2); et il ne parle pas de son château, qui est un point essentiel de reconnaissance (3). Il traverse ensuite le Pénée Eléen, et après trois heures de chemin, il arrive à Gastouni. Cette description est sans doute peu précise; mais on se demande pourquoi M. Kitchin a placé deux rivières où il n'y en avait qu'une, et pour quelle raison il a mis le Selleïs près du Pénée. De cette manière sa carte est fautive depuis cet endroit jusqu'à l'embouchure de l'Alphée, comme on s'en convaincra par la suite de ma topographie (4). Mais si les erreurs sont accumulées sous ce rapport, je reconnais avec plaisir l'observateur, lorsqu'il nous parle des vignobles, des champs de coton, de la plante qui donne l'adra-

(1) La Notre-Dame des Blaquernes (Παναγία Βλαχέρενα), monastère desservi par quatre moines qui ont une dotation en terres de trois mille cinq cents piastres de revenu.

(2) Χελωνάτης ἄκρα, Strab., lib. VIII, p. 338; Pomp. Mela, lib. III, c. 3. *Chelonatas promontorium abest a Cyllene duo millia passuum.* Plin., lib. IV, c. 5.

(3) Clémoutzi, deux heures un quart O. N. O. de Gastouni.

(4) Le journal de Foucherot avait déja servi à rectifier cette erreur occasionée par un passage obscur de Strabon (not. 287, p. 494 de la trad. du tom. III de Chandler).

gante; et s'il n'eût pas oublié les lins, ainsi que les plants de mûriers, son tableau des bords du Pénée Eléen serait d'une vérité frappante.

L'itinéraire du voyageur vers Élis mérite aussi quelques rectifications. Ainsi j'observerai qu'en faisant route à l'orient de Gastouni, on arrive dans une demi-heure à Nausoulou-Bey, et une demi-lieue plus loin, au village de Saban-Aga. Le Pénée reçoit dans cet espace quelques torrents qu'on passe sur des ponts en pierre. A trois quarts de lieue de Saban-Aga, on traverse Boukiotis; et à pareille distance en avançant, Calivia, situé à la lisière des ruines d'Élis.

C'est sous le nom de Palæopolis qu'on désigne maintenant la ville d'Élis fondée sous les auspices de Jupiter Olympien. Composée primitivement de plusieurs hameaux (1), l'histoire nous apprend de quelle manière elle s'était successivement embellie de la pompe des arts, et nous ne savons que par tradition ses malheurs et sa ruine. La capitale de l'Élide, dont les peuples respectaient le territoire au point de déposer les armes dès qu'ils touchaient à sa frontière (2); Élis, qui vit naître Phédon (3), auquel Platon a consacré le dialogue de Socrate annonçant les dogmes sacrés de la divinité et de l'immortalité de l'ame; Élis n'est plus, comme Apollonie, que le séjour des pâtres; et cependant je ne la vis pas sans intérêt. Ses ruines, qui oc-

(1) Ἦλις, Steph. Byz., ainsi nommée d'Élée, fils de Tantale. Paus., lib. V, c. 4; Tit.-Liv., lib. XXXVIII, c. 32; Strab., lib. VIII, p. 336; Diod., lib. XI, p. 40.

(2) Strab., lib. VIII, p. 358.

(3) Aulu-Gell., lib. II, c. 18.

cupent une demi-lieue carrée en surface depuis la rive gauche du Pénée, commencent auprès du village de Calivia, et aboutissent vers l'orient au lieu appelé Palæopolis. Il me serait difficile de dire à quel tas de décombres appartint le Xyste, où l'on distribuait le prix de la beauté, ni le temple de Minerve, où les femmes qui étaient jugées les plus parfaites recevaient une couronne de myrte (1). Je cherchai avec aussi peu de succès l'hippodrome, le cénotaphe, les autels d'Achille (2), le lieu où se faisait la métamorphose de l'eau en vin; et ne pouvant former que des conjectures, je dirigeai mes pas vers l'acropole. Je ne vis dans cette ruine qu'un soubassement carré en maçonnerie; mais je suis convaincu que si on fouillait dans certains endroits, on viendrait à bout de retrouver quelques restes des chefs-d'œuvre de Phidias et des grands maîtres qui avaient embelli Élis de statues et de bas-reliefs.

Libre d'explorer le terrain, en remontant le cours du Pénée une demi-lieue à l'est de Palæopolis, j'arrivai au village de Schiron, situé en face de Souli, bâti à la rive droite du fleuve, dont le cours est fréquemment entrecoupé d'attérissements. A peu de distance de là, je me trouvai au confluent de la rivière de Derviche-Tchélébi, que je crois être le Ladon d'Élide. C'est le long de sa rive gauche que sont cultivés en grande partie les raisins de Corinthe, qu'on récolte dans le canton de Gastouni. A une lieue et demie est-nord-est, on trouve des ruines que je regarde comme celles d'Alesiæum, place située sur le chemin qui con-

(1) Athen., lib. XII, c. 2.
(2) Paus., lib. VI, c. 23.

duit d'Élis à Olympie, à travers les montagnes (1). En rétrogradant à l'ouest, on voit un terrain couvert de tuiles et de briques, indices aussi certains de l'emplacement des villes, que les tumulus épars au milieu des campagnes le sont des champs de bataille, théâtre de l'aveuglement des hommes, qui couronnent de lauriers des cippes qu'ils devraient arroser de larmes et couvrir d'un voile de deuil.

On chercherait inutilement à démêler quelques monuments au milieu des ruines de Pylos; mais on retrouve les sources du Ladon, qui traversait cette ville, dans la branche occidentale du mont Pholoé, dont le prolongement se termine au promontoire Ichthys. Je dus regretter de ne pas être arrivé quelques jours plutôt pour sauver des inscriptions écrites sur des marbres qu'on venait de convertir en chaux. Je ne poussai pas, dans ce moment, mes recherches jusqu'à l'origine du Pénée, qui prend ses sources sept lieues à l'orient dans les montagnes de Lâla, au-dessous du village de Ducas (2). Mais je ne perdis pas l'occasion

---

(1) Lieu voisin de l'Amphidolide, où les habitants tenaient une foire tous les mois. Il était situé sur la route montueuse d'Élis à Olympie, et compté au nombre des villes de la Pisatide, Strab., lib. VIII, p. 341. Homère en parle comme d'une colline, *Iliad.*, lib. XI, vers 756 à 758; et le Scholiaste de Venise en fait une ville.

(2) Pour ne pas rétrograder sur mes descriptions, je crois à propos de consigner ici le gisement des sources du Pénée, que je relevai dans un autre voyage : Sept heures E. d'Élis, zone secondaire du mont Pholoé; première branche du Pénée, source, six heures et demie E. N. E. d'Élis, bordée sur ses deux rives, de quatre milles en quatre milles, par les villages

d'explorer ses rives limoneuses, couvertes de lins et de moissons variées. Je vis encore que Chandler s'était trompé lorsqu'il affirme que le territoire gras de l'Élide ne convient pas au raisin de Corinthe. S'il s'était mieux informé, il aurait su que c'est le manque de capitaux qui empêche les propriétaires de cultiver ce fruit ; et qu'il est dans l'intérêt des Moraïtes de s'y opposer, parce qu'en augmentant les récoltes de l'*uva passa*, ils en feraient nécessairement baisser le prix.

Je rentrai de mon excursion dans l'intérieur de l'Élide, à Gastouni, le 21 juin 1816, au moment où le soleil se couchait entre les montagnes de Céphalonie et les hauteurs de Clémoutzi. Mon horizon était borné douze lieues au nord-est par les faîtes les plus élevés de l'Olénos.

---

de Coumani, Bédéni, Carvès, Hadgidès et Piri; deuxième branche, distance, cinq milles E. S. E. entre l'autre source. La rivière qu'elle forme est appelée Glypha et Cynthia. Son origine est près de Divris sur la route d'Olympie; on compte à sa rive droite, dans un cours de trois lieues, Calimani, Clidia, Hiéropétra; sur la rive opposée, Musaki et Louca. Elle reçoit des hauteurs d'Antroni un ruisseau, et ces eaux réunies confluent deux lieues plus bas avec le Pénée en face du village de Daoud. La troisième branche mère du Pénée coule de la partie des montagnes appelée Agioi-Pantès (Toussaints). Elle se forme de deux rivières distinctes, dont la première baigne la gorge dans laquelle sont situés les villages de Vervéni, Tzipiana et Bocovina. L'autre, appelée Képhalo-Vrisi, descend du mont Agioi-Pantès, et baigne la vallée où l'on voit Rénessi, Vathi, San-Marina, Giarmena, Agrapida-Chori, Xénia, et se réunit au Pénée, au confluent de Daoud. Enfin on pourrait, à la rigueur, regarder comme une quatrième branche, le Ladon Éléen dont j'ai parlé précédemment.

Les coteaux du promontoire Araxe se confondaient, dans le lointain, avec les chaînes azurées des montagnes de l'Étolie. Je trouvais l'Élide, ainsi éclairée, délicieuse; mais dès que le jour eut fini, des nuées de moustiques firent entendre leurs bruissements; et la brise ayant expiré, nous nous trouvâmes dans un bain de vapeurs étouffantes.

Les primats, qui passèrent la soirée avec moi, m'apprirent que le canton de Gastouni, non compris l'arrondissement de Pyrgos, payait, tant au grand-seigneur qu'aux Laliotes et au visir de Morée, une somme annuelle de neuf cents bourses. Cette redevance, énorme pour le pays, est soldée en numéraire par une population agricole de vingt-cinq mille paysans répartis dans cent douze villages inscrits au cadastre du Cazas. Indépendamment de cette contribution, les chrétiens de l'Élide sont à la disposition des agas de Lâla, qui exigent d'eux des corvées, pour cultiver des terres à leur profit, et pour emmagasiner ou transporter leurs grains, sans aucun dédommagement.

Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu retrouver dans l'Élide aucunes traces de ces métairies fortifiées dont les auteurs du moyen âge font mention; mais j'ai vu revivre dans les institutions des seigneurs turcs les traces des droits féodaux. Les paysans, comme attachés à la glèbe, ne travaillent que pour des maîtres occupés à thésauriser et à se faire des guerres pareilles à celles de nos anciens seigneurs châtelains, qui n'étaient pas moins braves sous le héaume qu'à détrousser les passants lorsqu'ils voyageaient sans sauf-conduit sur leurs terres.

Parmi les médailles recueillies dans mes tournées,

je me contenterai de citer les plus remarquables, qui, sans être inédites, peuvent néanmoins intéresser les savants, et guider les recherches des voyageurs que le temps amènera dans l'Élide (1).

CHAPITRE III.

Route de Gastouni à Pyrgos. — Rivières. — Panagia-Scaphidia. Pundico-Castron.—Selleïs, maintenant appelé Potamos-tis-Kyras-Langadi. — Cœlé. — Rade de Catacolo. — Mouillage de Coraca.—Emplacement de Myrtuntium, lac, eaux et terre sulfureuse. — Arrivée à Pyrgos.

La plaine dans laquelle j'entrai au sortir de Gastouni était parsemée de vastes champs de coton annuel, qui est peut-être la même plante que Pau-

---

(1) *Bronze.* Tête juvenile imberbe, à droite.

R. La lettre H.

Bronze. Tête de Jupiter laurée à droite.

R. FAΛΕΙΩΝ, dans une couronne de lierre.

Argent. Tête de Junon, à droite.

R. Aigle debout, regardant à droite, entre les lettres FA.

Argent. Tête de femme, à droite, couronnée d'un diadème orné de palmettes.

R. Foudre entre les lettres F A, au milieu d'une couronne de laurier.

Argent. Tête de Jupiter laurée, à droite.

R. Foudre, au milieu d'une couronne de laurier, avec les lettres FAΛΕ.

sanias appelle *byssus* (1). J'apercevais dans le lointain plusieurs villages entourés d'arbres, et je ne tardai pas à découvrir l'île de Zante, qui n'est plus l'*ombreuse Zacynthe*, mais un séjour toujours charmant, à cause de ses casins, de ses bosquets d'orangers et de ses vignobles. Ses montagnes basses offrent un contraste frappant avec les faîtes élevés de Céphalonie. Je jouissais de leur perspective harmonieuse qui se rattache aux points de vue de l'Élide, lorsque, après trente-cinq minutes de marche, nous passâmes le Pachista sur un pont en pierre. Ce ruisseau, qui porte à la mer les eaux de la plaine que nous venions de parcourir, arrose la partie septentrionale des champs de Ravlia et de Rouviato. Le premier de ces hameaux restant une demi-lieue, et le second un quart de lieue plus loin au sud-est, nous arrivâmes dans une demi-heure au bord de la Pourleska, rivière qui a ses sources deux lieues et demie au levant d'hiver, dans les contreforts inférieurs du mont Pholoé. Nous suivions depuis quelques instants le rivage de la mer, qui est bordé de myrtes, lorsque nous rencontrâmes des Zantiotes, qu'une barque venait de déposer dans une calanque voisine où il y a un poste de douaniers. Nous étions à une lieue et demie de Derviche-Tchélébi ; j'apercevais, à pareille distance au sud-est, Cortiki (2), près duquel passe le sentier qui conduit au monastère de Franco-Pidyma, situé sur la voie directe d'Élis à Olympie.

(1) Paus., lib. V, c. 5.

(2) Cortiki. Près de ce village on trouve des ruines; et c'est trois lieues plus loin qu'est situé le couvent de Franco-Pidyma, dont la fondation est attribuée à Ville-Hardoin.

Une lieue au midi de la calanque, près de laquelle je faisais ces relèvements, nous arrivâmes en face du village de Pourleska. Nous traversâmes aussitôt la rivière de Cardama (1); et huit minutes plus loin, le Vouvo, qu'on passe sur un pont en pierre qui porte le nom particulier de Liaphyti. Le Vouvo, qui est, selon toute apparence, le même que le fleuve Jardanus, se jette dans la mer, au nord du monastère de Panagia-Schaphidia, bâti près de l'extrémité du cap Phéïa (2), qu'il ne faut pas confondre avec le promontoire Ichthys (3), pointe plus méridionale, dont je parlerai bientôt.

Le monastère de Panagia-Scaphidia a pris son nom d'un village bâti à peu de distance, dont les habitants exercaient autrefois le métier de fabricants d'auges en bois appelées *scaphidia* (4), et non pas, comme on

---

(1) Cardama (*cresson*), village de trente-cinq familles grecques. A cinq minutes de sa rivière, on passe un ruisseau; et trois minutes plus loin, on arrive au Vouvo (*muet*).

(2) Ἄκρα Φεία, Strab., lib. VIII, p. 342; Thucyd., lib. VIII, c. 31. Il serait possible que les ruines voisines de Cortiki fussent celles de Phéia, qu'Homère place sur les bords du Jardan.

Φειᾶς πὰρ τείχεσσιν Ἰαρδάνου ἀμφὶ ῥέεθρα.

Iliad., VII, v. 135.

(3) Ἰχθυς. Strab., *Ibid.*; Thucyd., lib. II, c. 25; Plin., lib. IV, c. 5; Pomp. Mela, lib. II, c. 3; Xenoph., lib. VI, p. 598, edit. 1594.

(4) Le mot *scaphidi* n'est point employé dans le grec vulgaire pour désigner un *bateau*, mais une auge en bois dans laquelle on lave, on pétrit, et qu'on transforme souvent même en berceau pour y coucher les enfants; c'est le meuble essentiel de chaque famille. Il est toujours creusé dans un tronc d'arbre, et il y en a de toutes sortes de dimensions.

l'a présumé, à cause d'un port de barques qu'on place au voisinage. La retraite des religieux, que Chandler vit au temps de sa splendeur, n'est plus habitée que par quatre caloyers et sept ou huit frères lais plongés, dit-on, dans la débauche. Cependant la mense abbatiale possède encore deux fermes, vingt paires de bœufs, autant de chevaux, et quinze cents moutons; ce qui serait suffisant pour relever le monastère, si le supérieur pouvait diriger les moines vers l'agriculture, base de l'institution religieuse des disciples de saint Basile.

Nous laissâmes à droite le village de Scaphidia, pour entrer dans un défilé tracé entre les coteaux de la contrepente du mont Pholoé, qui sépare le plateau de l'Élide du Cœlé. Au bout de cinq minutes, nous guéâmes la rivière Messalonghi (*de l'intérieur des bois*), qui conflue avec le Jardan. Nous avions de ce côté le village et la fontaine Messalonghi (1), qui est revêtue en maçonnerie solide; et à un quart de lieue de ses bords, j'arrivai au-dessous d'une chapelle qu'on m'avait indiquée comme remplaçant un temple de la plus haute antiquité. J'y montai avec difficulté, à cause de l'escarpement sur lequel elle est située; et je n'y trouvai pas le moindre vestige d'archéologie. Mais pour prix de mes fatigues, j'eus la vue entière de l'Élide, du cours du Selleïs, de l'embouchure de l'Alphée et de la côte de la Triphylie, jusqu'au promontoire Cyparissia de Messénie. Je plongeais sur le cap

(1) Je crois que cette fontaine est la même qui est appelée par quelques géographes *Fons Cruni*.

V. Joan. Lavrenberg. Græc. Antiq. 45.

Ichthys, qui est défendu par la forteresse appelée Pundico-Castron, ouvrage attribué au sire de Ville-Hardoin.

Dès que j'eus terminé le relevé des points principaux que je dominais, je cherchai à rentrer dans ma route ; et ce ne fut pas sans peine que je rejoignis mes guides, à cause de l'inégalité du terrain, qui me les avait fait perdre de vue. Aussitôt que nous fûmes réunis, nous descendîmes dans un chemin creux nouvellement réparé, qui aboutit au fond de la vallée du Cœlé. J'avais à gauche, sur la montagne, Alépouchori ; et à notre droite, à un mille de distance, Myrta, qui a pris son nom de Myrtuntium (1), ville dont l'emplacement est facile à reconnaître, à cause des quartiers de briques et de marbre qui sont épars dans la campagne.

La côte de Catacolo, qui s'étend depuis le promontoire Ichthys jusqu'à l'embouchure de l'Alphée, est tellement défigurée sur toutes les cartes, que les géographes n'ont pas fait mention de Pundico-Castron, qu'ils auraient dû prendre pour point principal de reconnaissance. Quelques-uns même ont confondu ce château avec celui de Clémoutzi, ou Castel-Tornèse ; et c'est Kitchin, le premier, qui a su distinguer le cap Phéia du cap Ichthys. Mais comme s'il eût voulu expier cette découverte, il place sans discernement Pyrgos au nord de Letrinus, et il jette la plus grande confusion sur le restant de la topographie

(1) Strab., lib. VIII. p. 341, place cette ville sur la route de Dyme à Élis, à 70 stades de cette dernière ; mais n'y a-t-il pas erreur dans le texte ? Au reste, je rapporte ce qui existe.



de cette contrée. Une description aussi positive que simple va rectifier l'état des lieux, qui se rattachent à une observation du savant capitaine Gauttier, auquel nous sommes redevables d'avoir déterminé astronomiquement l'embouchure de l'Alphée.

Au midi du château de Pundico-Castron (1), on trouve, à peu de distance, le village de Scaro-Chori (2), près duquel il existe des pans de murs et quelques fragments de pavés en mosaïque, qui ont fait autrefois partie de thermes ou bains d'étuves. Des vieillards se rappellent d'y avoir vu des chambres voûtées; mais quel nom portaient anciennement ces ruines? on l'ignore, et je ne me permettrai pas de rien décider à cet égard. Les paysans, qui connaissent les propriétés de leurs eaux sulfureuses, s'y baignent afin de se traiter des affections cutanées, et ils frottent leurs bestiaux, pour les guérir du farcin, avec les boues qu'ils prennent près de ces sources.

Voilà ce qu'on remarque de particulier dans cette partie de la plage occidentale du Cœlé. La rade de Catacolo, qui commence au midi du cap Ichthys, ainsi que les lacs, les pêcheries et les salines, sont séparés de la haute mer par un banc de récifs terminé par des attérissements et des bancs de sable, qui finissent à peu de distance de l'embouchure de l'Alphée. Cette grande lagune prend au nord le nom de Catacolo, et au-dessous celui de Corax, qui sont les deux mouil-

(1) Pundico-Castron, château des rats. On dit que ce nom lui vient à cause de la ressemblance du cap sur lequel il est bâti, avec un de ces animaux.

(2) Scaro-Chori, village de la *Tourbe*.

lages fréquentés par les vaisseaux. Vers le midi, on voit le lac de Casta, où l'on recueille des roseaux qu'on emploie au lieu de lattes pour soutenir les tuiles dont on couvre les maisons. Ce marais, qui est un peu reculé à l'orient, verse ses eaux dans l'étang de Mouria, qui se prolonge jusqu'au-dessous du village de Saint-Jean, près duquel on reconnaît les restes de Létrinus. Au-delà et toujours au midi, commencent les salines de Pyrgos, qui, avec celles de Léchéna près de Cyllène, de Pharès, de Cranidi dans l'Hermionide, et de quelques plages de la Laconie, fournissent aux besoins de la Morée. Celles de Pyrgos donnent un muriate de soude à base terreuse imprégnée de soufre, qui est nuisible à la santé ; mais la misère des paysans les oblige de s'en contenter.

En poursuivant ma route par le chemin ordinaire, je passai, sur un pont en pierre, à peu de distance d'Alépouchori, une rivière qui coule des montagnes voisines. Un quart de lieue au-delà, je laissai à gauche le village de Xérochéra, ayant en vue, une demi-lieue au midi, celui de Catzarouni. Mon horizon était entièrement libre du côté de la mer. Je parcourais une campagne composée d'un terreau noirâtre où l'on fait très-souvent jusqu'à deux récoltes par an, quand les pluies et les irrigations secondent les efforts des laboureurs. J'admirais la beauté des moissons qui couvraient la plaine, lorsqu'à trois quarts de lieue de la rivière d'Alépou-Chori, je guéai celle qu'on appelle *Potamos-tis-Kyras-Langadi* (Fleuve de la Dame de la Vallée), qui conflue avec la première ; et je pense que c'est au cours réuni de ces deux rivières qu'on peut donner le nom de Selleïs Éléen.

A peu de distance de ses bords, je laissai à gauche le village de Gioïa; et à une demi-lieue de là, j'arrivai à Pyrgos, dont la distance avec Gastouni est cotée à quatre heures de chemin pour un cavalier, et à cinq et demie pour les piétons.

CHAPITRE IV.

Pyrgos. — Écoles tenues dans les églises. — Ruines de Létrinus. — Embouchure de l'Alphée. — Emplacement du temple de Diane Alphéenne ou Alphéionie. — Bac d'Agolinitza. — Pêcheries. — Population. — Revenus particuliers du coli de de Pyrgos. — Arrivée de M. Cartwright, consul de S. M. B.

Pyrgos n'était, il y a cinquante ans, qu'un amas de cabanes en clayonnage couvertes de roseaux, groupées auprès d'une tour; et Chandler prétend que ce fut à cause de ce donjon que le village prit le nom qu'il porte maintenant. Les choses ont bien changé depuis ce temps: de vastes et belles maisons ont remplacé la cabane du pauvre; et l'humble hameau de Pyrgos est maintenant la plus belle ville de l'Élide. L'air, plus salubre que celui de Gastouni, y a attiré la majeure partie de sa population grecque, qui a été suivie du métropolitain, auquel le patriarche a permis de joindre aux titres canoniques d'Olenos et de Gastouni, qu'il portait, celui de Pyrgos. Enfin l'agriculture et le commerce ont fait de la majeure partie des habitants de Pyrgos des négociants renommés dans la province et à l'étranger.

La ville, elle mérite ce nom, bâtie sur une éminence, où l'on a trouvé dernièrement de grands sou-

terrains remplis d'ossements, se compose de neuf cents maisons habitées par mille familles grecques, qui forment, avec les ouvriers et les marchands étrangers, une population de sept mille individus. Indépendamment de quelques belles fabriques, on y remarque deux églises qui se décorent chaque jour avec plus de goût qu'on ne pourrait espérer dans un pays dépourvu d'artistes, ainsi qu'un palais commode pour l'évêque, qui jouit d'un revenu annuel de vingt mille piastres. Ces ouvrages ne pouvaient venir que d'une population chrétienne, qui regarde comme un de ses plus grands avantages le bonheur de n'avoir point de Turcs établis à domicile dans le lieu qu'elle habite. Je vis, comme à Sicyone, les petites écoles tenues dans une église, sous la direction d'un papas, et par ce moyen, les enfants placés, dès leur tendre jeunesse, sous les yeux du Seigneur. Ils apprennent ainsi, avec les premiers éléments des lettres, à bénir le dieu qui donna aux hommes des *voix articulées* pour chanter ses louanges; et le divin maître qui appelait à lui les enfants, *sinite parvulos venire ad me*, les réunit encore autour de ses autels pour y puiser une instruction simple et édifiante. L'évêque se trouvait présent à leurs exercices; et lorsque je me présentai, un chœur d'adolescents chantait l'épode qui termine le chant connu, dans les premiers siècles du christianisme, sous le nom de *Palinodie* (1). « Dieu puissant, disaient-« ils, le ciel forme ta couronne, dans laquelle le soleil « brille entre des millions d'astres, comme un saphir « placé sur le diadême des rois de l'Orient. Assis sur un « trône d'or, des milliers d'anges infatigables obéissent

---

(1) *Voy.* saint Justin, saint Clément et Eusèbe.

« au moindre signe de tes volontés. Tes pieds touchent « la terre, et ta droite atteint jusqu'au-delà des bornes « de l'océan. A ton aspect, les plus hautes montagnes « tremblent, et les mers frissonnent dans leurs abîmes. « Immortel, trois fois saint, Dieu fort, dont le firma- « ment est l'ouvrage; toi que tout annonce; éclaire et « protége tes enfants. »

Je revins à la métropole avec l'évêque, qui prit séance parmi les primats du canton, afin de juger plusieurs procès et de répartir les impôts dus au souverain. Je connus, par les registres publics, que l'arrondissement de Pyrgos, quoique compris, pour l'administration de la justice, dans le cazas de Gastouni, a ses rôles d'imposition, de caratchs et de douanes, fixés séparément. Le nombre des villages (1) qui sont habités, en y comprenant le chef-lieu, par dix-sept cent dix familles chrétiennes (2), ainsi que leur prospérité, faisaient

(1) Les villages dépendants de Pyrgos, que je n'ai pas énumérés dans mon itinéraire, sont placés dans les positions suivantes : De Pyrgos, une heure et demie S., Agolinitza, à la rive gauche de l'Alphée; du même point central, une heure N. N. O., Colari; d'*id.*, une heure un quart N., Lambeti; d'*id.*, Agios-Giorgios, N. N. E., trois quarts d'heure. Ceux situés à la droite du fleuve restent à la distance d'une demi-lieue les uns des autres, comme on le verra dans le chapitre suivant.

(2) *Tableau de l'arrondissement de Pyrgos.*

Scaphidia	50	familles.
Aïiani (Anc-Letrinus)	50	
Mertia	50	
Scaro-Chori	100	
Gioia	50	

craindre d'y voir établir un cadi et un vaivode, qui ne manqueraient pas d'y attirer des familles turques, dont la présence troublerait l'harmonie qui règne chez cette peuplade respectable.

Pendant mon séjour, dont la durée fut d'une semaine, je parcourus les environs de Pyrgos, qui sont plantés de vignobles dont le produit donne, année commune, cent mille barils de vin (1), qu'on regarde comme le meilleur de la Morée. Chaque soir, je venais me promener sous de vastes vergers de mûriers ou dans des jardins remplis d'une quantité considérable de plantes potagères. J'examinai le lieu où l'on avait trouvé des catacombes ; et cela me fit penser qu'il avait dû exister une ville ancienne aux environs. Quelques pans de murs, confirmant mes idées, me permirent de croire que j'avais retrouvé la Pylos d'Homère, dont *le vaste Alphée baignait le territoire* (2), comme il arrose maintenant celui de Pyrgos et d'Agolinitza, bourg compris dans sa juridiction, quoique situé à la rive gauche

Agios-Giorgios	50
Lambeti	60
Coliri	100
Agolinitza	200
Pyrgos	1000
TOTAL	1710

(1) Le baril est de cinquante oques ou soixante-quinze de nos bouteilles ordinaires.

(2) Strab., lib. VIII, p. 350, fait allusion au vers d'Homère :

Ἀλφείου, ὅς τ' εὐρὺ ῥέει Πυλίων διὰ γαίης.

Du vaste Alphée qui coule à travers le pays de Pyliens.

Iliad., lib. V, v. 545.

de ce fleuve. Cette remarque fut pour moi un trait de lumière qui me servit à expliquer un des points les plus embarrassants de la géographie ancienne. J'avais retrouvé la Pylos d'Élide, et j'étais peut-être sur les traces de la Pylos Triphylienne, située à cinq quarts de lieue de l'embouchure de l'Alphée, sur la rive droite de ce fleuve, qui ne se décharge plus dans la mer *entre le midi et le couchant* (1), mais droit à l'occident. Ainsi, comme l'observait judicieusement Strabon, les possessions de Nestor s'étendaient, d'une part dans la Pisatide, et de l'autre dans la Triphylie, sur les deux rives de l'Alphée (2), puisqu'il était possesseur de la Lépréatide. D'après cette hypothèse, je pouvais expliquer, comme l'a fait le même auteur, la route du vaisseau de Télémaque à son retour vers Ithaque (3), et de reconnaître de nouveau combien les anciens nous guident sûrement dans la découverte des villes les plus ignorées de la Grèce. Assuré de cette position, autant qu'on peut l'être par le raisonnement, je partis de Pyrgos, afin de rechercher Létrinus, dont Pausanias fixe l'emplacement à cent vingt stades d'Olympie et à cent quatre-vingts d'Élis (4). Il ne restait plus que quelques maisons de cette ville

---

(1) Strab., lib. *id.*, p. 353, et se jette dans la mer de la Triphylie.

(2) Strab., p. 350, la surnomme *Pylos* triphyliaque, ou Arcadique, non qu'elle fût située dans l'Arcadie, mais parce que la Triphylie relevait probablement alors de cette province.

(3) *Odyss.*, lib. XV, v. 295 à 297.

(4) Paus., lib. VI, c. 22; c'est-à-dire quatre heures et demie d'Olympie, et six heures trois quarts d'Élis, distance conforme à celle de mes relevés.



fondée par Létreus, fils de Pélops, lorsque cet historien la visita; et je devais tout au plus m'attendre à retrouver la poussière de ses ruines. Arrivé au village de Saint-Jean (Aïiani), on me montra cependant quelques chapiteaux d'ordre ionique en marbre, qui firent peut-être partie du temple de Diane Élaphéenne, dont les Létriens avaient enseigné les mystères aux Éléens. Les paysans m'assurèrent qu'ils avaient vendu des inscriptions gravées sur pierre à des étrangers; et ce fut tout ce que je pus apprendre au sujet d'une ville qui n'eut jamais une grande célébrité dans la Grèce.

Dès le moment de mon arrivée à Pyrgos, mes regards s'étaient portés vers l'Alphée, que les modernes appellent Orphéa et Rouphia. J'apercevais du haut de la galerie de mon logement les barques mouillées dans son lit; et comme un enfant de la Grèce imbu de ses traditions mythologiques, un prestige enchanteur m'attirait au bord des ondes amoureuses de ce fleuve. Ce ne fut cependant, à cause des chaleurs excessives, qu'au bout de trois jours qu'il me fut possible de satisfaire ma curiosité. Comme le soleil baissait, nous sortîmes de Pyrgos, en faisant route à l'occident jusqu'à la petite rivière de Létrinus, qui verse dans l'*Orphéa* le dernier tribut des eaux de la *sainte Élide*. Au-delà de ses bords couverts de lauriers-roses, de myrtes et de réglisse, nous marchâmes durant une lieue au sud-est, ayant à droite les salines de Saint-Jean. A cette distance, nous nous trouvâmes à l'ouest d'un étang d'eau douce, qui verse ses eaux dans la mer quand il est grossi par les pluies. Comme nous étions dans la saison des sécheresses, je trouvai son dégorgeoir obstrué par les sables, au milieu desquels était échoué

un monoxylon servant de bac pour passer sa décharge en hiver. La partie extérieure de la grève était couverte de troncs d'arbres apportés par les vagues, de touffes d'agnus-castus, de barylle, de giroflée de mahon, et de plantes communes aux rivages de la Grèce. A quelques pas de là, nous nous arrêtâmes aux hangars qui sont bâtis à la rive droite de l'Alphée, pour déposer les planches et les ouvrages de charpente qu'on exploite à Olympie. Les équipages des barques ancrées près de cette rive, qui est leur mouillage, m'ayant aperçu, s'empressèrent de venir à ma rencontre. C'étaient la plupart des marins ioniens que j'avais autrefois protégés dans les ports de l'Épire, lorsque j'étais consul-général de France à Janina. Ce fut à qui m'offrirait sa barque pour me promener sur l'Alphée; et je choisis la plus légère, afin de sonder la principale passe du fleuve, dans laquelle je m'enfonçai avec un pilote expérimenté.

L'Alphée, qui prend sa source dans les montagnes de l'Arcadie, après avoir traversé le territoire de Phrixa, la Pisatide et la Triphylie (nouvelle preuve que cette contrée s'étendait sur ses deux rives), se jette, dit Strabon (1), dans la mer de Sicile, entre Phéia et Pitane. Malgré le vague de cette détermination relativement à son embouchure, je ne tardai pas à m'orienter.

(1) Strab., lib. VIII, p. 443. Il est probable, comme l'observent les traducteurs de ce géographe, p. 159, not. 2, t. III, qu'il faut lire Hypane, au lieu de Pitane, parce que cette dernière place appartenait à la Laconie, tandis que la première est rangée par Polybe (lib. IV, c. 77) dans la Triphylie, et que son témoignage est confirmé par celui de Strabon, p. 344.

Si je ne cherchais plus le gouffre où ce fleuve disparaissait pour mêler, après un cours sous-marin, ses eaux à celles d'Aréthuse (1), ni les prodiges de l'Élide enchantée par les fictions des poètes, j'avais au moins pour me charmer les tableaux éternels de la nature. J'entrai donc dans l'embouchure de l'Alphée, où la sonde rapporta de trois à cinq brasses fond de vase jaune. Je pénétrai de là entre quelques îlots; mais j'essayai vainement, en rétrogradant, de remonter par la rive gauche de ce fleuve, que je trouvai innavigable, à cause de son peu de profondeur. Je vis sur la berge des hommes qui arrivèrent à portée de pistolet de notre barque, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. Nous avions trois vaisseaux galaxidiotes mouillés à la distance de deux milles par dix brasses de fond; et j'appris d'un des subrécargues que du lieu où je me trouvais jusqu'à deux lieues au large, on peut jeter l'ancre partout, suivant leur expression, par vingt-cinq et trente *orgyes* de profondeur.

Comme nous revînmes aux hangars où je m'étais embarqué, nous y prîmes un renfort de rameurs, afin de remonter le fleuve, qui décrit une courbe au midi, au fond de laquelle je débarquai près des pêcheries d'Agolinitza. Je vis la berge couverte des bois de construction tirés d'Olympie, qu'on transporte à Hydra et dans plusieurs îles de l'Archipel; et je me rendis à un caravansérail, où je trouvai des Zantiotes qui

(1) Strab., lib. VI, p. 27; Virg., *Æneid.*, lib. III, v. 692; Cic. in Verr., lib. IV, c. 53; Diodor., et Moschus, Εἰδ. VIII :

Ἄλφειος μετὰ Πίσαν ἐπὴν κατὰ πόντον ὁδεύῃ,
Ἔρχεται εἰς Ἀρέθοισαν.....

me conduisirent à la chapelle de la vierge *Orphéa* (Παναγία Ὤρφαια), bâtie sur l'emplacement du temple de Diane Alphéionie. J'ai découvert un grand nombre de villes et de monuments dans la Grèce; mais je n'en ai jamais vu un seul mieux indiqué, ni plus reconnaissable que cet édifice. A la multitude d'arbres qui l'entourent, je crus entrer dans le bois sacré d'Artémise. Les lagunes voisines m'annonçaient que je touchais au *Nymphæum* de la Triphylie, et les coteaux d'Agolinitza me rappelaient le mont Macistia (1), d'où descendaient les théories pour célébrer les fêtes Samiques (2). La chapelle, construite des débris de l'*Artemisium* (car elle est bâtie en pierres de taille bien équarries), au lieu des peintures de Cléanthe (3) et d'Arégon, qui y avaient représenté la prise de Troie, ainsi que la naissance de Minerve et Diane portée sur un griffon, n'offre plus qu'une Vierge et quelques saints grossièrement ébauchés. Les peintres n'avaient pas mis leur nom à ce barbouillage; mais, en revanche, celui qui venait de faire réparer la nef à ses frais n'avait point oublié d'instruire le public de son œuvre pie, au moyen d'une inscription gravée sur le marbre, par laquelle les saints lui souhaitent, en récompense *de sa courtoisie, de longues années et des prospérités infinies*. J'examinai les murs, le sanctuaire et les cintres, qui sont construits en pierre porique, sans y trouver rien d'intéressant.

(1) Strab., lib. VIII, p. 343.

(2) Les fêtes Samiques, ou Samiennes, qui se célébraient sous les auspices de Neptune, avaient lieu avant les trèves, ou *échékiries*, qui précédaient l'ouverture des jeux olympiques.

(3) Plin., lib. XXXV, c. 3.

Après avoir visité la chapelle de la vierge d'*Orphéa*, je vins à pied, par la rive gauche de l'Alphée, jusqu'à son embouchure. Les bateliers, qui s'amusaient à pêcher à la ligne, me dirent que le banc sur lequel ils exerçaient leur industrie n'était formé que depuis peu d'années. Ils ajoutèrent qu'avant cet attérissement les bâtiments du port de cinquante à quatre-vingts tonneaux entraient dans le fleuve, tandis que les barques de quinze à vingt tonneaux n'y pénètrent plus qu'avec difficulté. On m'avait dit la même chose à Pyrgos; et je commençai à soupçonner que l'Alphée, comme tous les fleuves torrentueux, avait pu avoir une décharge différente de celle qui existe.

Je réfléchissais sur cette probabilité, lorsqu'en remontant à l'orient du caravansérail d'Orphéa, je vis au fond de l'anse où j'étais débarqué l'ancienne embouchure de l'Alphée, qui se jetait dans le *Nymphæum*, ou pêcheries d'Agolinitza. Je reconnus les couches de cailloux et de gravier qui avaient obstrué cette bouche primitive des eaux, qui plaçait le temple de Diane Alphéionie, dans les temps anciens, à sa rive droite, tandis qu'il se trouve maintenant à sa gauche. Je fus confirmé dans mes observations, en regagnant le rivage boréal de l'Alphée, où je vis un autre canal qu'il creuse chaque année dans la campagne de Pyrgos, de manière qu'il se confond en hiver avec l'étang de Saint-Jean, et qu'il se frayera de ce côté un nouveau passage dans la mer.

Je ne pus, avec ce qui restait de jour, entreprendre de visiter les pêcheries d'Agolinitza, que je ferai connaître dans mon voyage de la Triphylie et de la Messénie. Mais je fus étonné d'apprendre que leur ferme,

qui était louée, du temps de Chandler, au prix de cinq cents piastres, s'élève maintenant au taux exorbitant de soixante bourses ou trente mille piastres. Cette somme, ajoutée au revenu des douanes de l'Alphée, rapporte maintenant au vaivode de l'Élide deux cents bourses ou cent mille piastres, égales à cent mille francs environ de notre monnaie.

Au retour de mes promenades sur l'Alphée, je vins m'embarquer au bac, maintenant affermé huit cents piastres par les primats de Pyrgos, qui en affectent les revenus à l'éclairage des églises de leur ville. Je remontai ensuite à Pyrgos; et en rentrant à mon logement, j'y trouvai M. Cartwright, qui revenait de Tripolitza avec une suite nombreuse. A son passage à Tégée, à Mégalopolis et à travers la Messénie, il avait fait une ample moisson d'objets d'antiquité et d'inscriptions, qu'il me communiqua, afin de les faire connaître dans mon Voyage.

Nous soupâmes ensemble au logement qui lui avait été assigné; et nous convînmes, pour remplir le but que nous nous étions proposé, qu'il enverrait ses bagages à Patras par la voie directe de l'Élide. Débarrassés de cet attirail, d'une partie des domestiques et des chevaux de main, il fut décidé que nous partirions le surlendemain pour Olympie, afin de remonter de là, par la vallée de l'Erymanthe, à Calavryta, d'où nous descendrions à Patras, après avoir visité le monastère de Méga-Spiléon.

CHAPITRE V.

Route de Pyrgos à Olympie. — Cours de l'Énipée, du Dalion, de l'Achéron, du Parthénias, du Cythérius et du Cladée. — Noms modernes de ces rivières. — Aspects du pays.

Nous partîmes de Pyrgos pour Olympie, peu de jours après le solstice d'été, époque où l'on célébrait autrefois, tous les quatre ans (1), aux bords de l'Alphée, des fêtes instituées par Hercule. Vingt siècles plutôt, nous aurions rencontré sur notre route ce que le monde connu avait d'hommes avides de gloire, qui se rendaient à Olympie pour obtenir des palmes, des éloges publics ou des mentions honorables. Nous aurions vu les enfants de la Sicile, avec les coursiers superbes envoyés par les rois d'Agrigente et de Syracuse, les députés de Cyrène en Afrique, qui se destinaient à entrer dans la lice; les athlètes, les poètes, les orateurs et les archithéores (2), se dirigeant vers cette panégyrie, où les nations civilisées envoyaient l'élite de leurs citoyens, afin de gagner la couronne d'olivier, *distinction aussi glorieuse pour les Grecs que l'honneur du triomphe l'était pour un*

(1) Les jeux olympiques se célébraient tous les quatre ans, comme cela est mentionné par le Schol. sur le 35e vers de la IIIe Olymp. de Pindare. Γίνεται ὁ ἀγὼν, ποτὲ μὲν διὰ τεσσαράκοντα ἐννέα μηνῶν, ποτὲ δὲ διὰ πεντήκοντα, ὅθεν καὶ ποτὲ μὲν τῷ Ἀπολλωνίῳ μηνὶ, ποτὲ δὲ τῷ Παρθενίῳ ἐπιτελεῖται. Suid.

(2) Archithéores, députés qui représentaient les états de la Grèce. Ils étaient chargés d'exposer sous des pavillons superbes les vases d'or, d'argent, et les objets d'industrie, etc., sortis des ateliers de leurs plus fameux artistes, ou de leurs manufactures.



Romain (1). Je faisais ces réflexions, en suivant le *chemin de la plaine*, que les habitants d'Élis préféraient à celui des montagnes, à cause, sans doute, que ce dernier était impraticable aux chars. Au silence profond qui régnait sur la campagne, on aurait cru que les hérauts envoyés par les hellanodices (2) venaient de proclamer le décret qui suspendait les hostilités dans la Grèce (3). Mais le calme qui régnait autour de nous, au lieu d'être celui de la paix, n'était plus que la monotonie de la solitude. A la place du concours des peuples couronnés de fleurs et précédés de chœurs de musique, on n'apercevait, à de grandes distances, que des groupes de moissonneurs occupés à entasser des gerbes; et l'écho qui répétait jadis les dithyrambes de Pindare ne répondait plus qu'aux chants barbares de quelques chevriers albanais et au bruissement des cigales.

Nous venions de quitter Pyrgos au moment où le soleil blanchissait les faîtes des montagnes de l'Arcadie. Je consigne ce souvenir, car j'ai pris note de toutes les circonstances d'une journée dont les moindres détails sont classiques. Mon ami M. Cartwright

---

(1) Cic., *Tuscul.*, lib. II; et in *Orat. pro Flacco.*

(2) Hellanodices, juges des jeux publics. Ils avaient en sous-ordre des *gardiens des lois*, νομοφυλάκες. Æschin. Epist., II; Paus., lib. VI, c. 24.

(3) A l'approche de la célébration des jeux, on annonçait, par la proclamation d'un décret, la cessation générale des hostilités. Les troupes qui auraient osé pénétrer sur le territoire sacré étaient condamnées à une amende de deux mines (180 fr.) par soldat (Æschin., *De fals. leg.*, p. 397; Paus., lib. V, c. 20; Diod., lib. XIV; Thucyd., lib. V, c. 49.

tenait la montre en main, pendant que je faisais mes relevés. Ainsi à dix minutes de la ville, nous passâmes sur un pont en pierre une petite rivière, et neuf minutes plus loin au sud demi-quart est, une seconde, qui, après s'être réunie à la précédente, se jette dans l'Alphée. Si la rivière qui coule entre Létrinus et Pyrgos (que j'ai indiquée dans le chapitre précédent) est l'Énipée, je pouvais conjecturer que nous venions de guéer le Dalion et l'Achéron, qui baignent la partie occidentale de la Pisatide; car le fleuve ne reçoit à cette distance aucune rivière par sa rive gauche, ainsi que l'avait imaginé d'Anville. Je présume que le gisement de ces ruisseaux au septentrion de Pylos pourrait guider les voyageurs de manière à leur faire retrouver l'emplacement d'Hypana et de Typanea (1), qu'on connaissait encore du temps de Strabon. Le sentier qui tourne brusquement à l'orient nous conduisit dans dix minutes en vue de Barbaséna (2), village qui donne son nom à une gorge bordée de micocouliers et remplie de vignobles. Nous entrions dans la partie des montagnes habitée par les Schypetars; et ceux que la curiosité avait attirés sur notre passage s'empressèrent de saluer le sieur Pasqualigo d'Arcadia, notre guide, qui avait été long-temps le médecin et l'oracle de l'innocente population de cette contrée.

(1) Strab., lib. VIII, p. 344.

(2) Barbaséna, restant N. quart O. un mille; l'étendue de sa vallée est d'une lieue N. S. sur une demi-heure de diamètre. Serait-ce à ce défilé que les Byzantins auraient donné le nom de Barbosténa? je fais cette remarque, quoique j'aie développé ailleurs d'autres raisons.

Nous avions fait une lieue depuis Pyrgos, lorsque nous commençâmes à côtoyer l'Alphée, en face du monastère de Panagista, qui est situé sur la rive gauche du fleuve. Nous dirigeâmes bientôt au nord-est pendant dix minutes, en traversant un défilé flanqué de mamelons coniques plantés de pins odorants, de lentisques ou de myrtes; et au sortir, nous nous trouvâmes en face du hameau de Volantza (1). Nous fîmes un quart de lieue au milieu des vignobles pour arriver de là à Coucoura (2), dont le vallon est en partie arrosé par la Linitza, que je crois être le Cythérius, qui a ses sources deux lieues et demie au nord-ouest, près du village d'Avoûra, où l'on découvrirait peut-être les ruines de Dyspontium. Nous pénétrions dans le territoire immédiatement soumis aux Laliotes, Schypetars avides, qui ont réduit à une condition également servile les chrétiens et les mahométans soumis à leur autorité.

En partant des bords encaissés et blanchâtres de la Linitza, nous laissâmes presque aussitôt à main droite vers l'Alphée, dont nous étions éloignés de dix minutes, le village et la tour de Stréphi (3), situés à l'extrémité d'une gorge qui présente de toutes parts

(1) Volantza, village de soixante familles albanaises mahométanes, bâti à la rive gauche de l'Alphée.

(2) Coucoura, village de quarante - cinq familles albanaises. Sa vallée est baignée par un ruisseau qui conflue avec la Linitza. On sait qu'il y avait dans l'Altis un autel dédié a Diane Coccoca (Paus., lib. V, c. 15). Ne serait-il pas possible qu'il eût été consacré par une peuplade de ce nom, à laquelles les habitants de Coucoura ont succédé ?

(3) Strephi, soixante-dix familles chrétiennes.

une culture riche et variée, ainsi que des paysages enchanteurs. Notre estime de route, à cette distance, était d'une heure cinquante-deux minutes au pas ordinaire du cheval depuis Pyrgos. Il est probable que la rivière qui baigne cette vallée est le Cythérius (1), dont les eaux forment, à quelque distance plus bas, un marais traversé par une chaussée percée d'arches. Une demi-lieue au nord, j'apercevais Crécoutis (2); et un quart de lieue en avançant à l'est-nord-est, nous laissâmes, à un mille sur la gauche, Platano (3), qui envoie un ruisseau à l'Alphée. Le vallon dans lequel ces hameaux sont bâtis s'ouvre vers le fleuve en face de Béchro, village situé sur sa rive droite.

Nous entrâmes immédiatement dans une troisième vallée, qui est celle de Phlôca (4), bourg albanais, près duquel on trouve une église ornée de colonnes d'ordre dorique. Les habitants de cette contrée, qui ont embrassé la religion mahométane, confondent les souvenirs du culte de leurs ancêtres avec celui qu'ils pratiquent machinalement. Ainsi tous accolent, sans savoir pourquoi, des noms turcs à ceux des saints, en s'appelant, par exemple, *Ali-Jean*, *Moustapha-Constantin*, *Soliman-Panagioti*; et les femmes portent vulgairement les noms de *Fatmé-Catherine*,

---

(1) Cytherius. Strab., lib. VIII, p. 356; Paus., lib. VI, c. 22. Il faudrait rechercher dans cette vallée l'emplacement de Salmoné.

(2) Crécoutis, cinquante familles mahométanes et chrétiennes.

(3) Platano, vingt-deux familles chrétiennes, une demi-heure N. de notre route.

(4) Phlôca, cinquante-six familles mahométanes.

Aïsché-Marie, etc. Après avoir traversé la vallée de Phlôca, nous pénétrâmes dans un défilé boisé, au débouché duquel je relevai, sur la rive gauche de l'Alphée, Cagna (1), et trois quarts de lieue plus haut à l'orient, Cato et Apano-Macrysia (2). Nous fîmes route ensuite sur une falaise couverte de champs cultivés, qui se terminent au bord du fleuve, dont la rive est ombragée par une bordure magnifique de platanes. Enfin, au bout de trois heures seize minutes de route depuis Pyrgos, nous descendîmes dans le lit de la rivière de Stavro-Képhali. C'est sous cette dénomination qu'on désigne maintenant le Cladée (que les anciens révéraient à l'égal de l'Alphée), qui coule au milieu d'une contrée sauvage, depuis les hauteurs de Chélidoni jusqu'à Olympie, que son cours sépare du village maintenant ruiné d'Antilalo, dont le nom même ne tardera pas à être entièrement ignoré des paysans.

Au souvenir d'Olympie, je me sentis pénétré d'une sorte de respect religieux. J'avais mis pied à terre à la rive gauche du Cladée, et je marchais en cherchant les restes des monuments qui ornaient autrefois cette contrée. Le soleil répandait sa lumière éclatante sur l'Altis; sa chaleur faisait pétiller les chaumes, au milieu desquels je ne rencontrais que des débris usés de vétusté, lorsque j'arrivai au bord d'un encaissement terminé par une terrasse en talus de forme elliptique. Un Albanais, assis sur sa pente, me dit que je voyais

(1) Cagna, dix familles grecques

(2) Apano-Macrysia, quarante familles grecques arcadiennes; Cato-Macrysia, vingt.

le *Pilalistra*, ou *lieu des courses;* et c'était effectivement le stade que je retrouvais. La voix d'un hellanodice, sortie du fond de la tombe, ne m'aurait pas plus vivement ému que celle du Schypetar de la Pisatide, qui s'offrit de nous montrer *les ruines de l'antique ville des Hellènes* (1). Ayant accepté son offre, il nous guida, croyant bien faire, vers un tombeau turc éloigné d'un mille environ à l'orient; et cette erreur fut cause que je manquai tous les objets intéressants. Comme la chaleur était extrême, et qu'il fallait partir d'un point fixe, nous dûmes remettre nos observations à un moment plus favorable. Nous résolûmes donc de monter au village de Miraca, où nous trouvâmes notre logement préparé dans la tour de l'aga, qui avait donné ordre à ses vassaux de nous traiter de leur mieux.

CHAPITRE VI.

Étendue de la Pisatide. — Ruines d'Olympie — Démonstration, par les monuments, de l'existence d'une ville dans cet endroit. — Hippodrome. — Stade. — Théâtre. — Pont du Cladée. — Restes et indication de plusieurs édifices. — Partie de la ville située à l'orient des deux lices, aquéduc, tombeaux. — Mont de Saturne. — Conjectures sur l'Altis. — Idée précise du territoire d'Olympie. — Inscription copiée sur un casque antique.

Après avoir décrit le plateau de l'Élide et la vallée du Cœlé, il me reste à parler de la Pisatide, qui

(1) Τὰ χαλάσματα τῆς παλαιᾶς χώρας τῶν Ἑλλήνων. Ce fut sous cette désignation qu'il nous indiqua Olympie.

comprenait une partie du territoire actuel de Pyrgos et des villages de Lâla. Les auteurs anciens comptent dans cette contrée, dont Olympie faisait partie (1), huit villes qui furent : *Dyspontium* (2), Salmoné (3), Héraclée (4), Pise, avant sa réunion à Olympie, avec laquelle elle confondit son nom dans la suite (5); Épina, ou Arpina (6), Épitalium (7), Phrixa (8), et Cycésium (9).

Quelques auteurs ont mis en question l'existence d'une ville appelée Pise ou Bise, prétendant que c'était le nom d'une contrée, et non pas d'une cité particulière. Mais Pindare, Pausanias et Étienne de Byzance parlent si positivement de Pise (10), que les

---

(1) Πισάτις, ἧς ἡ Ὀλυμπία μέρος. STRAB., lib. VIII, p. 337.

(2) Δυσπόντιον, Strab., *Ibid.*; Paus., lib. VI, c. 22; Steph. Byz.

(3) Σαλμώνη, Strab., *Ibid.*; Eustath., *In Homer.*, *Odyss.* I, v. 235; Steph. Byz.; fondée par Salmonée, grand-père de Nestor. Diod. Sicul., lib. IV, c. 68.

(4) Ἡράκλεια, Strab., *Ibid.*; Paus., *Ibid.*; Steph. Byz.

(5) Πίσα, *Id. Ibid.*

(6) Ἄρπινα, Strab., lib. VIII, p. 337; Steph. Byz.

(7) Ἐπιτάλιον, πόλις τῆς Τριφυλίας. Steph. Byz.; Polyb., lib. IV. C'est la même qu'Homère appelle Θρύον et Θρυόεσσα. Cette partie de la Triphylie se trouvait comprise dans la vallée de l'Alphée, quand ce fleuve se déchargeait directement au milieu des pêcheries d'Agolinitza.

(8) Φρίξα, cinquante stades d'Olympie. Phérécyde la range au nombre des villes de l'Arcadie; Steph. Byz. *Et cela devait être, puisqu'elle existait sur la rive gauche de l'Alphée*, qui formait la limite naturelle de l'Arcadie.

(9) Strab., *Ibid.* ut supr., et Steph. Byz.

(10) Pindar., *Olymp.*, od. VIII; Paus., *Eliac.*, lib. I, c. 10; Steph. Byz.

partisans de l'opinion contraire s'appuieraient inutilement du témoignage de Strabon, qui rapporte ce fait sans paraître y ajouter foi (1). Ainsi il faut partir du principe que Pise fut une des villes du canton qui prit son nom, afin d'entrer dans la discussion d'une des topographies les plus importantes de ce voyage. Enfin il faut se rappeler que le Péloponèse n'eut longtemps que des bourgades; que ce n'est point par des noms de *villes*, mais par des noms de contrées, qu'Homère en désigne les différents états (2).

Les poètes ont chanté l'Alphée ; les philosophes ont aimé à promener leurs rêveries sur ses bords ; et les savants se sont souvent transportés en idée au lieu d'une scène illustrée par tout ce que l'antiquité eut de mémorable. *Olympie, primitivement connue sous le nom de Pise* (3), célébrée par les poètes et les historiens (4), fut consacrée aux dieux immortels dès que les hommes sortis de la barbarie eurent formé des sociétés. Les géographes nous apprennent que Pise était située près d'une source dont elle portait le nom (5), et qu'ayant été détruite par les Éléens (6), ses habitants transportèrent leurs demeures au milieu d'un bois d'oliviers voisin de l'Alphée (7). Ce fut à

(1) Strab., lib. VIII, p. 356.

(2) Strab., *Id.* p. 336, 337 ; Thucyd. I, § 10; Diod. XV, § 111 ; Paus. VIII, c. 45.

(3) Ὀλυμπία ἡ πρότερον Πίσα λεγομένη. STEPH. BYZ.

(4) Herodot., lib. II, c. 7; Pindar., *Olymp.*, 2, 3, 8, 13, etc.

(5) Πίσα, πόλις καὶ κρήνη τῆς Ὀλυμπίας. STRAB., lib. VIII, p. 356.

(6) Πίσσαν οἱ Ἠλειοὶ πολέμῳ καθεῖλον. PAUS., lib. I, c. 10.

(7) Ἀλλ' ὦ Πίσας εὔδενδρον ἐπ' Ἀλφεῷ ἄλσος.
Olymp., od. VIII, antistroph. 1.

cette seconde ville fondée par les Pisans que s'attacha le nom d'Olympie, comme on le trouve consigné dans Ptolémée, où elle est appelée Olympie-Pise (1); surnom qui porte Cellarius à ajouter que dans la suite des temps (2), on ne fit plus mention de Pise, parce que sa dénomination était précédée, suivant Étienne de Byzance, de celle d'Olympie.

A ces mots, j'entends un de nos académiciens reproduire l'*assertion de Pauw*, en disant « qu'il n'a jamais « existé de ville d'Olympie, ni de peuple olympien ; « qu'il n'est question nulle part de ses murs, de ses « fortifications, de ses places, de ses finances, de ses « lois, ni de son sénat (3). » L'auteur, passant de ces faits, qu'il met en principe, quoiqu'ils soient en question ; pour développer son système, expose une suite de raisonnements pour prouver son assertion, sans avoir remarqué que Pise et Olympie formèrent une seule et même ville. Cette confusion dans les choses serait inexplicable, si on ne savait pas que des écrivains ont pu confondre Élis avec Olympie, quoique la distance entre ces deux places soit de cent vingt stades (4), par le chemin le plus court. Ainsi on peut se tromper de bonne foi quand on n'a pas vu les lieux ; et j'avoue que j'ai long-temps aussi partagé l'opinion de Pauw, qui tenait à un fait grammatical. Mais je crois

---

(1) Ὀλυμπία Πίσσαι. PTOLEM., *Geogr.*, lib. III, c. 16.

(2) Historici Pisæ nullam rationem habent, sed tantùm Olympiæ. CELLAR., lib. II, c. 13.

(3) Philologue; par J. G. Gail, t. I, p. 155. *Voy.* Recherch. philosoph. sur les Grecs, part. III, § v, vers la fin.

(4) Quatre lieues et 1340 toises.

pouvoir maintenant démontrer qu'il exista une ville à Olympie fondée par les Pisans, sur la rive droite de l'Alphée, près du territoire consacré par Hercule, et peut-être, antérieurement à ce héros, au culte de Jupiter Olympien (1).

J'avais lu presque tout ce qu'on a écrit sur Olympie, dont plusieurs voyageurs ont parlé, et qui n'a été décrite par personne. Je tenais en main un plan de ses ruines, qui m'avait été remis par M. Fauvel, lors de mon séjour à Athènes; et je n'attendis que la fin de la grande chaleur pour commencer mes recherches. Il était environ trois heures après midi lorsque nous descendîmes de Miraca, en marchant au sud-ouest. Nous étions arrivés au pied des montagnes, dont la pente finit à cinq cents toises du centre du village, lorsque nous fûmes arrêtés par la vue d'un aquéduc en brique, qui portait les eaux d'une source voisine dans la partie d'Olympie située à l'orient du stade. La découverte de cet hydragogue construit par Hérode Atticus, dont il n'existe plus que quelques piles, ainsi que l'indice d'un canal tracé sur le flanc des montagnes, me fit présumer que je ne devais pas être éloigné de la fontaine Pisa. Mais avant de rechercher cette source, la direction de notre marche me conduisit aux tombeaux que j'avais déja examinés. Je vis aux environs un emplacement parsemé de tant de quartiers de brique et de pierre porique, qu'il me fut impossible de méconnaître l'emplacement d'une ville ancienne. Malgré les chaumes, les herbes et les moissons qui

(1) Hygin rapporte que Triopas fils de Pélasgus y bâtit le premier temple consacré à Jupiter Olympien. Fab. 225.

couvraient la rive droite de l'Alphée, je distinguai les soubassements de plusieurs maisons appartenant à une place non murée (chose facile à concevoir, puisque son territoire était sacré), qui dut avoir quatre cents pas de diamètre moyen. A cette extrémité de la gorge, car les prétendues plaines de Pise ou d'Olympie n'existent que dans l'imagination de ceux qui ont mal interprété le mot *pédion* (1), Pise, ou Olympie, comme on voudra l'appeler, aboutissait, au couchant, à l'hippodrome; vers le midi, à la rive droite du fleuve; au septentrion, à une chaîne de montagnes; et elle se terminait à l'orient par un espace qui était probablement consacré aux sépultures.

Comme cette partie du territoire d'Olympie n'était pas indiquée sur le plan de M. Fauvel, je mesurai l'étendue des décombres épars sur les bords de la petite rivière de Miraca. Je déterminai en même temps le gisement de son embouchure dans l'Alphée, à l'est d'un banc formé par des terres d'alluvion. Je venais probablement de retrouver la Pise olympienne, ainsi que le cours de la source qui lui donna son nom, et son bois d'oliviers, dont les premiers plants furent apportés par Hercule du pays des Hyperboréens (2). Les tombeaux étaient, comme ceux que j'avais vus à Nicopolis d'Épire, revêtus en stuc et de l'espèce des sépul-

(1) Πεδίον. Cette expression, employée par Pindare, *Olymp.*, od. XIII, v. 39, ne signifie pas une plaine, mais le lieu de la course, comme un champ de bataille signifie le lieu où s'est passée une action entre deux armées de terre ou de mer, sans être pour cela un pays de plaine.

(2) Pindar. citat. a Paus., lib. V, c. 7.

cres appelés *sub asciâ dedicati* (1) ; ce qui prouverait qu'ils sont romains. J'en vis plusieurs couverts de dalles de marbre et sans épitaphes ; et les paysans nous dirent qu'il y en avait eu autrefois avec de grandes pierres portant des lettres, mais qu'ils étaient détruits. Cette révélation ne nous laissa que des regrets, car toutes les tombes que nous trouvâmes, muettes comme les cendres de ceux qu'elles renferment, n'apprennent rien au voyageur.

La ville d'Olympie (2) fut redevable à l'empereur Hadrien d'un grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables étaient des bains qui portaient son nom, un vaste amphithéâtre, un lieu destiné à la course des chevaux, qui avait environ deux stades de longueur, un sénat plafonné en bronze pour les magis-

---

(1) Ces sortes de tombeaux, creusés à cinq pieds de profondeur, étaient revêtus en stuc étendu avec la doloire, comme ceux décrits par Fabretti, *Inscript.*, p. 205, et Filippo della Torre, *Monument. veter. Antii*, p. 22 et 356.

(2) Je sais que le mot πόλις (ville) ne se trouve nulle part appliqué à Olympie; mais il est sous-entendu, au point que Sylburge, Amasée et Gédoyn lui donnent ce titre. Barthélemi, dédaignant l'assertion de Paw, qu'il connaissait lorsqu'il publia son Anacharsis, l'emploie avec confiance quand il dit : «Nous arrivâmes « à Olympie, ville également connue sous le nom de Pise, si- « tuée sur la rive droite de l'Alphée, au pied d'une colline « qu'on appelle mont de Saturne. » Polybe en parle comme d'une station militaire, ainsi que Tite-Live. Valère-Maxime la cite dans le récit du Voyage de Pythagore en Grèce; ce qui a fait dire à Cellarius que c'était une ville, et que Pise n'était plus *comptée pour rien*. (Voyage d'Anacharsis, c. XXXVIII; Polyb., lib. IV, c. 10; Tit.-Liv., lib. XLV, c. 38; Cellar., lib. II, c. 13).

trats-romains, et un prytanée ou hôtel-de-ville (1). Ce récit de Pausanias prouvait, à mon avis, l'existence d'Olympie comme ville, puisqu'elle avait des thermes, un sénat, et par conséquent une magistrature distincte des ministres des autels, et des hellanodices, qui présidèrent aux jeux aussi long-temps qu'ils furent célébrés sur le bord de l'Alphée. Je venais de découvrir l'emplacement d'une ville; et sans m'attendre à revoir l'Olympie du siècle d'Iphitus, je pensai que j'allais retrouver au moins celle des Grecs déja subjugués par les Romains, et par conséquent plus de restaurations du temps de la conquête que d'édifices helléniques.

Nous avions dépassé la rivière de Miraca, qui était alors sans eau; et nous marchions depuis près de dix minutes à pied, lorsque notre guide nous fit observer au milieu des chaumes les traces de l'hippodrome. J'avais des doutes, en voyant quelques débris d'une espèce d'encaissement par lequel il était terminé. Mais en prolongeant la partie méridionale du mont Saturne, je reconnus clairement la carrière, théâtre antique des ambitions qui n'aspiraient qu'à l'honneur d'une couronne d'olivier, tant la gloire avait alors d'empire sur des hommes uniquement enflammés de ses beautés immortelles (2). La longueur de cet enclos destiné à la

(1) Les Prytanées étaient des édifices publics qui étaient ordinairement bâtis au milieu des villes : ils servaient de temple à Vesta. Mem. de l'Acad. des Inscript. et Bell. Lettr., t. 72, p. 380, édit. in-12.

(2) Le vainqueur était proclamé par un héraut au son des trompettes; on l'appelait par son nom, auquel on ajoutait celui de son père et de sa ville. Après avoir été couronné de la main d'un hellanodice, on lui donnait un festin splendide au pry-

course des chars et des chevaux, différait autant (1) des autres hippodromes de la Grèce, que la statue de Jupiter olympien de celle des hommes; et sa grande dimension était de six cents mesures, déterminées d'après le pas d'Hercule. Ces renseignements, bons pour le temps où ils étaient écrits, ne nous apprendraient rien sans les éclaircissements qui nous ont été transmis par les poètes et par les historiens de l'antiquité. Mais quelle était la distribution de l'hippodrome olympique et la forme de sa barrière? voilà sur quoi quelques savants ont fait des efforts d'esprit, sans avoir franchi la borne contre laquelle leurs hypothèses ingénieuses se sont brisées.

Les dissertations de Follard, de Barthélemi, de Visconti et de la Borde, ainsi que les mémoires d'un grand nombre d'érudits, avaient précédé celui de Choiseul Gouffier sur l'hippodrome d'Olympie, lorsque cet académicien, aidé d'un plan de M. Fauvel (2), se crut à

---

tanée; ce qui prouverait, contre l'autorité de Pauw, qu'Olympie avait *des finances* pour subvenir à ces sortes de dépenses, et que c'était une *ville*, puisque le prytanée et le feu sacré (Voy. Magnum Etymologicum, voc. Πρυτανεῖα) caractérisaient, comme on le sait, les métropoles et les colonies. En retournant dans son pays, ses concitoyens venaient au-devant du vainqueur, et le recevaient en pompe, persuadés que sa gloire rejaillissait sur eux. On le faisait entrer dans la ville en pratiquant une brêche dans le rempart, on portait des flambeaux devant lui, il n'avait plus à craindre, après ses succès, la pauvreté, ni ses tristes humiliations; et on éternisait son triomphe par des statues.

(1) Aulu-Gell., *Noct. Attic.*, lib. I, c. 1.

(2) On se demande pourquoi M. Choiseul ne nomme pas M. Fauvel dans son Mémoire sur Olympie, et s'il se croyait dis-



même d'*effleurer* une question résolue depuis longtemps dans quelques-uns des points qu'il discute. Ne suffisait-il pas en effet d'avoir consulté Pausanias, pour répéter que la longueur de l'hippodrome était le diaule, ou double stade, c'est-à-dire cent quatre-vingt-neuf, ou, plus exactement, cent quatre-vingt-dix toises; et que l'étendue de la course entière se composait de quatre stades (1), depuis le point de départ jusqu'au retour à la barrière au-dessus de laquelle s'élevaient les siéges des hellanodices? Enfin un auteur moderne (2) nous apprend que l'hippodrome d'Œnomaüs, ou d'Olympie, avait un stade de largeur; et à l'aide des éclaircissements donnés par Burette, Gédoyn et quelques autres, on connaît ses subdivisions, qui étaient marquées par des bornes plantées comme on en trouve sur nos grandes routes, afin d'indiquer les fractions de lieue (3). Guidé par ces documents, et muni du plan

---

pensé de le citer, parce qu'il avait payé ses ouvrages. Il devait savoir que les travaux des Chevalier, des Casas, des Fauvel, etc., ne se soldent point en argent; et que des artistes attachés à un homme titré ou non sont ses collaborateurs, et non pas des mercenaires.

(1) Τὸ δ' ἱππικὸν διάστημα τεσσάρων ἦν σταδίων.

PLUTARCH., *In Solone*.

(2) Un grammairien, dont M. Sarrau dit avoir lu le manuscrit, donne un stade de largeur à l'hippodrome d'Olympie.

ED. BERNARD, *De Mensur. et Ponder. antiq.*, lib. III, num. 25.

(3) Ces sortes de colonnes étaient des signaux, qu'il ne faut pas confondre avec la borne, τέρμα. Gédoyn pensait que le campter, καμπτὴρ, était le tiers du stade, et il part de là afin de justifier le titre de δωδεκάγαμπτον, donné aux vainqueurs à la course des chars, par Pindare ainsi que par Sophocle, *In Electr.*, v. 692, 714 et 749.

de M. Fauvel, je n'eus pas de peine à m'orienter; mais je trouvai que l'hippodrome, au lieu de deux cent trente toises (treize cent quatre-vingts pieds), qu'il lui donne, en avait quatorze cent dix. Cette différence entre nos deux estimes et celle de Pausanias m'étonnait; et je ne tardai pas à rectifier une erreur capable de m'égarer beaucoup plus loin.

L'hippodrome, enveloppé au septentrion par la chaîne du mont Saturne, sur les flancs duquel on reconnaît les traces des banquettes où s'asseyaient les spectateurs, est borné à l'occident par un terre-plein soutenu d'un revêtement en brique, dans lequel étaient pratiqués les *carcères*, ou *remises*, ἀφετήρια, des chars. A la partie méridionale de cet exhaussement, je remarquai l'entrée de la carrière, à l'orient de laquelle s'élevait la barrière. Au midi, je suivis le tracé d'une chaussée, qui formait un exhaussement mitoyen entre le stade voisin de l'Alphée et l'hippodrome, dont l'extrémité orientale était terminée par un talus et un fossé, dans lequel s'échouaient ou se retiraient les chars dont les conducteurs ne parvenaient pas à franchir la borne. Enfin, avec de l'attention, je crus distinguer la *spina* (espèce de trottoir large, autant que j'ai pu en juger, de quinze toises), qui était, suivant Pausanias, ornée d'autels votifs et de monuments rangés dans toute la longueur de l'hippodrome, que cette arête séparait en deux parties égales.

Après avoir remarqué ces points principaux de l'hippodrome, je commençai à examiner en détail la chaîne du mont Chronos, sur lequel Saturne et Jupiter avaient des *hiérons*, ou autels à ciel ouvert (1); et je ne pus

m'empêcher de comparer les temps passés avec ce que je voyais (1). Chaque pas que je faisais sur le territoire consacré par Hercule Idéen (2) me rappelait le souvenir des époques héroïques de la Grèce. J'assistais en idée à ce moment où les poètes invoquaient Saturne et Jupiter descendus dans la lice pour y disputer l'empire du monde; je pensais aux fêtes olympiennes, instituées par le vainqueur des Titans, qui avait vu combattre Apollon contre Mercure, et décerner au fils de Latone le prix de la course et du pugilat. Je me représentais les sacrifices offerts par les Éléens, qui faisaient remonter leurs fastes agonistiques jusqu'au déluge de Deucalion (3), quoiqu'ils n'eussent de comput positif qu'à partir du siècle d'Iphitus (4), qui rétablit les jeux dont l'origine était attribuée aux immortels. Je ne pouvais guère espérer de trouver de constructions des beaux temps des Grecs; et je ne vis effectivement

---

(1) Paus., lib. V, c. 13; *Voyage d'Anacharsis*, c. 38.

(2) Hercule, au retour de la guerre de Colchos, fit un pacte d'alliance avec ses compagnons d'armes, par lequel ils se promirent mutuellement secours. Ils choisirent un endroit dans la Grèce pour y célébrer des jeux et pour y tenir une assemblée générale en l'honneur de Jupiter Olympien. Le lieu adopté par Hercule fut la partie de l'Élide voisine de l'Alphée, qu'il consacra à Jupiter, sous le nom d'Olympie, où il établit des courses de chevaux et des jeux gymniques. Diod., lib. IV, c. 54, p. 97; Plut. Vit. Thes.; Pind. Nem. od. XI, v. 34; Stat. Theb., VI, 5. D'autres font l'honneur de leur institution à Hercule, l'un des Dactyles idéens. Strab. VIII, 245; Pollux, II, 4, segm. 156.

(3) Deucalion, 1580 ans avant J. C.

(4) Iphitus, 884 ans avant J. C.

dans les maçonneries en brique que des restaurations, qui sont probablement l'ouvrage d'Hadrien.

La muraille qui est adossée au mont de Saturne, en s'étendant le long du terre-plein, est de cette espèce; et comme elle est couverte par un rang d'arbres, il faut passer derrière leurs massifs pour l'examiner. On y voit cinq loges de quatorze pieds de profondeur sur onze mesurés depuis le niveau du sol jusqu'à la clef de la voûte, et une sixième moins creuse que les autres. Ces bouges voûtés sont ce qu'on appelle *carcères;* et s'ils étaient destinés à remiser des chars, il faut avouer que leur grandeur n'avait rien qui réponde aux quadriges, ou attelages de quatre chevaux, par lesquels quelques-uns étaient emportés dans la carrière. Comme les chars antiques étaient petits et légers, on concevra difficilement qu'ils ne fussent pas brisés au moindre choc; car le moyen qui les mettait en action était tellement supérieur à leur masse, qu'on est embarrassé d'expliquer, à moins d'un poids supérieur à celui d'un homme, de quelle façon ils pouvaient conserver l'équilibre. Au reste, les caveaux qu'on nomme les *remises* étant en forme de niches, peuvent être encore regardés comme les siéges des agonothètes, ou juges des jeux, qui se trouvaient ainsi à la gauche de la barrière, et comme incrustés dans une muraille de soixante-dix pieds d'étendue. Telle est mon opinion particulière sur les *carcères*, opinion que les savants sauront rectifier, mon but étant de dire ce qui est, plutôt que d'écrire une dissertation académique dans laquelle je pourrais m'égarer.

Il en sera de même de mes conjectures au sujet de l'*Aphésis*, ou barrière, que Gédoyn place dans le

Dromos, à la droite de l'hippodrome, et à laquelle il donne, ce me semble, à tort, une ouverture de quatre cents pieds. Si on se rappelle, en effet, que la largeur de l'hippodrome était d'un stade, ou quatre-vingt-quatorze toises et demie, et que cet espace se trouvait divisé en deux par une *spina* ou terrasse de quinze toises de large, qu'il faut défalquer par moitié de l'espace libre pour chaque *allée* réservée à la course, il restera de chaque côté trente-neuf toises trois quarts, et par conséquent une barrière de deux cent trente-huit pieds et demi, au lieu de cinq cent soixante-sept d'ouverture. La chose est d'autant plus probable, que le terrain, qui est soutenu par la muraille adossée au mont *Chronos*, s'abaisse brusquement au niveau de l'arêne, précisément vers le milieu de la carrière, pour donner une entrée libre aux chevaux et aux chariots dans son *allée* méridionale. La barrière, qui était l'ouvrage de Cléétas, fils d'Aristoclès, devait être un ouvrage merveilleux, lorsqu'en s'enfonçant, à la manière de nos machines de théâtre, elle faisait, vraisemblablement au moyen d'un contrepoids, élever une aigle de bronze sur un autel construit en briques crues, qui était placé à l'extrémité occidentale de l'hippodrome (1).

A ce signal, les jeux commençaient, et les athlètes

---

(1) La barrière (γραμμὴ ou ὕσπληγξ) n'était ailleurs, et surtout dans le stade, qu'une simple corde tendue dans la largeur de son diamètre (Paus., *Eliac.*, lib. II, p. 503, édit de Chunius). Quelquefois elle était de bois, et on la laissait tomber, comme le dit Lucien, au moment où les athlètes entraient dans la carrière (*In Timone*).

prenaient leur essor d'occident en orient pour tourner, en laissant à gauche la borne qu'il fallait écarter ; car si on y manquait, on était forcé de se jeter à droite sur le penchant du talus, afin de laisser le champ libre aux autres concurrents (1). Parvenus à cette distance, ils avaient parcouru le diaule, ou espace de deux stades, et il en restait deux autres à faire, en revenant d'orient en occident le long de la montagne de Saturne, pour arriver aux niches en maçonnerie, qui étaient à ce que je crois les siéges des juges. Telles sont les conjectures que je formai sur le terrain, où l'on retrouverait probablement, en fouillant, les emplacements du tombeau d'Endymion, de l'autel d'Hippodamie et de la chapelle de Cérès *Chamyne*. Je serais porté à placer le *Taraxippus* au nord-est de l'hippodrome, à cause d'un rocher, qui, déblayé de ses attérissements, devait être l'épouvantail des coursiers. La partie orientale de l'hippodrome était, lorsque je le vis, couverte de blés, qui m'empêchèrent de faire d'autres recherches. Je revins aux niches, à côté desquelles nous passâmes en traversant un fourré épais, et en nous accrochant à des branchages pour monter au haut du terre-plein. Au lieu de l'octogone, que Pausanias place de ce côté, et du hiéron, qui dominait

---

(1) On fléchissait en décrivant une courbe vers la borne pour la doubler sans la tourner; c'est ce que signifie γνάμπτειν ou χάμπτειν, comme l'observe de la Barre (*Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XIII, p. 612 et 613), pour arriver au but appelé *meta* et *calx* par les Latins, Varro, de re rusticâ, I, 3; Cicer. Tuscul. Quæst. I, 8; par les Grecs τέλος, Pollux III, 30, 147, τέρμα, *ibid.*, ἄκρα γραμμὴ, Pind. Pyth. od. IX, v. 208; ςαθμή, Euripid. Antigon. v. 29; Electr. 955. Ion. 1514.

l'hippodrome, je ne vis que des champs labourés et un terrain de niveau avec la rive gauche du Cladée, borné au septentrion par le faîte culminant du mont de Saturne.

Afin de procéder méthodiquement, nous tournâmes au midi; et à peu de distance, en suivant une route tracée par les charpentiers, qui embarquent leurs trains de bois de construction sur l'Alphée, nous descendîmes dans le stade (1). Cette enceinte, où s'exécutaient les courses à pied, est située au bord immédiat de l'Alphée, dans un terrain de quinze pieds plus bas que celui de l'hippodrome. Je m'aperçus que la chaussée qui soutenait les terres au nord, en se prolongeant fort loin à l'orient, avait occasioné l'erreur de M. Fauvel et celle que j'allais commettre, en donnant au stade une longueur plus considérable que celle qu'il devait avoir. Ainsi, en cherchant à me rendre compte de ce que je voyais, j'aperçus que cette terrasse, reconnaissable dans une étendue de quatre mille deux cent trente pieds, tout en séparant le stade de l'hippodrome, servait en même temps à empêcher les inondations de l'Alphée. Je crus même reconnaître, au milieu des éboulements du terrain, qu'elle encaissait une troisième lice, qui est peut-être le *vaste amphithéâtre* dont Hadrien avait décoré Olympie. Je pus calculer approxi-

(1) Les coureurs étaient appelés Stadiodromes, Σταδιοδρόμοι. Pline assigne la longueur du stade à 125 pas, lib. II, 23. Athénée dit que toute figure qui s'étend en ligne droite comme le stade est appelée αὐλὸν, v. 32. Les stadiodromes étaient ceux qui parcouraient la carrière une fois; Aristoph. Schol. ad Av. 293; les Diaulodromes, deux fois, *ibid.*; le Dolichodromes six ou sept fois; les Oplitodromes, ceux qui les parcouraient armés.

mativement que l'hippodrome, exhaussé par la terrasse mitoyenne, en était flanqué dans une étendue de quatorze cent dix pieds, somme excédant de deux cent soixante-dix pieds la longueur du diaule mesuré sur la *spina*, qui était celle du stade : ce qui laissait vers la barrière et la borne, c'est-à-dire aux deux extrémités de l'hippodrome, un espace libre, que je suppose de cent trente-cinq pieds.

La distance à laquelle aboutit la chaussée mitoyenne du stade et de l'hippodrome m'avait conduit à un bois d'oliviers, au milieu desquels on ne connaît plus l'oléastre *aux belles couronnes*, dont les feuilles ressemblaient à celles du myrte (1), mais où l'on voit des débris d'habitations, que le soc des laboureurs n'a pas totalement effacés. Je revins de là en côtoyant l'Alphée, qui dégrade chaque année le stade, qu'il menace de détruire, pour se frayer une nouvelle embouchure dans le Cladée. Un paysan venait de vendre à M. Cartwright un casque en bronze recueilli dans l'Alphée après la décrue des eaux, sur lequel je copiai une inscription très-bien conservée (2). Un

---

(1) Ἐλαία καλλιςέφανος. V. Ἀρισ· ἐν τῷ περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων Suid. Voc. Κοτίνου ςεφάνῳ.

(2) *Inscription copiée sur un casque trouvé à Olympie, en* 1816.

ΘΙΑRΟΝΟΔΕΙΝΟΜΕΝΕΟΣ
ΚΑΙΤΟΙΣΥΡΑΚΟΣΙΟΙ
ΤΟΙΔΙΤΥΡΑΝΑΓΟΚΥΜΑΣ

Voyez au sujet de cette inscription, le tome XXXVIII de la

autre nous présenta une cuirasse en bronze; et celui qui la possédait avait précédemment trouvé deux autres casques, dont l'un portait le mot ΟΠΛΟΜΟΜΑΧΟΣ, ainsi qu'un disque en bronze, du poids de huit livres (qu'on me montra au mois d'août suivant à Pyrgos), sur lequel on lisait le mot ΣΟΛΟΣ (1). D'après les renseignements que nous donnèrent les paysans albanais, je suis certain qu'on pourrait faire à Olympie une collection archéologique de la plus grande importance.

L'Alphée, qui coule dans toute sa largeur devant le stade, a formé au milieu de son lit des îles de gravier et de limon entremêlées d'arbres détachés des montagnes, qui divisent son cours en deux branches principales, dans le temps des basses eaux. La plus éloignée formait, à la distance de deux cents toises, une courbe au-dessous du village de Rassa (2), bâti à quelque distance de la rive gauche du fleuve, dans une anse couronnée par les montagnes de l'Arcadie. Comme Danville et ses copistes se sont avisés de placer Olympie sur cette rive du fleuve, et de faire

---

collection des Inscriptions et Belles-Lettres, édit. in-12. Mémoire de Gibert.

(1) Ce disque, sur lequel était écrit en vieux caractères le mot ΣΟΛΟΣ, avait sept pouces et demi de large, et au centre, cinq diamètres environ de l'épaisseur de ses bords, ce qui le rendait très-difficile à lancer, plutôt à cause de sa forme lenticulaire que sous le rapport de son poids. Homère, qui lui applique l'épithète de κατωμάδιος, Iliad. XXIII, v. 431, justifie l'expression de *pesant* que lui donne Stace, Theb. VI, 648. *V.* Lucien, Gymn. p. 289.

(2) Rassa, village de quinze familles albanaises mahométanes.

couler le Cladée du midi au septentrion, ce qui est l'opposé des faits, je m'informai s'il s'y trouvait des ruines; et j'appris qu'il n'y en existait aucunes, ni rien qui eût l'apparence d'un ruisseau.

Après nous être désaltérés dans l'Alphée, nous montâmes sur le plateau compris entre ce fleuve, le Cladée, les lices et le mont de Saturne. Nous entrions ainsi dans l'Altis, nom employé par Pindare pour désigner le bois consacré à Jupiter. Là se trouvait une vaste galerie historique, où les peuples ambitionnaient de placer les statues de ceux de leurs concitoyens auxquels la palme olympique était décernée. On n'y voyait de toutes parts que des images des dieux et des héros (1). Des trophées ou des chars de triomphe décoraient les moindres tertres. Des casques et des boucliers d'or étaient suspendus aux voûtes, aux portiques et sous les péristyles des temples. On lisait à chaque pas des décrets et des consécrations gravés sur des tables de marbre ou de bronze. Des colonnes étaient chargées de perpétuer des traités de paix ou d'alliance placés sous la sauve-garde des dieux vengeurs du parjure, et qui, pour cela, n'en étaient pas plus *reli-*

---

(1) Pausanias, qui ne parle que des statues érigées aux dieux et aux athlètes les plus célèbres, nous donne la liste de plus de cinq cents faites par les premiers artistes contemporains de ceux auxquels elles étaient décernées. On pouvait, par ce moyen, connaître l'histoire de l'art. On voyait son enfance dans les ouvrages des élèves de Dipœne et de Scyllis; ses progrès dans ceux de Calamis, de Canacchus et de Myron; sa perfection dans les œuvres de Phidias, d'Alcamène, d'Onatas, de Scopus, de Praxitèle, de Polyclète, de Lysippe, de Pythagore de Rhegium; et sa décadence après cette époque.

gieusement suivis ni respectés. Les mentions honorables, les couronnes décernées aux athlètes, aux peintres et aux littérateurs; les apothéoses qui plaçaient les héros dans l'Olympe *aux vastes demeures*, se mêlaient, se confondaient et s'entassaient de générations en générations dans cette enceinte ouverte à tous les genres d'illustration et de gloire. Mais tant d'éclat était loin cependant d'égaler le Jupiter auquel Phidias avait su donner *l'éclat de la puissance*, *la profondeur de la sagesse*, *et la douceur de la bonté* (1). Voilà ce que nous apprennent les dithyrambes de Pindare et les récits des écrivains qui avaient vu la splendeur d'Olympie, splendeur à laquelle on refuserait d'ajouter foi, en considérant la désolation où je la trouvais réduite. Si l'hippodrome et le stade m'avaient retracé quelques souvenirs du passé, l'Altis *aux beaux oliviers* ne m'offrait au contraire qu'un vignoble négligé, quelques figuiers rabougris, ou des champs couverts d'épis maigres et à moitié flétris. Je m'avançai avec précaution vers la berge de l'Alphée, à cause du terrain miné par les eaux, pour voir les tambours amoncelés des dernières colonnes du temple de Jupiter Olympien, qui s'étaient écroulées dans le fleuve pendant l'hiver précédent. Je distinguai à fleur d'eau un fragment de pavé en mosaïque, et la profondeur à laquelle il se trouvait me permit de fixer à dix-huit pieds l'accumulation des attérissements qui recouvrent de ce côté les ruines d'Olympie. Ainsi se justifie en même temps la remarque de Pausanias, lorsqu'il dit que le

(1) Voy. l'admirable ouvrage de M. Quatremère de Quincy sur le Jupiter Olympien.

temple de Jupiter était situé dans un lieu marécageux.

Le temps a fait un pas et l'un des plus beaux édifices de l'antiquité est anéanti. L'Alphée roule ses eaux limoneuses sur les degrés du temple d'où Hérodote lut à la Grèce réunie aux solennités d'Olympie les œuvres auxquelles ses auditeurs ravis donnèrent par acclamation les noms des muses qui furent appliqués aux neuf livres de son épopée historique. Heureux Hérodote! peuple non moins estimable! qui devança par son suffrage le jugement de la postérité auquel cet écrivain assista de son vivant. *Le voilà*, disait-on, en le montrant à la jeunesse, *celui qui a écrit en dialecte ionique les défaites des Perses et chanté nos triomphes :* οὗτος ἐκεῖνος Ἡρόδοτός ἐστιν ὁ τὰς μάχας τὰς Περσικὰς ἰαστὶ συγγεγραφὼς, ὁ τὰς νίκας ἡμῶν ὑμνήσας.

En remontant soixante toises au nord de l'Alphée, je vis une voûte en briques séparée en deux compartiments par un mur de cloison. A cent cinquante pas, dans la même direction, je remarquai la cella en pierre porique d'un temple, indiqué dans le plan de M. Fauvel comme étant celui de Jupiter Olympien. En réfléchissant que les dimensions de cet édifice, ouvrage de Libon, étaient de quatre-vingt-quinze pieds de large sur deux cent trente de long, je compris qu'ils ne pouvaient se rapporter à cette ruine; et je présume que ce devait être le temple de Junon. Le péristyle dont il était environné est maintenant remplacé par des poiriers à feuille d'oléastre, qui semblent avoir été plantés symétriquement pour remplacer les colonnes. Je m'aperçus qu'on avait récemment fouillé aux environs et dans l'intérieur de cet édifice, mais probablement sans succès, parce que

les excavations n'avaient pas été poussées à une assez grande profondeur.

A peu de distance de la ruine, que j'appellerai le temple de Junon, j'arrivai au point de démarcation entre la partie marécageuse de l'Altis et celle du terre-plein, qui s'étend au niveau de l'hippodrome. Je reconnus, à cette hauteur, la continuation de la chaussée qui séparait le stade de l'hippodrome, en se prolongeant jusqu'au Cladée. Avec le secours de Pausanias, je me crus autorisé à placer de ce côté les *trésors*, espèces de magasins qui, dit-il, ne renfermaient que des objets de peu de valeur. A peu de distance, nous arrivâmes en face d'Antilalo (1), village entièrement détruit. Son nom moderne, qui signifie *écho*, me fit présumer que c'était vis-à-vis qu'on proclamait les vainqueurs. Nous avions inutilement cherché l'écho vers le stade ainsi que dans l'Altis, et nous essayâmes avec aussi peu de succès de le retrouver dans cet endroit. En vain nous fîmes crier nos guides et nous tirâmes des coups de fusil; l'écho qui répétait sept fois la voix des hérauts et les acclamations du peuple, l'écho, anéanti sans doute par la chute du portique (2) qui opérait ce phénomène, resta muet à nos bruyantes provocations (3).

---

(1) Les paysans ne se souviennent plus de ce nom; et le meunier seul du Cladée s'en rappela quand je lui parlai d'Antilalo, en m'assurant qu'il avait encore vu ce village.

(2) Lucien fait mention de cet édifice dans le récit de la mort de Péregrin. Il rapporte qu'il rencontra à Olympie un vieillard qui prétendait avoir vu ce philosophe s'y promener depuis sa mort en habit blanc, couronné d'olivier. Luc. in Peregrin.

(3) Il y avait à *Olympie* (le mot *ville* paraît clairement sous-

A soixante pas, en remontant au nord (car le terrain s'élève dans cette direction), je vis un théâtre construit dans un enfoncement du mont de Saturne. Sa position, parallèle au village d'Antilalo, qui était situé sur la rive droite du Cladée, me fit croire que c'était l'endroit où l'on décernait les couronnes, en chantant le refrain de l'hymne d'Archiloque. A peu de distance, je vis des voûtes en brique, que les paysans appellent les bains, et qui sont probablement les restes des thermes d'Hadrien. En regardant de cette distance le point culminant du mont de Saturne, je n'aperçus aucunes traces de l'autel élevé dans les airs, auquel on montait par de vastes escaliers, quoique le soleil éclairât parfaitement cette coupole couverte de pins. Nous fîmes environ deux cents pas à l'occident pour descendre au moulin du Cladée, qui est adossé aux piles d'un pont très-ancien construit en brique. Cette rivière, maintenant appelée Stavro-Képhali, coule au fond d'un canal enveloppé par des bords de quarante pieds d'élévation; et ses eaux brisent contre des fragments de marbre, de pierres de taille ou de briques d'une grande dimension. En suivant sa rive gauche, j'observai qu'elle fut autrefois revêtue d'un parapet construit en pierres équarries et jointes sans ciment, comme dans les bâtisses désignées sous le nom de *tringos* (1). Cette

---

entendu) un portique voûté qui répétait sept fois les cris ou acclamations.

Plutarch., *Apophthegmat.*, p. 1013, édit. Lausan. 1573.

(1) Paus., lib. V, c. 12, dit positivement : Καὶ λίθων τε θριγκῷ περιέρχεται; ce que ses traducteurs ont rendu par *maçonnerie en pierres sèches*. Mais cette version est vague, puisque l'auteur a

remarque me conduisit à une autre, savoir, que l'Alphéé, qui détruit insensiblement le stade, fut autrefois contenu et rejeté par une digue vers le village de Rassa, du côté de l'Arcadie. Par ce moyen, le mur d'encaissement de la rive gauche du Cladée (car il n'y en a jamais eu à sa droite), était une continuation de la chaussée qui défendait la partie basse de l'Altis contre les inondations. Par suite de ce raisonnement, ce que j'avais pris pour des attérissements formés au midi du temple de Jupiter Olympien, que les eaux couvrent maintenant en entier, sont des portions de la chaussée qui était destinée à réprimer les invasions du fleuve à l'époque des grandes eaux.

En considérant la forme tumulaire des coteaux d'Antilalo, je serais tenté de placer à la droite du Cladée les tombeaux des Arcadiens. Le temps ne me permit pas de faire des remarques suivies sur ce coteau, et nous rétrogradâmes vers le théâtre, en cherchant, sans y réussir, à reconnaître la place de Pélops et la voie des pompes. Fatigués de notre excursion, nous montâmes à cheval près d'un lieu uni comme une

---

voulu désigner *un parapet qui s'élevait à hauteur d'appui*. Le même écrivain s'explique à ce sujet, quand il dit que l'*hiéron de Diane Protothronienne* avait une semblable balustrade : Λίθου θριγκός ἐςιν ὑπὲρ τοῦ βωμοῦ, etc. (*Phocic.*, lib. X, c. 38). C'était aussi le revêtement et le parapet du gouffre par lequel Hercule avait enlevé Cerbère des enfers : Περιέρχεται μὲν δὴ πάντα θριγκεῖς λίθων (*Corinth.*, lib. II, c. 25). C'était encore le revêtement du tombeau d'Ophelte et de l'autel qu'on montrait à Némée : Ὀφέλτου τάφος, περὶ δὲ αὐτὸν θριγκὸς λίθων, καὶ ἐντὸς τοῦ περιβόλου βωμοὶ (*Corinth.*, lib. II, c. 15). Enfin c'était celui de l'*Heroum* d'Inus, qu'on faisait voir à Mégare : Ἰνοῦς ἐςιν Ἡρῷον, περὶ δὲ ἐπ' αὐτὸ θριγκὸς λίθων. PAUS., lib. I, c. 42.

aire, que nous appelâmes, de notre propre autorité, le Gymnase. Nous nous disposâmes ensuite à retourner à Miraca, en passant par la vallée comprise entre le versant septentrional du mont de Saturne, et une montagne parallèle, qui est peut-être l'ancien Olympe de la Pisatide. Chemin faisant, nous donnâmes des noms aux buttes et aux sites les plus remarquables qui frappaient notre attention. Ainsi il nous plut de fixer l'emplacement de l'atelier de Phidias sur un tertre situé au milieu de la vallée, où les charpentiers scient et équarrissent les bois de construction destinés pour les chantiers d'Hydra. En calculant d'après la distance hypothétique du théâtre et du gymnase, nous pouvions supposer que nous n'étions pas éloignés du *Leonidium*, ou palais habité par les préfets de Rome, chargés, comme tous les magistrats de cette espèce, de l'administration de la ville et de la province qui en relevait. Ces conjectures nous portèrent à rechercher la *Voie-Secrète*, et nous crûmes l'entrevoir dans un défilé étroit et ombragé de pins, qui aboutit à l'hippodrome. Nous n'essayâmes pas d'y pénétrer; mais il est probable qu'en examinant attentivement ses détours, on y retrouverait les soubassements des chapelles de Lucine, de Vesta, et peut-être les restes de la colonne d'Œnomaüs roi de Pise (1). Nous donnâmes le nom d'autels des douze dieux à une rangée de socles (2) placés à l'entrée du défilé (3); et en explorant

(1) Il était fils de Stérope l'une des Atlantides. *V.* Apollod., l. III, c. 12, § 1; Hellan. in Hom. Schol. ad Iliad. XVIII, v. 486.

(2) Paus., lib. V, c. 13. Il y avait six autels.

Pindar., *Olymp.* V, a Psaumis.

(3) Pise et Olympie sont encore désignées comme apparte-

le terrain que nous parcourions, nous ne pûmes douter que ce vallon ne dût être la partie la mieux habitée d'Olympie. Son éloignement des bords malsains de l'Alphée, qui sont infestés de myriades de moucherons et d'insectes, ses sources, l'air balsamique qu'on y respira dans tous les temps, y avaient sans doute attiré les plus riches habitants.

Nous sortîmes de cette vallée bordée de pins, en franchissant un contrefort qui rattache le mont Chronos au mont Olympe; et nous entrâmes aussitôt dans une gorge baignée par un ruisseau tributaire de l'Alphée. Le chemin que nous suivions nous conduisit à une fontaine appelée l'*Abreuvoir* (Ποτιστήριον) (1), nom duquel était, dit-on, dérivé celui de Pise. Je vis deux chapiteaux d'ordre dorique, et de grandes pierres de taille à la gauche du ruisseau qui sort de cette source, à l'endroit où les femmes de Miraca ont établi un lavoir. C'était l'indice de quelque ruine que les blés, les herbes, les fougères et les halliers m'empêchèrent de découvrir. Nous fîmes quelques circuits pour examiner le terrain; et comme le soleil commençait à baisser, nous prîmes un sentier sinueux tracé sur le flanc d'une montagne, qui fut peut-être anciennement appelée Ossa. Nous marchions depuis huit minutes au milieu d'un fourré épais de rosiers, de viornes, de

---

nant à une même ville, quand Hérodote dit qu'il y a aussi loin de la mer à Héliopolis que d'Athènes (où il y avait aussi un autel des douze dieux) à Pise, et jusqu'au temple de Jupiter Olympien. Ainsi quand on disait Pise, on entendait Olympie et réciproquement.

(1) On disait anciennement Ποτίσρα, qui avait la même signification. STRAB., lib. VIII, p. 355.

myrtes et de romarins, lorsque nous arrivâmes à une fontaine revêtue en maçonnerie, que je reconnus pour être celle dont les eaux étaient autrefois portées par un aquéduc à Olympie (1). Cette observation complétant mes recherches, je fus, autant qu'on peut l'être, convaincu que la première Pise exista sur le plateau élevé de Miraca (2). Le ruisseau qui baigne la vallée que nous venions de traverser, et dont le cours est considérable en hiver, m'expliqua pourquoi quelques géographes ont dit que le *fleuve* séparait Pise d'Olympie (3), à cause qu'ils ont été trompés par le nom de

(1) On devait cet édifice à Hérode Atticus, qui procura ainsi des eaux fraîches à Olympie, où la chaleur faisait périr beaucoup de monde à l'époque de la célébration des jeux qui avait lieu vers le solstice d'été. L'air qui circule à peine au fond de cette gorge était si étouffant, suivant Élien, qu'un maître irrité contre son esclave le menaçait de le mener à Olympie plutôt que de l'envoyer au moulin; et c'était, dit le même auteur, une punition beaucoup plus rude d'y être dévoré par les rayons du soleil que de tourner la meule. Cependant Péregrin déclamait contre Hérode Atticus en disant qu'il avait amolli le courage des Grecs, que les spectateurs devaient supporter la soif et que même il était glorieux d'en mourir. Lucien nous apprend comment ce frondeur qui buvait de l'eau contre laquelle il déclamait, n'échappa à une grêle de pierres avec lesquelles le peuple répondit à ses déclamations, qu'en cherchant un asile dans le temple de Jupiter.—Capperonnier, Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell.-Lettr., t. 47, édit. in-12.

(2) Quant à la ville de Pise, on la montre sur une hauteur située entre deux montagnes qui s'appellent, comme celles de la Thessalie, Ossa et Olympe. STRAB., lib. VIII, p. 355.

(3) Danville et ceux qui l'ont copié placent, par suite de ce mal-entendu, Pise à la droite de l'Alphée, et Olympie en regard, sur la gauche de ce fleuve.

potamos, qu'on donnait aux moindres cours d'eau, et qu'ils ne connaissaient pas la rivière de Miraca. Ce fut par cette découverte que je terminai mes reconnaissances depuis le moulin du Cladée jusqu'à Miraca, dans une course au très-petit pas qui dura une heure trois quarts. Nous trouvâmes notre souper servi sur la pelouse, où nous passâmes la soirée à nous entretenir de ce que nous avions vu et à faire des projets de fouilles, qui ne se réaliseront probablement jamais.

En résumant ce que je viens de rapporter, et les recherches faites non-seulement dans les écrits des anciens, mais sur les lieux, je ne balance pas à dire qu'il exista anciennement une ville à Olympie. Mais quelle fut l'époque de sa fondation? nous ne pouvons l'assigner qu'à celle de la destruction par les Éléens de la première Pise, dont les habitants transportèrent leurs demeures au milieu d'un bois d'oliviers voisin de l'Alphée. Avant cette colonie, l'hiéron de Jupiter avait attiré des pélerins dans la gorge solitaire de la Pisatide; et une foire commerciale (1) y existait antérieurement à l'établissement d'un stade environné de talus et de bornes. La fête solennelle (2), dans laquelle Corœbus remporta le prix de la course, vit sans doute encore Olympie ornée d'autels rustiques. Mais après la première guerre de Messénie, lorsqu'on institua le prix

(1) C'est pour cela que les auteurs latins nomment les jeux olympiques *le commerce* ou *la foire* d'Olympie. *Olympiorum initium auctorem habuit Iphitum Eleum. Is eos ludos, mercatumque instituit* (Velleius Paterculus, lib. I). Cicéron assure que dès le siècle de Pythagore une foule d'hommes ne s'y rendaient que pour trafiquer.

(2) La première olympiade répond à l'an 776 avant J. C.



du *Diaule*, et dans les olympiades suivantes, où l'on établit le pentathle, la lutte et les courses des chars, les cérémonies prenant un nouvel éclat presque à chaque cycle, on commença à embellir de monuments la rive fangeuse de l'Alphée. Ce ne fut cependant, malgré sa célébrité, qu'après la soixante-dixième olympiade (1) qu'on y vit briller le chef-d'œuvre de Phidias, fils de Charmidès, qui créa ce Jupiter dont le froncement des sourcils ébranlait les dômes immenses du ciel; et que les échos du Cladée répétèrent les sons de la lyre de Pindare.

Pise et Olympie avaient depuis long-temps, comme *Lutèce* et *Paris*, confondu leurs noms, lorsque, au lieu de mendiants qui accouraient à l'oracle de Jupiter, afin de recevoir quelques portions des *hécatombes parfaites*, dont les hiérophantes s'engraissaient, une plus noble population vint habiter ce territoire sacré. Ce fut alors qu'on bâtit un logement pour la famille de Phidias, qui était chargée de veiller à la conservation de la statue de Jupiter. Les ministres des autels eurent leurs presbytères; les officiers des temples, les sacristains, les bedeaux, les coryphées qui chantaient les offices aux heures légitimes, les couteliers chargés de forger et d'aiguiser les instruments des sacrificateurs, obtinrent des demeures construites à portée des temples. Le prytanée, qui était un autel où l'on donnait des festins publics; le Léonidium, demeure des préfets; le sénat, où l'on rendait la justice (2), le Theocalion, le Philippeion,

(1) LXXe olympiade, 500 ans avant J. C.

(2) Ce sénat qui rendait la justice comme nos cours royales, pouvait-il être placé dans un désert? Ce fut par un de ses ar-

le Metroon, l'Hippodamion, le gymnase, les temples de Junon, de Pélops, de Lucine, de Sosipolis, le Pœcile, et les hôtelleries destinées aux étrangers, formèrent insensiblement une ville dans le territoire d'Olympie. Je me sers encore une fois du nom de ville (1); car comment imaginer que des familles distinguées, établies à poste fixe, n'eussent pas auprès d'elles des artisans, des ouvriers et des domestiques, afin de subvenir à leurs besoins, ou pour les servir? N'est-il pas naturel de supposer que ces classes d'hommes avaient aussi des maisons pour se loger? Il est probable qu'il y avait aussi quelque hôpital pour les blessés, car on rapportait souvent, des fêtes d'Olympie, autre chose que des palmes et des couronnes (2)? Et en raisonnant d'après ce que nous connaissons, ne peut-on pas affirmer qu'il s'y sera organisé une ville, comme il

---

rêts que Xénophon se vit exclus des jeux olympiques, pour avoir reçu en présent des Lacédémoniens la campagne de Scillonte appartenant aux Éléens. Cité dans la suite devant le sénat d'Olympie, il y plaida sa cause, fut absous et réhabilité dans ses droits. Epict. *Enchirid.*, c. 31.

(1) Comme le fait Laerce en ces termes : *Phérécyde de Syros ayant passé d'Olympie en Messénie*, etc. Laert., 1, 116. Le traducteur de Suidas n'a pas hésité a lui donner le nom de ville quand il dit : *Zoïle* d'Amphipolis *surnommée* les neuf chemins, *devint si odieux aux habitants d'Olympie, à cause de son acharnement à décrier Homère, qu'ils le précipitèrent des roches scyroniennes;* Ζωΐλος, ... ὃς ἐπεκλήθη Ὁμηρομάστιξ, ὅτι ἐπέσκωπτεν Ὅμηρον· Διὸ αὐτὸν διώξαντες οἱ ἐν τῇ Ὀλυμπίᾳ, κατὰ τῶν Σκιρωνίδων πετρῶν ὤθησαν.

(2) Galien attribue aux exercices des jeux sacrés la cause d'un grand nombre de difformités et de maladies. Chron. Morb., lib. V, c. 2.

s'en est élevé autour des abbayes primitivement établies dans des lieux défrichés par les moines, où nous voyons maintenant des villes commerçantes? Était-ce pour un désert qu'éclata cette guerre du Péloponèse, où toute la Grèce se partagea entre Sparte et Athènes, qui se disputaient la gloire de présider aux jeux olympiques? Olympie avait une tout autre importance que celle d'un hiéron et d'une fête religieuse. Indépendamment de ces considérations, qui suffiraient pour justifier mon hypothèse, j'aperçois dans cette ville une autre colonie que celle des manœuvres, des victimaires et des valets attachés au service des prêtres ou des magistrats. Où peut-on présumer qu'étaient fondus les statues, les trophées et les chars de triomphe en bronze qui couvraient l'Altis et le mont de Saturne, si ce n'est sur les lieux? Phidias avait établi son atelier au bord du Cladée, et il est probable que les autres artistes en avaient fait de même. Serait-il plus raisonnable de croire que les statuaires, qui animaient le marbre et l'airain, apportaient leurs chefs-d'œuvre tout faits d'Athènes, de Sicyone ou de Corinthe? et dans ce cas, ne devrait-on pas s'étonner que les anciens n'en aient rien dit? Auraient-ils omis de nous instruire de quelle manière les républiques et les villes envoyaient les colonnes sur lesquelles étaient écrits les traités d'alliance, les prières, les vœux et les consécrations, qu'elles plaçaient sous la sauve-garde de Jupiter? Sculpteurs, peintres, graveurs, musiciens, poètes hymnographes, enfin la brillante élite des enfants d'Apollon, habitaient et avaient leurs ateliers ainsi que les demeures de leurs familles dans la vallée d'Olympie. C'était à la vue des temples toujours ouverts aux théories, aux accents des chœurs

de musique, et par une inspiration propre aux lieux de grands souvenirs, que leur imagination s'exaltait pour produire les ouvrages que le génie seul enfante. Enfin je tirerai une dernière conséquence de la nature des lieux, qui, étant peu accessibles aux chars, ne permettaient d'y apporter les objets d'un grand poids qu'au moyen de radeaux, et en remontant l'Alphée, dont le cours était alors navigable en hiver jusqu'à cette hauteur. On y voiturait ainsi les blocs de marbre, car il n'en existe pas de carrière aux environs, parce qu'il y a moins d'inconvénients à traîner une masse qu'on ne craint point de briser, qu'une statue susceptible d'être endommagée par le moindre choc. Quant aux ouvrages en airain d'une grande dimension, il est naturel de croire qu'ils étaient fondus sur place; et il est à remarquer que parmi les objets trouvés jusqu'à-présent à Olympie, on n'y a presque encore découvert que des bronzes.

On objecterait à tort qu'après les fêtes, dont la durée était de quatre jours, Olympie devenait déserte; car cette observation, quoique fondée, n'est véritable que relativement à l'état extraordinaire de cette ville pendant les jeux. Les marchands, qui s'y rendaient même de l'Égypte, en vertu d'un traité conclu avec les Eléens sous le règne de Psamnès, fils de Nécos, et les autres étrangers y laissaient sans doute, en se retirant, un vide considérable? Mais il y restait toujours le cadre d'une population qu'on peut comparer à celles de Sinigaglia, de Beaucaire, ou plutôt de Lorette et de Saint-Jacques de Compostelle, quand les foires qui accompagnent les fêtes patronales sont passées. Comme dans ces hiérons du christianisme, il y avait toujours

à Olympie des ministres des autels qui s'occupaient de faire la banque (1), ainsi que de chanter les offices; et il n'était pas nécessaire d'attendre le retour des panégyries, pour être admis à brocanter ou à présenter des offrandes aux dieux. Indépendamment des jeux solennels, on y en faisait chaque année de particuliers en l'honneur de Mercure Ischenus et de sa nièce Hierea, qui avaient un autel près du stade (2). Les Éléens immolaient tous les jours des victimes à Jupiter Olympien, et on célébrait des sacrifices au retour de chaque néoménie. Ainsi il existait constamment à Olympie un concours de pèlerins, qui venaient accomplir des vœux particuliers, offrir des dons, ou trafiquer avec les prêtres. Par conséquent, il y avait nécessité absolue d'entretenir des hôtelleries pour les recevoir; et comme je l'ai dit, il y exista une ville afin de subvenir aux besoins des personnes attachées à l'administration publique et au service des temples. Voilà ce que font présumer l'aspect d'Olympie et les raisonnements appuyés sur les récits des anciens. On voit dans un fragment de Phlegon de Trallie que la Pythie qui parle d'Olympie, se plaint de la décadence des pompes de Jupiter (3) qui tom-

(1) Les prêtres de Jupiter donnaient de l'argent à intérêt aux étrangers, et ils en prêtèrent même à Apollonius de Tyane, qui comme tous les *aventuriers* de son espèce, n'était pas indifférent aux profits de l'agiotage. Ils prêtaient aussi à des villes et à des provinces (Thucydid., lib. I, p. 49; Demosthen., *Advers. Midiam*, p. 561).

(2) Is. Tzetzès in Lycoph. Cassand. v. 42.

(3) Ὠ γῆς ἀκρόπολιν πάσης πελοπηΐδα κλεινὴν

baient à Delphes, à Athènes, et dans toute la Grèce. Quant à l'époque de l'abolition des fêtes, on serait porté à croire qu'elles ne cessèrent que vers le cinquième siècle de notre ère, si on en juge par le reproche que saint Jean Chrysostôme adressait aux chrétiens de son temps, de préférer ces solennités à ses sermons auxquels il les conviait d'assister (1).

Il n'est pas facile de justifier le choix de l'emplacement d'une ville aussi célèbre qu'Olympie; et on concevrait difficilement, sans un motif religieux tel que la manifestation d'un oracle, pourquoi on plaça ses premières habitations dans les marais de l'Alphée. Il est probable qu'en cela les fondateurs du culte de Jupiter, comme tous les chefs de secte, *se cachaient*, et qu'ils étaient bien éloignés de prévoir que leur autel rustique deviendrait le centre d'une ville et des fêtes les plus éclatantes de la Grèce. Ainsi le hasard fixa la position d'Olympie au fond d'une gorge malsaine et brûlante, où la vue est bornée de tous côtés par un horizon de montagnes sourcilleuses (2); l'usage l'y maintint contre toute raison.

Ναίοντες, πρέσβεις τε βροτῶν πάντων, καὶ ἄριστοι·
Φράζεσθ' ἐξ' ἐμέθεν χρησμὸν θεοῦ ὅττι κεν εἴπω·
Ζεὺς ἡμῖν τελετῆς μήνιν ἔχει ἣν διέχρησεν,
Οὕνεκ' ἀτιμάζοντες Ὀλύμπια λᾶσι ἄνακτος
Ζηνός.

(1) Sanct. J. Chrysost., *Homil. V*, *adv. Hæbr.*

(2) Cet emplacement est décrit en termes équivalents par Lucien, dans son discours intitulé, *Hérodote ou Aétion*, lorsqu'il se compare à l'historien lisant ses ouvrages devant les Grecs assemblés aux jeux olympiques : « De même, dit-il à ses

Les habitants actuels, que des considérations religieuses n'attachent plus au bord de l'Alphée, ont établi leurs cabanes au lieu où, suivant toute apparence, exista la première Pise. Ils y jouissent de l'éclat du soleil avant qu'il éclaire le stade, et long-temps après qu'il a cessé de briller pour la gorge encaissée où fleurit Olympie. Éloignés des bords fiévreux de l'Alphée, ils respirent un air sain sur le plateau de Miraca, sans pouvoir cependant s'y soustraire aux poursuites des essaims de moustiques, qui font le tourment des villages situés près des eaux, ou bien à la lisière des forêts. Le sieur Pasqualigo, notre guide, qui connaissait le pays, s'était pourvu de moustiquières en gaze de Calamate, que nous trouvâmes tendues dans le grenier où nous nous retirâmes, après avoir soupé en plein air. Malgré cette précaution qui valait mieux que l'intervention d'Apollon *Apomyos* (1), notre gîte était si mauvais que nous devançâmes le retour de *la divine aurore*, pour sortir de ce hangar. La lune éclairait encore les coteaux de l'Alphée et les forêts d'Olympie,

---

« auditeurs, je vous trouve réunis. J'ai devant moi l'élite de « chaque cité de la Macédoine. Nous sommes dans l'enceinte « d'*une ville du premier ordre*, mais non à la manière de Pise, « dans ses vallons étroits, sous ses tentes, dans ses cabanes « sombres, au milieu de ses insupportables chaleurs. »

Un ancien disait à ce sujet, qu'il aimerait mieux être condamné à travailler dans les boulangeries de la Grèce qu'aux jeux olympiques.

On sait que le philosophe Thalès y mourut asphyxié par la chaleur. DIOGEN. LAERT., *In Vit. Thaletis.*

(1) Apollon *Apomyos, le chasseur des mouches*, avait un autel à Olympie sous cette dénomination.

lorsque nous descendîmes de la tour de l'aga; et en attendant le lever du soleil, nous déjeûnâmes afin de prendre des forces pour nous rendre a Psophis.

CHAPITRE VII.

Départ de Miraca.—Indication de plusieurs villages situés dans la valleé du Cladée. — Ruines de Palæo - Phanaro. — Mont Pholoé. — Lâla. — Aperçu sur cette colonie albanaise. — Vallée de la Dogana. — Mont Divris. — Arrivée à Tripotamos. — Ruines de Psophis.

Miraca, où nous déjeûnions tandis qu'on chargeait nos bagages, est un village de quarante familles albanaises mahométanes, assimilées aux raïas pour le caractch, le miri et les corvées. Les femmes, qui ne sont pas assujéties au voile ni à la réclusion du harem, vaquent aux travaux de la campagne, et ne font aucune difficulté de se laisser voir même aux étrangers. J'appris que la plupart des hommes, qui ne sont pas circoncis, ne se rendent aux mosquées de Lâla, car ils n'en ont pas dans leur village, qu'à l'époque des fêtes du bayram; et qu'avec des mœurs simples, cette peuplade peut être considérée comme professant un déïsme sans dogmes.

Nous quittâmes Miraca au moment où le soleil commençait à éclairer les vallées de l'Arcadie; et nous marchâmes sur la plate-forme des coteaux couverts de myrtes et de lentisques, jusqu'à l'entrée d'une gorge arrosée par un ruisseau dont le nom ne m'est pas connu. Descendus en plaine, nous ne tardâmes pas à arriver au bord de la Doritza, autrefois appelée Leucyanias,

qui formait la limite entre la Pisatide et l'Arcadie. Nous avions en face, à la rive gauche de l'Alphée, le village de Palæo-Phanaro, situé près des ruines de Phrixa. Comme le gué était praticable, nos guides offrirent de nous conduire à ce hameau (1); mais cela nous aurait écartés de notre route, et nous ne pûmes accepter leur proposition.

Après avoir passé la rivière qui prend ses sources deux lieues au nord près du village de Doritza (2), je cherchai inutilement sur ses bords les restes du temple de Bacchus Leucyanite; mais je ne vis en sa place qu'un pauvre village de six cabanes. Notre route avait varié depuis Miraca de l'est au nord, lorsque nous tournâmes subitement au nord-ouest, en nous éloignant de l'Alphée. Nous commençâmes aussitôt à gravir les croupes du mont Pholoé, qui sont couvertes de pins déployés en forme d'ombrelles; et après une heure de marche, nous atteignîmes le plateau de Vinitza. Cette première terrasse, qu'on trouve en s'élevant dans les montagnes, me parut d'un effet admirable. Les rochers qui la bordent au couchant, taillés de mille façons bizarres, environnés de chênes, d'andrachnés et d'arbres magnifiques, nous présentaient les paysages les plus pitto-

---

(1) On passe en hiver l'Alphée au moyen d'un monoxylon, à cette distance, qui est d'une lieue et demie depuis Miraca. Palæo-Phanaro est un tchiftlik de vingt-cinq familles vassales des agas de Lâla.

(2) On compte dans la vallée de Doritza les villages des Caryès et de Loutron situés sur la rive gauche de sa rivière, et Némouta à la droite.



resques. Je voyais dans leurs embrasures de grandes scolopendres, des touffes de saxifrages tomber en guirlandes, et dans les intervalles, des ponts de rosiers sauvages couvrir les ruisseaux limpides. Nous apercevions, à travers les déchirures des montagnes, des lointains mystérieux, des grottes, des élysées, et les sites les plus ravissants de la fraîche Arcadie. Une odeur suave parfumait les airs. Les rossignols, qui avaient abandonné depuis plusieurs mois les plaines de l'Élide, recommençaient sous ces nefs de verdure leurs amours et leurs mélodieux épithalames. A chaque pas, nous changions de scène, d'orchestre; et nous marchâmes d'enchantements en enchantements jusqu'au second plateau du mont Pholoé, qui aboutit au village de Vinitza. Vingt-cinq familles albanaises habitent cette retraite environnée de myrtes et de chèvre-feuilles, dont les ombrages couvrent une multitude de sources tributaires du Leucyanias, qui coule dans une vallée inférieure à celle du Cladée.

Sans nous arrêter à Vinitza, nous remontâmes le cours du Leucyanias pendant une demi-heure sous une voûte épaisse d'arbres, pour atteindre la troisième croupe du mont Pholoé. Nous eûmes de là une vue partielle de la gorge du Cladée, dans laquelle on compte six villages habités par des Albanais mahométans (1); et à quelque distance plus haut, je

(1) Loustitza, une heure O. du khan de Potho; du précédent, un tiers d'heure S. E., Palæo-Chori; ruines à une église dédiée à saint Georges, colonnes; d'*id.*, une demi-heure, Chélidoni; d'*id.*, une demi-heure S., Stavro-Képhalo, à la rive droite du Cladée; d'*id.* à sa rive gauche, une heure S. O.,

découvris le vallon de Pyrgos, le Cœlé, la baie de Catacolo, ainsi que la vaste plaine de l'Élide. Nous nous trouvions dans la partie la plus élevée de la voie montueuse d'Élis à Olympie, qui est encore fréquentée par les courriers, auxquels elle offre un raccourci d'une demi-journée de marche lorsqu'ils se rendent de Gastouni à Tripolitza.

En dirigeant au nord-nord-est, nous laissâmes, à une demi-lieue sur la gauche, le khan de Potho ; et je relevai à droite le cours de l'Alphée, au confluent d'Aspra-Spitia, où il reçoit le Ladon. Comme notre horizon se développait à mesure que nous montions, j'aperçus encore Olympie, les pêcheries d'Agolinitza et la côte entière de la Triphylie jusqu'au cap Coryphasium. Enfin je pris le gisement du pic d'Alvana, qui signale l'emplacement de Phygalis, restant à la distance de dix lieues au sud demi-quart ouest.

Après avoir fait ce relevé et plusieurs autres qui ne peuvent figurer que sur une carte de détails, nous arrivâmes aux premières maisons de Lâla. Cette colonie albanaise, dont j'ai parlé ailleurs, dut son accroissement aux bandes de Schypetars, qui, après avoir désolé la Morée depuis 1770 jusqu'en 1779, échappèrent aux poursuites du Capitan pacha chargé de réprimer leurs brigandages. J'ai dit par quels moyens ces nouveaux habitants du mont Pholoé parvinrent a envahir l'Élide, et je ne dois pas omettre de prévenir qu'ils tendent à se rendre maîtres un jour de l'Arcadie et peut-être du Péloponèse entier. La ville qu'ils ha-

---

Calivakia; d'*id.*, une heure S. O. à sa rive gauche, Chionia; d'*id.*, une demi-heure, Antilalo, village ruiné.

bitent, comme celles des Schypetars de l'Épire, présente, à de grandes distances, de vastes sérails et des maisons crénelées, situées hors de la portée du fusil les unes des autres. Les quartiers, distingués en *pharés* et subdivisés en familles, sont gouvernés par des gérontes ou vieillards, qui ont dans les débats publics une influence relative à leurs richesses et au nombre de *palicares* ou soldats attachés à leur service. Chaque habitation possède un terrain entouré de palissades, qui est planté en cerisiers, dont le nombre est tel, que Lâla approvisionne les marchés voisins de leurs fruits et de confitures appelées *vichna*, qu'on fait avec des cerises non greffées. Comme dans toutes les colonies albanaises, les Laliotes, qui n'ont jusqu'à-présent réussi que par l'audace, étant en proie à des haines irréconciliables, seraient facilement subjugués par un visir capable de gouverner la Morée avec fermeté; et si Véli pacha, imbu des maximes de son père, se fût maintenu au poste de Tripolitza, il est probable que l'anarchie de Lâla serait maintenant soumise. On me montra les restes du palais d'Ali Pharmaki, le plus puissant des beys du mont Pholoé, que Véli a fait incendier en 1810. Tout tremblait à son nom; et on convient qu'il aurait réduit cette peuplade aussi facilement que le vieux Ali, son père, a soumis les autonomies albanaises de l'Épire.

Lâla occupe une surface de plus de trois milles, sur une largeur de deux milles; l'air et les eaux y sont d'une excellente qualité, et on y compte un grand nombre de vieillards. La population, qui est mahométane, joint à une fierté naturelle la santé la plus vigoureuse; des générations robustes succèdent à des

pères forts et courageux. Nous vîmes quelques échantillons de cette superbe espèce d'hommes; et plusieurs femmes, attirées par la curiosité, s'approchèrent assez pour nous laisser voir qu'elles étaient en général grandes et blondes. Les jeunes gens, hautains et dédaigneux, n'avaient pas l'air de nous regarder; et nous fûmes traités avec l'indifférence que nous désirions dans une ville où je ne conseille pas à un chrétien d'entrer sans une puissante recommandation.

Nous nous éloignâmes de Lâla, en dirigeant au nord-est. Nous étions, d'après l'estime de notre route, à deux lieues et demie de Miraca; et nous mîmes vingt-cinq minutes à traverser un vallon dépouillé d'arbres, dont le grand diamètre s'étend du nord au midi. J'aperçus, une lieue et un quart environ à l'occident, le village chrétien de Ducas, fondé dans le quatorzième siècle par une colonie d'Acrocérauniens de Ducatès. Nous entrâmes ensuite dans le défilé de Riza-Coumani; et après une demi-lieue de chemin entre des coteaux plantés de chênes clair-semés, nous marchâmes en plaine. Le plateau sur lequel nous débouchions s'appuie, dans le lointain, au mont Olénos, à travers lequel il existe un chemin qui conduit, dans seize heures de marche, à Patras. On nous engageait à le suivre pour aller nous reposer à Coumani; mais comme cela nous aurait écartés de notre route, nous tournâmes à l'orient. Nous fîmes une lieue et demie dans cette direction, au milieu d'une forêt dont la circonférence embrasse plus de dix lieues; et il était environ midi, lorsque nous vînmes faire halte à la source de *Divris-ta-Ambélia*, des vignes de Divris.

Nous nous établîmes sous un platane connu des voya-

geurs qui fréquentent cette contrée dangereuse, et à portée d'un ruisseau, où nous nous désaltérâmes en dînant avec nos provisions. Nous n'avions rencontré personne depuis Lâla; et quelques paysans occupés à labourer, auxquels nous voulûmes parler, ne se laissèrent pas approcher à la portée de la voix. J'avais sous les yeux un terrain couvert de quartiers de briques; mais la fatigue ne me permit pas de faire des recherches assez complètes pour décider que ce soit l'emplacement de l'ancienne Pholoé (1) dont parle Étienne de Byzance.

Comme nous étions extrêmement harassés, nous fîmes la sieste, et nous ne remontâmes à cheval qu'à deux heures après midi, persuadés que le restant du jour suffisait pour nous éclairer jusqu'à Psophis. Nous gravîmes en partant un débris de chaussée pavée et un coteau rocailleux, en prolongeant pendant vingt-cinq minutes le bord d'un vaste précipice, qui est le réceptacle des eaux de cette solitude. J'esquissai la projection de la montagne noirâtre et aride de Disdaki, qui, après avoir bordé la rive gauche de ce gouffre, expire brusquement au bord du Ladon, qu'on entend mugir au fond des abîmes. A cette distance, nous descendîmes durant une demi-lieue, en laissant sur la gauche le village de Divris, pour guéer un ruisseau de ce nom. Nous employâmes ensuite plus d'une heure à contourner une haute montagne boisée, qui finit en face du confluent de la Dogana avec le Ladon, dont les rives sont formées par les escarpements des montagnes. Nous

---

(1) Φολόη, πόλις Ἀρκαδίας, ἀπὸ Φόλου τοῦ κενταύρου.
STEPH. BYZ.

passâmes bientôt après une seconde rivière appelée Divris, et vingt minutes plus loin, une troisième portant le même nom, qui confluent toutes avec la Dogana, dénomination corrompue du Diagon (1), qu'il ne faut pas confondre avec l'Iaon, ainsi que l'ont fait les traducteurs de Pausanias.

On aperçoit, dans la moyenne région de la montagne qui borde la rive gauche de la Dogana, le village de Péra, et une demi-lieue plus loin au nord, celui de Paragous. Sur la droite de la rivière où nous marchions, nous trouvâmes la fontaine du domestique (Koupélo-Vrisi) (2), dont l'eau est de mauvaise qualité ; et vingt-cinq minutes plus loin, nous arrivâmes au couvent de Longo-Patima, qui forme la ligne de démarcation entre les cantons de Gastouni et de Caritène. Une demi-lieue au nord-est, nous passâmes sur un pont en pierre la rivière de Martinitza (3), au-delà de laquelle on trouve le torrent de Noussa. A pareille distance, nous guéâmes celle de Livardgiou ; et après avoir prolongé la rive droite du Scoupi-Découmi, nous nous arrêtâmes au magasin de Tripotamos.

(1) Paus., lib. VI, c. 21.

(2) La récapitulation du chemin parcouru depuis Divris-ta-Ambélia me donnait à cette distance deux heures et demie de marche au pas de caravane.

(3) Martinitza, une demi-heure N. du pont; sa rivière sort de quatre fontaines qui ne tarissent pas pendant la chaleurs de l'été.

CHAPITRE VIII.

Démarcation entre le mont Pholoé et l'Érymanthe. — Rivières confluentes de la Dogana. — Ruines de Psophis. — Route jusqu'au mont Lampée, ou Zembi. — Monastère de Saint-Théodore.

Le voisinage des glaciers de l'Érymanthe nous fit éprouver un froid piquant pendant la nuit que nous passâmes au magasin de Tripotamos. Nous n'avions plus à craindre, comme au voisinage de l'Alphée, les piqûres des moustiques; mais en revanche, nous fûmes assaillis par une multitude de rats. Ces animaux, qui paraissaient enragés, fondirent sur nos provisions, dévorèrent nos habits; et, quoique armés de bâtons pour les repousser, nous ne trouvâmes de repos qu'en allant nous établir sur le préau pour attendre le jour. Les paysans assuraient qu'ils n'avaient jamais vu autant de rats; ils en concluaient que l'année serait stérile en grains, et leur prédiction fut justifiée par la disette qui eut lieu à la fin de 1816.

Comme nous n'avions rien de mieux à faire jusqu'au lever du soleil, nous déjeûnâmes aux flambeaux, avec des truites de l'Érymanthe, qu'on nous avait apportées la veille; et dès que l'horizon se fut éclairci, je repris mes travaux.

Les anciens divisaient la région des montagnes de l'Arcadie qui avoisinent l'Élide en deux parties distinguées sous les noms de Pholoé et d'Érymanthe. D'après cette remarque, les géographes s'accordent à com-

prendre sous la dénomination de Pholoé (1) les étages qui s'étendent depuis Divris, en se prolongeant vers Olympie et le Cœlé, jusqu'aux promontoires Phéïa et Ichthys. Dans cette hypothèse, le Chimarrus serait la rivière de Noussa (2); le Livardgiou, l'Érymanthe; et les rivières de Scoupi et Découmi sembleraient correspondre au Tragus et à l'Arsénius, dont la réunion forme l'Isménus aux ondes pures. Je hasarde ces conjectures; car si, dès le temps de Strabon, la plupart des noms anciens étaient altérés ou changés, à plus forte raison il est difficile de se reconnaître au milieu de la nomenclature des modernes.

Notre guide, qui était un homme intelligent, me dit qu'en remontant la vallée arrosée par le Scoupi, on arrive, dans vingt-cinq minutes de marche, au village d'Alopéki. Un quart de lieue plus loin au sud-est, on retrouve les traces d'une voie pavée dont on suit les restes pendant dix minutes, et qui se termine aux moulins de Versiki. Enfin la gorge finit une demi-lieue au-delà à un endroit où l'on voit les ruines d'un

---

(1) Pholoé, ville de montagne. Plin., lib. IV, c. 6; Ovid., *Fast.*, lib. II, v. 273; Stat., *Theb.*, lib. X, v. 228; *Id.*, *Achill.*, lib. I, v. 168; Strab., lib. VIII, p. 336, 338 : καὶ ἡ Φολόη δ'ὑπέρκειται τῆς Ὀλυμπίας ἐγγυτάτω· ὄρος Ἀρκαδικὸν, p. 357. Au-dessus d'Olympie est encore le Pholé, montagne d'Arcadie. Il en est si près, que ses pieds sont censés appartenir à la Pisatide. Si Pauw observe que le nom de la ville ne se trouve nulle part accolé à celui d'Olympie, on peut lui répondre que celui de χώρα, *contrée* ou *pays*, n'y est pas joint ici, ce qui prouverait qu'on en parle comme d'une ville.

(2) Νοῦσσα signifie, dans l'idiôme actuel des Arcadiens, un *canard*; ainsi *Noussa-Potamos* veut dire la *rivière des canards*.



temple qui fut peut-être celui de Minerve Coria (1), au-dessus duquel on découvre le hameau de Découmi. A un quart de lieue nord-ouest de ce village, on aperçoit celui de Scoupi, situé sur un rocher, où l'on trouve des murs et des colonnes qui semblent avoir appartenu à l'antique Paos (2). L'ouverture de la vallée où je me trouvais est terminée par un coteau boisé, et la prairie que je foulais me retraçait en miniature le beau plateau du mont Lingon. Là, comme sur le Pinde, les narcisses, les violettes, le muguet confondaient leurs parfums; la verdure était celle du printemps dans sa fraîcheur, qui embellissait cette retraite de l'Arcadie lorsque les plaines de l'Élide n'offraient plus que des chaumes et des guérets arides.

Je mesurais des yeux les croupes de l'Érymanthe, qui s'enchaîne avec l'Olénos; j'apercevais ses vallées pastorales; je plongeais sur sa rivière limpide (3); je jouissais de l'aspect de ses forêts chéries de Diane; j'avais devant moi le tableau d'une des scènes les plus riantes de l'Odyssée, auquel il ne manquait que le cortége brillant des dieux qui ont abandonné la Grèce; car tout était en place, et les peupliers blancs de la Thesprotie me rappelaient jusqu'au passage d'Hercule (4) sur cette terre d'historique mémoire. Nous n'étions qu'à

---

(1) Paus., lib. VIII, c. 21.

(2) Paos et Sira étaient deux bourgades voisines situées sur les confins du territoire des Clitoriens et des Psophidiens.

PAUS., *Ibid.*, c. 23.

(3) Ἐρύμανθος ὄρος καὶ ποταμὸς, Steph. Byz.; Πόλις, Paus., *Ibid.*; Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 801.

(4) Paus., *Ibid.*, c. 24.

quelques pas de Psophis; et personne, excepté nous, ne savait plus dans l'Arcadie le nom de cette ville, orgueilleuse d'avoir donné le jour à Aglaus, que l'oracle de Delphes déclara plus heureux que le roi de Lydie. Je m'orientai au moment où le soleil colora de roses les dernières neiges de l'Érymanthe. Les vents, endormis dans le sein des forêts, se réveillèrent en agitant les feuilles; et les oiseaux entonnèrent l'hymne matinal qui annonçait le retour de la lumière.

Allons à Psophis, dis-je à mon ami Cartwright; et nous nous acheminâmes à pied, en descendant la rive droite de l'Isménus (1), qui se perd dans le cours de l'Érymanthe, dont les rives sont couvertes de rosiers et d'aubépines (2). Nous nous arrêtâmes, chemin faisant, à examiner un *sacellum* situé au confluent des deux rivières; et nous montâmes ensuite vers l'entablement des coteaux sur lequel exista Psophis, qui était bâtie au-dessous de Phégia, séjour de sa colonie fondatrice. Les anciens prétendaient que cette ville était située au centre du Péloponèse, à l'occident de l'Arcadie, non loin des frontières des Achéens (3), à trois journées de marche de Caphyes pour une armée. A ce sujet, Cellarius (4), qui s'imaginait pro-

---

(1) Et celer Ismenus cum Psophæo Erymantho.
Ovid., *Metam.* lib. II.

(2) Nexilibusque plagis sylvas Erymanthidis ambit.
Ovid., *Metam.* lib. II.

(3) Κεῖται τῆς μὲν συμπάσης Πελοποννήσου κατὰ τὴν μεσόγαιαν· αὐτοῖς δὲ τῆς Ἀρκαδίας ἐπὶ τοῖς πρὸς δυσμὰς πέρασι, συναπτούσης τοῖς περὶ τὰς ἐσχατιὰς κατοικοῦσι τῶ προσεσπερίων Ἀχαιῶν.
Polyb., lib. IV, c. 68, 70.

(4) Cellar., *Geograph. Antiq.*, lib. II, c. 13, p. 1224.

bablement connaître mieux le pays que Polybe de Mégalopolis, crie à l'inexactitude, sans réfléchir que les cartes de la Morée dont il s'est servi n'étaient que des *à-peu-près* pour guider les yeux des lecteurs qui étudient l'histoire, plutôt que des travaux positifs. Pour moi, je trouvais Polybe d'une exactitude rigoureuse; et en voyant les lieux, je demeurai au contraire persuadé que la partie du voyage de Pausanias qui traite de Psophis avait dû être tronquée (1), car je n'y reconnus point sa précision ordinaire.

J'avais fait mes relevés généraux sur les parties principales de notre horizon, lorsque nous arrivâmes au pied du rempart, qui, comme mur de revêtement et d'enceinte, flanquait la ville, dans une étendue de deux cent cinquante toises. Sa coupe, mesurée sur cette ligne, représente un tétragone, défendu aux angles seulement par des tours carrées qui formaient un rentrant, sans dépasser en dehors le niveau du mur d'enceinte. Je remarquai un de ces bastions, dont la construction, comme celle du rempart, est en pierres de taille superposées par assises régulières. A trois cents pas de l'angle occidental de la ville, j'arrivai à la cella en pierre d'un temple autrefois entouré d'un péristyle de quatorze colonnes en marbre blanc. Était-ce celui que Pausanias dit avoir été consacré à Vénus Érycine? je l'ignore. En dirigeant de là au nord-ouest, je trouvai les restes d'un second temple; et avec la description incomplète de Pausanias, je restai convaincu que nous étions à Psophis. Ce dernier édifice était entouré d'un péristyle, dont les colonnes avaient qua-

(1) *Voyez* Paus., lib. VIII, c. 25.

torze pouces de diamètre. La hauteur des blés nous empêcha de faire d'autres découvertes, et j'eus même quelque difficulté à reconnaître le soubassement de la partie du rempart qui s'étendait le long du mont Érymanthe.

Arrivés à cette distance, notre guide me fit remarquer, au couronnement d'un mamelon aride, une acropole en maçonnerie cyclopéenne, qui est sans doute Phégée, qu'on disait avoir été fondée par le frère de Phoronée sur les ruines d'Érymanthe. Il est probable qu'elle fut délaissée, lorsque les habitants, plus nombreux, bâtirent Psophis à mi-côte au bord de la plaine qui est baignée par le fleuve Érymanthe. La porte de cette forteresse, appelée *Vigla* par les paysans, étant fermée par un mur en pierres sèches, nous renonçâmes à gravir une hauteur assez considérable, pour voir de plus près la ville de Phégée (1). Je m'en dédommageai en poussant mes explorations au midi de Psophis, où je trouvai des constructions, ainsi que l'emplacement d'un théâtre.

Après cette excursion, nous rentrâmes dans l'enceinte de la ville, d'où nous sortîmes par une porte ouverte à l'orient. A peu de distance, nous passâmes devant une butte isolée du corps principal de la montagne, où l'on nous montra un *tumulus* des Hellènes, au sujet duquel les paysans racontent des histoires merveilleuses. Pour moi, je crus y reconnaître le site du monument funéraire d'Alcméon, qui était entouré de

---

(1) Φηγεὺς δ' ὁ ἀδελφὸς τοῦ Φορωνέος ἔκτισε πόλιν Φήγειαν· πρὶν Ἐρύμανθος ἐκαλεῖτο, ὕστερον δὲ Ψωφὶς ὠνομάσθη.

CHARAC., *Hellenic.* IV.

cyprès (1), ainsi que cette butte l'est maintenant. Comme il n'y a pas d'arbres de cette espèce dans toute la vallée de l'Érymanthe, il est probable qu'ils se sont reproduits sur ce terrain, comme pour marquer jusque dans la postérité la plus reculée le tombeau d'un parricide. Une destinée particulière semble ainsi avoir conservé des monuments funéraires, tandis qu'elle a abandonné aux coups des Barbares les plus beaux ouvrages des hommes. Mycènes possède encore les sépulcres de l'exécrable famille des Atrides, et l'on n'y connaît plus l'Héroum sur lequel ses premiers habitants sacrifiaient aux immortels; les cyprès de Psophis indiquent la sépulture d'Alcméon, aux lieux où l'on chercherait en vain les monuments admirables de Promachus et d'Échéporus (2). Ainsi le temps, qui a effacé le sanctuaire d'Éleusis, l'école de Platon, le tombeau de Socrate, a respecté le dernier asyle de quelques scélérats fameux; et les cendres d'un parricide reposent en paix aux bords de l'Érymanthe, où l'on reconnaît à peine les restes de Psophis.

En partant de la butte aux cyprès, nous commençâmes à remonter, par sa rive droite, l'Érymanthe ou fleuve de Livardgiou; et dans trois quarts d'heure de marche, nous passâmes aux magasins (ἀμμπαρία) où l'on ramasse les produits de la dîme impériale de cette vallée. Le village de Livardgiou nous restait une demi-lieue à gauche dans la montagne, et je pense qu'on peut assigner à ce hameau la démarcation entre le

---

(1) Paus., lib. VIII, c. 24.

(2) Paus., lib. VIII, c. 24; liv. VI, c. 17; Apollod., lib. III, c. 7, § 5.

mont Érymanthe et sa partie orientale, qui prenait à cette hauteur le nom de Lampé. Cette chaîne, la plus élevée de l'Arcadie, s'agrandit en s'embranchant avec le Cyllène et le Crathis, qui forment le noyau principal des montagnes du Péloponèse. Mon horizon visuel était borné du côté de l'Achaïe par les dernières neiges du Lampé (1); au levant, par la zone bleuâtre des montagnes de Mélissi, qui séparaient jadis le territoire des Psophidiens de celui des Clitoriens. Nous marchions dans cet encadrement, en faisant route au nord-est, au milieu d'un vallon fertile arrosé par la rivière de Trivadi; dénomination que l'Érymanthe prend à cette distance, et qu'une de ses branches conserve jusqu'à Sopoto, bourgade florissante, où les Grecs ont fondé un collége.

Nous laissâmes Sopoto une lieue environ à l'orient, en traversant un bas-fond sur une chaussée bordée de saules. Les paysans qui travaillaient étant accourus à notre rencontre, une jeune Arcadienne s'approcha avec confiance; et après m'avoir long-temps examiné pendant que j'écrivais mes notes, elle rompit le silence pour me demander « quand les maux des Grecs fini« raient; combien de temps encore ces campagnes se« raient possédées par des maîtres impitoyables? » Ce langage, dans la bouche d'une femme de l'Érymanthe, m'étonna; et comme je lui répondis en montrant

---

(1) .... Candensque jugis Lampea nivosis.

Thebaid., lib. IV, v. 290.

Lampus mons, Plin., lib. IV, c. 6. Pars Erymanthi montis Λάμπεια. Apoll., lib. I, v. 122; Cellar., *Geograph. Antiq.*, lib. II, c. 13, 1221.

le ciel, elle fit le signe de la croix et s'éloigna. Alors un vieillard, qui était présent, s'écria : *Nos espérances ne reposent donc que dans l'avenir !* Il allait continuer, lorsque, d'autres paysans étant survenus, je ne trouvai moyen de me débarrasser de leurs questions qu'en leur distribuant quelques pièces de monnaie, qui ne parurent pas les consoler du ton évasif de mes réponses.

A un quart de lieue de l'ouverture de la grande vallée de Sopoto, nous passâmes au village de Lycouri, dont les environs sont baignés par une multitude de ruisseaux. A quinze minutes au nord de ce hameau, nous guéâmes la rivière de Drovolovo, qui reçoit les ruisseaux de Dessini et de Coméniani, villages situés une lieue au nord-est dans les montagnes. A l'endroit où ces courants d'eau se réunissent dans un même lit, ils prennent le nom de *Fleuve de la Grande-Source*, ce qui me porterait à croire qu'ils sont l'origine véritable de l'Érymanthe. Nous avions au nord plein le faîte culminant du mont Lampé, appelé Zembi, dont les deux principaux sommets sont désignés sous les noms de Caprivani et de Libounia.

En poursuivant notre route au nord-nord-ouest, nous accostâmes, au bout de huit minutes, une autre rivière bordée de peupliers blancs; et à égale distance plus haut, nous atteignîmes le village de Saint-Anastase. Nous n'eûmes que quelques pas à faire pour arriver à la grande source qui est appelée *Mâna* (la Mère). En montant, à partir de là, un sentier tracé en spirale sous une voûte de chênes verts, nous employâmes un quart d'heure pour parvenir au monastère de Saint-Anastase, qui embrasse le couronnement

d'un pic, auquel on arrive par une espèce de galerie aérienne.

On nous avait aperçus de loin, et le prieur nous attendait à la porte de l'église, où il nous introduisit pour présenter nos offrandes à saint Théodore, protecteur de cette retraite religieuse (1). Après cette cérémonie, nous entrâmes dans la cour, où nous trouvâmes les moines occupés à rebâtir un mur d'enceinte renversé par un tremblement de terre qui s'était fait ressentir, quelques jours auparavant, dans toute l'Achaïe. On nous conduisit dans une cellule remplie de provisions et de peaux, qui exhalaient une odeur hircine. Cette espèce de *cambuse* était la chambre du supérieur, et le seul endroit logeable du couvent, dont les réduits et les corridors étaient d'une telle malpropreté que je n'ose en parler.

Nous dînâmes avec nos provisions; et pendant le repas, nous fûmes l'objet de la critique des bons pères, qui étaient scandalisés de nous voir manger du jambon à cause qu'on était dans le carême des apôtres, qu'ils observaient à cette époque. En vain nous leur représentâmes que la règle de notre église ne nous astreignait pas à leurs abstinences, ils souriaient avec dédain; et nos raisons ne leur parurent bonnes que lorsque nous donnâmes quelques sequins à saint Théodore. Ils convinrent alors que nous étions de très-

(1) Cet usage de conduire les étrangers à l'église est tiré de la règle de St. Benoît. *Suscepti hospites ad orationem et postea cum eis sedeat Prior aut cui jusserit ipse; legatur coram hospite lex divina ut edificetur et post hæc omnis ei exhibeatur humanitas.* — Reg. S. Benedict., c. 53, t. XI, Biblioth. Veter. Patr.

le
un
ra
all
ve
qu
m
év

val
ri,
de
no
rui
un
où
ils
ce
rit
fa
les
ne

n
ri
p
t
a

Après avoir contemplé ce tableau, nous prîmes le défilé appelé *Sarpénico-Diasélos*, et nous mîmes trois quarts d'heure pour descendre dans la vallée de Calavryta. Nous nous trouvions, à cette distance, hors de la région des sapins, et nous vîmes, au milieu d'un groupe de chênes verts, la fontaine *Théophania*, qui donne naissance au Cérynite. A huit minutes de ses bords, nous laissâmes à droite le village de Théophania; et nous passâmes auprès d'une église (1) environnée d'un bois religieux, qui est le rendez-vous d'une panégyrie qu'on célèbre à la fête des rois. Bientôt nous arrivâmes au confluent de deux ruisseaux qui se confondent avec le Cérynite; nous dirigeâmes de là au nord-ouest vers Candéla (2), village situé dans le mont Olénos; et au bout d'un quart de lieue, nous guéâmes le Cérynite. Nous fîmes route pendant trois quarts d'heure en vue du bourg de Kerdessi, restant à gauche, parallèlement au métochi de Lavras, qui est situé au nord. En poursuivant notre chemin à l'occident, dans la direction d'un pont sur lequel on passe le Cérynite, afin de se rendre dans la vallée du Mélas, je comptai deux Zevgalatios habités par cinquante familles grecques qui cultivent les coteaux voisins d'un marais fangeux, et les rizières de ses bas-fonds. Enfin, un quart de lieue plus loin en tournant au nord, nous laissâmes à gauche le village de Visôca, et nous entrâmes dans la vallée de Calavryta.

---

(1) On prétend que cette église a remplacé un temple appelé Théophania. Le culte des dieux de Samothrace aurait-il existé dans cette contrée? *Voy.* DIOD., lib. V, c. 48 et 49.

(2) Candéla, dix-sept minutes O. de Théophania; seize minutes N., gué de Cérynite.



Nous trouvâmes à ce détour une belle fontaine revêtue en mâçonnerie solide, située en face d'un pont en pierre de cinq arches bâti sur le Cérynite, qui est grossi à cette distance par la réunion d'une multitude de ruisseaux. Dans la nouvelle direction que nous tenions, nous mîmes quinze minutes pour arriver en vue du monastère de la Sainte-Laure, qu'on aperçoit dans le mont Vélia. Je sus que cette chartreuse était encore habitée par cinquante frères Laures, ou Trappistes (1), soumis à une règle austère; et trois quarts de lieue plus loin, nous entrâmes à Calavryta.

Nous logeâmes chez un primat grec de la connaissance de M. Cartwright, qui ne crut pouvoir nous témoigner mieux la joie de nous posséder qu'en brisant sa vaisselle après chaque service, et en buvant dans un vase énorme pour porter nos santés. Elles furent si souvent répétées, que cet hôte bruyant, qui criait et chantait à tue-tête, tomba dans un état d'ivresse telle, qu'il aurait volontiers mis le feu à sa maison pour nous donner le bouquet de la fête. Aussi, dès le lendemain, nous pensâmes à

---

(1) Suidas, au mot *laura*, dit qu'il signifie *trappe*, στενωπὸν; et il ajoute : *La laure est une cellule étroite des moines;* καὶ λαῦρα ἡ ςενὴ κατοικία τῶν μοναχῶν. De là vint le nom de *laures* ou *trappes*, qu'on donna à ces monastères, comme on le voit dans les histoires de saint Sabas et de saint Euthyme. Quelques-uns de ces cénobites surnommaient par humilité leurs cellules *étables* ou *mandra;* quant aux frères Laures, ils se logeaient à l'étroit pour se conformer à ce passage de l'écriture : *Entrez par la porte étroite;* εἰσέλθετε διὰ τῆς ςενῆς πύλης; *car la voie du Ciel est laure* ou *étroite*, ςενωπὸς.

Ann. J. Pont. ad c. XXXI J. Cantacuz.

quitter ce gîte, afin de visiter le couvent de Méga-Spiléon, avant de rentrer à Patras.

CHAPITRE X.

Route de Calavryta au couvent de Méga-Spiléon. — Cynétha, ou Kerpéni. — Mont Vrachni. — Aperçu sur la topographie de la haute région du mont Chelmos. — Styx, ou Mavronéro. — Méga-Spiléon. — Cours du Bûra. — Monastères de Saint-Nicolas, de la Sainte-Trinité et d'Agia-Môni ou sainte retraite. — Retour à Patras.

Le chemin qu'on prend en sortant de Calavryta, pour se rendre au couvent de Méga-Spiléon, (*la Grande-Caverne*), nous ramena au bord du Cérynite, qu'on passe deux fois, dans un quart de lieue, sur des ponts en pierre. A quarante-cinq minutes du dernier, nous vîmes le confluent de la rivière de Lapathès avec le fleuve, à l'endroit où elle débouche entre des montagnes rougeâtres. La liberté conservée dans cette région montueuse y a attiré une colonie grecque, qui a fondé le hameau de Kerpéni au voisinage d'une ville qu'on croit être l'antique Cynétha d'Arcadie (1). Cette bourgade, où les chrétiens respirent en paix, est le séjour d'été des primats de Calavryta, et le réfuge ordinaire de ceux qui se dérobent à l'oppression. L'air y est tellement pur, que les habitants assurent qu'on n'y éprouve jamais les atteintes de la peste. Mais c'est encore un de ces faits qui se répètent sur parole; et Kerpéni est moins redevable d'un pareil avantage à

(1) Κυναίθα πολις Ἀρκαδίας. Steph. Byz.; Paus., lib. VIII, c. 19; Polyb., lib. IV, c. 18; Plin., lib. IV, c. 6.

sa position qu'à la police de ses magistrats, qui ont soin de former des cordons, afin de s'isoler des lieux affligés par l'épidémie.

Nous avions à gauche un large torrent qui sillonne le flanc du mont Vrachmi, chaîne occidentale du mont Chelmos, qu'on remonte dans une direction opposée, pour se rendre à la cascade du Styx. J'ai dit ailleurs (1) quelle route on doit suivre, à partir de Phénéon, afin d'arriver par les villages de Sainte-Barbe et de Solos à l'enclave que les modernes appellent Kloukinais. Si on fait ce chemin en sens inverse, en partant de la rive droite du Cérynite, dans deux heures et demie de marche, on passe au village de Mezzérouli, où l'on voit une source qui envoie ses eaux au fleuve Crathis. Un quart de lieue au midi, on trouve Péristéra, bourg de quatre-vingt-dix familles grecques; un mille plus loin, on aperçoit Chalkiana, et à pareille distance, dans la même direction, Vounari, bourg de cent familles chrétiennes. Parvenu à cette hauteur, si on tourne au midi l'espace d'un mille, on arrive à la cascade du Styx, qui est appelé par les modernes Mavronéro, ou l'*Eau-Noire*. Les sources qui forment cette chute d'eau sont reconnaissables en ce qu'elles se trouvent, comme le dit Pausanias (2), sur le plateau le plus élevé et le plus abrupte du mont Cyllène. Placées à trente pas l'une de l'autre, elles forment à leur sortie deux ruisseaux

(1) *Voyez* t. IV, c. CXVII de ce Voyage.

(2) « Non loin de Nonacris, bourg ruiné dès le temps de Pausanias, et dont on ne connaît plus l'emplacement, le mont Cyllène lance un des sommets les plus élevés que j'aie vus; et de cette hauteur tombe l'eau du Styx. »

PAUS., lib. VIII, c. 18.

isolés, qui se dégorgent par autant d'égouts différents, sur la pente du rocher, où elles glissent comme un ruban, en formant dans leur chute une colonne d'eau, ou, si l'on veut, d'écume, dont la masse se perd au fond d'un précipice. A quelques pieds au-dessus du gouffre, on remarque une grotte de laquelle jaillit une rivière souterraine, qui se perd dans le même réceptacle, d'où elle débouche à peu de distance en plaine, sous le nom de Carpathi. Bientôt après, elle se mêle au Crathis, dont les eaux glaciales (1) arrosent la vallée de Kloukinais, dans laquelle on compte huit villages grecs.

Le merveilleux de la fable semble participer à l'immortalité, car tout ce que les anciens ont dit des qualités malfaisantes du Styx est encore répété par les paysans. Le fleuve infernal, qui a son origine dans la région des nuages, est pour eux un objet de terreur, à cause de ses eaux, qui n'ont cependant rien de plus extraordinaire que celles de toutes les sources froides. La vallée qu'elles arrosent, pareille aux pâturages du Pinde, nourrit des troupeaux, produit du blé, et convient aux vignes, qui réussissent dans plusieurs de ses aspects méridionaux.

En reprenant ma narration au torrent de Vrachni, d'où je me suis écarté afin de faire connaître le Styx, nous entrâmes dans un chemin flanqué de montagnes qui bordent le Cérynite; et après deux heures de marche depuis Calavryta, nous aperçûmes le monastère de Méga-Spiléon. Comme on ne faisait que de

---

(1) C'est à cause de cela que Théocrite qualifie le Crathis de fleuve aux ondes froides. Idyl. V.

construire le pont, nous passâmes le fleuve, ayant de l'eau jusqu'aux sangles de nos chevaux. Nous prîmes ensuite un sentier tracé en forme de rampe; et après avoir traversé un ruisseau d'eau vive, nous arrivâmes au pied d'un rocher taillé à pic, dans lequel on voit la grande caverne et le monastère de l'Assomption, qu'elle renferme. Tandis que nous prolongions la façade extérieure de cet édifice, les moines et un grand nombre de pèlerins parurent aux fenêtres pour nous saluer. Arrivés à l'extrémité méridionale, nous pénétrâmes, par une voûte obscure, dans l'intérieur de la grotte; et le sous-prieur (1), qui nous attendait à l'entrée du vestibule, nous conduisit au chœur. Ce cérémonial fini, il nous montra le soleil, la lune, et une aigle à deux têtes, exécutés en mosaïque sur le pavé de la nef, ainsi que les portes en bronze de l'église, qui sont ornées des bas-reliefs d'un style médiocre, représentant divers sujets de l'Écriture sainte. Après un coup d'œil donné à ces objets, il nous fit monter au troisième étage, où les frères servants avaient préparé notre logement. Au ton qui régnait parmi les religieux, il ne fut pas difficile de nous apercevoir que nous avions affaire à d'autres hommes qu'aux sales caloyers de Saint-Théodore. Quoiqu'on fût dans le carême des Apôtres, on nous servit du gras; et ce fut à notre prière qu'on se désista de nous donner un festin.

Ce début était trop obligeant, pour ne pas nous

(1) Δευτεράριος. Vid. Concil. Cp. sub Mena, Act. I; Δεύτερος ἐν τῇ πνευματικῇ μάνδρᾳ : *le second dans la bergeric* spirituelle. vita S. Pachomii, Num. 19.

flatter qu'on mettrait de l'empressement à satisfaire notre curiosité. Aussi j'appris des religieux que leur couvent, qu'il faut comparer, pour s'en faire une idée, à une vaste maison enchâssée dans une caverne, repose sous une voûte d'environ cent vingt pieds de hauteur, depuis le niveau du sol jusqu'à l'ogive. L'ouverture est fermée, dans toute sa largeur et jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, par un mur de façade dans lequel sont pratiquées les fenêtres des divers étages, qui vient s'appuyer sur les angles du rocher, où l'on a pratiqué du côté du midi la porte d'entrée. Cette espèce de souterrain obscur et voûté est fermé à cette extrémité par une herse recouverte de lames de fer, et défendu au moyen d'un épaulement percé de quarante meurtrières placées le long du rocher, de manière à battre en flanc et par derrière ceux qui tenteraient une attaque à coups de hache, afin de briser la porte. C'est en débouchant par cette poterne, qu'on se trouve de plain-pied au premier étage et en face de l'église de la Vierge, que les moines nomment Catholicon. Cet oratoire, que je visitai de nouveau lorsque nous nous fûmes reposés, pourrait à peine être comparé à une chapelle de nos basiliques ordinaires. J'aperçus, à la lueur d'un faible crépuscule, quelques fresques et une multitude de simulacres dorés, dont on me dit les noms, que je n'essaierai pas de répéter. Comme nous desirions voir l'image miraculeuse de la Vierge, on ouvrit, avec le plus grand mystère, une niche à double fond, pratiquée au côté droit du sanctuaire; et après avoir soulevé un voilé, on nous montra un bas-relief couleur de suc de réglisse, plus digne d'être l'ouvrage de quelque pâtre du mont Cyllène que celui de saint Luc, auquel on

l'attribue. Malgré son style grossier, nous témoignâmes un très-grand respect pour cette relique, qui est sans doute aussi authentique que les miracles qu'elle fait chaque jour. On nous dit, et cela est écrit dans un livret, qu'elle fut découverte dans la caverne par une princesse du sang impérial de Constantinople, nommée Euphrosine, qui habitait le village de Zachloros, situé de l'autre côté du Cérynite. Puis en entrant dans les détails des prodiges qu'elle opéra, les moines nous répétèrent ce qu'on dit partout au sujet des madones trouvées par des chevriers. Ainsi le lecteur me permettra de lui faire grace de ces histoires, qui se passèrent vers le huitième siècle. Deux cents ans après, le monastère avait acquis une grande célébrité. Si on acceptait encore des gâteaux et les prémices des moissons, on était devenu assez éclairé pour préférer des legs pieux tels que des fermes, des vignes, des champs labourables et des plants d'oliviers, qu'on annexa à la mense abbatiale. Mais sa plus grande richesse vint des terrains incultes conquis par le plus saint des droits, je veux dire le travail, que les moines mirent en rapport, et qu'ils adjoignirent à leurs domaines pendant quatre cents ans de constance et de fatigues.

Ils étaient parvenus à un point de splendeur remarquable, lorsque, vers le commencement du quatorzième siècle, les Turcs, qui s'avançaient vers la Morée, obligèrent les moines de la Thessalie et de la Phocide à se réfugier dans le mont Cyllène. Les derniers essaims de ces cénobites, et les hommes de lettres qui avaient inutilement cherché un asile dans leurs cloîtres, les suivirent dans cette retraite, où ils apportèrent les ouvrages des écrivains de l'antiquité. Chaque

jour, des manuscrits rares grossissaient la bibliothèque de Méga-Spiléon, qui possédait, à ce qu'on assure, les comédies de Ménandre, les tragédies de Sophocle, d'Euripide, des historiens, etc., lorsqu'un incendie arrivé en 1400 détruisit ce dépôt précieux. Par un zèle facile à expliquer, on sauva l'image miraculeuse de la Vierge, les *ex-voto* et les reliques, sans s'embarrasser de disputer aux flammes les trésors renfermés dans la bibliothèque. Après cet événement, la charité des fidèles pourvut à la restauration du monastère; et les moines qui échappèrent au sac de Constantinople en 1454 formèrent un nouveau dépôt de manuscrits à Méga-Spiléon; mais il eut le sort du premier, par un incendie arrivé au commencement du dix-septième siècle. Enfin ce fut à la suite de cette seconde catastrophe que la chartreuse, dont on sauva encore l'image et les reliques, fut reconstruite telle qu'on la voit maintenant.

Les moines, qui me racontaient ces vicissitudes, ne me laissèrent point ignorer de quelle manière ils avaient échappé aux ravages occasionés par la guerre de 1770, qui fit une solitude de la Morée. Un des pères, qui semblait, à sa fraîcheur, pareil au laurier toujours vert du Tempé, triompher comme lui des années, nous dit comment un nouveau Fénélon avait sauvé le couvent. Ce prieur vénérable, qui n'avait pris conseil que de son cœur, loin de mêler les ressentiments de plusieurs siècles d'outrages à ceux des chrétiens exaspérés par l'ivresse de quelques succès, exhorta les moines à devenir les protecteurs des mahométans. Tous, sortant à sa voix des cellules du mont Cyllène, la croix à la main, se firent jour à travers les bandes armées des Grecs. Aussi éloquents que terribles, sous leur ar-

mure évangélique, à force de prières et de menaces, ils parvinrent à arracher à la mort toutes les familles turques de Calavryta. Ils leur donnèrent asyle dans le monastère de Méga-Spiléon; et après les avoir soustraites à la première fureur du peuple, ils les guidèrent à travers l'Achaïe; ils devinrent leurs bateliers pour traverser le golfe, et ils ne les quittèrent qu'après les avoir déposées au port de Crissa, où le pavillon ottoman flottait, tandis que l'insurrection était générale dans la Morée.

Cette action, digne des beaux jours de l'église, ne resta pas sans récompense. Les Turcs, qui retombèrent bientôt après sur la Morée avec les forces réunies des Albanies, de la Macédoine et de la Thessalie, n'oublièrent pas la conduite généreuse des moines de Méga-Spiléon. A peine leur sérasker eut pris terre dans la presqu'île, qu'il envoya un drapeau et des sauf-conduits, afin de garantir le monastère de l'Assomption ainsi que ses religieux; et cette grace fut le signal de nouvelles œuvres de charité. A la faveur de leurs passe-ports, les moines se portèrent au quartier-général; et par leurs instances jointes à des sacrifices pécuniaires, ils arrachèrent à la mort ou à l'apostasie un nombre considérable de chrétiens. Une grande partie de l'Achaïe attribua son salut à leur pieuse sollicitude. Dans ces jours de désolation, la religion fut ainsi l'appui des malheureux; et les Turcs de Calavryta se rappellent encore avec reconnaissance qu'ils durent l'honneur et la vie de leurs familles aux cénobites du mont Chelmos.

Tel fut le récit des moines, qui après nous avoir montré leurs reliquaires, les *ex-voto*, ainsi qu'un grand nombre de lampes en or, en vermeil et en argent, nous

invitèrent à visiter les chapelles ainsi que les cellules de leur monastère. Je n'entreprendrai point d'énumérer les détours des escaliers et du labyrinthe que nous parcourûmes pour nous rendre aux autels de sainte Euphrosine, inventrice de l'image miraculeuse, à ceux de l'archange saint Michel et des trois Hiérarques, qui sont placés dans des réduits ténébreux. Nous parcourûmes aussi plusieurs galeries pratiquées devant les cellules des religieux et des pèlerins. Nous y vîmes de jeunes enfants occupés à effeuiller des roses, dont les pétales sont employés à faire des conserves; d'autres qui épluchaient des légumes secs, et des frères lais dont le métier est de tailler et de coudre des cilices ou des toges monacales (1).

Nous descendîmes ensuite au réfectoire, situé au rez-de-chaussée; et en passant, on nous fit remarquer, près d'une fontaine qui jaillit du rocher, un autel taillé dans un pilier à l'endroit où la pieuse Euphrosine trouva la sainte image. En tournant à droite, nous passâmes sous une voûte, noircie par la fumée, qui conduit à la cuisine, au milieu de laquelle s'élève un âtre carré pareil à un hiéron ou plutôt à un foyer du Tartare. Des arbres entiers y brûlaient autour de plusieurs chaudières élevées sur des trépieds de fer

(1) Les vêtements des moines se font presque toujours dans leurs communautés. Les fondateurs d'ordres monastiques ne donnèrent primitivement aux religieux que des habits de paysans. Saint Athanase dit, en parlant des vêtements de saint Antoine, qu'ils consistaient en un cilice, deux peaux de brebis et un manteau de cuir (Athanas., *In Vit. S. Anton. apud Ros.*, p. 59). Saint Hilarion ne portait qu'une cappe de poil de chèvre (Hier., *In Vit. S. Hilar.*, p. 75).

(πυροςιαί). Les *calefats* chargés de la préparation des aliments, et les *frères boulangers*, furent les seuls êtres que nous trouvâmes au fond de ce souterrain, occupés aux travaux du four et de la cuisine (1), dans l'idée que ce devoir de leur noviciat est une œuvre expiatoire des péchés mortels.

Comme il faut tout voir en pareil cas, nous descendîmes au cellier. Les Albanais, qui connaissent tous les gîtes où ils trouvent *franche lippée*, ne tarissent pas en éloges au sujet de l'hospitalité du couvent de Méga-Spiléon; et ils placent au premier rang de ses merveilles *la cave bien fournie* des bons pères. Ils célèbrent, dans leurs chansons, les moindres particularités de ce *paradis des buveurs*, et ils savent jusqu'au nombre des degrés de l'escalier par lequel on y descend. Je ne connais pas la célèbre tonne de l'abbaye de Fulde; mais je n'ai vu nulle part deux aussi grands tonneaux (2) que ceux qu'on nous montra. Le plus ancien, appelé *Angélique*, contient, à ce qu'on dit, huit cents barils vénitiens; et le second, qui est surnommé *Stamato*, au-delà de mille. L'un et l'autre ont été construits dans cet antre, qui est garni d'une quantité considérable d'autres futailles, dont les moindres contiennent au-delà de vingt-cinq pièces, mesure de Bourgogne. Les religieux nous assurèrent qu'ils récoltaient la quantité de vin nécessaire pour remplir ces amphores colossales, dans un rayon de cinq à six lieues

(1) Dans l'institution monachale de St. Basile, il y avait des frères boulangers. St. Ephrem., t. I, p. 321, edit. Rom. 1732.

(2) Les tonneaux furent de tout temps un objet important dans les abbayes. *Voyez* St. Ephrem., t. II, p. 123.

de leur couvent; mais qu'ils vendaient celui de leurs fermes éloignées, ainsi que sept cent milliers environ de raisin de Corinthe provenant des vignobles de l'Acrathis, qui donne l'*uva passa* de première qualité, quoiqu'un voyageur moderne ait écrit qu'on n'en trouve pas un seul cep sur ses coteaux.

Après avoir exploré le souterrain, les moines nous firent traverser le couvent, d'où nous sortîmes pour nous rendre à un plateau situé à l'occident, qui est le lieu ordinaire de leur récréation. En dehors de la porte, ils nous montrèrent une espèce d'hospice (ξενοδοχεῖον) où ils reçoivent les Turcs (1) et les Juifs. Ils nous dirent que c'était aussi le pied-à-terre des étrangers qui arrivent au couvent lorsque le soleil est couché; car, après cette heure, la règle exige que la porte et la herse de la grotte soient fermées. La retraite est annoncée par le glas d'une cloche dont les échos répètent les sons à une distance considérable. On prie pendant ce temps pour les voyageurs; et ceux qui se présentent quand l'heure est passée sont reçus par un tourier du dehors, qui est chargé de pourvoir à leurs besoins. Comme dans une place de guerre, on fait des rondes à l'extérieur, tandis qu'on veille au-dedans; enfin, en cas d'attaque, on pourvoit à la défense de la porte au moyen d'un détachement d'hommes armés, qui sont choisis entre les caloyers laïcs.

(1) Les visirs et les gouverneurs turcs, auxquels on n'ose rien refuser, sont les seuls individus non chrétiens que les moines admettent dans leur couvent, par la crainte d'encourir leur animadversion, s'ils les refusaient. Il est fait mention de ce local sous les noms de Ξενοδοχεῖον et d'Ἀρχονταρίκιον, dans la vie de St. Sabas. p. 253, t. III. Eccles. Græc. Monument.

Nous passâmes le même ruisseau que nous avions traversé en montant au monastère. Les pères nous firent remarquer plusieurs moulins situés sur ses bords; et, au milieu des vignes qu'il arrose, les chapelles de la Sainte-Trinité, de Saint-Antoine, et celle de Tous-les-Saints. Nous franchîmes une barrière pour entrer sur un plateau orné de cyprès enlacés de rosiers alors fleuris, qui présente un cirque nivelé et sablé entouré de boulingrins. Avant de nous y laisser promener, on nous conduisit à un kiosque, où l'on nous pria d'inscrire nos noms sur une colonne en bois, afin de les y graver ensuite au ciseau. M. Cartwright y dessina le sien; j'y inscrivis aussi le mien en français ainsi qu'en caractères grecs; et ils furent aussitôt copiés sur l'*album* de la communauté. En quittant le belvédère, nous vînmes nous asseoir sur des bancs de gazon placés symétriquement autour de cette place, dont le centre est occupé par une église qui est celle du cimetière de la communauté. « Voilà, nous dit un « des religieux, le port où nous arrivons après les « orages de la vie. Avant que Véli pacha nous eût per- « mis de bâtir ici un oratoire, nous enterrions nos frères « sur les hauteurs qui dominent notre monastère; et « nous les possédons maintenant au sein de notre fa- « mille. Nous venons chaque jour auprès de leurs tom- « beaux mêler à nos délassements le souvenir des vé- « rités éternelles qu'ils nous annoncèrent pendant le « cours de leur vie périssable. »

En retournant au couvent, on nous indiqua une grotte superposée à l'ogive de la grande caverne, dans laquelle il y avait autrefois deux chapelles sous l'invocation de l'Ascension et de saint Jean Théologue. On

y montait au moyen d'une échelle en corde; mais la méchanceté, qui empoisonne tout, ayant publié que cette excavation était remplie de trésors, les moines ont abandonné depuis long-temps ces autels, qui ne sont plus fréquentés.

Les religieux qui nous avaient accompagnés, ayant voulu assister à notre repas, je profitai de cette circonstance pour m'informer de la règle de leur ordre.

« Saint Hilarion, disciple de saint Antoine, a été le « père des moines dans la Syrie et dans la Palestine, « comme son maître l'avait été de ceux d'Égypte. L'É-« glise d'Orient est redevable des caloyers qui sont sa « milice, à saint Basile, et toutes ces institutions n'ont « rien de divin. Le nombre des anciens solitaires est « l'œuvre d'une volonté spontanée, parce qu'il n'était « pas besoin alors ni de bulles des patriarches, ni de « lettres royaux, non plus que de la permission des or-« dinaires pour instituer des sociétés religieuses. On ne « demandait point aux religieux, si dans le titre de leur « fondation il y avait un revenu suffisant pour les entre-« tenir, afin qu'ils ne fussent pas à charge au public, « car chacun travaillait de ses mains et pourvoyait à sa « subsistance à la sueur de son front. Agapius nous donne « une idée de la vie religieuse de ce temps en parlant des « moines du mont Sinaï, qui vivaient répandus autour « du buisson dans lequel le seigneur apparut à Moïse « jusqu'à ce que l'empereur Justinien leur fit bâtir un « monastère, pour les mettre à couvert des courses des « Arabes, accoutumés à les enlever et à les vendre « comme des beliers.

« Jusque là on avait ignoré les noms d'abbés ou pères, « d'archimandrites ou chefs des étables, car par humi-

« lité les religieux se comparaient aux plus vils des « animaux (1). Il faut voir ce que Cassien a écrit au « sujet de leurs vêtements, de leurs coqueluches et de « leurs sabots, pour avoir une idée des premiers céno- « bites, qui, sans faire vœu d'obéissance, de chasteté et « de pauvreté, pratiquaient ces vertus, bien éloignés de « croire qu'un jour on partirait de la surérogation de « leurs mérites pour fonder le monopole des indul- « gences, dont l'institution est une des plus grandes su- « percheries introduites dans l'église d'Occident.

« *Prier* et *travailler*, voilà, poursuivirent-ils, nos « préceptes et notre règle (2). Il y a peu d'hommes qui « n'aient pas persisté dans cette observance, avec d'au- « tant plus de ferveur que chacun est libre de se retirer, « s'il ne se sent pas assez de forces pour la suivre. « Dès que le frère surveillant a donné le signal, nous « nous rendons au chœur (3). Nous récitons des offices « aux différentes veilles de la nuit, et quelques-uns « de nous poussent l'austérité jusqu'à coucher sur la

---

(1) Ces subscriptions portent souvent : ὁ ἀνάξιος καὶ ἀνωφελὴς ἱερομόναχος, ὁ ἀνυπόδητος καὶ ῥακενδύτης καὶ ζώων ἀλόγων ἀλογώτερος. L'indigne, l'inutile moine sacré, le va-nu-pieds, le déguenillé et le plus animal de tous les animaux privés de la parole.

(2) Quelques moines étaient exempts du travail des mains les lundi et mardi de chaque semaine. St. Ephrem., t. I, p. 315.

Au reste, cette obligation est telle, que le mercredi et le vendredi on ne donne pas de vin au réfectoire, afin que ceux qui en veulent boire ces jours-là soient obligés de travailler, pour gagner de quoi en acheter.

(3) Surveillant, ἀφυπνιστὴς, *Evigilator*, est celui qui a soin d'éveiller les moines; il y en a un autre appelé ἐξυπνιστὴς, *excitateur*, chargé de les empêcher de dormir pendant les offices.

Typic. S. Sabas. c. V.

« dure (1). On célèbre la liturgie à l'aurore, et la cloche « nous appelle ensuite au réfectoire (2) pour prendre « le repas du matin, car nous ne travaillons qu'après « avoir mangé le pain de douleur (3). Les plus âgés de « nos *hiéromonachi* (moines investis du sacerdoce), « qui passent leur vie dans l'observance du jeûne ex- « piatoire (4), restent au monastère pour chanter les « offices. La table est commune (5), et des végétaux, « des graines légumineuses, quelques olives (6), sont « les aliments communs à tous, excepté dans le cas « de maladie. Alors on permet l'usage du gras, qu'on « sert à ceux qui en ont besoin dans l'intérieur de leurs

---

(1) Ξηρὰ, St. Ephrem., *Vit. Beat. Abrah.*, t. II, p. 17..

(2) Ἀριστήριον et ἐψητήριον, v. Ann. Comnen., lib. XIV, 443; Cp. Christ., lib. II, 121; Vita S. Nili junioris, p. 52 et 145; Joan. Mosch. in Limon. c. 166.

(3) Suivant le précepte. *Cantic. grad. Salomon.*, Ps. CXXVI, v. 2.

(4) Le jeûne expiatoire existait aussi chez les païens. Il y en avait en l'honneur d'Isis (Hérodot., lib. II, c. 40). On en observait un de dix jours pour être initié aux mystères de Cybèle (Arnob., lib. V; Clement. Alexand., *In Protrept.*). On ordonnait parfois un jeûne général qui s'étendait jusqu'aux animaux domestiques, comme le firent les Lacédémoniens (*Aristot. OEconom.*). Eumolpe et Érechthée avaient introduit le jeûne dans les Thesmophories et dans les cérémonies d'Éleusis (Athen., lib. VII; Plutarch., *In Vit. Demosth.*). La vie des pythagoriciens était un carême continuel.

(5) Le prieur seul a le privilége de manger dans son appartement.

(6) Δύναταί τις ποιῆσαι τὴν χρείαν αὐτοῦ εἰς μικρὸν λάχανον καὶ ὄσπριον ἢ ὀλίγας ἐλαίας.

St. Doroth. Abbas Doctrin. c. 3, p. 390, t. XII. Bibliothec. Veter. Patr.

« cellules, où nous n'entrons ordinairement que pour « nous livrer au sommeil (1). Les amendements ap- « portés à nos réglements primitifs, et les décisions re- « latives à notre discipline, après avoir été discutés « en chapitre, n'ont force d'exécution qu'autant qu'ils « sont confirmés par un *rescript* signé de la *plume « d'argent* de nos patriarches (2). Dans l'ordre habi- « tuel de nos exercices, chacun se rend au lieu qui lui « est assigné pour travailler, d'où on revient pour « chanter les vêpres, qui sont suivies du souper; et la « journée se termine par la prière appelée *Complies*, « qu'on récite pour demander à Dieu de nous préserver « des embûches du démon (3).

(1) Nous nous abstenons de traduire cette note pour des raisons faciles à comprendre, quoiqu'elle soit tirée de la règle de St. Pachome, p. 772, t. IV, Bibl. Vet. Patr. Andreæ Gallandi, § 95. *Nemo alteri loquatur in tenebris; nullus in psathio cum altero dormiat; manum alterius non teneat, sed sive steterit, sive ambulaverit, sive sederit uno cubito distet ab altero. Spinam de pede excepto domus præposito et secundo et alio cui jussum fuerit, nemo audebit evellere. Ibid.*, p. 723. *Nec in asino nudo sedeat*, Μηδ' εἰς ὄνον γυμνὸν καθεσθῇ.

(2) Plume d'argent; allusion faite à l'usage dans lequel sont les patriarches de signer leurs encycliques avec une plume de ce métal, ou bien de roseau de Perse (*calamus orientalis*). Le sceau qu'ils apposent à leurs mandements est en cire noire. Il représente la Vierge avec les lettres ΜΡ ΘΟΥ, et l'enfant Jésus I. C. XC.; portant dans les rayons de sa couronne Ὁ ὬΝ, *celui qui est*. Il y a un autre cachet synodal pour les affaires expédiées par la daterie du patriarche. Celui-ci est rond et divisé en quatre parties, sur lesquelles on lit : *Les serviteurs, le patriarche grec de Constantinople et les métropolitains du synode siégeant dans la capitale.*

(3) Typic. S. Saba. Il y a les grandes et les petites complies,

« Quelques-uns d'entre nous se livrent à l'enseignement des clercs qui se destinent au sacerdoce, et ce « sont ordinairement ceux de la communauté éprouvés « par les voyages et la connaissance des hommes, auxquels ce soin est confié. Plus ils ont vu le monde, « plus ils sont jugés propres à remplir ces devoirs, « et on les choisit parmi les plus vieux de notre « ordre, de façon que toujours débonnaires, ils vivent « au milieu de leurs disciples, sans donner dans les « excès d'une hauteur déplacée ou d'une familiarité « coupable. Nous avions pensé à former des petites « écoles, et à nous livrer à l'instruction de la jeunesse « en adoptant la méthode indiquée par saint Jérôme (1), « mais la sévérité de la règle nous sépare du monde, « quoique nous regardions comme une maxime destructive de la dignité de l'homme, *que ne point « s'exposer à la tentation, c'est avoir acquis la vertu.* « Cependant nous tempérons la rigueur de nos pré-

---

τὰ ἀπόδειπνα; les premières ne se chantent que pendant le carême qui précède Paques.

(1) Epist. ad Lætam : fiant puero litteræ vel buxeæ, vel eburneæ, et suis nominibus appellentur : ludat in eis, ut lusus ipse eruditio sit. Quintilien (lib. I, cap. 1) souhaite pareillement qu'on instruise les enfants en jouant, et le bon Rollin insiste sur ce projet, en conseillant d'adopter le *bureau topographique* de Dumas. La chaleur qu'il met à délivrer les enfants d'*un repos qui les attriste, en les tenant toujours collés à l'endroit où on les fait lire*, fait autant l'éloge de l'excellence de son cœur, que de la sagacité de son jugement, qui voyait dans la méthode routinière, le dégoût, l'aversion pour l'étude en général qu'elle occasionne, et, nous dirons de plus, la cause de plusieurs maladies, qu'on n'a pas encore observées, quoiqu'elles méritent d'être étudiées par les médecins.

« ceptes en voyageant, parce qu'en vivant loin de la « société nous tomberions dans les basses habitudes « qui accompagnent l'ignorance des mœurs du monde.

« Nous avons des frères employés à la surveillance « et aux travaux de nos fermes. Quelques-uns sont « préposés au défrichement des terrains vagues, d'au- « tres à la garde des troupeaux, dont la laine filée ou « tissée par leurs mains sert à notre habillement et à « celui des pauvres. Nous ne revoyons ordinairement « ces ouvriers évangéliques qu'aux grandes solennités « de l'année, où nous nous réunissons autant que « possible, afin de chanter ensemble les louanges du « Seigneur. »

Après ces renseignements, qu'on trouve épars dans les statuts des ordres monastiques, le père qui portait la parole nous donna quelques détails sur la police intérieure de la communauté. Il nous dit comment les cénobites se battaient parfois entre eux (1); les châtiments qu'on infligeait aux délinquants, en les punissant par la prison, les fers et la bastonnade; les pénitences imposées pour des délits légers, et les moyens employés afin de maintenir la concorde entre des êtres qui, quoique religieux, sont, malgré cela, des hommes que la grace ne rend pas également parfaits. *Tels sont nos réglements*, ajouta le caloyer; *mais pour les athlètes de la foi, les victoires sont séparées des couronnes par un grand intervalle de temps* (2).

(1) Les moines se battaient très-anciennement entre eux, comme le rapporte saint Éphrem (t. I, p. 328). On les punissait aussi des fers, de la prison, etc. (*Id.*, t. II, p. 275).

(2) Saint Jean Chrysostôme. *Panégyrique de saint Julien*, t. III.

L'article des finances étant une corde délicate à toucher, je me gardai de faire des questions à ce sujet. Je me contentai de savoir que les recettes couvrent les dépenses, et que nos riches abbayes, qui étaient devenues de véritables retraites d'épicuriens, en dissipant en festins leurs richesses, au lieu de les employer en aumônes, auraient difficilement fait face aux frais de l'hospitalité qu'excercent les moines de Méga-Spiléon. Les religieux de cette retraite, sans registre à double partie pour calculer les dépenses et les recettes, sans ostentation, ne comptent leurs jours que par de bonnes œuvres, et n'ont pour principe d'économie qu'une charité fervente qui s'occupe des malheureux. *Le père de famille*, répètent-ils, *blâme le zèle indiscret de ceux qui veulent séparer l'ivraie du bon grain.* Ainsi un étranger, quelle que soit sa religion, son pays et sa langue, ne frappe point en vain à leur porte. On ne demande à personne son pays, sa croyance, ni son nom, pour lui tendre une main secourable; et surtout on ne s'informe pas quand il partira. Chrétien, Turc, Juif, Bohémien, ou Pyrolâtre, qui se présente, reçoit toujours du pain à discrétion, une ration copieuse de vin, des olives, dès légumes, du fromage, mais rarement de la viande, article au demeurant peu nécessaire aux Orientaux. Il arrive parfois qu'on découvre dans des recoins, des pauvres ou des malades, et le Lazare délaissé obtient, ainsi que l'étranger, des secours d'autant plus généreux, qu'il paraît plus infortuné. Tant de soins ne sont pas perdus pour les religieux, et il est rare qu'on abuse de leur hospitalité. Les Turcs ont des égards pour des hommes chez lesquels ils trouvent d'inépui-

sables aumônes. Les Grecs croiraient offenser le ciel s'ils prenaient au-delà de leurs besoins ; et les fidèles comme les infidèles se respectent assez pour ne pas être indiscrets, ni exigeants. Il n'en est pas ainsi du patriarche et des chefs de l'église orthodoxe, qui rançonnent souvent les caloyers de Méga-Spiléon, à titre de redevances, de secours et d'emprunts déguisés sous tous les prétextes ignominieux que le fisc met en pratique pour arracher jusqu'au denier de la veuve. Les religieux n'ont pas toujours échappé avec un égal succès à l'avidité des pachas de la Morée, et l'opulence qu'on leur suppose leur a valu plusieurs avanies. Mais ces calamités éphémères, loin de porter un coup fatal à la sainte Thébaïde, n'ont servi qu'à augmenter sa prospérité. De nouveaux déserts ont été cultivés pour faire face aux dépenses, et les caloyers de Méga-Spiléon se sont soutenus par un esprit qui a surmonté des difficultés capables de renverser tout autre établissement qu'une communauté religieuse. La tradition leur a indiqué la voie qu'ils doivent suivre, en persévérant dans le travail et dans la charité. Qu'ils soient donc fidèles à leurs institutions ! Que leurs mains endurcies ne dédaignent jamais le hoyau ! Qu'ils ne confient point à des mercenaires l'honorable soin de diriger le soc orné des palmes de la religion ! Qu'ils restent étrangers aux vanités du siècle, tous les cœurs leur sont acquis ; et l'ennemi même du nom chrétien n'approchera qu'avec respect d'une retraite sanctifiée par la pratique des vertus, à l'ombre desquelles ils prospéreront.

Comme il n'y avait pas le même inconvénient à s'informer de la bibliothèque que des finances, nous ob-

tînmes sans difficulté la permission de la visiter. Nous ne devions pas nous attendre à y découvrir beaucoup d'objets précieux ; et ce fut sans un grand intérêt que nous descendîmes dans ce souterrain, qu'on pourrait appeler le tombeau (βιβλιόταφος) plutôt que le conservatoire des livres. Nous le trouvâmes dans un désordre complet : les byzantins, les pères, les philosophes, étaient entassés pêle-mêle ; et, à chaque volume qu'on exhumait, nous étions aveuglés par la poussière. Nous parvînmes cependant à démêler un assez beau manuscrit des évangélistes, écrit sur parchemin ; et peut-être aurions-nous exhumé quelque autre livre, si on ne nous eût pas pressé de rendre visite au prieur, qui nous attendait.

Ce vieillard, que nous trouvâmes dans sa chambre, où il était retenu par une affection arthritique, nous parla de ses infirmités avec la prolixité ordinaire aux Orientaux, qui aiment à raconter leurs maladies réelles ou factices à tout venant. Il nous apprit que ceux qui restaient, comme lui, à poste fixe au couvent, étaient généralement affectés de rhumatismes ; et le fait est très-croyable, d'après l'humidité de la grotte qu'ils habitent. Nous nous apercevions, quoique nouvellement arrivés, que cela devait être ainsi, par les symptômes d'un rhume, que nous dissipâmes en retournant nous asseoir au kiosque.

Ce fut dans un dernier entretien avec les moines que j'obtins ce qui me manquait de renseignements relatifs à la topographie du mont Cyllène. J'attendais l'instant de retourner en France; ainsi je dus me contenter de recueillir les distances de la route qui con-

duit de Méga-Spiléon à Vostitza (1). Ils me donnèrent également des détails circonstanciés sur le cours du Bura, qui prend ses sources dans le mont Chelmos, cinq lieues environ au sud-est de Diacovto. Ils me racontèrent de quelle manière les monastères de Saint-Nicolas, de la Trinité et de Sainte-Monique, qui étaient habités par des religieuses, furent dévastés en 1770, et comment ces pieuses colombes furent égorgées au pied des autels de leur céleste époux. Et comme je leur demandai si on y observait alors la règle composée par Irène, épouse d'Alexis Comnène, pour les religieuses de la Vierge pleine de graces (κεχαριτωμένης) de Syphante, ils se mirent à rire, ce qui me prouva qu'un pareil attentat contre la nature n'est plus pratiqué qu'en Italie (2). Tels furent nos derniers entretiens avec les pères, que nous quittâmes avant le coucher du soleil, pour retourner à Calavryta.

---

(1) Route de Méga-Spiléon à Vostitza, un tiers d'heure O.; de Méga-Spiléon, Zachloros, 50 familles grecques; une demi-heure N. O., Douméni, 100 f. g., mont Phtéri; deux heures N. O., Mamoucha; deux heures N., Troupia-tis-Agias-Irénis; deux heures N. O., Vostitza.

(2) La règle de Ste Irène portait que l'économe de ce monastère, son substitut, les deux aumôniers et les confesseurs devaient être eunuques, εὐνοῦχοι, καὶ ὁλοτεμένοι, ἤγουν κολοβοί.



LIVRE DIX-SEPTIÈME.

ARCADIE MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Potamographie de l'Alphée. — Remarques sur la partie supérieure de l'Arcadie. — Mégalopolis, ses évêques. — Château de Caritène bâti par les Français. — Cadastre de ce canton. — Ruines de plusieurs villes anciennes. — Route de Tripolitza à Caritène. — Londari. — Sinano. — Ruines et inscriptions de Mégalopolis. — Gisement de plusieurs acropoles. — Nymphæum d'Arcadie. — Mont Lycée. — Arrivée à Caritène.

Les géographes qui ont tracé le cours de l'Alphée placent ses sources dans le mont Borée d'Arcadie, à l'occident de Tégée et au-dessus d'Asea, bourg dépendant de Mégalopolis (1). Partant de là pour énumérer les rivières qui forment son cours, ils nomment le Thinnus ou Thissus; le Gathéate, qui reçoit le Carnion; le Parrhasius, que le mont Lycée alimente de ses sources; et l'Helisson, dont les eaux baignaient le pays des Tricolons. En poursuivant leur potamographie, ils citent le Lusius et le Gorthynius, qu'on confond

(1) Strab., lib. VIII, 343.

parfois sous une même dénomination ; le Ladon, l'Érymanthe, l'Iaon, le Cladée, le Cytherius, le Triton et l'Énipée, qui cumulent les eaux d'une multitude de sources, de ruisseaux et de torrents, à l'époque de la fonte des neiges, où lorsque Jupiter pluvieux ouvre les cataractes de l'Olympe pour féconder les campagnes pendant la saison de l'hivernage.

L'Alphée, maintenant appelé Orphéa et Rouphia, dépouillé de son nom poétique, tel qu'un héros privé de ses couronnes et de ses palmes, prend son origine au mont Davria, non loin de l'autel de Borée, où sa source n'est plus désignée que sous l'appellation vulgaire de Képhalo-Vrisi. Grossi par la rivière d'Aloni-Steno, qu'il reçoit au-dessous de Carteroli, il arrive à Mégalopolis dont les ruines ne sont plus habitées que par la faible population du village de Sinano. Après avoir arrosé ce plateau, il s'accroît, en coulant au nord-ouest, du tribut des rivières de Sainte-Marie, de Sapolivadia, de Sabascia et de Leondari, dont les sources voilées de forêts existent dans les montagnes qui forment la ligne de séparation entre les versants de l'Arcadie et de la Laconie.

Au sortir de la vallée de Sinano, l'Orphéa entre dans le territoire de Caritène, pays antique des Tricolons, toujours abondant en moissons et riche en troupeaux. Après avoir passé sous le pont qui conduit à Caritène, le fleuve reçoit, par sa rive droite, l'Astycolos ou rivière de Hadgi Oglou; et toujours du même côté, l'Agaphthys lui envoye les eaux des torrents des montagnes de Gorthys. Au-dessous d'Anargyri, s'ouvre la vallée de Phanari. Sa rivière qui cumule tous les ruisseaux de l'Alvana ou mont Evan verse le tribut de leurs

eaux dans le lit de l'Alphée, dont les bords élevés expirent à l'extrémité de la vallée du Ladon.

Cette dernière rivière prend son origine au mont Lampée, chaîne qui sépare son bassin de celui du Cérynite. Elle reçoit dans son cours les affluents des villages de Lusi, de Poria, de Pyrgos, de Neminitza, de Palæo-Pyrgos, qu'on croit être l'ancienne Methydrium, et de Cernès. Par une vallée presque parallèle, mais plus septentrionale, le Ladon est grossi par l'Aroanius et plusieurs autres cours d'eau, avant de s'accroître du tribut des rivières de l'Arcadie septentrionale ou Cisalphéenne que j'ai fait connaître dans mon itinéraire à travers le mont Pholoé et l'Érymanthe, jusqu'à Tripotamos ou Psophis. J'ai dit quelles étaient les vallées fertiles situées au milieu de la presqu'île baignée par l'Érymanthe, le Mélas, le Crathis, le limpide Iaon qui se mêle avec le Ladon (1), dont les eaux se déchargent dans l'Alphée, près d'un endroit que l'on nomme l'Ile aux corbeaux (2): il nous reste maintenant à décrire la partie méridionale de l'Arcadie.

Dans la marche adoptée par Pausanias, il nomme, après Psophis, Telphuse, dont le territoire fertile était arrosé par l'Arsen, rivière tributaire du Ladon. Puis reprenant ce fleuve à sa source près de Clitor, dont les ruines existent aux environs de Platinder, il revient

---

(1) Κὰδ δὲ μέσην νῆσον, κοίλην χθόνα ναιετάοισιν
Ἀρκάδες Ἀπιδανῆες ὑπὸ σκοπιὴν Ἐρυμάνθου
Ἔνθα Μέλαι, ὅθι Κρᾶθις, ἵνα ῥέει ὑγρὸς Ιάων,
Ἧχι καὶ ὠγύγιος μηκύνεται ὕδασι Λάδων.

Dionys. Perig. v. 414 et seq.

(2) Paus., lib. VIII, c. 25.

sur ses pas en énumérant Leucase, Mesoboa, Nasès, Oryge, Haluns, les Thaliades et Telphuse, qu'on croit être remplacée par le hameau moderne de Vanina. Il fait ensuite connaître Hérée, dernière ville de l'Arcadie du côté de l'Élide; Aliphère, où Jupiter donna le jour à Minerve, Herée, Melæné, Buphagium et sa rivière, qui bornait les Héréens et les Mégalopolitains. En parlant de Mégalopolis, fondée par Épaminondas, le même auteur nous donne une liste très-importante des villes qui, de leur propre gré ou par haine contre les Lacédémoniens, contribuèrent à peupler cette colonie située au milieu du Péloponèse. Dans la province de Ménale (1), il y eut Alea, Pallantium, Eutée, Sumatie, Asée, Aperèthe, Hélisson, Oresthasium, Dipée et Alycée. Entre les Épytiens (2), on citait Scirtonium Malée, Cromès, Blenine et Leuctron. Entre les Parrhasiens (3), ceux de Lycosure, de Tœnée, de Trapezunte, de Prosée, d'Acacesium, d'Acontion, de Macarie, de Dasée, s'y réunirent à l'envi. Parmi les Cynuréens d'Arcadie (4), ceux de Gorthys, de Thise sur le Lycée, de Lycoa et d'Aliphère, suivirent l'exemple des

(1) La province de Ménale commençait ainsi au S. O. de Tégée, en s'étendant vers Leondari.

(2) Les Epitiens habitaient probablement dans la Triphylie, où Polybe place une ville appelée Æpyum, lib. IV, c. 77.

(3) Les habitants de ces villes isolées et indépendantes ne songèrent jamais à s'unir par une confédération générale; ils habitaient dans la vallée du Ladon et sur les bords de ses affluents.

(4) Les Cynuréens occupaient le territoire situé au N. E. de Mégalopolis vers Vitina et Sopoto.



autres. Enfin du pays des Orchoméniens (1), il y eut les villes de Thissoa, de Méthydrium et de Teuthis, auxquelles se joignirent Tripolis, Callia, Dipœne et Nonacris. Il est probable que la plupart de ces peuplades résolurent de s'amalgamer, non seulement à cause de la haine qu'elles portaient aux Spartiates, mais par la crainte que leur inspiraient ces farouches dominateurs, qui tuèrent dans une seule bataille dix mille Arcadiens, sans perdre, dit-on, un seul homme. Cette calamité, rapportée à la cent troisième olympiade, est probablement exagérée, puisque six olympiades après (vers l'an 344 avant J.-C.), les Arcadiens, qui avaient battu les Éléens, auxquels ils enlevèrent la présidence des jeux olympiques, eurent à soutenir la guerre contre tout le Péloponèse pour cause de sacrilége, parce qu'ils avaient volé le trésor sacré de Jupiter Olympien.

Mégalopolis n'était plus qu'une grande solitude du temps de Strabon, qui omet de dire qu'elle avait été ravagée par les Lacédémoniens : l'Arcadie, ajoute-il, étant totalement dévastée, il serait inutile d'en faire une longue description. Il se contente d'énumérer ensuite les villes détruites, mais comme il en fait autant au sujet de Mycènes et de Tirynthe, cela ne doit pas arrêter, dans ses recherches, le voyageur qui parcourt le Péloponèse en prenant Pausanias pour guide.

Mégalopolis (2), malgré sa dépopulation, dut être

(1) Les Orchoméniens sont connus par ce que nous avons dit en décrivant la Tégéatide.

(2) Mégalopolis, Strab., lib. VIII; Polyb., Hist. IV, cap. 77; *Ibid.*, cap. 7, 8; II, cap. 64; Tit.-Liv. XXXII, 5; XXXVI, 31.



une ville considérable, puisqu'elle était, au temps du concile de Sardique, le siége d'un évêché qui, ayant changé son nom en celui de Christianopolis, fut transporté à Arcadia vers le milieu du dixième siècle (1). Il est probable que la ville fondée par Épaminondas était extrêmement déchue; car les Français qui s'emparèrent de l'Arcadie, en 1204, ne parlent que de Caritène. Cependant son nom ne leur était pas inconnu, puisqu'on institua des évêques latins sous ce titre cano-

---

31; XXXVIII, 34; XLI, 20, 24; Plin. IV, c. 6; Ptolem., lib. III, c. 16; Palmer. Exercit. ad Diod. Sic., lib. XV, p. 130; *Id.* ad libr. VIII; Strab. VIII, p. 457; Exercit., p. 309; *Id.*, ad Chronic. Marm. Arundel. Exercit., p. 712, 713; Cellar. T. I, Geograph. Ant., l. 2, c. 13, p. 1225.

(1) *Évêques grecs de Mégalopolis.*

I. Martyr, dans les lettres du concile de Sardique.
II. Timothée, au synode de Corinthe dans la lettre à Léon empereur au sujet de la mort de St. Protère d'Alexandrie.
III. (Inconnu) vers 1087, lib. IV, Jur. Græc. Roman. p. 269.
IV. Constantin, au synode pour la déposition du patriarche Cosmas.
V. (Inconnu) au temps d'Isaac Lange.
VI. (Inconnu) au temps du pape Grégoire X.
VII. Macaire 1347
VIII. Macaire II, signataire de la sentence de destitution du patriarche Josaphat, lib. 2, Turc. Græc., p. 174.
IX. Nicodème, vers 1640
X. Eugène 1672
XI. Grégoire, vers 1721

nique (1), et que Chalcondyle en parle comme d'une place qui florissait en 1459. C'était même le point central de réunion des Grecs et des Albanais, qui s'y retirèrent auprès de Thomas Paléologue, pour y attendre les Turcs de pied ferme, et les y combattre. Ceux-ci, qui s'acheminaient par l'Élide en suivant le rivage de la mer, étant arrivés à Ithomé, montèrent de là à Mégalopolis. A la vue de l'armée grecque, qui était rangée en bataille auprès de la *ville*, les Barbares délibérèrent s'ils devaient passer outre, en se rendant droit à Muchla de Tégée (2), ou les attaquer (3). Les chrétiens furent vaincus, mais la destruction complète de Mégalopolis et l'oubli de son nom sont postérieurs à l'époque dont nous parlons.

La chronique de la guerre des Français en Morée nous apprend comment Geoffroi de Ville-Hardoin ayant divisé le Péloponèse en fiefs, messire Hugues de Brienne fit bâtir dans l'Arcadie transalphéenne un château appelé Caritène (4), qui après avoir passé à Guy de la

---

(1) *Évêques Latins.*

I.	Haymo ?	1263
II.	Jacques Polonais	1491
III.	Jean	1500

Oriens Christianus.

(2) Muchla. Μούχλια, *possessiones* Malax. in Hist. Patriarch., p. 163, Gloss. Græc. Barb.

(3) Chalcondyl. Hist., lib. IX, ad ann. 1457, c. IV.

(4) Messire Geoffroy eut depuis un fils qui prit le nom de seigneur de Caritène (Chroniq., p. 139, trad. de Buchon). Quant à Hugues de Brienne et de Liches, il épousa Hélène de Ville-Hardoin duchesse d'Athènes, née de Geoffroi et d'Agnès, fille de Pierre de Courtenai I du nom, comte de Nevers et em-

Roche, à Geoffroy de Cicon, et aux Paléologues, est devenu de nos jours le titre d'un des cantons les plus importants de la Morée. Caritène est le chef-lieu de cette région la plus montueuse des lieux ou l'Alphée coule maintenant sous un nom barbare, ainsi que les rivières poétiques au bord desquelles les Arcadiens, toujours enclins aux charmes de la musique, redisent des idylles qui font encore l'amusement et les délices de leurs loisirs. Pan était le dieu de cette contrée; on le voyait partout. Tantôt uni aux chœurs des dryades dansant sur le Lycée, tantôt suivi des faunes, lorsqu'il parcourait le Ménale, les crédules Hellènes l'associaient à leurs illusions et à leurs fêtes. Il était sans cesse présent à leur imagination; on le voyait à la tête des troupeaux dans les bois, retiré dans les antres, et lorsque la chaleur du jour invite les bergers au sommeil, croyant qu'il reposait à l'ombre des térébinthes, les pasteurs cessaient leurs chants et leurs concerts dans la crainte de l'éveiller. On lui attribuait l'invention de la *flûte*; c'était le plus beau des dieux, et ses pieds de bouc étaient une hypostase de la nature qu'il n'était pas permis d'expliquer.

Les souvenirs mythologiques ont disparu de ces lieux, dominés et dévastés successivement par les Ro-

---

pereur de Constantinople. Guy de la Roche qui fut seigneur de Caritène était fils de Ponce neveu d'Otton de la Roche I[er], duc d'Athènes et de Rhodes devenu héritier de ces duchés par la cession de son oncle. Il est nommé en cette qualité dans une charte de l'abbaye de Belvaux de l'an 1259. *Voy.* pour ces origines : Innocent III, epist. 110; lib. XIV, p. 557, et le nouveau supplément au dictionnaire de Moreri, Paris 1749.

mains, les Français, les Catalans et les Turcs, qui ont divisé le vaivodilick de Caritène en quatre contrées (1).

---

(1) *Cadastre du canton de Caritène.*

Ire *Contrée.* — Vouna.

Noms des villages.	Nombre des familles.
Caritène	600
Khoulas	20
Stemounitza	250
Sigoritzi	150
Chagouliana	250
Corsoxilia	15
Valdepinina	150
Neminitza	80
Garsenica	40
Pyrgaki	30
Vitina	400
Lasta	25
Granitza	20
Kerpini	50
Gloucova	15
Agridi	15
Carnessi	40
Cômi	150
Alonisteno	150
Libovrisi	81
Arendorema	100
Piana	50
Javia	10
Aracova	15
Zelepani	72
Vanina	20

IIe *Contrée.* — Cambi.

Noms des villages.	Nombre des familles.
Kheriès	15
Caratoula	20
Ibrahim	12
Aliméri	12
Pacha	15
Capsochori	15
Carvounari	15
Cassim	15
Caracari	15
Calivia	20
Sounaton	40
Soulou	15

Suite de la IIe contrée.

Noms des villages.	Nombre des familles.
Catzubali	25
Sikia-Apano	12
Sikia-Cato	15
Resvanaga	35
Dedembey	30
Basta	25
Deli-Hassan	20
Horensi	25
Vromosela	45
Papicali	25
Kyparissia	50
Mavrya	20
Corio	20
Corouio	20
Cariès	25
Antron	12

IIIe *Contrée.* — Liodoras.

Noms des villages.	Nombre des familles.
Astycolos	15
Hacormédi	20
Calochicpiana	25
Sula-Sarakeni	30
Lénova	20
Charcou	40
Zatouna	100
Dimitzana	300
Dreodena	40
Turcorafti	40
Paloumba	10
Turcopsari	12
Zervo	30
Bujaki-Sarakini	30
Bastitza	10
Agio-Iani (Herée)	25
Lausi	10
Zulatica	15
Papadou	20
Cocova	15
Cocouri	20
Renassi	15

En partant de Tripolitza, ville à laquelle il convient de rallier les topographies de la région méridionale de l'Arcadie, si on prend la route de Léondari, qui fut la capitale du Péloponèse au commencement du seizième siècle, dans vingt-cinq minutes on arrive à la prise d'eau des aqueducs de la ville qu'on vient de quitter. L'espace qu'on a parcouru est presque entièrement inculte et couvert de landes,

Suite du cadastre du canton de Caritène.

Suite de la III[e] *contrée.*

Noms des villages.	Nombre des familles.
Pera	20
Zouca	25
Bey	15
Carneassani	20
Zepoli	10
Racoreni	30
Langadia	300
Alvanitza	15
Anargiri	60
Catzoulia	15
Grendebouza	20
Surianou-Cartachi	25
Lemon	15
Spatari	25

IV[e] *Contrée.* — PÉRA-MÉRIA.

Noms des villages.	Nombre des familles.
Belissi	30
Aspra-Spitia	40
Lycouresi	20
Nemousa	60
Cosa	30
Rakiès	15
Monastiraki	20
Stavri	20
Kytzi	15
Bocovina	15
Condovasana	60
Velsimakia	60
Kardarytzi	10
Paralongous	10

Suite de la IV[e] *contrée.*

Noms des villages.	Nombre des familles
Mostinitza	40
Podogôra	30
Liopèsi	12
Vaëlia	15
Xérocaritena	10
Contousa	15
Fomeari	15
Galata	20
Symosa	15
Bouliari	15
Scondous	10
Vanina-Laudana	12
Lyvræa	15
Palæochori	15
Xérokerpeni	30
Vervitza	50
Visitzi	50
Gatzoulías	15
Lagavti	15
Strousa	10
Doritza	20
Peta	15
Velanidia	10
Renesi	15
Serzova	10
Vidiaki	10
TOTAL des familles	5742
TOTAL des individus	28710

qu'on traverse dans la direction O. S. O.; quinze minutes plus loin, on passe un ruisseau venant de la droite, dont les eaux, qui inondent une plaine bordée de montagnes âpres, forment un des réceptacles de l'Alphée. On aperçoit, à trois cents pas au N. O., Thana, village près duquel on trouve la poussière des ruines de Pallantium, acropole située dans la province de Ménale. Au bout de vingt minutes on sort de cette plaine pour entrer dans une gorge escarpée, et, dans une demi-heure, on arrive au faîte d'un croupe, où l'on remarque trois routes d'époques différentes dessinées en spirale, qui aboutissent à un ravin, dans lequel coule un ruisseau alimenté par une fontaine voisine. On franchit, dans dix-sept minutes, un second étage de la même montagne, et après une descente scabreuse, à l'extrémité de laquelle on trouve un poste de dervendgis, on traverse une plaine d'un mille de diamètre, qui aboutit à la montagne du Caloyer. Un large tumulus, des arbres magnifiques, quelques vestiges d'antiquités et les ruines d'une chapelle bâtie au bord d'un ruisseau, dont les eaux s'épanchent au S. O., rappellent l'emplacement d'une acropole, qui fut probablement Eutée dont parle Pausanias. Le sentier qui tourne dans cette direction conduit, au bout d'une demi-heure, à une plaine marécageuse encaissée par les montagnes de gauche, où l'on trouve le khan et la fontaine appelés Franco-Vrisi. C'est une des sources de l'Alphée, et quelques blocs de pierre font soupçonner qu'on est sur l'emplacement d'Asea, place qui était abandonnée dès le deuxième siècle de notre ère. Il est probable que cette partie des montagnes est celle où les anciens avaient consacré une grotte

mystérieuse à Pan, et un autel à Borée, car on trouve un antre dans le creux du rocher sur lequel on a bâti une église et les fondations d'un temple dans des marais dont les eaux se rendent à l'Alphée par des conduits souterrains.

A une demi-lieue des ruines présumées d'Asea, après avoir parcouru la ligne supérieure des versants qui partagent les eaux entre l'Arcadie et la Laconie, on traverse la rivière de Franco-Vrisi près d'un moulin, à l'endroit où les montagnes de gauche commencent à s'incliner. On descend de là sur un plateau encaissé, et dans un mille et demi de chemin pratiqué en partie au moyen d'une chaussée sur arcades, bâtie au milieu d'un lac fangeux, on voit le gouffre dans lequel s'absorbent ses eaux, qui reparaissent au midi de la montagne dans un lieu nommé *les sources*, qu'on peut regarder comme le dégorgeoir de l'Alphée. Bientôt on gravit une pente escarpée qui a un quart de lieue de développement pour monter à Anémodouri, en laissant à main gauche, dans l'aire de vent N. E. par E. les ruines d'Asea. Pausanias place dans cette région Apérithe, Dipée et Alycée, dont on pourrait retrouver les positions sans espérer d'y découvrir des objets d'antiquité, car ce ne furent jamais que de simples bourgades habitées par des pasteurs, qui adoraient tout au plus des dieux de bois ou d'argile. Un mille plus loin, on plonge du haut d'une montagne (où l'on voit une grande église dédiée à la Vierge toute sainte), sur la plaine de Mégalopolis; et après une descente tracée en spirale, on arrive à un fort ruiné près duquel il y a quelques cabanes de paysans. Cette partie du chemin est d'un mille, et à pareille distance, en

continuant à descendre à travers une forêt de chênes, on arrive à une éminence boisée, qui est couronnée par le village de Rhapsomatia, à peu de distance duquel s'opère le partage des versants entre l'Arcadie, la Laconie et la Messénie. A un mille de ce hameau, on reconnaît l'emplacement d'une ville ancienne, située à l'ouverture d'une belle et fertile vallée qui se prolonge au midi. La nature des lieux déploie ici un système de contreforts qui dessinent la charpente de l'Arcadie, car dans quinze minutes, on traverse une gorge profonde et boisée, qui se prolonge vers le bassin de l'Alphée, et un mille au-delà, on monte à Léondari, ville éloignée de six lieues et un tiers de Tripolitza.

Léondari n'est pas, comme on l'a cru pendant longtemps, située sur l'emplacement de Mégalopolis, mais plutôt sur celui de Leuctres, qui fut souvent l'objet des contestations entre les Spartiates et les Mégalopolitains, dont cette ville était le boulevard du côté de la Laconie. Georges Phrantza en parle comme d'une place considérable qui était très-florissante au quinzième siècle, temps où elle était la capitale du Péloponèse. Il est probable que sa décadence date du règne de Mahomet IV, lorsque les Vénitiens et les chevaliers de Malte unis aux Maniates portèrent le fer et le feu dans les principaux établissements des Turcs, qu'ils expulsèrent presque entièrement de la Morée. Lorsque je passai à Léondari, en 1799, cette bourgade, composée de deux cent cinquante familles grecques et turques, était gouvernée par un vaivode mahométan. J'y vis quelques ruines, et il est probable que le champ de bataille témoin de la valeur d'Épaminondas dut

être un espèce de plateau situé en avant du défilé qui conduit en Messénie. Toute cette contrée abonde en sources d'eau fraîche; et les habitants, Lacons d'origine, jouissent d'une santé plus robuste qu'aucuns des montagnards de cette région, où l'homme annonce qu'il est né pour la liberté.

La distance de Léondari à Sinano est de quatre milles, et d'un mille environ depuis ce village jusqu'aux ruines de Mégalopolis. La direction N. O. qu'on prend en côtoyant le Syros ou rivière de Léondari, permet de relever les positions de Camara, village situé un mille au-dessous de Rhapsomatia, de Koremi, bâti au confluent du Xerillos avec le cours d'eau qu'on prolonge, en laissant à droite Chiose, Chapoaga, à gauche Dedir bey, pour passer devant Aïas bey, d'où l'on arrive à Sinano.

M. Firmin Didot, qui voyageait dans cette partie du Péloponèse, dit qu'en sortant du bassin de l'Eurotas par un chemin pratiqué sur les montagnes, il arriva à une ancienne église entourée de forts beaux arbres, d'où il eut une vue superbe de la plaine de Mégalopolis. « Après m'être, dit-il, reposé un moment « à Léondari, je montai à la citadelle, où l'on remarque « des ruines. Notre guide nous fit observer de cette « hauteur aux deux versants du mont Ogdani ou Borée, « d'un côté les sources de l'Eurotas, et de l'autre celles « de l'Alphée.

« Notre petite caravane se mit en route vers Sinano, « qui occupe peut-être l'emplacement de Sciritès; et « un quart de lieue au-delà de ce village, nous arri- « vâmes à Mégalopolis. Notre premier soin fut de re- « chercher le théâtre, qui était un des plus vastes de

« la Grèce ; et nous le découvrîmes creusé en hémi-« cycle dans le flanc des collines qui bordent la rive « gauche de l'Hélisson. Je remarquai dans sa partie « inférieure des murailles fort bien construites ; et, en « allant vers la droite, je vis un pont brisé appelé « Coméné-Géphyra (Κομμένη-γέφυρα) (1), nom moderne

---

Inscriptions trouvées à Mégalopolis.

I.

Sur un pont.

...PI▵ AVG ▵ ET ▵ CIVITATI ITA
....VT ▵ R-K-OHISERATIANAE
....TAYPISCYS▵. PONTEM ▵ FECIT.

Au-dessous.

..ΑΤΟΡΙ ΚΑΙΣΑΡΙ ΚΑΙ ΠΟΛΛΕΙ
...ΡΙΣΚΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕ ΓΕΦΥΡΑΝ

Sur la même pierre.

...............ΚΑΘΩΣ......
...ΑΓΑΘΟΣ ΔΟΓΜΑΤΩΝ ΣΥΝΕ
ΔΩΚΕ ΦΩ
...ΕΑΥΤΟΝ ΤΟ ΕΠΙΝΟΜΙΟΝ ΚΑΙ ΒΑΛΑΝ..
...ΕΧΕΙ ΘΡΕΜΜΑΤΩΝ ΔΙΑΒΙΟΥ.

II.

Sur un marbre.

ΑΠΑΤΡΑΤΩΝΠΡΟΣΥΜΝΙΩΝ
ΝΙΚΟΜΑΧΗΝΑΡΙΣ ΤΟΘΚΙΣ ΤΟΣ
ΔΑΔΟΥΧΗΣΑΣΑΝ......

III.

Sur un marbre.

....
ΓΡΑΜΜΑΤ...
ΟΥ..ΟΥ ΤΑΣ ΚΑΝΝΑ..



« de l'Hélisson, qui va se jeter à peu de distance dans « l'Alphée. Au-dessus du théâtre je rencontrai quel« ques Arcadiennes, dont le costume simple, mais élé« gant, devait être celui des bergères antiques du « Ménale. Ces femmes, qui étaient les épouses ou les « filles des pasteurs dont les troupeaux errent dans les « retraites chéries de Pan, étaient occupées, les unes, « à faire cailler du lait dans un chaudron suspendu à « un chêne, sous lequel elles avaient allumé du feu; « les autres, à battre le beurre, et quelques-unes à « étendre leurs fromages sur des claies. Je m'empres« sai de dessiner cette scène, digne des chants de Théo« crite et de Virgile. »

J'examinai ensuite dans tous les sens les ruines de Mégalopolis. On sait que l'Hélisson traversait la ville, la place publique restant à droite du côté du nord. Ce serait là qu'il faudrait rechercher les restes du temple de Jupiter Lycien; le Philippéum, portique élevé par la flatterie à Philippe, roi de Macédoine, qui touchait

---

ΤΟ ΚΛΕΟΣΠΡΟΚΑΤΙΣ ΕΙΣ..........................
ΠΟΛΙΣ ΜΕΓΑΛΟΠΟΛΙ ΤΑΝ..........................
...ΠΟΛΥΣ...ΕΙΣΤΑΝ ΔΙΟΥ ΜΥΜΑΡΙΔΑΣ...ΩΜΟΣ.........
ΟΣΙΑΣΩΝΟΣ ΙΠΟΞΕΝΟΣ ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΥΙΕΡΩΙΠΟΚΡΑΤΕΟΣ Μ...
ΛΙΟΝ ΝΙΚΟΛΑΙΔΑΜΑΣΠΕ...ΕΙΑΠΟΣ ΤΟΙ ΠΑΝΙΣΙΛΩ..Ε.ΔΕΦΑ
ΘΕΝΙΕΠΙΒΑΛΛΕΙΝΚΑΙΝ.... ΜΕΘΑ ΤΑΧΩΡΙΑ ΤΑΣΕΙΤΟΥ ΝΟΜΟ.
ΠΕΡ..ΑΠΟ ΤΑΜΠΕΤΡΑ...ΑΦΕΣΤ...ΙΤΑΝΑΠΟ ΤΟΥ ΠΥΤΙΟΥ
ΤΟΝ ΡΟΥΝΕΩΣ ΕΙΣΤΟΝ ΚΟΙΛΑΙ...ΤΑΝ ΕΙΤΕΝ ΤΟΙ ΚΟΙΛΑΓΓΙΤ..
ΕΙΣΤΑΝΟΔΟΝ ΤΑΝΕΠΙΛΥΚΟΣΟΥΡΑΝ ΑΠΟΔΕΑΡΚΤΟΥ ΤΑΡ.
ΘΟΝΕΙΣΤΑΝ ΙΚΕΤΕΙΑΝ ΚΑΙ ΑΠΟΤΑΣΙΚΕΤΙΑΣ ΕΩΣΕ....
ΤΑΝ ΔΙΑΤΟΥ ΠΥΤΙΟΥ ΚΑΙ ΤΑ.ΟΔΩΝ ΕΠΙΤΑΣΠΕ.....
...ΕΙΑΠΕΡΙΟΝΠΡΟΕΚΑΛΕΣΑΝΤΟ ΑΡΙΣΤΟΔΑ.......
...ΝΟΙΣ ΚΑΙ ΓΑΜΟΣΙΑ ΑΛΛΟΙΔΕΜΗ........
...............ΕΙΑΠΟ..............

au temple de Mercure Acacésius; le portique des sénateurs; un troisième édifice du même genre, qu'on surnommait le Mycopolis; enfin le portique d'Aristandre. Ces monuments, ainsi que le temple de Jupiter, aboutissaient à un espace consacré aux grandes déesses, dont l'inscription n° 2 porterait à croire qu'on célébrait les mystères suivant le rituel d'Éleusis. Les principaux artistes de la Grèce avaient orné ces édifices de statues, dont une des plus remarquables était celle de l'historien Polybe, qu'on peut appeler le génie tutélaire de la ligue achéenne, qu'il protégea auprès des Romains, et qu'il gouverna, en quelque sorte, par la sagesse de ses conseils.

A l'amas de décombres qui couvrent l'autre côté de la rivière, on devine, sans pouvoir assigner un nom particulier à chacune d'elles, qu'on est aux lieux où existait le Thersilion où se rassemblait le sénat des dix mille, près duquel on montrait, dans le deuxième siècle de notre ère, une maison bâtie par Alexandre. La cella de plusieurs édifices entourés de colonnes rasées à fleur de terre, sont les restes des temples des Muses, de Vénus, de Mercure, placés au voisinage du stade qui aboutissait au théâtre. « Je vis de ce côté, poursuit « M. Didot, les assises d'un temple d'ordre dorique ; « plus loin, l'enceinte d'un autre édifice ; et à peu de « distance celle d'un temple plus grand, dont une par- « tie des murailles existe encore : la plupart des co- « lonnes sont brisées à des hauteurs différentes. Avec « du temps, à l'aide des inscriptions et des bas-reliefs « que les pluies mettent à découvert, on pourrait as- « signer des noms à ces édifices. Pausanias, qui en parle « en détail, semble les avoir signalés à l'attention des

« voyageurs qui viendraient après lui, car il nous ap-
« prend que, déja de son temps, Mégalopolis, dépouil-
« lée de son ancienne splendeur, n'offrait plus que de
« vastes décombres. »

De Mégalopolis à la grande source de l'Alphée, la distance est de sept quarts de lieue. On trouve sur cette route, à un mille de Sinano, près d'une chapelle délabrée, les restes d'un édifice près duquel coule la rivière de Risvan; et un mille plus haut, on passe à Chapoga, hameau bâti sur une éminence couverte de fragments de tuiles et de briques. En continuant dans la même direction pendant douze minutes, on arrive à Calivia, résidence d'été des paysans qui cultivent cette contrée; et quinze minutes au-delà, on se trouve au monastère ruiné de Palæo-Rapsomatia. Un sentier qui se présente à gauche conduit, dans deux heures, à Marmora, village éloigné de deux lieues du khan de Franco-Vrisi. Enfin, dans un quart d'heure, on rencontre la source de l'Alphée, qui débouche dans la plaine de Mégalopolis. Son issue est à la base occidentale du mont Kimparos, et le lac dont il est le dégorgeoir est situé à son versant septentrional, au-dessous d'Anémodouri, dont nous avons parlé précédemment.

En circulant dans ces hauteurs, qui portent le nom de mont Barbeni, dans la direction de Léondari, après avoir traversé des forêts de chênes, on revient par Dédir bey, Korémi, et Aïas bey, dans cinq milles de chemin, à Sinano. Toute cette région qu'on vient d'esquisser fut autrefois consacrée à Pan. Les Arcadiens, trompés sans-doute par le son des brises éoliennes que les vents produisent au milieu des forêts, prétendaient entendre souvent leur dieu favori jouer de la flûte dans

ces paisibles solitudes. C'était là qu'ils avaient consacré un terrain à Borée et un autel de gazon à tous les dieux, dans la crainte d'oublier une seule de ces divinités, dont la terreur plus que la reconnaissance meubla le vaste Olympe.

Au-dessous on passe l'Alphée, et l'un de ses affluents un quart de lieue plus loin, pour se rendre à Deli-Hassan, où l'on voit une tour bâtie avec des débris d'architecture ancienne. A droite, sur une éminence isolée, on trouve des ruines, qui sont probablement celles d'Acalésium, lieu rendu célèbre dans la mythologie par l'éducation de Mercure. Cette contrée fut autrefois couverte de monuments, de portiques, de statues et de consécrations. Une foule de ruisseaux qui coulent des environs s'épanchent dans l'Alphée, qui reçoit de ce côté le tribut des sources du mont Lycée. On avait placé dans cette région Lycosura, la plus ancienne ville du monde, dit Pausanias, que le soleil ait vue, et qui a fait naître aux hommes l'idée de bâtir toutes les autres. Quelques personnes prétendaient qu'elle exista sur l'emplacement de Sourias-Castron, situé dans les escarpements du mont Dyophorté, dénomination qui a fait oublier celles d'Olympe et de Sacré; mais on était dans l'erreur. Il serait cependant curieux d'explorer ces plateaux, où l'on découvrirait indubitablement des constructions de la plus haute antiquité, au nombre desquelles était l'enceinte consacrée à Jupiter Lycien, le temple, le stade et l'hippodrome dédiés à Pan; le hiéron de Jupiter, d'où l'on découvrait une grande partie du Péloponèse; les colonnes élevées dans cet endroit; le temple d'Apollon Parrhasius ou Pithius,

dont il est fait mention dans l'inscription n° 3 de ce chapitre, où le nom de Pitios est écrit sans thèta. Le Mylaon, le Nous, l'Achélous, le Céladus et le Naphilus, ruisseaux qui descendent de ces escarpements pour se rendre dans l'Alphée, serviraient de guides à un voyageur intelligent pour rétablir la topographie de cette contrée, dont nous traiterons avec plus de détail dans le chapitre suivant (1).

A quinze minutes de Deli-Hassan, le sentier tourne à droite dans un site qui correspond à l'emplacement de Macarie. On passe un grand ruisseau, et sur une montagne située à droite on trouve les restes de Dasia, vers lesquels on peut s'orienter en demandant le village de Vromosela. A trente-cinq minutes de là, après avoir gué deux cours d'eau, on arrive à Cyparissia, hameau situé aux environs de Basilis, ville importante, si on en juge par la beauté de ses médailles. Sur la rive opposée de l'Alphée on découvre deux églises, qu'on croit bâties à l'endroit où fleurit Tocnée. Vers le mont Lycée on aperçoit Mavra et le torrent de Bathi-Réma, qui est le Nymphæum d'Arcadie. Les habitants prétendent qu'on voit souvent voltiger sur ses bords des flammes pareilles à celles du Nymphæum de Byllis dans l'Acrocéraune. Pausanias, qui appelle cette gorge *Bathos*, parle de ce phénomène, que les prêtres exploitaient pour en imposer à la crédulité du vulgaire. A une lieue de là on passe

(1) J'ignorais alors que M. Dodwell avait visité cette partie des montagnes, et je me servirai de ses descriptions, afin de compléter mes topographies.

l'Alphée sur un pont, et on entre aussitôt dans le bazar de Caritène.

La ville, habitée par trois mille individus qui sont presque tous Grecs, est située au penchant des montagnes dans une position admirable. Il est probable qu'elle occupe la position de Trapezunte. C'était en 1459 une des places principales du Péloponèse; le château, bâti par les seigneurs français, tombe maintenant en ruines, et on ne le visite guère que pour jouir de la perspective de l'Alphée, qui prend ici le nom de Carbonaro, titre seigneurial de messire de la Trémouille, fondateur de Calenthistra dans l'Achaïe, auquel on avait accordé des apanages dans cette partie de l'Arcadie. L'Alphée, qui reçoit la rivière des Vrathiatès ou Gathéates avant de passer à Caritène, poursuit son cours rapide au nord-ouest.

CHAPITRE II.

Parrhasie, aujourd'hui canton de Phanari.— Route de Caritène à Ambeloni. — D'Ambeloni au temple d'Apollon Épicuréen. — Bassæ. — Hiéron de Jupiter Lycéen. — Lycosura, aujourd'hui St.- Georges. — Ruines de diverses époques. — Phigalis ou Paulitza.—Extrait du voyage de Christian Muller.—Cours de la Néda. — Phanari.—Nérovitza.— Kélados ou rivière de Kyrtèna. — Gorthys. — Dimitzana. — Femmes Arcadiennes. — Phrixa ou Palæo-Phanarion.

C'est une conquête en géographie que les découvertes faites par M. Dodwell dans la Parrhasie. Mon dessein, dit ce savant et zélé voyageur, étant de visiter le temple d'Apollon Épicuréen sur le mont Kotylion, et de rechercher les ruines de Lycosura, je

passai l'Alphée au pont de Caritène (1), et, laissant la plaine de Mégalopolis à droite, j'arrivai dans une heure à une éminence appelée Kourouni, où l'on voit les restes d'un fort de construction moderne. La route que nous tenions était couverte d'aspérités, de buissons entremêlés de bouquets de châtaigniers, de chênes, et d'autres espèces d'arbres; et au bout de deux lieues et demie, nous nous arrêtâmes à Karcas, où l'on trouve des ruines. De ce village, après une descente de quarante minutes, nous arrivâmes à une fontaine dont les eaux

(1) *Route par distances entre Caritène et Tripolitza.*

Nombre d'heures.	Nombre de minutes.	DÉTAILS DE ROUTE.
		Plaine.
	15	Églises à droite et à gauche, ruisseau de Calibaki, aqueduc.
	17	Deli-Hassan et Vromosela.
	7	Hauteur aplatie.
	21	Ruisseau.
	24	Montagnes à droite; Ibrahim, village.
	13	Palæo-Souli, village.
	17	Palæo-Pavla, village.
	55	Gorge profonde.
	17	Hauteur bordant la plaine.
	8	Palæopolis.
1		Langadia.
	15	Cryocomerco.
	36	Dervend-khan.
	36	Plaine à droite, khan ruiné.
	28	Doulia.
	5	Gallibaki et Davia.
	30	A droite plaine de Davia.
	45	Aqueduc.
	5	Tripolitza.
Total, 8 heures 43 minutes de marche.		

murmurantes coulent à travers une futaie de platanes et de chênes qui sont d'une grandeur prodigieuse. En continuant à descendre à travers un bois séculaire, au sortir duquel on traverse un ruisseau limpide, nous montâmes au village d'Ambeloni, dont la distance depuis Caritène est cotée à cinq heures de chemin. Il est probable que ce hameau a reçu son nom à cause de la quantité des vignobles dont ses coteaux sont couverts. Ce genre de culture, qui paraît très-ancien, dut rendre Ambeloni extrêmement important aux habitants de Phigalis, ses voisins, qui étaient les plus zélés sectateurs de Bacchus.

Comme il n'y avait rien de particulier à voir à Ambeloni, nous partîmes pour nous rendre au temple d'Apollon Épicuréen, et dans une heure nous passâmes entre les villages de Skliro-Apano et de Skliro-Cato, qui sont séparés par une rivière. En montant de là pendant cinquante minutes, nous arrivâmes sur un espace hérissé de rochers qui entourent un précipice, qu'on contourne pour arriver au point de vue d'où l'on aperçoit tout à coup le temple construit dans un encadrement de montagnes. Ce site, non moins étonnant que les ruines magnifiques du monument qu'on y avait bâti, était anciennement appelé Bassæ; les paysans le nomment aujourd'hui *les Colonnes*. Pausanias fixe sa distance à quarante stades de Phigalis, et il est probable que nous devons ce qui reste de cet édifice à sa position dans une solitude éloignée de toutes les routes fréquentées du Péloponèse.

Nous avons une vue du temple d'Apollon Épicuréen dans le Voyage du comte de Choiseul Gouffier, que la lithographie vient de reproduire d'une manière con-

fuse. M. Dodwell estime sa longeur à 125 pieds anglais sur 48 de diamètre; celle de la cella à 53 sur 20. Il raconte comment MM. Robert Cockerell et John Foster découvrirent, en 1812, ses bas-reliefs, qui ont été transportés au Muséum Britannicum. M. Fauvel prétend que leur travail est de la plus faible composition, d'une assez médiocre exécution, n'ayant que de mauvaises draperies, tortillées à l'excès, et rien de la belle simplicité grecque. Ce jugement serait peut-être réformé par notre honorable collègue, s'il avait pu voir ces mêmes bas-reliefs qui représentent les combats des Centaures et des Lapithes, des Amazones et des Grecs, dans la position où ils se trouvaient pour produire leur véritable effet. Ces marbres, les métopes du Parthénon, les bas-reliefs arrachés aux frères Notaras, ne peuvent être appréciés qu'entourés de lumière, à une distance donnée; et le Muséum Britannicum n'est pour ces vénérables débris des chefs-d'œuvre de la Grèce qu'un tombeau où ils ne peuvent être estimés à leur valeur.

Au midi de Bassæ, le mont Lycée lance des sommets entremêlés de forêts et baignés d'une foule de ruisseaux. On distingue dans le lointain les faîtes du Taygète qui se détachent sur le fond d'azur du ciel. Au sud dix minutes ouest, on découvre la masse bleuâtre de l'Ithome et l'acropole de Cyparissia, vulgairement appelée Arcadia, qui semble émerger du sein des flots de la mer de Sicile.

Ce fut sur l'emplacement de Bassæ que MM. Dodwell et Gell se séparèrent, celui-ci pour rechercher les ruines de Lycosura, et son compagnon de voyage afin de parcourir les versants qui partagent leurs eaux entre la Néda et l'Alphée. Nous allons suivre les pas

du premier de ces voyageurs, avant de rattacher les explorations du second à celles de M. Didot et à nos recherches particulières.

Le mont Lycée, séjour des prestiges mythologiques, avait été peu visité jusqu'au temps où M. Dodwell, parti d'Ambeloni, parcourut ses retraites, dans lesquelles on trouve à de grandes distances quelques villages chrétiens, dont les habitants, séparés du reste des peuplades de la Morée, vivent à l'abri de leurs lâches et sanguinaires oppresseurs. *Je viens d'assister à l'enterrement d'un chien*, disait naïvement le janissaire de M. Dodwell à un de ses camarades, auquel il racontait comment ce voyageur anglais avait rendu les devoirs de la sépulture à un Grec assassiné, dont il trouva le cadavre sur son chemin. Ce mépris atroce peint mieux que tout ce qu'on peut dire l'horreur des Mahométans pour les Européens et leurs souverains, puisque les sultans les désignent eux-mêmes par de semblables épithètes. A trois heures cinquante minutes d'Ambeloni, le voyageur, parvenu sur un plateau, dessina, au bruit de la mousqueterie des Klephtes et des Turcs qui se battaient avec acharnement, le panorama dont parle Pausanias, quand il dit que de cette hauteur on découvre une partie du Péloponèse, le Taygète élevant ses sommets colorés de teintes rouges, et la scène de toutes les montagnes qui bordent le bassin de l'Alphée (1).

La nature de cette montagne, que les paysans nom-

(1) L'extrémité ou cap du Taygète, S. 2. m. E.; le monastère du mont Ithome, S. 20 m. O; l'acropole de Cyparissia, S. 75 m. O.; l'extrémité méridionale de Zante, N. 55 m. O.; le mont



ment Tétragi ou les Quatre saints, est calcaire, et le sol, excepté au sommet, est fertile. On remarque dans cet endroit un tertre composé de cailloutage et d'argile, entremêlés d'ossements qui semblent avoir éprouvé l'action du feu, et à peu de distance, deux chapelles ruinées, qui occupent l'emplacement des deux colonnes dont parle Pausanias, sur lesquelles il y avait des aigles dorés : plusieurs blocs de pierres grossièrement ébauchés firent peut-être partie de ces obélisques. Dans cette hypothèse, il est présumable que le tertre dont on vient de parler est le hiéron consacré à Jupiter Lycéen, et que le mont Dyophorté ou Dyraki, situé au nord, est le même que le Kérausios, qui donne naissance à la Néda.

En descendant de cette région du mont Lycée, M. Dodwell se rendit, dans deux heures de marche, au village d'Issari, où un papas, duquel il reçut généreusement l'hospitalité, lui apprit la position de Lycosura. Les anciens sont d'une précision admirable quand on saisit le sens des indications qu'ils nous ont transmises. Le savant voyageur dut se rendre au village de Déli-Hassan, dont nous avons indiqué la position, en passant par Stala, et en demandant l'emplacement de Saint-Georges il se trouva en présence des ruines les plus anciennes du monde. Au milieu de cette place célèbre on remarque des constructions de diverses époques. L'acropole de Lycosura, qui porte le nom de Saint-Georges, située au bord d'un précipice, est d'une forme oblongue, et répond par ses extrémités au

Scollis, N. 10 m. O.; la ville de Lâla, N. 2 m. E.; les ruines de Mégalopolis, N. 85 1/2 E.

nord et au midi, sens opposé à la direction des temples dont le gisement est presque toujours établi d'occident en orient. La partie de l'ouest est inaccessible, et le côté qui fait face à Mégalopolis est composé d'une double terrasse revêtue d'une maçonnerie semblable aux murs cyclopéens de Tirynthe. La porte d'entrée est facile à reconnaître; mais au midi on distingue au-dessus des fondations une substruction en pierres de taille liées avec du ciment. Dans l'acropole on remarque deux chapelles ruinées, des fragments de colonnes en marbre de couleur, des architraves et des chapiteaux d'ordre dorique. En dehors, à quelque distance au sud-est, sur une butte couverte de halliers, on rencontre près d'une église renversée des débris de colonnes, de pilastres, de triglyphes qui ont appartenu à un temple dorique, ainsi qu'un fragment de statue. On voit ailleurs une citerne, les restes d'un grand édifice, des blocs de pierre; et on peut conclure que la circonférence de cette ville était de deux milles de développement. De Lycosura à Mégalopolis la distance est de deux heures. On peut affirmer que cette région est la partie du mont Lycée appelée Nomiane, ou contrée des pâturages, et c'est encore de nos jours le principal parcours des pasteurs de Leondari, ville vers laquelle M. Dodwell porte ses investigations après nous avoir fait connaître Lycosura.

Selon M. Gell, qui est le second explorateur de cette contrée, la distance entre Bassæ et Paulitza, l'ancienne Phigalis, est de deux heures et un tiers de chemin, en passant par Graditza et Cato-Tragoudi ou Tragoge, et Apano-Tragoudi, d'où l'on se rend à Skliro, dont on a indiqué précédemment la position.

La ville de Phigalis (1) est environnée du mont Cotylios à gauche et du mont Élaios à droite : le premier est éloigné de quarante stades et le second de trente. C'est sur celui-ci qu'on trouve une grotte autrefois consacrée à Cérès-la-Noire : voilà ce que nous apprend Pausanias au sujet de cette place, dont Polybe (2) fait mention dans plusieurs endroits de son histoire. On voit au village de Paulitza, qui lui a succédé, une étendue considérable de murailles flanquées de tours rondes, situées au sommet d'un rocher entouré de précipices affreux ; une porte située à l'orient, qui est couverte de pierres rangées en forme de tuiles, est dans un état parfait de conservation. Le village consiste en une trentaine de misérables cabanes habitées par des chrétiens. On voit dans une église des fragments qui ont appartenu à un temple d'ordre dorique ; à l'église de la Vierge, quelques colonnes de deux pieds de diamètre, et une foule d'autres ruines des beaux temps de la Grèce. On remarque à l'occident du village, sur une hauteur, des terrasses qui dominent le cours de la Néda, fleuve maintenant appelé Hellenico, Paulitza et Bouzi, dont nous indiquerons l'embouchure dans la description de la Triphylie. La situation élevée de Paulitza dans une région aride rend son séjour froid en hiver. Le cours de la Néda est incomparable en beautés pittoresques, lorsque cette rivière s'enfonce à un mille de distance au-delà d'un pont, dans un précipice où ses eaux étincellent en se brisant contre les rochers, au-dessus desquels on découvre à sa rive

(1) Paus., lib. VIII, c. 39.
(2) Polyb., Hist. IV, c. 3, 6, 31.

gauche un des châteaux bâtis par les Français au commencement du treizième siècle.

M. Christian Muller, qui passa à Paulitza en 1821, confirme une partie des détails que nous venons de donner. « A l'occident de ce village, dit-t-il, s'élèvent de belles collines d'où l'on aperçoit le cours rapide de la Néda. La vallée qu'elle arrose est charmante, et ses eaux, qui sont d'une limpidité remarquable, coulent avec une excessive rapidité. Non loin de ses bords on trouve des précipices effrayants, dont de beaux arbres et de verts bosquets cachent les approches. A droite s'élèvent les tours de Phigalis; et à gauche, sur des rochers très-élevés, nous apercevions les restes de l'ancienne citadelle; dans le lointain nous distinguions d'autres ruines. Dans cette contrée les montagnes sont, en général, d'une grande hauteur, mais fréquemment coupées par de profondes déchirures, qui permettent à la vue de s'étendre sur les belles et agrestes vallées de l'Arcadie. La nature, loin d'y être aimable et riante, comme on nous la dépeint, a quelque chose de sévère et d'imposant. Elle m'a souvent rappelé le Tyrol, et j'aurais pu me croire dans le pays de Salzbourg, si je ne m'étais vu entouré de thym, de romarin, de lavande, de myrtes, de lauriers-roses, de grenadiers, d'énormes cactus, de figuiers, de mûriers et d'orangers. »

Le voyageur allemand, après avoir répété ce qu'on sait au sujet de Bassæ et du temple d'Apollon Épicuréen, s'écrie : « Les colonnes ioniques que voici supportaient cette célèbre frise que le vandalisme détacha et enleva à main armée (car Véli pacha, fils d'Ali, s'y était opposé), pour la porter sous un ciel bru-

meux et dans une ville enfumée, où peu d'artistes étrangers iront l'étudier, et où peu d'habitants en sentent la beauté. C'est un trait qui fait pendant avec le brigandage auquel lord Elgin s'est livré à Athènes (1). Ces deux expéditions seront toujours aussi remarquables que caractéristiques dans l'histoire de l'art, et la postérité saura que ce qu'aucune nation n'osa faire, que ce qui répugna aux Turcs mêmes, les Anglais le firent. Ce que les Turcs ne leur permirent pas d'emporter, ils l'enlevèrent clandestinement (2).... Et ces nobles sculptures grecques sont placées chez eux à côté des vêtements des sauvages (3). »

De Tragoge ou Tragoudi, village situé près de Skliro, dans trente minutes de marche, on entre dans le sentier qui conduit à Andritzena; et au bout de vingt-deux minutes, on se trouve à la rivière de Khalil-Idris. On remarque près du gué une chapelle bâtie sur une éminence couverte de chênes, d'où coule un ruisseau limpide; et à un quart de lieue, après avoir guéé un autre ruisseau, on découvre à main gauche Vertvitza,

---

(1) Le feu roi Louis XVIII, auquel on présenta en cadeau des camées faits sur le modèle des bas-reliefs du Parthénon, les refusa, en ordonnant à celui qui les lui offrait de les remporter hors des Tuileries, ne voulant pas qu'on pût imaginer qu'il approuvait, même en les regardant, l'action du moderne Érostrate.

(2) Les Anglais, qui ne purent obtenir de Véli pacha la permission d'emporter la frise de Bassæ, la firent enlever par soixante hommes partis de Zante, qui séduisirent et abusèrent les paysans pour les faire concourir à cet acte de brigandage.

(3) Christian Muller, voyage en Grèce et aux îles Ioniennes, lettre IV.

bourgade située dans une vallée qui s'ouvre vers la mer de Sicile. Un demi-quart de lieue plus loin on aperçoit le château de Phanari, chef-lieu d'un canton qui embrasse la Triphylie; et à égale distance, après avoir laissé à main gauche des ruines en pierres de taille, on passe à la fontaine de Panoria (1). A un mille de cet endroit on traverse un ruisseau, où l'on remarque des stries de jaspe vert intercalées dans le rocher qui borde son cours; et à une lieue de distance on arrive à Andritzena, bourgade située au milieu des arbres, dont la population est évaluée à trois cents habitants. On découvre de ses hauteurs les hameaux de Sanalia, de Couphopoulos, Phanari, et la forteresse hellénique de Nérovitza.

Pour retourner d'Andritzena vers Caritène, on traverse une partie de la contrée de Liodoras, qui portait ce nom dès le treizième siècle (2). A cinq quarts

---

(1) Panoria. Il est question de cette source dans la Chronique de Morée, où il est dit que les Turcs qui s'étaient mis à la solde des Français, étant venus inviter leur chef Guillaume à marcher contre le Grand-Domestique, ils arrivèrent dans quatre jours de marche à partir d'Andravida aux environs d'Arcadia, où ils campèrent près de la fontaine Panoria.

Καὶ τόσσον ὀδιγάζουσαν μετὰ ἡμερῶν τεσσάρων
. . . .
. . . . . καὶ ἔπιασαν κατοῦναις
Ὀποῦ τὸ λέγουσιν μοῦντρας ἐχῆ πανωρίαν βρίσην. V. 367 et seq.

(2) Voici cc qu'en dit la Chronique de Morée, dans sa mauvaise prose rimée.

Ἐκίνησαν ἐργχόντισαν ἐκ τοῦ Χελμοῦ τὰ μέρη,
Ἔσωσαν ςὴν Βεληγοςὴν ἐκεῖσε ἀπεζεύσαν,

de lieue dans cette direction, on laisse à main droite le village ruiné de Robéa, où l'on remarque les restes d'une enceinte. On fait route à l'est-sud-est, en traversant un bois de chênes valloniers; et dans une demi-heure on descend au bord de la rivière Kyrtèna, qu'on passe dix minutes plus bas sur un pont qui n'a qu'une seule arche. Il est probable que cette rivière est le Kélados des anciens, et que les ruines appelées Larda sont celles de Thisoas. Ceci n'est qu'une conjecture, mais il me semble que la rivière de Béleta, qui conflue à un quart de lieue plus loin dans un vallon triangulaire avec celle de Kyrtèna, est le Naphilos des anciens. Béleta est un village situé, ainsi que l'acropole de Larda, sur une hauteur; mais il paraît que celle-ci eut une ville basse, si on en juge par quelques ruines disséminées dans la plaine. Cette contrée est maintenant dédiée à la Vierge de Kyrtèna, à qui on a bâti une chapelle au voisinage d'une fontaine ombragée d'un platane; on l'appelle Panagia-Kyrtèna.

A partir de cette station le chemin devient mauvais, et on se rapproche de l'Alphée, qu'on côtoie en prolongeant des rochers escarpés, pendant l'espace de cinq milles, distance à laquelle le sentier tourne à droite. On se trouve au bord d'une rivière encaissée, et on revient à gauche jusqu'au village de Drogomano, où l'on voit une quantité considérable de ruines. A un mille de ce hameau, on monte un contrefort qui se termine à

Ἔκαψαν τὸ ἐμπόριον, τὸ κάςρον μόνο ἀφῆσαν·
Τὴν ἄλλην 'μέραν ἦλθασιν ςὸ κάμπον Καριτένου·
Τὴν αὔριον ἐκίνησαν, ἦλθαν ςὴν Αιδωρίαν.

V. 3094 et seq.

l'église de Saint-Athanase. Quinze minutes au-delà, on remarque une mosquée ruinée, une fontaine, et des débris de constructions modernes. A un demi-quart de lieue de distance on voit une chapelle bâtie sur une éminence; un mille plus loin on arrive au pont de Caritène, sous une arche duquel on a construit une chapelle, et dans vingt minutes on monte au bazar de cette ville.

Les gens du pays comptent trois lieues et demie de Caritène à Stemnitza; quatre à Dimitzana; quatre à Dystèna; dix à Kerpéni; sept à Vitina, et huit à Tripolitza; ces distances sont cotées au pas de caravane.

« En partant de Caritène, dit M. Didot, après avoir fait route au N. E. pendant deux heures, nous arrivâmes en vue de Dimitzana, bourgade située à peu de distance au N. N. O., qui possède maintenant une école grecque et une bibliothèque. Je relevai à l'orient le gros village de Stemnitza, et six lieues après dans la partie de l'O. S. O. de Caritène, la ville de Phanari, qui est peu éloignée d'Andritzéna. En poursuivant notre route, nous aperçûmes bientôt le monastère d'Astycolos, et au bout d'une lieue de marche, nous nous arrêtâmes aux cabanes d'Ampelos. Nous nous trouvions presque au pied de l'enceinte cyclopéenne de Gorthys, dont la projection se déploie à l'orient. J'y vis plusieurs tours bâties en polygone, pareilles aux constructions du Pnyx et de Mycènes, et je mesurai un pan de mur bien conservé, qui a soixante-quatre pas de longueur.

« Toujours pressés par le temps, il fallut quitter Gorthys pour continuer notre route dans la direction du N. O.; et après avoir descendu le lit d'un torrent desséché, nous arrivâmes à Englinova, où des sources

abondantes forment une rivière nommée Képhaloris qui conflue avec l'Alphée. Les paysans nous apprirent qu'il existait des ruines et des marbres sur une montagne voisine appelée *Troupaïs*, que j'invite les voyageurs à visiter.

« En prolongeant l'Alphée par sa rive droite, j'eus occasion de remarquer que les eaux ont une teinte nébuleuse, et qu'elles sont par conséquent bien différentes de celles de l'Eurotas, que leur limpidité fait paraître d'un vert diaphane.

« Le costume des femmes arcadiennes, qui sont en général grandes et belles, me parut très-favorable à la peinture, surtout par la manière d'ajuster leur voile, qui leur sert en même temps de coiffure. Je fus également frappé de la beauté des paysages, qui offrent un contraste frappant avec l'aridité des coteaux de la Tégéatide. Malgré cela, je ne vis au milieu des terrains cultivés que de misérables huttes en paille, les habitants étant accoutumés de se retirer dans les montagnes, pour éviter le logement des Turcs et des Albanais, qu'ils sont tenus d'héberger en qualité de gens de guerre. Ainsi les cultivateurs ne peuvent s'établir au sein des campagnes fertilisées de leurs sueurs? Ils vivent loin des bocages où reposent les cendres de leurs ancêtres; et si, comme aux siècles antiques, ils souhaitent de finir leur existence aux lieux qui les ont vus naître,

.... O quam molliter ossa quiescant!

ce n'est plus parce qu'en Arcadie les fleurs ornent les tombeaux, mais parce qu'ils sont le seul asile où ce peuple de pasteurs soit entièrement à l'abri de l'oppression. Une année de disette ajoutait à leurs souffrances

habituelles les maux cruels de la famine. Tandis qu'on exigeait d'eux les tributs accoutumés, ils luttaient contre la mort, et pour l'éviter, ils se nourrissaient de glands du chêne doux, ainsi que le faisaient les Pélasges leurs aïeux, avant l'arrivée de Cérès et de Triptolème dans la Grèce. La désolation était générale; et pour parvenir à Olympie, si je n'avais pas rencontré quelques chevriers qui nous procurèrent du lait et du fromage, j'aurais été forcé de me soumettre à cette nourriture de l'âge d'or, n'osant plus manger le pain grossier que j'achetais à un prix exorbitant, tant il était rempli d'ivraie. Nous traversâmes l'Alphée au Monoxylon de Palæo-Phanarion. »

C'est le passage le plus fréquenté entre l'Elide et l'Arcadie. On le fait ordinairement dans un tronc d'arbre creusé en forme de canot, tandis que les bêtes de somme débarrassées de leurs fardeaux le guéent à la nage. La pente rapide qui encaisse la rive droite de l'Alphée est tellement escarpée qu'on emploie une heure pour monter à Palæo-Phanarion, qui a probablement pris son nom de quelque phare qu'on y entretenait pour signaler l'approche des pirates, en prévenant les habitants du pays de courir aux armes, ou de se sauver dans les montagnes.

Les restes d'une acropole et quelques blocs de pierre font présumer que ce village, qui est la propriété d'un Schypetar de Lâla, a succédé à Phrixa, dont Hérodote attribue la fondation à Minyas. Son antiquité, qui remonte à onze cent quarante-neuf ans avant notre ère, semble attestée par l'état de ses ruines, et par la justesse de sa position évaluée à vingt stades d'Olympie, gisement où se trouve Palæo Phanarion. On domine de cette hau-

teur un horizon qui permet d'assigner l'emplacement des villages de Mundritza, de Krestina, de Vrina et de Palæo-Castron, qu'on croit être l'ancienne ville de Minthé. Ces hameaux, qu'on trouvera placés sur la carte dans leurs positions respectives, sont situés dans la partie de l'Arcadie qui se prolonge au midi du côté de la Triphylie, région enclavée dans le canton de Phanari. Nous observerons, à ce sujet, que le spécimen de la Grèce ancienne de d'Anville, qui fait tomber le Cladée dans l'Alphée par sa rive gauche, est rempli d'erreurs, et ne doit être consulté qu'avec la plus grande réserve relativement à la Pisatide.

Livré à des indications hasardées, combien d'embarras le voyageur éprouve pour établir les faits positifs de la géographie sur le terrain même qu'il a sous les yeux? Ces réflexions m'obligent pour être entendu à prier le lecteur de se reporter à la carte pour comprendre plusieurs distances qu'il serait fastidieux de répéter, et que nous aurions déja plus d'une fois supprimées, sans la nécessité de décrire minutieusement les parties de la Grèce qui sont historiques.

Les positions de Phrixa par rapport à Caritène étant déterminées, et celles de cette ville avec Astycolos, Dragomano, Raphti, Lavda et Saracinicos, dans une heure et un quart on arrive à Troupiais, village dont les ruines se confondent avec celles de Buphagus. La source de sa rivière, qui servait de limite entre les Mégalopolitains et les Héréens, est ombragée par un plateau auprès duquel on trouve des vestiges de constructions. On a établi, dans une excavation creusée dans le rocher, un moulin appelé Troupia, *le trou*, qui est alimenté par la source qu'on vient d'indiquer. L'Al-

phée, qui passe au-dessous, coule dans un canal profond qu'il s'est frayé entre les rochers. Il ne reste plus de Troupiais qu'une église bâtie près d'une fontaine, et à peu de distance on relève le village de Matis, au-delà duquel on voit le pic élevé de Zacouka. Dix-huit minutes à droite, on passe à Stroutza, deux milles plus loin à Koccoura, d'où l'on arrive à des bains construits par les Romains, qu'on croit occuper l'emplacement de Mélénæa. A un quart de lieue de ces thermes, si on visite Cacoreos, on y verra une chapelle avec des colonnes en pierre d'ordre dorique; la rivière Hellénica coule à vingt minutes de cet endroit, et à deux milles de ses bords on arrive à Anaziri, qui sert à signaler l'antique Hérée.

Cette acropole avait été fondée par Héréus, fils de Lycaon, à la rive droite de l'Alphée, moitié sur le penchant d'un coteau, moitié sur les bords du fleuve où l'on voyait une espèce de cours planté d'arbres; il y avait de ce côté des bains publics, deux temples de Bacchus; Pan, qui était regardé comme un dieu indigène, avait son temple dans la ville. Le faible village d'Anaziri, où l'on voit la tour d'un aga turc, seigneur féodal de cette contrée, qui a succédé à Jean de Nivelle, baron vassal de Geoffroi de Ville-Hardoin, est le lieu où il faut se rallier en continuant l'exploration de la partie septentrionale de l'Arcadie, afin de rechercher plusieurs ruines cachées dans cette région montueuse. Ainsi il est à propos de visiter les environs d'Hellenico-Castron, de Papadès, avant de se rendre au village de Saint-Jean, qui est bâti sur l'emplacement de Hérée d'Arcadie à la distance de deux milles.

L'aspect de Hérée prouve que cette place fut con-

sidérable. Son enceinte, couverte de champs bien cultivés, fait qu'on n'y retrouve que peu de ruines parmi lesquelles on remarque des colonnes en pierre porique de dix-huit pouces de diamètre : il est probable que ce qui reste de ses édifices est caché dans le sein de la terre. Quant à la position d'Aliphère, il faut se garder de la tradition des habitants, qui placent cette ville à Palatia, les ruines de cet endroit étant des constructions modernes.

A une demi-lieue du hameau de Saint-Jean, en passant par Péri, on arrive au confluent du Ladon avec l'Alphée, près de l'île des Corbeaux, où le fleuve forme deux canaux divisés par un bas-fond. On voit dans l'intervalle de leur jonction, sur une éminence isolée, Beleri, et en tournant à droite pour remonter la rive gauche du Ladon, on passe entre les hameaux de Mémisi, de Mirkensie et de Saint-Jean. A une demi-lieue de là, on monte à Scaniani, et deux mille plus loin, on arrive à Tsouca. A une lieue de Tsouca, on trouve Pyrgomaki et les restes d'une bourgade dont le nom est inconnu. A pareille distance, après avoir traversé la rivière de Langadia dans deux endroits différents, et employé une demi-heure à gravir une montagne escarpée, on se rend à Zulatica. A une lieue de ce hameau, en traversant plusieurs ruisseaux et en franchissant des rochers, on atteint Racouni, d'où l'on compte trois heures et demie de chemin jusqu'à Dimitzana, foyer de la civilisation renaissante du Péloponèse, où la société philhellénique a fondé des écoles depuis l'année 1807. On croit que la rivière de Langadia est la même que le Theutis, et à une lieue et demie du pont sur lequel on la passe, au-dessous

de Racouni, on s'arrête à Gatzoulias, pour explorer les ruines d'une ville ancienne.

Les débris de cette place ont probablement appartenu à Theutis, que ses habitants délaissèrent pour se retirer à Mégalopolis. Il paraît qu'il s'y éleva une autre ville dans la suite; mais ses restes, ensevelis sous les attérissements, ne consistent plus que dans quelques colonnes doriques. Une église dédiée à saint Triphon, l'un des Anargyres, attire les Arcadiens dans cette solitude pour y célébrer sa panégyrie qui a lieu à l'automne, temps ordinaire de la pithœgie ou fête de l'ouverture des tonneaux, qu'on surnomme la clôture des vendanges. De Theutis à Visitzi, il y a un quart de lieue, et cinq milles de ce village à Vanina, d'où la vue s'étend sur les paysages incomparables en beauté qui bordent le cours du Ladon.

Vanina a, suivant toute apparence, remplacé Telphuse; un assemblage de cabanes couvre son site enchanteur, d'où l'on se rend dans un quart d'heure à Spathari, propriété d'un Turc qui a bâti sa tourelle à créneaux et machicoulis sur une éminence. Après avoir traversé sur un pont la rivière de Spathari, qui tombe dans le Ladon, on arrive au bout de deux milles à Haluns, où l'on remarque les restes du temple d'Esculape. A pareille distance au-delà, on montre sur une hauteur l'église de Sainte-Vénérande, qu'on dit située à Trophéa, lieu cité par Pausanias. A un mille et demi de Trophéa on laisse à droite Boccovina, et à cinq quarts de lieue de distance on monte à Vélimaki. De ce hameau le chemin conduit à Mostinitza, village situé dans une espèce de cratère, d'où l'on compte une

lieue et demie jusqu'à Psophis, dont nous avons donné la description dans le livre précédent.

Afin de ne rien négliger dans notre description de l'Arcadie, nous dirons que de Psophis à Tripotamia, en traversant Decoumi, il y a cinq milles environ jusqu'à Scoupi, hameau situé sur un rocher, où l'on trouve des ruines, et un Palæo-Castron, qui est peut-être l'antique Paos. A peu de distance, le village de Nasos rappelle une position historique, et dans un quart d'heure on arrive à Stretzova. De Stretzova à Kerpini d'Arcadie, les paysans comptent quatre heures de marche, et trois lieues de cette petite ville au khan de Dara situé sur la route de Calavryta à Tripolitza.

C'est là ce que nous savons sur l'Arcadie, contrée toujours pastorale, habitée par des races superbes d'hommes hospitaliers, qui regardent *les étrangers et les pauvres comme les envoyés de Dieu* :

Πρὸς γὰρ Διός εἰσι.... ξένοι τε πτωχοί τε,

peuplades estimables, restées en place pour faire reconnaître les mœurs antiques des premiers âges de la Grèce; puissent-elles survivre à la tourmente!... Car les contrées que je viens de décrire ont vu pénétrer les Barbares disciplinés par l'Europe chrétienne, et la plupart des lieux habités que j'ai énumérés ont cessé d'exister.

CHAPITRE III.

LACONIE.

Considérations historiques.—Route de Tégée à Sparte par Ambroise-Firmin Didot. — Évaluée par distances. — Eurotas ou Vasili-Potamos. — Magoula. — Ruines de Lacédémone. — Évêques grecs. — Route de Magoula à Leondari.

Les origines mythologiques des Lacédémoniens et leur législation ont été décrites et discutées par des critiques si profonds et si éloquents, qu'on ne pourrait que les copier pour dire comment ce peuple qui eut pour premier roi Lelex, fils de la terre, ayant reçu ses institutions de Lycurgue, forma une race si étrangère aux mœurs des Hellènes, qu'on serait tenté de croire, comme quelques historiens l'ont pensé, qu'elle fut plutôt une colonie juive (1) qu'une tribu des familles doriennes descendues du Pindoros qui s'établirent dans le bassin de l'Eurotas (2). Problème inexpli-

(1) Les Spartiates et les Juifs se disaient frères et issus d'Abraham (Machab. 12, 21). Cette-fraternité dérivait de celle des Juifs avec les Phéniciens, suivant une tradition rapportée par Timagoras. Stephanus (in Voc. Σπαρτή) dit que les Spartes compagnons de Cadmus étaient allés en Laconie et y avaient fondé la ville de Sparte.

(2) *V.* Chragius, de Rep. Lacedæmon. Meursius, de Regn. Lacedæmon. et Miscell. Laconic. M. le marquis de Pastoret, Histoire de la législation des Lacédémoniens. Essai sur l'histoire et le gouvernement de Sparte par J. C. F. Manso. Heyne, de Spart. Repub. judicium in comment. Soc. Gotting. V, IX, ouvrage destiné à rectifier la partialité des jugements de Paw. Heeren, Manuel de l'histoire ancienne.



cable du courage le plus brillant et de la plus basse perfidie pour suppléer à la force ouverte; de franchise et de duplicité; de vertus domestiques et de dissolution; de mépris des richesses et de cupidité pour les métaux qui en sont le signe représentatif (1). Les annales de Sparte composent le tableau le plus sombre de l'histoire grecque, quoique cette république en ait imposé au monde par des dehors de probité et de justice. Elle avait long-temps séduit les républiques mêmes de la Grèce; mais la trahison substituée à la valeur, la bonne foi sacrifiée à l'intérêt, des populations entières asservies ou massacrées, et sa haine contre l'étranger, lui avaient enlevé la considération publique, dernier ressort de la prospérité des états, lorsque la bataille navale de Gnide lui arracha l'empire de la mer. Elle ne fit plus que végéter après les journées de Leuctres, de Mantinée, et surtout à la suite du combat de Sellasie, dans lequel Antigone écrasa ses derniers défenseurs sous le poids de la phalange macédonienne. L'histoire ne montre plus depuis ce temps sur le trône de Sparte qu'un roi aussi lâche que féroce dans la personne de Cléomènes qui, après avoir empoisonné le dernier rejeton de la dynastie des Eurypontides, et assassiné les éphores, s'enfuit en Égypte, où il fut mis à mort, écorché, et sa peau, empaillée, attachée aux fourches patibulaires d'Alexandrie.

Comme le désordre est la suite inévitable de la subversion des familles royales, on voit, en continuant le dépouillement des fastes de Lacédémone, succéder à

(1) C'est Platon qui appelle Lacédémone l'antre du lion, où presque tout l'or et l'argent de la Grèce s'engloutissait.

un assassin Lycurgue, homme indigne de ce nom, qui avait acheté la couronne à prix d'argent; Machanidas, connu par une guerre impolitique dans laquelle il perdit la vie (1). Enfin Nabis, qui était une conséquence inévitable de l'anarchie militaire, saisissant le pouvoir et l'exploitant dans le sens le plus naturel de l'usurpation, paraît pour exterminer ce qui restait de Spartiates d'ancienne origine. En frappant ce coup qui éteignait la noblesse, le tyran, toujours conséquent dans ce principe, que rien de légitime ne peut s'associer au brigandage, repeupla Lacédémone de serfs couverts de crimes, qu'il avait affranchis, de voleurs publics, de sacriléges et de gens, dit Polybe, qui avaient échappé au glaive des lois. Ce fut encore lui, et ce ne pouvait être qu'un tyran, qui peupla l'Éleuthéro-Laconie d'une race impure de corsaires, et de brigands de profession.

Nous dirons, en décrivant cette province, quelles sont les races nouvelles qui ont succédé aux descendants de Lelex, car ce n'est ici ni des mémoires historiques, ni des conjectures que nous avons à établir, mais l'état moderne de la Laconie que nous devons faire connaître.

On découvre de Tripolitza les faîtes du Taygète, qui a pris le nom de Pente-Dactyli, ou les *cinq doigts*, dans sa partie supérieure la plus escarpée. Cette chaîne qui se rattache aux montagnes de l'Arcadie accompagne par ses contreforts la rive droite de l'Eurotas, qui est encaissé de l'autre côté par le prolongement du mont Artemisius uni par ses embranchements au mont Cyllène ou Chelmos. C'est entre les rameaux ou contrepentes de ces deux vastes chaînes que se trouve ren-

fermée la Laconie. Au-delà sont les Éleuthero-Lacons, établis dans les ressauts du Taygète, qui se bifurque pour embrasser le golfe de Kolokyna, en formant le cap Ténare ou Matapan du côté de la Messénie, et le promontoire Malée à l'entrée du golfe Argolique.

La Laconie tient une place immense dans l'histoire, et il faut comparer le caractère âpre et sauvage de ses habitants à la nature de leur pays, pour comprendre ce qu'ils durent être et ce qu'ils sont restés au milieu de la Grèce désolée par tous les Barbares, jusqu'à la conquête des Turcs, qui pèsent sur cette plus belle partie du continent. Oh! combien de fois, en contemplant les faîtes du Taygète et du Menelaon, j'ai suivi en pensée les cortéges des bacchantes qui parcouraient leurs retraites. Ces forêts, me disais-je, virent l'enfance de Castor et de Pollux; l'Eurotas porta le cygne mystérieux que Léda, leur mère, reçut dans ses bras. Les bosquets d'Amyclée entendirent l'épithalame d'Hélène, cause funeste de la ruine de Troie. C'est par ce défilé que sortirent les trois cents conduits par Léonidas; ce fut de ces hauteurs qu'ils adressèrent leurs derniers adieux à Sparte, où ils avaient ordre de ne rentrer que *dessus ou dessous le large bouclier*, que chacun d'eux avait décoré de devises héroïques.

En quittant Tégée, dit M. Ambroise Firmin Didot, de qui j'emprunte le meilleur itinéraire connu dans la Laconie, nous prîmes le sentier commercial qui conduit de Tripolitza à Mistra. La plaine que nous traversions, privée d'arbres, les flancs arides des montagnes et la tristesse des aspects rendent cette partie du bassin de la Tégéatide le lieu le plus sauvage de la Morée.

Brûlée par les feux du soleil en été, couverte de neige pendant l'hiver à cause de son élévation au-dessus du niveau de la mer, privée d'eau coulante pendant une partie de l'année, on s'étonne comment on a pu bâtir dans cette contrée la capitale moderne de la Morée. Après avoir passé et repassé plusieurs fois un torrent sinueux, décoré du titre pompeux de *Saranta-Potamos* (les quarante fleuves), nom que porte l'Alphée dans cet endroit, nous fîmes halte auprès d'un khan ombragé de beaux platanes, où des chevriers nous vendirent du lait pour nous rafraîchir.

Nous touchions à cette extrémité de la Tégéatide où les anciens avaient placé des statues de Mercure, et qui fut peut-être, à cause de cela, appelée Phylactrée (1). Ce fut du haut de la montagne dont on descend le revers avec peine à cause des roches à travers lesquelles il faut se frayer un chemin, que j'aperçus le développement du Taygète. Ses sommets, chargés de neige, formaient alors un contraste éblouissant avec sa base rembrunie par des forêts de sapins noirâtres. Le khan où nous nous arrêtâmes avait toute la rusticité des anciennes maisons de Sparte, qui ne devaient être construites qu'avec la hache et la scie. Comme il était dépourvu de tout, nous y passâmes une triste nuit, et nous nous hâtâmes d'en sortir dès que le jour commença d'éclairer la vallée de l'Eurotas. Nous étions à cheval aux premières blancheurs de l'aube. Le disque de la lune dorait de ses rayons l'extrémité du réseau de nuages blancs accumulés autour des sommets du Taygète, dont les premiers

(1) Herodot., lib. I, 66; Paus., lib. VIII, c. 48.

feux du soleil nous découvrirent les belles formes, qu'ils commençaient à peindre de teintes roses. En contemplant la grandeur de ce spectacle, nous arrivâmes au pont sur lequel on passe l'Eurotas. Le fleuve royal (Βασιλιπόταμος), nom que lui donnent les modernes, coulait alors à plein canal; et bientôt ses eaux limpides se colorèrent, ainsi que la vallée de Lacédémone, des feux de l'astre du jour qui brillèrent sur la campagne. Je descendis de cheval pour dessiner le paysage qui s'offrait à mes regards. Tout me ravissait, vallons, bocages, coteaux, montagnes, et je suivis à pied la rive droite du fleuve qui est toujours orné de ses grands roseaux, de ses lauriers-roses, et auquel il ne manque que des cygnes amoureux pour compléter les récits que les poètes ont faits de ses bords enchanteurs. Un calme profond, l'air suave du matin, le bruit des cascades du fleuve royal, rendaient ma promenade délicieuse. J'étais dans une sorte de ravissement, lorsque j'aperçus de l'autre côté de l'Eurotas des Tchacons (nom moderne des Spartiates, dérivé du mot Λάκων), qui coupaient des roseaux. Leur présence m'ayant tiré de mes rêveries, je leur demandai où étaient *les vieilles murailles* (ποῦ εἶναι τὰ παλαιὰ κτιρεῖα), et ils me les indiquèrent du doigt, dans la direction de Magoula (1). Nous côtoyâmes les col-

(1) Comme M. Didot n'a pas coté sa route, nous y suppléons par l'itinéraire suivant de Mistra aux ruines de Tégée emprunté à M. Gell.

A onze minutes de Mistra on passe un ruisseau appelé Panteleimona, base du mont Taygète, sentier à gauche qui conduit au village de Trypa. 4 min. église à droite. 4 min. ruisseau

lines peu élevées qui se déploient parallèlement au Taygète, et sur le prolongement desquelles est placé le

---

qui conflue avec le Panteleimona. 3 min. sentier creusé entre des éminences. 3 min. butte. 5 min. butte, tour à droite, descente. 3 min. chapelle à gauche. 2 min. rivière de Trypa divisée en deux branches, anciennement appelée Triasos. 2 m. à droite dans un champ, restes d'un temple, église située tout auprès. 11 min. dernier point de vue d'où l'on découvre Mistra, chemin de Leondari. 15 min. aqueduc à deux rang d'arcades ruiné, ruisseau. 10 min. extrémité des hauteurs de Papiote, autre fragment d'aqueduc. 20 min. après avoir passé la petite plaine de Papiote, on quitte le chemin de Leondari et on tourne à droite, vers l'Eurotas, qu'on passe sur un pont à peu de distance d'un autre pont ruiné. 3 min. confluent d'une rivière avec l'Eurotas. 13 min. montée, à droite ruisseau, rocher avec des vestiges d'antiquités. 29 min. Boutiana, vallée. 19 min. église à droite, ruisseau à gauche, montée pour sortir du vallon. 12 min. fontaine à droite. 5 min. ruisseau qui conflue avec l'Eurotas. 1 min. khan de Vourlia. 9 min. mauvais chemin sur des hauteurs, descente, chapelle à droite. 5 min. vestiges de constructions, arbres clair-semés, hauteurs nues, ruisseau à droite. 2 m. fontaine. 5 m. vestiges de constructions à droite. 5 m. montagne, Krevata village à gauche. 15 min. ruisseau à droite de la route, aperçu de la rivière Tchéléphina. 4 m. montagne boisée de pins, Gamako. 8 m. khan de Kravata. 8 m. montée entre des buissons, éminence à droite. 3 m. huttes à gauche, montée. 20 m. sommet, à droite on découvre le mont Chrysapha. 10 m. le chemin passe sur un terrain coloré appelé Mangeri qui contient des substances minérales dignes d'attention. 8 min. dervin de Vatachi, débris de tuiles à droite. 6 min. débris d'une muraille de fortification. 23 min. torrent qui serpente à gauche entre les hauteurs. 6 min. petit plateau cultivé. 5 min. rempart, détroit, gorge profonde appelée Démétrios-Lachès. 3 min. montée, région horrible. 12 min. descente dans une petite plaine. 10 min. montée. 5 min. gorge étroite remplie de halliers. 15 min. descente en plaine, ruisseau coulant vers les source de l'Alphée. 5 min. bois

peu de ruines qui subsistent de Sparte. Nous rencontrâmes, près d'un canal qui forme une espèce d'île en se réunissant à l'Eurotas, des laboureurs brûlés du soleil, occupés à travailler, en excitant leurs bœufs

---

de chênes. 5 min. plateau couvert d'éminences. 2 min. chapelle ruinée à gauche, petit lac. 9 min. tumulus de pierres à droite, Cleïsoura d'Aracova. 10 min. traces des anciens chars. 6 min. mur de défense, descente. 7 min. petite plaine triangulaire, traces d'habitations à gauche. 4 min. on passe sur les fondements d'un large mur. 3 min. dervin d'Aracova à droite, route à droite d'Agios Petros qui est distant de trois heures, mur dans le défilé, on prolonge le mont Vervéna. 20 min. blocs de pierre à gauche, descente. 3 min. tombeau turc. 10 min. on tourne à gauche, lit d'un torrent à droite. 10 min. on tourne à droite. 7 min. descente en spirale. 4 min. défilé à droite, près d'une belle source de l'Alphée, Symbola, ruisseau venant de Vourvoura, village éloigné de deux heures; à droite dans le mont Vervena, est le village de Koutrapha qui envoie un ruisseau abondant; tout ce versant appartient à l'Alphée, surnommé Saranta-Poros. 14 min. après avoir traversé plusieurs fois la rivière qui coule dans un ravin profond, en suivant une descente rapide, on arrive à une seconde rivière venant de la gauche qui conflue avec la première. 5 min. ancienne muraille traversant la gorge. 10 min. on passe de nouveau la même rivière et on trouve une grande muraille, qui était probablement un Tichos ou *vallum* de défense entre les Lacédémoniens et les Tégéates. 10 min. ruines à gauche. 40 min. la gorge se resserre à l'endroit ou la rivière s'engloutit sous terre. Les montagnes s'abaissent, ou marche dans le lit d'un torrent, défilé entre des rochers, grotte à droite où se retirent les bergers. 30 min. on sort de la gorge qui forme de nombreuses sinuosités. Lac à gauche servant de receptacle aux eaux de Saranta-Potamos ou Alphée qui reparaissent à Franco-Vrisi. 40 min. après avoir dépassé une hauteur isolée et franchi une éminence, on arrive à Piali, village situé sur l'emplacement de Tégée. Total de route de Lacédémone à Tégée, 10 heures 16 minutes.

avec des cris plus semblables à des hurlements qu'à des voix humaines. Arrivés au village de Magoula, des femmes lacédémoniennes nous invitèrent à entrer dans un verger que la Thiase baigne de ses eaux. A l'aspect du pays, je présumai que nous foulions le sol du Plataniste, où les filles de Sparte, couronnées d'hyacinthes, répétèrent, en formant des danses pudiques, l'épithalame d'Hélène et de Ménélas (1). Les bords de l'Eurotas, qui retentirent des chants d'un hymen si

(1) Ἔν ποκ' ἄρα Σπάρτᾳ, ξανθότριχι πὰρ Μενελάῳ,
Παρθενικαὶ θάλλοντα κόμαις ὑάκινθον ἔχοισαι,
Πρόσθε νεογράπτω θαλάμω χορὸν ἐςάσαντο,
Δώδεκα ταὶ πρᾶται πολιος, κ. τ. λ.

Theocrit. Idyll. XVIII.

Ménélas venait d'obtenir Hélène et de se renfermer avec elle lorsque

Douze vierges, les bras mollement enlacés,
Frappant toutes le sol de leurs pas cadencés,
S'avancent, et de fleurs la tête couronnée,
Remplissent le palais des chants de l'hyménée.
Quoi ! lorsqu'à peine luit l'étoile de Vénus,
Tu dors, époux chéri, tu dors ! est-ce Bacchus
Qui pour toi du repos hâte l'heure ordinaire ?
Si la main de ce Dieu pesait sur ta paupière,
Tes sens d'un doux sommeil pourraient être charmés ;
Mais du moins partageant nos jeux accoutumés,
Sous les yeux de sa mère, Hélène aurait encore
Attendu parmi nous le retour de l'aurore.
N'est-elle pas à toi, le soir et le matin,
Chaque jour, chaque année ? oh ! quel heureux destin,
Quel favorable dieu t'a conduit à Mycène,
A la ville où vingt rois se disputaient Hélène ?
Tu viens ; et tu peux seul, parmi les demi-dieux,
Donner le nom de père au souverain des cieux ;
Sa fille, partageant ta couche nuptiale,
Ne voit point de beauté qui marche son égale.

saintement juré et si fatal aux Grecs, me rappelaient le lieu de la scène tracée par Théocrite. Si je ne voyais plus l'arbre de la sœur des Dioscures recommandé au respect du voyageur par les compagnes d'Hélène (1), je me trouvais entouré d'innombrables berceaux de vignes enlacées aux mûriers, de citronniers et de grenadiers qui mêlaient leurs fruits de pourpre et d'or, en formant des voûtes de fleurs et de verdure. J'étendis mon manteau de voyage sous le feuillage d'un oranger remarquable par sa grandeur; et, après m'y être reposé quelques instants, je dirigeai mes pas vers les lieux où exista Sparte, que Simonide surnomme *la dompteuse d'hommes* (2).

Strabon nous apprend qu'un de ses faubourgs s'élevait au milieu d'un terrain marécageux, qui fut exhaussé dans la suite, de façon que le temple de Bacchus *Limnæ* se trouva dégagé des inondations (3). On ne voit plus, comme je viens de le dire, que des vignes appendues aux mûriers à l'endroit où l'on présume qu'était situé l'édifice consacré à Bacchus, qui fit des Hellènes un peuple d'*évelpides* ou *confiants dans la fortune*, auquel l'avenir se présentait toujours en beau (4). C'était pendant ses fêtes que les jeunes filles

---

(1) Γράμματα δ' ἐν φλοιῷ γεγράψεται (ὡς παριών τις Ἀνγνοίη) δωριςί· Σέβου μ'· Ἑλένας φυτόν εἰμι·

« Sur son écorce on lit en langue dorienne :
« Passant, respecte moi; je suis l'arbre d'Hélène. »

Traduction de Firmin Didot.

(2) Plut. Vit. Agesil. § 2.

(3) Strab., liv. VIII, p. 362.

(4) Bacchus avait des autels dans toute la Grèce; c'était le

de Sparte faisaient retentir de leurs cris les échos du Taygète, qu'elles parcouraient en portant des thyrses et des flambeaux. Dans l'égarement dont leurs esprits étaient frappés par la présence de Bacchus, elles ne croyaient, comme Penthée, pouvoir mieux l'honorer qu'en voyant deux soleils, et lorsqu'elles ne reconnaissaient plus leurs propres habitations. Les sommets du Taygète, entrecoupés de crevasses produites par les tremblements de terre, ne pouvaient en effet être parcourus que par des Ménades, ou furieuses, au risque d'y périr en célébrant les Bacchanales.

Les Grecs eurent le talent d'embellir jusqu'à la démence! Ils avaient enchanté les sites les plus sauvages de leur pays. Les voyageurs qui arrivaient à Sparte, par la route de Tégée, rencontraient le long du chemin les Hermès, et traversaient sans doute le même bois de chênes que nous avons indiqué dans une des notes précédentes. Ils l'appelaient Scotitas, non à cause de son obscurité, mais parce que Jupiter y était honoré sous ce nom. Son temple était situé à dix stades du chemin, sur la gauche; en avançant dans la Laconie, on trouvait la statue et le trophée d'Hercule, le sentier qui mène à Caryès, le temple de Diane au noyers, les ruines de Selasie, et après avoir franchi le mont Thornax, on arrivait en vue de Sparte (1).

Sparte porta ce nom dès son origine, mais dans

---

dieu suprême. Aristophane prétend qu'on ne délibérait qu'après avoir bu et que les résolutions n'en étaient que meilleures. Nestor portait une coupe à la main au milieu des héros de son temps, et le goût du vin inspira les résolutions les plus généreuses.

(1) Paus. Laconic., lib. III, c. 10.



la suite, elle prit également celui de Lacédémone, parce que le pays était ainsi appelé (1). Si elle était dévastée un jour, dit Thucydide, s'il n'en restait que les temples et les édifices, la postérité pourrait douter de son importance, comparée à sa gloire. C'est le contraire pour Athènes qui, réduite au même état, semblerait le double de ce qu'elle fut en réalité (2). Sparte consistait en quartiers disséminés; Polybe assure qu'elle occupait un espace circulaire, irrégulièrement parsemé de monticules, ayant au levant l'Eurotas, qu'on ne peut guéer pendant une partie de l'année, à cause du volume considérable de ses eaux. Une suite d'aspérités qui se rattachent au mont Menelaion encaissent la rive opposée du fleuve, du côté où la ville se déploie en faisant face à l'orient d'hiver, de façon que leurs ressauts escarpés dominent le terrain compris entre Sparte et l'Eurotas (3). Son développement, ajoute Polybe, est de quarante-huit stades de circonférence, et, sous ce rapport, elle est inférieure à Mégalopolis qui en a cinquante; mais elle la surpasse par le nombre de ses habitants (4). Ils restèrent long-temps ses plus formidables remparts (5), et ce ne fut que sous ses tyrans qu'elle fut entourée d'une enceinte fortifiée, qui n'en rendit la conquête que plus facile, long-temps avant de recevoir le joug des Romains. Ses fortifications furent alors rasées, ses lois tombèrent en désué-

(1) Paus., III, c. 11.
(2) Thucyd. Hist. I, VI, 9, 10.
(3) Polyb. Hist. V, c. 22.
(4) *Id.* Hist. IX, c. 20.
(5) Tit.-Liv. XXXIV, 38; XXXVIII, 34.

tude, mais ce ne fut que très-tard que les enfants de Lycurgue reçurent l'évangile (1), si on en juge d'après l'institution de leurs évêques.

Comment Sparte a-t-elle péri? Sa destruction est plus complète que ne l'avait supposé Thucydide, car son nom ainsi que celui de Lacédémone sont oubliés, et la désignation de *vieux murs* est la seule comprise des Tchacons, quand on leur demande où fleurit la ville de Ménélas et de Lycurgue? C'est bien là cependant, c'est là, qu'autrefois existait la ville peu considérable d'une petite peuplade qui, par son courage indomptable et

---

(1) *Évêques de Lacédémone.*

I. Hosius parmi les évêques du synode de la province de Hellade sous Léon empereur.
II. Théodore au VI[e] synode.
III. Théocletes au VIII[e] synode.
IV. Antoine au second synode pour la restitution du Photius.
V. Théopemptos, vers la fin du X[e] siècle.
VI. Nicétas au synode de Cp. pour l'approbation de la doctrine des Allemands relativement à la divinité de J. C.
VII. Nilus, pour la condamnation des erreurs de Palamas.
VIII. (Inconnu) au temps de Théodore Porphyrogénète despote de Laconie, vers 1397
IX. (Inconnu) vers le même temps................
X. Dorothée, vers 1539
XI. Grégoire, vers........................... 1564
XII. Chrysanthe, cité par Leo Allatius, lib. III, c. 11, n. 7, comme ayant absous le corps d'un Vricolacas ou revenant.
XIII. Gabriel............................... 1643
XIV. Théodoret............................. 1672
XV. Joseph................................ 1721

Oriens Christianus.

la bizarrerie de ses institutions, a rendu son nom immortel autant que celui de Rome même, la maîtresse de l'univers. C'est là que l'on voyait avec étonnement la simplicité des mœurs et des vêtements, la frugalité, les stratagêmes, les larcins et l'interdiction des arts capables d'amortir la bravoure. Ici, l'amour prenait le caractère d'une conquête; il fallait attaquer pour posséder une Lacédémonienne, et le mariage était une ruse de guerre. La voix de la religion prescrivait à tous l'amour des combats; les devoirs communs étaient ceux du soldat; la discipline, la police, les parents, la famille et la patrie se trouvaient dans les camps dont Sparte était le quartier-général, le sanctuaire, et le boulevard.

La ruine principale à laquelle on reconnaît la position de Sparte, est le théâtre qui, comme presque tous ceux de la Grèce, a été creusé en demi-cercle dans la dernière des collines sur lesquelles la ville et ses monuments étaient construits. Du haut de cette éminence j'eus, dit M. Didot, une très-belle vue de la plaine bordée à l'occident par la chaîne du Taygète, et à l'orient par la ligne des monts Meneliaons; ils enferment au loin cette vallée en s'abaissant au midi. Je parcourus le terrain décrit par Polybe, où l'on voit si peu de ruines, que sans l'immuable aspect des montagnes et de l'Eurotas, le voyageur douterait s'il est sur les lieux qu'occupait la fameuse ville de Lacédémone. Une cavité, située du côté de l'Eurotas, fut peut-être l'emplacement du stade; et tout ce qu'on peut conjecturer, c'est que Sparte était bâtie au penchant de cinq éminences sur l'une desquelles on a trouvé les débris d'un temple d'ordre dorique.

Si on s'en rapportait à ce qu'écrivait Fourmont au

comte de Maurepas (1), on serait tenté de croire que la destruction de Sparte est son ouvrage. «Je l'ai fait, mandait-il au ministre, non pas abattre, mais raser de « fond en comble. Il n'y a plus de cette grande ville « une pierre sur une autre. Depuis plus de trente jours, « trente et quelquefois soixante ouvriers abattent, dé« truisent, exterminent la ville de Sparte! » Puis il

(1) Fourmont, qui, dans sa correspondance manuscrite, parle toujours avec jubilation du jus de la treille, est loin d'avoir fait, ni pu faire tout le mal dont il se vante avec une sorte de complaisance barbare. Comment, en admettant d'après une moyenne proportionnelle qu'il eût employé cinquante paysans par jour à ses destructions, serait il parvenu dans un mois de temps, dont il faut défalquer les dimanches et les fêtes où les Grecs ne travaillent pas, c'est-à-dire avec environ douze cent journées d'hommes, à démolir ce qui d'après lui restait de Lacédémone? on ne fit pas cette réflexion dans un temps où l'on ignorait que les manœuvres de la Grèce actuelle ne connaissent pas l'usage de la pince en fer, instrument nécessaire pour renverser une muraille solide. Il est probable que Fourmont avait sacrifié à Bacchus Limnæate, lorsqu'il laissa tomber sa signature au bas d'une pareille dépêche. Je ne lui conteste pas d'avoir pu faire briser en cachette, car un Franc ne se permettrait pas impunément une pareille action en public, les marbres susceptibles d'être cassés d'un coup de marteau, et d'en avoir enfoui quelques-uns après en avoir copié les inscriptions.

Quant à la jactance qui le porte à se vanter d'avoir renversé Amyclée, Mantinée, Stymphalus qu'il n'a jamais vu, Pallantion qu'il ne sait ou placer, Tégée, Trézène, Hermione, Tirynthe que des mineurs, en employant la poudre à canon, pourraient à peine ébranler, Phygalis où l'on a fait dernièrement des découvertes importantes; Argos, où j'ai copié sans le savoir les mêmes inscriptions que les siennes, et Olympie qu'il n'a vu qu'en songe, toutes ces villes, je puis l'assurer, sont à peu près dans l'état où elles se trouvaient de son temps.

ajoute pour motiver une pareille action, « si, en ren« versant ses murs et ses temples, si, en ne laissant « pas une pierre sur une autre au plus petit de ses « *sacellums*, son lieu sera dans la suite ignoré; j'ai au « moins de quoi la faire reconnaître, et c'est quel« que chose : je n'avais que ce moyen de rendre mon « voyage illustre. »

Mais laissons Fourmont se glorifier du dégât qu'il n'a pas fait, car je crois qu'on retrouverait les marbres du temple d'Apollon Amycléen, qui ont fourni le sujet d'un excellent mémoire à l'abbé Barthélemi; et on peut être assuré que la ruine de Sparte, comme celle de toutes les villes du Péloponèse, fut primitivement l'ouvrage des Barbares. Mistra, ville de fondation moderne, en était trop voisine pour qu'on n'ait pas employé à sa construction les matériaux propres à ses édifices. Les ponts qu'on voit sur l'Eurotas et sur la Thiase sont fabriqués avec des pierres tirées des ruines de Lacédémone; chaque jour on en arrache des débris; et les tremblements de terre, les ravages du temps, les attérissements ont contribué à ensevelir ce que les hommes n'avaient pas détruit.

Le soc de la charrue sillonne maintenant les coteaux de Sparte; le dernier de ses monticules contre lequel le théâtre est adossé est le seul qui ne soit pas cultivé. Je remarquai, aux deux côtes de cet édifice, des pans de murs qui, malgré leur solidité, ne me semblèrent pas d'une antiquité très-reculée, mais je n'y vis plus les traces des gradins en marbre dont Pausanias dit qu'il était orné. Tandis que je dessinais la vue de la plaine de Lacédémone, un jeune Rhodien qui m'avait accompagné déclamait la première scène de l'Hécube d'Eu-

ripide, tragédie que nous avions représentée quelques mois auparavant dans le collége de Cydonie. C'était peut-être la première fois que ce théâtre retentissait des accents de Melpomène; car les Spartiates auraient craint qu'il ne se glissât dans les maximes sévères de la tragédie, ou dans les railleries piquantes de la comédie, quelque atteinte même indirecte, contre la majesté des lois et le respect qui leur était dû (1). D'ailleurs le courage impassible de ces fiers guerriers aurait été insensible aux sentiments de terreur et de pitié qu'inspire l'art dramatique, et ils n'auraient trouvé aucun charme à la comédie, car les vices et surtout les ridicules qu'elle poursuit devaient être étrangers à des ames aussi rudes, à des mœurs aussi rigides. Ils ne permettaient, sur leur scène, que des exercices capables de donner au corps la force et la santé, qualités si précieuses à leurs yeux, qu'ils condamnaient les enfants mal conformés à périr.

Mes observations étant terminées, je revins au village de Magoula, dont les maisons sont environnées de vergers, comme dans les hameaux de la fraîche et belle Normandie. Je crus à propos, afin de me dérober à la vermine qui pullulait dans la maison que l'on m'avait offerte, de passer la nuit à la belle étoile sous les orangers. Un Grec, qui s'était d'abord emporté contre moi pour une réprimande que j'avais faite à son fils au sujet d'un chien de Laconie qu'il maltraitait, nous offrit ensuite tout ce qu'il possédait. Il nous

(1) Κωμῳδίας καὶ τραγῳδίας οὐκ ἠκροῶντο, ὅπως μήτε ἐν σπουδῇ μήτε ἐν παιδιᾷ ἀκούωσι τῶν ἀντιλεγόντων τοῖς νόμοις.

Plutarch. Instit. Lacon.

parla de la condition malheureuse des chretiens qui ont remplacé les Hilotes. Ainsi la Laconie et la Grèce sont, comme aux temps anciens, peuplées d'opprimés et d'oppresseurs, car les Thessaliens avaient leurs Pénestes; les Crétois leurs Clarotes et leurs Périœciens; les Héracléens leurs Doryphores; les Argiens leurs Gymnètes, et les Sicyoniens leurs Corynéphores (1).

Nous nous entretînmes long-temps de ce triste sujet, en convenant que les Grecs, au plus haut période de la civilisation, furent moins équitables envers leurs raïas, que les soldats de Mahomet, qui possèdent maintenant les fiefs des Eurypontides. En effet, on ne voit point les Mahométans forcer les vaincus d'assister, comme on y contraignait les Hilotes, aux funérailles de leurs rois, de pousser de longs gémissements et de crier par étiquette qu'ils ont perdu le meilleur souverain du monde, ainsi que cela se passait à Sparte (2).

Nous sortîmes, continue M. Didot, de Magoula, deux heures avant le lever du soleil, pour nous rendre à Leondari. La lune, qui brillait dans son plein, nous éclairait en nous guidant à travers des avenues d'oliviers parsemés de touffes de lauriers-roses. Nos conducteurs, au lieu de répéter les élégies de Tyrtée, qui enflammaient les mâles Spartiates (3), en leur rappelant *qu'il est beau de mourir dans les combats*, *et de se dévouer pour la*

(1) Pollux Onomastic. III, 8; Thucyd. VIII, c. 40.

(2) Herodot., lib. VI, § 58.

(3) Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit..................

HORAT.

patrie(1), entonnèrent les complaintes des klephtes, que les Grecs regardent comme les ennemis de leurs tyrans. Mon jeune Rhodien, mieux inspiré, fit retentir les échos de l'hymne de Riga :

Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων. . . .

Allons, enfants des Grecs, le jour de gloire est arrivé ! ! !

en s'interrompant souvent pour déplorer l'état de misère où sont réduits les descendants de tant d'hommes illustres. Et moi je lui répondis par ces vers de Lemierre :

Ah ! lorsqu'à cet excès l'esclavage est porté,
L'esclavage, crois-moi, touche à la liberté.

Cette scène se passait en traversant la contrée occupée autrefois par la tribu des Limnæatides, que je crois être la partie du vallon qui est entrecoupée de canaux. Nous entendîmes bientôt le bruit des cascades de l'Eurotas aux *beaux roseaux* (καλλιδόναξ Εὐρώτας), que les anciens avaient sans doute divinisé, parce qu'il répand la fertilité dans la vallée de Lacédémone. Les oiseaux, qui annonçaient le retour de l'aurore par leurs gazouillements, le murmure des eaux, le frémissement du feuillage, enchantaient les bords du *fleuve*

---

(1) Τεθνάμεναι γὰρ καλὸν ἐπὶ προμάχοισι πεσόντα
Ἄνδρ' ἀγαθὸν, περὶ ᾗ πατρίδι μαρνάμενον.

Il est beau qu'un guerrier, à son poste immobile,
Meure pour sa patrie, et meure aux premiers rangs.

Voy. la traduction des Idylles de Théocrite par F. Didot.

royal, dont le cours rapide couvre tantôt une large grêve de sable doré et se trouve parfois resserré entre des bords escarpés. Quant aux cygnes sauvages qui, suivant Aristote, se baignaient dans les eaux de l'Eurotas, il est probable que le bruit des armes à feu les en a éloignés. Les Moraïtes ajoutent qu'il n'en paraît plus que rarement dans les lacs du Péloponèse, où ils étaient aussi communs qu'ils le sont encore dans ceux de l'Étolie et sur le golfe Ambracique. On m'avait assuré qu'on voyait sur les rives de l'Eurotas, de distance à autre, des quais bâtis en polygones irréguliers assez semblables à l'enceinte cyclopéenne de Mycènes. Je n'eus pas le temps d'aller à leur recherche, car je fus obligé de hâter mon voyage dans la crainte que la peste, qui avait pénétré de l'Eubée dans la Béotie, ne se répandît dans le Péloponèse, ce qui m'aurait empêché d'être reçu dans les lazarets d'Italie.

Avant d'entrer dans la région que les anciens appelaient Bleminatis, nous traversâmes une plaine couverte de mûriers dont la feuille, qui est particulièrement estimée pour la nourriture des vers à soie, est gardée par des postes armés d'Albanais. Un chemin pratiqué sur les montagnes, à travers les rochers, nous conduisit à une ancienne église entourée d'arbres majestueux, d'où nous eûmes une vue superbe de l'Arcadie qui se développa à nos regards; et bientôt après nous arrivâmes à Leondari. — »

CHAPITRE IV.

Route rétrograde de Leondari à Mistra. — Sources de l'Eurotas. — Tombeaux Phrygiens. — Pellane. — Characome. — Mistra, origine, état actuel, population de cette ville. — Amyclée. — Remarques faites par M. de Châteaubriand. — Souvenirs éloquents de Scrophani.

L'Eurotas, qui prend ses sources dans les montagnes centrales du Péloponèse, partage avec l'Alphée la gloire historique d'un nom rendu aussi célèbre par les Spartiates, que celui de son antagoniste le sera à jamais par le souvenir de Pan, de ses pasteurs, des fêtes d'Olympie et des métamorphoses fabuleuses qui le faisaient renaître au sein d'Aréthuse dans l'opulente et fertile Trinacrie. Le voyageur qui part de Leondari pour rechercher l'urne mystérieuse de l'Eurotas, fils de Lelex issu de Jupiter et de la nymphe Cléocharie (1), doit diriger ses pas vers l'orient d'hyver. Quelques sources qui coulent des hauteurs voisines, l'avertissent qu'il marche sur le versant de l'Arcadie, lorsqu'il arrive au bout de quinze minutes entre l'église de Saint-Nicolas, bâtie sur une hauteur à droite, et le village de Limatéros qu'il doit laisser à main gauche. On entre aussitôt dans un bois qui se termine par des bosquets romantiques, où l'on trouve des puits, des ruines, l'emplacement d'une bourgade, et une chapelle dédiée à saint Georges. Un mille plus loin, en tournant au S. E., on traverse un ruisseau au-dessous d'une ville ancienne que les paysans appellent Bourénos, nom tiré, suivant

(1) Bibl. d'Apollod., lib. III, c. x, § 3.

toute apparence, du mont Borée au penchant duquel elle est située. Dans l'espace d'un quart de lieue, à partir de cet endroit, on traverse une rivière qui conflue avec la première, cinq ou six cours d'eaux limpides, et on remarque les débris d'une voie ancienne. Une chapelle est le seul monument existant sur ce plateau terminé au levant par une rivière qui descend du mont Kerasia, dont les contrepentes se détachant des faîtes supérieurs enveloppent dans leurs ondulations l'antique Leuctres de Laconie.

Tous les ruisseaux qui coulent entre ces digues aériennes sont peuplés de truites ou pœciles, poissons amis des eaux transparentes et glaciales qu'il animent de leurs vives couleurs. Une lieue à l'orient de l'endroit où l'on se trouve, les montagnards indiquent une ville ruinée qu'ils nomment Irène, où il existe des débris considérables, près du village de Collina : c'est peut-être Belmina. Un tumulus environné de platanes qui ont presque tous vingt-deux et vingt-quatre pieds de circonférence, est l'endroit d'où il faudra partir pour diriger des recherches, qu'un piéton seul peut entreprendre, à cause de l'aspérité des montagnes que des crevasses rendent inaccessibles aux chevaux et aux mulets. Athénée raconte, au sujet des buttes tumulaires qu'on trouve dans le Péloponèse et surtout en Laconie, que ce sont les tombeaux des Phrygiens qui accompagnèrent Pélops dans l'Apie ou pays des poiriers, qui prit le nom de Péloponèse lorsqu'il s'en fut emparé (1).

A vingt-cinq minutes du grand tumulus que nous

---

(1) Deipnosoph., lib. XIV, c. 5.

venons d'indiquer, après avoir gué trois ruisseaux, on découvre au sortir d'une gorge profonde le mont Kymparos, et un mille plus loin on a sur la droite les restes d'une ville située en face d'un des sommets du mont Kérasia, qui s'élève sous la forme d'une grande citadelle. Sa taille gigantesque qu'on découvre de Mégalopolis et de Sparte, serait un observatoire très-avantageux pour lever la carte de la Laconie, au moyen de triangulations qui rayonneraient en même temps sur l'Arcadie. Dans un quart d'heure de marche, après avoir passé deux ruisseaux qui coulent des hauteurs de Chelmina, chaîne dépendante du mont Kérasia, surnommée Xéro-Vouni, on arrive au bord d'un canal employé autrefois à la direction des eaux. A une demi-lieue de ce dioryctos, on en trouve un second, ainsi que plusieurs tumulus et une chapelle avant d'arriver au carrefour d'un sentier qui conduit à Tripolitza. Le mont Lycée forme, à cette distance, un nœud d'embranchement avec le Taygète, et on ne tarde pas à descendre au bord de la rivière de Longanikos, qui reçoit un ruisseau avant de se décharger dans l'Alphée. On découvre le hameau de Saint-Basile entre les ressauts du mont Kerasia, et celui de Longanikos, situé au fond d'une vallée cultivée, qui est le dernier des versants de l'Arcadie.

En descendant pendant une demi-lieue du côté de la Laconie, on arrive à la source mère (Képhalo-Vrissi) de l'Éri, Évré, ou Eurotas. Les restes d'un temple en marbre indiquent le voisinage de Pellane, ville dans laquelle se retira Tyndare, chassé de Sparte par Hippocoon. Pausanias ne dit rien de particulier au

sujet de cette place, au-dessous de laquelle l'Eurotas reçoit la rivière de Platana. Le fleuve royal grossi du tribut de ses eaux forme aussitôt un cours rapide et profond, qu'on prolonge à peu de distance jusque par le travers de Partali et de Trypiæ. Le premier de ces villages, situé à droite sur une montagne, n'a rien de particulier; mais Trypiæ ou plutôt Kryptæ, possède plusieurs caveaux, où l'on trouve des inscriptions funéraires. Il est probable qu'une enceinte murée et les restes d'une acropole où l'on voit une porte, sont les débris de Characome (1). On est à cette distance à cinq lieues de Leondari, et à quatre cents pas de Périvolia, ou village des jardins, station ordinaire des voyageurs qui tiennent cette route.

Les environs de Périvolia sont arrosés par une rivière qui coule du Xérovouni. On trouve sur ses bords, entre le village d'Alevron et la tour de Kallitea, les restes d'un temple; et on remarque au-dessus de son confluent un quai ou mur d'encaissement en polygone cyclopéen, qui sert à contenir les eaux de l'Eurotas. Dans quinze minutes on arrive en vue de la ferme de Demir et du hameau de Gégore en laissant un tumulus à main gauche. Aucun de ces tombeaux n'a été fouillé, et nulle contrée n'a jamais été aussi peu explorée que cette partie de la Laconie, où un voyageur qui pourrait faire des recherches serait dédommagé de ses peines par des découvertes importantes. A un quart de lieue de Gégore on aperçoit Corithitza; et à pareille distance on guée un ruisseau qui tombe

(1) Paus., lib. III, c. 21.

dans la Castanias, rivière tributaire de l'Eurotas. Les chapelles de Saint-Georges et de Saint-Nicolas, bâties sur deux éminences distinctes, enrichissent le paysage, ainsi qu'une foule de murs de défense qui garnissent les hauteurs environnantes à la manière de nos gentilhommières. Il est probable que ces retranchements furent l'ouvrage des seigneurs féodaux de la Laconie, qui avaient intérêt à tenir leurs hoiries closes, pour soustraire leurs troupeaux et leurs basses-cours à la dextérité des Spartiates qui ne se faisaient pas faute du bien d'autrui, puisque le vol comme autrefois est encore établi en principe dans leurs mœurs. On franchit les soubassements d'un rempart considérable, pour descendre dans une vallée d'un mille de diamètre. On entre de là dans une gorge flanquée d'une route ancienne, soutenue par un mur, et bordée de l'autre côté par les lauriers-roses de l'Eurotas, qui ont jusqu'à vingt pieds de hauteur, tant est vigoureuse la force végétale de ces arbrisseaux. Le paysage dont nous parlons aboutit à un *claustrum*, ou poste anciennement fortifié, où l'on trouve une source d'eau fraîche et une chapelle. Au-delà on remarque quelques champs cultivés, des ruines, et les aqueducs délabrés qui ont été signalés dans le chapitre précédent; enfin, au bout de deux milles, on arrive à Babioti ou Papioti.

Deux sentiers partant de ce village conduisent, l'un, en tournant à gauche, aux ruines de Sparte, et le second, qu'on prend à main droite, à Mistra, dont on est éloigné de cinq quarts de lieue. Rien n'est plus pittoresque que l'aspect de cette ville, vue des bords de la rivière de Trypa; et ce qu'en dit M. de Château-

briand est parfait de détails, de couleur et de vérité. Observateur profond, peintre sublime, ses vœux sont accomplis, et son nom sera désormais inséparable du souvenir de Sparte; il n'avait pas besoin de ce fleuron ajouté à ses couronnes littéraires et civiques pour mériter l'immortalité.

Mistra est une ville moderne; mais sur quel terrain a-t-elle été fondée? c'est ce qui reste à examiner. Sparte embrassait cinq collines, et Polybe nous apprend qu'elle comprenait un développement de quarante-huit stades, égal à quatre mille cinq cent soixante toises dans sa forme circulaire. En raisonnant sur la donnée de son périmètre dans le rapport de la circonférence au diamètre, qui serait à peu près de mille quatre cent cinquante toises dix onzièmes, appliquée à la distance de Mistra au théâtre de Sparte, qui est de cinquante-deux minutes, déduction faite des déviations de la ligne droite, et de quarante-deux minutes à vol d'oiseau, égales à plus de deux mille toises, il faut en conclure que Mistra est à six cents toises en dehors de la partie occidentale de Lacédémone. C'est une ville moderne (1), et il est probable qu'elle doit son origine aux Français. Voici ce que dit à ce sujet l'auteur de la

(1) Route par distances de Mistra à Sparte. A 22 minutes de Mistra, on traverse une rivière près d'une tour ruinée qu'on laisse à main gauche. 6 m. rivière de Magoula qu'on passe sur un pont à un endroit où il y a quelques maisons. 17 min. aqueduc en ruines. 7 min. métope dorique, murs du moyen âge construits avec des fragments antiques. Théâtre, 118 pieds anglais de diamètre. Orchestre, 140 pieds; scène, 28 pieds de profondeur; près du théâtre, deux murs parallèles de 600 toises.

Chronique de Morée. « Guillaume de Villehardoin, « trois ans après le premier débarquement des Français « dans le Péloponèse, c'est-à-dire en 1207, ayant « accordé une capitulation à Monembasie, congédia « les troupes et les galères vénitiennes, et retourna « à Lacédémonia, où il se proposait de rester avec « ceux qui composaient sa maison pour y passer l'hi- « ver. Il se dirigea en conséquence de Monobasia à « Hélos, à Passavas, employant ainsi son temps à par- « courir le pays, et il y avait beaucoup de plaisir. « Dans le tour qu'il fit en ces contrées, il trouva à « une lieue de Lacédémonia un petit monticule si- « tué d'une manière pittoresque, au-dessous d'une plus « haute montagne. Cette position lui parut convena- « ble pour y bâtir un fort, auquel il donna le nom de « Mésithra, qu'il porte encore aujourd'hui (1). »

La collection des Lettres d'Innocent III ne nous apprend pas que ce pape, l'un des plus ambitieux évêques de Rome, eût jeté son dévolu sur Mistra, quoique tout ce qui était bon à prendre fût à sa convenance. Ce n'est qu'en 1263 qu'on y voit figurer un évêque latin nommé Haymo, qui fut transféré au siége de Coron. Prise en 1460 par Mahomet II, reconquise trois ans après par Sigismond Malatesta, Jacques, de l'ordre des Prédicateurs, fut nommé évêque de Mistra, et il eut pour successeur, en 1500, Jean de Cracovie, *maître en théologie*, *champion intrépide de la foi et beau parleur*. Il paraît avoir été le

---

(1) Chronique de Morée, liv. II, p. 185, 186, 187 de la trad. franç. par A. Buchon.

dernier prélat romain de cette ville, que les Vénitiens ne perdirent cependant qu'en 1687, temps où elle fut conquise par les Turcs, ainsi qu'une grande partie de la Morée. On raconte que Malatesta, prince de Rimini, excommunié par Pie II, avisa au moyen de se réhabiliter auprès du saint-siége en faisant brûler la ville basse de Mistra, qui était habitée par des Grecs; ainsi, dès ce temps-là, c'était un excellent moyen pour obtenir des indulgences que de rôtir des schismatiques à défaut d'hérétiques et de Juifs.

Mistra est gouvernée par deux vaivodes, successeurs des éphores, et sa population est évaluée à vingt mille ames. La Guilletière, qui est le premier des voyageurs en date pour sa description, dit qu'elle est divisée en quatre quartiers, savoir : le château, la ville, et deux gros faubourgs, qui sont le Mesochorion et l'Exochorion. Ce que Scrophani rapporte au sujet de Sparte ne serait qu'une paraphrase des hypothèses erronées de La Guilletière, s'il n'y avait mêlé les mouvements d'une ame généreuse. «Après huit heures « de sommeil, je me suis réveillé. Où donc? à Sparte. « Cette idée m'élève au-dessus de moi-même. » Mais pourquoi a-t-il voulu déterminer l'emplacement de l'Alpium et du monument de Vénus-Amboligère, qui *éloigne la vieillesse*, dont la statue était placée entre celles de la mort et du sommeil? Scrophani n'avait pas vu le pays, a-t-on dit; mais il semble avoir respiré l'odeur de son territoire, lorsqu'il écrivit ces belles pages : « C'est dans ces rues que, pleins de fier« té, s'avançaient autrefois les Lacédémoniens; il me « semble les contempler. Celui-ci cède le pas à un vieil-

« lard; celui-là raconte ses victoires; d'autres montrent « leurs blessures.... Voyez-vous ce peuple fier et bel-« liqueux s'adoucir à la voix d'un seul homme; déci-« der de la paix ou de la guerre;.... puis, assis au « coucher du soleil sur cette place, apaiser tranquil-« lement sa faim avec quelques légumes. C'est ici qu'au « premier son de la trompette il écoute avec un silence « respectueux la promulgation d'une loi, et qu'il as-« siste sans s'émouvoir aux funérailles des trois cents « défenseurs des Thermopyles... Où est la place la plus « célèbre d'Europe qui puisse rappeler un pareil « spectacle? C'est aux lieux qui frappent mes regards « que Sparte réunie toute entière, femmes, jeunes « gens, monarque, élèvent de concert un bûcher, et, « dans cette fête lugubre, font les derniers adieux à « Léonidas et à ses frères d'armes. Les pères, les « mères, les enfants, allument le bûcher de leurs propres « mains.... Léonidas et les trois cents sont présents, « ils n'attendent que les dernières libations pour se « mettre en marche. Où vont-ils donc? Contre trois « millions de Mèdes; ils marchent à une mort certaine; « leur front est calme et serein, leurs mères et leurs « épouses ne versent aucunes larmes!... Prends ce bou-« clier, dit une femme à son fils, reviens avec ou dessus. « — Je ne chérissais en toi, dit une autre à son amant, « que la valeur; si tu la perds, je rougis de t'avoir « aimé. » Tant de sévérité épouvante.... Non, la France n'a rien à envier à Sparte; notre âge a vu d'autres héros se dévouer avec un égal transport à la voix de Kléber, dans un défilé de la Vendée.

C'est dans les vallées du Taygète, où le chantre des

martyrs qui allait visiter le *saint tombeau, di Cristo il gran sepolcro*, a pris ses couleurs pour peindre les bacchanales dont il a composé un si large tableau. Tout s'embellit sous les pinceaux de M. de Châteaubriand, sans perdre rien de la vérité. Il faut lire et relire ce qu'il dit de Tristella, de Panthalama, de Parorée, tristes restes de l'antique Lacédémone, pour avoir une idée précise de ce qu'elle fut. Ses descriptions finissent à Amyclée, village éloigné d'une heure quarante-cinq minutes de Mistra (1).

Planant sur le panorama de la ville sacrée des Dioscures, de Ménélas, de Lycurgue, de Léonidas, Scrophani nous peint deux des plus belles scènes de l'histoire de Sparte, menacée par les Thébains. « La première fois, « la ville était réunie pour célébrer la fête des enfants, « quand on reçut la nouvelle de la défaite de Leuctres; « les éphores écoutent les envoyés avec calme, sans « interrompre la cérémonie. Le soir, on envoie dans « chaque maison la liste de ceux qui avaient péri, et « on continue les jeux. On annonce l'approche d'Épa« minondas : il marche à la tête de quarante mille hom« mes, il approche, il paraît; il s'apprête à passer l'Eurotas « en face de Lacédémone. Les jeux sont interrompus,

(1) Route par distances de Mistra à Amyclée, aujourd'hui Slavo-Chorio. A 36 minutes, Parorea, village dépendant de Mistra. 14 min. autel au milieu des halliers. 15 min. St.-Jean village, mosquée entourée d'orangers, rivière abondante. 10 m. St.-Jean Keranio village grec, église. 10 min. Tsoka rivière venant d'un village de ce nom, situé dans le mont Taygète. 10 m. rivière, moulins, Codina village situé à gauche. 10 min. Slavo-Chorio. Total 1 heure 45 minutes.

« les Spartiates oublient un moment leur valeur, mais « cet instant fut court. Les hommes, les vieillards, les « enfants sont armés; les femmes, qui venaient de « remplir la ville de leurs cris, enflamment le courage « de ses défenseurs. Agésilas, Archidamos, Isidas, font « des efforts inouïs de valeur. L'Eurotas lui-même, « grossi par la fonte des neiges, tel qu'un nouveau Sca« mandre, semble se gonfler à dessein pour disputer le « passage aux Thébains et les repousser. Epaminondas, « forcé de céder, recule et s'éloigne. Il revient l'année « d'après! Voilà l'endroit où il passa le fleuve, suivi de « soixante-dix mille combattants guidés par la victoire. « Sparte est en proie à l'anarchie, affaiblie, conster« née, et Agésilas âgé de quatre-vingts ans. Les premiers « postes sont perdus, les mécontents se sont emparés « d'un temple; Agésilas, immobile, tient les yeux fixés « sur Épaminondas, qu'il admire comme un héros. Non « moins grand que celui qui l'étonnait, je crois voir « le sentier par où ce vieux roi alla seul et sans armes « au-devant des révoltés, le lieu où il les réunit, et où « tous s'opposèrent à l'ennemi. Mais voilà le défilé par « lequel Épaminondas reprit la route de Mantinée, où « son heure suprême l'attendait..... Une ville sans mu« railles, avec six à huit mille soldats vacillants sous le « bouclier, commandés par un vieillard, encouragés par « des femmes, résister à Épaminondas et à soixante« dix mille Thébains...... Et cet événement s'est passé « près de Mistra! Je confonds dans ce moment les grands « noms de Thèbes, de Sparte, d'Agésilas, d'Épami« nondas; et je ne puis m'empêcher de penser combien « auprès d'eux nous sommes petits, combien nos ba-

« tailles sont barbares et nos victoires humiliantes. »

Le domaine de Lacédémone finissait, dans le deuxième siècle, à peu de distance au-dessous d'Amyclée, d'où l'on compte six lieues et demie de chemin jusqu'à l'embouchure de l'Eurotas. L'empereur Auguste avait affranchi de la domination de Sparte la partie inférieure de cette vallée, ainsi que les deux grands promontoires qui enveloppent le golfe de Laconie à l'orient et à l'occident ; on appela à cause de cela Eleuthéro-Laconie la contrée connue de nos jours sous le nom de Magne, que nous allons décrire.

CHAPITRE V.

ELEUTHÉRO-LACONIE OU MAGNE.

Sommaire historique. — Temps anciens. — Introduction du christianisme. — Époque de la conquête des Français. — Noms des principales bourgades. — Capitulations. — Firmans. — Nécrologie des Beys Maniates. — Questions de statistique. — Lambro-Cazzonis, roi de Sparte. — Troubles. — État actuel.

La destruction de l'empire ou domination de Sparte dans la Grèce, qui eut lieu après la perte de la bataille de Leuctres (1), ses malheurs après la funeste journée de Sélasie, ne l'avaient pas empêchée d'en imposer à ses vainqueurs (2), et de disputer la

(1) Le 8 juillet, 371 ans av. J. C.

(2) On sait la réponse qu'ils firent à Philippe qui, après les avoir vaincus et humiliés, leur envoya demander en termes me-

prééminence aux autres états de la Hellade. Elle était restée autonome, ou gouvernée par ses lois (1), jusqu'au temps où Rome, voulant asservir la Grèce, ne trouva pas de moyen plus propre à établir sa tyrannie que le présent de la liberté, accordé par T. Quintius aux Hellènes lors de la célébration des jeux isthmiques (2). Il organisait par ce moyen une tutelle politique, et la conduite que le libérateur des Hellènes tint dans la guerre contre Nabis, tyran de Lacédémone, fit voir qu'il s'inquiétait moins de maintenir la tranquillité que de chercher des prétextes plausibles de retirer les institutions libérales accordées au nom du peuple roi. Il n'y avait cependant encore qu'oppression par des moyens diplomatiques semblables à ceux qui, dans le siècle dernier, précédèrent le démembrement impie de la Pologne, et ce ne fut qu'après la ruine de la liberté dans Rome qu'elle expira aux bords de l'Eurotas.

C'est sous la dictature de César, époque de l'anéantissement des formes républicaines (3), que les sujets de Lacédémone, et notamment les Hilotes, qui s'étaient donnés les premiers aux Romains, furent qualifiés d'*Eleuthéro-Lacons*, ou *Lacédémoniens*

---

naçants s'ils ne voulaient pas le recevoir dans leur ville? ΟΥΚ, NON. Et comme il insistait, lorsque Denys le tyran, dépouillé du pouvoir souverain, était réduit à tenir les petites écoles à Corinthe, ils répondirent à Philippe par ces trois mots : ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΕΝ ΚΟΡΙΝΘΩ; DENYS A CORINTHE.

(1) Strab., l. VIII, p. 365.

(2) 196 av. J. C.

(3) 15 février, 44 ans av. J. C.

francs, et reçurent une forme de gouvernement particulier (1). Les villes qu'ils occupaient, suivant Pausanias, étaient au nombre de dix-huit. Il place au premier rang Gythium, fondée de concert et à frais communs par Hercule et par Apollon; ce qui faisait que les habitants ne reconnaissaient aucun mortel pour auteur de leur origine. Il se contente ensuite de nommer Égies, située vers la mer, Teuthrone, Las et Pyrrhique; d'un autre côté, poursuit-il, vous trouvez près du cap Ténare Cénépolis, Œtylos, Leuctres, Thalamæ, Alagonie et Gérénie; sur le bord de la mer, au-delà de Gythium, vous avez Asope, Acries, Bôée, Zarax, Épidaure, autrement nommée Liméra, Brasies, Géronthre et Marios : c'est tout ce qui reste aux Eleuthéro-Lacons, car autrefois ils avaient vingt-quatre villes florissantes (2).

Dans la juridiction spéciale sous laquelle Auguste avait rangé les Eleuthéro-Lacons, ils se trouvaient aux Lacédémoniens ce que les Grisons sont aux Suisses, et il ne faudrait pas en conclure qu'ils étaient beaucoup plus civilisés qu'ils ne le sont maintenant. Isocrate, qui contestait aux Spartiates la gloire, non-seulement de cultiver les lettres, mais le mérite de connaître la grammaire (3), donne lieu de croire que l'ignorance devait être plus grossière dans les contrées éloignées de la capitale. Malgré cela il en était probablement de cette assertion comme du reproche fait aux Turcs d'être illettrés, quoiqu'il y ait chez eux des colléges et quel-

(1) Strab., lib. VIII, p. 366.
(2) Paus., lib. III, c. 21.
(3) Isocrat. Panathen. p. 276, D.

ques écrivains estimés. Ainsi les Lacons étaient, dans un sens, comme le disent Plutarque (1) et Élien (2), un peuple sans culture, quoiqu'il y eût parmi eux des hommes instruits. Ce ne serait cependant pas comme Meursius (3) et H. Dodwel (4) traitent cette question, qu'on peut la résoudre en faveur des Lacédémoniens; car c'est, à mon avis, une manière vicieuse de raisonner, que de prétendre, parce qu'on a trouvé des inscriptions dans la Laconie, que les sciences et lettres y furent en honneur. Nulle part, comme dans l'empire ottoman, on ne trouve autant de légendes gravées sur les moindres revêtements des fontaines, ou sur les colonnes funéraires élevées par des époux ou femmes inconsolables, *objets d'une tendresse et de regrets éternels*, expressions solennelles et équivoques pour ceux qui savent combien nos plaisirs et nos peines sont éphémères. Nulle part aussi les inscriptions ne sont plus pompeuses que chez les mahométans. Le moindre aga est comparé à Alexandre, à Féridoun, à Cosroës ou à Darius, parce qu'il a entouré un puisard de murs, bâti une tourelle, un khan ou quelque chenil pour héberger les chiens de son quartier. Malgré cela, on ne s'est point encore avisé de publier que les Turcs sont un peuple savant. Peut-être un jour quelques commentateurs les réhabiliteront-ils sur ce point, avec autant de raison que certains voyageurs ont déja fait des Osmanlis un peuple de philosophes.

---

(1) Plutarch. Instituit. Laconic., t. II, p. 327.
(2) Ælian. Var. Hist. XII, 50.
(3) Meurs. Miscel. Lacon. III, 4.
(4) H. Dodwell. Cycl. Lacon. p. 838.



L'Eleuthéro-Laconie organisée par cantons renfermait dix-huit villes sous le règne d'Auguste. Elles reçurent, comme on peut s'en convaincre par les inscriptions recueillies sur les lieux (1), des bienfaits de la part des empereurs romains, mais leur fortune déclina rapidement, s'il est vrai qu'on n'y comptait plus que quatorze bourgades dans le quatrième siècle. C'était cependant de cette contrée que les empereurs de Constantinople tiraient une compagnie de hastaires appelés Tchacons qui faisaient partie de leur garde. Il est probable que ce fut par ces soldats, qui rentraient comme les Suisses mercenaires dans leurs foyers au bout d'un temps limité, que l'Évangile pénétra dans la Laconie, mais ce n'est que vers le milieu du dixième siècle, temps où Basile le macédonien tenait le sceptre de l'empire d'Orient, que la croix fut arborée sur les sommets glacés du Taygète.

Cette époque devint probablement celle de sa séparation totale de l'empire et de la fusion de quelques tribus Slaves et Schypes qui y pénétrèrent. Mais comment perdit-elle le nom de Laconie libre, voilà ce que je n'ai pu découvrir. La chronique de Morée ne la désigne que sous la dénomination de Magne, et on voit par ses récits qu'elle renfermait une population belliqueuse, divisée comme elle l'est encore en *Pharès* ou *Phratries*, commandées par des chevetains qui s'appelèrent ensuite capitaines. Mais c'est à tort que l'auteur dit que ses habitants étaient Slaves, car Constantin Porphyrogénète affirme d'une manière positive

(1) *Voy.* les inscriptions à la fin du dix-septième livre de ce voyage.

l'origine grecque du peuple qui habitait de son temps le Magne, nom moderne sous lequel il désigne l'Eleuthéro-Laconie, dont on a fait depuis la Tchaconie, Zaconie et le *bras ou presqu'île du Magne*, *Brazzo di Maina*. « On saura, dit-il, que les habitants du « Magne ne tirent point leur origine de ces Slaves « (les Ézérites et les Mélinges), mais des anciens « *Romæi*, que les habitants appellent aujourd'hui « Grecs, parce qu'ils furent anciennement idolâtres « et adorateurs de faux dieux à la manière des Hel- « lènes, jusqu'au temps où ils reçurent le baptême, « sous le règne de l'empereur Basile (1) ». Ainsi les Mainotes ou Maniates étaient spécialement reconnus pour être de race grecque par Constantin Porphyrogénète, qui semble réfuter les doutes qu'on avait déja élevés à ce sujet. Ils étaient Grecs ou Hellènes et ils le sont encore aujourd'hui; car on ne trouve ni dans leur idiome, qui est le dorien, comme le remarque Vandale (2), ni dans la nomenclature de leurs principaux villages, rien qui ait trait aux Esclavons, avec lesquels on a voulu les confondre.

Guillaume de Villehardoin, continue le chroniqueur que nous venons de citer, ayant bâti le château de Mesithra qui dominait le défilé des Mélinges, résolut d'en élever un second dans les montagnes afin de se rendre aisément maître du pays. Le prince monta donc à cheval, traversa Passavas et arriva dans le Magne. Là, il trouva un rocher d'un aspect

(1) Costant. Porphyrogen., de Admin. imperii. Part. II, pag. 134, 135; édit. de Banduri, in-folio.

(2) Vandale, Dissertat. p. 295.



terrible situé sur un cap, où il fit bâtir un fort auquel il donna le nom de Mani.

Lorsque les principaux du pays et les chevetains du défilé s'aperçurent que les Francs avaient construit ces deux places, les principaux habitants et toute la communauté (κοινός) proposèrent de reconnaître le prince, sous la condition qu'il conserverait leurs droits et ne pourrait établir de seigneuries féodales dans le Magne. Ils envoyèrent des messagers auprès de Guillaume et se soumirent à ces conditions, qu'il confirma et leur renvoya écrites avec des sceaux pendants. Ce fut après cela que Villehardoin fit bâtir un fort à Loutron, de façon qu'avec trois places il soumit entièrement toute la *contrée des Slaves* (1). Que ne put-il également soumettre un clergé indocile qui prétendait renfermer l'église dans l'état ?

Après la conversion du Magne au christianisme, on avait institué des évêchés à Hélos, à Bristhènes, à Maina, qui maintenaient la foi de la primitive église parmi les Lacons. Rome, ne consultant que l'orgasme des papes, persécuta dès qu'elle le put les prélats orthodoxes, en leur demandant le serment d'obéissance qu'ils ne lui devaient pas, car la puissance papale est un être de convention sociale, qui n'a d'existence légitime que sous le bon plaisir du prince quel qu'il soit. Les Lacons répondirent vainement qu'ils étaient et seraient les sujets obéissants des princes que le ciel leur donnait; que la probité était plus fidèle que les serments... On les déclara schismatiques, hérétiques, et in-

(1) *Voy.* Chron. de Morée, liv. II, p. 186, 187, 188. Trad. de Buchon.

dignes du nom de chrétiens. A ces extravagances ultramontaines, le clergé grec répondit en empruntant ces mémorables paroles de St. Hilaire : « Pourquoi nous « marquez-vous du sceau de la réprobation, et récla-« mez-vous le bras séculier pour nous frapper? Dieu « nous a enseigné à le connaître ; il ne nous y a pas « contraints. Il a donné de l'autorité à ses préceptes en « nous faisant admirer ses opérations divines : il ne « veut point de consentement forcé. Vous n'êtes pas « l'apôtre de Dieu, car si l'on employait la violence « pour établir la vraie foi, la doctrine épiscopale s'é-« lèverait contre cet abus et elle s'écrierait : *Dieu est le* « *Dieu des hommes*, il n'a pas besoin d'une soumission « sans liberté, il ne reçoit pas une profession que le « cœur désavoue : il ne s'agit pas de le tromper mais « de le servir : ce n'est pas pour lui, c'est pour nous « que nous devons obéir (1). » Les nonces du père commun des fidèles ne tinrent compte des remontrances du clergé Maniate; St. Hilaire fut traité de factieux pour sa tolérance, et le Magne se trouva, bon gré, mal gré, enveloppé dans les nasses de St. Pierre.

On ne change pas plus la croyance d'un peuple qu'on ne s'oppose à sa tendance religieuse. Les nouveaux conquérants du Péloponèse en firent bientôt l'expérience en perdant la Laconie et les châteaux qu'ils possédaient au Magne. Une charte conservée par extrait dans les manuscrits de Villoison nous apprend que ses villages fortifiés étaient alors au nombre de vingt-quatre, quantité égale à celle des villes qu'elle possédait avant l'affranchissement d'Auguste. C'étaient Ma-

(1) Vie de St. Hilaire, Art. VI, VII.

rathonisi, Scoutari, Kélépha, Bassara, Tisoria, Zarnata, Gatitziès, Biliova, Sńérita, Brinda, Orava, Cambos, Varousi, Maltissa, Malevrianika, Dolous, Megali-Kaoutineia, Micri - Kaoutineia, Trikotzova, Altomira, Selitza, et Kakovoula contrée.

On sait comment la Laconie ainsi que le Magne furent reconquis par les princes grecs, peu d'années après que les seigneurs français eurent envahi le Péloponèse. Des lettres patentes du roi données à Versailles au mois d'avril 1782, enregistrées au parlement le 1er septembre 1783, font connaître que David, en qualité de dernier empereur de Trébizonde, et sa famille ayant été massacrés par ordre de Mahomet II en 1462, l'un de ses enfants, Nicéphore, échappé au fer des bourreaux, se réfugia à Œtylos, où il contracta des alliances avec les Protogérontes, ou chefs des anciens de cette contrée. L'un de ses descendants nommé Stéphanopoli y fonda une espèce de dynastie qui s'y maintint jusqu'en 1676, temps où Constantin Stéphanopoli-Comnène, contraint par une invasion des Turcs en Morée, se décida à passer en Corse avec une colonie grecque par laquelle il fut reconnu pour le premier de ses chefs. Voilà ce que nous apprend la discussion de Cherin relativement à l'arbre généalogique des Comnènes, sur lequel sont fondées les lettres patentes, qui ne leur donnent pas, pour cela, plus de titres sur la Grèce qu'aux descendants de Francus, s'il en reste, sur le trône de France.

La patrie est aux princes qui la défendent et non pas à ceux qui l'abandonnent. Les Maniates, résolus à à teindre les rochers du Taygète de leur sang, sont les véritables dynastes de l'Eleuthéro-Laconie. Séparée

du Sangiac de Morée en 1776, elle passa avec les Cyclades sous la protection du grand amiral ou capitan-pacha, qui remplaça le bach Bagou des Lacons par un bey de son choix et à sa nomination. Zanet bey, qui fut le premier élevé à cette dignité par un firman de Gazi Hassan pacha, gouverna le Magne en qualité d'officier de la couronne, mais sans être sacré, comme cela se pratique à l'égard des hospodars de Valachie et de Moldavie, que l'huile sainte du patriarche œcuménique n'empêche pas d'être pendus (1). Forcé en 1785 par les intrigues d'un drogman du capitan-pacha de quitter Chytriès ou Kytriès, lieu de sa résidence, il vint se réfugier à Zante pour mettre ses jours en sûreté. Ayant depuis obtenu sa grace par l'intervention de la France, il rentra au Magne, mais ni les lettres patentes qui lui avaient donné l'investiture de sa place, ni sa prudence, ne purent le garantir du cordon, qui termina ses jours en 1787.

Les firmans qui instituent les beys du Magne, écrits dans le style de la diplomatie orientale (2), semble-

---

(1) Zallony, essai sur les Fanariotes, c. 1, p. 38, n. 1.

(2) FIRMAN DU CAPITAN PACHA.

Gazi Hassan Pacha, par la grace de Dieu, vezir et capoudan pacha.

Le plus distingué des sectateurs de Jésus, le plus fidèle des plus fidèles sujets de notre très-puissant roi (Padischa), que Allah accroisse votre soumission et votre fidélité : et vous, capitaines primats du Magne, qu'il augmente votre servitude. En voyant notre présent, glorieux et souverain ordre, sachez que notre puissante, haute et fulminante Porte a choisi et destiné Zanetaki bey pour chef et commandant de tout le

raient annoncer que ce pays est soumis à l'autorité des Sultans, mais il n'en est pas ainsi. A peine un capitaine est-il nommé bey suprême, qu'il compte autant de rivaux qu'il avait de camarades; et le peuple lui rend en haine et en soupçon au-delà de ce qu'il a acquis en prérogatives et en dignités. On ne le regarde plus que comme un homme suspect, chargé de chaînes par les Turcs; on se méfie de lui, c'est un agent du capitan pacha auquel on le sacrifie quand celui-ci veut s'en défaire. Je ne puis mieux prouver combien l'ambition

---

Magne; et pour cela vous tous, capitaines et grands, ayez pour lui l'obéissance et la soumission qui lui sont dus; déférez à tous ses ordres justes et raisonnables. Commandez et gouvernez, ainsi le veut le roi des rois distributeur des couronnes, avec sagesse et respect, afin que vous reposiez et soyez nourris à l'ombre des ailes d'or de sa puissante majesté, avec les priviléges que nous lui avons accordés et l'assistance du très-haut et très-respectable Cadi Koumagios. Quiconque des capitaines ou grands qui oserait se montrer rebelle à nos ordres, comme à ceux de Zanetaki; vous autres, jusqu'à ce que nous arrivions avec notre puissante armée, unissez-vous avec Zanetaki pour marcher contre tout rebelle et le châtier. Faites ainsi que nous vous avons ordonné et non autrement.

FIRMAN SPÉCIAL.

Gazi Hassan, par la grace de Dieu, vezir et capoudan pacha.

Honorable Zanetaki, avec notre présent, glorieux et puissant ordre, nous vous faisons savoir que nous avons humblement rapporté à notre très-puissant roi (Padischa) votre respectueuse et humble servitude et votre grande soumission, que vous êtes entré au nombre de ses sujets, que vous conserverez toujours les mêmes sentiments et votre bonne résolution, ainsi que tous les autres habitants, comme fidèles sujets. Il a fait son firman, changeant sa colère en compassion, et sa vengeance en

est funeste aux Maniates qui aspirent au poste de prince, qu'en donnant la liste des beys qui ont gouverné le Magne depuis 1778 jusqu'au commencement de ce siècle.

Noms des beys du Magne depuis 1777 *jusqu'en* 1803.

Noms des beys.	Temps de leur gestion.	Leur fin.
Zanet bey ou Zanetaki de Contoupharí.....	10 ans.	Pendu en 1787 par ordre du capitan pacha.
Michael bey Troupaki..	1	Pendu par ordre du capitan pacha, qui s'empara de son fils, âgé de 15 ans, et le précipita dans le bagne de Constantinople, où il mourut.

---

clémence. Et voilà qu'il vous a élevé bey boïouk, c'est-à-dire commandant en chef de tout le Magne, ce dont il vous assure par le firman de sa puissante Majesté, qui sera indissoluble pendant tous les siècles. Nous vous l'adressons; et en le recevant avec respect, prenez possession du commandement et de toute l'autorité du Magne, c'est-à-dire soyez bey boïouk; faites des prières pour la prolongation des jours de notre très-puissant et très-humain roi, qui a eu pitié de votre pays, et vous a pardonné vos fautes dès à présent et pour toujours. Conduisez-vous avec sagesse, prudence et soumission, ainsi que tous les autres sujets du Magne. Faites le commerce en toute liberté et sans crainte dans nos ports; nous vous prenons sous notre protection, et nous vous secourrons dans tous vos besoins. Notre main ne manquera pas de vous accorder des graces quand vous les demanderez et quand vous en connaîtrez l'utilité et l'avantage.

Ordonnons en même temps par notre présent, glorieux et brillant commandement, à tous les chefs et autres habitants du Magne, comme aussi à tous les capitaines, de vous obéir et de vous être soumis, parce que notre très-puissant roi vous a élevé bey boïouk, c'est-à-dire chef et commandant de tout le Magne, par son respectable firman. Faites ainsi et non autrement.

(Ces deux firmans furent adressés à Zanetaki bey, le 20 janvier 1777.)

Noms des beys.	Temps de leur gestion.	Leur fin.
Zanet bey de Mavrovouni, au canton de Marathonisi........	8 ans.	Ayant quitté le commandement, il s'est retiré dans ses foyers, où il vit tranquille en qualité de capitaine.
Panaïotis Comodouro de Cambo-Stavro, près Varousi...........	3	Mis au bagne à Constantinople, où il se trouvait en 1801.
Antoni Coutzogligori...	....	A succédé à Comodouro et gouvernait en 1803.
N. B. Pierre Mavromichalis	....	Est le bey actuel qui combat contre les Turcs sous l'étendard de la Croix.

Pendant son séjour à Zante en 1785, l'infortuné Zanet bey et un capitaine maniate répondirent aux questions suivantes qui leur furent adressées par le consul de France, d'une manière qui mérite d'être conservée, afin de comparer ce qu'on savait alors de cette contrée avec ce que nous dirons dans notre description (1).

PREMIÈRE QUESTION.

Combien y a-t-il de villages au Magne? quelle est sa population?

Réponse d'un capitaine Maniate.

On trouve au Magne soixante-dix villages, formant sept mille maisons, dix mille hommes faits; en tout, la population est de trente-deux mille ames.

Réponse de Zanet bey du Magne.

Il y a au Magne environ cent villages, tant grands que petits. La population est d'environ quarante mille ames.

II.

Quelles puissances ont des consuls ou vice-consuls au Magne?

Il n'y a point au Magne de consuls ni de vice-consuls étrangers. Le consul général de Venise en Morée y envoie un fondé de procura-

Il n'y a jamais eu de consuls ni de vice-consuls au Magne. L'année 1776, où je fus saluer le très-haut capitan pacha à Rhodes, et que

(1) Nous avons publié quelques-uns de ces documents dans notre premier voyage imprimé en 1805.

tion, et perçoit les droits sur le pavillon vénitien. C'est le pavillon de cette puissance et celui du grand-seigneur sous lesquels se font les importations et les exportations. On a, pour cet agent commercial, le même respect que pour le consul général lui-même.

j'envoyai des gens à la cour de Constantinople, que le Magne fut séparé du gouvernement de la Morée et soumis aux ordres du grand-seigneur comme toutes les îles du Levant; le consul-général de Venise en Morée établit vice-consul au Magne un homme du pays pour lequel on eut tout le respect possible.

III.

Que doivent faire ces consuls, pour être en sûreté et respectés ainsi que leurs nationaux?

Les Maniates se comportent envers les étrangers avec bonté et générosité. Ils sont affables, libéraux, amis des Francs; ils ambitionnent beaucoup de se faire connaître; on les trouve toujours prêts à servir plus pour l'honneur que pour l'intérêt, principalement envers les négociants, pour se faire des associés. (Je ne dis pas que tous soient ainsi, il y en a de barbares.) Les grandes familles du Magne, qui sont zapitadès (feudataires) et résident dans les ports, jouissent de toutes les commodités et des richesses. La principale est celle de Mavromichalis, qui est établie à OEtylos. Cette famille a pour chef le capitaine Pierre, qui, à dire la vérité, est un homme orné des qualités les plus honorables et les plus nobles. Jamais on n'a entendu dire qu'un Maniate ait reçu le moindre tort de cette famille. Le port de OEtylos (Vitylon) est avantageux pour les importations et les exportations, étant sûr et situé au milieu du Magne.

Ils doivent vivre en bonne intelligence avec le commandant du Magne, avoir son amitié. La probité, la bonne foi, doivent diriger toutes leurs actions.

IV.

Y a-t-il au Magne des négociants étrangers établis? combien sont-ils? de quelle nation?

Il vient des négociants au Magne, mais cependant de passage et suivant les saisons; ils n'y résident pas.

Il n'y a point de négociants étrangers établis au Magne. Ils n'y viennent que dans le temps de la

Présentement, depuis la guerre des grands rois (la guerre entre la Russie, l'Autriche et la Turquie), il vient au Magne quelques Grecs des cantons les plus voisins du Péloponèse, mais en petit nombre. Ils font un commerce peu considérable, manquant de moyens. Les habitants du pays font quelque négoce, chacun suivant l'étendue des facultés qu'il possède.

récolte et ils partent lorsqu'ils ont terminé leurs affaires. La majeure partie des huiles est achetée par les Esclavons pour Trieste. Elles sont plus chères que celles de Morée, par la supériorité de leur qualité. La vallonée et les noix de galle sont achetées par tous ceux qui se présentent; on les charge sur des bâtiments vénitiens. Les Moraïtes accaparent les soies pour Tunis, où ils les exportent. Le reste des marchandises est vendu et acquis au gré d'un chacun.

V.

Quels habitants du Magne font le commerce et achètent les marchandises de leur pays qui sont propres au commerce des étrangers?

Aucuns Maniates ne font le commerce, pour deux raisons : la première, parce qu'ils n'ont point de capitaux; la seconde, parce qu'ils n'ont aucune connaissance des affaires. Le commandant du Magne est seul maître de vendre les marchandises du pays. Sans sa permission, aucun indigène ne peut traiter, et aucun étranger ne peut acheter, savoir, les huiles, les soies et la vallonée; le reste des marchandises est acquis et vendu au bon plaisir d'un chacun.

VI.

Combien faudrait-il payer à un Maniate, pour qu'il se chargeât de la vente des marchandises propres au pays, et qu'il achetât les produits qu'on en exporte?

On donne la provision suivant les lois du commerce et selon l'accord qu'on a fait.

Ceci ne s'est jamais pratiqué. Il suffit que le négociant s'accorde avec le commandant supérieur du Magne; il n'a rien autre à dépenser.

VII.

Que doit faire le négociant étranger, pour que son gain ne lui soit pas ravi par les Maniates, et que l'argent qu'il aurait donné en avances ne courût aucun risque?

Tout négociant qui donne son argent pour accaparer, ou des effets à crédit, ne court aucun risque, parce que la maison à laquelle il s'est appuyé est dans l'obligation de le défendre.

Nous avons répondu ci-dessus à cet article. Cependant, pour que le négociant soit en sûreté en toutes circonstances, il faut que dans ses affaires il s'accorde avec le commandant supérieur, lequel est nommé par la très-haute Porte des Ottomans : en agissant ainsi, son commerce aura un succès assuré.

VIII.

Quelle est la justice et la police du Magne ? sont-elles administrées avec assez de soin pour que l'étranger et ses biens ne courent aucun danger ?

La justice et la police dépendent uniquement du commandant du Magne. Tout négociant qui a affaire avec lui ne court aucun risque.

IX.

Le pacha de Morée peut-il faire exécuter ses ordres au Magne et châtier les méchants ?

Le Magne dépend du gouvernement du capitan pacha, qui y fait tout ce qu'il veut et ce qui lui plaît.

Le pacha de Morée commandait autrefois le Magne, mais depuis l'année 1776 que cette province a été détachée du gouvernement de Morée et s'est dédiée aux forces navales du Grand Seigneur, le pacha de Morée n'y a aucun commandement. Elle est sous les ordres du capitan pacha.

X.

Ce pacha pourrait-il obliger les capitaines des différents cantons à veiller à la bonne conduite des Maniates, et les rendre responsables de leurs mauvaises actions ?

Le commandant du Magne peut punir de mort les méchants ; il administre la justice envers les bons, suivant les circonstances. Quand quelqu'un a à se plaindre de sa justice, il recourt à l'autorité du capitan pacha.

XI.

Une maison de commerce serait-elle en sûreté et utile au Magne ? Quelle nation serait la mieux vue des Maniates ?

Le Magne donnerait beaucoup de gain à un négociant étranger qui s'y établirait; il y serait en sûreté. Les Maniates le regarderaient comme leur bienfaiteur, et tous les gens de bien formeraient un corps pour maintenir son honneur et ses biens.

Une maison de commerce serait en sûreté et utile. Il faut avoir égard aux lieux et aux régions du Magne. Cette contrée est composée de sept petites provinces dont les habitants ont des mœurs différentes; il y a même quelque diversité dans le langage, quoique la langue grecque soit celle qu'on parle. Dans la province de Zarnate, surnommée Stavropygion, on trouve Kythriès, port excellent. En face est Coron, situé à 14 milles de mer de distance; à 16 milles de Petalidi; de Petalidi au fleuve nommé Nisi d'Androussa, 14 milles; de ce fleuve à Calamata 10 milles; Modon est éloignée de Kythriès 30 milles. Kythriès est la capitale du Magne. On en tire les soies, les huiles et les autres objets, à l'exception de la vallonée. Mistra est distante de Kythriès de huit heures de chemin; Androussa, de cinq; Leondari, de huit; Tripolitza, de quatorze; Caritena, de douze. Telles sont les villes de Morée les plus voisines de ce port. Les Maniates de Kythriès ont une correspondance et un commerce avec les Grecs des environs. Le port de Kythriès peut contenir un bon nombre de bâtiments, on y est en sûreté avec toute sorte de vents. C'est le lieu le plus propre pour établir une maison de commerce.

XII.

Quelles marchandises portent les étrangers au Magne? sous quel pavillon? Quel est le nombre des bâtiments de chaque nation, par exemple :

Tant de bâtiments de.............. etc.
ont porté........................ etc.

Au Magne, il passe toute sorte de marchandises comme dans le Levant et suivant les besoins; les Péloponésiens et les autres Levantins y font des importations.

On porte au Magne des marchandises de tout genre. Les pavillons ottoman et vénitien y dominent : les autres pavillons y paraissent rarement.

XIII.

Combien payent de douane les marchandises d'importation?

On paie de douane d'entrée et de sortie, trois pour cent; les articles les plus considérables se négocient francs de douane.

Il n'y a point encore de tarif particulier établi pour les marchandises d'entrée et de sortie; les unes et les autres payent de 2 à 3 pour cent.

XIV.

Quelles sont les productions du Magne? la quantité de chacune, article par article (1).

Les productions du Magne sont: huile, vallonée, soie, miel, cire, noix de galle κίκιδια, coton et vermillon, plus ou moins suivant les années. Ces productions forment une somme assez considérable. Finalement de l'argent, de la conduite et de la pratique, et on fera de grandes et bonnes affaires.

Les différentes productions du Magne sont: huile, environ 1,300 barils; soie, 16,000 livres; vallonée et noix de galle, 3,000,000, dans une bonne année. Quant aux autres productions, telles que miel, cire, coton et vermillon, qui sont achetées par tout le monde, j'en ignore la somme.

XV.

Combien payent de douane les marchandises d'exportation?

A cet article il a été répondu ci-dessus, art. XIII.

XVI.

Quelles marchandises peuvent charger les étrangers au Magne? combien en passe-t-il?

Par exemple tant...... à....... etc.

A cet article, il a été répondu ci-dessus, art. XII et XIV.

XVII.

Quelles marchandises d'Amérique et de France sont propres à la consommation du Magne? d'où les tire-t-on?

Jusqu'à présent il n'a été porté au Magne aucunes marchandises d'Amérique et de France. La maison de commerce qui s'y établirait verrait

---

(1) Les réponses précises à ces deux questions se trouveront résolues dans le chapitre du commerce de la Morée, tome VI de ce voyage.



de ses yeux celles qui pourraient avoir la préférence, parce que chaque genre de marchandises est apprécié sur les lieux : on se règle pour le cours sur les villes de Morée les plus voisines du Magne.

XVIII.

Quels seraient les moyens pour que ces marchandises vinssent en droiture de France? on éviterait ainsi les dépenses qu'on fait en les tirant de seconde et troisième main. Quel est le lieu de Morée le plus à portée du Magne pour ces articles?

Il n'y a point d'autres moyens que la direction et les spéculations des négocians.

Ceci, comme nous l'avons dit précédemment, dépend des lumières et de la pratique des négocians. Le lieu le plus propre, à tous égards, est Kythriès.

XIX.

Les Français achètent-ils de l'huile au Magne? combien pourraient-ils y charger de bâtimens dans une année?

Les Français chargent quelque peu d'huile; maisl es autres nations les préviennent.

Les Français chargent *quelquefois* de l'huile au Magne, mais très-rarement, parce que les Esclavons l'accaparent ordinairement.

XX.

Combien y a-t-il de ports au Magne? sont-il sûrs pour les bâtiments? Quels sont les plus grands vaisseaux qui puissent y entrer?

Les ports du Magne sont Kythriès, OEtylos, Vitylon, Vathi, Marathonisi, Trinissa, tous excellents, principalement OEtylos.

Il y a au Magne cinq ports : le premier Kythriès au cap Calamata; le second, au milieu du Magne, nommé Œtylos ou Vitylon; le troisième, à l'extrémité méridionale près du cap Matapan, en face de Cythère ou Cérigo, nommé *Porto-Quaglio :* du côté de Panagia, est le port Vathi; à Éléos, est le port Trinissa. Ces mouillages sont grands et peuvent recevoir toutes sortes de bâtiments, depuis les plus petits jusqu'aux vaisseaux à trois ponts. Au port d'OEtylos, on ne peut point faire d'eau, il n'y a ni

sources, ni bois de chauffage. Le port Quaglio a de l'eau mais en petite quantité. La distance de ces ports est, de Kythriès à OEtylos, 30 milles; d'OEtylos à Porto-Quaglio, 25 milles; et à peu près la même distance entre les autres ports.

XXI.

Quelles dépenses faut-il faire pour porter les marchandises des magasins à la marine?

Les négociants conviennent d'un prix avec ceux qu'ils emploient à ce travail.

XXII.

Y a-t-il des Maniates qui conservent l'usage de porter des bonnets de fer? Je vous prie de me dire quels sont les usages anciens des hommes, des femmes, des prêtres, relativement aux mœurs et à la religion?

On conserve, en certaines parties, des usages anciens, mais non partout. Cependant il existe encore des anciens Lacédémoniens d'une éducation rigide, ce sont des gens robustes et valeureux.

Quelques Maniates habitant le cap Gros portent des bonnets de fer. Ils sont les seuls qui conservent quelque chose des usages anciens. Ils professent, comme tous les Maniates, la religion de J. C. orthodoxe, respectent ses dogmes et y sont si attachés, qu'ils sacrifieraient volontiers leur vie pour sa défense.

XXIII.

Quels sont les monuments anciens qui se trouvent au Magne sur terre et sous terre?

Des monuments, des restes de châteaux, des tombeaux et des temples anciens, se trouvent très-abondamment depuis Sainte-Sion jusqu'aux confins de Calamate, jusqu'au cap Matapan, jusqu'au fleuve Hélos; à peine faites-vous cinq milles de marche sans en rencontrer. Tous les savants et connaisseurs du pays jugent que ces monuments ont été élevés avec les trésors des rois. On trouve aussi sur les marbres beaucoup d'inscriptions que nous ne connaissons pas; et des cavernes en grand nombre. C'est le pays de tout l'univers où il existe le plus d'antiquités.

On trouve beaucoup de monuments anciens au Magne. Pour en faire la description, il faudrait les examiner en détail; je ne puis donner de renseignements sur cet article.

L'air du Magne, dans la partie située au nord, est très-sain; la partie qui regarde au levant est moins salubre.

Autres questions.

I.

Quelle est la partie du Magne où l'air est sain, et la partie où l'air est malsain?

II.

La population du Magne, qui est d'environ quarante mille ames, trouve-t-elle sur son territoire les grains, les bestiaux, le vin pour sa consommation? d'où tire-t-elle ceux de ces articles qui lui manquent en partie ou en totalité?

III.

Dans une année, combien se consomme-t-il dans le Magne de café et de sucre? d'où les tire-t-on?

IV.

Si un comptoir français, établi dans le Magne, vendait ces articles moins cher qu'ils ne le sont actuellement, la consommation en serait-elle plus considérable?

V.

Quelles sont les étoffes, les toiles que les gens du commun et les gens aisés emploient à leurs vêtements? Quelles sont celles qui se fabriquent dans le Magne? Quelle est à peu près la quantité de chaque espèce qu'on tire de l'étranger, et quelle est la nation qui les importe?

VI.

Quelle quantité de fusils, pistolets, sabres, candgiars, poudre, plomb, pourrait-on vendre annuellement au Magne? Quelle est la nation qui fournit ces articles?

VII.

A l'égard des exportations, je désire savoir le poids d'un baril d'huile et à peu prés les quantités

Réponse de Zanetaki, ancien bey du Magne.

Monsieur,

Ayant lu et relu avec la plus sérieuse attention les nouvelles questions que vous m'avez faites, pour pouvoir y répondre très-exactement, il ne faudrait pas moins que les lumières d'un négociant expérimenté qui, pendant un long espace de temps, se serait occupé des affaires commerciales du Magne. Je me suis attaché à suivre scrupuleusement la vérité : c'est pourquoi je ne puis me compromettre par des réponses faites au hasard. Ce que je puis bien assurer est :

1° Que le caractère des Maniates est celui de tout peuple non encore éclairé par les rapports du commerce. Ce penchant à la piraterie, qu'on leur reproche, n'est point né avec eux. Privés des arts et des moyens de pouvoir se procurer les commodités de la vie, l'intérêt, et souvent une nécessité urgente, les porte à recourir à des moyens illicites pour suppléer au manque des commodités, des richesses, ou au pur nécessaire. Un Maniate qui a ses besoins ne cherche point la fortune par des moyens illicites. On accueille, on aime l'étranger dont les relations portent quelque utilité : telle est l'origine de l'amitié des Maniates pour les Vénitiens, qui la cultivent facilement, et la dépense n'est pas considérable. Les vaisseaux vénitiens qui se montrent de temps en temps au Magne, souvent même le *capitan delle Navi* (amiral), accueille avec égards le Maniate qui se rend à son bord. Les primats du Magne, outre des politesses et des amitiés distinguées, reçoivent souvent un petit présent qui, quoique de peu de valeur, ne laisse pas cependant d'ex-

de vermillon, cire, coton, miel, année commune?

Comme il y a au Magne des troupeaux de moutons, combien de laine donnent-ils année commune?

VIII.

Il a été oublié de répondre à ma question sur le caractère des Maniates et leur manière de se conduire à l'égard des étrangers?

IX.

Quel bénéfice trouverait le négociant qui avancerait son argent, ou des marchandises pour l'accaparement des productions?

X.

Y a-t-il au Magne des bois de construction navale, et des charpentiers capables de faire des bâtiments pour tenir la haute mer?

Avec ces bâtiments les Maniates font-ils quelque commerce?

XI.

Il n'est que trop connu que les Maniates se livrent à la piraterie; de quels bâtiments se servent-ils, et quels moyens faudrait-il employer pour les en empêcher? Le précédent bey avait-il à cet effet quelque galiote ou félouque? Celui qui le remplace en a-t-il?

citer leur reconnaissance. Le pavillon vénitien, le seul de la chrétienté qui fréquente les ports du Magne, doit naturellement y être bien reçu. La rivalité des Vénitiens n'est point un obstacle invincible. Les Maniates trouvant des avantages majeurs avec les Français plus qu'avec les Vénitiens, abandonneront bientôt ces derniers pour s'attacher aux premiers. La sincérité, les bonnes manières des Français, gagneront facilement l'inclination et le cœur des Maniates. Si les fêtes des vaisseaux de guerre des Vénitiens sont capables de produire quelque bon effet, combien plus ne doit-on pas espérer des vaisseaux de guerre du roi de France? Outre cela, le Maniate règle sa conduite sur l'exemple et les ordres de ses commandants, et ceux-ci n'ont point d'autre guide que la volonté du bey.

2° Si un vice-consul, nommé par le consul général vénitien dans le Péloponèse, est considéré et respecté au Magne, combien plus le sera un officier décoré d'une patente de son propre souverain, et appuyé d'un firman du grand-seigneur des Ottomans?

Vous m'avez, monsieur, inspiré la confiance la plus entière; c'est pourquoi je me décide à m'ouvrir à vous sans réserve. Ma famille (et ce récit ne participe en rien de la vanité) s'est toujours maintenue décorée de différentes dignités dans le Magne, sa patrie, et surtout du temps du général Morosini, qui honora Jean Contouphari, un de mes parents, de l'ordre de la chevalerie. Ma famille posséda en comté trois villages du côté de Calamate, et plusieurs moulins au Magne. Les deux firmans du grand-seigneur font voir le poste que j'ai occupé, mes malheurs sont l'œuvre de l'intrigue.

Signé, ZANET-BEY KOUTOUPHARI.

Zante, 6 avril 1785.

Tel était l'état du Magne en 1785 et les documents qu'on avait sur cette partie de la Morée, lorsque deux ans après Lambros Catzoni, Béotien, auquel il n'a manqué qu'une occasion propice pour devenir l'émule de Canaris, dont il fut le précurseur, se fit couronner roi de Sparte à Porto-Quaglio dans l'Eleuthéro-Laconie. Déclarant ensuite la guerre au sultan, ses vaisseaux ne tardèrent pas à courir l'Archipel, et mieux conseillé il aurait réussi à réunir assez de Grecs pour réaliser les prodiges qui s'opèrent de nos jours. Un fils, né d'une femme grecque qu'il avait épousée à Céos, reçut le nom de Lycurgue, de son parrain Andriscos, père d'Odyssée, héros malheureux de la Hellade moderne. Mais Lambros insulta le pavillon de France..., et le 17 juin 1792, la frégate la Modeste, commandée par le major de vaisseau Venel, mit fin au règne éphémère de cet intrépide marin.

Cinq ans après, en 1797, Dimo et Stephanopoli, grecs natifs de la colonie des Eleuthéro-Lacons établis en Corse, envoyés par le général en chef de l'armée d'Italie, abordèrent au Magne, afin d'examiner les rapports que les Français, devenus possesseurs des îles Ioniennes, pourraient établir dans cette contrée. Ils y trouvèrent des passions et des haines invétérées qui divisaient les familles patriciennes, et rien en faveur de la liberté.

CHAPITRE VI.

Partie orientale du Magne. — Route de Mistra à Monembasie. — État de cette ville. —Ruines d'Épidaure Limera.— Acropole cyclopenne en granit. —Bergers troglodytes.— Ports et mouillages de la rive orientale de l'Eleuthéro-Laconie. — Races doriennes suivant Villoison. — Défilé du mont Lycovouni.

J'ai énuméré, dans l'introduction à la topographie du Péloponèse, les capitaineries et les anarchies qui composent les divisions territoriales du Magne. J'ai dit également de quelle manière ce pays avait été détaché du gouvernement de Morée : mais avant de tracer sa topographie, je dois faire connaître le canton de Monembasie, qui est situé en-dehors de ses limites, quoique enclavé autrefois dans l'Eleuthéro-Laconie (1). « Il y a, « dit La Guilletière, deux grandes journées de Mistra « à Monembasie ou Malvésia. Nous employâmes trois « nuits à les faire, pour éviter les chaleurs et pour éviter « la rencontre des milices qui filaient vers la mer, ce qui « nous fit détourner du grand chemin. Les Grecs et « les Arnaoutes chrétiens avaient abandonné leurs ca- « banes, retiré leurs familles dans les bois et sur les « montagnes, de peur que les soldats turcs qui se ren- « daient au siége de Candie ne leur enlevassent les gar- « çons de dix à douze ans, pour les vendre à des capi- « taines de galiotes.

« Le pays est stérile, plein de montagnes et de che- « mins mal aisés à tenir. Aussi les villages situés sur la « route ont accoutumé d'entretenir des hommes qui se

---

(1) *Voy.* La Guilletière, Lacédèmone ancienne et moderne.

« postent sur les hauteurs avec des tambours qu'ils bat-
« tent pour avertir les passants et leur enseigner le che-
« min. Les Grecs appellent ces sentinelles *Vigla* et les
« Turcs *Dervendgis;* chaque passant leur donne dix
« aspres; la peur avait chassé toutes ces sentinelles de
« leurs postes lorsque j'y passai.

« Nous vîmes force chapelles bâties sous l'invocation
« de Ste. Constantine, nom sous lequel les Grecs dési-
« gnent leur sainte Hélène; car, par une pieuse circons-
« pection, ils ne lui veulent pas donner ce dernier, crai-
« gnant qu'on ne la confonde avec l'épouse infidèle de
« Ménélas.

« Ste. Constantine est en grande vénération dans la
« Tzaconie, et il y a peu de gens de l'un et de l'autre
« sexe qui ne portent à leur cou une médaille sur laquelle
« sa figure est empreinte à côté de celle de Constantin.
« C'était une espèce de monnaie que cette princesse fit
« frapper, et il s'en trouve une infinité dans la campa-
« gne que la charrue des laboureurs déterre tous les jours.
« Les chrétiens du pays croyent qu'elles guérissent du
« haut mal, de la fièvre; c'est aussi l'opinion générale
« de toute la Grèce.

« A trois ou quatre lieues de Monembasie et deux
« lieues au-delà du village de St.-Paul, on commence a
« trouver ces vignes fameuses qui donnent le vin de
« Malvoisie. Elles s'étendent le long des côtes de la mer,
« jusqu'à *Porto delle Botte* (port des tonneaux), appelé
« autrefois Cyphanta, qui est aussi à quatre lieues vers
« le nord. »

La distance de Mistra à Monembasie est de onze
lieues en ligne droite et de quatorze heures de pays
avec la déviation de la route : l'aspérité des lieux fait

que les loueurs de chevaux emploient deux jours à la parcourir. M. de Châteaubriand parle du village de St.-Paul cité par La Guilletière, et on peut conjecturer sa distance par le temps qu'il employa depuis trois heures du matin en quittant Sparte jusqu'à midi où il y arriva, ce qui fait au moins neuf lieues de France. Il ne devait être qu'à quatre ou cinq lieues de Monembasie.

Dans la route ordinaire de Mistra pour se rendre à Malvoisie, on trouve à-peu-près à une lieue de distance l'un de l'autre dix-huit villages, situés sur les escarpements du mont Menalæon ou Malevo. Ainsi, après avoir passé l'Eurotas, on découvre à main gauche Krisapha situé au couchant d'une petite rivière qui prend ses sources au mont Cizina, dont le nom vient d'un hameau situé à son versant septentrional. Une lieue au S. E., on voit Linzana, bâti au penchant d'une rivière qui vient de Psamos et de Sidaritza. Dans l'espace d'une lieue, on remarque toujours à main gauche Agrionoros, où l'on prend le défilé qui conduit à St.-Paul et de là dans la Cynurie, qu'on traverse pour se rendre dans la vallée d'Agladocambos que nous avons fait connaître en décrivant la Tégéatide. A deux lieues d'Agrionoros, en continuant à prolonger par sa rive gauche l'Eurotas, on passe au dessous de Tenari, village restant E. et O. à une heure de distance de Zaraphouno, situé au bord d'une vallée perpendiculaire au versant dans lequel on marche. C'est deux lieues à l'est qu'on place Marios situé au pied du mont Thornax qui a conservé son nom ancien. Une rivière dont les sources existent deux lieues au nord dans les montagnes de Cosmopolis, qui a succédé à Clympé, arrose sa vallée et se décharge isolément dans le golfe de La-

conie près de Porto-Xyli, station navale de l'antique Hélos. Zaravouno, Gniata, Alepou-Chori qu'on signale sur la route, n'offrent rien de particulier, et il faut se détourner pour visiter les ruines de Sélines et de Géronthrès située près de Hiéraki bourgade, d'où l'on compte quatre heures de pays pour arriver à Monembasie.

Limera Épidaurus était le nom ancien d'une ville voisine, fondée par une colonie tirée de l'Épidaure Argolique qui s'y établit sur la foi d'un songe. On y montrait du temps de Pausanias un temple consacré à Esculape, et quelques reliques, mais il ne s'y opérait aucunes guérisons miraculeuses. Il est probable qu'Épidaure reçut la foi vers le milieu du dixième siècle, temps auquel on y institua un évêque suffragant du métropolitan de Corinthe (1). C'était cependant une place très-anciennement importante, car Thucydide nous montre constamment les ennemis ravageant les campagnes environnantes, sans l'attaquer (2). Ptolémée en fait mention, et après avoir participé à toutes les convulsions du Péloponèse, on la voit prise par les Français en 1205.

« A la belle saison vers le mois de mars, les troupes « arrivèrent de tous côtés et se réunirent sur les prai- « ries situées dans les plaines de Nicli. De là, elles « marchèrent contre Monobasia, tandis que quatre ga- « lères vénitiennes faisaient voile en suivant la côte. « Guillaume de Villehardoin établit alors son blocus

(1) Voyez ci-après le catalogue du clergé de la Morée.

(2) Thucyd. Hist. IV, 245, 56; VI, 412; ou Διμενήρα *portuosa*, Schol. *ib*. Épidaure l'*aride* ou la *pauvre*. Suid. 105; VII, 427, 26.

« et resserra la place aussi étroitement qu'on renferme le rossignol dans sa cage. » Le chroniqueur dit ensuite comment le prince, après avoir fait jouer les trébuchets, résolu d'emporter la place de vive force, la reçut cependant à composition. Les clefs lui en furent présentées par trois des principaux habitants qui étaient Mamounas, Manoianis et Sophianos, auxquels il fit cadeau de coursiers, φαρία, et d'habillements tout d'or et d'écarlate, en leur accordant des terres du côté de Vathica (1). Cédée dans la suite aux Vénitiens, par le baron Guillaume qui en était seigneur, fondé sur ce que la renonciation qu'il en avait faite en faveur de Michel Paléologue était nulle, la seigneurie s'en empara et s'y maintint jusqu'en 1537, temps où Soliman s'en rendit maître. Rendue à ses premiers possesseurs, elle ne retomba définitivement au pouvoir des Barbares que par le traité de paix qui attacha le Péloponèse tout entier au joug humiliant des Turcs.

Monembasie (2) est bâtie sur une île située à une portée de pistolet de la terre-ferme à laquelle elle est jointe par un pont de pierre jeté sur un canal qui n'a pas plus de quatre pieds d'eau. L'île a trois milles de circuit et la forteresse s'élève au couronnement d'un rocher, dont le sommet forme une esplanade qui a un mille d'étendue. La ville basse située au pied n'a été environnée que depuis quelques années de murailles qui donnent sur le bord de la mer. Celles de la forteresse sont en mauvais état, mais sa situation la rend imprenable. Les Turcs ont muré plusieurs cavernes

(1) Vathica, ou Vathi.

(2) La Guilletière, Lacédémone ancienne et moderne.

qui étaient dans l'épaisseur du roc, pour empêcher d'y faire des mines ou d'y dresser des embuscades.

La ville basse est bien peuplée, et les Grecs y ont un archevêché dont la cathédrale est dédiée à St. George : il n'en existe point de plus célèbre dans la Morée pour les miracles qu'on assure qui s'y font par l'entremise de ce saint. Dans les réglements de préséance que fit l'église d'Orient sous le règne d'Andronic Paléologue, le siége métropolitain de Monembasie fut fixé à la trente-quatrième place au-dessous du trône patriarchal de Constantinople. Le savant Arsénius a été le plus célèbre de ses archevêques; il était ami du pape Paul III, auquel il a écrit de très-élégantes lettres. On a de lui des commentaires sur sept tragédies d'Euripide, à savoir Hippolyte, Hecube, Oreste, les Phéniciennes, Médée, Alceste et Andromaque, qui ont été imprimés à Venise en 1534. Ces beaux ouvrages ne purent détruire l'impression causée par sa soumission au pape Paul; Arsenius fut excommunié par Pachome patriarche de Constantinople, et les Grecs en firent après sa mort un Broukolacas ou revenant.

Le pont qui unit l'île à la terre-ferme est défendu par une tour, sur laquelle on voit le lion de St. Marc. La ville est située au S. E., entourée, comme on l'a dit, d'un mur de clôture, adossée à un rocher taillé à pic qui est dominé par la citadelle. Le chemin pour monter à cette acropole est tracé sur une rampe tortueuse, dont chaque détour peut être battu par l'artillerie et la mousqueterie. La nature a créé tous les moyens propres à sa défense, et il n'y a que des murs de revêtement aux endroits où l'on a jugé convenable d'établir des batteries. La place est garnie de quelques couleuvrines d'une

grandeur considérable; ayant pour garnison une compagnie de sept canonniers et trente-huit hommes de milices.

Une lieue au nord de Monembasie, le voyageur reconnaît les ruines d'Épidaure Limera, qui consistent en deux rangs de murs dont les angles irréguliers suivent la forme de la montagne. Les constructions de Tirynthe, celles de Mycènes, le cèdent aux remparts de cette acropole, bâtie en polygones d'un granit extrêmement dur, polis à l'extérieur et joints sans aucun ciment, avec tant d'art, que les efforts humains peuvent seuls les détruire. Cet ouvrage d'un peuple de géants étonne autant par sa solidité que par l'art qui a présidé à sa direction, car les pierres forment un chaînon de clefs qui s'appuyent, se lient, se soutiennent et composent un massif si bien calculé, que si on en arrachait des parties, on ne parviendrait pas à le faire écrouler. Il serait à souhaiter, comme l'a remarqué M. de Castellan (1), que nos ingénieurs étudiassent ce genre de bâtisse afin d'en faire l'application, pour les fondations, les digues, les culées de ponts, les murs de soutènement et même ceux de fortification.

Les bergers parquent maintenant leurs troupeaux dans cette enceinte, remplie de citernes, de voûtes, de décombres entremêlés de broussailles et de fûts de colonnes, qui appartinrent aux temples de Minerve, de Vénus et d'Esculape, divinités particulièrement révérées des Épidauriens. La côte qui avoisine ces ruines est parsemée de grottes, asyle ordinaire des pasteurs qui y

(1) Lettres sur la Morée par Castellan, t. I.

vivent dans un état voisin de la barbarie des siècles héroïques. Un mur en pierres sèches, quelques fagots d'épines placés à l'entrée des cavernes, renferment pendant la nuit les familles, les maîtres, et les innocents animaux soumis à leur surveillance, tandis que des chiens de Laconie font la ronde et veillent pour avertir de l'approche des bêtes féroces ou des voleurs. Des vases de terre pour cuire leurs aliments, des jattes en bois, des clayons, des nattes de feuilles de palmier, des panetières, des houlettes, des flûtes de roseau, des outres pour conserver le fromage, quelques tissus grossiers en poil de chèvre pour se couvrir, des barils dans lesquels on garde de l'eau fraîche, sont les ustensiles et le mobilier de ces nomades, que tout le diamètre entre les premiers âges du monde et la civilisation sépare de l'Europe qu'ils habitent sans se douter de notre luxe et de nos arts dont ils ignorent jusqu'aux produits.

La baie d'Epidaurus Limera est terminée par le cáp Minoa, sur lequel on remarque les restes d'une tour. Les gorges et les vallées voisines sont, comme toutes celles du midi de la Morée, remplies de bosquets d'orangers et de citronniers; les sites les plus pittoresques sont occupés par des châteaux à ponts-levis, pareils à ceux qu'on voit dans l'Épire; et cette contrée où l'on trouve tous les climats, en s'élevant dans les montagnes, serait le séjour le plus prospère de la terre, si elle était régie par des maîtres équitables.

Le portulan de la côte offre, en remontant vers l'Argolide, les mouillages de Kari ou Zarax, Porto Botte, Poulithra, Lenidi, Prasiæ, Phokianos et Astros, dont

les distances sont indiquées sur la carte. Il y a peu de ruines dans l'intérieur du canton de Saint-Pierre. « Mais « il existe, dit Villoison, une antiquité beaucoup plus « importante, qui a fixé mon attention. J'avais lu dans « quelque relations, que les Maniates parlaient encore « l'ancienne langue grecque. J'ai vérifié qu'ils n'en con- « servaient que quelques mots, mais j'ai eu le bon- « heur de retrouver le dialecte dorique et lacédémo- « nien dans la bouche des Tzakoniotes descendus des « Eleuthéro-Lacons. Ils occupent un pays montueux, « et possèdent trois villes qui sont Prasto, Castanitza « et Sitina. J'ai fait venir des gens du plus bas état, qui « ne savaient ni lire ni écrire; je leur ai demandé les « noms de chaque chose, je les ai écrits sous leur dictée, « et j'ai remarqué avec beaucoup de plaisir que c'étaient « presque toujours les mêmes dont se sont servis Pin- « dare et Théocrite qui ont écrit dans l'idiome do- « rique.... Je suis en état de publier maintenant une « grammaire et un dictionnaire lacédémonien (1) ».

Si on descend, à partir de Monembasie, en tirant vers le cap Malée ou Saint-Ange, à une lieue de distance se présente Kyparissi, les salines d'Acotukia, le cap Épidelium, et le promontoire sur lequel on a bâti une chapelle dédiée à saint Michel, à la place d'un temple consacré à Apollon. Les Grecs croyent que l'archange se tient debout à l'extrémité de cette langue de terre, agitant les vents et repoussant les vaisseaux, tant que bon lui semble; aussi les marins ne manquent jamais de lui adresser des vœux en approchant de ce

(1) D'Anse de Villoison. Lettre au comte de Vergennes. Athènes, 24 juin 1785. Ms. des aff. étrangères.

cap, qu'ils surnomment Xylophage ou mangeur de vaisseaux (1). L'intérieur du pays, qui est habité par des Doriens de race pure, n'a encore été visité en détail par aucun voyageur. Le versant occidental n'est connu que des navigateurs qui ont pointé sur leurs cartes la baie de Bœa, l'île Onugnathe ou Servi, repaire des pirates, et une foule de mouillages que les seuls habitants de Cythère fréquentent pour y faire un commerce d'échange peu considérable.

Le climat est très-tempéré dans toute cette région, et quoique voisins de Cérigo, les habitants ne connaissent pas les hernies, maladie qui afflige plus d'un cinquième de la population des Cythériens, à cause de l'usage trop fréquent qu'ils font de l'huile. Tout le fond de la mer, qui est extrêmement poissonneuse, est tapissé de corail que les Napolitains exploitent, sans que les Grecs aient encore songé à entrer en partage de cette branche d'industrie.

Le havre principal du golfe de Laconie est Marathonisi, d'où l'on compte quatre lieues jusqu'à Colokyna, en contournant les sinuosités du rivage. Nous signalons ici le gisement de Marathonisi, auquel nous rattacherons le périple du Magne, afin d'indiquer rapidement l'embouchure de l'Eurotas et les positions principales de sa vallée inférieure.

Entre Tsyli, nom moderne d'Hélos, et Monembasie, la distance est de cinq lieues, et d'une lieue E. O. de Colokyna, près duquel on place les ruines de Gythium, qu'on prétend être submergées. Toute cette partie de la

(1) Bernard de Brydenback, Mayence 1486. Pachym. in Mich. Paleolog., l. V, c. 21.



Laconie reste à explorer, jusqu'à Bardounia, où l'on se rend pour prendre le défilé des Melinges, qui conduit dans la Messénie en traversant le Lycovouni par Potamia, Milias, Pigadia, d'où l'on arrive sur le versant occidental du mont Taygète que nous allons décrire en parcourant ses deux côtés opposés qui termineront notre topographie de la Laconie (1).

Le défilé que nous venons de jalonner n'est connu que par des renseignements, à cause de l'anarchie des peuplades qui habitent cette région. Nous nous contenterons donc de dire qu'il y a environ douze heures de marche entre Bardounia et Calamate, dont nous parlerons dans le livre dix-huitième qui comprendra la topographie de la Messénie.

---

(1) La traverse entre Calamata et Mistra n'est que de huit heures. Le chemin est très-mauvais et comme il faut passer au village de Pigadia, qui est habité par une peuplade de voleurs, il est rare qu'on n'y soit pas dépouillé. L'archevêque de Monembasie y fut complètement dévalisé de mon temps. On en agit à la vérité à son égard avec une sorte de respect, en lui demandant pardon de la *liberté grande*, tandis qu'on lui enlevait pièce à pièce tout ce qu'il possédait. On exigea ensuite de sa sainteté l'absolution en bonne forme, avec la promesse écrite qu'il n'excommunierait pas ceux qui l'avaient volé, quand il serait hors de leurs mains.

CHAPITRE VII.

Partie occidentale du Magne. — Armyros. — Stavro-Pigi. — Zarnate. — Dolous. — Kytriès. — Cardamyle. — Capitaines et Capitainesse maniates. — Habillements. — Usages. — Platza. — OEtylos ou Porto-Vitylos. — Chimôva. — Zygos. — Cacovouniotes. — Ténare. — Kolokythia. — Marathonisi. — Ruines de Gythium. — Mœurs des Maniates. — État militaire. — Population. — Inscriptions.

Le Magne proprement dit est la partie de l'Eleuthéro-Laconie comprise entre les golfes de Kolokythia et de Calamate, et en faisant route au midi, on arrive dans la première de ses divisions qui est celle de Capitanakis, famille ancienne du pays. Elle s'étend le long de l'Aris, et on suit probablement le sentier qui conduisait d'Abia à Pharæ, ville fondée par un fils de Mercure et de Philodamie, issu de Danaüs. On ressaisit les traces de l'histoire en arrivant à une fontaine salée qui donne le nom d'Armyros au premier port du Magne du côté de la Messénie, dans lequel ses eaux se déchargent près des ruines d'Abia, situées à peu de distance au midi. On est à deux lieues de Calamate, qu'on peut aligner du haut d'une tour carrée bâtie auprès de ce mouillage, où les vaisseaux du commerce relâchent en hiver. Cent pas environ au nord, et à dix brasses perpendiculaires au-dessus du niveau de la mer, on voit jaillir la fontaine ou plutôt la rivière souterraine d'Armyros. Elle sort d'une colline sablonneuse, d'où ses eaux coulent sur un talus pavé en dalles, qui les verse dans des canaux sur lesquels on a établi des moulins à blé. Les habitants prétendent

que cette rivière augmente quand le vent du nord souffle dans l'archipel, qu'elle roule alors des algues marines, et que, par les vents du sud-ouest, son cours diminue considérablement. Pour rendre raison de ce phénomène, ils racontent qu'il existe une caverne considérable sur la côte opposée de la Laconie, dans laquelle les eaux s'absorbent avec plus ou moins de violence, suivant la direction des vents; mais comme on ne désigne pas l'endroit où existe cet antre, ce phénomène peut être révoqué en doute, quoiqu'il n'ait rien de contraire aux lois de la physique.

La seconde capitainerie après Armyros est celle de Stavropigi, qui est la partie la plus fertile et la mieux cultivée du Magne. La côte, bordée de récifs, présente une foule de criques propres à recevoir des bateaux pirates à rames, que les vents de terre empêchent de poursuivre dans leurs retraites, à cause des embuscades, d'où l'on serait assailli par une fusillade meurtrière. On compte, dans l'étendue de cette capitainerie, les bourgades de Zarnate, Varôchi ou Varoussi, Mandiniès, Dolous et Kythriès, qui sont situées dans un rayon de quelques lieues de la mer. Ces deux contrées, qui forment la frontière septentrionale, présentent une barrière impénétrable aux Turcs. Toute la ligne est flanquée de hauts et inaccessibles escarpements garnis de *Taboria* ou épaulements formés par des excavations pratiquées dans le rocher, et à défaut par des tas de pierres. Un peuple brave, quand il est à l'abri des coups, connaissant tous les sentiers de ses montagnes, armé d'excellentes carabines, se dispersant et se rassemblant avec la même facilité, possède les moyens de harceler, de combattre en masse, et d'anéantir un ennemi qui

tenterait une attaque de front. Une aggression par mer ne serait pas moins périlleuse, car pour pénétrer le long de la côte, tandis que les Maniates occuperaient les hauteurs, il faudrait un courage et une discipline superieurs à celui de la soldatesque turque. Alexandre Comoundouro, qui était le chef du second capitanat en 1815, avait fixé sa résidence à Castron, espèce de tour dans laquelle il soutint, quelques années auparavant, un siége de plusieurs jours contre le *Reala bey* (1), chargé de recouvrer les contributions du pays, qui l'attaqua avec trois pièces de canon de gros calibre, et duquel il obtint une capitulation honorable. Ces châteaux situés dans des positions fortes, et en apparence mal construits, qui ne seraient qu'un faible obstacle contre nos moyens militaires, ont toujours coûté des flots de sang aux Turcs, et sont un des grands moyens de défense d'un pays dans lequel on ne peut traîner d'artillerie. Cela fait que les garnisaires du capitan pacha ne reçoivent des Maniates qu'un don gratuit, plutôt que des tributs réguliers. Cependant, comme le Magne a une population disproportionnée à la fertilité de son sol, qui nécessite des importations en grains, les deux enclaves dont nous parlons se soumettent parfois au paiement du caratch, afin d'obtenir la liberté du commerce. Mais dès qu'une année de fertilité, ou la contrebande, leur fournit des denrées céréales, alors les montagnards paient leurs redevances à coups de fusil aux percepteurs du sultan. Tout compté, ils donnent plus de balles que de piastres aux prépo-

(1) Contre-amiral turc que le Capitan pacha détache ordinairement pour percevoir les tributs du Magne.

sés de sa Hautesse, qui ont plus d'une fois payé eux-mêmes les contributions, au prix de *leurs oreilles* et de *leurs ceintures bien garnies*, comme le dit la chanson des Eleuthéro-Lacons.

Le territoire de la Messénie finissait anciennement vers Cardamyle, partie de la côte où commence la troisième capitainerie, qui est celle d'Androvistas, dont Scardamoula est le chef-lieu. Ce village qui est habité par vingt familles grecques, se trouvant à dix minutes de la mer, n'occupe point la position de Cardamyle qui existait à soixante stades de la plage (1) ni l'emplacement du temple des filles de Nérée. Le voyageur, arrivé sur ce terrain, comprend comment le Magne est à l'abri de toute espèce d'invasion, lorsqu'on lui explique de quelle manière les villages sont abandonnés par leurs habitants au moindre signal, et comment les hommes, les femmes et les jeunes filles exercées aux armes, éparpillés en tirailleurs à l'abri des rochers font feu contre les assaillants, en disparaissant d'escarpements en escarpements, jusqu'à ce qu'ils aient anéanti le dernier de leurs ennemis. Ils racontent, et on aime à leur entendre dire, la victoire qu'ils remportèrent sur les forces réunies des pachas de Morée et de la flotte turque, qui trouvèrent la mort au pied des rochers de Cardamyle. Un monceau d'ossements blanchis, entassés au fond d'un précipice, sont le trophée de cette journée, dans laquelle dix mille Turcs furent battus, et la dévastation de quelques hameaux vengée par l'incendie de Mistra. Les Maniates de cette région montrent, à peu de distance de Scardamoula, une grotte qui, suivant

(1) Paus., lib. III, c. 36.

Pausanias, renfermait des objets dignes d'être vus, mais on n'y trouve plus que des sarcophages creusés au ciseau dans le roc, sans inscriptions et sans ornements. La capitainerie qui comprend un grand nombre de villages, est régie par Panagioti Moursino, dont le père, décoré du titre de Bach-Bagou en 1780, fut pendu en uniforme russe aux vergues du vaisseau de l'amiral Gazi Hassan, à cause de ses pirateries. Les attérages de cette partie de la côte sont exposés aux vents du midi, et on ne peut même s'abriter en été, que derrière un rocher qui est éloigné d'une demi-portée de canon du continent.

Les habitants passent pour être adonnés à la piraterie, et cependant la plus touchante hospitalité règne dans leurs mœurs. Cruels et perfides sur mer, le voyageur qui les visite, en se confiant à leur loyauté, est escorté de proche en proche jusque dans les régions les plus sauvages du Taygète. A la vérité, il faut se garder de lever des plans; mais on peut séjourner partout en sûreté. On ne doit pas non plus manquer, en passant devant la demeure d'un capitaine, de lui rendre visite, cela serait regardé comme un affront, parce que l'honneur de recevoir les étrangers est pour les Maniates d'un très-grand prix. Un hôte est un objet sacré, l'insulte qu'il recevrait devient une affaire personnelle, son injure l'objet d'une vengeance, et ses dangers ainsi que leurs suites fâcheuses une tache ineffaçable pour l'individu, sa famille et sa postérité, si elle n'était pas lavée dans le sang de l'assassin ou du voleur dont il aurait été la victime.

L'extrait d'un voyage dans le Magne, fait au moment où je parcourais la Messénie, prouve que les

cantons dont nous venons de parler sont arides et pierreux au-delà de toute expression. Cependant la terre que les pluies et les torrents entraînent des lieux plus élevés, est arrêtée sur des milliers de plateaux et de terrasses par l'infatigable industrie des montagnards. Ces galeries cultivées sont couvertes de bled, d'orge, de maïs, de millet, d'oliviers et de mûriers qui semblent sortir des rochers jusqu'à Kythriès. Cinq ou six maisons disposées autour d'un château formaient le fief et le manoir héraldique de Zanetaki Koutouphari, ci-devant bey du Magne, et de sa nièce Hélène, qui, comme les filles de Sparte, avait succédé, à défaut d'hoirs mâles, aux droits et aux titres de ses nobles ayeux, car on la qualifiait de capitainesse. Leurs demeures se composaient de deux tours pareilles à nos gothiques gentilhommières des temps de la haute féodalité, qui n'étaient pas ceux de la paix des provinces. Une suite de chambres et de logements pour les domestiques, d'étables pour les ânes et les moutons, et de hangars ouverts formait le circuit d'une cour, dont l'entrée était fermée par une porte cintrée, crénelée et garnie de machicoulis. A notre approche, un homme armé, commensal de la famille, vint au-devant de nous, parla au guide qui nous accompagnait et l'emmena au château. Sur l'avis qu'il donna au seigneur du donjon, celui-ci s'empressa de venir nous recevoir à l'entrée de son manoir en disant : *soyez les bien venus*, καλῶς ἤλθετε.

Zanetaki Koutouphari (1), seigneur de ce château,

---

(1) Ce bey est parent de Koutouphari dont nous avons fait connaître précédemment les réponses aux questions qui lui avaient été adressées par un consul de France.

était alors un homme de cinquante-six ans, d'une figure vénérable, qui nous présenta à sa femme, mère de quatre filles, dont les plus jeunes étaient des enfants. Quoique le bey eût dîné, il s'assit à notre table, suivant l'étiquette commandée par l'usage du pays, tandis que son épouse et ses enfants commençaient le service qu'ils abandonnèrent ensuite à une servante, pour se retirer dans leurs appartements particuliers. Le lendemain nous dînâmes en famille à l'heure accoutumée, c'est-à-dire à onze heures et demie du matin, et au sortir, le capitaine nous présenta à sa nièce.

Hélène était la maîtresse du donjon dans lequel nous fûmes introduits, et dame du canton, qui lui était échu en héritage par la mort de son père. Cette capitainesse, c'était son titre, était une veuve qui conservait quelques restes de beauté, et des manières pleines d'agrément et de dignité. Nous la trouvâmes assise sur un sopha, que l'étiquette ne lui permit de quitter pour nous recevoir, ayant sa sœur auprès d'elle, et entourée d'un cortége de femmes vêtues avec toute la richesse et l'élégance orientale, qui se tenaient en pied. Après nous avoir fait donner des siéges, elle invita sa sœur à s'asseoir, et commanda aux serviteurs d'apporter le café et les rafraîchissements. Nous fûmes extrêmement frappés de la beauté de ses femmes et de celle de toutes les Laconiennes, qui sont généralement grandes, d'une transparence de peau et de teint admirable, surtout pour le climat qu'elles habitent, ayant la chevelure brune cendrée et des yeux d'un noir tendre, voilés par de longs cils.

La capitainesse portait une robe de chale bleu clair, brodée d'or, une ceinture peu serrée autour du corps,

avec une veste courte et sans manches, en velours cramoisi brodé. Elle était coiffée d'un bonnet de velours vert brodé, taillé en forme de couronne ducale. Un chale de mousseline d'or fixé sur l'épaule droite, traversant sa poitrine en bandoulière, passait sous son bras gauche, de là sur sa toque d'où il flottait par derrière jusqu'à terre : tel était son accoutrement. Le vêtement de ses femmes était pareil, avec la différence de la qualité des tissus et des ornements.

L'habillement de Koutouphari, son oncle, n'était pas moins magnifique. Il portait une veste serrée, à manches ouvertes, doublées de blanc et brodées en or, avec un dolman court de velours noir, dont les manches pendantes étaient bordées de martre zibeline. La ceinture qui soutenait son poignard et ses pistolets était faite d'un chale en soie rouge à larges bandes d'or, ses culottes bleu clair étaient serrées par une jarretière au-dessous du genou, et ses jambes étaient couvertes de guêtres de drap bleu brodé en or, avec des bossettes en vermeil en haut et aux malléoles. En se retirant, il jetta sur ses épaules un riche manteau de drap bleu, brodé en or, à larges manches, doublé de rouge, ayant des broderies en forme d'agrafes; son turban vert et or recouvrait ses longs cheveux gris, qui flottaient sur ses épaules comme ceux d'un hiérophante antique. Les hommes qui l'accompagnaient, et tous ceux que nous vîmes, me parurent d'une taille ordinaire mais déliés, agiles et extrêmement vigoureux.

On célébrait alors la fête de Pâques, et dans les villages que nous visitâmes, nous trouvâmes les habitants qui chantaient et dansaient sur l'herbe. Ceux des maisons voisines du petit port de Kythriès, ainsi que

l'équipage de deux bateaux qui y étaient à l'ancre, en firent autant jusqu'à une heure avancée.

En quittant Kythriès, on nous donna une escorte pour nous accompagner jusqu'à Scardamoula, éloigné de dix milles, où nous trouvâmes la même hospitalité; nous visitâmes le mouillage situé au-dessous du château. En sortant du village, nous nous dirigeâmes au S. E. en suivant un sentier taillé en spirale, qui nous conduisit sur une hauteur d'où l'on domine un vallon parsemé de maisons et de chapelles, dont l'horizon est borné par des montagnes noirâtres couronnées de neiges. L'aspect de cet enclave présentait une scène admirable de culture, du sein de laquelle semblaient sortir les hameaux de Dokyès ou Dolous, Varochi et Zarnate (1). La curiosité naïve des habitants formait un tableau analogue à la richesse du paysage, par le mouvement qu'ils firent à notre approche. L'avis n'en fut pas plus tôt donné que de grands cris se firent entendre. On y répondit des champs et des montagnes, les travaux s'arrêtèrent, et tout le monde, femmes et enfants, se pressèrent autour de nous, tandis que les hommes nous prenaient la main en disant : *soyez les bien venus*. Nous remarquâmes que le pays était mis en rapport jusque dans les crevasses des rochers, où l'on a planté des oliviers et des mûriers; des espaces qui n'avaient que quelques pieds de diamètre étaient bêchés et semés de bled ou de maïs, et les collines se présentaient au loin couvertes de ruches d'abeilles dont le miel égale en suavité celui du mont Hymette.

(1) Zarnate ou Stavropighi comprend dans sa juridiction Campos, Datis, Mantinea, Gallitzès, Pigadia, Altomira et Selitza.

Scardamoula ou Cardamyle, situé au pied du mont Kalathios, est un petit village défendu par quatre tours, qui sont occupées par des beys ou barons. A peine eurent-ils reçu nos lettres de recommandation, qu'on nous conduisit au principal château autour duquel les montagnards vinrent se grouper pour nous voir. Presque tous étaient parents des capitaines, et unis entre eux par les liens du sang. En arrière du hameau, on nous montra les restes de l'acropole, et un rocher fendu par un tremblement de terre. Les habitants nous firent voir, au pied de ce morne, un tas d'ossements humains, monument d'une invasion des Turcs, qu'ils montraient avec tout l'enthousiasme de la liberté victorieuse. On nous conduisit à l'endroit où les enfants s'exercent au tir de la carabine, et nous remarquâmes qu'ils s'y appliquaient dès l'âge de huit à dix ans. Un groupe de femmes et de filles, rassemblées sur une place gazonnée, s'essayaient de leur côté à lancer des pierres et des balles avec la fronde, et paraissaient fort adroites à cet exercice. Le capitaine du canton nous assura qu'elles suivaient leurs pères et leurs frères au combat, où elles se distinguaient par leur bravoure. Les jeux gymniques se terminèrent par des danses qui durèrent jusqu'au déclin du jour.

La quatrième capitainerie du Magne est celle de Platza, bourgade éloignée de deux lieues de Scardamoula et d'une demi-lieue de la mer. A mi-chemin on passe à Leuetres, que les habitants appellent Leutros, dont les ruines couvrent un assez grand espace de terrain. Presque vis-à-vis on reconnaît, au signalement qu'en donne Pausanias, l'îlot de Pephnos, où les mythologues racontaient que Castor et Pollux avaient

reçu le jour (1). Ainsi, chaque écueil et chaque promontoire de la Grèce, dans ses parties même les plus sauvages, rappelle des souvenirs qu'on ne trouve qu'à de grandes distances dans les autres contrées du monde. Rome fut proportionnée à la grandeur du peuple roi; les pyramides étaient les seuls monuments qui pouvaient convenir à l'immensité du désert; mais sous un ciel harmonieux comme leur religion, au milieu d'un pays découpé de tous côtés par la mer, les Grecs travaillèrent à embellir chaque site par des ouvrages parfaits, à les varier et à les multiplier en raison des régions pittoresques qu'ils habitaient. Chez les uns tout devait être gigantesque; et chez ceux-ci, les arts, en modifiant les proportions d'après les localités, surent produire le beau idéal. Aussi n'abordait-on nulle part dans la Hellade sans trouver des autels, des temples, des statues, des colonnes votives; et jusqu'à l'extrémité du cap Ténare on marchait dans l'empire des illusions. La capitainerie de Platza, où l'on pourrait faire des recherches archéologiques intéressantes, était gouvernée en 1815 par Christéa, pirate insigne, quoique parent des Koutoupbari, famille paisible, qui ne prend aucune part au vagabondage des Maniates.

Le chemin étant très-difficile à cause des montagnes escarpées, nous prîmes la voie de mer pour nous rendre à Platza (2). Nous vîmes, chemin faisant, Leuc-

(1) Paus. *ibid.* Les Dioscures étaient encore invoqués sous le nom de Samothraces, Corybantes, Cabires. Euseb. Præparat. Ev., l. X, p. 30.

(2) Platza relevait anciennement de la capitainerie de Zygos ou Androuvistas, qui avait dans sa dépendance Scardamoula, Prasio, Liassimova, Pyrgos, Romis, Loutiphcaris et Longada.

tres, petit hameau situé sur le rivage de la mer; et à deux milles et demi de distance, nous mouillâmes dans l'anse de Platza, qui est fermée par le rocher de Pephnos, où l'on trouve deux tombes qu'on dit être celles des Dioscures, chose plus que douteuse. Nous nous adressâmes au capitaine Christea, qui habite une tour voisine; et comme nous lui avions expédié nos lettres par terre, nous le trouvâmes au lieu du débarquement entouré d'un nombreux cortége d'hommes armés. Nous nous rendîmes de suite à sa demeure. Chef remuant et audacieux, il portait sur la poitrine les cicatrices de trois coups de feu, deux au visage, d'autres aux bras et aux jambes. Il était âgé de quarante-cinq ans, et sa vie était celle d'un pirate; il montrait les dépouilles qu'il avait enlevées, et il portait le cœur d'un scélérat, sous des formes spirituelles et parfois enjouées. Dans une guerre qu'il avait déclarée à un voisin, son armée, composée de quatre-vingts hommes et de vingt femmes, avait éprouvé des revers, perdu plusieurs de ses Amazones, et sa sœur avait été blessée. La chambre qui nous fut assignée était belle et propre; les fenêtres étaient barricadées avec des barres de fer, et près du plafond on voyait un rang de barils pleins de poudre, rangés sur des ais. Il fallut demeurer deux jours dans cet antre, où Christea exerça envers nous l'hospitalité la plus attentive. Des danses, des chants sauvages furent les délassements de nos longues journées. La lyre était l'ame de nos fêtes et de nos banquets. Et comme on complimentait le capitaine sur le talent de son principal troubadour, il dit avec l'accent du regret, qu'il avait eu le bonheur de posséder un musicien allemand très-habile, mais que l'année précédente il l'avait tué

38.

pour le punir de quelques propositions galantes qu'il avait faites à une jeune fille maniate.

Au sortir de la capitainerie de Platza, on entre dans le territoire de Koutouphari, village éloigné de deux lieues de Pephnos. Le mouillage n'est pas tenable quand les vents de Garbe se font sentir sur cette partie de la côte, où la mer déferle avec impétuosité. Le commerce maritime ne peut presque s'y faire que sous voiles; la capitainerie jouit du reste d'une assez bonne police, parce qu'elle se trouve placée sous la protection spéciale du Bach-Bagou. Là s'ouvre, en tournant à l'orient d'été, un sentier qui conduit aux villages de Milias et de Castagnitzas, situés sur les versants de la Laconie (1). C'est à partir de ce défilé que le Taygète change le nom de Pente-Dactylon contre celui de Saint-Hélie, qu'il porte jusqu'au cap Ténare ou Matapan. Toute cette région des montagnes est parsemée de vastes forêts de chênes, qui font une partie considérable des revenus du bey de Maïna, à cause du monopole de la vallonée, qu'il accapare pour la revendre au commerce étranger.

Quatre lieues au S. E. de Platza, après avoir parcouru un terrain pierreux parsemé de quelques oliviers, on arrive à la baie de Chimôva ou Tzimôva, vulgairement appelée par les navigateurs Porto-Vitulo et par les gens du pays Liméonas. Sur cette route

---

(1) La première de ces capitaineries, qui n'est éloignée que de six lieues de Mistra, était administrée en 1816 par Constantin Durachari; et la seconde, qui est limitrophe de Bardounia, était commandée par Venechano descendant d'une des plus anciennes familles de l'Éleuthero-Laconie.

la culture diminue, le littoral devient de plus en plus stérile, les villages sont pauvres, le peuple est sale et brutal. Cependant le terrain susceptible de produire est cultivé, et l'industrie se manifeste dans tous les lieux où un épi de grain, un panais, peuvent prendre racine, à défaut d'arbres, car on ne trouve pas même un hallier dans cette contrée. En revanche on y rencontre les carrières qui fournissaient le beau marbre de la Laconie, qu'on reconnaît à une grande quantité d'échantillons bigarrés qui sont épars sur le terrain (1). La ville d'Œtylos, le temple de Sérapis, et la place publique, qui était ornée d'une statue d'Apollon Carnéus, sont occupés par une anarchie de huit cents familles adonnées à la piraterie. On remarque dans plusieurs endroits des fondations massives, et de larges pierres de taille qui servent de soubassements à quelques maisons. Une église construite sur l'emplacement d'un temple contient plusieurs colonnes d'ordre ionique en marbre blanc, et il est probable qu'il y a une foule d'objets précieux engagés dans les murs des maisons ou qui sont enfouis sous des attérissements.

La ville moderne est bâtie au bord d'un précipice rocailleux, aboutissant à une crique profonde et étroite qui pénètre sinueusement dans l'intérieur des terres. C'est le port dans lequel se rendent les eaux des montagnes par le vaste égoût qu'on vient de désigner; la rive opposée est bordée de rochers, et dominée par un château attribué aux Vénitiens, autour duquel on voit un gros village. Ce fut à Œtylos (2) que

(1) Strab., lib. VIII, p. 367.
(2) *Voy.* Hist. de la Régénération de la Grèce, t. I.

débarqua le comte Orlof, au mois d'avril 1770, pour entraîner les Grecs dans une révolution funeste (1).

En arrière des trois capitaineries que je viens de signaler, on trouve celle de Zygos, commandée par Nicolaki Coutouphari, homme prudent, qui gouverne avec sagesse dix villages soumis à son autorité. Une traverse de vingt milles, qu'on peut faire sans danger, conduit dans cette direction à Marathonisi. Il n'en est pas de même du territoire de Dîro, situé à deux

(1) Avant la révolution, M. de St-Félix qui commandait la frégate du roi la Pomone, instruit qu'un forban du Magne avait pris et conduit un vaisseau marchand français à Porto - Vitulo, résolut de lui arracher sa proie. Il vint en conséquence mouiller au pied de la montagne où six cent Maniates étaient retranchés afin de protéger la prise et le corsaire qui l'avait capturée. M. de St-Félix, ne pouvant s'approcher avec sa frégate, ni faire avancer le brick le Gerbau qui l'accompagnait, ordonna d'armer les embarcations et chargea M. de Bataille, son premier lieutenant, de les diriger. Le pirate fut abordé par MM. de Montcabriés et de Lagor, officiers en sous-ordre de M. de Bataille, qui n'y trouvèrent que deux Turcs qu'on y avait transportés de la prise française. Ils se préparaient à faire lever l'ancre, lorsqu'une grande quantité de poudre répandue à dessein sur le pont prit feu au moyen d'un artifice et l'enflamma sous les pieds de M. de Lagor, qui, se voyant brûler vif, se jeta à la mer, où M. de Montcabriés se précipita pour le sauver, et le reconduisit en nageant jusqu'à la chaloupe. Après avoir mis son ami en sureté, M. de Montcabriés revint sur le bâtiment ennemi dont il coupa les amarres et qu'il fit remorquer jusqu'à la frégate. Il se porta ensuite vers le vaisseau français, qu'il délivra ainsi que son équipage. Ce coup de main exécuté sous le feu roulant de six cent brigands, coûta la vie à MM. de St.-Sézaire, de la Touche, au patron de la chaloupe et à plusieurs soldats; nos blessés furent M. de Lagor, de Chrom et quarante marins.

lieues et demie de Chimôva, où l'on recrute la plupart des brigands qui composent les équipages des armements de Nézapos et de Porto-Caillo. Les chevaux ni les mulets ne peuvent gravir les montagnes de cette contrée où l'on ne pénètre qu'à pied, ou bien par mer avec des esquifs légers habitués au service de la côte.

Le premier de ces ports, Nézapos, qu'on trouve à deux lieues de Dîro, est situé au nord du cap Gros ou Drosso, qui est l'ancien promontoire Thyridès, voisin du lieu où d'Anville place le mouillage d'Hypsus; et au revers du même promontoire on arrive à un atterage qui est peut-être celui de Mésa. Ces baies solitaires sont l'asyle des forbans : on n'y voit aucun village ; les habitations sont situées dans des positions agrestes, à de grandes distances les unes des autres, et chaque famille formant une tribu armée vit isolément, sans autres lois que le frein d'une vaine superstition fomentée par des prêtres aussi ignorants et barbares que leurs ouailles. Le château délabré de Maïna, bâti par Guillaume de Villehardoin, est situé près des ruines d'Hippola. Enfin, à quatre lieues du cap Gros, on arrive au promontoire Ténare où l'on remarque deux calanques inabritées. Ce sont probablement les ports d'Achillée et de Psamatos, entre lesquels se déploie une lieue au large le cap, dont l'extrémité semble s'être brisée pour former l'écueil Pascoligo, en avant duquel on a découvert en 1639 une sèche, que les vaisseaux doivent ranger à un demi-mille de distance.

Ténare, ville et promontoire, reçut son nom d'un héros fils de Jupiter, et, suivant d'autres, d'Icare. Ce

phare du Péloponèse est placé sur la ligne de navigation de tous les vaisseaux qui viennent le reconnaître, soit qu'ils fassent route au levant, ou qu'ils retournent en occident. Les vents qui s'y rencontrent, les tempêtes qu'on y éprouve, les flots qui s'y brisent avec plus de fureur qu'au cap Malée, l'ont fait surnommer Matapan, ou le *tueur d'hommes* (1). *C'est*, comme l'a dit Stace, *le séjour des vents fatigués qui en sortent plus impétueux, tandis que le Ténare, élevant ses sommets au-dessus des nuages et des ouragans, recourbe ses rivages pour former un port que les flots semblent respecter.* La ville de ce nom fut la patrie de l'argonaute Euphème. Elle florissait au temps d'Auguste et elle est citée plusieurs fois par les écrivains du Bas-Empire. Chalcondyle dit qu'elle fut habitée par les Triballes (2); Nicéphore Grégoras et George Phrantza (3) la désignent sous le nom de Maïna, et les modernes l'appellent Kisternès ou les citernes. Un ancien voyageur qui la place à Porto-Caillo en parle en ces termes : « J'y vis les pièces d'un dau-

---

(1) ....Tænara...
Stat sublimis apex, ventosque imbresque serenus
Despicit, et tantum fessis insiditur astris.
Illic exhausti posuere cubilia venti
....
....
....
..ubi prona dies, longos super æquora fines
Exigit atque ingens medio natat umbra profundo.
Interiore sinu frangentia litora curvat
Tænaros, expositos non audax scandere fluctus.
Stat. Thebaid. II, v. 35 et seq.

(2) Chalcond. de Reb. Turc., lib. I.

(3) Niceph. Greg., lib. IV; Phrantz., lib. I, c. 4.

« phin d'airain qui portait un homme, et me dit-on « que c'estoit l'effigie d'Arion qui fust jadis sauvé par « un poisson de ceste nature; s'il est vrai, je m'en « rapporte aux Grecs, suivant le récit desquels je l'ai « mis en escript. Joignant le petit port vous trouvez « le village de Kamarèz, puis Scopie, et le cap de « Pagu, qui est appelé Palæopolis (1). »

En remontant une lieue et un quart au nord du cap Matapan on trouve le port aux Cailles, nid de pirates enclavé dans le territoire des Cacovouliotes ou Cacovouniotes. On dit que plusieurs de ces montagnards ont conservé pour coiffure une espèce de casque ou de calotte de fer, qui leur sert en même temps de marmite pour faire cuire leurs aliments. Le canton qui est extrêmement pauvre manque de sources, auxquelles on supplée par des citernes qui sont une des propriétés les plus estimées. Lorsqu'un klephte du pays, et ils le sont tous, se marie, l'affaire principale pour célébrer les noces est de sonder la citerne; plus on a consommé d'eau dans le festin, plus on passe pour riche, et cette prodigalité fait du bruit quelques lieues à la ronde. L'eau est une fortune : un Cacovouliote se confessant à un moine, lui avoua qu'il avait eu le malheur, après avoir donné à boire à son âne, de jeter un peu d'eau qui restait : le prêtre jugea le péché énorme, et n'accorda l'absolution que moyennant le prix de seize mesures d'huile, que le pénitent dut donner pour n'avoir pas bu fraternellement avec son baudet.

---

(1) A une heure de la côte Kalliès village. A la même distance de la mer, 1 heure N. O. Bocchos.

Le château de Leucade et le port de Kolokythia, village qui a succédé à Asiné, sont les dernières dépendances de l'anarchie des Cacovouliotes. Au-delà on remarque, aux distances indiquées sur la carte, Vourlakias, Vathica, Phoscamenès, Géranos, Kastri, Vathya, et la baie qui porte son nom; Scutari, Passevos ou Passavas; Antoni situé au S. E. des ruines de Las; Marathonisi, l'île de Cranaé, maintenant appelée Phinokio; et Trinissa, dont le défilé donne entrée dans la Laconie. Toute cette contrée est barbare; les églises sans portes y sont sous la sauve-garde d'un peuple superstitieux et féroce, qui foule aux pieds la morale, tremble au nom du diable, et sert Dieu par la crainte qu'il a de l'enfer.

On retrouve quelques traces de civilisation, avec moins d'hospitalité, à Marathonisi, bourgade qualifiée du titre de capitale du Magne, à cause de la résidence du bey qui est nommé par la Porte-Ottomane. Elle se compose d'une rue bâtie le long du rivage, et d'un château flanqué de tours, qui est situé à quelque distance. Les vaisseaux s'abritent dans un port formé par l'île de Cranaé, écueil bas, rempli de fenouil, rendu célèbre par l'aventure de Pâris, qui s'y réfugia avec Hélène qu'il avait ravie à son royal époux Ménélas. Un peu au nord, on retrouve les ruines de Gythium, ou plutôt celles d'une ville romaine qui lui succéda vers le second siècle de notre ère : cet endroit est maintenant appelé Palæopolis. Stephanopoli, qui aborda à Marathonisi en 1797, après avoir donné quelques détails sur des antiquités qu'il vit dans les greniers du bey de Marathonisi, parle de Palæopolis, où il trouva l'inscription suivante : *porte de*

Lycurgue; d'un amphithéâtre, d'une ville de Lycurgue, ainsi que d'une légende funéraire portant : *Mon tombeau est pur, mais Lacédémone est souillée par les dynastes.* Ces découvertes étaient dignes de lui, et peut-être qu'elles sont du produit de sa Minerve; car il s'empresse d'ajouter que cette épitaphe ne remonte probablement qu'au temps de la conquête de Sparte par les Turcs. Nous la croyons de plus fraîche date et fausse dans le style et la composition; car, à l'exception de quelques caractères illisibles sculptés sur un rocher, il n'y a plus rien du temps des Hellènes à Marathonisi. On voit cependant que Gythium couvrait quelques collines basses, qui se succèdent jusqu'aux rochers voisins de la mer. Une source d'eau salée, qui s'échappe d'un rocher près du rivage, est vraisemblablement la fontaine d'Esculape: cette source et des blocs de marbre que les paysans trouvent fréquemment en creusant la terre, sont les seuls indices de la haute antiquité de Gythium.

Il paraît que les Romains avaient établi des thermes aux environs de la source salée qu'on vient de désigner. On voit également deux grandes citernes qui doivent être du temps des Pélasges : elles étaient taillées dans le roc (1), et séparées pour conserver isolément plusieurs provisions d'eau. Au-delà on remarque deux bâtiments oblongs, semblables aux *colombaria* connus en Italie : ils sont construits en briques, avec des niches destinées à recevoir des urnes funéraires, et

(1) On en voit de pareilles à Segni dans les pays des Herniques. Note de M. L. Petit-Radel.



n'ont qu'une seule ouverture pratiquée à l'extrémité. Sur la grève on remarque les restes submergés d'un pavé en mosaïque, sans aucun emplacement d'édifices publics, si ce n'est dans la petite île de Cranaé, où l'on trouve une chapelle grecque bâtie sur les fondations d'un temple.

La famille grecque des Cladianos gouverne le territoire de Trinissa et les tours qui défendent le défilé de la Laconie, devant lequel se sont arrêtées les forces d'Ibrahim pacha en 1825. Cette capitainerie comprenait autrefois Scutari, Carvellai, Marathonisi, Kolokythia, Passavas, Port-Vathi, Géranos, Askamaris et Vourlakias, avec les temples de Diane et de Bacchus. Le mont Polakias et les cinq plateformes, πέντε αὐλαὶ, dominent cette région, dans laquelle on pourrait pénétrer en franchissant les ressauts du mont Saint-Hélie, chose téméraire, à moins qu'on ne parvînt à se rendre maître de Marathonisi, afin d'assurer sa retraite.

L'état du Magne offre, d'après ce qu'on vient de dire, le tableau de la Grèce héroïque au temps où ses peuplades soumises à des chefs particuliers vivaient dans un état habituel d'alarmes et de guerres intestines. Chaque coin de terre, formant une anarchie composée de klephtes et de pirates influencée par un capitaine, est continuellement sur le qui-vive, ou bien en guerre avec ses voisins, et toutes ensemble se regardent en état d'hostilité permanente avec le reste de l'univers. Ainsi la xénélasie ou haine de l'étranger, les rapines, l'assassinat, le mensonge et le vol, qu'on érigeait en vertus à Sparte, sont autorisés parmi les Maniates, pourvu que les désordres aient lieu en dehors

du pays qu'ils habitent (1). Enfin, les habitants de cette contrée ont toujours pour maxime l'adage du Spartiate Lysandre, qu'*il faut tromper les enfants par des jeux, et les hommes par des serments*. Ainsi l'Éleuthèro-Laconie offre, sous le rapport de son état politique, un abrégé du tableau de l'Europe au temps de l'anarchie féodale, lorsque des barons entretenaient de petites guerres intestines alimentées par des haines fondées sur l'intérêt; qu'on ne voyait partout que des voleurs et des corsaires, autant de nations que de villages, et où chaque château flanqué de tourelles annonçait le repaire d'un chef de bande et d'esclaves, qui perpétuaient une fermentation causée par l'absence des lois. C'était aussi le temps des sorciers, des revenants, des fantômes et des apparitions miraculeuses, qui prescrivaient aux esprits faibles de donner leurs biens aux églises; le Magne est, sous ce rapport, au point où nous étions dans le dixième siècle.

L'archange saint Michel, qui apparut sur un rocher près de Grandville, et au sommet du mont Gargan dans l'Apouille, où il ordonna de fonder des monastères bien dotés, se manifeste souvent dans les mornes du cap Ténare. Les Cacovouliotes qui croient le voir mêlent les fables de l'archange aux souvenirs du Nécyomanteion, caverne prophétique dans laquelle Callondas descendit pour sacrifier aux

---

(1) C'est l'idée de tous les peuples barbares, comme le rapporte César, en parlant des nations celtiques et germaniques, qui étaient adonnées au brigandage : *Latrocinia nullam habent infamiam, quæ extra fines cujusque civitatis fiunt.*

Cæs. Comment., lib. VI.



mânes du poète Archiloque qu'il avait tué dans un combat; et du soupirail par lequel Hercule avait amené des enfers le chien Cerbère. Dans les histoires empreintes des couleurs du christianisme qu'ils racontent, les psychagogues, ou ministres des esprits, sont remplacés de nos jours par des papas qui, après avoir pillé les naufragés échoués sur leurs plages, prient pour eux quand ils sont morts, ou les vendent comme esclaves quand ils échappent aux dangers de la mer. Ils assurent que l'antre où se pratiquaient les évocations (ἐναγίσματα) est le séjour des Vroucolacas, que saint Michel Taxiarque, nouveau conducteur des ames (ψυχοπομπαῖος), précipite dans les abîmes (στὰ τάρταρα), quand on a recours à leurs prières pour se débarrasser des poursuites de ces larves. Mais aucun d'eux ne prétend au pouvoir de les évoquer; et personne, à l'exemple de Saül, ne serait tenté de consulter les esprits, à cause de la peur que leur nom seul inspire aux sycophantes même qui exploitent la crédulité publique (1).

Il serait intéressant de pouvoir séjourner assez longtemps parmi les Cacovouliotes afin d'étudier leurs traditions, qui perpétuent mieux que les marbres les usages et les préjugés religieux de l'antiquité.

---

(1) Plutarch. *de sera numinis vindicta*, p. 560. La même cérémonie y eut encore lieu afin d'appaiser les manes de Pausanias roi de Sparte (*Id. in vita Cimonis* et *ibid. de sera* etc. p. 155). Mais il paraît qu'on faisait venir d'Italie des Psychagogues, *eductores animarum*, qui avaient, comme les martinistes, le prétendu secret d'évoquer les ombres. On peut voir dans les saintes écritures que ces sortes de devins nommés Oboths étaient en abomination au dieu d'Israël (Deuteronom. XVIII,

Il est certain qu'on retrouverait beaucoup de choses intéressantes à Kisternès. Mais quel Européen voudrait, s'il le pouvait, se résigner à vivre chez des pirates adonnés au brigandage, qui ne comptent, comme les habitants des Syrtes (1), que sur les dépouilles des naufragés et sur les débris des vaisseaux qu'ils se partagent (2), pour avoir de quoi commer-

10, 11, etc.; Levit. XX, 27). D'après cela comment expliquer la conduite de Saül pour évoquer l'ombre de Samuel, lorsqu'il s'adressa à la prêtresse d'Endor, qui devinait par l'Ob? (Reg. I, 28, 7). Au reste, si on y réfléchit, on verra que tous ces prestiges se réduisaient probablement à une scène de ventriloque, puisque le devin seul voyait *quelque chose* et que le consultant n'entendait qu'une voix. Ce fut ce qui arriva à Samuel que les vociférations de la Pythonisse effrayèrent. (David Milii, *Dissert. Select.*, in-12, 1724), St. Grégoire de Nissa, St. Jérôme, Méthodius, paraissent traiter cette histoire biblique de *mystification;* et ils soutiennent que la prétendue prédiction même fut inexacte. (Dupin, Bibl. Eccles. IVe siècle, p. 80 et 90.)

(1) Les habitans du golfe de Bengazi n'ont de revenus industriels que les débris des vaisseaux qui périssent dans l'Adriatique. Il paraît que cela fut ainsi de tout temps. Les anciens savaient qu'elle se divise à son débouquement en remoux, qui se dirigent, l'un vers les côtes de la basse Italie, l'autre vers les îles Ioniennes, et qu'un grand courant se porte au large dans la direction de la mer Égée (Macrob. Saturn., lib. VII, p. 719). Nos navigateurs qui ont visité en dernier lieu le golfe de la Sidre, ont appris des Arabes que leur principal commerce consiste en débris de vaisseaux et en vieux fers qui en proviennent. Ces Barbares savent de temps immémorial, que ces décombres proviennent des naufrages qui ont lieu dans le golfe de Venise.

(2) En 1786 le vaisseau marchand français le Sacré cœur de Jésus, commandé par le capitaine P. Madaille, ayant naufragé à Hiéro-Limnion près du cap Gros, il fut conduit avec son

cer avec leurs voisins, afin de se procurer quelques objets d'échange. A l'extrémité du Ténare, comme en Afrique, tout est ennemi pour l'étranger; et le christianisme, que les Cacovouliotes professent, permet seul d'espérer qu'ils pourront appartenir un jour à la Grèce, dont ils sont l'écume et le rebut.

On a donné, en général, une importance imméritée aux Maniates. Catherine II les avait mieux appréciés, lorsqu'elle écrivait à Voltaire que les guerriers de Léonidas n'existaient plus dans les vallées du Taygète; et M. de Châteaubriand a dit depuis, à bon droit, qu'il ne pouvait reconnaître *dans ces pirates les vertueux héritiers de la liberté de Lacédémone.* Le Maniate, comme le Lacédémonien, est sombre, astucieux, délié et fourbe. Personne ne s'entend mieux que lui à négocier dans le sens de ses intérêts, qu'il suit avec d'autant plus de tenacité, que jamais il n'est distrait de sa pensée dominante par les mouvemeuts propres aux ames nobles et généreuses. Rapportant tout à ses vues, il n'existe que pour lui seul, et le plus possible aux dépens des autres. Il rit du mépris; il aime qu'on le croie ignorant, afin de mieux tromper par les dehors de la simplicité, qui masquent sa pénétration habituelle. Jamais, à moins qu'il ne soit entraîné par l'avidité, il ne s'engage qu'à coup sûr dans une entreprise. Aussi traître que féroce il porte ses coups dans

---

équipage à Boullarious village distant de trois milles appartenant à Hélias Mandouvalis. Le vaisseau, les cables, les agrets, et les ballots de draps furent coupés en pièces, divisés par lòts et chargés sur le dos des femmes, qui emportèrent jusqu'aux futailles dans leurs repaires. Ms. des aff. étrang., c. n° 1462.

l'obscurité; s'il combat loin d'une embuscade, il est comme le soldat d'Horace, *brave quand il a perdu sa bourse, et lâche dès qu'il l'a retrouvée.* C'est pour le butin qu'il agit, et presque toujours retranché derrière des rochers où il ne craint pas d'être tourné. Avare et rapace, le Maniate n'est sobre que par avarice ou par nécessité. Sévère envers le sexe, dissolu dans ses mœurs, fanatique et irréligieux, une telle espèce ne peut inspirer que des sentiments de commisération à l'observateur, qui voit à quel excès de misère l'absence des lumières de la civilisation peut rabaisser les hommes.

Le christianisme, que les Éleuthéro-Lacons professent est, entre les mains de leurs prêtres, un objet de scandale et d'immoralité. Chaque barque de pirates, chaque troupe de Klephtes a son aumônier; et ces vendeurs de sacrements, pareils aux orphiques que Platon (1) et Théophraste (2) avaient signalés au mépris public, offrent à prix d'argent l'expiation des plus

---

(1) Les Orphiques, suivant Platon (Cratyl. de Leg. VI, 875, 11), étaient des *charlatans*, ἀγύρται, qui frappaient à la porte des grands pour leur offrir de les purifier des péchés dont eux ou leurs ancêtres pouvaient être souillés, au moyen de quelques sacrifices et de certaines cérémonies. Ils séduisaient non seulement les particuliers, mais des villes et des républiques entières.

(2) Théophraste, disciple d'Aristote, parle des mêmes charlatans dans le caractère du superstitieux (Theophr. Charact. XVII), qui ne manque jamais, dit-il, d'aller tous les mois se faire *expier* chez les *Orphéotélestes*, d'y conduire sa femme et même ses enfants portés par leurs nourrices. Plutarque raconte (Apophthegm. Lacon.) qu'un de ces *Orphiques*, voulant exciter la libéralité d'un Lacédémonien, lui vantait le bonheur destiné

grands crimes. Cependant ils se garderaient bien, comme chez nous, de demander des dispenses du carême, qui servent, dit-on, à prévenir des péchés capables de donner *la mort à notre âme immortelle*, suivant la doctrine de certains orphéotélestes. Mais on se rédime à prix d'argent des plus odieux brigandages, tant il est vrai que chez les peuples où la religion consiste en pratiques, les vertus sont comptées pour rien. Aussi les prêtres maniates ne rougissent-ils pas de suspendre aux autels des saints les *ex-voto* des pirates; ils prient pour leurs succès; ils prétendent pouvoir les réconcilier avec le ciel; et un scélérat bien confessé va, suivant eux, tout droit en paradis à côté du bon Larron.

C'est cependant vers cette peuplade barbare que plusieurs puissances européennes ont tourné quelquefois leur attention, sans réfléchir qu'elle n'est pas plus moralement que numériquement importante. D'après un état détaillé fourni par des embaucheurs anglais, il résulte que les Maniates comptaient en 1813 onze mille trois cent soixante individus depuis l'âge de quatorze jusqu'à soixante ans, formant la population armée de leur pays, et cinq mille neuf cent cinquante-un hommes capables de servir activement à l'extérieur. En prenant pour base du tableau de leur population onze mille trois cent soixante individus capables de porter les armes depuis l'âge de quatorze jusqu'à soixante ans, si on triple ce nombre pour les femmes, les enfants et les vieillards plus que sexagénaires, on trouvera que le total de leur population peut se balancer entre

---

dans l'autre vie aux prêtres et aux initiés de sa secte; sur quoi le Spartiate lui répondit: *Que ne te hâtes-tu de mourir?*

trente-quatre et trente-six mille individus, non compris la population des Cacovouniotes. Ainsi se réduisent à leur plus haute expression les rapports exagérés de ceux qui ont prétendu que l'Éleuthéro-Laconie était une pépinière de soldats. Je pense que les Maniates, appréciés à leur valeur, resteront dans leurs montagnes, sans qu'on s'occupe de leur donner une importance qu'ils sont loin de mériter, à moins qu'ils ne se réhabilitent en acceptant les bienfaits de la civilisation.

État militaire du Magne en 1813.

Noms des villages.	Nombre d'hommes sur lesquels on peut compter pour un service actif.	Nombre d'hommes en état de porter les armes.	Noms des villages.	Nombre d'hommes sur lesquels on peut compter pour un service actif.	Nombre d'hommes en état de porter les armes.
Trinissa	30	50	*Report*	1969	3515
Lango	20	40	Carca	40	30
Marathonisi	300	500	Krionero	20	35
Meleisi	300	600	Œtylos	20	700
Limni	40	40	Cavalo	300	130
Liverdo	40	50	Chimara	100	100
Coutoumoia	10	10	Ducadia	40	70
Palova	30	50	Scalgiudiomica	30	30
Scouphomiti	8	20	Riganochoria	20	40
Palitzarova	50	100	Gonéa	20	40
Scaphiamira	60	130	Cotronis	25	150
Pagnitza	100	100	Battas	60	70
Pilalla	20	30	Phlomochori	30	100
Conakia	30	50	Dryaki	40	100
Carvella	50	100	Néri	50	150
Marathca	25	40	Palmechina	60	50
Scamnaki	30	35	Dymaretica	30	140
Cossiri	15	30	Lasa	60	380
Maniacova	30	45	Méconidès	200	100
Vathi	50	60	Caragonianica	40	50
Placocalivia	20	40	Kenouria-Choria	30	20
Scutari	300	600	Bertacana	20	20
Gochori	30	60	Ravana	12	50
Cafki	19	20	Platza	30	700
Livaski	12	15	Calogé	300	100
Zerva	50	100	Nimica	40	230
Parassiros	30	50	Stavropighi	150	50
Vacho	130	250	Mynela	30	100
Kycléra	150	300	Kounous	40	35
Total	1969	3515	Total	3761	7285

Suite de l'état militaire du Magne en 1813.

Noms des villages.	Nombre d'hommes sur lesquels on peut compter pour un service actif.	Nombre d'hommes en état de porter les armes.	Noms des villages.	Nombre d'hommes sur lesquels on peut compter pour un service actif.	Nombre d'hommes en état de porter les armes.
Report......	3761	7285	*Report*......	4973	9393
Kienica	... 40 ...	... 90 ...	Pyrgos	... 80 ...	...150 ...
Ochia	... 12 ...	... 20 ...	Niochori.......	... 60 ...	...100 ...
Benaré	... 60 ...	...130 ...	Levtro.........	... 15 ...	... 17 ...
Liondaki.......	... 20 ...	... 30 ...	Cerca..........	...125 ...	...230 ...
Zucalia........	... 50 ...	...108 ...	Levtimi........	... 40 ..	...150 ...
Glycas.........	... 80 ...	...190 ...	Cato-Dolous....	... 80 ...	...160 ...
Kyparissi	... 20 ...	... 50 ...	Apano-Dolous...	... 50 ...	...100 ...
Boylina	... 30 ...	... 60 ...	Baryssia.......	...140 ...	...280 ...
Laugada.......	...200 ...	...400 ...	Cavos..........	...130 ...	...260 ...
Coutoupari....	...200 ...	...400 ...	Nérova.........	... 28 ...	... 60 ...
Nomizi.........	...100 ...	...180 ...	Carizès........	...150 ...	...300 ...
Melatzo	..400 ...	...450 ...	Pigadia........	... 80 ...	...160 ...
Total.......	4973	9393	Total général..	5951	11360

INSCRIPTIONS

EXISTANTES EN 1816.

A Kiparisse ou Tipariston dans le Magne.

I.

ΗΠΟΛΙC

....

ΗΤΑΙΝΑΡΩΝΩΑΚ..

ΟΦΙΛΛΟΝΤΑΝΑ

ΓΡΟΝΤΟΝΑΞΙΟΛC

ΓΩΤΑΤΟΝΠΟΛΕΙ

ΕΥΝΟΙΑCΧΑΡΙΝ...

Ψ Η Β ⁝

II.

ΗΠΟΛΙC
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙCΑΡΑ
ΜΑΝΤΩΝΙΟΝΓΟΡΔΙΑΝΟΝ
ΕΥCΕΒΗΕΥΤΥΧΗCΕΒΑ
CΤΟΝ
....
....
....
ΛΙΕΦΟΡΩΤΩΝΠΕΡΙΜ
ΑΥΡΗΛΙΟΝΘΑΛΙΑΡΧΟΝΘΑ
ΛΙΑΡΧΟΥ.ΚΑΙΕΠΙΜΕΛΗΤΟΥ
ΜΑΥΡΗΛΙΟΥVCΤΞΕΝΟV
ΤΟΥΛΥCΚΡΑΤΟΥ

III.

Une partie de cette inscription, publiée à Oxford en 1807, se trouve à la note 1, liv. VIII, pag. 366 de la traduction française de Strabon.

ΤΟΚΟΙΝΟΝΤΩΝΕΛΕΥ
ΘΕΡΟΛΑΚΩΝΩΝΓΑΙΟΝ
ΙΟΥΛΙΟΝΛΑΩΝΑ ΕΥ
ΡΥΚΛΕΟΥΣΥΙΟΝΤΩΝ
ΙΛΙΟΝΕΥΕΡΓΕΤΗΝ...
ΔΑΜΑΡΜΕΝΙΔΑΣΣΤΡΑ
ΤΗΓΩΝΕΠΕΜΕΛΗΘΗ...

IV.

Sur une colonne.

ΗΠΟΛΙC....
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑΙCΑ....
ΜΑΡΚΟΝΑΥΡΗΛΙΟΝΑΝΤΩ.Ι..
ΕΥCΕΒΗΕΥΤΥΧΗCΕΒΑCΤC....
ΠΑΡΘΙΚΟΝΜΕΓΙCΤΟΝΒΡΙ....
ΝΙΚΟΝΜΕΓΙCΤΟΝΓΕΡΜΑ....
ΜΕΓΙCΤΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΜΕ....

ΔΗΜΑΡΧΙΚΗCΕΞΟΥCΙΑC.....
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΤΟΓΥΠΑΤΟ...
ΠΑΤΕΡΑΠΑΤΡΙΔΟCΑΝΕΙΚΗ...
ΤΟΝΙΔΙΟΝCΩΤΗΡΑΚΑΙΕΥΕΡ...
....
....
....
ΔΙΕΦΟΡΩΝΑΥΡΗΛΙΩΝΑΙ......
ΛΟΥCΤΟΥΕΔΔΑΝΙΚΟΥΑΛΚΙ...
ΤΟΥΡΟΥΦΟΥΚΑΛΔΙΚΡΑΤΙΔ...
ΚΑΛΔΙΚΡΑΤΙΔΑ....
ΚΑΙΤΑΙΠΑΑΥΡΗΛΙΟΥΔΙΚΑΙΟΥΤΟΙ...

V.

Sur une colonne.

ΑΠΟΛΙC
ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΑΚΑ.....
ΑΜΑΥΡΗΛΙΟΝΑΝΤC....
ΕΙΝΟΝCΕΒΘΕΟΥΑΝ.....
ΩΝΕΙΝΟΥΥΙΟΝΘΕΟΥ....
ΑΡΙΑΝΟΥΥΙΩΝΟΝ......
ΘΕΟΥΤΡΑΙΑΝΟΥΠΑΡΘ...
ΚΟΥΕΓΓΟΝΟΝΘΕ.......
ΝΕΡΒΑΑΠΟΓΟΝΟΝΑΡΜΕ..
ΝΙΑΚΟΝΠΑΡΘΙΚΟΝ....
ΜΗΔΙΚΟΝΑΡΧΙΕΡΕΑΜ...
ΕΤΟΝΔΗΜΑΡΧ ....
ΕΞΟΥCΙΑCΥΠ.......
ΤΟ Γ

VI.

CLAVDIA PRISCA
VIXIT ANNOS DUO
ET MENSES IIII ET
HVE

VII.

Sur une colonne.

.....VEI......
.....ΔΡΙ.......
.....ΕΟΥ......
....ΠΑΓΘΙ.....
....ΝΟΝΘΕ....
...ΑΕΓΓΟΝΟΝ..
...ΙΤΩΝΜΕΓΙ..
..ΥΑΥΤΟΚΡΑΤΟ.

VIII.

ΤΩΝ Ψ ΩΝ ΗΜΠΕΑΕΖ
ΩΝΑΡΕΩΚΑΠΟΝΩ

IX.

Au village d'Alica, sur un cippe; cavalier, lance au repos, bouclier au bras gauche, chapeau rond avec banderoles servant de mentonnière.

ΠΙΒΑΝΑΡΕ........
ΧΑΙΡΕ....ΤΑΙ.....

X.

A Asomatos ou Liternes, dans le Magne.

ΠΕΝΤΕΚΑΙΕΞΗ
ΚΟΝΤΑΕΤΩΝΜΕ
ΓΑΣΗΜΑΚΑΑΥΠΤΕΙ
ΕΥΤΥΧΟΝΟΙΚΟΝΟ
ΜΟΝΠΟΛΛΗΝΦΙΑΙ
ΗΝΠΟΡΙCΑΝΤΑ

XI.

.....ΑΡΡΑΕ
.....ΠΓ
....
....
....

XII.

. . . .
ΞΤΕΑΡΧΟΥΥ
ΑΡΧΙΓΗΘΥΓΑ
ΤΗΡ

XIII.

. . . . ΚΕΔΑΙΜΟΝΙΟϹ . . . .
. . . . . . ϽΙΝΩΙΤΩΝΔΑΚΕ . . . .
. . . . ΑΩ, ΑϹΙ . ΑΙΜΕΓΑΔΔϹΧ . . .
. . . . ΧΗΤΑΙ . . . ΚΑΤΑΚΟΙΝΟΝΚΑΙ . .
. . . ΧΑΙΤΟΝ . . . ΤΥ . . . . ΝΘΥϹΙΝϹΗ . . .
. . . . \Ο . . . . . . ϹΟΥΘΕΝΕΞΑΕΙΠΟ . . . . .
ΑΡΑΚ . . . . ΕΙΝΑΕΔΟΣΕΤΩΙΚΟ . . . . .
. . . ϹΔ . . . . . ΜΟΝΙΩΝΦΙΔΩΝΑΝΠ . . . . . .
. . . . ΑΙΜΟΝΙΟΝΠΡΟΞΕΝΟΝ . . . .
. . . . ΥΕΡΓΕΤΑ . . . ΤΟΥΚΟΙΝΟΥ . . . . . .
. . ΔΑΚΕΔΔΙΜΟΝΟΝΙΟ . . ΚΑΙΕΓΓΟΝΟΥ . . . . .
. . . ◁ ΑΙΕΙΜΕΝΑΥΤ . . . ϹΚΑΙΟΙΚΙΑϹ . . . .
. . . . . VΙϹΑΙΕΠΙΝΟΜΙΑΝΚΑΙΑΤΕΛΕΙ . . .
. . . . . . ΥϹΙΑΝΚΑΙΠΟΛΕΜΟΥΚΑΙΕΙ . . .
. . . ΑΙΤΑΛΟΙΠΑΤΙΜΙΑΟϹΚΑΙΤΟ . . . . . .
. . . ΠΡΟΞΕΝ . . Ι Ι . . Ι . ΕΥΕΡΓΕΤΑΙ . . .
VΟΥΤΩΝΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩ . . . . . .
. . . . Ε . Ι . . Α . Ι . . ΤΑΥΤΑΝΑΝΑ . . .
. . . . . ΑϹΙΔ . . ΑϹΟΤΑΜΙΑϹΕΙϹ . . .
. . . . ΚΑΙΑΝΑΟϹΤΘΕΙϹΤ . . . .
. . . . :ΕΙΔΑΝΟϹΤΟΥΕΠΙΤΑΙΝΑ . . . . . .

XIV.

Sur une urne.

ϽΣΔΕΚΟΙΟΣ
ΟΥ
ΝΙ

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE TREIZIÈME.

LIVRE QUATORZIÈME.

LIVRE QUINZIÈME.

LIVRE SEIZIÈME.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.